Manuel de la Bergerie

[Journal Monarchiste et Catholique - voir p. 248 et p. 316]

Préoriginale de "l'Histoire des Treize"
IIIe partie, par Balzac pp. 10-25
I^e partie pp. 7-27 - IIe pp. 54-69

C.R du "Roi S'amuse" de Hugo p. 34
de "La Tour de Nesle" de Dumas p. 34-3
de "Lucrèce Borgia" de Hugo p. 35-36

Chateaubriand (44 (Médaille); 121, 250-25

Conflit Hugo-Dumas 78

M.H. Michel 128-138

Bonald 198-202

C.R Balzac : Médecin de Campagne 231-235 (Benassis! très négatif)

C.R Nodier : Banquet Girondins 240-243

"Mélanges" p. 309

Réquisitoire contre V. Hugo 326-329 + 411
Scribe : Bertrand et Raton 329-331

E. Sue 414-416

Le Roman pp. 69-199

voir table "in fine"

(année 1833)

Rédacteur en chef : Vicomte de Walsh
gérant : Forfellier (Jules)

Collection complète en 7 vol de tout ce qui est paru : Avril 1833 - Déc. 18[illegible]

Exemplaire de l'édition "de luxe", avec les gravures h. t

Revue légitimiste (favorable aux Bourbons et à la Duchesse de Berry)

Préoriginale de Balzac (avec 2 gravures-frontispice et p. 45) de "La duchesse de Langeais" ("Histoire des Treize") p. 7 à 27, 54 à 69, et gravures (Philippe)
(texte sur l'Orgue p. 15)

(Benalie = Benassis)! très négatif!
C. R. du "Médecin de Campagne" 232-235
C. R. du "Roi s'amuse" p. 34, de "Lucrèce Borgia" p. [illegible]
les Ruines 88-94
Mt St Michel 120 + 122 à 138

Hugo 326-329 - Conflit Hugo-Dumas p. [illegible]
Bonald 198-202 Scribe: "Bertrand et Raton" 329-3[illegible]
C. R de "La Tour de Nesle" p. 34-35

Chtord : 44, 121, 250-254 E. Sue 414-416
C. R. Nodier (Banquet des Girondins) 240-243
"Les phares" p. 309

Réquisitoire contre Hugo 326-329 + 417
Le Roman [illegible]

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lchodelajeunef01wals

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOCIÉTÉ

DE LA JEUNE FRANCE,

FONDATIONS ET PUBLICATIONS.

1° L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE.

1re Année. — Édition ordinaire. . . 6 fr.
Édition de luxe . . . 12

(il ne reste que 250 volumes de la première année.)

2e Année. — Le prix est augmenté de 1 fr. 50 c. pour l'impôt du timbre, et pour augmentation d'un tiers dans le texte.

2° CONTES AUX ENFANS DU PEUPLE,

SUR LA RELIGION, L'HISTOIRE ET LES RÉVOLUTIONS DE FRANCE,

Ornés de gravures d'après les dessins de Tony Johannot, Jules David, Charlet et Tellier,

2 sous la livraison.

LE PORT EN SUS.

Trois livraisons par mois font un vol. de 108 pages, avec 3 gravures. — La première partie des Contes sera de 6 vol. Prix, *au Bureau*, 36 sous.

Les personnes qui réuniront trente souscriptions jouiront de 30 vol. *gratis* en sus, et en se chargeant de les recevoir par la diligence à leurs frais (1 fr. 50 c. par mois); elles n'auront à nous envoyer que le prix brut, à raison de 2 sous par livraison; — 6 sous par vol. ou 36 sous par 6 vol.

Le port de 36 vol. par la poste (3 sous par vol.), coûte..... 5 fr. 25 c.
Il ne coûte, par la diligence, que..... 1 fr. 50 c.

Il y a donc avantage à prendre 30 souscriptions qui donnent, au bout de six mois, 30 **VOLUMES** gratis, et un gain de 25 **FRANCS** sur le port.

3° MÉDAILLE DE LA JEUNE FRANCE,

Destinée à quiconque réunit 10 souscripteurs à l'*Echo de la Jeune France*.

L'ÉCHO

DE LA

JEUNE FRANCE,

JOURNAL DES PROGRÈS

Par le Christianisme.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE.

TOME PREMIER.

TIRÉ A 10,000 EXEMPLAIRES.

Avril. — 1833-1834.

Paris,

AU BUREAU, RUE FEYDEAU, 22.

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N° 16.

[illegible] del. Lith. de Lemercier

La sœur Thérèse

mars 1833

L'ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

INTRODUCTION

Toute littérature a sa poétique, sa foi, son symbole; tout journal qui vient toucher du bout de la lance l'écusson suspendu dans la lice doit arborer ses couleurs, exposer ses principes, confesser sa religion littéraire. Pour remplir ce devoir, il est une double question à laquelle il lui faut répondre en disant d'où il vient et où il va.

Il importe donc qu'il jette d'abord un regard sur l'histoire de la littérature, afin de signaler ce qu'il adopte de son passé et ce qu'il en répudie, les grandeurs qu'il veut continuer et les erreurs qu'il veut éviter dans sa course, les principes qu'il regarde comme un phare et ceux qu'il redoute comme un écueil. Tout s'enchaîne, tout se déduit dans l'histoire de la littérature. C'est comme une immense proportion dont le premier terme est le passé, le second le présent, le troisième l'avenir. A parler juste, il n'y a de bonne et vraie histoire que celle des lettres; là on trouve la pensée dont les peuples ne sont que les mots. Que si l'on embrassait d'un coup d'œil large et rapide toutes les phases connues de l'histoire; que, si laissant de côté les catastrophes des empires et les chutes retentissantes des trônes, on cherchait les grands résultats qui restent

après que la poussière des monarchies qui s'écroulent et les vaines fumées de la gloire individuelle sont tombées : on trouverait que, depuis l'origine des sociétés, deux ou trois grandes idées sont en marche, laissant derrière elles les cercueils des peuples et les débris des villes, s'appuyant successivement sur le bras de tous les grands hommes, qu'ils se nomment César, Charlemagne ou Napoléon, faisant une étape avec eux, et continuant leur route quand ils s'arrêtent, marchant d'un pas lent, mais marchant sans cesse vers un but constant et d'inévitables destinées. C'est donc chose grave que les leçons de la littérature, cette grande historienne de l'esprit humain. Par elle seule on embrasse ce mouvement des idées qui dominent, comme une immense parallèle, la ligne des événemens matériels dont se compose l'histoire politique. Siècles et peuples ne sont que les artisans, souvent aveugles, de l'œuvre de la civilisation générale. C'est à la science de l'esprit seulement qu'on peut demander le secret de ces grandeurs et de ces décadences qui, vues d'en bas, nous étonnent et nous confondent : car on pourrait comparer les nations qui se succèdent sur la scène du monde à ces athlètes phéniciens chantés par Homère, qui, après avoir lancé le disque de toute la force de leur bras, cèdent la place à d'autres, qui, le ramassant où il est tombé, lui font parcourir une nouvelle ellipse dans les airs, et le rapprochent encore du but.

Mais pour limiter cet horizon, si vaste que ses profondeurs effraient les regards, il faut se reporter à des époques plus rapprochées de la nôtre, et qui, par conséquent, doivent réagir sur nos esprits d'une manière plus intime et plus directe. Ces époques, mères par rapport au temps où nous sommes, ce sont le dix-septième et le dix-huitième siècle. Il est nécessaire de choisir entre ces deux autels rivaux, ennemis, qui se disputent le sceptre des intelligences.

Or le dix-septième siècle posa toutes les grandes bornes d'où il faut partir, et le dix-huitième siècle tourna autour pour les renverser. Le dix-septième siècle enfanta toutes les prémisses, et le dix-huitième employa son temps à les nier ; l'un créa, l'autre détruisit ; le premier crut, le second fut athée ; il y a entre eux toute la distance qui sépare l'ame du corps, la science de l'esprit de celle de la nature ; et il en est de leur voisinage comme de celui de ces

immenses parallèles qui se prolongeraient jusqu'aux limites de l'espace, si l'espace avait des limites, sans jamais se rencontrer. Pour résumer cette comparaison d'une manière précise, on pourrait dire, avec un homme d'esprit, que le dix-septième siècle c'était le jour pendant lequel Pénélope faisait son voile, et le dix-huitième la nuit pendant laquelle elle défaisait l'ouvrage de la journée.

Sans doute, cette époque eut de brillans écrivains et de prodigieux génies, et cette ferveur de destruction dans le monde des esprits s'annonça avec autant de grandeur qu'elle se présenta depuis dans le monde des choses à l'origine de la révolution de 89. C'étaient des ruines, mais de grandes ruines; les Titans vinrent avant les nains. Dans toute cette armée de littérateurs qui s'élançaient au renversement de l'édifice que les générations précédentes avaient élevé, il y avait je ne sais quelle ivresse de cruauté, assez semblable à celle que donne sur un champ de bataille l'odeur de la poudre et la vue du carnage. Quand Voltaire combattait le dix-septième siècle, il ne raisonnait plus sa haine; ce n'était plus une discussion, c'était une curée à laquelle on se précipitait en criant : « Écrasons l'infâme ! »

Ce n'est qu'après la bataille qu'on peut juger l'étendue des pertes; alors on n'est plus distrait par le retentissement du canon, le sifflement de la fusillade, le tumulte des tambours et des fanfares ; et la chaleur du combat étant tombée, cette exaltation des esprits qui empêche de voir s'étant refroidie, et le soleil commençant à percer de ses rayons ce mélange de bitume, de poussière et de fumée dont se compose la lourde atmosphère des champs de bataille, le spectateur promène de tristes et mélancoliques regards sur ces plaines muettes et désolées, où l'on n'aperçoit plus rien que de grandes lignes de cadavres. Il en fut de même lors de la grande guerre que fit le dix-huitième siècle à son aîné. Il fallut attendre que le vainqueur eût quitté la place pour apprécier toute l'étendue du mal; en d'autres termes, ce fut après la mort des fondateurs de l'école matérialiste qu'on put comprendre le tort immense qu'ils avaient fait à la littérature. Alors on vit que la poésie avait perdu ses inspirations, son élévation et sa verve, et toutes les branches des lettres ce poids salutaire qui les retenait et les empêchait d'aller se perdre

dans de vaines frivolités. La littérature ressembla à un navire sans lest sur une mer orageuse; et, désormais sans utilité et sans but, au lieu d'avoir sa mission et sa moralité, elle ne fut plus qu'un vain amusement de l'esprit. Joignez à cela que les continuateurs de Voltaire et de Diderot ne peuvent que bégayer d'éternelles redites sur un sujet épuisé. Le philosophisme mort-né tomba dans la décrépitude en sortant de l'enfance; sa victoire l'avait tué, parce qu'elle lui avait ôté cette ardeur d'opposition, ce fanatisme d'incrédulité qui avaient fait sa puissance. Tant qu'il avait eu une religion à tuer, il avait vécu; mais son ennemie à demi renversée, il tomba lui-même, car les croyances négatives n'ont d'existence et de vigueur qu'autant qu'elles sont fortement réprimées par les croyances positives; elles sont à celles-ci ce qu'est l'ombre au corps. Ce fut à cette époque que l'on put voir, comme le fait remarquer M. Schlegel, combien le sensualisme de Locke, l'athéisme de Diderot, le septicisme de Voltaire, sont contraires à la littérature. Le théâtre ne fut plus qu'un lieu commun, et, comme on avait fait autrefois des vers, on fit des tragédies d'allusion. Fine et spirituelle encore, la poésie ne fut plus ni haute ni inspirée. Au lieu de bâtir pour les siècles, elle aiguisait les traits de l'épigramme, ou déguisait entre deux rimes la fadeur d'un compliment, et fuyant l'ennui de ces grandes compositions qui demandent des auteurs et des lecteurs de longue haleine, elle renfermait son enthousiasme dans les limites étroites d'une chanson, et recommençait, entre les femmes et les roses, ces parallèles consciencieux qui font le désespoir du goût et la fortune des libraires.

Mais pour mieux faire comprendre la différence et le contraste des deux écoles que nous avons mises en regard, prenons le point de notre comparaison dans un temps encore plus rapproché, et dans ce genre de littérature familière qui a toujours excité dans notre nation d'universelles sympathies.

Il y a deux auteurs en France qui ont vécu à la même époque, qui tous deux ont écrit des romans; et, dans les livres de ces deux auteurs, on peut déduire dans toutes ses phases la conséquence de ces deux principes qui, continuant leur duel infatigable au milieu des empires croulans et des nations expirantes, partagent la

philosophie en deux écoles depuis trois mille ans. Osez monter jusqu'à Mme de Staël la spiritualiste pour redescendre jusqu'au matérialiste Pigault-Lebrun, et demandez-vous ensuite lequel des deux vous semble avoir pris de la littérature le point de vue le plus digne et le plus grand. Voyez l'un faisant grimacer la vertu sous la figure grotesque de M. Botte; débauchant ce Trim si simple, si pur dans Sterne, pour en faire un Lovelace de caserne dans *le Baron de Felsheim;* amalgamant ensemble la pudeur et l'infamie dans cette Mme Ruder, qui raisonne le vice, et fait de l'immoralité en conscience. Opposez à ces figures dégradées cette Delphine si chaste et si aimante, cette Corinne à l'ame de feu, dont les pas légers étaient accueillis avec bienveillance par les vieux échos du Capitole; cette Thérèse d'Errins si ravissante dans sa piété et ses mélancoliques amours. Puis, si après avoir vu comment les deux écrivains comprenaient la vertu, vous voulez les suivre dans la peinture des défauts et des vices, souvenez-vous, dans M. Pigault-Lebrun, des caractères bas et hideux qu'il a prodigués avec une sorte de profusion cruelle, et rappelez-vous ensuite l'égoïsme uni à l'amabilité dans Mme de Vermont; l'exagération de la dévotion mêlée à la piété filiale dans Mathilde. Alors vous sentirez que l'un des deux auteurs juge la nature humaine d'en haut, et l'autre d'en bas; que l'un n'oublie point que chez l'homme il y a toujours une qualité à côté d'un vice, et que l'autre personnifie d'affreuses abstractions; que le premier laisse toujours percer quelques vestiges de la dignité humaine, et que le dernier, semblable aux harpies, souille tout ce qu'il touche; en un mot, que chez les personnages de Mme de Staël il y a une ame derrière les vices comme derrière les vertus, et que chez ceux de M. Pigault-Lebrun il n'y en a pas. On ne trouverait point de page des deux auteurs où l'on ne pût continuer ce parallèle; style et idées, tout est différent, contradictoire, séparé par des abîmes; ici l'élévation, l'enthousiasme, la poésie: là le pédantesque, le grotesque, le trivial et la prose de la pensée. Ouvrez un roman de M. Lebrun: vous le trouverez toujours occupé à peindre quelque scène d'auberge ou de cabaret, des gens se poussant, se heurtant, se battant; le rendez-vous général de ses héros est dans les bourbiers et dans les mares. Corinne chan-

tant les merveilles de l'Italie, Delphine pleurant au musée, les grandeurs du Capitole, la majesté des ruines, la sainteté des cloîtres, la mélancolie des tombeaux, voilà ce qu'on trouve dans les pages de Mme de Staël. En un mot, l'homme, qui dans les peintures bouffonnes de l'auteur de *l'Enfant du carnaval* semblait dégradé et flétri, a retrouvé ses titres de noblesse dans les tableaux du chantre de Corinne; et, comme le sénat romain qui remercia Varron après les désastres des guerres puniques, la société française, sortant de la tourmente révolutionnaire, dut remercier Mme de Staël, quelles que soient d'ailleurs ses hérésies, de n'avoir pas désespéré de l'humanité.

Ce n'est point sans dessein que nous avons pris Mme de Staël pour représenter l'école spiritualiste en regard de l'école matérialiste et athée. Nous avons voulu indiquer par là ce que nous entendions par notre culte pour le dix-septième siècle, de quelle manière large et indépendante nous le concevions. On ne recommence ni les époques ni les hommes. Quand on voulut refaire 89, on fit 1830; quand on voulut recommencer Racine, on eut Campistron. Il n'appartient qu'aux esprits vulgaires de reprendre les sillons tracés; qu'on les conduise ou qu'on les égare, que leur importe? ils sont contens pourvu qu'ils marchent. Il y a des gens pour qui les défauts même sont des bonnes fortunes; on sait que les courtisans d'Alexandre avaient tous la tête penchée et l'épaule gauche un peu haute; c'est l'histoire des imitateurs, ils prennent tout au modèle, surtout ce qu'il a de mal. Mais telle ne saurait être la mission des ames jeunes et chaleureuses qui, marchant à la tête de l'époque, veulent la faire avancer dans ces routes où le dix-huitième siècle a enrayé la course de l'esprit humain. Laissant à d'autres la puérile occupation de ressusciter des cendres et d'appareiller des ruines, ils savent, eux, que les temps accomplis ne sortent pas de leur tombe, et qu'il n'y a point de revenans dans l'histoire; ce qui les occupe, ce n'est point un passé à renouveler, mais un avenir à explorer. Le temps est comme une mer qui se retire en découvrant derrière lui de nouveaux rivages; ces rivages sont les siècles écoulés. Or, en tournant la tête avant de prendre notre route, nous avons vu dans le dix-huitième siècle un écueil, dans le dix-

septième un phare ; mais pour cela nous ne remonterons point vers lui, c'est son immense lumière qui viendra éclairer les eaux orageuses dans lesquelles nous nous préparons à voguer.

N.

HISTOIRE DES TREIZE (1).

II. — NE TOUCHEZ PAS LA HACHE.

§ 1er. — LA SOEUR THÉRÈSE.

> C'est une chose merveilleuse que de voir combien cet amour est cordial et véhément ; combien de larmes il fait répandre ; combien d'oraisons il coûte ; quel soin on prend de recommander à Dieu la personne aimée ; quel désir presse le cœur de la voir heureuse ; combien de mécontentement et de peines on ressent si, l'ayant trouvée en avant, on l'aperçoit après, tournée en arrière. On est toujours dans la crainte que cette ame, qu'on chérit tant, ne prenne un mauvais chemin, et que, venant à se perdre, on en soit séparé pour un jamais. C'est, comme j'ai dit, un amour sans peu ni beaucoup de propre intérêt ; tout ce qu'on veut, c'est de voir cette ame riche des dons du ciel.
>
> (SAINTE THÉRÈSE, *Le Chemin de la Perfection*, ch. VII : traduction du R. P. Cyprien de la Nativité de la Vierge, carme déchaussé : 1650.)

Il existe, dans une ville espagnole, située sur une île de la Méditerranée, un couvent de Carmélites déchaussées, institué par sainte Thérèse. La règle de l'Ordre s'y est conservée dans toute la rigueur primitive de la réformation due à cette illustre femme ; et ce fait est vrai, quelque extraordinaire qu'il puisse paraître. En effet, quoique les maisons religieuses de la péninsule et celles du continent aient

(1) La préface de l'HISTOIRE DES TREIZE et le premier épisode, intitulé : *Ferragus, chef des Dévorans*, ont paru dans le tome XLVIII (mars 1833) de la REVUE DE PARIS.

été presque toutes détruites ou bouleversées par les effets de la révolution française et des guerres napoléoniennes, cette île ayant été constamment protégée par la marine anglaise, son riche couvent et ses paisibles habitans se trouvèrent à l'abri des troubles et des spoliations générales.

Les tempêtes de tout genre qui agitèrent les quinze premières années du dix-neuvième siècle se brisèrent, en effet, devant ce rocher, peu distant des côtes de l'Andalousie. Et si le nom de l'empereur vint bruire jusque sur cette plage, il est douteux que son fantastique cortége de gloire et que les flamboyantes majestés de sa vie météorique aient été comprises par les saintes filles agenouillées dans ce cloître.

Une rigidité conventuelle que rien n'avait altérée recommandait donc cet asile dans toutes les mémoires du monde catholique. Aussi, la pureté de sa règle y attira-t-elle, des points les plus éloignés de l'Europe, de tristes femmes dont l'ame, dépouillée de tous liens humains, avait soif de ce long suicide accompli dans le sein de Dieu.

Nul couvent n'était d'ailleurs plus favorable au détachement complet des choses d'ici bas, exigé par la vie religieuse. Il y a certes, sur le continent, de ces sortes de maisons magnifiquement bâties au gré de leur destination. Quelques-unes sont ensevelies au fond des vallées les plus solitaires; d'autres suspendues au-dessus des montagnes les plus escarpées, ou jetées au bord des précipices. Partout l'homme a cherché les poésies de l'infini, la solennelle horreur du silence; car partout il a voulu se mettre au plus près de Dieu, le cherchant sur les cimes, au fond des abîmes, au bord des falaises, et le trouvant partout. Mais nulle autre part que sur ce rocher à demi européen, africain à demi, ne se rencontrereraient autant d'harmonies différentes, qui toutes concourussent aussi bien à élever l'âme, à en égaliser les impressions les plus douloureuses, à en attiédir les plus vives, et à faire aux peines de la vie un lit plus profond.

Ce monastère a été construit à l'extrémité de l'île, au point culminant du rocher, qui, par un effet de la grande révolution du globe, est cassé net du côté de la mer où, sur tous les points, il

présente les vives arêtes de ses tables légèrement rongées à la hauteur de l'eau, mais infranchissables. Ce roc est protégé de toute atteinte par des écueils dangereux qui se prolongent au loin, et dans lesquels se joue le flot brillant de la Méditerranée. Il faut donc être en mer pour apercevoir les quatre corps du bâtiment carré dont la forme, la hauteur, les ouvertures ont dû être minutieusement prescrites par les lois monastiques. Du côté de la ville, l'église masque entièrement les solides constructions du cloître, dont les toits sont couverts de larges dalles qui les rendent invulnérables aux coups de vent, aux orages et à l'action du soleil.

L'église, due aux libéralités d'une riche famille espagnole, couronne la ville; et sa façade, hardie, élégante, donne une grande et belle physionomie à cette petite cité maritime. N'est-ce pas un aspect empreint de toutes nos sublimités terrestres, que celui des toits d'une ville, nombreux, pressés, presque tous disposés en amphithéâtre devant un joli port, et surmontés d'un magnifique portail à triglyphe gothique, à campanilles, à tours menues, à flèches découpées ?

Jetez ce paysage au milieu de la Méditerranée, sous un ciel brûlant? Accompagnez-le de quelques palmiers, de plusieurs arbres rabougris, mais vivaces, qui mêlaient leurs vertes frondaisons agitées, aux feuillages sculptés de l'architecture immobile? Voyez les franges de la mer blanchissantes dans les rescifs, et s'opposant au bleu saphir des eaux? admirez les galeries, les terrasses bâties en haut de toutes les maisons, et où les habitans viennent respirer l'air du soir parmi des fleurs, entre la cime des arbres de leurs petits jardins? Puis, dans le port, quelques voiles; enfin, par la sérénité d'une nuit qui commence, écoutez la musique des orgues, le chant des offices, et les sons admirables des cloches en pleine mer? Partout, du bruit et du calme; mais plus souvent le calme partout!

Intérieurement, l'église se partageait en trois nefs sombres et mystérieuses. La furie des vents ayant sans doute interdit à l'architecte de construire latéralement ces arcs-boutans qui ornent presque partout les cathédrales, et entre lesquels sont pratiquées des chapelles, les murs dont les deux petites nefs étaient flanquées et qui soutenaient ce vaisseau, n'y répandaient aucune lumière. Ces fortes

murailles présentaient à l'extérieur l'aspect de leurs masses grisâtres, appuyées, de distance en distance, sur d'énormes contreforts. La grande nef et ses deux petites galeries latérales étaient donc uniquement éclairées par la rose à vitraux coloriés, attachée avec un art miraculeux au-dessus du portail, dont l'exposition favorable avait permis le luxe des dentelles de pierre et des beautés particulières à l'ordre improprement nommé gothique.

La plus grande portion de ces trois nefs était livrée aux habitans de la ville, qui venaient y entendre la messe et les offices. Puis, devant le chœur, se trouvait une grille derrière laquelle pendait un rideau brun à plis nombreux, légèrement entr'ouvert au milieu, de manière à ne laisser voir que l'officiant et l'autel. La grille était séparée, à intervalles égaux, par des piliers qui soutenaient une tribune intérieure et les orgues. Cette construction, en harmonie avec les ornemens de l'église, figurait extérieurement, en bois sculpté, les colonnettes des galeries supportées par les piliers de la grande nef; en sorte qu'il eût été impossible à un curieux assez hardi pour monter sur l'étroite balustrade de ces galeries, de voir dans le chœur autre chose que les longues fenêtres octogones qui s'élevaient par pans égaux, toutes coloriées, autour du maître-autel.

Lors de l'expédition française faite en Espagne pour rétablir l'autorité du roi Ferdinand VII, et après la prise de Cadix, un général français, venu dans cette île pour y faire reconnaître le gouvernement royal, y prolongea son séjour, dans le but de voir ce couvent, et trouva moyen de s'y introduire.

L'entreprise était certes délicate. Mais un homme de passion, un homme dont la vie avait été, pour ainsi dire, une suite de poésies en action, et qui avait toujours fait des romans au lieu d'en écrire, un homme d'exécution surtout, devait être tenté par une chose en apparence impossible. S'ouvrir légalement les portes du couvent?..... à peine le pape ou l'archevêque métropolitain l'eussent-ils permis. Employer la ruse ou la force?... en cas d'indiscrétion, n'était-ce pas perdre son état, toute sa fortune militaire? Le duc d'Angoulême était encore en Espagne, et de toutes les fautes que pouvait impunément commettre un homme aimé par le généralissime, celle-là seule l'eût trouvé sans pitié.

Ce général avait sollicité sa mission afin de satisfaire une secrète curiosité, quoique jamais curiosité n'ait été plus désespérée. Mais cette dernière tentative était une affaire de conscience. La maison de ces Carmélites était le seul couvent espagnol qui eût échappé à ses recherches. Pendant la traversée, qui ne dura pas une heure, il s'éleva dans son ame un pressentiment favorable à ses espérances. Puis, quoique du couvent il n'eût vu que les murailles ; que de ces religieuses il n'eût pas même aperçu les robes, et qu'il n'eût écouté que les chants de la liturgie : il rencontra, sous ces murailles et dans ces chants, de légers indices qui justifièrent son frêle espoir. Enfin, quelque minimes que fussent des soupçons si bizarement réveillés, jamais passion humaine ne fut plus violemment intéressée que ne le fut alors la curiosité du général. Mais il n'y a point de petits événemens pour le cœur ; il grandit tout : la chute d'un empire de quatorze ans et la chute d'un gant de femme, il les met dans les mêmes balances ; et presque toujours le gant pèse plus que l'Empire. Or voici les faits dans toute leur simplicité positive. Après les faits, viendront les émotions.

Une heure après que le général eut abordé cet îlot, l'autorité royale y fut rétablie. Quelques Espagnols constitutionnels, qui s'y étaient nuitamment réfugiés après la prise de Cadix, s'embarquèrent sur un bâtiment, que le général leur permit de fréter pour s'en aller à Londres. Il n'y eut donc là ni résistance, ni réaction.

Cette petite Restauration insulaire n'allait pas sans une messe, à laquelle devaient assister les deux compagnies commandées pour l'expédition. Or, ne connaissant pas la rigueur de la clôture chez les Carmélites déchaussées, le général avait espéré pouvoir obtenir, dans l'église, quelques renseignemens sur les religieuses enfermées dans le couvent, dont une d'elles peut-être lui était plus chère que la vie et plus précieuse que l'honneur. Ses espérances furent d'abord cruellement déçues.

La messe fut, à la vérité, célébrée avec pompe. En faveur de la solennité, les rideaux qui cachaient habituellement le chœur furent ouverts, et en laissèrent voir les richesses, les précieux tableaux et les châsses ornées de pierreries, dont l'éclat effaçait les

nombreux *ex-voto* d'or et d'argent attachés par les marins de ce port aux piliers de la grande nef. Les religieuses s'étaient toutes réfugiées dans la tribune de l'orgue.

Cependant, malgré ce premier échec ; durant la messe d'actions de grâces, se développa largement le drame le plus secrètement intéressant, qui jamais ait fait battre un cœur d'homme. La sœur qui touchait l'orgue excita un si vif enthousiasme qu'aucun des militaires ne regretta d'avoir entendu l'office. De simples soldats y prirent beaucoup de plaisir ; tous les officiers furent dans le ravissement ; mais quant au général, il resta calme et froid en apparence. Les sensations que lui causèrent les différens morceaux exécutés par la religieuse sont du petit nombre de choses dont l'expression est interdite à la parole, devenue impuissante, et qui, semblables à la Mort, à Dieu, à l'Éternité, ne peuvent s'apprécier que dans le léger point par lequel y touchent les hommes.

Par un singulier hasard, la musique des orgues paraissait appartenir à l'école de Rossini, le compositeur qui a transporté le plus de passion humaine dans l'art musical, et dont les œuvres inspireront quelque jour, par leur nombre et leur étendue, un respect homérique. Parmi les partitions dues à ce beau génie, la religieuse semblait avoir plus particulièrement étudié celle du *Mosè*, sans doute parce que le sentiment de la musique sacrée s'y trouve à un haut degré. Peut-être ces deux esprits, l'un si glorieusement européen, l'autre inconnu, s'étaient-ils rencontrés dans l'expression d'une même poésie. Cette opinion était celle de deux officiers, vrais *dilettanti*, qui regrettaient sans doute, en Espagne, le théâtre Favart. Enfin, au *Te Deum*, il fut impossible de ne pas reconnaître une ame toute française dans le caractère que prit tout-à-coup la musique. Le triomphe du Roi Très-Chrétien excitait évidemment la joie la plus vive au fond du cœur de cette religieuse. Certes elle était française. Bientôt le sentiment de la patrie éclata, jaillit comme une gerbe de lumière dans une réplique des orgues où la sœur introduisit des motifs qui respirèrent toute la délicatesse du goût parisien, et auxquels se mêlèrent vaguement les pensées de nos plus beaux airs nationaux. Des mains espagnoles n'eussent pas mis à ce gracieux hommage fait aux armes victorieuses la cha-

leur qui acheva de déceler l'origine de la musicienne inconnue.

— Il y a donc des Français partout! dit un soldat.

Le général était sorti pendant le *Te Deum*. Il lui avait été impossible de l'écouter. Il croyait reconnaître dans la musicienne une femme aimée avec ivresse, et qui s'était si profondément ensevelie au cœur de la religion et si soigneusement dérobée aux regards du monde, qu'elle avait échappé jusqu'alors à des recherches obstinées, adroitement faites par des hommes qui disposaient et d'un grand pouvoir et d'une intelligence supérieure.

Le soupçon réveillé dans le cœur du général fut presque justifié par le vague rappel d'un air délicieux de mélancolie, l'air de *Fleuve du Tage*, romance française, dont il avait souvent entendu jouer le prélude dans un boudoir de Paris, à la personne qu'il aimait, et dont cette religieuse venait alors de se servir pour exprimer, au milieu de la joie du triomphe, les regrets d'une exilée. Terrible sensation! Espérer la résurrection d'un amour perdu! le retrouver, encore perdu! l'entrevoir mystérieusement, après cinq années pendant lesquelles la passion s'était irritée dans le vide, et agrandie par l'inutilité des tentatives faites pour la satisfaire.

Qui, dans sa vie, n'a pas, une fois au moins, cherché fort ardemment un objet souhaité, bouleversé son chez-soi, ses papiers, sa maison; fouillé sa mémoire avec impatience, et ressenti l'ineffable plaisir de le trouver, après un jour ou deux consumés en recherches vaines; après avoir espéré, désespéré de le rencontrer; après avoir dépensé les irritations les plus vives de l'ame pour ce rien important, qui causait presque une passion? Eh bien! étendez cette espèce de rage sur cinq années? mettez une femme, un cœur, un amour, à la place de ce rien? transportez la passion dans les plus hautes régions du sentiment? Puis, supposez un homme ardent, un homme à cœur et à face de lion, un de ces hommes à crinière qui imposent, et communiquent a ceux qui les envisagent une respectueuse terreur?... Alors, peut-être comprendrez-vous la brusque sortie du général pendant le *Te Deum*, au moment où le prélude d'une romance jadis écoutée avec indifférence par lui, sous des lambris dorés, vibra sous la nef de cette église marine.

Il descendit la rue montueuse qui conduisait à cette église, et

ne s'arrêta qu'au moment où les sons graves de l'orgue ne parvinrent plus à son oreille.

Le *Te Deum* était fini; mais incapable de songer à autre chose qu'à son amour, dont la volcanique éruption lui brûlait le cœur, le commandant français s'en aperçut seulement quand il vit descendre par flots l'assistance espagnole. Alors il sentit que sa conduite ou son attitude pouvaient paraître ridicules, et revint prendre sa place à la tête du cortége, en disant à l'alcade et au gouverneur de la ville qu'une subite indisposition l'avait obligé d'aller prendre l'air.

Puis, pour pouvoir rester dans l'île, il songea soudain à tirer parti de ce prétexte d'abord insouciamment donné. Il refusa de présider, en objectant l'aggravation de son malaise, le repas offert par les autorités insulaires aux officiers français. Puis il se mit au lit, fit écrire au major-général pour lui annoncer la passagère maladie qui le forçait de remettre à son aide-de-camp le commandement des troupes qui l'avaient accompagné. Cette ruse si vulgaire, mais si naturelle, le rendit libre de tout soin, pendant le temps nécessaire à l'accomplissement de ses projets.

En homme essentiellement catholique et monarchique, il s'informa de l'heure des offices, et affecta le plus grand attachement aux pratiques religieuses : piété qui, en Espagne, ne devait surprendre personne.

Le lendemain même, pendant le départ de ses soldats, le général se rendit au couvent pour assister aux vêpres. Il trouva l'église désertée par les habitans qui, malgré leur dévotion, avaient été voir, sur le port, l'embarcation des troupes.

Le Français, heureux de se trouver seul dans l'église, eut soin d'en faire retentir les voûtes sonores du bruit de ses éperons; il y marcha bruyamment, il toussa, il se parla tout haut à lui-même pour apprendre aux religieuses, et surtout à la musicienne, que, si les Français partaient, il en restait un.

Ce singulier avis fut-il entendu, compris ?... Le général le crut.

Au *Magnificat*, les orgues semblèrent lui faire une réponse qui lui fut apportée par les vibrations de l'air. L'ame de la religieuse vola vers lui sur les ailes de ses notes, et s'émut dans le mouvement

des sons. Alors la musique éclata dans toute sa puissance, elle échauffa l'église. Ce chant de joie consacré par la sublime liturgie de la Chrétienté Romaine pour exprimer l'exaltation de l'ame en présence des splendeurs du Dieu toujours vivant, devint l'expression d'un cœur presque effrayé de son bonheur, en se retrouvant devant un amour vivant encore, en le ressentant même au-delà de la tombe religieuse où s'ensevelissent les femmes pour renaître épouses du Christ.

L'orgue est certes le plus grand, le plus audacieux, le plus magnifique de tous les instrumens créés par le génie humain. Il est un orchestre entier, auquel une main habile peut tout demander, parce qu'il peut tout exprimer. N'est-ce pas, en quelque sorte, un piédestal sur lequel l'ame se pose pour s'élancer dans les espaces, où, dans son vol, elle trace mille tableaux, et peint la vie, et parcourt l'infini qui sépare le ciel de la terre. Plus un poète en écoute les gigantesques harmonies, et mieux il conçoit qu'entre les Hommes agenouillés et le Dieu caché par les éblouissans rayons du Sanctuaire, les cent voix de cette ame musicale peuvent seules combler les espaces et sont le seul truchement assez fort pour transmettre au ciel les prières humaines dans l'omnipotence de leurs modes, dans la diversité de leurs mélancolies, avec les teintes de leurs méditatives extases, avec les jets impétueux de leurs repentirs, et les mille fantaisies de toutes les croyances. Oui, sous ces longues voûtes, les mélodies enfantées par le génie des choses saintes trouvent des grandeurs inouïes dont elles se parent et se fortifient. Là, le jour affaibli, le silence, les chants qui alternent avec le tonnerre des orgues font à Dieu comme un voile à travers lequel rayonnent ses lumineux attributs.

Toutes ces richesses sacrées semblèrent être jetées comme un grain d'encens sur le frêle autel de l'Amour à la face du trône éternel d'un Dieu jaloux et vengeur!...

En effet, la joie de la musicienne n'eut pas ce caractère de grandeur et de gravité qui doit s'harmonier avec les solennités du *Magnificat;* elle lui donna de riches, de gracieux développemens, dont les différens rhythmes accusaient une gaieté humaine. Ses motifs eurent le brillant des délicieuses roulades d'une cantatrice

qui tâche d'exprimer l'amour, et ses chants sautillèrent comme l'oiseau près de sa compagne. Puis, par momens, la religieuse s'élançait par bonds dans le passé pour y folâtrer, pour y pleurer tour à tour. Son mode changeant avait quelque chose de désordonné comme l'agitation de la femme heureuse du retour de son amant. Puis, après les fugues flexibles du délire, et les effets merveilleux de cette reconnaissance toute fantastique, l'ame qui parlait ainsi fit un retour sur elle-même. La musicienne, passant du majeur au mineur, sut instruire son auditeur de sa situation présente. Soudain, elle lui raconta ses longues mélancolies, et lui dépeignit sa lente maladie morale. Elle avait aboli chaque jour un sens, retranché chaque nuit quelque pensée, réduit graduellement son cœur en cendres. Alors, ce furent de molles ondulations; et, de teinte en teinte, sa musique prit une couleur de tristesse profonde, les échos versaient les chagrins à torrens..... Enfin, tout à coup, les hautes notes firent détonner un concert de voix angéliques, comme pour annoncer à l'amant perdu, mais non pas oublié, que la réunion des deux ames ne se ferait plus que dans les cieux : touchante espérance! Vint l'*Amen!* Plus de joie, ni de larmes dans les airs; ni mélancolie, ni regrets; l'*Amen*, ce fut un retour à Dieu. Ce dernier accord fut grave, solennel, terrible. La musicienne déploya tous les crèpes de la religieuse, et après les derniers grondemens des basses, qui firent frémir les auditeurs jusque dans la plante des pieds, elle sembla s'être replongée dans la tombe d'où elle était, pour un moment, sortie. Quand les airs eurent, par degrés, cessé leurs vibrations oscillatoires, vous eussiez dit que l'église, jusque-là lumineuse, rentrait dans une profonde obscurité.

Le général avait été rapidement emporté par la course de ce vigoureux génie, et l'avait suivi dans toutes les régions qu'il venait de parcourir. Il comprenait, dans toute leur étendue, les images dont abonda cette brûlante symphonie, et pour lui ses accords allaient bien loin. Pour lui, comme pour la sœur, ce poème était l'avenir, le présent et le passé.

La musique, même celle du théâtre, n'est-elle pas, pour les ames tendres et poétiques, pour les cœurs souffrans et blessés, un

texte qu'ils développent au gré de leurs souvenirs? S'il faut une ame de poète pour faire un musicien, ne faut-il pas de la poésie et de l'amour pour comprendre les grandes œuvres musicales? La Religion, l'Amour et la Musique ne sont-elles pas la triple expression d'un même fait, le besoin d'expansion dont toute ame noble est travaillée? Ces trois poésies vont toutes à Dieu, qui dénoue toutes les émotions terrestres. Aussi cette sainte Trinité humaine participe-t-elle des grandeurs infinies de Dieu, que nous ne configurons jamais sans l'entourer des feux de l'amour, des sistres d'or de la musique, de lumière, et d'harmonie. N'est-il pas le principe, et la fin de ces choses?

Le Français devina que, dans ce désert, sur ce rocher entouré par la mer, la religieuse s'était emparée de la musique pour y jeter le surplus de passion qui la dévorait. Était-ce un hommage fait à Dieu de son amour? était-ce le triomphe de l'amour sur Dieu? questions difficiles à décider. Mais, certes, le général ne put douter qu'il ne retrouvât en ce cœur mort au monde, une passion tout aussi brûlante qu'elle l'était dans le sien.

Les vêpres finies, il revint chez l'alcade, où il était logé. Restant d'abord en proie aux mille jouissances que prodigue une satisfaction long-temps attendue, péniblement cherchée, il ne vit rien au-delà. Il était toujours aimé: la solitude avait grandi l'amour dans ce cœur, autant que l'amour avait été grandi dans le sien par les barrières successivement franchies et mises par cette femme entre elle et lui. Cet épanouissement de l'ame eut sa durée naturelle. Puis vint le désir de revoir cette femme, de la disputer à Dieu, de la lui ravir : projet téméraire qui plut à cet homme audacieux.

Après le repas, il se coucha pour éviter les questions, pour être seul, pour pouvoir penser sans trouble; et resta au lit, plongé dans les méditations les plus profondes, jusqu'au lendemain matin. Il ne se leva que pour aller à la messe. Il vint à l'église, il se plaça près de la grille; son front touchait le rideau: il aurait voulu le trouer, mais il n'était pas seul; son hôte l'avait accompagné par politesse, et la moindre imprudence pouvait compromettre l'avenir de sa passion, en ruiner les nouvelles espérances.

Les orgues se firent entendre, mais elles n'étaient plus touchées par les mêmes mains. La musicienne des deux jours précédens ne tenait plus le clavier. Tout fut pâle et froid pour le général. Sa maîtresse était-elle accablée par les mêmes émotions sous lesquelles succombait presque un cœur d'homme, un cœur vigoureux? Avait-elle si bien partagé, compris un amour fidèle et désiré, qu'elle en fût mourante sur son lit, dans sa cellule?...

Au moment où mille réflexions de ce genre s'élevaient dans l'esprit du Français, il entendit détonner, presque près de lui, la voix de la personne qu'il adorait, et dont il reconnut le timbre délicieux. Cette voix, légèrement altérée par un tremblement qui lui donnait toutes les grâces que prête aux jeunes filles leur timidité pudique, tranchait sur la masse du chant, comme celle d'une prima donna sur l'harmonie d'un finale. Elle faisait à l'ame l'effet que produit aux yeux un filet d'argent ou d'or dans une frise obscure.

C'était donc bien elle!... Toujours Parisienne, elle n'avait pas dépouillé sa coquetterie, même après avoir quitté les parures du monde pour le bandeau, pour la dure étamine des Carmélites. Après avoir signé son amour la veille, au milieu des louanges adressées au Seigneur, elle semblait dire à son amant :

— Oui, c'est moi, je suis là, j'aime toujours!... Et je suis à l'abri de l'amour. Tu m'entendras, mon ame t'enveloppera, et je resterai sous le linceul brun de ce chœur d'où nul pouvoir ne saurait m'arracher. Tu ne me verras pas.

— C'est bien elle!... se dit le général, en relevant son front, en le dégageant de ses mains, sur lesquelles il l'avait appuyé: car il n'avait pas d'abord pu soutenir l'écrasante émotion qui s'éleva comme un tourbillon dans son cœur, quand cette voix connue vibra sous les arceaux, accompagnée par le murmure des vagues. L'orage était en dehors et le calme dans le sanctuaire.

Cette voix si riche continuait à déployer toutes ses calineries, elle arrivait comme un baume sur le cœur embrasé de cet amant, elle fleurissait dans les airs, elle donnait le désir de les respirer comme s'ils contenaient des parfums, et d'y aspirer les émanations d'une ame exhalée avec amour dans les paroles de la prière.

L'alcade vint rejoindre son hôte, et le trouva fondant en larmes à l'Élévation qui fut chantée par la religieuse. Il l'emmena chez lui.

Surpris de rencontrer tant de dévotion dans un militaire français, l'alcade avait invité à souper le confesseur du couvent, et il en prévint le général, auquel jamais nouvelle n'avait fait autant de plaisir.

Pendant le souper, le confesseur fut l'objet des attentions du général, dont le respect intéressé confirma les Espagnols dans la haute opinion qu'ils avaient prise de sa piété. Il demanda gravement le nombre des religieuses, des détails sur les revenus du couvent, sur ses richesses, en homme qui paraissait vouloir entretenir poliment le bon vieux prêtre des choses dont il devait être le plus occupé. Puis il s'informa de la vie que menaient ces saintes filles. Pouvaient-elles sortir?... Les voyait-on?...

— Seigneur, dit le vénérable ecclésiastique, la règle est sévère. S'il faut une permission de Notre Saint-Père pour qu'une femme vienne dans une maison de Saint-Bruno, ici même rigueur; et il est impossible à un homme d'entrer dans un couvent de Carmélites déchaussées, à moins qu'il ne soit prêtre et attaché par l'archevêque au service de la Maison. Aucune religieuse ne sort. Cependant LA GRANDE SAINTE (la mère Thérèse) a souvent quitté sa cellule. Le Visiteur ou les Mères Supérieures peuvent permettre, avec l'autorisation de l'archevêque, à une religieuse de voir des étrangers, surtout en cas de maladie. Or nous sommes un Chef d'Ordre... Nous avons, entre autres étrangères, une Française, la sœur Thérèse, celle qui dirige la musique de la chapelle.

— Ah! répondit le général en feignant la surprise. Elle a dû être satisfaite du triomphe des armes de la maison de Bourbon.

— Je leur ai dit l'objet de la messe... Elles sont encore un peu curieuses.

— Mais la sœur Thérèse peut avoir des intérêts en France; elle voudrait peut-être y faire savoir quelque chose, en demander des nouvelles.

— Je ne le crois pas : elle me l'aurait dit; je suis son confesseur.

— En qualité de compatriote, dit le général, je serais bien cu-

rieux de la voir... Si cela est possible, si la Supérieure y consent, si...

— A la grille, et même en présence de la Révérende Mère, une entrevue serait impossible pour qui que ce soit ; mais en faveur d'un libérateur du trône catholique et de la sainte religion, malgré la rigidité de la Mère, la règle peut dormir un moment, dit le confesseur en clignant des yeux. J'en parlerai.

— Quel âge a la sœur Thérèse? demanda l'amant, n'osant pas questionner le prêtre sur la beauté de la religieuse.

— Elle n'a plus d'âge... répondit le bonhomme avec une simplicité qui fit frémir le général.

Le lendemain matin, avant la sieste, le confesseur vint annoncer au Français que la sœur Thérèse et la Mère consentaient à le recevoir à la grille du parloir, avant l'heure des vêpres.

Puis, après la sieste, pendant laquelle le général dévora le temps en allant se promener sur le port, par la plus grande chaleur, le prêtre revint le chercher, et l'introduisit dans le couvent. Il le guida sous une galerie qui longeait le cimetière, et dans laquelle quelques fontaines, l'ombre des arbres verts et des arceaux multipliés, entretenaient une fraîcheur en harmonie avec le silence de ces lieux. Parvenus au fond de cette longue galerie, le prêtre fit entrer son compagnon dans une salle partagée en deux parties par une grille couverte d'un rideau brun.

Dans la partie en quelque sorte publique, où le confesseur laissa le général, régnait un banc de bois, le long du mur ; quelques chaires également en bois se trouvaient près de la grille. Le plafond était composé de solives saillantes, en cèdre et sans nul ornement. Le jour ne venait dans cette salle que par deux fenêtres situées dans la partie affectée aux religieuses, en sorte que cette faible lumière, mal reflétée par un bois à teinte brune, suffisait à peine pour éclairer le grand christ noir, le portrait de sainte Thérèse et un tableau de la Vierge, qui décoraient les parois grises du parloir.

Les sentimens du général prirent donc, malgré leur violence, une couleur mélancolique. Il devint calme dans ce calme despotique. Il y avait sous ces planchers frais quelque chose de grand comme la tombe. N'était-ce pas son silence éternel, sa paix pro-

fonde, ses idées d'infini? Puis, la quiétude et la pensée fixe du cloître, cette pensée qui se glisse dans l'air, dans le clair-obscur, dans tout, et qui, n'étant tracée nulle part, est agrandie par l'imagination, ce grand mot: *la paix dans le Seigneur*, entre, là, de vive force, dans l'ame la moins religieuse.

Les couvens d'hommes se conçoivent peu; l'homme y semble faible : il est né pour agir, pour accomplir une vie de travail. Mais dans un monastère de femmes, que de vigueur virile et de touchante faiblesse! Un homme peut être poussé par mille sentimens au fond d'une abbaye, il s'y jette comme dans un précipice; mais la femme n'y vient jamais qu'entraînée par un seul sentiment; elle ne s'y dénature pas : elle épouse Dieu. Vous pouvez dire aux religieux : « Pourquoi n'avez-vous pas lutté? » Mais la réclusion d'une femme n'est-elle pas toujours sublime ?

Enfin, le général trouva ce parloir muet et ce couvent perdu dans la mer, tout pleins de lui. L'amour arrive rarement à la solennité, mais l'amour encore fidèle au sein de Dieu, n'était-ce pas quelque chose de solennel, et plus qu'un homme n'avait le droit d'espérer au dix-neuvième siècle, et par les mœurs qui courent? Les grandeurs infinies de cette situation agirent donc sur l'ame du général, et il était précisément assez élevé pour oublier la politique, les honneurs, l'Espagne, le monde de Paris, et monter jusqu'à la hauteur de ce dénouement grandiose. Et quoi de plus véritablement tragique? Que de sentimens dans la situation de deux amans seuls, réunis au milieu de la mer, sur un banc de granit, et séparés par une idée, par une barrière infranchissable; puis l'homme se disant :

— Tuerais-je Dieu dans ce cœur?...

Un léger bruit fit tressaillir cet homme, le rideau brun se tira; puis il vit dans la lumière une femme debout, mais dont la figure lui était cachée par le prolongement du voile plié sur la tête, suivant la règle de la maison. Elle était vêtue de cette robe dont la couleur est devenue proverbiale. Le général ne put pas apercevoir les pieds nus de la religieuse, qui lui en auraient attesté l'effrayante maigreur; cependant, malgré les plis nombreux de la robe grossière dont cette femme était couverte, il devina que les larmes, la prière, la passion, la vie solitaire l'avaient déjà desséchée.

La main glacée d'une femme, celle de la supérieure sans doute, tenait encore le rideau, et le général ayant examiné le témoin nécessaire de cet entretien, rencontra le regard noir et profond d'une vieille religieuse, presque centenaire, regard clair et jeune, qui démentait les rides nombreuses dont le pâle visage de cette femme était sillonné.

— Madame la duchesse, dit-il d'une voix fortement émue à la religieuse qui baissait la tête, votre compagne entend-elle le français?...

— Il n'y a pas de duchesse ici, répondit la religieuse; vous êtes devant la sœur Thérèse : et celle que vous nommez ma compagne est ma Mère en Dieu, ma Supérieure ici bas.

De telles paroles, humblement et doucement prononcées par la voix qui jadis s'harmoniait si bien à Paris avec le luxe et l'élégance au milieu desquels avait vécu cette femme, un moment reine de la mode à Paris, et dont le langage était jadis si léger, si moqueur, frappèrent le général comme l'eût fait un coup de foudre.

— Ma sainte Mère ne parle que le latin et l'espagnol, ajouta-t-elle.

— Je ne sais ni l'un, ni l'autre; ma chère Antoinette, excusez-moi près d'elle.

En entendant prononcer son nom si doucement par un homme naguère si dur pour elle, la religieuse éprouva une vive émotion intérieure que traduisirent les légers tremblemens de son voile, sur lequel la lumière tombait en plein.

— Mon frère, dit-elle en portant sa manche sous son voile pour s'essuyer les yeux peut-être, je me nomme la sœur Thérèse...

Puis elle se tourna vers la Mère, et lui dit, en espagnol, ces paroles, que le général entendit parfaitement : car il en savait assez pour le comprendre, et peut-être aussi pour le parler :

— Ma chère Mère, ce cavalier vous présente ses respects, et vous prie de l'excuser de ne pouvoir les mettre à vos pieds lui-même, mais il ne sait aucune des deux langues que vous parlez...

La vieille inclina la tête lentement, sa physionomie prit une expression de douceur angélique, que mélangeait néanmoins le sentiment de sa puissance et de sa dignité.

— Tu connais ce cavalier?... lui demanda la Mère en lui jetant un regard pénétrant.

— Oui, ma Mère!...

— Rentre dans ta cellule, ma fille! dit la Supérieure d'un ton impérieux.

Le général s'effaça vivement derrière le rideau, pour ne pas laisser deviner sur son visage les émotions terribles qui l'agitaient; et, dans l'ombre, il croyait voir encore les yeux perçans de la Supérieure. Cette femme, maîtresse de la fragile et passagère félicité dont la conquête coûtait tant de soins, lui avait fait peur, et il tremblait, lui qu'une triple rangée de canons n'avait jamais effrayé.

La duchesse marchait vers la porte, mais elle se retourna :

— Ma Mère, dit-elle d'un ton de voix horriblement calme, c'est un de mes frères...

— Reste donc, ma fille, répondit la vieille femme, après une pause.

Cette admirable jésuitisme accusait tant d'amour et de regrets, qu'un homme moins fortement organisé que ne l'était le général se serait senti défaillir en éprouvant de si vifs plaisirs au milieu d'un immense péril qu'il n'avait pas encore connu. De quelle valeur étaient donc les mots, les regards, les gestes, dans une scène où l'amour devait échapper à des yeux de lynx, à des griffes de tigre!

La sœur Thérèse revint.

— Vous voyez, mon frère, ce que j'ose faire pour vous entretenir pendant un moment de votre salut, et des vœux que mon ame adresse pour vous chaque jour au ciel... Je commets un péché mortel... J'ai menti! Que de jours de pénitence pour effacer ce mensonge?... mais ce sera souffrir pour vous. Vous ne savez pas, mon frère, quel bonheur est d'aimer dans le ciel, de pouvoir s'avouer ses sentimens alors que la religion les a purifiés, les a transportés dans les régions les plus hautes, et qu'il nous est permis de ne plus regarder qu'à l'ame. Si les doctrines, si l'esprit de la sainte à laquelle nous devons cet asile ne m'avaient pas enlevée loin des misères terrestres, et ravie bien loin de sa sphère encore,

mais certes au-dessus du monde, je ne vous eusse pas revu. Mais je puis vous voir, vous entendre, et demeurer calme...

— Hé bien! Antoinette, s'écria le général en l'interrompant à ces mots, faites que je vous voie, vous que j'aime maintenant avec ivresse, éperduement, comme vous avez voulu être aimée par moi.

— Ne m'appelez pas Antoinette, je vous en supplie; les souvenirs du passé me font mal. Ne voyez ici que la sœur Thérèse, une créature confiante en la miséricorde divine.

— Et... ajouta-t-elle après une pause, modérez-vous, mon frère. Notre Mère nous séparerait impitoyablement, si votre visage trahissait des passions mondaines, ou si vos yeux laissaient tomber des pleurs.

Le général inclina la tête comme pour se recueillir. Quand il leva les yeux sur la grille, il aperçut, entre deux barreaux, la figure amaigrie, pâle mais ardente encore, de la religieuse. Son teint où jadis florissaient tous les enchantemens de la jeunesse, où l'heureuse opposition d'un blanc mat contrastait avec les couleurs légères de la rose du Bengale, avait pris le ton chaud d'une coupe de porcelaine sous laquelle est enfermée une faible lumière. La belle chevelure dont cette femme était si fière, avait été rasée. Un bandeau coupait son front et enveloppait son visage. Ses yeux, entourés d'une meurtrissure due aux austérités de cette vie, lançaient, par momens, des rayons fiévreux, et leur calme habituel n'était qu'un voile. Enfin, de cette femme, il ne restait que l'ame.

— Ah! vous quitterez ce tombeau! vous qui êtes devenue ma vie! Vous m'appartenez, et n'étiez pas libre de vous donner, même à Dieu. Ne m'avez-vous pas promis de sacrifier tout à mon moindre commandement?... Maintenant, vous me trouverez peut-être digne de cette promesse, quand vous saurez ce que j'ai fait pour vous. Ma bien aimée, je vous ai cherchée dans le monde entier. Depuis cinq ans, vous êtes ma pensée de tous les instans, l'occupation de ma vie! Mes amis, des amis bien puissans, vous le savez, m'ont aidé de toute leur force à fouiller les couvens de France, d'Italie, d'Espagne, de Sicile, de l'Amérique. Mon amour s'allumait plus vif à chaque recherche vaine; j'ai souvent fait mille lieues sur un faux espoir; j'ai dépensé ma vie et les plus cruels

battemens de cœur autour des murailles noires de plusieurs cloîtres. Je ne vous parle pas d'une fidélité sans bornes, qu'est-ce? un rien en comparaison des vœux infinis de mon amour. Si vous avez été vraie jadis dans vos remords, vous ne devez pas hésiter à me suivre aujourd'hui.

— Vous oubliez que je ne suis pas libre...

— Le duc est mort, répondit-il vivement.

La sœur Thérèse rougit.

— Que le ciel lui soit ouvert, dit-elle avec une vive émotion. Mais je ne parlais pas de ces liens; car une de mes fautes était de les briser tous sans scrupule pour vous...

— Vous parlez de vos vœux!... s'écria le général, en fronçant les sourcils. Je ne croyais pas que quelque chose vous pesât au cœur plus que votre amour... Mais n'en doutez pas, Antoinette, j'obtiendrai du Saint Père un bref qui vous en déliera... J'irai certes à Rome, j'implorerai tout le monde. Ah! j'aimerais bien mieux savoir que vous franchiriez pour moi ces murs; que, ce soir même, vous vous jetteriez dans une barque au bas des rochers. Nous irions au bout du monde, être heureux je ne sais où, tous deux! Et vous y reviendriez, à la vie, à la santé, sous l'aile de l'amour.

— Ne parlez pas ainsi, reprit la sœur Thérèse; vous ignorez ce que vous êtes devenu pour moi. Je vous aime bien mieux que je ne vous ai jamais aimé. Je prie Dieu tous les jours pour vous, et je ne vous vois plus avec les yeux du corps. Si vous connaissiez, Armand, le bonheur de pouvoir se livrer sans honte à une amitié pure que Dieu protége! Vous ignorez combien je suis heureuse d'en appeler les bénédictions sur vous. Je ne prie jamais pour moi : Dieu fera de moi, suivant ses volontés. Mais vous, je voudrais, au prix de mon éternité, avoir quelque certitude que vous êtes heureux en ce monde, et que vous serez heureux en l'autre, pendant tous les siècles. Ma vie éternelle est tout ce que le malheur m'a laissé à vous offrir. Maintenant, je suis vieillie dans les larmes, je ne suis plus ni jeune ni belle; d'ailleurs vous mépriseriez une religieuse devenue femme, et l'amour maternel ne l'absoudrait pas... Que me direz-vous qui puisse balancer les innombrables réflexions

accumulées dans mon cœur depuis cinq années, et qui l'ont creusé, changé, flétri... J'aurais dû le donner moins triste à Dieu!

— Ce que je dirai, mon Antoinette chérie?... je dirai que je t'aime; que l'affection, l'amour, l'amour vrai, le bonheur de vivre dans un cœur tout à nous, entièrement à nous, sans réserve, est si rare et si difficile à rencontrer, que j'ai douté de toi; que je t'ai soumise à de rudes épreuves, mais qu'aujourd'hui je t'aime de toutes les puissances de mon ame; que si tu me suis dans la retraite, je n'entendrai plus d'autre voix que la tienne, que je ne verrai plus d'autre visage que le tien, que...

— Silence, Armand. Vous abrégez le seul instant pendant lequel il nous sera permis de nous voir ici bas...

— Antoinette!... veux-tu me suivre?...

— Mais je ne vous quitte pas!... Je vis dans votre cœur autrement que dans un intérêt de plaisir mondain, de vanité, de jouissance égoïste; je vis ici pour vous, pâle et flétrie, dans le sein de Dieu! S'il est juste, vous serez heureux...

— Phrases que tout cela!... Et si je te veux pâle et flétrie! Et si je ne puis être heureux qu'en te possédant!... Tu connais donc toujours des devoirs en présence de ton amant? Il n'est donc jamais au-dessus de tout dans ton cœur?... Naguère, tu lui préférais la société, toi, je ne sais quoi; aujourd'hui, c'est Dieu, c'est mon salut. Dans la sœur Thérèse, je reconnais toujours la duchesse. Tu ne m'aimes pas! tu n'as jamais aimé...

— Ha! mon frère...

— Tu ne veux pas quitter cette tombe, tu aimes mon ame, dis-tu? Eh bien, tu la perdras à jamais cette ame! je me tuerai...

— Ma mère! cria la sœur Thérèse en espagnol, je vous ai menti : cet homme est mon amant!

Aussitôt le rideau tomba. Le général, demeuré stupide, entendit à peine fermer avec violence les portes intérieures.

— Ah! elle m'aime encore! s'écria-t-il en comprenant tout ce qu'il y avait de sublime dans le cri de la religieuse. A moi les Treize!... Il faut l'enlever d'ici...

Le général quitta l'île, revint au quartier général, et, alléguant

des raisons de santé, demanda un congé, et retourna promptement en France.

Voici maintenant l'aventure qui avait déterminé la situation respective où se trouvaient alors les deux personnages de cette scène.

De Balzac.

(*Le* § IIe, *intitulé* l'Amour dans la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin, *paraîtra dans le numéro prochain.*)

LA JEUNE FRANCE.

Mortels aux sens flétris, à l'ame desséchée,
Qui pensez, mais en vain, froide argile ébauchée,
Vous mesurer à l'Éternel !
Qui craignez l'avenir et niez l'espérance :
Loin de nous, insensés ! Place à la jeune France,
Place à la tribu d'Israël !

Oui, nous sommes les fils du siècle qui commence.
Dieu doit guider nos pas dans cette plaine immense
Où la foule marche au hasard ;
Nous avons entendu la parole féconde
De celui qui toujours a vu trembler le monde
Aux feux de son puissant regard !

A la voix du Seigneur l'homme se sent renaître :
Car Dieu se manifeste à qui veut le connaître,
Il parle à qui veut l'écouter !
Nous inclinons nos fronts sous sa main tutélaire :
Quand le doute à sa suite entraîne le vulgaire,
Nous, nous rougirions de douter !...

Oh! que l'impiété soit désormais bannie
Parmi ces imposteurs sans force et sans génie,
Esclaves nés des factions,
Jouets défigurés des passions humaines,
Que l'orgueil attacha par d'immuables chaînes
Au char des révolutions!

Parmi ces vils pécheurs qui de leurs mains tremblantes
Couvrent leurs yeux ternis, lumières défaillantes,
Pour ne pas voir l'éternité;
A tout ce vain troupeau de vieillards indociles,
De faux dieux vermoulus sectateurs imbéciles,
Nous laissons l'incrédulité.

Tel, à peine échappé de l'aire paternelle,
L'aigle, s'abandonnant à l'essor de son aile,
Va fixer en ses nobles jeux
L'astre resplendissant père de la nature,
Tandis que le reptile et sa famille impure
Rampent dans les marais fangeux.

Pourtant ne croyez pas qu'abjurant la jeunesse
Nous allions proscrivant, comme indigne faiblesse,
La douce et riante gaîté;
Et que, marchant toujours en des sentiers arides,
Nous voyions s'envoler les colombes timides
Devant notre rigidité!

Non! nous semons de fleurs la route passagère;
Le bal voluptueux et sa danse légère
Ont encor des charmes pour nous;
Celui qui nous éclaire au fond de nos abîmes
Veut des adorateurs, et non pas des victimes
Qui portent leurs fers à genoux.

Du plaisir nous suivons la trace fugitive:
Les accens gracieux de la vierge naïve

Font aussi palpiter nos cœurs;
Quand le ciel retentit des divines louanges,
Le démon seul prodigue aux chants lointains des anges
Les dédains amers et moqueurs.

Mais nous accomplirons la mission céleste :
Au talent qu'étouffa la tourmente funeste
Nous releverons des autels ;
Nous devons, terrassant l'ignoble jalousie,
Tirer du noir chaos la chaste poésie
Et la révéler aux mortels !

Nous devons embellir la vertu trop austère,
Nous devons à jamais proclamer à la terre
L'antique foi du souvenir !
Rappeler les humains à leur divine essence,
Protéger hautement la craintive innocence
Qu'un souffle impur voudrait ternir.

Le Seigneur nous a dit : « Voyez comme l'impie
» Dans son impunité marche et se glorifie !
» Ses crimes vont être expiés !
» Le laboureur, au temps des moissons jaunissantes,
» Jette sur le chemin les plantes malfaisantes,
» Et le passant les foule aux pieds ! »

Et nous voilà remplis d'une force invincible !
Tout prêts à consommer l'expiation terrible
Dont l'univers sent le besoin.
Les temps sont arrivés ! un seul moment encore !...
Quand à la longue nuit a succédé l'aurore,
C'est que le soleil n'est pas loin !

CHARLES LAURENT.

REVUE DRAMATIQUE.

L'année théâtrale vient de finir; c'est une singulière habitude de nos théâtres de dater leur année du jour de Pâques. Une fois la semaine sainte arrivée, quand tout le vieux christianisme prend le deuil, ce deuil qui s'en va chaque jour, hélas! vous voyez toute la troupe dramatique se donner un mouvement inouï à cette heure de l'année; il se fait dans tout le royaume un flux et un reflux immense de comédiens de tous genres; tous les théâtres se ferment, toutes les troupes nomades se remettent en route : Bordeaux échange ses comédiens avec Lyon, Lyon envoie ses mélodrames à Marseille, Marseille son opéra-comique à Toulouse, Dijon déverse ses jeunes-premiers sur Nevers; il n'y a pas une voiture non suspendue ou même suspendue qui ne transporte un comédien; jeune-premier, denté, père noble au gros ventre, ingénu en faux toupet, Elleviou de province; tout ce que l'art dramatique a de crasseux et d'ignoble en province se remue et s'agite, cherchant une condition meilleure. Il existe à Paris, dans une rue obscure et malsaine, près de la Halle aux Blés, un café enfumé et sombre qui est le réceptacle dramatique de cette race à part de Bohémiens qu'on appelle les comédiens de province. C'est dans ce café que débarquent chaque année, pendant la semaine sainte, toutes les ambitions dramatiques de nos départemens. Pour peu que vous ne redoutiez pas l'odeur de la pipe, du vin et de la bière, je vous conseille d'aller dans cet antre infect et de vous placer dans un coin bien sombre, et de regarder avec soin le spectacle que vous aurez devant vous : ce sera un spectacle joyeux et grotesque, sur ma parole! Scarron n'a pas deviné celui-là. Quelle assemblée! Ils arrivent tout essoufflés de la gloire de l'année passée; leur front succombe sous les couronnes; ils sont encore tout éblouis de leur gloire de sous-préfecture, et ils viennent à Paris poussés par leur renommée, uniquement pour réhabiliter le théâtre qui se meurt. Oh! les bonnes et plaisantes figures! oh! comme tous ces gens-là, semblables à nos poètes d'aujourd'hui, se tiennent fixes aux deux extrêmes de l'art! comme ils sont tous boursouflés du prosaïque! comme ils sont tous gras comme Falstaphe, ou maigres comme la Rancune! comme ils roulent les yeux et la voix! comme ils déclament en râlant!

comme ils sont laids, vieux et difformes! comme ils sentent bien leurs comédiens unelie ue à la ronde! C'est donc là, sur ce peuple à part, hébété et livide, que toute l'année dramatique se prépare! voilà donc nos jeunes héros! voilà donc nos grands hommes, voilà donc nos belles reines qui boivent un petit verre sur le comptoir! Quel affreux pêle-mêle! Et comment voulez-vous que l'art dramatique soit en progrès avec de pareilles recrues! et comment voulez-vous qu'entourés de caducités de tous genres, caducités dans Paris, hors de Paris, il remonte quelque peu à son éclat d'autrefois, quand l'art dramatique était jeune, prospère, dévoué, intelligent et grand seigneur!

Ce spectacle est triste; nous en avons été les témoins, l'autre jour encore; nous avons vu tous ces pauvres diables attendant dans Paris qu'on leur ouvre quelque théâtre où ils soient inconnus, qu'on leur donne un rôle dans quelques tragédies bourgeoises; nous avons fait à ce sujet d'amères réflexions, qui arrivaient d'elles-mêmes, au reste, en présence de tant de misère et d'abandon. Comment, en effet, n'en serait-il pas ainsi du personnel de nos théâtres, lorsque nos poètes eux-mêmes s'appliquent, chaque jour, à rabaisser le drame, cette immortelle supériorité de notre langue, au dernier degré de l'abrutissement humain. Au reste, commençons, s'il vous plaît, cette rapide revue de la littérature dramatique actuelle; et quand nous l'aurons achevée, ne vous étonnez plus de ce qui se passe au café de la Halle aux Blés.

Voici venir le Théâtre-Français, infirme et vieux théâtre, fondé par Molière pourtant, soutenu par Voltaire pourtant, notre gloire de deux siècles, qui n'a conservé de Molière, de Voltaire et de tous les autres, qu'une statue de marbre lâchement insultée de nos jours. Ce qui se passe au Théâtre-Français est déplorable en vérité; la vieille, l'ancienne tragédie et la chaste comédie des belles époques n'avaient plus que le Théâtre-Français pour refuge : on leur a fermé ce dernier asile. Sur la scène destinée aux émotions nobles, au langage poétique, aux belles renommées grecques et latines, aux souvenirs homériques, aux beaux vers, on a lâchement introduit les plus tristes et les plus mauvaises passions du monde révolutionnaire; les reines et les jeunes premiers de Racine ont été remplacés par les tricoteuses de 93. Achille, Agamemnon, Pyrrhus, Oreste, la sainte et poétique Pléiade à fait place à Robespierre, à Marat, à Danton : des noms, des figures et des langages horribles. Le Théâtre-Français a entassé sur la scène les abominables discussions de la tribune de ces temps-là : il s'est rué, à corps perdu, dans ce sanglant dévergondage;

il s'est montré en guenilles et en bonnet rouge, lui qui avait porté si noblement la toge romaine et les lauriers de César! Vous croyez que le public lui a su gré de cette honte? non pas : le public à sifflé Marat, Danton et Robespierre; le public est toujours juste et honnête homme dans le fond du cœur, et il veut avant tout que les vieux monumens se respectent, que le Théâtre-Français soit le Théâtre-Français, que l'église Sainte-Geneviève ne s'appelle pas le Panthéon.

Se voyant sifflé sous le bonnet rouge, le Théâtre-Français a voulu revenir quelque peu à ses anciennes habitudes; il a quitté l'histoire moderne pour l'histoire d'autrefois; il a annoncé une tragédie en vers, intitulée *le Roi s'amuse:* alors le scandale a changé de place; le même théâtre qui avait tenté la réhabilitation complete des hommes de 93, essayait cette fois de dégrader François Ier le père des lettres. Ce qu'ils ont fait de ce roi, le roi de Marignan, le roi de Clément Marot, le roi de Benvenuto Cellini et du Primatice, le roi de Diane de Poitiers en un mot, et de tant de femmes élégantes dont le nom est resté dans nos oreilles et dans nos cœurs, ne saurait se concevoir. M. Victor Hugo s'est livré cette fois à un emportement inouï; jamais sa rage anti-historique, jamais son amour pour le difforme n'était allé plus loin. Figurez-vous que dans cette informe tragédie, *le Roi s'amuse*, M. Hugo avait entassé sur la tête de Triboulet, le fou du roi, le fou bossu, uniquement parce qu'il était fou et bossu, toutes les vertus, tous les courages, tous les genres d'héroïsme, la vérité, la prudence, l'amour paternel, l'honneur poussé au plus haut degré; figurez-vous qu'en même temps, sur la tête du roi François Ier, uniquement parce que c'était le roi le plus élégant de son temps, le roi fait chevalier par Bayard, le même M. Hugo a entassé toutes les lâchetés, tous les vices, toutes les bassesses : le rapt, la débauche crapuleuse, l'insolence railleuse; il a fait venir ce roi dans la dernière taverne de la Grève, chez un spadassin ignoble; il l'a mis à table à côté d'une fille de joie dégoûtante; il l'a fait coucher dans un lit huileux, dans une chambre sans rideaux : voilà comment s'amusent les rois de M. Victor Hugo, et du Théâtre-Français! Le public indigné de cette calomnie sans poésie, donnée si brutalement à la vieille histoire, a pris fait et cause pour François Ier outragé; il a courageusement sifflé le poète et le théâtre; les vieillards qui assistaient à cette représentation, et les jeunes filles qui y étaient venues par hasard, sur la foi du poète, se retiraient en se voilant les yeux.

Après cette nouvelle chute, non moins méritée que les premières, le

Théâtre-Français aux abois s'est jeté dans le drame qui ne compromet personne, qui ne fait ni réputation ni gloire, qui attire la foule quinze jours et qui s'en va comme il est venu, sans qu'on s'informe ni d'où elle vient ni où elle va.

Dans le nombre de ces drames, on a remarqué quelque temps *Clotilde :* c'est une catastrophe sans nom qui commence par l'assassinat d'un usurier, qui se noue à l'aide d'un concubinage vulgaire et qui finit par une fiole de poison. Et Mlle Mars a fait le reste. *Clotilde* a duré trois grandes semaines, après quoi on a passé à autre chose, des choses mortes dont le titre même nous échappe. Une comédie en cinq actes, de M. Bonjour, dans lequel l'auteur, avec l'esprit, le ton et la grâce charmante qu'on lui connaît, démontre catégoriquement qu'il faut marier les prêtres à tout prix. La comédie a été sifflée avec toute l'ardeur des trois cents personnes qui étaient dans la salle, attirées par la réputation de l'auteur ; ainsi la comédie a partagé le sort de la tragédie, elles ont été aussi heureuses l'une que l'autre. Un pauvre homme qui s'appelle M. de la Verpillière, et qui, après douze ans d'instance en justice, est parvenu à faire jouer *l'Homme et ses écrits*, tirade philosophique en trois actes, a été le plus heureux de l'année. Il a eu dix représentations, malgré les comédiens. On a encore joué un grand drame en cinq actes, intitulé *Guido Reni, ou les Artistes*, par deux artistes dont l'un a fait la prose et l'autre les vers, si bien qu'on ne sait pas au juste si la pièce est en vers ou en prose ; enfin, pour combler ce déficit de gloire et de succès, la Comédie Française vient de nous donner, en cinq petites actes, les dix-huit volumes de *Clarisse Harlowe*, de Richardson. Cette fois nous avons vu Lovelace tombant aux genoux de sa belle et lui proposant jusqu'à quatre fois de l'épouser ; cette fois nous avons vu Mlle Mars, coiffée à l'enfant et représentant, dans sa personne, l'élégant et frais costume que Richardson s'est plu à décrire pour sa charmante héroïne. Mlle Mars a grand tort de se livrer à de pareils anachronismes : cette fois encore nous avons vu un mauvais lieu, un peu plus relevé, il est vrai, que la taverne du *Roi s'amuse*, mais non moins ignoble et rebutant.

La scène française n'est pas faite pour de pareilles audaces ; somme toute, *Clarisse Harlowe* est tombée en trois représentations : c'est un des plus grands succès du Théâtre-Français de cette année. Si bien, qu'il faut avoir grande bonne volonté pour parler du Théâtre-Français, où l'on n'a pas vu un jeune acteur, pas un jeune auteur, rien de nouveau, rien de neuf, rien qui promette un avenir. Le plus triste silence, la

plus affligeante solitude : voilà où en est réduit le théâtre national !

Si du Théâtre-Français vous allez quelque part, à la Porte-Saint-Martin, par exemple, vous trouvez là encore la même décadence, le même oubli de tous les principes littéraires, le même abandon des vérités les plus simples, le même hasard sanglant et capricieux remplaçant la muse du drame et la foulant aux pieds : spectacle non moins affligeant pour la morale que pour l'art. Ce que la Porte-Saint-Martin a entassé de scandales, d'incestes, de poison, d'adultères et de meurtres de tous genres, rien que pour vivre une année, est incroyable. Elle a commencé sa nouvelle carrière, sous son nouveau directeur, par un drame d'une haute portée, *Richard d'Arlington*. Dans ce drame, nous avons vu, pour la première fois, la véritable politique, comme l'entendent les gouvernans modernes; nous avons vu un député se vendre pour un ministère et un mariage, au grand étonnement des républicains du parterre qui étaient tout ébahis.

C'était un spectacle tant nouveau pour nous sur la scène, habitués que nous étions aux déclamations de tous genres sur la vertu de tous les chefs de l'opposition, en ceci *Richard d'Arlington* est un acte de justice qu'on ne saurait trop louer. Malheureusement le reste de la pièce roule tout entier sur le malheur du héros qui se trouve être le fils du bourreau, et qui jette sa femme par la fenêtre, crime inutile pour cet homme qui avait commis le plus grand de tous les crimes, celui de se vendre argent comptant.

Après *Richard d'Arlington*, M. Scribe, dans un drame intitulé *Trente ans de la vie d'une femme*, et contre toutes ses habitudes de salons et de boudoirs dorés, s'est amusé à nous faire passer par tous les degrés du vice. Il a pris une jeune femme, et il l'a conduite à plaisir et par la main, d'abord dans l'adultère par amour, ensuite dans l'adultère payé, enfin dans la maison de jeu où l'on vole, et pour finir il l'a placée tout simplement dans la rue, au coin d'une borne : voilà les spectacles que l'on met sous les yeux du peuple, hideuse spéculation, immoral emploi d'un talent qui pouvait être mieux placé; mais qu'importe la probité publique et le respect pour la faiblesse des filles? A nos spéculateurs, il faut à tout prix que les théâtres se remplissent. *Quærenda pecunia primùm, virtus post nummos.*

Après la *Vie d'une femme* sont arrivés en foule ces incestes historiques de *la Tour de Nesle*. Par exemple, avez-vous vu *la Tour de Nesle?* on dirait que c'est là un défi fait à plaisir dans une nuit d'orgie, entre

deux hommes à têtes exaltées, d'un esprit audacieux, à qui entassera le plus de crimes, dans une scène d'invraisemblance et d'horreur. *La Tour de Nesle*, c'est l'histoire de Marguerite de Bourgogne, cette femme dont l'amour était un guet-apens et dont les baisers donnaient la mort : voilà ce que racontaient les chroniques; mais les auteurs du drame ont été plus loin que les chroniques, ils n'ont pas cru que les crimes dont cette femme était déjà chargée pussent suffire à leur œuvre; ils ont entassé l'inceste sur l'adultère, et, à cet inceste de leur invention, ils ont ajouté le parricide, et à ce parricide ils ont ajouté deux infanticides, et puis ils ont mêlé toutes ces choses, ils ont battu ensemble tous ces crimes, ils ont fait une *olla-podrida* sanglante et vicieuse, et ils ont servi cela tout chaud au public, qui s'y est jeté avec ardeur, comme on se jette, en général, sur les mets malsains et épicés des pays chauds qui emportent le palais et donnent la fièvre. *La Tour de Nesle*, malgré sa cent cinquantième représentation, est encore, à l'heure qu'il est, le guet-apens le plus productif de la Porte-Saint-Martin.]

Le même théâtre a joué aussi, mais avec moins de succès, *la Porte de Bussy*, qui cependant était assez raisonnablement chargée de trahisons, de vices, de meurtres et autres enjolivemens du drame moderne. L'auteur avait judicieusement choisi pour son œuvre la plus malheureuse époque de l'histoire de France, quand toute la France était à feu et à sang, déchirée par toutes sortes d'Anglais et de Français. Dans les intervalles de *la Tour de Nesle* et de *la Porte de Bussy*, le théâtre donnait *l'Auberge des Adrets*, jolie comédie à la hauteur de ses drames, dans laquelle il ne s'agit rien moins que d'un homme égorgé : ce qui fait rire les spectateurs pendant trois actes à gorge déployée. Nous sommes de vrais cannibales, et l'on ne sait, en nous voyant rire aujourd'hui, ce qu'on doit trouver de plus hideux ou de notre rire ou des choses qui le soulèvent. Nous avons remplacé *Britannicus* par *la Tour de Nesle* et *le Misantrope* par *l'Auberge des Adrets*; nous avons fait d'horribles progrès!

[Mais le dernier effort, le dernier coup de tam-tam de cette espèce de drame, qu'on ne saurait ni qualifier ni définir, c'est la *Lucrèce Borgia* de M. V. Hugo. A toute force, il faut que le génie brutal et empoisonneur de notre époque s'arrête à cette limite; cette fois il n'y a plus rien ni à déplacer, ni à dépasser, ni à se permettre. *Lucrèce Borgia* a vaincu *la Tour de Nesle*. L'auteur, que fatiguait la disgrâce du *Roi s'amuse*, a voulu avoir un succès à tout prix, et il a eu son succès; mais à quel prix, grand Dieu! quels affreux personnages il a appelés à son secours! quels

crimes il a été déterrer! quelles révélations il nous a faites! de quelles couleurs il a barbouillé cette œuvre de démon! quelle sombre énergie il a gaspillée! quelle clarté! quelles lueurs blafardes il a jetées sur cette œuvre blafarde! que de génie dépensé mal à propos, et mal à propos enfoui! Malheur aux époques qui forcent ainsi le poète à mentir à sa vocation! malheur aux époques qui changent la nature de l'art, qui font du drame une marchandise, de la poésie un jeu de bourse! malheur aussi au poète qui tombe dans une pareille époque; car ils se perdent l'un et l'autre, ils se calomnient l'un et l'autre, ils se blasent tous les deux en même temps, ils tombent tous les deux dans la même corruption et dans les mêmes passions mauvaises : voilà où nous en sommes venus, cependant!

Lucrèce Borgia, ce bal masqué, dans lequel l'orgie est poussée jusqu'au poison et l'amour maternel jusqu'au meurtre, a jeté sur le théâtre, à sa première apparition, je ne sais quel effroi indicible, présage certain d'une amélioration prochaine et d'un retour nécessaire vers ce qui est noble et beau.

En effet, ce n'est pas là une de ces œuvres de hasard, composée par des hommes de hasard et pour des théâtres de hasard, c'est l'ouvrage d'un homme supérieur qui manque à son premier devoir; c'est la corruption d'un grand esprit qui se fourvoie à plaisir; de là résulte, pour tous les cinq actes du drame, une tristesse douloureuse dans l'ame du spectateur qui comprend tout ce qu'il a perdu en voyant le peu qui lui reste. Quelles belles scènes, en effet, vous découvrez au milieu de ce tableau! Au premier acte, la scène de reconnaissance de Lucrèce, scène à plusieurs voix et à mille passions diverses; au deuxième acte, la scène entre Lucrèce et son mari, cet homme de la maison d'Est qui s'indigne enfin de se voir marié à la fille d'une prostituée. Il faut aussi mentionner, comme une belle scène, l'entrée de Lucrèce au dernier acte : *Vous m'avez donné une fête à Venise, je vous donne un bal à Ferrare, fête pour fête;* mais, hélas! après ces deux ou trois beaux mouvemens, bien dignes d'un grand poète, tout vous échappe dans ce drame; il n'y a plus rien qui ressemble ni à l'inspiration, ni à la méditation, ni à rien de ce qui fait les ouvrages respectés et durables; tout cela marche au hasard sans suite et par bonds, sans but, sans plan, sans ordre. Cela est bien misérable, voyez-vous, d'avoir si peu de foi dans le vieil art poétique, dans l'enseignement des grands maîtres, dans le souvenir des chefs-d'œuvre, surtout quand on a fait l'ode sur la *Mort de Louis XVIII*, *Notre-Dame de Paris*, et qu'on s'appelle Victor Hugo.]

La Porte-Saint-Martin en est restée à *Lucrèce Borgia;* il est impossible de prévoir à présent ce que nous prépare l'avenir. La Porte-Saint-Martin, dans notre pensée, représente le drame, comme le Théâtre-Français représente la tragédie et la comédie; voilà pourquoi je me suis arrêté si long-temps sur ces deux théâtres. Nous parlerons des autres en peu de mots.

A quoi bon parler, en effet, de ces espèces de hontes dramatiques où chaque jour voit naître et mourir une foule de stupidités de tous genres, qui font la honte de l'art, qui font le désespoir du public? Si nous n'y prenons garde, le débordement de ces espèces d'ouvrages sera tel qu'il faudra faire un détour à sept heures du soir pour ne pas passer par les boulevards. Vous sentez bien naturellement que les petits théâtres obéissent à leurs chefs de file; que si le Théâtre-Français porte un bonnet rouge, l'Ambigu-Comique ira sans culotte; que si la Porte-Saint-Martin coupe trois têtes, la Gaieté se croira forcée d'en couper quarante : c'est une course funeste dans laquelle chacun de nos théâtres se précipite à un but funeste : ce sont là nos jeux olympiques, jeux bien tristes dans lesquels les coureurs ont laissé s'éteindre en leurs mains le flambeau du génie antique. Nous ne pouvons donc pas nous arrêter long-temps, par respect pour nous autant que pour nos lecteurs, sur les arènes secondaires du mélodrame; d'ailleurs, à présent que nous avons notre tribune, à présent que nous pouvons dire à haute voix, et avec toute l'énergie de notre conscience, notre opinion littéraire, soyez sûrs que nous ne laisserons passer sous silence aucun des crimes du théâtre et de la poésie moderne : en ceci, notre indignation remplacera parfaitement le talent que nous n'avons pas.

Reste donc, pour que cette rapide revue soit complète, à parler des théâtres de vaudevilles; mais à quoi bon parler du vaudeville? nous l'avouerons franchement, nous ne partageons pas pour le vaudeville la haine acharnée du critique qui leur a déclaré une haine si furieuse dans le *Journal des Débats*. Selon nous, le vaudeville est encore la production la moins funeste et par conséquent la plus innocente de toutes les œuvres du théâtre. Qu'importe après tout que Mme Albert chante des couplets sur le moyen âge, pourvu que M. Ancelot ne mette pas effrontément à nu le dix-huitième siècle? Qu'importe qu'Odry ou Vernet se livrent à leurs quolibets de chaque jour, pourvu que ces quolibets n'aient rien de personnel ou de politique? Q'importe que M. Scribe se promène à pas lents dans les sentiers fleuris et parmi les jasmins du Gymnase... pourvu que M. Scribe reste fidèle à sa vocation mignarde, et ne donne pas un pendant à son

drame de *la Vie d'une Femme?* Oui, c'est là notre opinion, le vaudeville est un très-petit malheur, un malheur très-supportable comparé à tous nos malheurs littéraires, et nous estimons notre colère une chose trop précieuse pour la dépenser follement contre ce vieil enfant qui est malin depuis tantôt cinquante ans, et qu'il faudrait oublier, par égard pour ses bons vieux mots, son vieux fard, sa vieille malice et ses vieux cheveux gris.

Notre tâche finit là. Pendant que nous parlons, les entrepreneurs dramatiques choisissent au café de la halle au blé les sujets les plus présentables. Chaque théâtre répare de son mieux ses banquettes, ses décors et son personnel; l'année théâtrale recommence, nous commençons, nous aussi, notre première année de critique littéraire; nous souhaitons aux théâtres autant d'ardeur à bien faire que nous en mettrons nous-mêmes à leur montrer le droit chemin.

* * *.

REVUE MUSICALE.

Le mois qui vient de s'écouler a été d'une effroyable fécondité en musique. Si cela continuait encore quelque temps, il faudrait abandonner le métier et attendre courageusement la fin de ce débordement musical. Heureusement les beaux jours renaissent; chacun va se hâter de regagner les champs, et Paris abandonné ne verra bientôt plus circuler dans ses rues sales que des députés du juste milieu, des agens d'affaires, des gardes nationaux et des sergens de ville. Tous ces gens-là ne vont guère au concert; aussi ne prend-on pas la peine de leur en donner. Les députés se réservent exclusivement pour le charivari qui les attend à leur retour dans leurs foyers.

Quoique la révolution de juillet ait nivelé, dit-on, toutes les positions sociales, je me permettrai de conserver les formes aristocratiques; je m'obstine à ne pas me prosterner devant la souveraineté du peuple. *A tout seigneur, tout honneur*, selon le vieux proverbe. L'Académie royale de Musique doit donc tenir le haut bout dans la revue musicale de *l'Écho de la Jeune France*

Gustave III est jugé; le succès n'en appartient pas à M. Auber; l'art

musical même y semble prendre une marche rétrograde ; mais enfin la réussite est positive. A tort ou à raison, la salle se remplit chaque soir. Le but est donc atteint ; car un entrepreneur ne songe qu'au succès de son entreprise. Or, comme *l'Écho de la Jeune France* ne peut accorder que peu de lignes à chaque théâtre, c'est un compte rendu des succès ou des chutes, plutôt qu'une polémique musicale, qui doit trouver place dans ses colonnes. D'après ce principe, *Gustave III* a parfaitement réussi ; l'éclat des décorations, la richesse des costumes, la mise en scène bien entendue, ont suffi aux Parisiens, plus exacts appréciateurs des accessoires que de l'art lui-même.

Théâtre-Italien. — Ici, l'activité est à l'ordre du jour ; c'est sur elle et les premiers talens du monde que se fonde la prospérité de l'entreprise. Jamais théâtre du boulevard ne déploya tant de zèle ; les pièces nouvelles, les opéras repris se sont succédé sans interruption. Sans rivaux sous le rapport de l'art, les Italiens l'ont emporté cette année sur tous les théâtres de Paris par les brillans résultats de leurs études constantes. Près de vingt ouvrages nouveaux ou remontés avec soin attestent de la sollicitude de l'administration pour les plaisirs du public. Des débuts nombreux se sont succédés avec rapidité et nous ont mis à même d'apprécier tout ce que l'Europe possède, dans ce moment, de talens distingués. Nous avons fait connaissance avec Mmes Judith et Julie Grisi, Boccabadati, Doulx, Eckerlin, Kinterland, et avec Tamburini et Giacomo Rubini. C'est avec cette brillante armée, augmentée des auxiliaires que nous avons applaudis l'année dernière, que le Théâtre-Italien a su neutraliser les effets envahissans de la politique. Le mois qui vient de s'écouler a été pour les Italiens le plus brillant qu'il se puisse voir. *La Donna del Lago*, mieux rendue qu'elle ne fut jamais à Paris, a mis le comble à l'admiration générale, et la prospérité du théâtre est assurée pour l'année prochaine avec de tels ouvrages et de semblables acteurs.

Théatre de l'Opéra-Comique. — Les extrêmes se touchent, dit-on ; c'est à l'appui de cet axiome que j'abandonne les Italiens pour m'occuper de l'Opéra-Comique. Celui-ci chaque soir ouvre ses portes aux passans, qui détournent la tête et semblent doubler le pas, comme pour éviter une rencontre fâcheuse. Cependant l'affiche s'allonge complaisamment, portant au front le titre pompeux de théatre royal, et plus bas l'annonce entraînante de *Maison à vendre*, du *Souper du mari*, des *Chasseurs et la Laitière*. Résistez à cela, si vous le pouvez.

Ce pauvre Opéra-Comique est drôlement dirigé. Jamais la stupidité

administrative ne brilla d'un plus vif éclat ; M. d'Argout ne s'y fait pas ; M. Thiers ne saurait lutter avec avantage, et M. de Montalivet est un petit garçon, comparativement.

De faillite en faillite, ce théâtre, *national* dit-on, marche du même pas que le gouvernement, que l'on prétend aussi être *national ;* il paraît que la nationalité, telle qu'on l'entend aujourd'hui, n'est pas favorable à tout le monde ; cependant quelques personnes en ont su tirer un immense parti. Le théâtre de la Bourse n'est pas de ce nombre.

Se traînant péniblement à l'aide du *Pré-aux-Clercs*, l'administration doit son reste de vie à cet ouvrage qu'elle repoussait dans l'origine, nouvelle preuve de son admirable discernement. C'est avec des peines inouies qu'elle est parvenue à jouer, dans le courant du mois de mars, un tout petit opéra en un acte, bluette insignifiante, que le chant décrépit de Martin ne saurait raviver. Ruisselant de sueur, haletant, couvert de poussière, l'Opéra-Comique a lancé au public *les Souvenirs de Lafleur*, et il est retombé ensuite, pâle et blême, succombant sous l'effort qu'il venait de faire. Là se sont bornés ses travaux. Il n'est pas encore remis de cette derrière campagne.

Concerts. — Les concerts pleuvent de tous côtés ; c'est un débordement général, un déluge universel. Tous ces concerts sont en général fort mauvais.

Mais ceux qui se donnent au Conservatoire et les concerts historiques de M. Fétis sont bien loin d'être de ce nombre. Rien au monde de plus attrayant ; les premiers par leur exécution inimaginable, les seconds par les recherches savantes dont M. Fétis fait connaître le résultat, et les exemples palpitans d'intérêt qui viennent à l'appui. Z. Z.

L'ALBUM.

Le magnifique album où, d'une main discrète,
D'intimes sentimens sont tracés à demi,
Où chaque nom qu'on lit est un nom de poète,
Où le nom d'un poète est le nom d'un ami,

L'album que tout l'éclat héraldique environne,
Et qui porte en relief son chiffre et sa couronne,
Sous la lampe d'albâtre et sur le tapis vert
A tous les jugemens, le soir, était ouvert.

C'était le rendez-vous où les muses fidèles
Accouraient et portaient chacune des modèles.
L'artiste, l'écrivain, la plume et le crayon,
De leur gloire en passant y laissaient un rayon.
Feuille à feuille on lisait la légende écossaise,
L'élégie allemande, ou la chanson française,
La fraîche barcarolle, amour du gondolier,
Ou les vers fabuleux des contes du foyer,
Le joyeux boléro que la fille d'Espagne
Harmonieusement de ses doigts accompagne,
Ou la molle ballade, au rhythme gracieux,
Ou l'ode s'élançant, brûlante, dans les cieux.

Mais sur une humble page, une simple pensée
Avec indifférence était toujours passée;
Car aucun souvenir encor ne s'attachait
A ce nom ignoré qu'elle seule cherchait.
Son cœur ingénieux, sa tendresse de femme,
Livrait, sans le trahir, le secret de son ame.
Gardant comme un sultan son amoureux trésor,
Elle ne le montrait que sous un voile d'or.

Cette page modeste, et de tous oubliée,
De ses larmes souvent avait été mouillée.
Ces mots qu'elle cachait dans le luxe des arts
Faisait battre son cœur et charmait ses regards,
Plus que tous les tableaux, plus que tous les symboles,
Plus que l'enchantement des plus douces paroles;
Car ce rêve enivrant, dont l'homme est si charmé,
La gloire et l'avenir, qu'est-ce auprès d'être aimé?

Et tandis que tout haut, et tout près d'elle, on vante
Sur l'élégant vélin l'aquarelle vivante,

L'écriture célèbre ou le nom immortel,
Les chefs-d'œuvre divers du pinceau, de la lyre,
Seule elle lit les mots inconnus, et croit lire
Une page d'amour dans le livre du ciel.

Comte Jules de Rességuier.

VARIÉTÉS.

L'Époque sans nom, ou Esquisses de Paris, par M. Bazin, obtient un beau succès. Ces tableaux de genre, où la finesse des détails est animée d'un style pur et élégant, se feront remarquer au milieu des productions où la bizarrerie de la forme ne cache point le dénuement des pensées. L'auteur de *l'Époque sans nom* n'a pas voulu creuser profondément dans l'étude des caractères qui s'offrent tous les jours au pinceau du moraliste; mais les nuances légères, le ridicule, les vices rapetissés à la taille de notre époque, toutes les folies, les erreurs dont le siècle abonde y sont saisis au vol. Ces croquis de la capitale forment un panorama vivant. L'auteur montre une prédilection de critique contre les ennuis de la garde nationale, qui se trahit à tout moment par des traits spirituels et mordans. Les deux chapitres qu'on remarquera sans doute dans ce recueil sont *Mayeux* et *le Flâneur*. L'un est une biographie de ce bon peuple de Paris, de cette race choisie, qui, depuis quarante ans, se rue sous le feu du canon, sous les pieds des gendarmes, ou l'épée des sergens de ville, et qu'on distrait de sa misère avec des spectacles gratis, des chartes, des feux d'artifice et des changemens de dynastie. L'autre est le portrait d'un promeneur spirituel et paresseux, aimant ses aises et la liberté des rues et des boulevards, prélevant un impôt de bons mots, d'observations ingénieuses et de dessins délicats sur tout Paris. Ce chapitre est charmant; M. Bazin n'a pas nommé le héros; mais ceux qui liront son livre le devineront facilement: il est écrit sur toutes les pages.

Les plus nouvelles capotes se font en bois blanc, dit paille de riz. La passe est évasée et cintrée contre la figure, et monte jusqu'au haut de la tête, dont le derrière est rempli par un fond en gros de Naples, froncé et

plissé sur deux tresses de paille. Une branche de groseiller avec fruit sert d'ornement à ces capotes.

En effet, les branches de cerisier, de groseiller ou de vigne avec leurs fruits, ont remplacé les fleurs. On porte aussi beaucoup de chardons en fleurs. Les capotes en gros de Naples, uni ou imprimé, sont garnies de larges tresses de paille, placées en long et espacées de trois doigts. Cette nouvelle forme de capote n'est pas gracieuse, mais elle est presque générale. Sur les chapeaux de moire ou de reps, on met un bouquet de jacinthes doubles ou de narcisses. Ces fleurs sont entourées du bas par un ruban qui s'enroule deux fois, tant aux fleurs qui s'élèvent au-dessus de la forme, qu'à celles qui, placées bout à bout, s'avancent sur la passe.

Les robes les plus nouvelles sont en gros de Naples à reflet ou prismatisé appelés autrefois gorge de pigeon; il y en a aussi de vert, de lilas à reflet blanc ou rose. De grandes pélerines garnies de blonde noire couvrent le corsage, et si c'est une redingote, elle est également bordée par devant d'une grande dentelle noire.

Un changement très-remarquable s'est opéré dans les fichus et les pélerines; maintenant ils sont doublés en gros de Naples rose, bleu, vert ou lilas, et ferment au moyen de trois grosses rosettes en rubans.

On fait des mantelets en mousseline brodée et doublés en soie; on en porte aussi dont le fond est en filet de soie noire et qui sont bordés d'une dentelle noire: la doublure est en satin vert, rose ou bleu. Ces mantelets sont à longs bouts carrés par devant, ils se mettent par-dessus la ceinture et souvent avec des corsages à pointe. Ils descendent jusqu'aux hanches et ferment comme les fichus par trois grosses rosettes en rubans.

(*Extrait du Journal des Femmes.*)

MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE M. DE BONNECHOSE, PAR MADEMOISELLE DE FAUVEAU.

Mlle de Fauveau a consacré à la mort funeste de M. de Bonnechose une œuvre d'un style hardi, qui allie une pensée religieuse aux formes les plus délicates de l'art gothique. Le dessin publié par M. Boblet, quai des Augustins, rend fidèlement le projet que Mlle de Fauveau avait tracé sur les murs de sa prison, à Fontenay-le-Comte (Vendée). Les armoiries qui décorent les deux côtés du tombeau ainsi que le manteau de l'archange Michel, qui représente la justice divine, tenant la balance où une goutte du sang innocent a plus de poids que les efforts de ses ennemis;

l'armure du quinzième siècle dont l'archange est revêtu, le monstre qu'il foule à ses pieds, les écussons de France et des grandes familles qui ornent le frontispice, l'ange qui, les ailes repliées, pleure sur les armes de M. de Bonnechose, tous ces détails pleins de grâce et de poésie donnent à cette composition un ensemble original et pittoresque.

MÉDAILLE EN L'HONNEUR DE M. DE CHATEAUBRIAND.

Cette médaille, dont M. Durand est l'éditeur, représente sur le type le buste de M. de Chateaubriand, et sur le revers, dans une couronne de laurier, cette inscription : *Le génie fidèle au malheur.* Prix en bronze 5 francs. On souscrit au bureau de *l'Écho de la Jeune France.*

On sera étonné d'apprendre que le gouvernement a refusé de frapper cette médaille à la Monnaie royale. M. Flayol, avocat, a présenté une requête au conseil d'état pour être autorisé à mettre en cause le ministre du commerce et des travaux publics. Les lois qui régissent la publication des médailles étant les mêmes que les lois sur la liberté de la presse, le ministère exerce une véritable censure en empêchant la publication des médailles qui sont la manifestation de l'admiration, de la reconnaissance des concitoyens.

Un jeune artiste vient de terminer avec un grand succès le buste de notre grand orateur M. Berryer, député de la Haute-Loire. Il sera tiré *cent* exemplaires en plâtre, que l'artiste retouchera. Le prix sera de 30 francs. Le produit de la vente est consacré à l'exécution en marbre de ce même buste. S'adresser au bureau de *l'Écho de la Jeune France.*

— La publication d'une Biographie vraiment universelle, après les fléaux de tout genre qui viennent de moissonner tant de célébrités, est un événement en littérature. L'ouvrage, commencé par Feller, complété par M. Henrion, et publié par M. Paul Méquignon, l'emporte sur toutes les Biographies qui ont paru jusqu'à ce jour, soit à Paris, soit en province; car aucune illustration n'y est omise. Nous le recommandons avec instance à nos lecteurs, bien sûrs qu'ils nous sauront gré de leur avoir indiqué le dictionnaire historique le plus impartial, le plus complet et le moins cher qu'ils puissent se procurer.

Les onze premières livraisons sont en vente; la dernière paraîtra le 31 décembre prochain.

FORFELIER, *gérant.*

Levasseur del

Lith de Lemercier

§. 2. L'Amour dans la paroisse saint Thomas d'Aquin

DE LA TENDANCE ET DE L'AVENIR

DE LA LITTÉRATURE ACTUELLE.

En littérature comme en histoire c'est le passé qu'il faut dire d'abord, parce qu'il sert à faire comprendre le présent. Les littératures pas plus que les peuples ne sauraient rompre complétement avec ces traditions, ces souvenirs qui forment un précieux héritage; c'est là une sorte de patrimoine qui les aide à faire leur chemin dans le monde. Lord Byron, le plus original des auteurs, avait coutume, au moment de composer, de s'inspirer par la lecture des grands modèles. Le beau appelle le beau comme le soleil la lumière, et sans prétendre imiter le siècle de Louis XIV, il nous a été permis de nous y réchauffer! En vérité, ce ne serait point la peine d'être les tard-venus de l'histoire, si, appliquant sur une large échelle le doute raisonné de Descartes, chaque siècle était obligé de reconstruire de ses propres mains le système tout entier de ses idées et de ses connaissances. C'est une destinée d'enfant trouvé que celle de tourner ainsi haineusement le dos à un passé sans traditions et sans souvenirs, à un passé obscur comme la nuit, et muré comme le cachot d'Ugolin. Les littératures qui ont leurs légitimités voient loin devant et derrière elles. Il en est ainsi de la nôtre, et c'est pour cela que nous sommes allés dans le grand siècle chercher nos papiers de famille, avant de dire nos tendances nouvelles et nos inspirations d'avenir.

Pour expliquer nos idées sur des matières si dignes d'intérêt, et où il est si difficile de porter la lumière, il y a quelques grands principes à poser. Presque toujours le critique et le philosophe sont réduits à deviner leur époque, et depuis quelques années on devine de tant de manières qu'il serait téméraire de s'embarquer sans précaution sur cet Océan de conjectures, où la raison humaine a fait si souvent naufrage. Il faut l'avouer, il y a trop de vérités dans ce siècle, chacun veut mettre en circulation la sienne. L'avenir est un monde inconnu vers lequel les prophètes voguent par légions; tous nous disent en revenant : « L'Amérique est trouvée! » si bien que les gens simples, sans prétentions scientifiques, sans fanatisme littéraire, les gens à l'esprit positif et au sens droit, commencent à se méfier d'une découverte qui se renouvelle tous les jours. C'est une raison de plus de ne point s'embarquer à la légère, de bien marquer les grands axiomes qui servent à la fois de bornes et de phares

dans ces sortes de recherches : c'est donc ce que nous allons essayer de faire.

Tout peuple peut s'analyser par sa langue. Dans une étude approfondie des divers idiomes on retrouverait toutes les histoires. Si Buffon a pu dire : le style, c'est l'homme ; il est vrai d'ajouter : la langue c'est la nation.

Oui, si les contemporains nous avaient laissé ignorer les guerres cruelles, les conquêtes, les émigrations de peuples, les mélanges et les confusions de races, d'où sont à la fin sorties les sociétés modernes, les philologues découvriraient la trace de ces vicissitudes dans les langues qui ont conservé l'empreinte ineffaçable de ces inondations et de ces incendies de l'histoire. De même que les naturalistes reconnaissent les catastrophes du globe dans les différentes couches de terre, de rochers ou d'argile, de même un esprit analytique parviendrait à distinguer dans la langue nationale d'un peuple les différentes couches de langues étrangères qui constatent les catastrophes des empires. On pourrait dire qu'à chaque invasion de barbares correspondit une invasion de mots. Les idiomes du nord pesèrent sur ceux du midi avec autant de puissance que la framée des Germains sur l'épée romaine. La ville éternelle tomba deux fois, d'abord de cette chute matérielle qui retentit encore à travers toutes les décadences dont se composent les annales des hommes, et puis elle tomba d'une chute plus irrévocable peut-être, d'une chute morale dans la langue de Virgile, de Tite-Live et de Cicéron, détrônée dans sa capitale même.

Ainsi analysés par leur langue, presque tous les peuples de l'Europe se trouvent au moins doubles, et c'est une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on s'occupe de la littérature, des mœurs ou de la législation des sociétés modernes. Essaierez-vous de comprendre l'Espagne, par exemple, sans vous embarrasser de la conquête romaine et de la domination des Goths, qui comptèrent une succession non interrompue de vingt-cinq rois, depuis le règne d'Euric jusqu'à celui de Roderic, sous lequel les Mores devinrent maîtres de ce beau pays? Essaierez-vous de comprendre l'Espagne en laissant de côté cette influence moresque si longue et si puissante, et qui marqua la nation et la langue espagnole d'un sceau que, ni la haine, ni le sang n'ont pu effacer? Les beautés fantastiques de l'Alhambra, les héroïques souvenirs des Abencerrages, les merveilles de Grenade la belle, la galanterie chevaleresque des Arabes, tout cela fait partie de la nationalité de la vieille Ibérie. L'Arabie, en se retirant, a répandu je ne sais quelles molles vapeurs derrière elle sur les mœurs et les destinées de sa patrie adoptive; le sol espagnol sent encore l'Arabie, et à mesure qu'on étudie les mystères de ces mœurs indécises et de cette littérature à double origine, on s'aperçoit que l'Afrique a passé

par là, et qu'elle a laissé des parfums dans cette poésie, et du feu dans ces amours.

Ce qui est vrai de l'Espagne est vrai de presque toutes les nations européennes, vrai surtout de notre France. Là aussi on retrouve, et dans la nation, et dans la langue, des origines doubles, et une multiplicité d'élémens que la lourde main du temps a seule pu broyer pour former un ensemble. Les sociétés nouvelles furent longues à faire leur lit dans le vieil univers.

Pendant des siècles nos Gaules furent une couche sanglante, où la guerre travaillait à accomplir les terribles fiançailles des Gaulois devenus Romains et des Francs nos ancêtres, du génie de la civilisation antique, et de l'esprit héroïque des barbares; et peut-être n'aurait-on jamais réussi à sortir du chaos, si la religion chrétienne ne se fût rencontrée là pour rallier toutes ces divisions au pied de la croix, et faire descendre d'enhaut cette grande unité sociale qui manquait sur la terre. Que s'il fallait assigner la part qu'eurent ces deux principaux élémens dans notre nationalité, nous dirions que nous sommes plutôt Romains par nos lois, et Francs par nos mœurs, et l'on trouverait peut-être dans ce petit nombre de mots la meilleure explication du problème tant de fois agité des divergences, disons mieux, du contraste perpétuel qui existe entre notre législation et notre caractère national. Par un privilége de la civilisation, Rome continua à dominer dans les hautes régions des intelligences; sciences, arts, lois, philosophie restèrent de son domaine; la civilisation romaine conquérait ainsi ses barbares conquérans. La langue latine plus riche, puisqu'elle était l'instrument d'une société plus avancée, servit naturellement dans la fusion des langues à combler les lacunes qui existaient dans les idiomes du nord pour tant de systèmes d'idées qui dormaient encore au fond de l'intelligence vive mais agreste de nos aïeux. Cette réaction se comprend d'autant mieux que le clergé, qui exerça à cette époque une immense influence, était gallo-latin. La religion donnait donc une nouvelle puissance à l'élément romain dans la société qui se fondait; mais si nous pensâmes en Romains, nous sentîmes, et nous sentons en Francs. Le respect des femmes, le point d'honneur, ce préjugé qui ressemble à une vertu, l'esprit d'indépendance, cette impétuosité de courage à laquelle rien ne résiste, cet amour des armes, cette passion de la gloire, tout cela nous vient en droite ligne de nos pères de l'autre côté du Rhin (*).

(*) Nec regibus infinita aut libera potestas. Duces exemplo potius quam imperio, admiratione præsunt. Nec sacris adesse nec consilium inire ignominioso fas; multique superstites bellorum infamiam laqueo finierunt. Feminis inesse sanctum aliquid et providum putant. Consilium ineunt armati; sin placuit sententia frameas concutiunt. Honoratissimum assensus genus est armis laudare.

(DE MORIBUS GERMANIÆ. *Tacite.*)

Partout où les peuples et les langues sont doubles, il arrive presque toujours qu'il y a une double littérature, suivant le degré d'influence qu'obtiennent, dans certains siècles ou dans certains esprits, chacun des élémens qui ont concouru à la formation de la société. Cette vérité a peut-être le tort de ressembler à un paradoxe; il faut l'expliquer par des exemples. Certes, s'il y a une chose hors de doute pour tous ceux qui ont étudié la philosophie de la littérature anglaise, c'est l'intervalle profond qui sépare Milton et Shakespeare, tous deux sur la première ligne cependant, tous deux chefs et rois de la poésie britannique, tous deux égaux sans être rivaux. Le génie est comme l'aigle, il est solitaire et farouche, et son aire ne se partage pas plus qu'un trône. D'où vient donc ce voisinage pacifique des deux plus hautes renommées de l'Angleterre? C'est que dans cette nation il y a deux nations, c'est que dans cette langue il y a deux langues, c'est que dans cette littérature il y a deux littératures. Milton, s'appuyant sur la Bible d'une main, et de l'autre prenant l'élément latin de la langue, est un prophète hébreux par la pensée, et un poète romain par le style. Dans ses expressions, dans sa facture, dans ses coupes, on retrouve je ne sais quel reflet de l'antiquité latine. Son vers est homérique ou virgilien. Shakespeare, au contraire, a pris de l'anglais l'élément barbare. A la rudesse de ses touches, à la verdeur de son génie, à cette espèce de verve cruelle qui l'entraîne, on reconnaît le champion de l'élément scandinave. Sa poésie énergique et vivace a quelque chose de la végétation vigoureuse des forêts de la Germanie. Le fatalisme, qui est le fonds de toutes les religions du nord, est la grande muse des tragédies de Shakespeare, et ces pièces, où l'on marche dans le sang et à travers les cadavres, à la lueur de beautés sublimes, ne ressemblent pas mal à ce paradis d'Odin, où les vainqueurs boivent l'hydromel dans le crâne des vaincus, au milieu des éclairs et des tonnerres. Sans cesse ce puissant génie pose l'énigme de la vie, jamais il ne la résout. Écoutez-le méditer avec Hamlet sur la grande question d'être ou de ne pas être, suivre avec Macbeth le poignard mystérieux qui, porté par une main invisible, marche devant lui vers le lit de Duncan, ou bien s'étourdir avec Glocester (*), lorsque, repoussant

(*) Perish that thought! — No, never be it said
That fate itself could awe the soul of Richard!
Hence babbling dreams! You threaten here in vain;
Conscience, avaunt! Richard's himself again!
Hark. The shrill trumpet sounds to horse! Away!
My soul's in arms, and eager for the fray.

. . . . . .

A horse! a horse! my kingdom for a horse!

(*Richard* III, BY SHAKESPEARE.)

les émotions excitées dans son ame par les sinistres apparitions qui remplirent sa nuit dernière, il ne pense plus qu'aux armes, ne respire que pour la guerre, n'a d'oreilles que pour les fanfares, et demande un cheval, un cheval, au prix de son royaume; vous croirez toujours entendre un barde de la Germanie, le chantre du fatalisme, l'homme de la poésie barbare. Cela est si vrai que Shakespeare est presque regardé en Allemagne comme un poète national. Les habitans de cette terre, qui fut le berceau de la grande famille germanique, ont compris que ce fier génie leur appartenait, et ils ont salué de leurs sympathies le conquérant scandinave qui tenait si haut leur drapeau dans la littérature britannique.

Dans notre littérature française, nous allons trouver un tableau plus étonnant encore : nous y verrons pour ainsi dire chacun des deux élémens nationaux se développer successivement, et chacun d'eux marquer son développement non-seulement dans la langue, mais dans les choses, et la littérature recevoir perpétuellement le contre-coup du mouvement imprimé à la politique.

Il y a deux principes qui résument tout et dominent tout dans le monde, ce sont l'autorité et la liberté. Or, il nous semble que l'on peut dire sans paradoxe que, dans notre société, dans notre langue, notre littérature, le principe de l'autorité est représenté par l'élément romain, le principe de liberté par l'élément barbare. Cela est si vrai que, toutes les fois que le despotisme a été dans la loi, nous lui avons échappé au moyen de la liberté qui s'était réfugiée dans nos mœurs. Or, nos mœurs, comme nous l'avons déjà fait remarquer, sont de nature et d'origine franque. L'esprit français n'a point dégénéré de l'esprit franc, et quand on a parlé du despotisme tempéré par une chanson, on a déguisé une vérité historique en épigramme, et l'on a indiqué le véritable genre de liberté, je dirai presque le seul genre de liberté dont maintenant encore nous jouissions. La Bruyère, qui, las de tracer la silhouette des individus, se prenait quelquefois à faire le portrait des nations, a moulé la miniature de l'histoire de France en une phrase. « Aujourd'hui vous pouvez changer les lois, demain n'entreprenez pas de changer les enseignes. » Voilà la liberté par les mœurs.

De même que M. de Chateaubriand (1) fait remarquer qu'il y eut un moment dans nos annales où la France, se trouvant à l'embranchement de deux routes, pouvait également aller, soit à la monarchie absolue, soit à la monarchie tempérée, de même ajouterons-nous qu'il y eut un moment où la France se trouva à l'embranchement de deux littératures.

Mais l'autorité prévalut partout sur la liberté; l'élément romain su

(1) *Études historiques.*

l'élément barbare; et pour terminer cette lutte, un homme du pouvoir s'éleva, qui fit tout plier sous son bras de fer, institutions et littérature, personnes et idées. Chose remarquable, Richelieu, qui établit l'autorité dans la politique, l'établit aussi dans les lettres par l'Académie, que l'on peut comparer à ces citadelles équivoques qui tiennent les villes en échec sous prétexte de les protéger. On eût dit que ce hardi prêtre fut destiné à jeter partout les crampons du pouvoir. Placé sur le seuil du dix-septième siècle, il arrêtait la société encore toute haletante de sa course à travers la féodalité et la ligue, et forçait la France à jeter toutes ses libertés en passant sous le pan de sa robe rouge, cette nouvelle sorte de fourches caudines sous lesquelles l'époque tout entière, avec son roi en tête, devait s'incliner. Ce fut alors qu'on abreuva de dégoûts le grand Corneille, qui, dans *don Sanche* et dans le *Cid*, travaillait à trouver la tragédie moderne, et fécondait l'élément barbare de notre littérature. Ce fier esprit s'en indigna, et, de colère et de dégoût, changeant de route, il s'abattit sur Rome et sur la tragédie antique, avec cette puissance qui lui appartenait. Tout fut dit dès ce moment, et l'on vogua à pleines voiles vers le grand siècle, qui n'était autre chose que le développement le plus parfait et le plus complet, la forme la plus admirable et la plus sublime de l'élément romain contenu dans notre nationalité. Il y eut de l'Auguste et du Constantin dans Louis XIV, comme du Virgile dans Racine. Tout cela était beau d'une beauté romaine, et le principe de l'autorité, resté seul sur la scène, s'épuisa en miracles de tous genres, pour faire oublier ce qu'on lui avait sacrifié.

Mais ces sortes d'exclusions sont à courtes échéances, et aujourd'hui c'est précisément la tendance contraire qui se fait sentir. La réaction de la liberté contre l'autorité dans les choses, dans le domaine des idées, la réaction de l'élément germanique contre l'élément romain: voilà d'un mot toute l'histoire de notre politique et toute celle de notre littérature. Les incroyables écarts qui ont signalé cette nouvelle direction, ne font que mettre davantage en saillie l'instinct de l'époque. Que M. Hugo lance sa muse vagabonde à travers les débris du moyen âge, et qu'il essaie de farder son style avec la poudre des siècles écoulés; que M. de Sainte-Beuve prenne, pour faire marcher ses vers, les béquilles de la poésie naissante; que ces deux auteurs écrivent à l'adresse du seizième siècle les ouvrages qu'ils destinent au dix-neuvième, c'est un malheur pour eux et pour leurs lecteurs; je dirai plus, c'est un tort véritable, car le gaspillage du talent est presque une impiété. J'en dirais autant de tout ce monde d'auteurs qui, marchant à leur suite, croit que c'est une petitesse de parler français en France. Ces gens-là nous remettraient volontiers au régime de l'association de la *mère folle*, des *confrères de la Passion*, des *coqueluchiers*, des *cornards*, des *enfans sans souci* et des *clercs*

de la basoche. Ce serait vraiment une belle chose si, dans quelque Longchamps littéraire, nous voyions la résurrection du joyeux *abbé des cornards* et du fameux *prince des sots*, avec son capuchon surmonté de deux énormes oreilles d'âne ! Allons, un peu de courage : qu'un Décius de la couleur locale se présente, et procure à notre siècle, si riche en principautés nouvelles, l'inestimable avantage d'avoir à mettre dans leur compagnie un *prince des sots*.

La grande faute de toute cette école, ce fut d'avoir fait à peu près ce que font, dans l'*Odyssée*, les compagnons d'Ulysse, quand ils débarquent chez les Lotophages. Elle alla jusqu'au seizième siècle pour retrouver un filon perdu de notre littérature, c'était bien; mais, au lieu d'en revenir, elle y resta et fit signe à l'époque actuelle de l'y suivre. Or les siècles ne se dérangent pour personne, et le présent ne voulut point envoyer à reculons des colonies dans le passé, sous les ordres de ces Christophe Colomb rétrogrades.

Mais au milieu de cette fureur de moyen âge qui a menacé de noyer notre langue et notre siècle dans la *Pucelle* de Chapelain, deux hommes se sont trouvés qui, suivant le mouvement général des esprits avec la clairvoyance du génie, nous ont indiqué, par leur exemple, de quelle manière on pouvait développer cette tendance de la littérature actuelle ; ce sont MM. de Chateaubriand et de Lamartine. Le premier semble avoir retrempé notre langue à sa source pour la rajeunir; c'est un vieux Franc à l'ame indépendante, à l'esprit fier, qui a fait refleurir l'élément paternel dans notre littérature. Nul mieux que lui ne s'entend à verser dans notre idiome moderne ces vieilles richesses qui semblaient à jamais enfouies sous les siècles écoulés. Cœur et esprit respirent chez lui je ne sais quelle odeur d'indépendance germanique; il y a du franc dans ce style comme dans cette vie. L'autre a commencé par chasser impitoyablement de la poésie toute la mythologie antique; il l'a rendue chrétienne comme jadis ce saint évêque qui baptisa les fiers compagnons de Clovis, et alors on a entendu des chants si graves et si mélancoliques, si frais et si élevés, qu'ils semblaient être l'harmonieux bruissement des vastes forêts, premier berceau de nos ancêtres. M. de Chateaubriand et M. de Lamartine ont compris le mot du siècle actuel, qui est christianisme et liberté. Par la mélancolie de leur esprit, par l'allure indépendante de leur style, par le respect et la déification de la femme, qui est l'ame de tous leurs ouvrages, ce sont deux poètes de race germanique bien plutôt que de race latine.

Que si on voulait nier cette marche simultanée parallèle de la littérature et des faits, nous rappellerions ce qui se passa en Europe lors de la renaissance des lettres antiques. « Plusieurs auteurs du quinzième siècle,

» dit M. Schlegel (1), eurent sérieusement l'intention de faire disparaî-
» tre entièrement la langue vulgaire, et de rendre à la langue latine
» toute sa domination. On ne se borna point à introduire de nouveau la
» mythologie et l'idiome des anciens, et à en faire souvent une applica-
» tion inconvenante à des sujets chrétiens et modernes; mais il est remar-
» quable que plusieurs écrivains ne trouvèrent plus assez élégant de par-
» ler de Dieu en une seule personne, et s'exprimèrent à cet égard comme
» les anciens, qui disaient *les Dieux*. Les mœurs et les usages anti-
» ques furent aussi imités en Italie, ou, pour mieux dire, parodiés avec
» une ardeur insensée. Quelques personnes allèrent même jusqu'à avoir
» la pensée d'introduire de nouveau, non-seulement la constitution poli-
» tique, mais encore la religion des anciens. Cependant on pourrait pas-
» ser sous silence de pareilles aberrations; mais la manière de penser
» des Romains, qui se réveilla aussi avec leur littérature dans un grand
» écrivain de ce siècle, dans Machiavel, me paraît avoir exercé une
» influence incomparablement plus grande et plus sérieuse. Non-seule-
» ment il écrit, mais il pense comme un ancien, et dans le sens le
» plus décisif et le plus strict du mot, sans tenir compte de l'organisa-
» tion toute chrétienne des états et de la vie sociale. De même que la
» puissance de l'ancienne Rome n'était, à proprement parler, fondée que
» sur la violence et sur la ruse, sans que la justice y fût considérée au-
» trement que comme une superfluité, un ornement extérieur, un acces-
» soire de luxe, de même aussi la force et l'adresse sont les seuls leviers
» de la politique de Machiavel. Or l'on sait que cette politique devint
» celle des siècles qui suivirent. »

Cette marche simultanée de l'élément romain dans les littératures, et de l'esprit romain dans les choses, ne cessa pas avec le siècle de Louis XIV, qui en fut le brillant apogée. Le siècle suivant continua, sans s'en douter, cette marche rétrograde vers la société antique, en brisant le christianisme, le seul anneau qui scellât le monde dans les routes du présent. Alors le projet qu'avaient conçu les fanatiques de l'antiquité ne fut pas mal rempli, car, avec une littérature helléno-romaine, nous eûmes la philosophie de Lucrèce et d'Aristippe.

Et voyez comme la marche des faits suit celle des idées. La révolution de la France fut romaine, comme l'avait été sa littérature. Les Brutus et les Scévola firent invasion dans notre calendrier, et le mouvement latin qui durait depuis si long-temps aboutit au paganisme par la philosophie et, à part une république de forme antique, la politique. A force de rêver de Rome, nous nous réveillâmes Romains. Mais si le principe de l'autorité avait pu tirer de cette mine, si féconde pour lui, le siècle de Louis XIV,

(1) *Histoire de la littérature.*

le principe de la liberté, qui sortait de sa nature en y puisant, avorta dans le sang d'une démocratie anarchique. Nous avions pris par Auguste pour arriver aux Gracques, à Marius et Sylla.

Aussi la révolution de 89, comme la révolution de 1830 vient de le prouver, ne fut point un commencement, mais une fin; c'est le dernier développement de la forme latine.

Examinez ce qui se passe maintenant dans la littérature et les esprits, et vous comprendrez que ce n'est point là une sentence jetée à la légère et dépourvue de sanction. De tous côtés on secoue le joug de l'antiquité pour puiser dans les sources locales. On sent que la littérature, pas plus que la liberté de ce siècle, n'est sur le chemin d'Athènes ou de Rome. Et aussi l'on n'a pas oublié encore de quel rire le public accueillit cette incroyable entreprise de quelques académiciens du libéralisme, qui, dans les derniers jours de la restauration, mettant leur médiocrité à couvert sous l'inviolabilité du grand siècle, voulaient qu'on se contentât de leur petitesse, qu'on donnât une investiture légale à leur impuissance, et prétendaient qu'on devait tout admirer de la lumière, même l'ombre qu'elle produit. La France leur répondit alors qu'elle n'entendait pas se précipiter dans les œuvres de M. Jouy ou Arnault, par respect pour *Athalie;* qu'ils se haussaient en vain sur leurs pieds pour se dire ensuite les représentans du grand siècle; que le grand siècle se représentait lui-même, et qu'on pourrait toujours admirer Racine et Corneille par-dessus les épaules de MM. Duval et Viennet. Alors l'époque actuelle se remit à l'œuvre, et continua à remplacer la mythologie antique par le christianisme, l'autorité par la liberté, l'élément romain par l'élément franc.

Ceux-là seuls qui ont fermé les yeux à la lumière peuvent ne point être frappés de la grande révolution, de la révolution nationale qui se fait maintenant en France. Tandis que les hommes politiques fouillent les vieilles chartes des provinces pour y trouver la liberté franque ensevelie dans ces espèces d'Herculanum et de Pompéia, depuis la dernière éruption de despotisme et de latinité, les écrivains font le même travail sur la littérature et sur la langue. De tous côtés l'ère d'avenir se prépare dans les entrailles du sol. L'esprit franc, cet esprit d'indépendance et de liberté, s'est réveillé, et il secoue partout ses chaînes; partout il met la main sur les lettres et s'apprête à la lever plus haut encore. Laissez dire ces prophètes de désespoir qui prétendent qu'il n'y a plus chez nous que décomposition et ruine; mettez l'oreille contre le sol, et sous cette société qui tombe, sous ce monde qui s'en va, vous entendrez le bruissement et vous sentirez la chaleur d'une société qui se forme et d'un nouveau monde qui remue.

N.

HISTOIRE DES TREIZE.

II. — NE TOUCHEZ PAS LA HACHE.

§ IIe. — L'AMOUR DANS LA PAROISSE DE SAINT-THOMAS-D'AQUIN.

> Malheur à celle dont le premier attachement est moins l'effet du sentiment et du goût, que celui de l'effervescence et du caprice.
>
> Sans la peur du diable, Corinne eût été une Laïs; le seul respect humain ne l'eût pas contenue.
>
> (DOUTES SUR DIFFÉRENTES OPINIONS REÇUES DANS LA SOCIÉTÉ, par Mlle *de Sommery*.)

Ce que Paris a nommé le faubourg Saint-Germain n'est ni un quartier, ni une assemblée, ni une secte, ni une institution, ni rien qui se puisse nettement exprimer. Il y a du faubourg Saint-Germain dans le faubourg Saint-Honoré, dans la place Royale, dans la Chaussée-d'Antin. L'air faubourg Saint-Germain, les manières, le parler, la tradition faubourg Saint-Germain, sont en France, depuis environ quarante ans, ce qu'était jadis la cour, ce qu'était l'hôtel Saint-Paul dans le XIVe siècle; le Louvre au XVe; le Palais, l'hôtel Rambouillet, la place Royale au XVIe; puis Versailles au XVIIe.

A toutes les époques, le Paris de la haute classe, le Paris de la noblesse, a eu son centre, comme l'a eu le Paris des rues. Cette singularité périodique offre une ample matière à des observations précieuses sur les mœurs françaises.

Les grands seigneurs et les gens très-riches, qui singent les grands seigneurs, ont à toutes les époques séparé leurs habitations de celles de la foule. Quand le duc d'Uzès se bâtit, sous le règne de Louis XIV, le bel hôtel à la porte duquel il mit la fontaine de la rue Montmartre, bienfaisance qui le rendit, outre ses vertus, l'objet d'une vénération si populaire que le quartier suivit en masse son convoi, ce coin de Paris était alors désert; mais aussitôt que les boulevards et les fortifications furent abattus, que les marais s'emplirent de maisons, la famille d'Uzès quitta ce bel hôtel, habité de nos jours par un banquier, et l'aristocratie, compromise au milieu des boutiques, passa l'eau, pour aller respirer à son aise dans le faubourg Saint-Germain.

Rien, en effet, de plus ignoble pour les gens accoutumés aux splendeurs de la vie que le tumulte, la boue, les cris, la mauvaise odeur, l'étroitesse des rues populeuses ; que le spectacle d'un quartier marchand ou populaire. Malgré le dédain apparent qui constitue cette observation, ce fait est si naturel que le libéral le plus disposé à s'en plaindre, comme d'un attentat envers les sublimes idées sous lesquelles les ambitieux des classes inférieures cachent leurs desseins, trouveraient prodigieusement ridicule le prince de Montmorency, s'il demeurait rue Saint-Martin, au coin de la rue qui porte son nom, ou M. le duc de Fitz-James, le descendant des Stuart, s'il avait son hôtel rue Marie-Stuart, au coin de la rue Montorgueil.

Il ressort de cette observation un fait vrai à toutes les époques : Les masses ont un bon sens qu'elles ne désertent que quand des gens de mauvaise foi les passionnent. Ce bon sens repose sur des vérités d'un ordre général, vraies à Constantinople et vraies à Londres ; vraies à La Haye et vraies à Calcutta. Les masses veulent de l'harmonie en tout, parce que l'harmonie est la poésie de l'ordre, et que les masses ont un vif besoin d'ordre. Or, en toutes choses, la régularité n'est-elle pas la plus simple expression de l'ordre. L'architecture, la musique, la poésie, tout en France s'appuie, plus qu'en aucun autre pays, sur ce principe, qui d'ailleurs est écrit au fond de son clair et pur langage. La masse qui, en France, n'adopte que les airs les plus poétiques, les mieux modulés, la masse qui y suit toujours la ligne droite, et ne s'est jamais révoltée que pour essayer de mettre d'accord les hommes, les choses et les principes, sent admirablement la pensée d'une vie qui doit exister dans la vie aristocratique.

Ainsi, déjà pour premier trait caractéristique, le faubourg Saint-Germain a la splendeur de ses hôtels, leurs grands jardins, leur silence, et toutes les magnificences de ses fortunes territoriales. Ce grand espace mis entre une classe et toute une capitale est déjà la consécration matérielle des distances morales. La séparation introduite entre les esprits par la différence des mœurs n'implique pas néanmoins de supériorité réelle ; c'est ce que ne veut pas reconnaître le faubourg Saint-Germain, et c'est ce qui l'a perdu. Ceci demande une explication, dont les développemens appartiennent essentiellement à cette aventure ; ils y entrent, et comme définition et comme analyse des faits.

Le grandiose de l'architecture des châteaux et des palais, le luxe des détails, la somptuosité constante des ameublemens, l'*aire* dans laquelle on se meut sans gêne, et sans éprouver de froissement, l'habitude de ne jamais descendre au calcul des intérêts journaliers et mesquins de l'existence, le temps dont on dispose, l'instruction supérieure que l'on peut alors acquérir, tout devrait élever l'ame de l'homme, qui, dès le jeune

âge, possède de tels avantages, lui imprimer ce haut respect de lui-même, dont la moindre conséquence est une noblesse de cœur en harmonie avec la noblesse de nom. Cela est vrai pour beaucoup de familles, et il y a çà et là, dans le faubourg Saint-Germain, de nobles caractères, mais ce sont des exceptions, autre est le fait général et constant. Ces avantages acquis à l'aristocratie française, comme à toutes les supériorités sociales des autres pays, et qui seront éternellement produites à la surface des peuples, et tant qu'il y aura des nations constituées sur la propriété, la seule base possible d'une société régulière; ces avantages dévolus, *à priori*, à cette classe ne sauraient lui assurer le monopole des avantages naturels qui le consolideraient. Le talent de la parole, les machines à haute pression de l'écrivain, le génie du poète, la constance du commerçant, la volonté de l'homme d'état, qui concentre mille qualités éblouissantes, le glaive du général : toutes ces conquêtes personnelles faites par un seul sur la société pour lui imposer, la classe aristocratique ne peut les avoir qu'au même titre que les a la masse; ce sont des exceptions à toutes, et elle les voit fleurir dans son sein en raison de son nombre. Si l'aristocratie fait le centième d'une société, elle n'y a qu'un centième d'influence personnelle dans les grandes crises, aujourd'hui du moins. Puis elle a contre elle une sorte de présomption, dont il est difficile qu'elle se défende. L'homme, le Français surtout, ne conclut jamais en dessous de lui; il va du degré sur lequel il se trouve au degré supérieur; il ne voit jamais les malheureux au-dessus desquels il s'est élevé; il gémit de voir tant d'heureux au-dessus de lui. Cet instinct national qui nous fait toujours aller en avant, cette vanité qui ronge et détruit nos fortunes, et qui régit la nation française aussi absolument que le principe d'économie régit la nation hollandaise; ce faux calcul a dominé depuis trois siècles la noblesse française. L'homme du faubourg Saint-Germain a toujours conclu de sa supériorité matérielle et morale en faveur de sa supériorité physique et intellectuelle; et tout, en France, l'en a convaincu, parce que depuis l'établissement du faubourg Saint-Germain, révolution aristocratique commencée le jour où la monarchie quitta Versailles, le faubourg Saint-Germain s'est, sauf quelques lacunes, toujours appuyé sur le pouvoir. De là sa chute momentanée en 1830. A cette époque, il était comme une armée opérant sur un pays ennemi, sans avoir de base. Il n'avait point profité de la paix pour s'implanter dans le cœur de la nation. Il péchait par l'instruction et par les lumières; et voici pourquoi :

La séparation physique et morale qui existe entre l'aristocratie française et la capitale, a eu, pour tout résultat, depuis quarante ans, d'entretenir dans la haute classe le sentiment personnel et de tuer le patriotisme de caste. Chacune des familles était composée de personnes qui avaient de belles manières, qui conservaient les traditions de politesse, d'élégance,

de langage, de cérémonies, de pruderie nobiliaires, d'orgueil, en harmonie avec leurs existences; toutes occupations mesquines quand elles sont devenues le principal d'une vie dont elles ne doivent être que l'accessoire, elles avaient toutes une certaine valeur intrinsèque, un grain d'or qu'elles ont lévigé, battu, mis en superficie, et qui ne leur a laissé qu'une valeur nominale. Aucune de ces familles n'a eu le courage de se dire : Sommes nous assez fortes pour porter le pouvoir? Elles se sont jetées dessus. S'il y avait eu beaucoup de duc de Laval, qui s'est grandi par sa modestie, le trône de la branche aînée serait devenu solide comme celui de la maison de Hanôvre. Il fallait dominer l'époque la plus instruite, la bourgeoisie la plus aristocratique du monde, et si le faubourg St-Germain voulait la conduire, l'amuser, il lui fallait trouver la monnaie de Napoléon, s'éventrer pour demander au creux de ses entrailles un Richelieu constitutionnel; il fallait retrancher ses membres gangrenés, pour recéper l'arbre; il fallait se rajeunir et le faubourg St-Germain s'est avieilli. L'étiquette, l'une des institutions les plus nécessaires, pouvait être sauvée si elle n'eût paru que dans les grandes occasions, et l'étiquette fut une question quotidienne. Au lieu d'en faire une question d'art et de magnificence, elle devint une question de pouvoir. S'il manqua d'abord au trône un de ces conseillers aussi grands que les circonstances étaient grandes, l'aristocratie manqua de la connaissance générale de ses intérêts qui aurait pu suppléer à tout; elle s'arrêta devant le mariage de M. de Talleyrand, elle se moqua des ministres qui n'étaient pas gentilshommes, et ne donnait pas de gentilshommes assez supérieurs pour être ministres; elle pouvait rendre des services véritables au pays en anoblissant les justices de paix, en fertilisant le sol, construisant des routes et des canaux, en se faisant puissance agissante, territoriale, et elle vendait ses terres pour jouer à la Bourse. Elle pouvait priver la bourgeoisie de ces hommes d'action, de talent, dont l'action minait le pouvoir, en leur ouvrant ses rangs, et elle a préféré les combattre. Enfin elle n'avait plus qu'en tradition ce qu'elle avait jadis en réalité. Les égaux du roi posèrent les armes sous Louis XIV et se firent ses courtisans; depuis cette époque leur ancienne supériorité n'était plus qu'une idée; elle fournissait des bons mots, voilà tout. Il en resta précisément assez pour soutenir la morgue, et aucune de ces familles ne songea sérieusement à faire prendre des armes à ses aînés, parmi le faisceau que le dix-neuvième siècle jetait sur la place publique. La jeunesse, exclue des affaires, dansait chez Madame, au lieu de continuer à Paris, par l'influence des talens réels, l'œuvre que les chefs de chaque famille auraient commencée dans les départemens en y conquérant des reconnaissances territoriales, en s'y conformant à l'esprit du siècle, en refondant la caste, au goût du temps. Concentrée dans son faubourg St-Germain, où vivait l'esprit des anciennes oppositions féodales, mêlé à celui de l'ancienne cour, l'aristo-

cratie, mal unie au château des Tuileries, fut plus facile à vaincre, n'existant que sur un point et surtout aussi mal constituée qu'elle l'était dans la Chambre des Pairs. Tissue dans le pays, elle devenait indestructible : acculée dans son faubourg, adossée au château, étendue dans le budget, il suffisait d'un coup de hache. Il y a là des exemples et des enseignemens pour l'avenir!

Ce défaut de vues larges, cet ensemble de petites fautes, l'envie de rétablir de hautes fortunes dont chacun était préoccupé, la maladresse de certaines mesures, un besoin réel de religion pour soutenir la politique, et une soif du plaisir et des jouissances qui nuisait à l'esprit religieux, et qui nécessita des hypocrisies; le défaut d'unité, les résistances partielles de quelques esprits élevés, qui voyaient juste; les petites ambitions, les rivalités de cour; toutes ces causes se réunirent pour donner au faubourg Saint-Germain les mœurs les plus discordantes. Il ne fut ni compact dans son système, ni religieux avec uniformité, ni conséquent dans ses actes, ni complétement moral, ni généralement spirituel, ni licencieux, ni fort; il ne déserta pas entièrement les questions qui lui nuisaient; il n'adopta pas franchement les idées qui l'eussent sauvé; le grand système du torysme anglais était trop immense pour de petites têtes. Il ne fut ni corrompu ni corrupteur; il ne sut pas donner immédiatement les bénéfices de ses idées d'ordre; il a péri armé de tous les grands principes d'ordre qui font la vie des nations : pour périr dans sa force, il faut être ignorant ou servile. Le faubourg Saint-Germain était un musée de bonnes manières; ses femmes donnaient le ton à la ville. On y fut difficile dans le choix de personnes présentées. Il y eut du bon goût, du mépris élégant, des insolences de salon. La mort du faubourg Saint-Germain n'eut rien d'éclatant ni de chevaleresque. Il a un avenir. M. Chateaubriand dans les lettres, M. de Fitz-James et M. de Brezé à la tribune, M. de Talleyrand dans les congrès, Lamartine en poésie, la conquête d'Alger, et deux ou trois noms devenus historiques sur les champ de bataille, montrent à l'aristocratie française les moyens qui lui restent de se nationaliser et de faire reconnaître ses titres.

En toutes choses, il se fait un travail d'harmonie intime. Qu'un homme soit paresseux, la paresse se trahit en tous ses mouvemens. De même, la physionomie d'une classe d'hommes se rapporte à l'esprit général, à l'ame qui anime ce corps. Les femmes du faubourg Saint-Germain n'eurent ni vices tranchés, ni vertus saillantes. La femme de la restauration n'eut dans le faubourg Saint-Germain ni la hauteur sévère que les femmes nobles portaient jadis dans leurs écarts, ni la grandeur de ces vertus qui répandaient un si vif éclat. Elles n'eurent rien de bien léger, rien de bien grave. Les passions furent hypocrites, sauf quelques exceptions; elles transigèrent pour ainsi dire avec leurs jouissances. Quelques unes menèrent

la vie bourgeoise de la duchesse d'Orléans, dont on montrait si ridiculement le lit conjugal au Palais-Royal. Elles n'eurent aucune influence sur les mœurs ; elles pouvaient beaucoup, elles pouvaient offrir le spectacle imposant des femmes de l'aristocratie anglaise; mais elles hésitèrent entre d'anciennes traditions; elles furent dévotes de force; elles cachèrent tout, même leurs belles qualités. Aucune d'elles ne put créer de salon où les sommités sociales vinssent prendre des leçons de goût et d'élégance, et leur influence, jadis si imposante en littérature, cette vivante expression des sociétés, y fut si nulle, qu'il n'est pas douteux que c'est à leur absence qu'est due la dégradation lente et la licence des mœurs actuelles.

Lorsque, dans un temps quelconque, il se rencontre au milieu d'une nation une sorte de peuple à part ainsi constitué, l'historien y rencontre presque toujours une figure principale qui résume les vertus et les défauts de la masse à laquelle elle appartient : Coligny, chez les huguenots; le maréchal de Richelieu, sous Louis XV; Danton, dans la terreur; le Coadjuteur, au sein de la fronde. Cette identité de physionomie est dans la nature des choses : pour mener un parti, ne faut-il pas concorder à ses idées? pour briller dans une époque, ne faut-il pas la représenter? Ce qui est vrai pour la sphère des grandes choses, dans la grande comédie historique des siècles, est également vrai dans la sphère plus étroite des scènes partielles du grand drame. Or, au commencement de la vie éphémère qu'eut le faubourg Saint-Germain pendant la restauration, et à laquelle il ne sut pas, suivant les considérations historiques qui précèdent, donner de consistance, une jeune femme fut passagèrement le type le plus complet de cette nature à la fois supérieure et faible, grande et petite; artificiellement instruite, réellement ignorante, pleine de sentimens élevés, mais manquant d'un système qui les coordonnât; dépensant les plus riches trésors de l'ame à obéir aux convenances; prête à braver la société, mais hésitant et arrivant à l'artifice par suite de ses scrupules; ayant plus d'entêtement que de caractère, plus d'engouement que d'enthousiasme, plus de tête que de cœur; souverainement femme et souverainement coquette, parisienne surtout; aimant l'éclat, les fêtes; ne réfléchissant pas ou réfléchissant trop tard; d'une imprudence qui arrivait presque avec la poésie; insolente à ravir, mais humble au fond du cœur; affichant la force comme un roseau bien droit, mais frêle comme ce roseau sous une main puissante qui y toucherait; parlant beaucoup de la religion, mais ne l'aimant pas et prête néanmoins à l'accepter comme un dénouement; créature véritablement multiple, susceptible d'héroïsme et oubliant d'être héroïque pour dire une méchanceté; jeune et suave, mais vieille de cœur et vieillie par les maximes de ceux qui l'entouraient sans les avoir appliquées; ayant tous les vices du courtisan et toutes les noblesses de la femme adolescente; se défiant de tous, et voulant croire; portrait où les teintes les plus char-

mantes se heurtent et produisent une confusion poétique, parce qu'il y avait une lumière divine, un éclat de jeunesse, qui donnait à ces traits confus une sorte d'ensemble. La grâce lui servait d'unité. Rien n'était joué : toutes ces passions, ces demi-passions, cette velléité de grandeur, ces sentimens froids, cette réserve, étaient naturels et ressortaient de sa situation, de celle de l'aristocratie, à laquelle elle appartenait ; elle était vraie dans ses faussetés, elle se comprenait toute seule et se mettait orgueilleusement au-dessus du monde, à l'abri de son nom. Il y avait du *moi* de Médée dans sa vie, comme dans celle de l'aristocratie, qui se mourait sans vouloir se mettre sur son séant, et tendre la main à quelque médecin politique.

La duchesse de Langeais était mariée depuis quatre ans environ quand la restauration fut consommée, c'est-à-dire en 1816, époque à laquelle Louis XVIII, éclairé par la révolution des Cent-Jours, comprit sa situation et son siècle, malgré son entourage qui néanmoins triompha plus tard, lorsque le vieux roi fut abattu par la maladie.

La duchesse de Langeais était une Navarreins, famille ducale, qui, depuis Louis XI, avait pour principe de ne point abdiquer son titre dans ses alliances. Les filles de cette maison devaient avoir tôt ou tard, de même que leur mère, un tabouret à la cour. A l'âge de dix-huit ans, Antoinette de Navarreins sortit de la profonde retraite où elle avait vécu, pour épouser le fils aîné du duc de Langeais. Les deux familles étaient alors éloignées du monde; mais l'invasion de la France faisait présumer aux royalistes le retour des Bourbons comme la seule conclusion possible des malheurs de la guerre. Les ducs de Navarreins et de Langeais, restés fidèles aux Bourbons, avaient noblement résisté à toutes les séductions de la gloire impériale, et, dans les circonstances où ils se trouvaient lors de cette union, ils devaient naturellement obéir à la vieille politique de leurs principes. Antoinette de Navarreins épousa donc, belle et pauvre, M. de Langeais, dont le père mourut quelques mois après ce mariage. Au retour des Bourbons, les deux familles reprirent leur rang, leurs charges et leurs dignités à la cour, et rentrèrent dans le mouvement social, en dehors duquel elles s'étaient tenues jusqu'alors. Elles devinrent les plus éclatantes sommités de ce nouveau monde politique ; car dans ce temps de lâchetés, de fausses conversions, la conscience publique se plut à reconnaître en elles cette fidélité sans tache, cet accord entre la vie privée et le caractère politique auxquels tous les partis rendent involontairement hommage. Mais, par un malheur assez commun dans les temps de transactions, les personnes les plus pures et qui, par l'élévation de leurs vues, la sagesse de leurs principes, auraient fait croire la France à la générosité d'une politique neuve et hardie, furent écartés des affaires, qui tombèrent entre les mains des apostats de l'empire et de

gens intéressés à porter les principes à l'extrême, pour faire preuve de dévouement. Les familles de Langeais et de Navarreins restèrent dans la haute sphère de la cour, condamnées aux devoirs de l'étiquette et aux reproches et aux moqueries du libéralisme, accusées de se gorger d'honneurs et de richesses, tandis que leur patrimoine ne s'augmenta point et que les libéralités de la liste civile se consumèrent en représentations, en luxe, nécessaires à toute monarchie européenne, fût-elle même républicaine.

En 1818, M. le duc de Langeais commandait une division militaire, et la duchesse avait à la cour une place qui l'autorisait à demeurer à Paris, loin de son mari, sans scandale. D'ailleurs le duc avait, outre son commandement, une charge à la cour, et venait à Paris, en laissant pendant son quartier, le commandement à un maréchal-de-camp. Le duc et la duchesse vivaient donc entièrement séparés, de fait et de cœur, à l'insu du monde. Ce mariage de convention avait eu le sort assez habituel de ces pactes de famille. Les deux caractères les plus antipathiques du monde s'étaient trouvés en présence, et s'étaient froissés secrètement, secrètement blessés, désunis à jamais. Puis, chacun d'eux avait obéi à sa nature et aux convenances. Le duc de Langeais, esprit aussi méthodique que l'était le chevalier de Folard, se livra méthodiquement à ses goûts, à ses plaisirs, et laissa sa femme libre de suivre les siens, après avoir reconnu chez elle un esprit éminemment orgueilleux, un cœur froid, une grande soumission aux convenances, une loyauté toute jeune et qui devait rester pure sous les yeux des grands parens et à la lumière d'une cour prude et religieuse. Il fit donc à froid le grand seigneur du siècle précédent, abandonnant à elle-même une femme de vingt-deux ans, offensée gravement, et qui avait dans le caractère une épouvantable qualité, celle de ne jamais pardonner quand toutes ses vanités de femme, quand son amour-propre, ses vertus peut-être, avaient été méconnues, blessées occultement. Quand un outrage est public, une femme aime à pardonner, elle a des chances pour se grandir, elle est femme dans sa clémence, mais les femmes n'absolvent jamais de secrètes offenses, parce qu'elles n'aiment ni les lâchetés ni les vertus secrètes.

Telle était la position inconnue du monde dans laquelle se trouvait madame la duchesse de Langeais, et à laquelle elle ne réfléchissait pas, lorsque vinrent les fêtes données à propos du mariage du duc de Berry. En ce moment la cour et le faubourg Saint-Germain sortirent de leur atonie et de leur réserve. Là commença réellement cette splendeur inouie qui abusa la cour. En ce moment la duchesse de Langeais, soit par calcul, soit par vanité de femme, ne paraissait pas dans le monde sans être entourée ou accompagnée de trois ou quatre femmes aussi distinguées par leur nom que par leur fortune. Reine de la mode, elle avait ses dames d'atours, qui répétaient ailleurs ses manières, son esprit. Elle les

avait habilement choisies parmi quelques personnes qui n'étaient pas dans l'intimité de la cour, dans le cœur du faubourg Saint-Germain, et qui avaient néanmoins la prétention d'y arriver; des anges du second ordre qui voulaient s'élever jusqu'au trône. Ainsi posée, la duchesse de Langeais était plus forte, elle dominait mieux, elle était plus en sûreté; ces femmes la défendaient des calomnies, et l'aidaient à jouer le détestable rôle de femme à la mode; elle pouvait à son aise se moquer des hommes, des passions, les exciter, recueillir les hommages dont toute femme est avide, et rester maîtresse d'elle-même. A Paris et dans la plus haute compagnie, la femme est toujours femme; elle vit d'encens, de flatteries, d'honneurs. La plus réelle beauté, la femme la plus admirable, n'est rien si elle n'est admirée. Mettez-la seule dans le coin d'un salon, elle y est triste. Quand une de ces créatures se trouve au sein des magnificences sociales, elle veut régner sur tous les cœurs, faute de pouvoir être souveraine dans un seul. Toutes ces toilettes, ces apprêts, ces coquetteries, étaient faites pour les plus pauvres êtres qui se soient rencontrés, des fats sans esprits, des hommes dont tout le mérite consistait dans une jolie figure, et pour lesquels toutes les femmes se compromettaient sans profit, de véritables idoles de bois doré, qui n'avaient ni les antécédens des petits-maîtres du temps de la fronde, ni la bonne grosse valeur des héros de l'empire, ni l'esprit et les manières de leurs grands-pères, et qui voulaient être tout cela, qui étaient braves comme l'est la jeunesse française, mais qui ne pouvaient rien être par le règne des vieillards usés sous lequel ils étaient tenus en lisière. Ce fut une époque froide, mesquine et sans poésie. Peut-être faut-il beaucoup de temps à une dynastie pour être quelque chose.

Depuis dix-huit mois, la duchesse de Langeais menait cette vie creuse, exclusivement remplie par le bal, par les visites faites pour le bal, par des triomphes sans objet, par des passions éphémères, nées et mortes pendant une soirée. Quand elle arrivait dans un salon, les regards se concentraient sur elle, elle moissonnait des mots flatteurs, quelques expressions passionnées qu'elle encourageait du geste, du regard, et qui ne pouvaient jamais aller plus loin que l'épiderme. Son ton, ses manières, tout en elle faisait autorité. Elle vivait dans une sorte de fièvre de vanité, de contentement perpétuel qui l'étourdissait. Elle allait assez loin en conversation, elle écoutait tout, et se dépravait, pour ainsi dire, à la surface du cœur. Revenue chez elle, elle rougissait souvent de ce dont elle avait ri, de telle histoire scandaleuse qui l'avait amusée et dont elle avait écouté les détails. Elle discutait théoriquement sur l'amour, qu'elle ne connaissait pas; elle apprenait involontairement les subtiles distractions de la passion moderne, en causant avec des femmes hypocrites qui l'instruisaient de tout; car les femmes perdent plus de femmes que n'en

corrompent les hommes. Curieuse, elle voulait tout savoir. Il y eut un moment où elle comprit que la femme aimée était la seule dont la beauté, dont l'esprit peut être universellement reconnu. Et elle apprit qu'une femme pouvait se laisser aimer ostensiblement sans être complice de cet amour, sans l'approuver. Elle eut donc sa cour, et le nombre de ceux dont elle était adorée ou qui la courtisaient fut une garantie de sa vertu. Elle était coquette, aimable, séduisante, jusqu'à la fin de la fête, du bal, de la soirée; puis, le rideau tombé, elle se retrouvait seule, froide, insouciante, et le lendemain elle revivait pour d'autres émotions superficielles. Il y avait deux ou trois jeunes gens complétement abusés, qui l'aimaient véritablement, et dont elle se moquait avec une parfaite insensibilité. — Elle se disait : — Je suis aimée ; il m'aime ! — Et cette certitude lui suffisait. Elle était comme l'avare, heureux de savoir que ses désirs peuvent être exaucés, et qui ne va même pas jusqu'au désir.

Un soir, elle se trouva chez une de ses amies intimes, une de ses humbles rivales, qui la haïssaient cordialement et l'accompagnaient toujours : espèce d'amitié armée dont chacun se défie, et où les confidences sont toujours discrètes.

Après avoir distribué de petits saluts protecteurs, ou affectueux, ou dédaigneux, avec l'air naturel à la femme qui connaît toute la valeur de ses sourires, ses yeux tombèrent sur un homme qui lui était complétement inconnu, mais dont la physionomie large et grave la surprit. Elle sentit en le voyant une émotion intime assez semblable à celle de la peur.

— Ma chère, dit-elle à son amie, quel est ce nouveau venu ?

— Un homme dont vous avez sans doute entendu parler, le marquis de Montriveau.

— Ah ! c'est lui !... présentez-moi-le donc, il doit être amusant.

— Personne n'est plus ennuyeux et plus sombre.

M. Armand de Montriveau se trouvait en ce moment, sans le savoir, l'objet d'une curiosité générale, et le méritait plus qu'aucune de ces idoles passagères dont Paris a besoin et dont il s'amourache pour quelques jours, afin de satisfaire cette passion d'engouement et d'enthousiasme factice dont il est périodiquement travaillé.

Armand de Montriveau était le fils unique du général de Montriveau, un de ces *ci-devant* qui servirent noblement la République, et qui périt, tué près de Joubert, à Novi. L'orphelin avait été placé par les soins de Bonaparte à l'école de Châlons et mis, ainsi que plusieurs autres fils de généraux morts sur le champ de bataille, sous la protection de la République française. Après être sorti de cette école sans aucune espèce de fortune, il entra dans l'artillerie et n'était encore que chef de bataillon lors du désastre de Fontainebleau. L'arme à laquelle appartenait Armand

de Montriveau lui avait offert peu de chances d'avancement. D'abord le nombre d'officiers y était plus limité que dans les autres corps de l'armée; puis, les opinions libérales et presque républicaines que professait l'artillerie, les craintes inspirées à l'empereur par une réunion d'hommes savans accoutumés à réfléchir, s'opposaient à la fortune militaire de la plupart d'entre eux. Aussi, contrairement aux lois ordinaires, les officiers parvenus au généralat, ne furent-ils pas toujours les sujets les plus remarquables de l'armée, parce que, médiocres, ils donnaient peu de craintes. L'artillerie faisait un corps à part dans l'armée, et n'appartenait à Napoléon que sur les champs de bataille. A ces causes générales qui peuvent expliquer les retards éprouvés dans sa carrière par Armand de Montriveau, il s'en joignait d'autres inhérentes à sa personne et à son caractère. Seul dans le monde, jeté dès l'âge de vingt ans à travers cette tempête d'hommes au sein de laquelle vécut Napoléon et n'ayant aucun intérêt en dehors de lui-même, prêt à périr chaque jour, il s'était habitué à n'exister que par l'estime de lui-même, estime sincère. Il était habituellement silencieux comme tous les hommes timides, mais sa timidité ne venait point d'un défaut de courage : c'était plutôt une sorte de pudeur qui lui interdisait toute démonstration vaniteuse. Son intrépidité sur les champs de bataille n'était point exagérée; il y voyait tout, pouvait donner tranquillement un bon avis à ses camarades, et allait au-devant des boulets, tout en se baissant à propos pour les éviter. Il était bon, mais sa contenance le faisait passer pour hautain et sévère. Il n'admettait aucune composition hypocrite avec les devoirs ni avec les conséquences d'un fait; il était en tout d'une rigueur mathématique. Il ne se prêtait à rien de honteux, ne demandait jamais rien pour lui : c'était un de ces grands hommes à ennui, assez philosophes pour mépriser la gloire, et qui vivent sans estimer la vie, parce qu'ils ne trouvent pas à y developper leur force ou leurs sentimens dans toute leur étendue. Il était craint, estimé, peu aimé. Les hommes nous permettent bien de nous élever au-dessus d'eux, mais ils ne nous pardonnent jamais de ne pas descendre aussi bas qu'eux; aussi l'estime qu'ils accordent aux grands caractères ne va pas sans un peu de haine et de crainte, parce que trop d'honneur est pour eux une censure tacite qu'ils ne pardonnent pas.

Après les adieux de Fontainebleau, Montriveau, quoique noble et titré, fut mis en demi-solde. Sa probité antique effraya le ministère de la guerre où son attachement aux sermens faits à l'aigle impérial était connu. Lors des Cent-Jours, il fut nommé colonel dans la garde impériale et resta sur le champ de bataille à Waterloo. Ses blessures l'ayant retenu en Belgique, il ne se trouva pas à l'armée de la Loire, et le gouvernement royal ne reconnaissant pas les grades donnés pendant les Cent-Jours, Armand de Montriveau quitta la France.

Entraîné par son génie entreprenant et par cette hauteur de pensées que, jusqu'alors, les hasards de la guerre avaient satisfaits, et passionné par sa rectitude instinctive pour les projets d'une grande utilité, le général Montriveau s'embarqua dans le dessein d'explorer la Haute-Égypte et les parties inconnues de l'Afrique, les contrées du centre surtout qui excitent tant d'intérêt parmi les savans. Son expédition scientifique fut longue et malheureuse. Il avait recueilli des notes précieuses destinées à résoudre des problèmes géographiques et industriels si ardemment cherchés, et il était parvenu, non sans avoir surmonté bien des obstacles, jusqu'au cœur de l'Afrique, lorsqu'il tomba par trahison au pouvoir d'une tribu sauvage. Il fut dépouillé de tout, mis en esclavage et promené pendant deux années à travers les déserts, menacé de mort à tout moment et plus maltraité que ne l'est un animal dont s'amusent d'impitoyables enfans. Sa force de corps et sa constance d'ame lui firent supporter toutes les horreurs de sa captivité, mais il épuisa presque toute son énergie dans son évasion miraculeuse. Il atteignit la colonie française du Sénégal, demi-mort, en haillons, et n'ayant plus que d'informes souvenirs : les immenses sacrifices de son voyage, l'étude des dialectes de l'Afrique, ses découvertes et ses observations, tout fut perdu. Un seul fait fera comprendre ses souffrances : pendant quelques jours, les enfans du scheick de la tribu s'amusèrent à prendre sa tête pour but dans un jeu qui consistait à jeter d'assez loin des osselets de cheval.

Il revint à Paris vers le milieu de l'année 1818; mais il était ruiné, sans protecteurs, et n'en voulait pas. Il serait mort vingt fois, avant de solliciter même la reconnaissance de ses droits acquis. L'adversité, l'habitude des douleurs avaient développé son énergie jusque dans les petites choses, et l'habitude de conserver sa dignité d'homme en face de cet être moral que nous nommons la conscience, donnait pour lui du prix aux actes en apparence les plus indifférens. Cependant ses rapports avec les principaux savans de Paris et quelques militaires instruits firent connaître et son mérite et ses aventures. Les particularités de son évasion et de sa captivité, celles de son voyage attestaient tant de sang-froid, d'esprit et de courage, qu'il acquit, sans le savoir, cette célébrité passagère dont les salons de Paris sont si prodigues, mais qui demande des efforts inouis aux artistes quand ils veulent la perpétuer. Vers la fin de cette année, sa position changea subitement. De pauvre, il devint riche, ou du moins eut extérieurement tous les avantages de la richesse. Alors, le gouvernement royal cherchait à s'attacher les hommes de mérite qui pouvaient donner de la force à l'armée; et alors quelques concessions étaient faites aux anciens officiers dont la loyauté et le caractère connus offraient des garanties de fidélité. M. de Montriveau fut rétabli sur les cadres, dans son grade, reçut sa solde arriérée et eut un commandement dans la garde royale. Ces

faveurs arrivèrent successivement au marquis de Montriveau sans qu'il eût fait la moindre demande. Des amis lui épargnèrent les démarches personnelles auxquelles il se serait refusé. Puis, contrairement à ses habitudes qui se modifièrent tout à coup, il alla dans le monde où il fut accueilli favorablement, et où il rencontra partout les témoignages d'une haute estime. Il semblait avoir trouvé quelque dénouement pour sa vie; mais chez lui tout se passait en l'homme, il n'y avait rien d'extérieur. Il portait dans la société une figure grave et recueillie, silencieuse et froide. Il y eut beaucoup de succès, précisément parce qu'il tranchait fortement sur la masse des physionomies presque convenues qui meublent les salons de Paris, où il était tout neuf. Sa parole avait la concision du langage des gens solitaires ou des sauvages. Sa timidité hautaine à demi plaisait beaucoup. Il était quelque chose d'étrange et de grand, et les femmes furent d'autant plus généralement éprises de ce caractère original, qu'il échappait à leurs adroites flatteries, à ce manége par lequel elles circonviennent les hommes les plus puissans, et corrodent les esprits les plus inflexibles. M. de Montriveau ne comprenait rien à ces petites singeries parisiennes, et son ame ne pouvait répondre qu'aux sonores vibrations des grands sentimens. Il eût promptement été laissé là sans la poésie qui résultait de ses aventures et de sa vie! sans le triomphe d'amour-propre qui attendait la femme dont il s'occuperait. Aussi la curiosité de la duchesse de Langeais était-elle vive et naturelle. La veille même, elle avait entendu raconter une des scènes du voyage de M. de Montriveau, qui produisait le plus d'impression sur les mobiles imaginations des femmes; c'était le récit d'un débat que M. de Montriveau eut avec un de ses guides, dans une excursion vers les sources du Nil. Il avait un désert à traverser, et il ne pouvait aller qu'à pied au lieu qu'il voulait explorer. Il n'existait qu'un seul guide capable de l'y mener. Jusqu'alors aucun voyageur n'avait pu pénétrer dans cette partie de la contrée où il présumait devoir trouver la solution de plusieurs problèmes scientifiques. Malgré les représentations que lui firent un vieillard du pays et son guide, il entreprit ce terrible voyage, et s'armant de tout son courage, déjà aiguisé par l'annonce d'horribles difficultés à vaincre, il partit au matin, et après avoir marché pendant une journée entière, il se coucha le soir sur le sable, éprouvant une fatigue inconnue, causée par la mobilité du sol, qui semblait à chaque pas fuir sous lui.

Cependant il savait que, le lendemain, il lui faudrait, dès l'aurore, se remettre en route; mais son guide lui avait promis de lui faire atteindre, vers le milieu du jour, le but de son voyage. Cette promesse lui donna du courage, lui fit retrouver des forces; et, malgré ses souffrances, il continua sa route, en maudissant un peu sa curiosité, la science; mais honteux de se plaindre devant son guide, il garda le secret de ses

peines. Il avait déjà marché pendant le tiers du jour, lorsque sentant ses forces épuisées et ses pieds ensanglantés par la marche, il demanda s'il arriverait bientôt.

— Dans une heure, lui dit le guide.

Maurice trouva dans son ame pour une heure de force et continua; mais l'heure s'étant largement écoulée sans qu'il aperçût, même à l'horizon, horizon de sables aussi vastes que celui de la pleine mer, les palmiers et les montagnes dont les cimes devaient annoncer le terme de son voyage, il s'arrêta, menaça le guide, refusa d'aller plus loin, lui reprocha d'être son meurtrier, de l'avoir trompé; puis des larmes de rage et de fatigues roulèrent sur ses joues enflammées; il était courbé par la douleur renaissante de la marche, et le gosier desséché par la soif du désert. Le guide, immobile, écoutait ses plaintes d'un air ironique, et semblait étudier les imperceptibles accidens de ce vaste désert.

— Je me suis trompé!... reprit-il froidement; il y a si long-temps que j'ai fait ce chemin; nous y sommes bien, mais il faut encore marcher pendant deux heures.

— Cet homme a raison, pensa M. de Montriveau; puis il se remit en route, suivant avec peine l'Africain impitoyable, auquel il semblait lié par un fil, comme un condamné l'est invisiblement au bourreau. — Mais les deux heures se passent, Maurice a dépensé ses dernières gouttes d'énergie, et l'horizon est pur, il ne voit ni palmiers ni montagnes.

Alors il ne trouve plus ni cris ni gémissemens, il se couche sur le sable pour mourir; mais ses regards eussent épouvanté l'homme le plus intrépide, car il semblait annoncer qu'il ne voulait pas mourir seul. Son guide, comme un vrai démon, lui répondait par un coup d'œil calme, empreint de puissance; et le laissait étendu, en ayant soin de se tenir à une distance qui lui permît d'échapper au désespoir de l'étranger. Enfin M. de Montriveau trouva quelques forces pour une dernière imprécation; alors le guide se rapprocha de lui, le regarda fixement, lui imposa silence et lui dit :

— N'as-tu pas voulu, malgré nous, aller là où je te mène?... Tu me reproches de te tromper.... si je ne l'avais pas fait, tu ne serais pas venu jusqu'ici... Veux-tu la vérité? la voici!.. nous avons encore cinq heures de marche, et nous ne pouvons plus retourner sur nos pas.... Sonde ton cœur; si tu n'as pas assez de courage, voici mon poignard!

Surpris par cette effroyable entente de la douleur et de la force humaine, M. de Montriveau ne voulut pas se trouver au-dessous d'un barbare, et puisant dans son orgueil une nouvelle dose de courage, il se releva pour suivre son guide. Les cinq heures étant expirées, et M. de Montriveau n'apercevant rien encore, tourna vers le guide un œil mourant; et alors le Nubien l'ayant pris sur ses épaules l'éleva de quelques

pieds, et lui fit voir ainsi à une centaine de pas un lac immense entouré de verdure et d'une admirable forêt, illuminée par les feux du soleil couchant.

Ils étaient arrivés à quelque distance d'une espèce de banc de granit immense, sous lequel un paysage sublime se trouvait comme enseveli. Armand crut renaître, et son guide, ce géant d'intelligence et de courage, acheva son œuvre de dévouement en le portant à travers les sentiers chauds et polis à peine tracés sur le granit. Il voyait d'un côté l'enfer de sable, et de l'autre un paradis terrestre.

La duchesse, déjà frappée par l'aspect de ce poétique personnage, le fut encore bien plus en apprenant que c'était le marquis de Montriveau. Jamais homme n'eut mieux la physionomie de son caractère. Sa tête, grosse et carrée, avait pour principal trait caractéristique une énorme et abondante chevelure noire qui lui enveloppait la figure de manière à rappeler parfaitement le général Kléber, auquel il ressemblait par la vigueur de son front, par la coupe de son visage, par l'audace tranquille des yeux, et par l'espèce de fougue qu'exprimaient ses traits saillans; du reste il était petit, large de buste, musculeux comme un lion, et quand il marchait, quand il faisait le moindre mouvement, sa pose, sa démarche, sa manière d'agir, trahissait je ne sais quelle sécurité de force qui imposait. Il y avait en lui quelque chose de despotique; il savait qu'il pouvait ce qu'il voulait, que rien ne devait s'opposer à sa volonté. Néanmoins, comme tous les gens réellement forts, il était doux dans son parler, simple dans ses manières, et naturellement bon. Seulement toutes ses belles qualités semblaient devoir disparaître dans les circonstances graves où l'homme devient implacable dans ses sentimens, fixe dans ses résolutions, terrible dans ses actions. Il y avait même sur sa lèvre inférieure une courbure significative qui semblait révéler un penchant à l'ironie.

La duchesse de Langeais, en voyant cet homme, en apprenant son nom et en sachant de quel prix passager était sa conquête, résolut, pendant le peu de temps que mit madame de Vieuxmesnil à l'aller prendre pour le lui présenter, d'en faire un de ses amans, de lui donner le pas sur tous les autres, de l'attacher à sa personne, de déployer pour lui toutes ses coquetteries. Ce fut une fantaisie, pure caprice de la duchesse, dont l'Alderon a fait la pièce de *le Chien du jardinier;* elle voulut que cet homme ne fût à aucune femme. La duchesse de Langeais avait reçu de la nature tous les avantages nécessaires pour jouer les rôles de coquette, et son éducation les avait encore perfectionnés. Les femmes avaient raison de l'envier, et les hommes de l'aimer. Il ne lui manquait rien de ce qui peut inspirer l'amour, de ce qui le justifie et de ce qui le perpétue. Son genre de beauté, ses manières, son parler, sa pose, s'accordaient et la donaient d'une coquetterie naturelle et sérieuse, qui, chez une femme, semble

être la conscience de son pouvoir. Elle était bien faite, et se tenait peut-être un peu trop habituellement droite, seule affectation qu'on lui pût reprocher. Tout en elle s'harmoniait, depuis le moindre mouvement et le plus petit geste jusqu'à la tournure particulière de ses phrases, jusqu'à la manière hypocrite dont elle jetait son regard. Le caractère prédominant de sa physionomie, de ses mouvemens, étaient une noblesse élégante, une majesté tranquille; mais il y avait dans cette habitude un prodigieux attrait pour les hommes. Elle semblait devoir être tout autre quand elle déposait son corset, sa robe, son masque et l'attirail de sa représentation. En effet, la majestueuse attitude, insolente à demi, dans laquelle elle restait, était démentie par la liberté de ses regards expressifs, par les calineries de sa voix, par ses paroles. Elle faisait voir qu'il y avait en elle une autre femme délicieuse à connaître. Et en effet, qui s'asseyait près d'elle pendant une soirée, la trouvait tour à tour gaie, mélancolique, sans qu'elle parût jouer ni la mélancolie ni la gaieté. Elle semblait être vraie. Elle savait être à son gré affable, méprisante, ou impertinente ou confiante. Elle paraissait bonne et elle l'était, car dans sa situation rien ne l'obligeait à descendre à la méchanceté; puis, par momens, elle se montrait sans défiance et rusée.

DE BALZAC.

(*La suite au prochain numéro.*)

REVUE LITTÉRAIRE.

Les Contes et les Conteurs.

MAX.

PAR M. ERNEST LEGOUVÉ.

Nous avons de grands projets qu'il sera peut-être facile de réaliser; nous voulons faire tout simplement de la critique en conscience. Nous ne voulons pas que cela se réduise à une simple promesse de *prospectus*. Cela sera rude et cruel, et depuis trop long-temps la littérature a perdu l'habitude d'entendre la vérité, pour qu'elle ne pousse pas les hauts cris tout d'abord. Nous la laisserons crier. Nous voulons avoir un journal, si vrai et si indépendant de toute coterie, qu'on soit obligé d'adopter ses jugemens comme une loi, de quelque manière que ces jugemens soient

formulés. Nous croyons, nous autres, contrairement à l'opinion générale, que beaucoup d'indépendance équivaut à beaucoup de talent, et qu'en fait de critique surtout, la vérité vaut le beau style. Donc, il ne sera pas dit que les théâtres seuls subiront la critique; il faut que les livres aient leur tour. Nous savons que c'est une tâche rude, difficile, fatigante, fastidieuse; mais, puisque nous l'avons acceptée, nous saurons la remplir, et d'ailleurs vous verrez bien.

Rien n'est effrayant au premier abord comme la foule de livres nouveaux qui se heurtent et se ruent à chaque jour de la semaine, à chaque heure du jour pour arriver à rendre le monde attentif. Et quel monde! le monde des marchandes de mode et des cabinets de lecture! le monde des crocheteurs au coin de la borne, et des grisettes dans leur mansarde, et des femmes nouvellement mariées, qui se livrent au roman par ennui, en attendant qu'elles se livrent à l'adultère par oisiveté. Le déluge de volumes nouveaux est une honte; ils pullulent comme les vers sur le fumier; ils affectent tous, pour la plupart, des titres effrontés qui tiennent tout le cynisme qu'ils promettent. Un jeune homme, qui s'appelle M. Lacroix, vient de publier un gros volume intitulé : *Une Grossesse!* Je vous demande à quelle barrière tout cela s'arrêtera?

Des contes! voilà le cri du libraire. Il faut au libraire des contes à tout prix. Parce que M. de Balzac fait très-bien les contes, il n'est si petit écrivain qui ne fasse ses contes. On prend boutique, et au-dessus de cette boutique on place un écriteau : *A la Nonne sanglante; — Au Poing coupé; — Aux Mille et une Nuits.* « Ou bien on imprime son prospectus. Ici on fabrique *contes*, *nouvelles*, récits espagnols, allemands, anglais, persans, Orient, Occident, Afrique, Amérique; — refait les histoires du moyen âge, — donne la couleur dix-huitième siècle; — entreprend les histoires de revenans et les contes de fées; — se charge d'amuser la ville et la campagne, de six heures du matin à cinq heures du soir, — entre onze heures et minuit; — fabrique des nouvelles d'hommes et de femmes, de citoyens et d'étrangers, de propriétaires et de prolétaires; — petites historiettes pour les enfans et les jeunes personnes, et pour les célibataires; — romans dans le genre d'Anne Radcliffe et de lord Byron; — Salmigondis, — Variétés, — Poésies, — Rivages, — Ombrages, — Rochers, — Systèmes, — Rêveries, — Bocage, — et généralement quelconque tout ce qui est agreste et sentimental; — Systèmes néo-chrétien, Saint-simonien, Judaïque, et tout ce qui est philosophique; — fait des envois dans les départemens, le tout au plus juste prix.

» P. S. — Entreprend aussi le roman maritime avec ou sans juremens, à la volonté des personnes.

» Fait le journal vertueux. »

Ceci n'est pas autant une plaisanterie qu'on pourrait le croire au pre-

mier abord. L'industrie du roman et de la nouvelle a été poussée à une exagération incroyable. La seule nomenclature de ces espèces d'entreprises ne saurait se croire. La fureur du conte a remplacé la fureur du mémoire. Nous avons d'abord le *Salmigondis*, titre d'une grande franchise, emprunté à la cuisine. Le *Salmigondis* est une *olla-podrida* de toutes choses, mauvaises, tristes et maussades; la chose se monte déjà à plusieurs volumes, et ne paraît pas vouloir s'arrêter de sitôt. Pour faire niche au *Salmigondis*, un autre libraire a annoncé *le Livre des Conteurs*, c'est bon. *Le Livre des Conteurs* s'en est donné à cœur-joie; il a conté, il a conté, il conte encore. Il a été chercher jusqu'à M. Ancelot, qui a raconté son petit vaudeville. Pour faire niche au *Livre des Conteurs*, un autre libraire a publié huit jours après *le Livre des Conteuses*, qu'il a appelé *Heures du Soir*. Les dames se sont réunies en collection pour se faire l'une à l'autre leur petite histoire et leur petit conte, et elles s'en sont tout aussi bien tirées que les hommes. Que dis-je? mieux tiré que les hommes, car le papier des *Heures du Soir* est superfin, et le livre est très-beau et très-varié. Après le livre des *Heures du Soir*, un autre libraire a publié *les Matinées suisses*, *les Veillées turques*, *les Après-Midi allemandes;* un autre s'est emparé de l'heure des fantômes, il a intitulé son livre *Entre Onze heures et Minuit;* un autre, voyant que toutes les heures étaient prises, a imaginé de s'emparer de l'espace, et il a appelé ses contes *Sous la cheminée*. L'idée a paru bonne, et alors sont arrivés à la suite les unes des autres plusieurs désignations du même genre : — *Dans les bosquets*, — *Dans le Châlet*, — *Sur le Glacier*. Une bonne intitulation, et on l'emploiera, n'en doutez pas, sera celle-ci, *En Paradis*, ou mieux encore, *En Enfer*.

Mais tout à coup l'infatigable libraire Ladvocat, celui-là même qui a découvert, dans des temps plus heureux, lord Byron, Schiller, Shakespeare et la Contemporaine, voyant ce déluge de contes, a voulu faire aussi ses contes. Alors il a frappé un grand coup, il a annoncé *les Cent et une Nouvelles nouvelles*, par cent et un auteurs; on ne dit pas si les auteurs sont *nouveaux*, mais qu'importe? ils feront peut-être des contes nouveaux! Voici donc vingt volumes in-8° de Nouvelles nouvelles pour notre consommation du mois prochain.

Voyant cela, une compagnie de conteurs a pris la résolution de réduire le conte en journal. En conséquence, on publie au Palais-Royal le *Journal des Conteurs*. L'imagination contemporaine est en mal d'enfant; elle ne ressemble pas mal à un de ces animaux de basse-cour de la famille des lièvres, qui engendrent tous les mois de longues portées de petits; ou mieux encore à ces longs bancs de harengs qui passent à jour fixe dans la Méditerranée, laissant des traînées d'œufs après eux. C'est une épidémie d'un genre nouveau que nous sommes les premiers à signaler.

Et quelle épidémie, grand Dieu! quelle infatigable production! quelles sensations nauséabondes! Vous ne sauriez vous imaginer toutes les trouvailles de ces conteurs! Vous seriez homme de courage et de persévérance et vous jetteriez la ligne dans cet océan de contes et nouvelles, que vous ne ramèneriez pas un seul petit goujon romanesque digne d'être mis à la poéle. Je vous demande pardon de cette comparaison gastronomique qui m'est inspirée par le titre du premier de tous ces recueils, le *Salmigondis*.

Je veux pourtant, puisque je suis en veine de franchise, et puisque vous voulez bien laisser reposer les contes et nouvelles, pour faire un peu de saine littérature avec nous, vous mettre au fait de cette exécrable littérature qui s'est emparée de la nation, corps et ame. Je veux vous donner un échantillon quelconque de cette imagination et de ce style. Je prendrai pour cela le premier livre ou roman in-8°, et sur beau papier, qui me tombera sous la main. Voilà le tas! il est devant moi : remuons-le. Il me faut un volume, un seul : sauve qui peut! Je serai inflexible, fût-ce du Drouineau qui me tombât sous la main! En avant donc! En voilà un que je tire de la masse; lisez le titre : — *Max*, par M. Ernest Legouvé. *Max*, tout simplement; ceci est un nom propre. L'auteur est en train d'être fort célèbre; il a eu un prix à l'Académie française d'abord; il a ensuite publié un volume de vers intitulé *les Morts bizarres*, et il a fait espérer une nouvelle aux *Cent et une Nouvelles* des cent et un. C'est fort bien fait.

Faisons donc l'analyse de *Max*, puisque *Max* nous tombe sous la main. Vous vous amuserez peut-être plus que vous ne pensez.

Il faut que vous sachiez d'abord que ce livre est fondé sur le développement d'un caractère exceptionnel.

« Byron, Goëthe, Lamartine, Chateaubriand, c'est de l'individualité; » ou bien l'on cherche et l'on peint des originaux, des hommes à part : » Caleb, Jeanie, Ochiltrie, Bas-de-Cuir, Atar-Gull, Kernock, ce sont » des individualités. M. Hugo ne représente jamais sur la scène que des » exceptions; Hernani, Triboulet, Lucrèce Borgia. Vous avez aussi » l'Antony de M. Dumas.

» Le système des exceptions est comme la langue d'Ésope, bon et » mauvais. »

Max est une exception. Max est l'individualité de M. Legouvé. Il faut absolument que l'individualité soit *mauvaise ou bonne*, c'est à vous à juger.

« *Max est un homme-drame*, c'est un homme qui voit *et cherche* » *du théâtre partout*; la rampe est entre lui et toutes ses sensations, » tous ses sentimens, toutes ses actions. »

Vous allez donc voir l'homme-drame. M. Ernest Legouvé vous mon-

trera l'homme-drame, comme Mazurier vous a montré l'homme-vampire. Vous en avez de toutes les variétés.

Donc Max, l'homme-drame, se trouvant à Venise, s'en va dans les cachots du palais ducal, appelés les *pozzi*. Dans les *pozzi*, Max prie le geôlier à deux genoux de l'enfermer dans un cachot bien sombre; Max ce jour-là cherche le drame-cachot en attendant qu'il s'élève au drame-roman. C'est bien.

Max, dans ce cachot, voit accourir une femme éplorée; cette femme est suivie d'un gros homme, qui tire un petit couteau; Max s'évanouit au bruit du petit couteau. Le geôlier arrive, et il met à la porte l'homme-cachot, Max.

Le lendemain Max s'en va chez une Italienne qu'il aime. A ce sujet l'auteur écrit une page qui est écrite comme elle est pensée, c'est un pathos très-significatif :

« Les filles romaines ressemblent à la campagne de Rome : c'est une » plaine aride, sombre, nue ; ce sont les lignes de paysages les plus ar- » rêtées, et les plus sévères; mais autour de cette plaine, l'œil est tout » étonné de se reposer sur un amphithéâtre de collines, ravissantes de » formes et de couleurs; des tons si fins! des contours si moelleux! un » bleu si frais et si velouté! Eh bien! il en est de même des belles pay- » sannes d'Albano et de Tivoli; leurs traits sont austères dans leur pu- » reté, leur démarche est calme et grave; leur physionomie sérieuse et » sans séduction; mais regardez leurs yeux, et vous trouverez sous leurs » larges paupières un charme et une mélancolie intime et pénétrante; » toute leur séduction s'est réfugiée dans leur regard... c'est la colline au » bout de la plaine. »

Voilà ce que c'est que les *filles romaines*. Si vous ne comprenez pas bien cela, faites vous-le expliquer par Max. A l'heure qu'il est, Max est allé chez son Italienne Annunciata; Max fait boire *du champagne!* (on dit du vin de Champagne dans la bonne compagnie) à sa chère Annunciata.

Vous croyez peut-être que c'est pour lui donner un peu de gaieté à la pauvre fille, que Max s'amuse ainsi à la faire boire! Ah! bien oui! Max la fait boire pour lui faire dire toutes sortes de belles choses, et pendant que la pauvre femme, ivre comme le vin, parle à tort et à travers, Max écrit toutes ses paroles. Il la fait rire, il la fait pleurer, il enregistre ses pleurs et ses rires. Au milieu de son ivresse, Annunciata s'arrête : « Elle » porte ses regards autour de la chambre; elle aperçoit Max! Un cri s'é- » chappe de sa poitrine, et elle se précipite vers lui... Alors ce ne furent » plus des baisers, ce furent des morsures; elle l'étreignait, elle l'étouf- » fait, elle le dévorait de caresses; elle embrassait son front, ses yeux, » ses cheveux, ses mains; elle se jeta à ses pieds et elle les baisa; elle lui

» baisa ses habits, et tout cela en poussant des cris comme les sauvages » dansant autour du prisonnier qu'ils vont frapper... et elle avait au mi- » lieu de ce délire des saillies si étranges, des mots d'amour si sublimes, » des éclats de passion si enivrans que Max lui-même en était boule- » versé. Cependant Max écrivait toujours. »

Peu à peu le front d'Annunciata se *rasséréna*.

« Le lendemain matin, Max arriva chez son ami. Il était pâle, mais rayonnant d'orgueil :

» — Eh bien, que dis-tu d'Annunciata, dit Max?

» — Je dis, reprit l'ami, que tu me fais horreur!.... tu n'aimes pas cette fille! .... C'est un jouet pour toi!... c'est une étude! tu dissèques ce cœur si vivace, comme un chirurgien ferait d'un cadavre!... Cette belle ame n'est pour toi qu'un clavecin, dont tu fais parler toutes les touches, quitte à briser l'instrument quand tu l'auras usé!

» — Est-ce ma faute, répondit Max, si Dieu m'a *créé artiste?* Je suis condamné à peindre les hommes; tant pis pour les marionnettes, si, en tirant les fils, je casse les membres!... Et il partit. »

C'était fort bien raisonné de la part de M. Max. Que voulez-vous? *il est artiste.*

C'est la grande raison qui se donne aujourd'hui à toutes les bêtises qui se disent et qui se font : — *Il est artiste* !

C'est là l'idée primitive de cette histoire; c'est une histoire irrégulière; et plus d'une fois vous aurez besoin de vous dire, pour y comprendre quelque chose : — Que voulez-vous? *Il est artiste* !

« Williams n'avait pas vu Max depuis six jours; Max était parti le lendemain de leur souper chez Annunciata, avec une guitare en bandoulière, une canne en fer à la main, un sac de soldat *ou d'artiste* sur le dos, et on ne savait où il était allé. Williams, pour se distraire de son absence, se mit aussi en marche de son côté, et alla faire une excursion dans la campagne de Rome. »

Un jour, sur le bord de la mer, Williams rencontra Max avec un foulard *rouge* sur les yeux; Max lui crie de loin :

« — Ne m'ôte pas mon bandeau, dit Max.

» — Laisse-moi du moins t'aider à te relever, reprend Williams.

» — Si tu touches seulement le bord de mon habit, je ne te revois » de ma vie! je suis tombé tout seul, je me releverai bien tout seul.

» — Mais tes mains sont ensanglantées.

» — Je le sais bien.

» — Ton visage est tout déchiré.

» — Si tu voyais mon corps, c'est bien autre chose.

» — Mais, au nom du ciel, quel est ton projet?

» — De me relever vraiment! Et, en effet, il commença, avec des

» efforts inouis, à se débarrasser des épines qui le retenaient. Il étendait » les bras, écartait les jambes, se meurtrissait les mains, les retirait, » puis les approchait plus doucement, se dressait sur un pied, s'affer- » missait, retombait, ruisselait, et, tout au milieu de son travail, faisait » tout bas mille monologues qui se terminaient tous par : ne m'ôte pas » mon bandeau! Et cependant Williams le regardant se débattre, et, ne » riant qu'à moitié, lui offrait à chaque instant son aide, que l'autre re- » poussait toujours avec indignation, et se creusait la cervelle à chercher » le mot de cette énigme.

» Enfin il se releva, laissant aux buissons le pan gauche de son habit; » et alors debout, et se retournant vers Williams, toujours le bandeau » sur les yeux, il lui dit :

» — Je parie que tu ne comprends pas?

» — Ah! cela, c'est vrai, lui répondit Williams, en éclatant de rire.

» — Eh bien! je vais te l'expliquer, mais d'abord sortons de ces » broussailles.... et surtout ne m'aide pas. Après quelques minutes de tâ- » tonnement, il parvint à se remettre sur la bonne route, et dit alors à » Williams :

» — Ah! nous voici arrivés à une esplanade.

» — Tu y vois donc, à travers ton bandeau?

» — Du tout, mais l'air étant venu me frapper le visage par trois cô- » tés à la fois, et avec plus de force, j'ai fait le raisonnement tout simple » que j'avais devant moi un espace vide.

» — Mais comment as-tu appris à faire ce raisonnement?

» — Ah! j'ai appris bien d'autres choses.... »

Enfin vous saurez que Max ne s'est mis *un foulard rouge* sur les yeux, que pour être artiste comme Homère.

Nous sommes comme Williams, nous avons le bonheur *de n'y rien comprendre du tout.*

Et alors, Max, qui a bien ses raisons pour cela, s'emporte contre les gens qui y voient clair. « Vous autres, s'écrie-il, gens qui y voyez clair, » vous vivez toujours au dehors; la vue des beautés extérieures vous » arrache à tous les admirables spectacles que vous portez dans votre » pensée; de plus, la jouissance continuelle de ces beautés vous amène » la satiété, et vous ne les sentez plus parce que vous les voyez tou- » jours.... Mais nous autres aveugles, tout s'unit pour doubler nos plai- » sirs! Il faut quitter les choses ou les gens pour les apprécier!... Si » vous saviez comme le monde est beau et éclatant quand on ne le voit » plus! comme le soleil luit étincelant dans le souvenir! comme le ciel » qu'on se rappelle, les fleurs qu'on devine, les arbres qu'on recompose » sont plus purs, plus verts, plus embaumés! Ajoutez à cela que la réa- » lité n'est jamais parfaite. Vous qui avez le malheur d'avoir des yeux,

» vous voyez la vase au fond du ruisseau qui coule, le nuage dans le ciel » qui brille, le ver dans la fleur qui éclot; mais, pour nous, pas de dé- » fauts! Et puis l'imagination! l'imagination!... *est artiste.* » Crevez-vous les yeux, s'il vous plaît.

Alors Max invite des filles de joie à souper, et il fait une véritable orgie, *orgie d'artiste*, c'est tout dire.

En sortant de l'orgie, il s'en va entendre la Darini qui chante au théâtre de la Scala. Après avoir entendu chanter la Darini, Max s'en va la demander à son hôtel. — Madame est partie en chaise de poste, cette nuit.

Max veut donc suivre la Darini à Paris. Mais, avant de partir, Max s'en va chez son amie Annunciata, il arrache à la pauvre Italienne sa petite fille, la petite fille pleure, l'Italienne se jette par la fenêtre, Max a parlé ainsi à Annunciata :

« Je vous ai aimée, parce que vous étiez belle d'une autre beauté que » les autres femmes; parce que vous êtes romaine, et que je ne connais- » sais pas les Romaines; parce que vous me sembliez quelque chose d'é- » trange et de nouveau pour moi, et que je voulais vous étudier; parce » que vous aviez une ame qui ne ressemble pas à l'ame de tout le monde, » et une voix triste qui me touchait; parce que vous chantiez des can- » sonnettes graves et mélancoliques que je n'avais jamais entendues; » mais maintenant *je vous sais*, vous, votre ame et vos chansons, et j'ai » assez de vous; laissez-moi. »

Max est *artiste.*

Annunciata se jette par la fenêtre.

Quand Max aura appris la mort d'Annunciata, il aura eu bien du chagrin de n'être pas revenu sur ses pas pour la voir mourir, la pauvre enfant.

Max s'en va donc à Paris, à la suite de la Darini.

L'auteur aime beaucoup cette Darini.

Il nous fait assister très-longuement à sa toilette, à ses amours, à ses billets doux et ses caprices; cette Darini est aimée beaucoup trop de M. son père; c'est elle-même, la Darini, que Max a rencontrée dans les *pozzi*; l'homme qui la suivait et qui a tiré ce même petit couteau qui a fait tant de peur à Max, était son père. Max est donc à la suite de la Darini, uniquement pour faire un drame.

On ne saurait croire toutes les horreurs et toutes les bêtises que fait Max pour arriver à son drame. Max est bien le plus grand coquin et le plus grand imbécile, ou, si vous aimez mieux, le plus stupide *artiste* qui se rencontre sous les cieux. C'est toujours le même imbécile toujours occupé à écrire tout ce qu'il voit et à mettre en note les moindres pensées de ceux qu'il entend ou qu'il regarde. Max ne fait qu'une bonne

action dans toute sa vie d'artiste, il donne un écu à un pauvre, et il se cache derrière un arbre pour voir ce que va faire le pauvre de ce petit écu. C'est un espionnage continuel. Max va se battre en duel, et il écrit ce qui se passe dans son cœur. Son duel s'arrange, et il écrit ce qui se passe dans les traits de son rival. Et si vous croyez que toutes ces études portent leur fruit; si vous vous imaginez, après tous ces crimes et toute cette bêtise et toute cette longue observation, que Max est devenu un bon poète, vous avez grand tort de le croire. Max, au contraire, est le plus détestable poète qui soit en France à l'heure qu'il est, c'est un véritable poète lauréat d'académie. L'auteur a pris soin, sans doute pour nous dégoûter de l'artisterie de Max, de nous donner une longue pièce de vers de Max :

Non, je ne connais rien de si beau sur la terre
Qu'une tête de dix-huit ans,
Un front pâle et souffrant, *avec grâce et mystère*
Posé sur des oreillers blancs.
Dans le fond d'une barque, ainsi la jeune Alphée,
Aux yeux noirs, au col frêle et pur,
Gisait languissamment, belle comme la fée
Qu'on rêve à la grotte d'azur.
Un mouchoir blanc couvrait sa figure sans tache :
Car cette vierge *avait pudeur*
Du désordre et des cris que la souffrance arrache,
Et voulait voiler sa douleur :
Mais ses pleurs débordaient *en trop larges rosées;*
Et, tout humide et transparent,
Son linge laissait voir quelques places rosées;
C'était ta joue, ô belle enfant!
Cet être plein de vie et caché comme une ombre
Sous les voiles blancs du tombeau;
Ce drame de douleur, mystérieux et sombre,
Se jouant derrière un rideau,
Cette voix incertaine, *étouffée et stridente*,
Ces cris si lointains et si doux;
Toute cette souffrance, invisible et présente,
Qui se remuait là-dessous,
Avaient je ne suis quoi dont tout le sang se glace...
Elle était *si belle à jeter*
Sur son front tout tendu ses deux mains palpitantes,
Et, pauvre fille, à sangloter!

Je m'arrête là. Max est un bien méchant poète, et vous avouerez, selon son expression, que c'est bien là de la poésie *belle à jeter*.

Cependant, voici encore de très-beaux vers du même Max :

C'est *que notre vil corps* cherche toujours pâture
A sa faim de satyre en rut,
Et même, pour *happer son morceau de luxure*,
Près de la mort est à l'affût;
C'est que nous sommes tous des *pendus frénétiques*,
Des pendus pâmés de désir,
Qui font danser leur corde aux mouvemens lubriques
De leur effroyable plaisir!

Je n'ai que cela à vous dire : Max *est artiste!* que voulez-vous?

Après une pareille lecture on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la présomption de l'auteur ou de sa bonhomie. C'est trop de faire à la fois de pareils vers et d'imaginer une pareille action. Entre ces deux écueils littéraires un homme devrait opter, d'autant plus que ce n'est pas là l'ouvrage d'un homme sans esprit; mais le mauvais goût, le non-sens, le bizarre et les fautes de français ont tout gâté.

Ce que devient Max et comment il finit, c'est ce que je vais vous raconter. Max, après avoir fait égorger par son père la maîtresse de son ami, Max, qui a trouvé cela sublime, finit par faire jouer cette sublime tragédie à laquelle il a consacré toutes les émotions douces et tous les sentimens honnêtes. Cette fameuse tragédie est sifflée en plein théâtre Français, où, Dieu merci, on n'en siffle guères. Max au désespoir se marie : voilà comment l'auteur nous décrit l'homme-drame marié.

Il faut vous dire qu'avant de se marier Max s'est battu en duel avec son ami Williams. Ils se sont mis chacun un pistolet dans la bouche, et la cervelle de Williams a sauté aux yeux de Max, ce qui n'a servi à rien à ce pauvre Max; et à présent que sa tragédie est faite et sifflée, Max n'étudie plus ses sensations comme il faisait autrefois; Max n'est plus artiste, ni poète; mais cet incorrigible Max fait encore des vers; en voici quelques-uns de sa façon, qui ne sont pas excellens :

Une fille! une fille!... *Oh! que j'aie une fille!*
Moi qui rêve toujours d'enfans et de famille,
J'ai passé bien des soirs à chercher de quel nom
J'appellerais ma fille!... *Oh! pas de fils!... oh! non!...*
Avec plus de bonheur notre esprit se repose
Sur ce doux mot de fille!... *Oui, oui*, c'est quelque chose
De plus suave à l'ame, *à l'ame ainsi qu'aux yeux!*
C'est plus tendre, plus doux, *cela vous aime mieux*;
Et ce que je demande au ciel, *quand je le prie*,
C'est que mon enfant m'aime avec idolâtrie...

Il ne demande que cela, le pauvre Max, à présent qu'il ne fait plus de tragédie : car vous saurez que l'enfant de l'italienne Annunciata, la fille de Max, est morte de la petite vérole. Voilà pourquoi Max a fini par se marier avec Eugénie, qui n'est pas *une femme nulle*, mais bien *une femme sotte*. Eugénie chante et danse, mais *sans poésie et sans exaltation* (peut-être elle chante des vers de Max); elle chante *comme on fait une crême ou une feston*. Cette *matérialité* est un des attraits d'Eugénie aux yeux de Max. Voici quelques lignes qui compléteront fort bien le portrait d'Eugénie :

« Eugénie n'avait dans sa beauté *ni race*, *ni distinction*; c'était une grande et forte fille, *saine*, bien portante, les joues colorées, les yeux à fleur de tête et brillans, *les hanches marquées*, ayant *des sens et du sang dans les veines*, une femme enfin comme Bonaparte les voulait!... Et Max, qui, ainsi que tous les hommes d'intelligence, était pâle, usé et nerveux, trouvait un *grand plaisir de contraste* à approcher ses lèvres décolorées de cette chair si ferme, de cette peau si élastique et si *tendue*, de ce corps *si bien établi*.... Mais *était-ce* de même pour Eugénie ? »

A qui se fier, grand Dieu! cette femme *si bien* établie, qui a tant de *sang* dans les veines, elle plaît à un ami de Max, le beau Lagny, *corrompu comme un viveur*.

Un jour que Max est plongé dans un de ses accès de mélancolie (car vous jugez bien qu'avec les vers qu'il fait et la vie qu'il mène, Max n'est pas toujours dans son bon sens), Lagny trouve Eugénie dans une chambre voisine, suffoquée de sanglots et *à moitié folle aussi :*

A ce sujet, je vous prie de remarquer et de compter, si vous pouvez, les barbarismes du passage suivant :

« Lagny *ne savait que faire*. D'un côté, Max étendu sur un lit, sans » mouvement et peut-être sans vie : de l'autre, Eugénie poussant des cris » plaintifs *et rauques*, et appelant au secours. Pas un domestique, pas une » servante; ils étaient tous sortis pour aller chercher le médecin, et cependant Lagny entendait la voix d'Eugénie, qui devenait à chaque instant » plus *strangulée* et plus sourde; enfin il se décide, il court à elle!... Il » était temps, la malheureuse étouffait! Saisie d'une affreuse attaque de » nerfs...—De l'air! de l'air! criait-elle; j'étouffe! de l'air! Et se tordant » dans des convulsions horribles, elle portait sa main au corsage de sa robe » pour le déchirer; mais la force lui manquait!... Lagny prend un couteau, » il coupe lacets, robe, *collerettes*!... Elle respire, elle *revit*!... Ses lèvres, » pâles et flétries, se *recolorent*, le sang commence à remonter à son visage, son cœur bat avec moins de violence;... ses membres *crispés se* » *détendent;* elle lâche peu à peu la main de Lagny, qu'elle avait saisie » *dans la crise*, et qu'elle étreignait avec rage;... puis elle commence à

» frotter ses lèvres sèches l'une contre l'autre, pour tâcher de les *humi-*
» *difier.*

» Cependant Max, étendu sur son *lit de douleur,* commençait à reve-
» nir à lui ; son horrible accès de délire fut suivi d'une abondante *sueur ;*
» cette sueur le soulagea, et sa tête se dégagea peu à peu. Mais, en re-
» prenant sa raison, il sentit bientôt que son gosier était tout en feu, et
» qu'une soif ardente le dévorait; il étend la main sur une table placée
» près de lui, *pas de verre ;* il appelle faiblement sa femme ; *pas de ré-*
» *ponse ;* sa soif augmente, il appelle plus fort, *pas de réponse ;* sa soif
» augmente encore, il crie : Lagny ! Eugénie !... personne. Ses cris *des-*
» *séchant encore sa gorge*, sa soif devient atroce ; *ce n'est plus une*
» *souffrance, c'est une torture :* il *se dresse* sur son séant, et crie d'une
» voix déchirante : — A boire !... à boire !... à boire !... Personne ne ré-
» pond. Alors, ne pouvant plus supporter ce supplice, il se glisse à bas
» de son lit, et presque nu, tout trempé de sueur, grelotant de fièvre et
» de froid, *s'accrochant* aux chaises, aux meubles, marchant *presque*
» *sur ses mains*, il se traîne dans cette chambre, au milieu de l'obscu-
» rité, *cherchant une goutte d'eau*, et criant : A boire !... Personne :
» *toujours personne !* Enfin il aperçoit sous une porte un sillon de lu-
» mière, il pousse la porte, il entre...

» *Eugénie et Lagny étaient dans les bras l'un de l'autre !...*

» A la vue de ce moribond qui apparut tout à coup, pâle et livide, à
» l'entrée, ils poussèrent tout deux un grand cri, *et tombèrent pétri-*
» *fiés !...* Et lui !... lui !... appuyé sur le mur, immobile, les yeux grands
» ouverts, la bouche béante, il les regardait ! »

C'était là un bien beau moment pour Max, s'il eût eu une plume et un encrier. Mais *pas d'encrier ! pas de vers !* et l'homme-drame est mort sous le coup de cette vision, avant d'avoir pu se rendre compte à lui-même de ses propres sensations.

Laissons en paix ses cendres.

Je m'arrête ici. J'étais bien aise de vous faire bien toucher au doigt un des premiers, le premier peut-être, la nauséabonde, médiocre et mauvaise littérature qui a fait tant de progrès chez nous depuis tantôt trois ans. Il est impossible de pousser plus loin le dévergondage des idées et l'ignorance du style. Il est impossible d'abuser d'avantage de quelques dons naturels. Le ridicule de cette prose n'est égalé que par le ridicule de ces vers. Sous ce rapport, le hasard nous a bien servi, Max est le chef-d'œuvre du genre, et on fera encore long-temps des livres, des romans et des nouvelles, avant de le surpasser.

Voilà comment nous entendons la critique littéraire. La faire en toute

vérité et toute justice, c'est, selon nous, la seule manière de la faire amusante et utile à tous. C'est une règle de conduite à laquelle nous ne manquerons jamais. M. F.

VARIÉTÉS.

Modes. — Les gros de Naples imprimés, les chalis, les mousselines de laine, les soieries brochées, forment la majorité des toilettes. On voit beaucoup de costumes composés d'une robe en foulard, mantille de dentelle noire, capote en crêpe ornée d'un bouquet de fleurs; force pélerines pareilles à la robe, garnies autour d'une dentelle noire, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Pour toilette de dîner ou de petites soirées, rien de plus gracieux qu'une robe en mousseline de soie, mousseline cachemire et autres étoffes du jour, ayant des manches courtes à double sabot descendant jusqu'au coude, et corsage demi-montant. Sur le cou, une petite écharpe en blonde ou dentelle noire, nouée en guise de sautoir, et dont les bouts ne dépassent pas la ceinture; des mitaines en filet noir, dont quelques-unes ont le haut garni d'un petit *plein* de ruban qui forme ruche autour du coude; une natte de cheveux placée en couronne sur la tête, et le front traversé par une petite chaîne ou filet en or bruni, ornement très-simple, et qui, en demi-toilette, remplace les féronnières.

Les mantelets en mousseline ou tulle brodé, doublés en couleur, deviennent nombreux : lorsqu'ils sont ainsi doublés et ornés de nœuds de rubans sur le devant, on ne les passe pas sous la ceinture. Beaucoup de ces mantelets sont garnies d'anciennes dentelles.

Les jeunes personnes portent beaucoup de capotes en paille cousue et à tresses larges; non point de la paille lisse et brillante comme les chaises, mais presque blanche et d'une teinte mate. Des rubans de gaze disposés en aigrettes ou en rosettes, placées bout à bout et fixées l'une au sommet de la forme, l'autre sur le côté avec les rubans croisés par devant, et formant ensuite les brides, composent la garniture de ces capotes. Sur les chapeaux on met du lilas, des jonquilles, ou du plantin en fleurs.

Il est de rigueur que les brodequins soient de la même couleur que la robe.

Les ceintures sont aussi toujours de la même nuance que la robe.

Les merveilleux portent des habits à basques longues et coupées carrément du devant.

Ces habits sont en drap bleu, à boutons d'or unis.

Les gilets se font à schall et à deux rangs de boutons : le cachemire est toujours de mode pour gilets du matin.

— Voici quelques détails sur la donation faite au musée britannique par sir John Soane, professeur d'architecture à l'école royale de Londres.

Cette donation consiste en une magnifique maison, sanctuaire des beaux-arts, un musée d'antiquités, une bibliothèque d'imprimés et de manuscrits, une collection de tableaux, et 30,000 liv. sterl. pour entretenir et conserver tant de riches objets, et les soustraire à l'intervention d'une administration publique.

Nous ne pouvons indiquer ici la multitude de fragmens d'architecture, de bas-reliefs, de bustes, de statues, de vases et de chaises antiques, de tableaux, de dessins, etc., qui servent d'ornemens aux nombreuses salles de cette maison; nous distinguerons seulement quatre chaises en ivoire, placées aux angles du cabinet de peinture, lesquelles ornaient autrefois le palais de Tippo-Saëb; une belle statue de Westmacott, qui semble suspendue en l'air, grâce à sa position toute particulière et à un effet produit par la combinaison des glaces de l'appartement.

Parmi les antiquités égyptiennes, on remarque surtout le sarcophage d'albâtre, amené des bords du Nil dans la Tamise, par Belzoni. Les dimensions et le travail de ce sarcophage en font un objet bien curieux. Il est couvert à l'intérieur et à l'extérieur d'une écriture hiéroglyphique à peu près inintelligible pour tous, vulgaires et doctes, bien qu'il ait attiré l'attention des philologues les plus distingués de tous les pays. Ce mausolée ou cercueil est une véritable histoire biographique; on suppose que ces inscriptions racontent les hauts faits et les vertus des rois et des héros qui y furent ensevelis. Belzoni le découvrit dans une des cavernes les plus profondes et les plus délétères de Gournon, sur les bords du Nil; mais la momie avait été enlevée long-temps auparavant. Le gouvernement anglais ayant refusé d'en faire l'acquisition, sir John Soane, pour éviter qu'il ne vînt à échoir à quelqu'un des commissaires étrangers envoyés pour l'exprès examen de cette antiquité, s'empressa de l'acheter; il le paya 2,000 liv. st.

Les antiquités grecques contiennent neuf vases étrusques, dont un, autrefois dans les mains de sir Henri Englefield, est extrêmement rare; et un autre, le cawdor-vase, est d'une remarquable grandeur.

Parmi les antiquités romaines se trouvent des débris réels des temples de Jupiter Stator à Rome; un morceau de chapiteau de l'ordre corinthien de Vesta à Tivoli; un chapiteau tout entier du même ordre, etc. Par contraste, on voit à côté des fragmens de l'architecture gothique, tels que des colonnes avec bases et chapiteaux, des arches, des frises du vieux palais de Westminster de l'époque normande et du temps de Richard Ier et d'Edouard III.

Parmi les peintures se trouvent les douze tableaux de Hogarth, dont

huit sont connus sous le nom de *The Rake's progress*, et les quatre autres sous celui de *The Election*. Les premiers furent achetés 570 guinées par sir John Soane; les seconds échurent d'abord à l'artiste Garrick pour la modique somme de 200 liv. st., grâce à des circonstances particulières. En 1823, après la mort de Garrick, sir John Soane en fit l'acquisition pour 1732 liv. st.

On distingue aussi dans la collection de peinture : *Amour et Beauté* (ou le *Snake in the grass*), par Jos. Reynolds; trois *Vues de Venise*, par Canaletti; *Lear et ses filles*, par Howard; les *Joueurs au village*, par Bird ; une aquarelle de *Milton et ses filles*, par Westall ; un tableau d'Angélica Koffman; quatre de Piranesi, etc.

— Le concert vocal donné le jeudi, 25 avril, dans la salle du théâtre Italien, par les élèves de l'école de musique religieuse de M. Choron, et à leur profit, a eu lieu en présence d'une assemblée plus brillante que nombreuse. L'exécution des divers morceux qui le composaient a été digne à la fois du maître et des élèves. C'est merveille de voir avec quel goût, quelle précision, quelle justesse d'intonation, des jeunes gens dont la voix est à peine formée rendent une musique belle sans doute, mais qui n'a pour elle ni le prestige de l'orchestre, ni les ornemens auxquels sont accoutumées nos oreilles.

Plusieurs morceaux ont été redemandés avec acclamations. On a surtout applaudi le magnifique *Dies iræ* de Mozart; un joli duetto de Clari, petit bijou musical qui formait le plus piquant contraste avec les grandes et sévères compositions de Mozart et de Hœndel, et qui a été rendu avec goût et pureté, par M. Jansenne et Mademoiselle Bairès ; enfin le *Chant de victoire de Marignan*, curieux débris de la musique du seizième siècle.

Somme toute, public et bénéficiaires ont dû être satisfaits l'un de l'autre. Espérons que le succès obtenu par M. Choron déterminera cet habile professeur à nous faire entendre encore des élèves qui lui font tant d'honneur.

—Le Théâtre *Français* a donné une tragédie intitulée *Caïus Gracchus* qui attire la foule chaque soir.

L'abondance des matières nous empêche d'exprimer aujourd'hui notre opinion sur cette nouvelle pièce.

— Le théâtre des *Variétés* vient de donner une comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Ancelot et Comberousse ; en voici l'analyse :

Madame d'Egmont, fille du cardinal de Richelieu, sous le costume de femme de chambre, a voulu essayer des amours populaires. Un rendez-vous donné au Palais-Royal à Renaud, simple commis-marchand, a été troublé par l'arrivée de son père, et aussi de je ne sais quel comte, son amant du grand monde, qui pense l'avoir reconnue sous ce déguisement. Avec un peu d'adresse, elle sait éviter ces grands seigneurs qui viennent se jeter ainsi à la traverse de son amour bourgeois.

A Versailles, où nous sommes transportés au second acte, tout est en émoi au sujet de la présentation de madame Dubarry à madame la Dauphine. Il y a cercle dans la galerie en attendant l'heure de la cérémo-

nie. Par hasard, Renaud, le commis-marchand, jeté par le comte sur le passage de madame d'Egmont, reconnaît sous les riches atours de la dame d'honneur sa pauvre maîtresse de la rue Ticquetonne; ainsi donnée en spectacle à toute la cour, la noble dame paie d'assurance, tellement que Renaud lui-même, entouré de gens qui se saisisssent de lui pour outrage fait à la puissante comtesse, ne sait à quoi s'en tenir sur cette femme qu'il aime tant et qui lui a donné tant de preuves de son amour libéral.

Au troisième acte, Renaud est enfermé dans une maison de fous; et cette femme noble et riche, que son amour de jeune homme bourgeois et naïf a failli compromettre, madame d'Egmont revient à lui sous son simple costume pour l'aimer encore et faciliter sa fuite. Cette scène a produit un grand effet.

Une mise en scène des plus brillantes, des décorations riches et fraîches, des costumes élégans, ont contribué, avec le jeu des acteurs, à obtenir un succès extraordinaire. Vernet, dans le rôle du jeune Renaud, et mademoiselle Jenny Colon, dans celui de la comtesse d'Egmont, ont mérité et obtenu d'unanimes applaudissemens.

— *Georges*, mélodrame en trois actes de feu M. Lebas, a réussi complétement au théâtre de la *Gaieté*.

MM. Achille Allier et Desrosiers, imprimeurs à Moulins, vont publier l'*Histoire pittoresque de l'ancien Bourbonnais*, accompagnée de jolis dessins. Nous en rendrons compte dans nos prochaines livraisons.

— M. Danielo va publier une *histoire des villes de France*. Les écrivains, les publicistes les plus distingués, les députés les plus influens se sont empressés d'appuyer cette entreprise par la recommandation de leurs suffrages. M. de Châteaubriand qui, dans ses profondes *Etudes* sur la *chute de l'empire romain* et sur l'*histoire de France*, a désigné M. Danielo comme un *littérateur instruit et érudit*, lui a promis ses bienveillans conseils; c'est à eux déjà que l'auteur doit le courage d'avoir entrepris ce travail.

L'*Histoire de toutes les villes de France* paraîtra tous les mois par livraison de 160 pages in-8°, à dater du commencement d'avril 1833, Elle sera donc publiée dans les mêmes périodes, sous le même format et sous le même volume que la plupart des revues littéraires.

Le prix d'une année d'abonnement ou de 12 livraisons est de 30 fr.; le prix de 6 livraisons est de 17 fr.; le prix de chaque livraison séparée est de 3 fr. 50 cent.

On souscrit à Paris, au bureau de l'*Histoire des villes de France*, chez M. Kæppelin et compagnie, rue du Croissant, n° 20.

— Dans notre première livraison, nous avons annoncé l'AGRONOME, journal d'agriculture qui se publie à Paris, rue de Choiseuil, n° 2 bis, à 5 fr. par an: nous nous faisons un devoir de le recommander à nos lecteurs; c'est le seul recueil en ce genre qui mérite de fixer l'attention du public.

FORFELIER, *gérant*.

L'Echo de la Jeune France.

Lith de Lemercier

Levasseur del

Rose-Madelaine.

mai 1833

SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE.

LE COMITÉ DE PARIS A LA JEUNESSE FRANÇAISE.

Lorsqu'il nous vint à la pensée de fonder l'*Écho de la jeune France*, ce fut la jeunesse française que nous eûmes en vue : nous conçûmes la noble ambition de lui donner une tribune, de peur qu'au milieu de tant de décrépitudes qui encombrent la surface du pays, on ne se prît à croire que la France aussi était décrépite; de peur qu'au milieu de toutes ces corruptions de cœur et d'esprit que le siècle philosophique a laissées derrière lui comme un immense limon, on ne se prît à croire que la France aussi était corrompue; de peur qu'au milieu de toutes ces débauches anti-sociales et anti-chrétiennes d'une littérature convulsionnaire, on ne se prît à croire que la France aussi était immorale et athée. Nous avons élevé nos tentes sur le point qui sépare le présent de l'avenir, et de là, appelant à nous cette noble et généreuse jeunesse, nous l'avons conviée, au nom des intérêts de la France toute entière, à se serrer autour de son drapeau, et à former, sur les derrières de cette société qui se disperse et s'en va, une de ces puissantes réserves qui sauvent les armées et préviennent la chute des empires.

Cet appel a été en partie entendu (1), et la jeunesse de la France a compris qu'il était utile et beau de préserver cet avenir qui lui appartient, qui n'appartient qu'à elle; cet avenir que quelques vieillards, tristes restes des vices et des crimes d'une autre époque, veulent jouer, un pied dans la tombe, sur la dernière carte de leur ambition et de leur perversité.

Mais il ne faut point que la jeunesse française se contente d'une ferveur inactive et d'une sympathie morte; l'œuvre que nous avons entreprise est difficile et grande, et ce n'est point par des forces isolées qu'elle peut s'accomplir.

Replacer dans ce pays la religion et la morale, ces deux grandes bornes sociales; retremper la littérature à la source du beau et du vrai, dont elle s'éloigne chaque jour; nettoyer le pays de cet amas de saletés dont des plumes cyniques l'inondent; égaler, s'il se peut, le dix-septième siècle sans l'imiter, c'est là un travail de géant, qu'une grande et unanime coalition peut mener à bien.

Il faut que quiconque a une pensée chrétienne, quiconque a une pen-

(1) Dans l'espace d'un mois plus de 2000 jeunes gens y ont répondu avec un enthousiasme difficile à décrire. Nous devons citer entre autres nos frères des écoles de Toulouse, Caen, Poitiers, Dijon.

sée sociale, quiconque a une pensée de haute littérature, la retrouve ici reflétée comme dans un immense miroir.

Il faut que l'homme de l'Évangile puisse nous regarder avec quelque utilité du haut de la chaire; il faut que du sein des écoles cœurs et esprits puissent se tourner vers nous comme vers ces flambeaux qui, au milieu des catacombes romaines, ne sont point encore le jour, il est vrai, mais y conduisent.

Il faut que l'artiste rencontre dans nos pages l'art ramené à ces sources d'inspirations morales et religieuses qui rafraîchissent l'incroyable sécheresse d'une époque pour laquelle le ciel n'a plus de rosée; il faut que le poète apprenne à regarder la poésie en se plaçant sur ces hauteurs d'où Raphaël envisageait la peinture; il faut enfin qu'après avoir un moment cédé la place au philosophisme et à l'incrédulité qui ont voulu tout recréer, et qui ont avorté de tout, le christianisme, cette grande muse du monde, reprenne son admirable épopée qu'il semblait avoir fermée sur les noms de Bossuet, de Racine et de Fénelon.

Mais pour arriver à ce grand résultat, à ce résultat qui doit être utile à tous, tous doivent nous venir en aide. Ce n'est qu'en marchant à l'aide de tous les travaux et de toutes les lumières que nous pourrons envisager le but sans désespérer d'y atteindre.

Que la jeunesse française se le rappelle, l'œuvre que nous avons entreprise, c'est la sienne; la cause que nous défendons, c'est sa cause; le triomphe que nous voulons décider, c'est son triomphe; la défaite que nous éprouverions serait sa défaite.

Nous ne sommes point de ceux qui pensent que l'encyclopédie des choses humaines peut être renfermée dans quelques têtes. Un véritable journal est comme un drapeau : une seule main semble le tenir, mais les mains de tous le défendent; il est ferme, il est haut, il est inébranlable, parce qu'il résume la force de toute une armée.

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que les provinces doivent, dans les régions intellectuelles, comme dans les régions administratives, se borner à tourner obscurément, et comme d'humbles satellites, autour de ce centre de bitume qui n'éclaire qu'à la manière des volcans, par la lave et les incendies. Il est plus facile de mettre la France hors la liberté, que de la mettre hors l'intelligence; et il y a une chose que ni la Révolution ni l'Empire n'ont pu centraliser : c'est le sens et l'esprit.

Placés que nous sommes au centre d'un immense mouvement moral et intellectuel, nous n'avons la prétention ni de le dominer ni de le conduire, nous voulons l'exprimer. A nous la tâche de coordonner les lignes lumineuses qui nous arrivent de la circonférence, à la jeunesse de la France la tâche de nous envoyer de tous les points du pays ces lumières dont nous avons besoin. A nous la tâche de former un ensemble de tant de

richesses éparses, et de tant de trésors enfouis; à la jeunesse de la France celle de diriger vers nous tous ces filons précieux. Nous penserons avec les pensées, nous raisonnerons avec la logique, nous sentirons avec les sentimens de tout le monde; et nous écrirons, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous la dictée d'une coalition de cœurs et d'intelligences. En un mot, l'on se souvient de ce merveilleux miroir d'Archimède, qui, en concentrant la lumière du soleil dans un formidable faisceau, produisait de si étonnans effets; eh bien! le miroir d'Archimède est dressé, c'est maintenant à la jeunesse française de nous envoyer les rayons.

JULES FORFELIER, secrétaire.

Nous, recevons de tous les points de la France, d'honorables adhésions à l'occasion de cette profession de foi qui est celle de tous les jeunes gens dont nous sommes les organes. Nous avons reçu aussi, à la même occasion, L'ASSURANCE POSITIVE de hautes et puissantes coopérations. De belles vies, de beaux talens et beaux noms viennent se ranger à l'envie autour de la bannière que la jeunesse française a arborée pour sauver la société. Il y a quelque chose de touchant à voir ainsi les gloires de l'âge viril et de l'âge mûr, suivre notre jeune drapeau pour nous aider à conquérir l'avenir, comme un noyeau de vétérans qui, échappés aux désastres des batailles, se réunissent à la nouvelle armée qui doit les réparer. Tant, et de si éclatantes sympathies augmenteraient notre foi et nos espérances, si nous en avions besoin. Parmi les lettres que nous avons reçues, nous publions celles de MM. Fitz-James, Guiraud et de Dreux-Brezé, elles s'adressent, non-seulement à nous, mais à nos amis.

Quoique déjà vieux, j'espère ne pas compter encore parmi les décrépitudes dont votre prospectus fait le triste tableau.

Je me crois jeune, au moins par le cœur, et je voudrais que tous les hommes de mon âge aimassent autant que moi la jeunesse. J'aime à lui voir prendre son rang: et puisqu'en effet l'avenir lui appartient, je trouve juste qu'elle fasse entendre sa voix fière, indépendante et généreuse, et nous dise comment elle veut qu'on lui prépare cet avenir qu'elle doit traverser.

L'entreprise que vous avez annoncée sous le nom de l'*Echo de la Jeune France* a donc toute mon approbation, et si vous persévérez dans vos principes, je ne doute pas que vous n'obteniez promptement les plus heureux résultats.

La gravité sied bien aux jeunes gens, à une époque où tant de vieillards se montrent légers, inconséquens, et surtout incorrigibles.

Puisqu'ils ont retourné le monde, ils doivent trouver simple de recevoir de vous des leçons que dans d'autres temps ils auraient eu le droit de vous donner; vous n'espérez pas, sans doute, plus que moi les en voir profiter.

Soyez donc des écrivains sérieux, et si vous voulez que l'on vous respecte, sachez respecter la morale et la religion si long-temps dédaignées; mais souvenez-vous que, dans cette route, les écueils sont l'intolérance et la pédanterie.

Mes vœux vous suivront dans le cours de vos travaux, Messieurs, et si le succès ne répondait pas à votre attente, je vous féliciterais toujours d'avoir donné un bon exemple, et vous sauriez vous en consoler avec l'estime des honnêtes gens.

FITZ-JAMES.

Je viens de lire votre nouveau prospectus dans *la Quotidienne*, et j'ai vu avec une vive satisfaction que votre parole est devenue grave et religieuse, comme il convient à tout ce qui veut avoir du retentissement dans notre France actuelle. La révolution de 91 a brisé à tout jamais les hochets littéraires dont s'amusaient les vieux enfans du dix-huitième siècles. A vous maintenant, jeunes hommes, à vous de grandes destinées à remplir, et pour vous y préparer, à vous des études sérieuses, des pensées fortes et élevées.

C'est une noble idée de tenter en faveur de notre littérature ce que d'autres jeunes gens, vos dignes émules, ont déjà opéré en faveur de la philosophie; et de compléter ainsi l'action sociale de la *Revue européenne*, consciencieuse et religieuse publication comme le sera la vôtre.

Je vous félicite, messieurs, d'appartenir à cette jeune France qui a déjà la main sur notre avenir; je vous félicite particulièrement d'avoir exprimé ses sentimens avec noblesse et vérité. Oui! votre appel sera entendu, et l'on ne saurait douter du succès d'une entreprise qui a pour garantie vos talens et votre bonne foi, et cette passion du vrai et du beau qui anime toutes ces jeunes intelligences auxquelles vous vous adressez.

Pour moi, Messieurs, qu'une vive sympathie retient encore au milieu de vous, malgré les efforts du temps qui commencent à m'en éloigner; je vous remercie de la confiance que votre lettre m'a exprimée. Je sens que je retrouverai aisément toute l'ardeur de votre âge, pour jouir avec vous du succès qui vous attend; et je désire être assez heureux pour que mes nombreuses occupations me permettent de m'associer à des travaux qui tendent à un si noble but.

Agréez, messieurs, etc.

A. GUIRAUD.

Si j'arrive bientôt à l'âge où je ne pourrai pas dire que j'appartiens à la jeune France, vous avez cependant parfaitement raison de penser que personne plus que moi ne sympathise avec les sentimens nobles et généreux de la jeunesse française; c'est assez vous dire que j'applaudis de tout cœur au projet que vous allez réaliser en élevant une nouvelle tribune où tant de voix jeunes et pures pourront se faire entendre. J'ai lu avec un véritable intérêt, dans *la Quotidienne* du 24 mai, le prospectus de l'œuvre que vous voulez fonder, et j'approuve complétement la ligne que vous vous êtes tracée.

Appuyés sur la religion et la morale, libres de toute suggestion envers le passé, l'avenir s'ouvre devant vous sous les auspices les plus favorables. Nous vivons à une époque que l'on peut appeler *de démonstration*, où toutes les erreurs doivent disparaître, où bien des masques sont déjà tombés! Que d'illusions détruites depuis trois années et sur les hommes et sur les choses! Aidons au temps; et d'ici à peu nous serons étonnés nous-mêmes de l'immense carrière que nous aurons parcourue; Dieu semble nous avoir envoyé la seconde révolution, comme il envoya aux hommes de l'ancien temps le déluge, afin de les régénérer par une seconde épreuve. Mais déjà les eaux baissent, la tempête se calme, et le moment n'est pas loin ou les promontoires submergés commenceront à se découvrir, où toutes les vérités religieuses et sociales brilleront d'un nouvel éclat.

Sans me permettre de vous donner des conseils, souffrez, Messieurs, que je vous recommande de vous attacher aux principes et non aux personnes; vous montrant sévères à l'égard des doctrines perverses et hypocrites, applaudissez à tout ce qui vous paraîtra louable et bon. Si quelques hommes, indépendans comme nous, défendent les vrais principes de liberté, donnons-leur les éloges qu'ils méritent. Élévation de sentimens, mesure et politesse dans la polémique doivent être le caractère distinctif des hommes de notre opinion. C'est ainsi que toute idée d'exclusion doit être écartée, et que toute distinction de parti doit disparaître avec le temps. Le triomphe de nos doctrines, Messieurs, sera celui de la vérité sur le mensonge, de la réalité sur les illusions, du patriotisme sur l'intrigue et la servilité.

Mais je ne fais qu'exprimer des sentimens qui sont les vôtres, sentimens auxquels je m'unis sincèrement.

DREUX-BRÉZÉ.

LES RUINES.

Méditation.

Nous ne sommes point de ceux qui, prompts à désespérer de l'humanité, lèvent tristement les mains sur une société expirante et qui avec une de ces philosophies passives qui savent tout souffrir et ne savent rien empêcher, s'abandonnent sans lutte et sans efforts aux courans qui roulent vers les abîmes en emportant peuples, institutions, croyances, lettres, arts et trônes dans leurs grandes eaux. Ces suicides prématurés sont la perte des nations, et nous n'envions point à Brutus et à Cassius, qui se percèrent de leur épée au commencement de la bataille de Philippes, le titre de derniers des Romains. Nous aimons mieux ouvrir de nouvelles routes à notre patrie que de clore ses destinées sur notre nom; et l'on ne nous verra point, tant qu'il y aura une espérance, déserter le champ de bataille où nous avons planté notre drapeau. Aussi notre première pensée a-t-elle été de montrer une route ouverte à la jeune France, de lui donner vue sur l'avenir avant de nous occuper des désolations du présent, de réchauffer son courage en lui présentant dans le lointain l'image étincelante de la victoire, pour qu'elle eût la force de surmonter les obstacles et les périls sans cesse renaissans du combat. Tant que la jeunesse française sera pour nous, nous ne désespérerons point encore.

Lorsque les assassins de César l'entourèrent, le poignard à la main, sur le vestibule du sénat, il se défendit d'abord seul contre tous, et ce ne fut qu'après avoir vu Brutus parmi les assaillans qu'il s'écria : *Et toi aussi, mon fils*? et il livra sa poitrine aux poignards, en se couvrant la tête de son manteau. La littérature française doit faire comme César; tant que la jeune France ne sera point parmi les assaillans, elle peut, elle doit se défendre; tant qu'elle n'aura point à dire : *Et vous aussi, mes fils ?* il n'est point temps encore pour elle de se couvrir la tête de son manteau.

Renversant à dessein l'ordre chronologique, nous avons dit les tendances et l'avenir de la littérature, avant d'avoir envisagé son état actuel. Il faut maintenant revenir sur nos pas et nous lancer à travers ce chaos devant lequel reculeraient les plus fiers courages. En suivant la route que nous avons choisie, nous avons fait comme des voyageurs qui prendraient, par le Paradis de Milton pour arriver à l'Enfer du Dante; nous avons, pour ainsi dire, enveloppé nos lecteurs des fraîcheurs du ciel, nous les avons humectés d'une divine rosée avant de leur faire traverser, avec nous, ces torrens de bitume et ces fleuves de flammes dont est sillonnée cette époque damnée qui semble bouillir dans une immense fournaise d'où s'é-

chappent des grincemens de dents et des hurlemens sinistres qu'on appelle, je ne sais pourquoi, la littérature du XIXe siècle.

Lorsque nous nous recueillons dans la solitude de nos pensées en face de ce spectacle de désolation et de désespoir, il nous vient à l'esprit une idée : c'est que dans le tableau qui se déroule devant nos yeux il y a quelque chose de pareil à cet amas de ruines qui contriste les regards du voyageur assis sur les lieux où furent Memphis et Babylone. Là, ce ne sont que des pierres qui couvrent le sol, des palais et des édifices qui se sont écroulés, des remparts et des temples qui sont en poussière; ici, ce sont des ruines morales, des débris de croyances, un vaste renversement de sentimens et d'idées; ce n'est plus seulement le corps défiguré d'une société expirée dont les outrages du temps emportent chaque jour quelque chose, c'est son ame même, son ame immortelle, livrée aux vers du sépulcre et aux lentes corruptions de la mort.

Non, lorsque Volney assis sur les ruines de Palmyre évoquait dans ses mélancoliques méditations les siècles écoulés; lorsque son imagination relevait ces murailles écroulées, remplissait ces rues desertes et ces temples vides, lorsqu'il comparait ce mouvement et ce bruit de vie qui les animait autrefois a cette immobilité de la tombe et à ce silence de la désolation; non ses pensées n'étaient point encore aussi tristes que les nôtres. Les ruines matérielles des villes et des empires ont leur poësie. Chaque peuple a sa mission sur la terre; quand il disparaît c'est qu'il l'a accomplie, c'est qu'il a vécu sa vie, c'est qu'il a clos ses destinées. Ces immenses débris laissés sur le sol sont comme les ossemens des sociétés détruites que les nations vivantes mesurent avec une curieuse terreur, agenouillées devant ces dépouilles colossalles et ces cadavres géans. Joignez à cela le travail continuel de la nature qui jette à pleines mains ses magnificences et ses joies sur ces pages de deuil, couronnant de fleurs les ruines, versant la vie sur ces créations de main d'homme, condamnées par leur origine à la mort; regagnant chaque jour un pied de ce terrain que la vanité humaine avait usurpé sur elle, et y arborant ses couleurs en répandant les flots d'une éternelle verdure sur la cendre des empires et la poussière des cités. Mais les ruines morales qui frappent nos regards n'apportent ni ces consolations ni ces compensations avec elles. Ce qu'un homme d'état disait en 1814 du plus grand génie de ce siècle, on pourrait presque le dire du siècle lui-même : « C'est un cadavre, seulement il ne pue pas encore. » Toutes les formes extérieures sont bien debout, toutes les apparences de la vie subsistent, mais l'ame qui soutient le corps de sa force, qui le réchauffe de sa chaleur d'ame, n'y est plus; si vous mettiez la main sur le cœur de cette société vous le trouveriez froid; si vous touchiez du doigt ce corps qui semble intact et entier il s'en irait en poussière comme ces morts étranges, qui restés

debout sous le coup de la foudre, ne sont plus que cendre dès qu'on les a touchés. On dirait que la société s'est comme pétrifiée sous ce vent d'immoralité et d'athéisme qui a soufflé sur elle pendant tout un siècle, et l'on éprouve une terreur indéfinissable à découvrir que sous ces formes de vie il y a le néant, et que le ver du sépulcre habite déjà le cœur pendant que les extrémités semblent encore se mouvoir et s'agiter sous l'influence de ces convulsions nerveuses qui tourmentent les cadavres. La mort dans ces caveaux funèbres où nos froides dépouilles vont dormir sous la sauve-garde de la croix, la mort attriste mais ne surprend pas. Le spectacle des cités en ruines, dernier monument des nations éteintes et des sociétés éclipsées, ce spectacle remplit l'âme de douleurs et de mélancolie, mais les mystérieuses harmonies de ces débris matériels, avec une grande existence sociale et politique détruite et évanouie, satisfont l'ame tout en l'affligeant. Ce qui serre notre cœur d'une tristesse profonde, ce qui verse l'amertume sur toutes nos pensées, ce qui remplit l'ame de terreur et de désespoir, c'est de sentir tout à coup au milieu d'une société debout, au milieu des villes dont les murailles sont restées fermes et hautes, au milieu de nations qui semblent pleines de force et de vie, c'est de sentir la formidable présence de la mort; c'est de respirer tout à coup je ne sais quelle odeur cadavéreuse, c'est de voir son cœur défaillir sous un air glacé, qui souffle des tombeaux; c'est d'être obligé de se dire au sein d'un simulacre d'existence, à la lueur des rayons menteurs d'une lumière factice, à mesure qu'on avance à travers ces nations d'où la vie morale et intellectuelle s'est retirée, à travers ces régions où le soleil des croyances a cessé d'échauffer et de luire, c'est d'être obligé de se dire en joignant de terreur les deux mains sur sa poitrine : *Dieu, qu'il fait froid !*

Comme cet empereur romain dont parle l'histoire, la société actuelle meurt debout. Ceux qui ont parcouru la Sicile se souviennent de ce couvent célèbre où la terre, jouissant de la propriété de dessécher et de conserver les corps, les moines, à une certaine époque de l'année, revêtent de leurs anciens costumes toutes les grandeurs de la terre auxquelles ils ont accordé l'hospitalité de la tombe, ministres, papes, cardinaux, guerriers et rois, et, les rangeant sur deux files dans leurs vastes catacombes, font passer le peuple à travers cette haie de squelettes, et effraient les vivans d'une immortalité de cadavres. Eh bien! ce couvent sicilien est l'image de notre état social. Sous ces habits d'apparat dont on décore les arts et la littérature, il n'y a point de cœur qui batte, et ce sont des morts qui attachent sur tous des yeux fixes, éteints et froids quand vous demandez au siècle où sont les inspirations, où sont les arts, où est la littérature. Ne réveillez point les échos de ces ruines morales et intellectuelles; là où retentirent les divins concerts de Racine; là où le

fier génie de Corneille jeta vers le ciel de si mâles accens; là où Bossuet, suspendu entre le ciel et la terre, semblait parler la langue divine à son terrestre auditoire, vous n'entendrez plus que des cris sauvages, un bruissement étrange et de rauques clameurs, de même que le cri du chacal ou les croassemens des oiseaux de proie, répondaient seuls à la voix du voyageur invoquant l'ombre de Palmyre. Comme ces bourreaux qui étendaient jadis sur le chevalet les vierges chrétiennes, ils ont pris la littérature française et l'ont baignée dans le sang et trempée dans la boue des arènes. Elle est là, étendue à terre, mutilée comme une madone de marbre que des iconoclastes auraient jetée à bas de son piédestal, sans vie, sans force, sans couleur, toute couverte des pâleurs de la mort, livrée aux insultes et aux outrages des bourreaux, qui ont assouvi leurs infâmes débauches sur ce corps qui déjà n'est presque plus qu'un cadavre, insultant ainsi par leurs atroces voluptés la chasteté qu'ils n'ont pu vaincre et qui s'est retirée tout entière dans le cœur.

Comment, partie de si haut, la littérature française est-elle descendue si bas? Comment un édifice qui semblait bâti pour des siècles est-il déjà en ruines? C'est ce qu'il importe de rechercher et de dire.

Lorsqu'on est assis sur les débris d'une ville renversée, on repasse dans sa pensée les causes qui ont amené sa chute et présidé à sa destruction; on examine le terrain sur lequel la dernière bataille a été perdue; on cherche de l'œil le dernier monticule où les braves ont tenu ferme, et où, après avoir tourné la tête pour jeter encore un regard sur leur patrie, ils sont morts en la défendant; comme Germanicus, dans ces plaines fatales dont le triste aspect rappelait des souvenirs plus tristes encore, on se dit en soupirant : « Ici les légions furent enfoncées par la cavalerie, ici les aigles romaines tombèrent sur un tas de cadavres, ici mourut Varus; ou bien encore on cherche à deviner par quel pan de muraille la conquête entra dans Babylone ou dans Palmyre; car les conquérans sont comme des fleuves taris : ils laissent après eux un vaste lit creusé dans les ruines. Alors les générations écoulées sortent de la poussière, l'imagination repeuple ces solitudes, les fléaux de Dieu se redressent de toute leur hauteur dans ces plaines désertes et ces villes silencieuses. On revoit les César et les Alexandre, et l'on assiste à ces effroyables batailles d'Attila, dans les plaines catalauniques.

La littérature, et par ce mot nous entendons l'ensemble des arts de l'intelligence, la littérature aussi a eu ses conquérans, ses dévastateurs, ses barbares, qu'il faut évoquer sur les débris qu'ils ont laissés derrière eux. Ces invasions, si effrayantes dans le monde matériel, ne l'ont pas été moins lorsqu'elles se sont renouvelées dans le monde des idées, et leurs suites ont été peut-être plus déplorables encore. Il importe de dire par qui furent frappés les premiers coups dont nous voyons aujourd'hui

les conséquences dernières; il importe de suivre dans toutes leurs phases ces efforts inouis de désorganisation et ce travail de ruines; il est nécessaire de montrer par quelle porte et par quel pan de muraille la destruction et la désolation entrèrent, en se donnant la main, dans la littérature; comment ce champ, couvert de si belles espérances, apparut tout à coup fauché et nu comme une plaine où deux armées se sont rencontrées; comment on n'aperçoit plus de tout côté que des statues à terre et des piédestaux vides, comment il semble que la génération actuelle ait mission de faire tout périr jusqu'aux débris. Dans le monde intellectuel, comme dans le monde des choses, il y a des Attila, des fléaux de Dieu, qui, nés pour détruire, résument par leur nom toute une époque de renversemens. Pour répondre à notre évocation, leurs bannières vont se redresser à côté des ruines qu'ils ont faites. En soufflant sur la poussière du temps, vous verrez qu'il y a un cachet sur tous ces fragmens informes que le bras des destructeurs a entassés, vous comprendrez l'énigme de cette dissolution morale dont vous êtes les douloureux témoins, et qui n'est que le dernier terme d'un immense ébranlement qui date de plusieurs siècles; vous toucherez du doigt le vice qui ronge le cœur de cette société et de cette littérature, et alors, jeunes hommes, vous, nos amis et nos frères, capables de créer, parce que vous êtes capables de croire; dignes de la liberté, parce que chez vous la liberté n'est point un calcul, mais une foi, ce sera à vous d'animer de votre esprit toutes ces froides dépouilles; ce sera à vous de dire aux cadavres du dix-neuvième siècle : « Levez-vous et marchez! »

N.

ROSE-MADELEINE,

A MADAME LA COMTESSE DE R.....

> Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle
> De l'amour filial le plus parfait modèle.
> Tant qu'il existera des pères malheureux,
> Ton nom consolateur sera sacré pour eux.
>
> DUCIS.

Tendresse filiale! pensée permanente, pensée du cœur que rien jamais ne remplace dans la triste carrière humaine; seule fleur, placée au seuil de la vie, afin que traversant d'abord ses parfums, nous les répandions ensuite sur le reste de la longue route. Tendresse filiale! apprends-nous quelques-uns de tes secrets pour le bonheur, réveille en nous quelques-uns de ces souvenirs, qui gardent leur fraîcheur malgré la stérilité des vieux ans; donne-nous des larmes, de ces larmes qui coulent toujours et que nul froid ne glace, et que nul soleil ne dessèche, et que nulle

joie ne peut deviner !..... Dis-nous bien haut les noms que tu as rendus bien grands, mais dis-nous tout bas celui de Rose-Madeleine. La jeune fille rougirait de l'entendre prononcer où ne sont pas les échos de ses montagnes.

Dans un des vallons du Béarn, à peu de distance de la ville de Pau, au bord du ruisseau de Nées, qui charrie dans ses sables de petites parcelles d'or, et dont la source surgit tout à coup du sein de la terre comme le jet d'eau d'un vaste puits artésien, est situé le village d'Iseste, patrie du célèbre Bordeu, d'où l'on aperçoit le pic du midi, qui, après s'être élevé à une hauteur de plus de 1500 toises, divise son sommet en deux flèches aiguës, ce qui lui a fait donner le nom de pic des jumelles. Un peu au-dessus de ce village, s'ouvre du côté du levant la grotte d'Espalungue, qu'on ne peut visiter qu'aux flambeaux; ses larges voûtes présentent dans leurs stalactites et leurs pétrifications, une multitude de formes bizarres parmi lesquelles les habitans d'Iseste font admirer au voyageur des ressemblances extraordinaires, qu'on pourrait varier selon son imagination ou sa fantaisie, mais qu'on s'empresse de reconnaître pour ne pas affliger l'orgueil national. Cependant leur fameuse grotte n'est pas la seule chose qui doive exalter cet orgueil, car c'est dans le village d'Iseste qu'avait pris naissance Rose-Madeleine, la jeune fille dont nous racontons l'histoire. Elle avait perdu sa mère étant encore toute petite, et quelques mois après elle se trouva orpheline, parce que son père quitta le pays dans lequel il laissait sa fille confiée aux soins de Marguerite, sa seule parente. L'enfant croissait en âge et en sagesse, et le ciel la bénissait chaque matin et chaque soir afin de lui remplacer la bénédiction paternelle; à sept ans, bruyante et vive, elle courait le long de son frais ruisseau pour y cueillir les cloches blanches du liseron des fontaines, ou se pencher comme les fleurs de la circie sur le miroir fuyant des eaux, qui réfléchissait ses longs cheveux blonds, plus grands qu'elle, et d'une nuance dorée, presque inconnue dans le pays; à seize ans, modeste et baissant toujours ses beaux yeux noirs, elle était la bienvenue de tout le village; on lisait sa vie sur son front; vie au soleil, au grand air, au bruit des cascades, au chant des oiseaux, vie active, transparente et fleurie qui s'effeuillera jour par jour, mais qui ne se fanera jamais; et cependant à seize ans Rose-Madeleine avait beaucoup pleuré, beaucoup souffert dans ceux qu'elle aimait. Depuis quelque temps on ne la voyait plus le dimanche au village, bien qu'elle fût plus fidèle que toutes les autres au jour du Seigneur; elle n'avait plus d'instant pour la danse, bien que pas une de ses compagnes n'eût plus de joie au cœur, quand la fête révérée d'un saint béni à la ronde venait accourcir la longue semaine. Elle avait déjà

refusé deux fois de se marier, d'abord avec Julien, fils d'un riche fermier du village, et elle avait été joyeuse de son refus; puis avec Alexis, sans héritage et orphelin, et elle en pleurait toujours : aussi Alexis n'avait pas perdu toute espérance; lui dont le travail de chaque jour était d'aller recueillir dans les sables des petites rivières voisines les paillettes d'or qui s'y trouvent mêlées, lui si pauvre et que cet or n'enrichissait pas, pouvait du moins se croire aimé. Il se dit en lui-même : essayons une nouvelle prière auprès de Rose-Madeleine, et pour que cela me porte bonheur chargeons notre bon curé qui m'a protégé dès mon enfance de faire cette seconde demande à ma place. C'était déjà lui donner une bénédiction, et le vieux pasteur dans sa longue vie n'en avait jamais refusé aucune. Prêtre selon le cœur de Dieu, homme de bien selon l'Evangile, il passait parmi les pauvres leur donnant le peu qu'il avait, puis leur prêchant le bonheur de la pauvreté par expérience, et leur annonçant un royaume dont il ne se trouvait pas exclu.

Qu'il est grand et placé haut dans la chaire de vérité, celui dont les œuvres traduisent les saintes paroles, les œuvres, intelligence de la loi, esprit de la lettre, alphabet de la vraie croyance pour les simples et les petits !!!

Quand le pasteur visitait une de ses chaumières sans porter à toutes les autres leur part de consolation, de conseil, d'encouragement, les habitans de cette chaumière se faisaient de sa présence un présage de bonheur : aussi Rose-Madeleine le voyant entrer chez Marguerite eut une pensée si douce qu'elle ne put cacher son émotion, d'autant que le pieux présage était bien pour elle, puisque Marguerite était absente; elle resta debout, immobile et ses grands yeux noirs se fixèrent sur les cheveux blanchis du vieillard, qui lui représentait son père, et le vieillard alors lui parla. On eût retrouvé dans ce doux tableau la simplicité grande et pure des mœurs antiques, et le souffle des vieux jours semblait lui prêter sa jeunesse. Le nom d'Alexis fut souvent répété dans ce long entretien, ou plutôt dans cette longue exhortation, car la jeune fille, par une habitude religieuse et comme si sa cabane se fût changée en église, écoutait toujours et tremblait d'avoir à répondre : « — Mon enfant, continuait » l'humble pasteur, mon enfant, Dieu permet rarement à l'homme de » refuser le bonheur qu'il prend soin de lui garantir; il veut autant de » soumission pour ses bienfaits que pour ses châtimens, et ne demande » pas des sacrifices et des larmes à ces jeunes ames dans lesquelles sa » bonté de père cherche une sainte joie en action de grâces. Une douce » union, un mariage chrétien est un don du ciel dont vous aurez à rendre » compte pour deux, si votre volonté est seule à s'y opposer; vous êtes » bien jeune, dites-vous, ma fille, la sagesse tient lieu de longs jours; » et croyez-moi, à votre âge, quelques années de plus ne font pas avan-

» cer dans la vie ; vous craignez la pauvreté peut-être dont vous souf-
» fririez pour votre mari, pour vos enfans, mais *la vertu d'une femme*
» *est toute la richesse d'une famille*.....— Je sais, interrompit Made-
» leine, je sais qu'une femme appartient à ses enfans ; son travail, son
» pain, ses veilles, sa vie, tout est à eux, il ne lui reste rien, plus
» rien..... Hélas ! j'y ai pensé bien souvent ! et c'est pour cela que j'ai
» dit à Alexis : non, non, nous sommes trop jeunes encore, moi sur-
» tout..... » Et elle répétait tout bas, « non je n'épouserai pas Alexis ! »
et son cœur se troublait à ces paroles, et son amour se réveillait sous la protection du pasteur. Cet amour pur et fier, le seul dont on ne sait pas rougir, dont on parle dans ses prières, dans lequel on veut tout le ciel de moitié, bien assuré de la couronne qu'il lui garde. La lutte devenait terrible pour la jeune fille ; le bon vieillard lui semblait seul avoir raison. Par une inspiration filiale, elle leva sur lui ses yeux qu'elle tenait baissés, et l'image de son père passant encore devant elle : Oh ! ne me dites pas que ma conduite est coupable dans ce moment ; Oh ! non, ce n'est pas vous qui la jugerez sans indulgence, à présent que je vais tout vous expliquer, à vous seul, à vous seul au moins, en secret, comme en confession..... Mon père autrefois riche est devenu pauvre, alors qu'il devenait vieux ; n'ayant plus son champ ni sa cabane dans ce village où il était né, il me dit un jour : — Rose-Madeleine, si je demeurais plus long-temps dans le pays, je rougirais trop de ma pauvreté, sois sage, enfant, afin que le ciel me pardonne; je te laisse à la protection de Marguerite, près du cimetière où nous avons une croix pour ta mère, que Dieu garde, moi je vais chercher un autre endroit pour mourir ! — J'étais bien petite, il me souleva dans ses bras, afin de me presser contre son sein, puis il partit ; de longues années se passèrent, je parlais de mon père à tout le monde, personne ne me parlait de mon père : il est loin, très-loin sans doute, me disais-je, et je priais et je grandissais beaucoup pour lui.

« Je ne devais pas rester toujours malheureuse : il y a trois ans, le jour de ma première communion, j'avais pleuré plus qu'à l'ordinaire ; mon père revint pour quelques instans dans ce village, ici, dans votre église ; vous vous en souvenez peut-être, il était aveugle, c'était pour me bénir seulement !!!... » La voix de Madeleine était entrecoupée, elle s'arrêta, se mit à genoux, puis continua plus bas : « Depuis cette époque, c'est moi qui suis la fortune, la famille, la bénédiction du vieillard ; je ne puis habiter près de lui dans la ville voisine, où il a voulu demeurer parce qu'on n'y connaît pas sa misère et où je me trouverais souvent sans ouvrage, mais le dimanche est à moi, et la semaine me paraît moins longue étant toute destinée à mon père. Car je lui garde le prix de mon travail de chaque jour ; si je ne pouvais pas travailler, je pourrais demander l'aumône..... ô mon Dieu !..... l'aumône..... oui, encore.....

mais travail ou aumône, tout appartient d'avance à mon père..... c'est un secret au moins!!! et j'aimerais mieux mourir que de le dévoiler même à Alexis. » Les larmes du prêtre tombaient comme une consécration sur le front baissé de la jeune fille. « — Levez-vous, dit-il, levez-vous, la sagesse tient lieu de longs jours!!!» et tout ému il reprit lentement le chemin du presbytère. Alexis l'attendait debout devant la petite porte de l'église : «Tu épouseras Rose-Madeleine, lui dit-il, et la paix du Seigneur sera sur ta maison comme elle est sur celle-ci! » Ils s'agenouillèrent tous les deux devant l'autel.

Le lendemain le curé d'Iseste écrivit à l'évêque du diocèse, avec cette ardeur de charité qui obtient toujours, pour lui recommander le père de la jeune fille. La réponse ne se fit pas attendre, et le dimanche suivant le prêtre put annoncer à tout le village le mariage d'Alexis et de Rose-Madeleine; il prévint donc ses paroissiens que ce mariage serait béni, à pareille heure, dans huit jours. Les deux jeunes villageois le savaient déjà, et pourtant ils se troublèrent à ces paroles comme si eux seuls ne s'y fussent pas attendus. Un murmure d'approbation s'élevait de tous côtés, un bruit prolongé de louanges entourait la jeune fille comme une première fête nuptiale; ses compagnes enviaient son sort par admiration. Elle, tremblante aux pieds de l'autel, rougissait et baissait la tête; Alexis, au fond de l'enceinte, cherchait dans tous les yeux tournés vers lui si l'on devinait son bonheur; mais la voix du pasteur se fit entendre, un profond silence se rétablit, et le sacrifice éternel s'acheva; seulement on remarqua que Julien, le fils du riche fermier, n'avait pas assisté à la messe. — « Que mon père sera heureux bientôt à cause de moi! » Telle fut la dernière pensée de Madeleine le soir, et sa première pensée du matin fut la même, tant son sommeil avait été calme et souriant à son avenir.

La semaine fut bientôt écoulée, on était déjà à la veille du mariage; le curé d'Iseste, que des obligations de son ministère avaient forcé de s'absenter durant quelques jours, devait revenir le soir même, et, d'un instant à l'autre, Rose-Madeleine attendait aussi son père. — Pourquoi Alexis semble-t-il si triste? Pourquoi ses yeux se remplissent-ils de larmes en regardant entre ses mains une boucle blonde des beaux cheveux de sa fiancée? ce n'est pas d'elle qu'il l'a reçue; il rougit devant les femmes du village qui l'entourent pour le consoler : — Pauvre Alexis! lui disait l'une d'elles, nous n'aurions jamais cru cela de Rose-Madeleine, et sans cette boucle de cheveux nous ne pourrions le croire encore. — Et c'est de Julien que vous la tenez, lui répondait toujours Alexis? — De Julien, à qui Madeleine l'a donnée. Et une autre femme ajoutait : — De Julien, le fils du riche fermier, qui nous avait bien recommandé de ne pas vous le dire. Et une

autre : — Rose-Madeleine était trop jeune pour se marier, disait-elle, je n'ai jamais dit cela moi. Et une autre : — Je n'avais jamais approuvé ses longues absences le dimanche ; et ces jours de fête qu'elle n'employait jamais à la danse, qu'en faisait-elle ?

Alexis gardait le silence, le silence était la preuve la plus douloureuse des craintes qui s'élevaient dans son sein. — Rose-Madeleine, c'est toi seule qui peux répondre, et en se donnant cette espérance il prit le chemin de la maison de Madeleine. Ce chemin long, étroit, entre deux haies, à droite de l'église, qu'il avait parcouru si souvent plein de douces pensées quand il se croyait malheureux ; à présent ses pas étaient précipités, son front pâle, ses lèvres tremblantes ; il savait cependant qu'il s'approchait de celle qu'il aimait, et qu'elle souvirait pour lui en le voyant.

La jeune fille, sa fiancée, l'attendait toujours ; assise sur un banc de chèvrefeuille qu'il lui avait fait, elle travaillait à sa parure du lendemain, et ne leva pas la tête, bien qu'elle sût qu'il était là ; il y avait de la place pour deux sur son banc de chèvrefeuille. Alexis se mit à côté d'elle, et ils ne se dirent pas un mot. (Qui pourrait se faire un sort plus beau que le mien? Mon père, trouvant dans ce village deux enfans pour lui remplacer sa fortune, ne voudra jamais le quitter, et je lui appartiendrai davantage, n'étant plus à moi.) Ainsi pensait Madeleine, et ses réflexions se prolongeaient, bien qu'elle sût qu'il était là. — Rose-Madeleine, dit enfin celui des deux fiancés dont les idées étaient sombres, quoique le cœur fût plein d'amour, Rose-Madeleine, ne porterez-vous pas, le jour de notre mariage, une autre parure que celle que vous vous faites à présent ? N'aurez-vous pas, ce jour-là, vos cheveux blonds tressés sur vos épaules, comme toutes vos compagnes ? — Pourquoi cette question ? répondit Madeleine, est-ce donc qu'il manque, selon toi, quelque chose à ta fiancée, même aujourd'hui ? L'aimes-tu, par hasard, pour ses longs cheveux, pour ses cheveux blonds, pour ses beaux cheveux, car on leur donnait tous ces noms quand j'étais petite, et que je ne les renfermais pas sous ma coiffure de velours noir..... — Personne n'en parle maintenant, n'est-ce pas? Personne ne les voit ? Personne ne les reçoit de ta main en souvenir, en gage de fidélité, d'amour même.....? — O mon père, mon père ! s'écria Madeleine, ayant, elle, ce nom protecteur dans toutes les émotions subites de l'ame, comme on a celui de Dieu ; elle se leva tremblante, interdite, ne comprenant pas, ne cherchant pas à comprendre, mais devenant pâle, peu à peu, à proportion que les larmes lui manquaient. — Écoute, Madeleine, reprit Alexis, écoute, j'ai eu tort de penser que devenant ton mari je pourrais te rendre heureuse comme je le serais moi-même ; je te croyais triste à cause de mon chagrin ; hélas ! il fallait me dire le contraire, et peut-être aurais-je moins souffert sachant que j'étais seul à souffrir ; il fallait me dire : je ne suis plus libre de mon cœur ;

et même pour le vôtre, je ne puis avoir de reconnaissance, ne me faites pas ingrate, Alexis, et, si vous m'aimez, oubliez-moi. J'aurais pu me soumettre à la volonté de Dieu sans l'offenser, et savoir gré à Julien d'être le plus riche de notre village, puisqu'il était le plus aimé. Pardonne-moi de t'affliger, Madeleine! mais vous avez mal agi.....; car cette boucle de cheveux, vois-tu, c'est toi qui l'as donnée à Julien; il s'en est vanté à tout le village. Ce sont bien tes cheveux, n'est-ce pas?..... — O mon Dieu! ils sont faciles à reconnaître, dans le pays on en voit si rarement de cette couleur! ce sont mes cheveux, certainement; mais, Alexis, ce n'est pas moi qui les ai donnés à Julien, et je n'ai jamais aimé personne, aussi vrai que je vous aime, devant vous épouser demain. La jeune villageoise n'ajouta pas un mot: cette réponse semblait entièrement rassurante à son cœur; il y a tant de confiance dans l'ignorance du mensonge! Cependant Alexis, resté à ses pieds, se livrait à l'espérance de l'ardeur de toutes ses craintes : — Tu n'es pas coupable, non, je savais que c'était impossible que tu fusses coupable, même quand je te disais le contraire, et pourquoi aurais-tu voulu m'affliger, sachant combien je t'aimais, moi qui ne t'ai fait parler de mon amour que par notre vieux pasteur, qui me tient lieu aussi de père? C'est ce qui me rassurait quand ils me disaient tous dans le village : Tu es trompé, Alexis; Julien est aimé, Julien est aimé de Madeleine. Ce qui me consolait encore beaucoup, c'était de pouvoir leur répondre : mais je suis le plus pauvre des deux, et elle a refusé d'être la femme de Julien. Que j'étais fier pour toi de n'avoir rien! Mais ils ne comprennent pas ces choses-là, vois-tu, et je les crois tous méchans, depuis que je suis malheureux. — Pourquoi te laisser aller à des pensées qui gâteraient ton cœur à force de le rendre triste? Qu'avons-nous besoin, Alexis, de mettre le village de moitié dans nos joies ou dans nos peines, et de lui demander s'il est vrai que nous nous aimons? Promets-moi de tout oublier..., promets-moi... — Oui, oui, interrompit Alexis, et tu vas tout me raconter à présent, parce que je ne veux croire que toi... Comment laissas-tu couper cette boucle de cheveux que tu ne devais pas me donner?... Madeleine ne répondait pas. — Est-ce pour une de tes compagnes? pour ta cousine?... Madeleine ne répondait pas; ses joues brûlaient de rougeur; Alexis la regardait fixement. — Vous n'êtes pas habituée au mensonge, Madeleine, pourquoi me tromper? Ces paroles rendirent la pauvre villageoise à toute sa fierté de jeune fille. — Quand c'était le village entier qui parlait contre moi, je ne me suis pas troublée, à présent c'est vous... Je n'aurais jamais cru être accusée par celui qui m'avait choisie pour être sa femme! — Mais cette boucle de cheveux?... — Julien ne l'a pas reçue de moi; ces cheveux ne sont pas un gage d'amour, c'est tout ce que je puis vous dire. — A qui confierez-vous vos secrets si vous me les cachez?... — C'est

tout ce que je puis vous dire, — et demain, — demain, je vous ferais la même réponse, si c'était encore le jour de notre mariage. — Adieu, Rose-Madeleine, je quitte le village demain. — Hélas! mon père y sera!... » Des sanglots déchirans furent alors les derniers adieux des deux fiancés; ils se séparèrent cependant, et, sur la branche la plus fleurie du berceau de chèvrefeuille où Madeleine était demeurée seule, un nid de loris bleuâtres se balançait au dernier souffle du matin, et tandis que la mère réchauffait, aux battemens de son cœur, ses petits près d'éclore, l'oiseau chanteur prolongeait ses voluptueux soupirs, qui montaient, en hymnes d'amour, vers un ciel de printemps, doux et parfumé comme eux.

Le regard étonné de la jeune fille accompagna long-temps les pas d'Alexis; son cœur défaillait peu à peu à chaque résolution nouvelle qui arrêtait ou précipitait la course lente et irrésolue de son fiancé. Victorieuse contre lui en ce douloureux combat, tant qu'elle apercevait son ombre passer à travers le feuillage; sans force, pour ne pas le rappeler quand la verdure, devenant plus épaisse, l'empêchait de voir toute sa pensée; et quand il se fut tout-à-fait éloigné, afin de ne pas le suivre, elle enlaça de ses deux bras un jeune peuplier qui bordait la route, demandant à tout ce qui l'environnait un appui contre son amour; mais il y avait en elle une affection dont la racine était plus profonde que celle de son amour lui-même : sa tendresse filiale. Cette affection en son chaste cœur s'était fortifiée d'année en année, avait répandu de tous côtés ses rameaux chargés de feuilles, de fleurs et de fruits, et Madeleine pouvait déjà se reposer en assurance sous son ombrage, tant ce bel arbre avait grandi vite dans la terre vierge qu'il s'était choisie : aussi, pour triompher plus sûrement de son trouble, elle se ressouvint de son père, et, sans rappeler Alexis, qui croyait tant être rappelé; sans chercher à voir Julien; son ennemi, sans raconter à sa cousine, qu'elle alla rejoindre, l'entretien qui venait de changer son sort, elle la serra dans ses bras avec larmes. — « Adieu pour bien long-temps, lui dit-elle, pour toujours, peut-être. Mon mariage n'a pas lieu, je quitte le village avant que mon père y arrive, il n'y retrouverait pas sa chaumière!... Hélas! ce village lui a toujours porté malheur depuis la mort de ma mère!... « Et, s'arrachant des bras de Marguerite, elle prit le chemin sur lequel elle devait rencontrer son père. Elle marchait en toute hâte afin de s'éloigner d'Iseste plus vite que le vieillard n'en approcherait; le village ne lui avait jamais semblé si grand, bien qu'elle l'eût traversé souvent pour son père, le matin, les jours de dimanche et de fête, quand le pauvre aveugle l'attendait, comptant l'absence de son enfant heure par heure. Alors on disait en la voyant passer : — C'est une bénédiction pour le pays que la sagesse de cette toute jeune fille; — et chaque mère de famille la donnait pour exemple à celle de ses enfans qui avait son âge, et l'on ne parlait que de sa vertu, quoiqu'elle

fût la plus belle : à présent, comme autrefois, on se parlait à demi-voix, en la regardant, et comme autrefois aussi elle rougissait.

Elle ne put retenir ses larmes en apercevant la porte du presbytère avec ses deux larges bancs de pierre blanche placés sous une petite vigne rampante, et destinés aux pauvres des villages environnans qui se rendaient une fois par semaine chez le curé d'Iseste pour y recevoir ses instructions et ses aumônes; elle pleura donc abondamment et même s'agenouilla devant cet humble seuil usé par la charité : — « C'est ici que mon père devait se reposer demain après mon mariage, ayant ses deux enfans à ses pieds : ô mon Dieu! que votre volonté soit faite, quoique vous ne l'ayez pas permis ainsi...» — Joignant les mains, elle ajouta : — « Je suis seule, et je m'éloigne profondément affligée... prenez pitié de moi, ô mon Dieu! Se relevant, elle aperçut dans les angles du vieux toit des nids d'hirondelles nouvellement construits, ce qui lui donna l'assurance que sa prière était exaucée. Puis elle reprit sa course, tout en se disant, pour se rassurer, que puisqu'un enfant accompagnait son père, ils seraient obligés de se reposer souvent l'un et l'autre durant le chemin; elle ne savait pas, la pauvre Rose-Madeleine, combien le bonheur peut remplacer de jeunesse, son père lui avait toujours semblé si vieux! Il était là pourtant, sur la grande place de l'église, marchant à tâtons au soleil, le vieillard, aussi vite que la jeune fille. Il arrivait, lui, il arrivait pour conduire à l'autel son enfant, sa seule enfant... pour lui assurer un nouveau guide, un nouveau soutien, un nouvel ami, assez jeune, pour la vie entière...

Quand Rose-Madeleine aperçut son père, elle n'eut pas la force de se jeter dans ses bras ni même de lui parler, l'aveugle passait à ses côtés et continuait son chemin : — «Votre fille... voilà votre fille!» s'écria l'enfant qui l'accompagnait; » — et, tout joyeux, il rejoignit en courant les autres enfans du village. — « C'est toi, Madeleine, dit le vieillard, tu as bien fait de venir jusqu'ici au-devant de moi; chère enfant; viens, que je m'appuie sur ton bras jusqu'à ta chaumière... Tu vas trouver que je marche lentement... je ne suis pas fatigué, pourtant; la route n'est pas longue et je l'ai faite si souvent autrefois, dans le bon temps, avec ta mère... Pas de tristes pensées, aujourd'hui, non, pas aujourd'hui... Mais ai-je mes enfans sous mes yeux? — car, dans sa joie, il croyait y voir encore; — êtes-vous venus me chercher à deux? — Je suis seule, répondit à demi-voix la jeune fille désolée sur laquelle s'appuyait le vieillard content. — Allons, Madeleine, allons, te voilà déjà tout émue... tu trembles de joie, il faut que je te soutienne... Je suis bien heureux aussi à cause de toi... mais, grâce à Dieu, l'habitude du chagrin m'a fortifié! — Mon père, disait tout bas Rose-Madeleine... — Me voici donc venu pour ta noce!... revenu dans mon village, mon bien-aimé village, mon beau pays!... Le pays natal, ma fille, le pays natal quand on est vieux!... Aide-moi à tout

reconnaître. A gauche, un peu loin dans la vallée, n'y a-t-il pas, seule au bord du ruisseau, n'est-ce pas? la maison de ton grand'père, la nôtre, la première; la plus belle de tout l'endroit? Quand j'y conduisis ta mère, enfant, il m'en souvient, elle tremblait comme tu trembles; alors j'étais riche, j'avais l'âge de ton Alexis; alors j'étais plein de joie... comme à présent, Madeleine, le bonheur m'est revenu... le même; quoique je sois vieux, pauvre, et que je ne puisse pas te voir... « Et les yeux de l'aveugle avaient encore des larmes de joie qui se mêlaient aux sanglots déchirans de l'infortunée jeune fille... Toute la vie de l'enfant était remontée au père! — « Il faut partir à présent... à présent!.. s'écria Rose-Madeleine, — ayant rassemblé dans cette seule parole ce qui lui restait de courage pour la douleur. L'aveugle chancela comme un vieux chêne dont le premier coup de coignée brise la racine. — Partir! partir!... répétait-il; oui, pour la maison de ta cousine, pour la maison de ton fiancé; pour la noce... — Il n'y a plus de noces pour ta fille... Plus de bénédiction pour ta fille, plus de fiancé pour ta fille!... Viens, mon père, viens, ce n'est pas ton chemin, là... Retournons à gauche ensemble, par où tu es venu seul... N'écoute rien, ne parle à personne, on ne nous voit pas... Allons; marchons vite, la route n'est pas longue, et je suis là pour te guider... viens, appuie-toi des deux mains sur ton enfant... — Le vieillard ne bougeait pas... — « Je suis aveugle, Madeleine, je ne puis retrouver ma route; les méchans, voilà qu'ils ont mis des pierres pour me faire trébucher à chaque pas et pour rire en me regardant.

—Les méchans! oui, les méchans! fuyons-les, mon père; ils te diraient beaucoup de mal de ta fille; ils t'enlèveraient le peu qui te reste, sans pitié pour ta pauvreté, comme si nous avions cherché à les affliger..... Ils ne m'ont pas chassée du village, oh! non, non; mais s'ils nous voyaient partir, parce que nous pleurons, ils s'en vanteraient peut-être devant toi..... Mon bras, mon bras... N'aie pas peur... Il est plein de force... tu sais bien..... n'aie pas peur...» Et le vieillard ne bougeait pas; vainement la pauvre Madeleine cherchait à le faire rétrograder et à l'emporter presque entre ses bras, comme si elle eût senti du feu sous ses pieds. L'aveugle immobile riait, riait à chaque nouvel effort, et cette joie stupide faisait fondre en larmes. Madeleine, effrayée de cette immobilité, de cette joie, de ce silence, et se croyant coupable à force de se sentir malheureuse, se mit aux genoux de son père pour lui demander pardon. — Alexis m'a abandonnée parce que tout le village lui a dit que je ne l'aimais pas, quoique je fusse sa fiancée, et que j'avais aimé Julien, bien que j'aie refusé de l'épouser sans que votre volonté se soit opposée à ce mariage..... Alexis m'a trouvée coupable par bien des raisons..... Je n'ai pu me justifier par aucune..... Tout est fini pour le bonheur, me suis-je dit alors..... Il savait que vous veniez quand il m'a quittée...

O mon père, pardonnez-moi, car je ne suis pas coupable. — Te pardonner! s'écria le vieillard, dont la raison s'était ranimée peu à peu à chaque parole de la voix aimée, mélodie incompréhensible et céleste, te pardonner, mon enfant!... Ah! je rends grâce à Dieu de m'avoir conduit jusqu'à Iseste aujourd'hui; je sentais bien que je marchais pour te bénir, et je te croyais heureuse pourtant! » La voix du père de Rose-Madeleine s'élevait pleine de force au-dessus des sanglots de la fiancée, et les enfans quittaient leurs jeux et venaient en riant regarder l'aveugle, et les femmes laissaient leur ouvrage et sortaient sur la porte de leur chaumière, et puis s'avançaient; et les villageois, ceux qui étaient vieux, malades ou inoccupés, écoutaient, et la place de l'église devenait trop petite pour cette foule curieuse, faible, infirme et railleuse..... « Avez-vous des filles, vous autres qui venez voir rougir la mienne? Faites-leur place à vos côtés; et dites-leur en levant les yeux au ciel en action de grâces, dites-leur : Quand nous serons devenus vieux, c'est vous, enfans, qui travaillerez le jour, qui travaillerez la nuit sans relâche d'un bout de l'année à l'autre, pour que nous ayons un morceau de pain à manger, pour que nous ayons un lit et une couverture à notre lit lorsqu'il fait froid, et des sabots à nos pieds; dites-leur... » Madeleine mit précipitamment sa main sur les lèvres du vieillard qui, pour la première fois, venait de parler de sa misère. « Oui, oui, tu as raison; ils ne comprendraient pas, eux qui ne savent ce que c'est que d'avoir un enfant quand on n'a rien, un enfant à soi qui vous aime alors que tout le monde s'est fatigué de vous aimer, par cela seul qu'on a vécu long-temps..... Ils te chassent, enfant, ne t'afflige pas..... je te reste encore..... Viens avec moi, loin d'ici, sous mon pauvre toit, il y a de la place pour deux : nous y étions deux autrefois, seulement les jours de fête; à présent nous y serons deux tous les jours. Tu travailleras pour moi, et moi je vivrai long-temps pour toi..... Viens dans la ville où nous sommes étrangers, personne ne nous haïra..... Ma Rose-Madeleine, ma pauvre enfant, si ta mère te restait, elle te saurait mieux consoler..... »

Et il s'éloignait lentement, appuyé sur Rose-Madeleine, la fiancée d'Alexis; la foule se rangeait étonnée, pour laisser passer le père et l'enfant. Quelques femmes se parlaient encore, mais tout bas, car Rose-Madeleine était pâle comme la jeune fille ressuscitée par la parole du Sauveur, et elle était seule pour soutenir les pas de l'aveugle.

Cependant Julien, l'accusateur de Madeleine, venait d'être témoin de cette scène déchirante. — Je n'aurais pas dû traverser la place de l'église aujourd'hui; je ne me croyais pas si coupable. Dieu! que le feu prend vite! que le mal est facile à faire!!! Allons..... je sais où est notre pasteur...

je lui ferai l'aveu de mon crime; allons...—Et tout en se parlant de la sorte, Julien avait devancé de bien loin hors du village Rose-Madeleine et son père.

Ils allaient tous les deux sans prononcer une parole. L'attention de la jeune fille était occupée à ralentir sa marche selon les forces du vieillard; elle épuisa toutes les siennes à le soutenir pour une petite portion du chemin, puis, quand l'espérance lui manqua, la charité lui tendit la main. C'était le bon curé d'Iseste, qui lui dit en l'abordant : « Je savais que je vous rencontrerais sur ma route; je viens d'être prévenu par Julien... — Julien! s'écria-t-elle, vous ne le croyez pas, vous! — Je sais tout, mon enfant, je sais tout; venez avec moi. Dieu est grand. Vous vous trouverez demain, avant la messe, à dix heures, dans l'église, et comme c'est dimanche, tout le village y sera. Laissez-moi conduire votre père. »

Le lendemain, quand les habitans d'Iseste furent rassemblés pour la messe, le pasteur monta en chaire; il s'inclina vers l'autel; tous les assistans se signèrent. Une étrangère, voyageant dans ces montagnes, entrait en ce moment dans l'humble église. Les fleurs nouvelles dont les murs étaient couverts lui donnaient un air de fête; mais les villageois paraissaient si tristes que l'étrangère se demanda si tout le pays avait été frappé par l'orage une heure avant la moisson. Craignant de troubler le prêtre dont la parole consolait sans doute, elle s'arrêta au fond de l'enceinte, près du dernier pilier, loin des fidèles; à côté d'elle était un vieil aveugle, les bras croisés sur la poitrine, et une jeune fille séparée de toutes les autres, les mains jointes, priant la vierge : on entendait ses pleurs, et elle priait cependant; mais quelquefois ses grands yeux noirs se portaient involontairement vers le côté opposé, sous la chaire, où un jeune villageois pleurait comme elle.

« Mes enfans, disait le prêtre, de temps à autre vos champs sont flétris, vos petites plantes sont inclinées vers la terre, parce que la rosée du matin ne leur suffit point; alors Dieu regarde, et il envoie à vos petites plantes, à vos champs, une rosée plus abondante. Quelquefois aussi vos cœurs sont tristes, sont languissans pour le bien; alors Dieu regarde, et il envoie à vos cœurs une nourriture nouvelle. Bénissez-le, mes chers enfans : il a regardé aujourd'hui; et moi qui suis, en son nom, au milieu de vous, moi qui viens, à sa place, vous distribuer sa parole, j'ai aussi ma part d'édification et de larmes dans le récit bien touchant que je vais vous faire. Oui, nous pleurerons tous, sans doute; ce sera une prière de plus faite ensemble aux pieds de l'autel. Nous pleurerons; car les exemples généreux, les actions vraiment chrétiennes, sont devenus rares parmi nous, et nous sommes plus sensibles aux belles œuvres, à raison du peu d'habitude que nous en avons. Nous pleurerons; mais nous deviendrons peut-être un peu meilleurs.

» Il y avait dans la ville voisine un pauvre vieillard, et quoiqu'il fût infirme et qu'il ne possédât plus rien sur la terre, jamais n'eut-il à se plaindre de son triste sort : sa misère lui était cachée par sa fille. Elle savait qu'il rougissait d'être pauvre; la pauvreté, le premier des biens, selon l'Évangile, la sainte pauvreté inspirait une fausse honte à ce fragile chrétien. Certes ce n'est pas nous qui entreprendrons sa défense! Il était coupable, oui, coupable par ignorance, par faiblesse humaine; mais sa fille ne le jugeait pas : elle partageait avec amour les douleurs dont il ne lui était pas donné de le délivrer; elle partageait tous ses sentimens, tous, et l'obéissance changeait leur imperfection en sainte vertu. Or la jeune villageoise faisait deux parts de son travail, de ses repas et de son sommeil. Un jour, la part destinée à son père, bien que la plus grande, vint à se trouver trop petite. Elle redoubla d'efforts, de vigilance, de prières; mais l'hiver était rude, le pain était cher, la faim tourmentait le vieillard, le froid le chassait de son lit; la pauvre enfant n'avait plus rien, rien! elle cherchait, elle cherchait dans son cœur... Son cœur lui trouva quelque chose encore à donner! Sa chevelure était grande et belle; elle se souvint avec orgueil de tous les éloges qu'on en faisait; saint orgueil! mes enfans, chaste vanité! car elle se disait, pleine de joie : — J'irai dans la ville voisine, je vendrai mes cheveux bien cher; mon père aura du pain bien long-temps!!!

» Tous ces cheveux furent coupés le jour même. C'était la seule parure qu'elle pouvait sacrifier; parure que la nature sans doute ne lui fit si belle que pour le triomphe de la tendresse filiale! Elle l'avait vendue selon son espérance, assez pour deux mois d'hiver; elle l'avait vendue selon son amour : le vieillard ignorait son sacrifice... Oh! mes enfans, l'action est touchante, n'est-ce pas? Je vous vois émus profondément, comme je le suis moi-même en cette chaire de charité... Jeunes filles, vous voudriez être cette jeune fille... vieillards, vous voudriez être ce vieillard... Sa pauvreté!! qui est-ce qui pense à sa pauvreté?.... je vous le demande... qu'est-elle devenue à nos yeux, sa pauvreté!!..... Nous pleurons, oui, c'est bien; mais je n'ai pas achevé encore... Voici ce qui arriva à la jeune fille. Tout son village l'accusa, la persécuta, la chassa; et, déshonorée et perdue, elle traversa ce village, au bruit des huées, des railleries, la pauvre jeune fille cachant son vieux père aveugle en ses bras... et son accusateur était là, lui qui l'avait suivie à la ville, qui avait épié son sacrifice, qui avait racheté, pour la vengeance, une partie de la sainte offrande!!! Vous pleurez, oui, c'est bien... mais ce n'est pas tout encore...Elle n'avait qu'à dire un mot, et la calomnie retombait sur l'accusateur, et la honte s'attachait à lui, et le crime, sans expiation, lui restait, et la sage jeune fille retrouvait, elle, tous ses droits à l'union de son fiancé!! Mais cette parole eût dévoilé la misère où son père se

trouvait réduit, cette misère profonde qu'il cachait si soigneusement, et qu'il ne connaissait pas lui-même tout entière. Cette parole, elle ne l'a pas prononcée, et son accusateur a pu trouver le seul moyen possible d'effacer sa faute, celui de la confesser à tous par ma bouche... Maintenant, mes enfans, ne vous pressez pas ainsi avec tant de bruit autour de la vertueuse fille... Toi, son fiancé, et vous, son père, retenez votre bonheur en votre ame. A genoux, à genoux, mais devant l'autel!! Dieu est impatient d'avoir aussi sa place dans cette église toute charité! A genoux... » Et la sainte messe commence. La prière de tous fut plus ardente, celle de l'étrangère surtout. Elle s'arrêta quelques jours dans ces montagnes; elle y fut témoin du mariage de Rose-Madeleine, et c'est elle qui nous a raconté cette histoire.

GABRIELLE SOUMET.

BEAUX-ARTS.

RÉCIT D'UN VOYAGEUR.

En entrant au salon pour la première fois, je fus saisi d'une émotion douloureuse ; je vis confusément toutes ces peintures, et au milieu de ce debordement de toutes couleurs, au milieu de cet enchaînement de formes bizarres, dans ce pêle-mêle de composition de tous genres, je m'arrêtai épouvanté, ne sachant plus devant quel spectacle je me trouvais. Ceci est un des effets les plus pénibles de ma longue absence dans les pays étrangers. j'avais quitté la France après le beau salon, où Delaroche et Léopold Robert avaient exposé l'un ses fils d'Edouard et son Cromwel, l'autre ses Moissonneurs, de véritables chefs-d'œuvre. J'avais quitté la France avec cette pensée immuable dans mon esprit, que l'art avait résisté à la révolution et qu'il ne périrait pas. Insensé que j'étais ! je ne calculais pas que cette exposition des Delaroche et des Léopold Robert appartenait non pas à la révolution de 1830, mais à la restauration; la restauration avait fait beaucoup pour les artistes, elle leur avait donné, autant qu'elle avait pu, de l'argent et de la liberté: ces deux choses qui font les grands arts. Louis XVIII et Charles X étaient des gentilshommes de bonne maison, qui n'avaient pas la prétention bourgeoise de se connaître en bons tableaux, mais qui avaient la prétention royale de bien les récompenser. Ils laissaient l'artiste accomplir lentement et librement son œuvre, et quand cette œuvre était accomplie, ils laissaient le public se déclarer pour ou contre, après quoi ils jugeaient comme le public. L'effet de ce patronage, tout de bienveillance et de générosité, a été grand; il a

produit de grands résultats, on lui doit de grands ouvrages et de grandes renommées, on lui doit tous les plafonds du Louvre, on lui doit le musée Charles X, on lui doit les chefs-d'œuvre de Gérard et les chefs-d'œuvre de Bosio. La France a été un instant, sans le savoir, la nation la plus artiste de l'Europe ; on y parlait beaucoup moins d'arts qu'on ne le fait aujourd'hui, mais on les récompensait mieux. Voilà les réflexions que je n'avais pas faites quand je partis pour les rives du Rhin, quand je passai les Alpes pour aller en Italie, quand j'allai revoir là-bas tous ces chefs-d'œuvre amoncelés, mon premier et mon dernier amour. Insensé que j'étais, encore une fois ! je jugeais d'après les jugemens vulgaires, je me figurais que ce qu'on disait était vrai, et que l'art devait gagner quelque chose à une révolution. — A mon retour d'Italie, que j'ai été cruellement déçu ! Combien mon premier coup d'œil dans les galeries du Louvre m'a ramené à la réalité triste et nue ! A peine entré dans le premier salon, je me trouvai entouré d'une immense populace de chefs-d'œuvre sans nom, sans poésie, sans invention, sans formes, sans couleurs ; c'était des figures grimaçantes, c'était des êtres hideux, c'était des scènes d'hôpital où l'on n'a de pitié pour personne, c'était des jeunes filles fardées où blafardes, c'était des marines sans transparence, des paysages vert-pomme, des portraits de magistrats, de gardes nationaux, de receveurs de contributions et autres fonctionnaires décorés de la légion d'honneur ; c'était leurs femmes en bérets, en toques de velours, en robes de gaze, en gros bras rouges, au sourire fade et allongé; tout ce chaos tourbillonnait autour de moi, faisant d'horribles grimaces, se tenant à peine sur les deux pieds ; j'eus besoin de tout mon sang-froid pour revenir de ma première surprise et pour distinguer quelque chose dans cet immense bazar.

Alors seulement, je pus faire un choix. Mon analyse fut longue et pénible, mais enfin j'en vins à bout. D'abord je distinguai deux portraits d'un homme qui a été bien long-temps à vaincre les préjugés qui l'entouraient de toutes parts, cet homme c'est M. Ingres ; celui-là n'a reconnu pour son maître que Raphaël, celui-là est le plus grand dessinateur de son temps; dédaigneux de flatter la foule et jaloux avant tout de vérité, a été vrai en dépit d'elle-même, il a élevé une formidable école qui a fait pâlir les coloristes. Il a exposé cette année deux portraits que ne désavoueraient aucun des anciens maîtres de la grande peinture. Le portrait de M. B., et le portrait d'une dame romaine, conçus et exécutés à deux époques bien différentes de la vie de l'auteur, sont à mon sens deux chefs-d'œuvre, qui ne dépareraient aucune des plus rares collections de l'Espagne ou de l'Italie. Il est impossible de pousser la vérité plus loin ; c'est là vraiment un homme qui respire ; c'est là vraiment une

femme qui sourit! Comme ce visage est noble et grand! comme il est candide et plein de grâce! aussi tous les regards s'arrêtaient devant ces deux tableaux, qui tout d'abord m'ont consolé du spectacle affligeant étalé sur les murailles du Louvre.

Cette première découverte m'encouragea quelque peu à poursuivre mes observations et mes recherches. Dans la foule des spectateurs, je retrouvai plusieurs vieux amateurs comme moi, artistes à force d'aimer l'art et de le sentir, qui venaient, comme moi, chercher quelques impressions nouvelles au salon de 1833; nous eûmes bientôt fait connaissance, eux et moi; ils me tendirent la main avec un air de tristesse, comme on fait toujours à l'enterrement de ceux qu'on aime; moi, les voyant si tristes, je leur demandai en tremblant des nouvelles de Delaroche, et des nouvelles de Léopold Robert, des nouvelles de M. Hersent et de M. Gérard : ils étaient tous absens! Mais qui donc a la palme de la peinture, aujourd'hui? où sont donc les beaux ouvrages de cette année? Et alors ils me menèrent en soupirant devant quelques tableaux très-rares dont je ne fus pas toujours très-satisfait. Ils me montrèrent entre autres la composition d'un jeune homme qui commence avec éclat, *la Mort du Titien* par M. Hesse. Le jeune peintre a réuni dans son tableau toute la magnificence de l'école vénitienne. Quel noble commencement! quelle spirituelle audace! que ce jeune homme ira loin s'il est encouragé! (J'apprends aujourd'hui que ce jeune homme n'a pas été encouragé : le gouvernement, qui devait tendre la main au présent et à l'avenir du jeune peintre, n'a pas acheté son tableau de cette année, ne lui a pas commandé de tableau pour l'année prochaine; ce sera plus glorieux pour M. Hesse, s'il se tire d'affaire à lui tout seul.) De *la Mort du Titien*, j'allai aux tableaux des deux frères Johannot, artistes égaux, gloires jumelles, rivalités toutes fraternelles, qui se combattent en s'embrassant. J'ai vu *Mademoiselle de Montpensier*, d'Alfred Johannot. J'ai vu la *Scène vendéenne* de Tony Johannot, et j'aurais été bien embarrassé, moi, le vieil amateur, de décider auquel des deux tableaux j'aurais donné la palme. Le tableau d'Alfred est ingénieux, plein de finesse. Mademoiselle de Montpensier, toujours grande dame au milieu de la populace qui lui baise la main, est d'un effet piquant et plein de charme. Le tableau de Tony est terrible; cette jeune fille égorgée aux pieds de son père, ce vieux père qui va être égorgé à son tour; dans le coin du tableau cette vieille femme qui tremble en veillant sur le petit enfant, c'est là une scène bien sentie, et bien vraie, et bien terrible. J'étais donc indécis entre les deux frères; cette année, comme toutes les autres, je me rappelai leurs dessins charmans et leurs compositions si bien comprises à l'aide desquelles ils ont partagé la popularité de Walter Scott; et je me disais qu'on ne courrait pas grand risque de les récompenser tous deux et à la fois. Par une injustice qui a été bien

sensible à Alfred, et dont Tony ne s'est pas aperçu, Alfred seul a eu la croix d'honneur.

En me retournant, et l'ame encore fatiguée par le tableau de Tony, j'aperçus dans un paysage charmant deux jeunes filles à cheval qui riaient en passant un ruisseau. Oh! quelle scène charmante, comme ces arbres sont frais et purs! comme ce ruisseau est limpide! comme ce soleil est chaud sans être brûlant! comme ces deux jeunes filles sont rieuses et modestes! et le jeune homme qui tient leur cheval par la bride, et qui leur fait passer le gué : ce jeune homme, c'est J.-J. Rousseau, dans toute son ignorance et sa candeur. Tout cela est plein de candeur, plein de charme, plein de finesse; on s'arrête enchanté en présence de ce tableau; c'est le chef-d'œuvre de Roqueplan. Il y en a qui ont fait encore plus son éloge, en disant que ce serait le chef-d'œuvre de Wattau.

Louis-Philippe, qui se connaît, dit-on, en peinture, voulant récompenser dignement le jeune peintre, lui a fait offrir 2000 francs de son tableau, Roqueplan l'avait déjà refusé pour 1000 écus à un simple homme de lettres de ses amis.

A force de bien regarder, j'ai encore distingué sur les murailles du Louvre plusieurs tableaux qui prouvent tous pour la plupart quel noble parti on pourrait tirer de la France artiste, si l'on savait la comprendre et l'encourager. M. Orsel a fait un tableau charmant qui n'a eu qu'une mention honorable, c'est-à-dire presque rien. M. Paul Huet a exposé un beau paysage qu'il vendra à des brocanteurs. M. Champmartin, le grand portraitiste, pour deux portraits d'un mérite immense, le portrait de M. de C*** et le portrait de M. P***, a été attaché, lui aussi, à la mention honorable pour toute récompense. N'oublions pas madame de Mirbel; elle a fait de la miniature un art véritable, sa miniature est tout-à-fait ce que la miniature n'avait jamais été avant elle, c'est de la peinture; pour moi, un portrait de madame de Mirbel et un portrait de M. Ingres, c'est la même chose, c'est la même vérité, c'est la même expression, c'est la même vie; on n'a pas même donné une mention honorable à madame de Mirbel.

Dans quelques places éloignées, écrasées sous de grands cadres, suffoquées par toutes les platitudes qui les entouraient, mon vieux regard d'artiste a découvert et salué avec transport les ravissantes compositions du plus grand peintre de son temps, peut-être. Ce grand peintre s'appelle Decamps; c'est le plus habile coloriste de l'école moderne; il est aussi spirituel compositeur que Charlet : c'est tout dire; il excelle à faire de petits tableaux de genre, auxquels on ne peut rien comparer. Le sculpteur Barye seul est son égal. Rien n'est joli comme le singe de Decamps faisant un tableau, spirituelle caricature de ses confrères; rien n'est chaud et animé

comme sa *Halte des Arabes dans le désert;* mais ce sont là de ces merveilles qui échappent aux regards et aux encouragemens du pouvoir.

Deux hommes qui ont eu la vogue, l'un très-long-temps, l'autre un jour, ce qui revient au même quand on ne l'a plus, Horace Vernet et Delacroix, ont exposé aussi plusieurs tableaux. L'un a fait le portrait d'une Romaine qui touche du piano pour amuser son enfant; l'autre a représenté Charles-Quint jouant de l'orgue pour se distraire de ses ennuis. Ces deux compositions portent chacune le cachet particulier de ces deux artistes. La dame romaine d'Horace Vernet est d'une beauté molle et indécise; tout est vague chez elle, son regard, son expression et son amour maternel, qui ressemble beaucoup à de la coquetterie. C'est toujours Horace Vernet que nous connaissions, faisant très-facilement des choses faciles à faire, n'obéissant jamais à l'inspiration, cette inspiration des grands maîtres; médiocre enfin, il faut le dire, avec toutes les qualités d'un homme supérieur, à qui deux choses ont manqué, la conscience et le travail. Le peintre de Charles-Quint, M. Delacroix, est évidemment, lui, un homme triste, découragé, aussi mécontent de son sort que M. Horace Vernet doit être content du sien; homme découragé autant par ses succès passés que par ses défaites présentes. Ce découragement dans les jeunes artistes est un très-grand malheur et un fort triste présage pour l'avenir de la peinture en France.

Une remarque que j'ai faite, et que je n'aurais pas crue vraie si je ne ne l'avais pas faite, c'est que l'absence totale des tableaux d'église est une perte pour la peinture dont elle ne se relèvera pas. En effet, c'est avec l'ancien et le nouveau Testament qu'ont été composés tous les chefs-d'œuvre de toutes les écoles depuis la venue de Jésus-Christ. Le christianisme, en donnant au monde tous les principes d'égalité et de liberté, lui a révélé en même temps toute une nouvelle série de beautés, de grandeurs, de poésies, de drames; c'est au christianisme que le monde doit Raphaël, Michel-Ange, le Titien et Vernet, Saint-Pierre de Rome et l'église du Vatican. De nos jours la peinture des tableaux d'église a été remplacé par le portrait de famille, et c'est un grand malheur.

C'est une ressource qu'on ne remplacera pas pour les jeunes artistes; déjà cette année l'absence de tableaux d'église est une des plus grandes raisons qu'on puisse donner à la déplorable médiocrité de cette exposition.

Il n'est que trop facile de prévoir que la grande peinture, livrée à elle-même, dépourvue de toute espèce d'encouragement, n'osant plus produire aucune grande toile qu'elle ne saurait où placer, n'ayant pas même à espérer une commande, est une chose tout-à-fait perdue chez nous. Désormais, grâce à l'indifférence sordide du gouvernement, nos malheureux artistes sont obligés de comprimer leur génie et de fabriquer, pour vivre, de petits tableaux d'intérieur et des portraits de famille, à l'usage

des bourgeois de Paris et de la banlieue. C'est déplorable à penser. La sculpture n'est pas dans une position moins déplorable; elle ne demandait, elle aussi, comme la peinture sa sœur, qu'à aller en avant, mais elle a été arrêtée dans son noble essor par la même avarice sordide qui fait la honte de la nation. Nous avons des jeunes artistes, gens de cœur et de talent, qui n'ont pas pu exécuter leurs pensées, faute d'un peu de marbre, qu'ils n'étaient pas assez riches pour acheter. C'est ainsi que M. Étex, qui a composé un *Caïn*, admirable création dans laquelle est empreint tout le génie de la Bible, se voit forcé de ne pas mettre à exécution sa belle idée, le gouvernement n'ayant pas voulu venir à son secours. Pour toute consolation on lui a donné un Louis-Philippe à faire. Il en est à peu près de même de M. Barye; il avait fait des petits animaux charmans, on lui a commandé les bustes des ducs d'Orléans et de Nemours. Que voulez-vous? nous sommes sous un gouvernement à bon marché, dit-on; c'est ce qui doit consoler tous les artistes. Jusqu'ici les hommes d'art et de poésie ensemble ont été les seuls sans s'en apercevoir.

VISION.

Je vis les sept anges qui sont devant la face de Dieu.

(Saint Jean, *Apocalypse*).

Loin, bien loin, quels anges de flamme,
Couronne du divin séjour,
Enlèvent mon ame à mon ame,
Qui se répand en flots d'amour?
A leurs splendeurs surnaturelles
L'extase allume son transport;
De leurs éblouissantes ailes
Jaillit le fleuve d'étincelles
Où Thérèse puisait la mort.

Est-ce sur la sainte colline,
L'échelle ardente d'Israël?
Est-ce encor sous la main divine,
La naissance d'un nouveau ciel?
Où Jérusalem, jeune et fière,
Qui se pare pour son époux,

Et ses rois, enfans de lumière,
Portant dans leurs mains la prière,
Et l'adorant à deux genoux.

Ah! tout mon cœur vers eux s'élève;
Car ils sont beaux les séraphins,
Plus beaux que les premiers fils d'Ève,
Dont leurs pas foulaient les chemins,
Quand leurs familles étoilées
Abaissaient leur vol gracieux;
Et que leurs formes dévoilées
Laissaient à travers nos vallées
Un rayon prolongé des cieux.

A notre terre, veuve encore
De leurs baisers, de leurs amours,
Viennent-ils annoncer l'aurore
D'un jour ressemblant à leurs jours?
Viennent-ils semer sur la rive
L'épi dans un champ dévasté?
Ou, comme aux pleurs d'Agar captive,
Rendre à quelque mère plaintive
Son jeune enfant ressuscité?

O terreur! mystères sinistres!
Ils ont franchi l'immensité.
Dieu!... ce sont les brûlans ministres
Du juge de l'éternité.
Leur coupe nous verse la guerre;
Et leur formidable clarté,
Puisée aux sources du tonnerre,
Rend chaque crime de la terre
Visible à l'œil épouvanté!

Ils ont rompu le sceau suprême,
Posé leurs pieds sur nos deux mers.
Déjà le vivant anathème
Vole, respiré dans les airs.
Babylone!... prête l'oreille
A la dévorante leçon:
Malheur à l'ame qui sommeille
Quand le trois fois saint se réveille,
Et vient glaner à sa moisson!!!

Ramené par les tristes heures,
Le soleil voit sur chaque seuil
De tes lamentables demeures
Un mort attendant son cercueil.
Ton sein n'a plus de tombes vides;
L'espérance te dit adieu;
La science, aux regards avides,
Se penchant sur des corps livides,
N'y voit que la foudre de Dieu.

La foi seule attend... ô Lutèce!
Tourne tes yeux vers l'Orient.
N'as-tu pas, vierge et prophétesse,
Ta patrone toujours priant?
Regarde, la voilà, c'est elle,
Son voile blanc, sa pauvre croix,
Sainte Geneviève si belle,
Armée encor du roseau frêle,
Houlette qui gardait les rois.

« Grâce, esprits du Très-Haut; sous mes berceaux de lierre,
» Dans l'île des pasteurs, autrefois à genoux,
» J'apprenais de vous la prière,
» Et je viens l'essayer sur vous.
» Vous m'étiez alors si fidèles
» Que je cachais ma ville avec vos blanches ailes
» Lorsqu'elle implorait ma ferveur.
» Faudra-t-il maintenant à sa voix gémissante
» Répondre que je suis absente?
» Absente, si près du Sauveur!
» Mon peuple du Seigneur méprisa la parole;
» Vous cherchez en vain ma croix d'or
» Sur l'éblouissante coupole;
» La croix a disparu, mais moi j'y suis encor.
» Mais dans l'église de Nanterre
» J'ai des vœux où les cœurs attachent leur mystère,
» Des autels de fleurs, d'humbles chants,
» Et des mères que je console,
» Venant me faire une auréole
» Des blanches couronnes des champs.
» Oh! grâce! suspendez ces amères épreuves,
» Vous qui ne connaissez que les pleurs des élus;

» Voyez ces femmes deux fois veuves
» Parce que leurs fils ne sont plus.
» Voyez ce pâle et long cortége
» D'enfans qu'un même jour a faits tous orphelins,
» Et que leur ange seul protége;
» Ces cris, ce deuil, des cœurs, ces prières des saints,
» Ce torrent de chastes aumônes
» Qui vient laver l'iniquité,
» Et ces sœurs, empruntant, si pures et si bonnes,
» Leur doux nom à la charité;
» Ces sœurs qui sont du monde alors qu'il souffre et prie,
» Et qui, sous leur bandeau flottant,
» Dans l'exil d'ici-bas se font une patrie
» Comme celle qui les attend.
» Si ma ville fut profanée,
» Elle est toujours à moi, car Dieu me l'a donnée.
» Elle est à son pasteur, qui, faible, et n'ayant rien,
» Est riche pour le pauvre et puissant pour le bien.
» Sa vertu de martyr avec moi vous implore.
» Regardez à vos pieds ses sublimes revers;
» Regardez sur vos fronts, Dieu, le dieu que j'adore,
» Et ses deux mains teintes encore
» Du prix qui paya l'univers. »

Elle dit; sa voix innocente
S'adressait aux anges de feu;
Mais plus que nos crimes puissante,
Monte lumineuse vers Dieu.
Et la vision désastreuse
Rend les airs à leur pureté,
S'apaise... et de la bienheureuse
Suit l'auréole vaporeuse
Pour rentrer dans l'éternité.

Avril 1832.

GABRIELLE SOUMET.

REVUE DU MOIS.

Cette semaine, nous avons vu passer, dans une pompe tant soit peu théâtrale, le convoi de M. Andrieux, auteur dramatique, professeur au collége de France, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'académie française; on a porté M. Andrieux au Père Lachaise où il a été enseveli à côté de Picard, non loin de Colin d'Harleville et de Talma; ceux qui ont assisté à ce convoi funèbre ont pu juger facilement par eux-mêmes combien cela est une chose usée,... la douleur littéraire. Il n'y a pas dix ans, la douleur littéraire avait remplacé la douleur chrétienne, chaque homme célèbre qui mourait était porté à son dernier asile avec un faste tout-à-fait académique, auquel s'associait le peuple en regardant le convoi passer. La mort de Picard et de Talma ont été des événemens; aujourd'hui le deuil académique n'est plus dans nos mœurs; nous nous inquiétons aussi peu de la mort littéraire que de la mort héroïque; le premier cercueil obscur qui passe dans la rue suivi de quelques amis en pleurs, ou seulement d'un chien fidèle, attire plus nos émotions et nos regards que les cercueils précédés d'oraisons funèbres et suivis par la garde nationale. Nous sommes blasés sur toutes ces vaines décorations de la douleur, nous en sommes venus à être tristes et religieux dans nos funérailles : c'est déjà quelque chose. Pour la pompe et l'éclat de son enterrement, M. Andrieux est mort trois ans trop tard, M. Andrieux, de son vivant (il y a de cela cinq à six ans), était un homme éminent dans cette pléiade éclatante, et sans nom aujourd'hui, qui composait la littérature de l'Empire. Parmi les rôles que ces gens-là s'étaient distribués, l'un se faisant le Racine de son siècle, l'autre le Corneille, l'autre le Voltaire, M. Andrieux s'en était fait le Quintilien et le La Harpe; il s'était attribué la critique, comme M. Arnault s'était attribué la tragédie, et M. Jouy la peinture des mœurs : et de même que ces messieurs s'étaient bâti un petit théâtre à côté du grand théâtre, M. Andrieux s'était bâti une petite critique à côté de la grande critique, une critique sans substance, sans saveur et sans fondement réel; c'était une conversation qui visait singulièrement à la malice et à l'épigramme, sans oser l'avouer.

Les femmes qui allaient au collége de France aimaient beaucoup cette littérature, qui était tout-à-fait de leur goût et à leur portée.

M. Andrieux avait encore écrit quelques comédies peu amusantes, d'un intérêt tout-à-fait nul. La *Comédienne*, longue comédie dans laquelle il s'amusait à prouver qu'il faut absolument monter sur le théâtre pour être honnête femme. Les *Etourdis*, où il plaisantait longuement sur un neveu qui n'est pas mort et qui fait payer son enterrement. Il a fait jouer aussi une tragédie, très-belle tragédie de l'empire, dernier échantillon de cette muse décolorée. En un mot on pourrait très-facilement résumer M. Andrieux en deux ou trois feuilles d'impression, qui contiendraient deux ou

trois jolis contes écrits avec beaucoup d'esprit, de grâce et de légèreté. Voilà pourtant un des hommes littéraires les plus éminens de l'époque passée; il n'en reste plus guère à présent, ils sont tous ensevelis, les uns dans la tombe, et les autres dans l'oubli. Notre affaire à nous, jeunes gens, c'est de remplacer ceux qui s'en vont, et de faire en sorte de vivre après notre mort plus long-temps qu'ils n'ont vécu.—Toutefois, à voir le chemin que prend la littérature moderne; à la suivre, échevelée, sanglante et folle qu'elle est, dans ses soubresauts et ses vagabondages, il est peu probable qu'elle parvienne à remplacer même la littérature de l'empire, dont elle s'est moquée si fort; nous avons donné dans notre dernier numéro un échantillon assez significatif de cette littérature mauvaise et sans cœur; nous n'avons pas reculé devant quelques citations très-hardies, il faut le dire; mais nous avions besoin de ces citations mêmes pour justifier toute notre haine et tout notre mépris pour les livres nouveaux. Eh bien! cette fois encore, il nous tombe sous la main des livres inouïs et dont le style est aussi incroyable que le cynisme. En voici un, par exemple, qui a été annoncé par tous les journaux, et qui s'appelle Trialph, c'est-à-dire, *gâchis* en danois, étymologie que nous ne contesterons pas. Ce Trialph est une espèce d'idiot qui ne sait pas un mot de français, et qui écrit avec une assurance imperturbable; il est saisi, n'ayant plus d'argent pour payer sa portière, et, fatigué par sa *Walter-Scotterie*, il s'en va pour se noyer dans la mer; avant de se noyer, Trialph veut faire un livre, et c'est là le malheur, car il est impossible d'entasser plus de sottises et de laisser derrière soi plus de phrases vides de sens; Trialph, qui ne paie pas sa portière, a connu beaucoup de comtes et de marquis, et de petites marchandes, dont il raconte les histoires. Trialph, *qui n'a pas de souliers, est admis dans plus d'un boudoir,* il raconte ces histoires de boudoir et de salon, mêlées à des histoires de charretier: témoin le jour où il achète une tête de *mort, non lavée à la chaux, mais* jaune *encore d'une espèce de rouille...* Un autre jour, Trialph, qui n'est pas content de sa tête de mort, *veut tuer un homme*, et, ne pouvant tuer cet homme, s'en va arroser ses fleurs. C'est la folie la plus complète et la plus caractérisée qui puisse se rencontrer dans un livre. Voyez-vous, quand une fois la littérature a perdu son point de départ, quand elle a laissé là toute étude et tous les modèles pour se livrer au dévergondage le plus impudique, il est impossible qu'elle fasse autre chose que des livres comme Trialph. Trialph, c'est-à-dire le *gâchis*, est tout-à-fait l'image de cette littérature des sens et de la déraison. Il commence par l'athéisme, il passe par le vice, il finit par le suicide. Voilà Trialph, voilà le roman moderne, voilà la littérature du jour; après cela nous serions bien mal-venus à ne pas jeter des fleurs sur la tombe de M. Andrieux.

Dans un ordre d'idées moins exactes et plus raisonnables, nous trouvons un jeune homme qui, avec deux romans d'un mysticisme assez plat, mais honnête et raisonné, sinon raisonnable, s'est fait une espèce de renommée pour quelques jours. Ce jeune homme, c'est M. Gustave Drouineau; son système est le système néo-chrétien, comme il l'appelle; car à M. Drouineau notre vieux christianisme ne suffit pas; il ne se contente pas de ces admirables leçons de sagesse, de patience et de politique, qui se rencontrent dans l'Évangile; cela est trop simple, trop grand et trop beau pour lui. Il traite la religion de nos pères comme une religion épuisée; pendant qu'au contraire c'est encore sur la foi catholique que roulent toutes les destinées du monde à venir. Sous ce rapport, M. Drouineau est une espèce de saint-simonien littéraire; un véritable Châtel romantique. Il ne sait où il va ni d'où il vient.

Vous dire en quoi consiste ce *néo-christianisme*, je serais aussi embarrassé que l'auteur. C'est une espèce de *trialpherie* philosophique, comme l'autre *trialpherie* est une *trialpherie* sensuelle. Dans le livre nouveau que publie M. Drouineau, *les Ombrages*, il s'agit de prouver qu'on a ôté de la société l'*ame*, l'*idée*, la *religion*, la *morale*; et que lui, M. Drouineau, a trouvé le moyen de sauver la société perdue, non pas, comme vous pourriez le croire, en ramenant au jour le principe *chrétien*, mais bien en donnant au christianisme l'*extension de l'application de ses doctrines;* car, selon lui, le christianisme, *après avoir traversé les époques morales, catholiques et critiques*, est arrivé à l'*époque organique ou de réalisation*. Comprenne qui pourra.

Quoi qu'il en soit, c'est dans notre époque d'*organisme et de réalisation* que se remuent les héros de M. Drouineau.

Voilà comment M. Drouineau a fait une religion nouvelle, intitulée le *néo-christianisme*. Les premières pierres de ce *néo-christianisme* sont en un roman en cinq volumes intitulé *Ernest*, que vous n'avez lu, vous ni personne. Un roman intitulé *le Manuscrit vert*, dans lequel on fait jouer à un manuscrit le rôle d'*un homme;* un roman intitulé *Résignée*, espèce de chaos où sont jetés pêle-mêle toutes les idées bonnes ou mauvaises; enfin un roman intitulé *les Ombrages;* car M. Drouineau est un *grand-prêtre* qui fait à force de romans ce que les autres ont fait à force de miracles; et si les romans *néo-chrétiens* de M. Drouineau *ne suffisent pas à son néo-christianisme, tenez-vous en paix : il a en réserve des poésies néo-chrétiennes; et si elles ne suffisent pas, il fera jouer des tragédies néo-chrétiennes*, comme il le dit lui-même, le tout dans un style néo-français.

Les Ombrages forment, dit l'auteur une *trilogie spiritualiste*, qui s'agite dans cette époque *organique et de réalisation*. Dans *les Ombrages* vous voyez d'abord un vieux maître aveugle, qui possède un parc

magnifique, *lequel parc prête ses ombrages au néo-christianisme* de M. Drouineau. Vient ensuite M. Maximilien, un de ces esprits forts qui *demandent au plaisir de leur galvaniser toutes les heures de la vie;* vient après Mlle Nelli, de dix-huit ans : *idée peu faite*, caractère *indécis et demoiselle de compagnie*, par-dessus le marché. Ces trois personnages écoutent, *sous les ombrages*, des histoires racontées par le vieux néo-chrétien, le comte de Bargevilliers.

Le comte de Bargevilliers s'est mis à prouver à Maximilien, neveu du général, à *la demoiselle de compagnie*, *l'utilité de l'éclectisme dans les arts et l'inutilité du fortuitisme*. Ce sont les mots *néo-français* inventés par M. Drouineau.

Il suit de là que M. de Bargevilliers raconte trois histoires; la première a pour objet de démontrer que *l'ame prédomine souvent la matière*, et elle s'appelle *Nellie*. Nellie est une petite fille muette, qui se *met à parler dans un grand danger;* c'est une vieille histoire de l'antiquité et un drame de M. Scribe. La deuxième histoire a pour but de prouver que *l'ame est libre;* c'est l'histoire de M. de la Torvière, qui se tire un coup de pistolet pour s'être aperçu que sa femme a une ame faible. Enfin la troisième histoire n'est à autre fin que de nous démontrer *comment on peut ne pas donner son ame à Dieu*. Vous me permettrez de ne pas vous en faire l'analyse; car dans toutes ces nouveautés religieuses, philosophiques et littéraires, il est impossible, d'être moins neuf que ne l'est M. Gustave Drouineau.

C'est pourtant là le meilleur livre qui ait paru ce mois-ci, tout le reste appartient à la littérature galvanique. *Dalilah* par exemple, espèce de *trialpherie* insupportable (car ce mot nous convient), dans laquelle vous trouvez billonné, depuis la première page jusqu'à la dernière, *un mauvais Ménage*, qui se termine par tou es sortes d'égorgemens; *une Fantaisie de Louis XIV*, par M. Bignan, écrivain élégant et correct, manquant de verve et de feu; *les Légendes rouges*, dont on ne peut dire ni bien ni mal : tous livres de la même force, de la même valeur. Nous avons distingué dans la foule deux productions qui méritent un éloge à part : *un Enfant*, par Ernest Desprez, petit drame très-simple et très-touchant, histoire d'une pauvre fille à qui son enfant est enlevé, et qui se met à la poursuite de son enfant avec toute l'ardeur de l'amour maternel. Le livre de M. Loëve Weymar, savant et spirituel critique, intitulé : *Népenthès*, est un excellent recueil rempli de faits, de recherches, de science, de bonne et saine littérature qu'on lira avec plaisir.

Ici s'arrête notre rapport littéraire pour ce qui tient aux livres imprimés.

Le théâtre, cette autre partie importante de la littérature contemporaine, n'a pas été sans mouvement depuis un mois; outre le bagage ac-

coutumé de vaudevilles et de mélodrames, nous avons eu deux ou trois grands drames qui sont dignes d'attention. — Un théâtre de boulevard a fait l'histoire de la captivité du peuple juif sous le roi Balthazard; nous avons vu à l'Ambigu-Comique Daniel, le prince des prophètes; nous avons assisté à ce repas célèbre de la Bible, quand le doigt venu d'en haut a tracé en caractères de feu, sur la muraille, les trois mots mystérieux. Cette entreprise de nous rappeler les livres saints, ces lambeaux de phrases déchirées dans la Bible, le grand nom, le nom tout-puissant de Daniel, le triomphe du peuple fidèle à son dieu et la chute des méchans, tout cela joint à une belle décoration, n'a pas laissé que de nous émouvoir; nous nous sommes reposé quelque peu ce soir-là des monstruosités et des héros de bagne et d'échafaud qui encombrent nos théâtres. Mon Dieu! dès qu'un homme de talent voudra s'en donner la peine, dès qu'il voudra être simple et remonter aux grandes époques et aux grands noms, rien ne sera facile comme un succès dramatique.

Nous l'avons vu l'autre jour au Théâtre-Français, à une tragédie de M. Casimir Delavigne, tragédie très-simple, dont deux enfans et une mère sont les seuls héros; ces enfans sont les enfans d'Édouard, roi d'Angleterre; ces enfans sont sous la tutelle de leur oncle, Richard III; ces enfans n'ont dans toute cette tragédie autre chose à faire qu'à prier et mourir. Rien ne saurait se comparer à l'effet tout puissant de ce petit drame sur l'ame de l'auditeur; on a été surpris, enchanté, ravi à outrance. Cette belle et honorable poésie qui nous surprenait tout à coup, cette action si touchante et si simple, ce drame si limpide et si net, ces pauvres enfans qui meurent, cette noble mère qui les défend, tout cela peut vous donner une idée de l'enthousiasme et des larmes du parterre. C'est un très-noble succès, même en mettant à part la pitié que nous avons tous ressentie pour les malheurs d'un autre Édouard, simple, jeune et charmant enfant, qui est, lui aussi, sous la main de son tuteur, et qui n'a pour défense, lui aussi, que le cœur et les larmes de sa mère. Pauvre enfant!

On a aussi joué à la Porte-Saint-Martin une tragédie de M. de Custine, *Béatrix Cenci*, dans laquelle l'adultère joue un grand rôle; cette tragédie malencontreuse, dans laquelle l'auteur s'est permis de faire paraître le souverain pontife en personne, a été mal accueillie et devait l'être; cela n'est guère mieux pensé et mieux écrit que *la Conspiration de Cellamare*, jouée ce même mois au Théâtre-Français.

Et à présent que nous sommes au courant de la littérature moderne; nous désirons que cette histoire simple de l'art, toujours écrite avec la même vérité et dans le même esprit, soit favorablement accueillie de nos lecteurs.

M. F.

FORFELIER, *gérant*.

Lith. de Lemercier.

Mont St Michel

Placés au centre du noble et beau mouvement qui prend chaque jour une extension nouvelle, c'est pour nous un devoir d'avertir nos amis de nos communs succès. Nous l'avons dit et nous le répétons, c'est sur un champ de bataille que nous sommes campés, et le prix de notre victoire, ce n'est pas une ville, une province, c'est la régénération de la société française tout entière; car, à cette société maintenant posée en l'air, à cette société bâtie sur pilotis, nous voulons retrouver ses bases naturelles dans les vertus généreuses de la jeunesse qui s'avance vers l'avenir, exempte de préjugés et pure de corruption. Mais, loin d'être finie, la bataille commence. Les grands principes de liberté, d'autorité, de religion, par qui vivent les sociétés, par qui s'inspirent les arts, et sans lesquels il n'y a point d'ame pour la littérature, ces grands principes sont à terre. L'affaire est engagée sur tous les points, car dans toutes les provinces de nobles cœurs et de clairvoyans esprits continuent à se lever à notre appel et à se rallier au drapeau de la jeune France.

Or, l'on sait ce que peut, pendant le combat, une de ces paroles qui reposent des fatigues, et relèvent les courages; nous ne perdrons donc jamais l'occasion de faire retentir aux oreilles de nos amis, nos consolations et nos espérances. Entre eux et nous il y a communauté de travaux, de pensée, d'avenir. A eux comme à nous ces mots précurseurs de la victoire.

Ce que nous avons à leur annoncer aujourd'hui, c'est une de ces grandes et puissantes nouvelles qui doivent retentir haut et loin dans nos rangs. Quand Napoléon, le matin d'une bataille, paraissait au milieu de ses valeureuses phalanges, une voix formée de cent mille voix retentissait sur toute la ligne, et la grande armée disait : *Voici l'Empereur!* comme elle aurait dit : *Voici la Victoire!*

Eh bien! nous avons à dire, et nos amis ont à répéter quelque chose de pareil. L'homme qui tient le sceptre des intelligences, comme Napoléon tint celui des courages, Roi par la pensée, comme Napoléon le fut par l'épée, l'ami de toutes les libertés, le champion de toutes les gloires, Chateaubriand, voilà la magnifique recrue dont peut s'enorgueillir notre drapeau!

Sa place était marquée parmi nous, car son génie n'a point d'âge, car son ame rajeunit avec les années, car tout jeunes que nous soyons, Chateaubriand est encore le plus jeune de nous. L'enthousiasme du beau, l'amour du vrai, la haine de l'hypocrisie, le culte de la patrie, la croyance religieuse et la croyance politique, la foi, le droit et la liberté, voilà sa jeunesse : il y a des gens qui naissent vieux, il y en a d'autres qui ne le deviennent jamais. Chateaubriand est un de ces illustres exemples. A mesure qu'il avance dans la carrière, il ne vieillit pas, il grandit. Suivons-le, car l'œil de l'aigle sait où est le soleil; suivons-le, quand ce

fier génie marche, c'est de ce côté là qu'est l'avenir, et en marchant avec lui nous dirons à tous ceux qui nous écoutent : Frères, réjouissons-nous, car nous avons avec nous un de ces hommes dont les habiles ont dit qu'ils valent toute une armée.

LES RUINES.

2e Méditation. — Luther.

L'ame tristement préoccupée du spectacle de ces ruines morales et intellectuelles qui m'entouraient de leur cercle fatal, tournant vers tous les points de l'horizon les regards de ma pensée et ne trouvant rien debout, j'étais fatigué de cette uniformité de débris, de cette monotonie de destruction, et il me semblait d'abord n'avoir en face de moi que l'immensité du chaos. Mais peu à peu cette confusion cessa, un rayon passa dans cette nuit. J'étais entouré des effets, les causes sortirent de leurs ténèbres et m'apparurent. On eût dit que le temps, qui n'est plus, se relevant de cet oreiller de pierre sur lequel il sommeille, venait comparaître devant la justice de la postérité. C'était comme une histoire vivante qui marchait, qui courait, qui respirait devant mes regards, et dont les feuillets se tournaient d'eux-mêmes; c'était comme une imitation colossale de ces jugemens de l'Égypte, où les rois, se retournant à demi sur le seuil de la tombe pour compter avec leurs sujets, venaient, n'ayant plus pour escorte que leurs vertus ou leurs crimes, mettre leur vie dans la balance d'un funèbre tribunal. Les siècles passaient et repassaient devant moi comme des ombres légères avec leurs chefs et leurs drapeaux confondus. Tous s'arrêtaient pleins d'étonnement et de terreur devant nos débris, et, se frappant la tête, semblaient chercher la cause de cette immense destruction. Il y avait là quelque chose de pareil au tableau homérique des Troyens parcourant la plaine d'Ilion, que le départ de l'année grecque a laissée déserte et nue; interrogeant du regard les rives connues du Simois, recherchant d'un œil avide, après dix longues années de siége, ces bocages si chers et ces grottes accoutumées, et ne retrouvant qu'un champ aride, hideux à voir, arrosé d'une pluie de sang, couvert d'une moisson de cadavres; les arbres brisés et rompus, çà et là d'immenses quartiers de roches, armes fatales dans les mains de l'homicide Achille et du redoutable Ajax; partout la désolation de la guerre qui foula ces champs malheureux sous ses pieds d'airain, tout à bas, tout couché dans la poussière par le vent de la mort; une carrière vide, solitaire, silencieuse et morne, où d'un bout de l'horizon à l'autre il n'y a rien debout, si ce n'est des tombes. A la

vue d'un spectacle semblable, en face d'une désolation plus grande encore, les siècles se prenaient à frémir. Par un retour étrange, c'était le passé qui étudiait le présent étendu à terre, et pour lui ces ruines demeuraient sans explication, cette histoire restait close. Les auteurs méconnaissaient leur œuvre, ils passaient à côté en la regardant en pitié, et disaient en passant : « Quel est ce siècle, quel est ce peuple, et qui donc a entassé » ces débris? Qui donc a jeté l'humanité à bas de son piédestal? Fille du » ciel, elle posait à peine, de notre temps, le pied en terre ; qui donc l'y a » enfoncée? Pourquoi cette société vivante est-elle étendue, sur une couche » funèbre, pâle, sans chaleur, sans ame, sans regard? Le soleil des intel- » ligences s'est-il éteint, et le monde achève-t-il de disparaître dans des » ténèbres glacées? Faut-il que le peuple de la tombe dise au peuple des » vivans : *Frère, je te salue !* »

Et moi, assistant à cette revue de la mort, il me sembla tout à coup que mes yeux s'éclairaient et que je comprenais ce qui m'avait paru d'abord inexplicable. Les flots des temps passés, qui roulaient confus et sans ordre, se séparaient peu à peu ; la grande armée de la destruction reprenait ses rangs en face du champ de bataille. Je voyais d'une manière distincte l'esprit de renversement dans toutes ses phases et sous toutes ses formes. Protestant d'abord, puis philosophique et enfin politique ou révolutionnaire. Chaque siècle suivait son chef et arborait son drapeau. Et j'entendis trois noms, qui retentissaient comme des cris de guerre ; trois de ces noms qui remplissent à eux seuls l'espace, qui résument toute une histoire, qui marchent devant toutes les autres comme autant de bannières derrière lesquelles il y a toute une armée, c'étaient les noms de Luther, de Voltaire et de Mirabeau. Et j'entrevoyais la mystérieuse succession de ces trois terribles dynasties de destructeurs. Je comprenais comment, par un ordre fatal, pour arriver en bas ils partirent d'en haut ; comment ils brisèrent, dans la vérité religieuse, l'anneau qui attachait la mobilité humaine à une immuable barrière ; comment ils corrompirent le cœur avant de corrompre l'esprit ; comment ils brisèrent dans les régions morales, toutes les clefs de voûte avant d'arriver aux choses d'un intérêt matériel et plus direct, comment ceux qui délièrent dans le ciel vinrent avant ceux qui délièrent sur la terre.

Pendant que ces pensées traversaient mon esprit et qu'une voix secrète me nommait tous les personnages divers qui avaient conduit les peuples au renversement de la société, le nom de Luther retentit le premier à mon oreille et je vis ce moine superbe se dresser devant les débris modernes, le front haut et sombre comme un ciel d'été où l'orage a passé. C'était bien là l'esprit orgueilleux qui, au commencement du seizième siècle, bouleversa la chrétienté par son ardente parole, et qui, faisant monter avec lui le génie des troubles dans la chaire sacrée, nous souffla tant de

malheurs et de divisions. C'était ce docteur augustin qui d'une querelle de couvent fit une révolution, marchant de pair avec le pape, luttant contre les princes et les empereurs; d'une intelligence élevée, mais d'un orgueil plus haut encore; frémissant au seul mot d'obéissance, et cependant implacable quand il commandait; un de ces despotes de liberté qui pèsent si lourdement sur les peuples qu'ils prétendent affranchir: c'était Luther, tel que l'histoire nous le montre, tel qu'il vit encore dans ses écrits, et il me sembla que j'entendais sortir de sa bouche ces fières expressions par lesquelles il se peint lui-même : « Ma parole n'est pas un » foudre de Salmonée, ni un vain murmure dans l'air; on n'arrête pas » la voix de Luther; et je souhaite que les princes de la terre ne l'é- » prouvent point à leur dam. »

Et autour de ce chef de la réforme se groupaient ses premiers disciples, dont quelques-uns devinrent ses rivaux. Le rude et froid Calvin, Carlostad, Zuingle; Bucer, l'apôtre des quatre villes; Oécolampade, Thomas Crammer, ce réformateur de l'Angleterre; Mélanchton, triste après sa mort comme il l'était pendant sa vie; Melanchton, l'ornement de son siècle et la lumière des lettres, qui, emporté dans les fausses voies par un amour mal réglé pour le bien, y resta par admiration et par crainte du maître qu'il s'était donné; Mélanchton, le Cicéron de l'erreur, le saint Augustin de l'hérésie. A la vue de ces hommes si puissans dans leur temps, et dont les noms sont presque tous oubliés de nos jours, je croyais voir le siècle qu'ils avaient rempli de leur génie se dérouler de nouveau devant moi. J'entendais le cardinal Julien annoncer au pape Eugène II la réforme en termes si précis, qu'ils font ressembler la prophétie à l'histoire: « Après l'hérésie de Bohème, disait ce grand prélat, il » s'en élèvera une bien plus dangereuse encore. On rejetera la cause de tous » les désordres sur la cour de Rome. Les esprits sont dans l'attente de ce » qu'on fera, et ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de » tragique. Je vois que la cognée est à la racine, l'arbre penche, et au » lieu de le soutenir pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipi- » tons à terre. Les corps périront avec les ames; Dieu nous ôte la vue » de nos péril, comme il a coutume de faire à ceux qu'il veut punir; le » feu est allumé devant nous et nous y courons. » Puis l'université de Virtemberg, le berceau du protestantisme, m'apparaissait, et là Luther allumait ce terrible incendie que le cardinal Julien annonçait au pape Eugène, et qui devait parcourir l'Allemagne, l'Angleterre et la France. La querelle de la chaire s'agrandissait et remplissait toute la scène de l'histoire. Les princes et l'empereur se rencontraient en armes au milieu de l'Allemagne déchirée. Enfant bâtard du christianisme, qui n'avait opposé aux bourreaux que des martyrs, le protestantisme entrait dans le monde par le glaive. Zuingle, l'un des pères de la réforme, périssait

l'épée à la main sur le champ de bataille. Les disciples de Luther s'entendaient encore mieux à tuer qu'à mourir. Au milieu de l'effroyable mêlée de tant de chefs opposés et de tant de doctrines contraires, pendant qu'une guerre intestine travaillait le protestantisme en guerre avec la papauté et l'empire, pendant que Luther détestait Calvin et anathématisait Zuingle, pendant qu'on faisait et refaisait les professions de foi, et que celle de Virtemberg, qui avait changé celle d'Augsbourg, était à son tour remplacée par celle de Smalcade; pendant qu'on pillait et qu'on brûlait les monastères, le protestantisme, gagnant de proche en proche avec les flammes de la guerre civile et celles de l'incendie, arrivait en France. Et là c'étaient de nouveaux malheurs, de nouvelles désolations et de nouvelles ruines, la révolte armée, la ligue, la saint Barthélemy, qui couvrit d'une large tache de sang toute une page de notre histoire.

Tandis que l'histoire des premiers jours du luthéranisme se présentait à mes yeux, la nôtre s'ouvrait devant Luther et devenait pour lui compréhensible. Je ne sais quelle voix lui enseignait tout à coup les mystérieux canaux par lesquels ces deux histoires communiquent, lui montrait la cause à côté des effets, la faux à côté du champ dépouillé et nu. C'était comme une conscience parlée qui retentissait au milieu de notre silence, et Luther, passant et repassant sa main sur son front plissé, semblait tourmenté d'un remords. Et ma voix s'associant involontairement à cette voix lui criait : « Oui, le premier auteur de ces désolations, le premier » ouvrier de ces ruines qui vous épouvantent; oui, Luther, c'est vous! » Jusqu'à vous, le christianisme, cette personnification de la civilisation » européenne, était resté ferme, inébranlable contre ses ennemis : c'était » comme une immuable citadelle qui, entourée de tous côtés par de » hauts remparts, protégeait la société qui grandissait sous son impénétrable abri. Les assauts venaient mourir aux portes, et vous, ces » portes vous les avez ouvertes! Le christianisme n'a point été vaincu, il » a été livré, livré comme Jésus par Judas. Le coup de feu qui le blessa » fut tiré par derrière. Luther, vous n'êtes point un loyal ennemi, vous » êtes un déserteur; ce que vous avez prisé plus haut que votre vertu et » votre devoir, vous l'avez obtenu; *le petit moine*, comme vous parliez » vous-même, *a ébranlé sur son trône le grand pontife;* mais à quel » prix avez-vous acheté cette triste gloire? Voyez-vous maintenant toute » l'étendue de l'attentat que vous n'aviez pas mesuré? Tant de sang répandu, tant et de si effroyables guerres; l'Allemagne bouleversée, la » France déchirée, l'Angleterre toute bariolée de ses apostasies et n'en » pouvant plus de malheurs et de crimes, Luther ce n'est là que le vestibule de votre histoire, et vous êtes encore plus coupable de ce que » vous avez préparé que de ce que vous avez fait!

» Voyez dans notre société à moitié expirée les deux grands principes, » ces immenses atlas qui soutiennent les empires, voyez l'autorité et la » liberté couchées à terre comme deux anges déchus auprès d'un soleil » éteint! Eh bien! ce sont vos mains qui leur ont porté les premiers » coups. Parmi toutes ces blessures, celle qui saigna la première, c'est » vous qui l'avez faite. Vous avez nié l'autorité, Luther; savez-vous que » l'athéisme et le régicide étaient dans ce mot? Vous avez faussé la li- » berté, Luther, en donnant son nom à la révolte. La liberté aussi est » une religion, et vous en avez fait un calcul d'ambition, un levier de » fortune; vous avez appris à vos successeurs le secret de ces tyrannies » qui s'exercent au nom de la liberté. Sur l'arbre du christianisme » qui, croissant pendant seize siècles, élevait jusqu'au ciel sa tête su- » blime, et couvrait la terre de ses magnifiques ombrages, vous avez » enté le protestantisme comme une de ces branches gourmandes qui dé- » tournent la séve et la vie et ôtent à l'arbre sa force et sa verdeur.

» Depuis seize siècles la liberté et l'autorité grandissaient ensemble dans » son sein, voisines sans être rivales, comme deux colonnes sœurs qui, » s'élançant majestueusement et d'un seul jet, supportent la même coupole. » Mais tous les principes veulent vivre. L'autorité attaquée par vous est » devenue dure et sévère; le christianisme a tendu celui de ses ressorts » qu'on voulait briser; il n'a point abdiqué, mais il a laissé reposer la » liberté dont on se faisait une arme contre lui. La fausse liberté protes- » tante a empêché le développement de la vraie liberté chrétienne; la » fausse liberté protestante a mis je ne sais quoi d'austère sur le front » d'une religion où la sainteté était pleine de clémence et la gravité » mêlée de douceur. Là est l'origine de ce divorce de la liberté et de l'au- » torité, qui tourmenta les âges passés et qui tue le nôtre. Les uns, voyant » l'autorité restée seule en évidence dans le catholicisme et entourant son » front de foudres et d'éclairs, la prirent pour la tyrannie, et se mirent » à la haïr, lui attribuant les meurtres et les malheurs qui désolaient le » monde, comme si les principes immuables pouvaient porter la tache des » crimes de ce peu de chose qu'on appelle les hommes. Les autres, voyant » tant de bouleversemens et de révoltes mis au nom de la liberté, furent » en garde contre elle et crurent qu'il fallait serrer, jusqu'à la briser, cette » main qui semblait pleine de tempêtes et de fléaux.

» O Luther, voilà votre ouvrage! c'est vous qui le premier avez séparé » ce qui devait être uni, c'est vous qui avez imprimé le mouvement à ces » luttes rivales qui, suivant la belle parole du cardinal Julien, ont tué le » corps et l'ame de la société. Vous avez donné aux passions humaines un » levier, aux crimes un masque, à la guerre civile un drapeau. Il y a un » homme qui est coupable de la Saint-Barthélemy avant Charles IX, » avant Catherine de Médicis, avant les Guise; cet homme, Luther, c'est

» vous! Oui, regardez nos plaies, nos malheurs, nos ruines : plaies, » ruines, malheurs, nous vous devons tout. Vous êtes le précurseur de » l'armée de destruction; lorsque vous marchiez on entendait derrière vous » le bruit lointain du torrent du XVIIIe siècle, qui déjà grondait contre l'Eu- » rope. Luther, ceux qui périssent par vous vous saluent, vous l'artisan » de leur infortune, vous le créateur de leur chaos. Luther! c'est du sein » d'une société d'où la foi religieuse et la foi politique sont sorties sur » vos traces, du sein d'une société courbée sous le fatal niveau lancé par » votre main, que partent nos plaintes et nos reproches! c'est l'assemblée » des nations, c'est le concile des siècles qui vous le crie : au nom du » l'autorité, Luther, soyez anathème! soyez anathème au nom de la » liberté! »

Et pendant que ces paroles tombaient sur son front, le chef de la réforme restait impassible et la tête haute, comme l'archange déchu dans l'enfer de Milton. On voyait que la pensée d'orgueil qui avait perdu sa vie se réveillait et réchauffait ce cœur sous les glaces de la mort. Il planait sur ces débris comme sur un immense piédestal d'où il commandait l'avenir, et au milieu de ses remords il semblait s'éprendre d'admiration pour la magnificence de la désolation et les grandeurs de l'abîme. Mais à côté de lui j'entendais comme un murmure de sanglots et de gémissemens tristes et doux comme la brise de la nuit, et j'apercevais Melanchton qui répétait, les mains croisées sur la poitrine : « La voilà donc venue cette » époque d'ignorance et de barbarie que j'avais prévue; ma consternation » n'était donc que trop juste, et ces douleurs de l'enfer qui torturaient » mon ame ne m'avaient point trompé, puisque la postérité a vu toutes » les tragédies que soupçonnaient mes appréhensions. Luther, Luther! » qu'avons-nous fait? (1) »

N.

Le comité de rédaction, qui cherche à s'entourer de tous les talens et de toutes les lumières, a fait demander à M. de Peyronnet s'il voudrait bien prendre part à ses travaux. La réponse de l'infortuné prisonnier ne s'est pas fait attendre, et il nous tarde de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Ham, ce 11 juin 1833.

Interprétez plus favorablement, messieurs, ma pensée. Je hais les refus et ne prétends point être de ceux qui ont le droit d'en faire essuyer.

Mais ce n'est pas tout-à-fait la même chose de contribuer à vos travaux, ou à leurs succès; je consentais à l'un sans espérer l'autre, et, ne pouvant guère, je promettais peu.

Vous n'imagineriez pas aisément à quel point le temps se gaspille, l'es-

(1) Voir les lettres de Melanchton à son ami Camérarius.

prit se relâche, la santé se dérègle en cette étrange vie dont on me fait vivre.

C'est à vous qu'il sied de promettre, à vous, messieurs, qui accomplirez.

Les esprits se sont corrompus dans les habitudes du sophisme, et énervés, comme il arrive toujours, dans leur corruption.

Mais ils peuvent se vivifier encore par l'étude et par l'exercice de la vérité.

Suscitez le vrai génie de la France; celui qui inspirait à nos pères leur vaillance et leur loyauté; celui qui fit qu'ils devinrent francs, et que leur terre fut franche.

Détournez-nous du néant, et relevez-nous des croyances où l'on ne croit point. Voyez comme l'impiété est aride : l'ame qui se renie elle-même restera stérile. Tout ce qui n'est pas de Dieu est petit, les grandes inspirations viennent de la foi.

Préservez aussi le goût, les arts, le langage. Il y a d'utiles efforts et de téméraires changemens : un peuple ne refait ni sa littérature, ni sa langue. Heureux ceux qui en ont une; je ne sais pas de peuple qui en ait eu deux.

On n'en change point; on les perfectionne. Mais le temps de leur avancement est marqué. Ce terme venu, il n'y a guère qu'à les maintenir. Lorsqu'elles changent réellement, c'est pour déchoir.

Les règles de l'esprit n'en sont pas les limites. Elles en empêchent les erreurs et non les progrès. Ce ne sont pas des barrrières jetées dans le milieu de la route; mais des appuis placés sur les bords.

Avançons, ne nous détournons pas. Les sentiers inconnus trompent et égarent. On croit abréger, où va-t-on ?

A l'œuvre donc, jeunes et diligens ouvriers. Voici que votre moisson est prochaine; ne vous ralentissez pas, et vous l'aurez abondante.

Car le champ est désolé, et non pas stérile. Il suffira bien d'en ôter les ronces que la présomption du mauvais maître a laissé grandir.

DE PEYRONNET.

VISITE AU MONT SAINT-MICHEL.

Il y a tout un peuple d'esprits superbes qui se meut et se recrute dans les rues de Paris; et pour ce peuple, et pour cette gente de la banlieue, tout ce qui ne s'aperçoit pas du haut des tours de Notre-Dame, tout ce que l'on ne découvre pas du dôme du *Panthéon* ou de la galerie de la Colonne, tout ce qui est en dehors des explorations bourgeoises du dimanche, est quasi barbare et peu digne d'intérêt.

Les *cockneys* de Londres sont aussi exclusifs que les *enfans de Paris*, et, en général, il en est de même des habitans de toutes les capitales; ils ont entendu, dès leur enfance, comparer leur ville natale *au soleil* qui vivifie le pays, et ils se font *glorieux* comme *des rayons;* fiers comme s'ils étaient plus que les hommes des provinces.

Cette manie, il faut le dire, commence à s'user; aussi, dès mon début dans l'*Écho de la Jeune France*, je vais essayer d'intéresser les lecteurs en les transportant au fond d'une de nos provinces, bien loin des *embellissemens* que M. Fontaine *fait subir* aux chefs-d'œuvres de Le Nôtre et de Philibert de Lorme, bien loin de ces pierres blanches, de ces immenses moellons que l'on voit s'entasser sur les hauteurs qui environnent Paris; bien loin de cet éternel arc de triomphe de l'Étoile, que la puissante main de M. Thiers va finir; bien loin enfin des magnificences de Neuilly et de Saint-Cloud; assez de gens tournent leurs pensées de ce côté là... c'est ailleurs que se reportent les miennes... elles vont même, pour être moins tristes, retourner en arrière de quelques années et y glaner quelques souvenirs.

Aux environs d'Antrain et de Fougères, dans un pays que l'on pourrait appeler le *bocage de la Bretagne*, tant ses beaux arbres sont rapprochés et leurs ombrages épais, tant la contrée est ondulée de coteaux et tant ses chemins sont enfoncés dans de vertes profondeurs, là, sur le bord d'une petite rivière et comme assis au milieu de la solitude, se voit le château de Saint-B....., je devrais dire se voyait, car ce qui en était la vie et l'avenir n'y est plus!... mais au temps dont je vais parler rien, rien ne manquait... Oh! que les journées y coulaient douces et bonnes, rapides et regrettables!

L'aspect sévère du pays, ces longues allées ombreuses, solennelles comme des nefs de cathédrales, ces énormes blocs de rochers perçant le gazon et la mousse des bois, et apparaisssant sous leur ombre, tantôt comme des fantômes blancs, tantôt comme les os décharnés de la terre; toute cette nature sauvage, réflétée dans les eaux de la rivière, le murmure des cascatelles, la clochette des bestiaux de la vallée, l'angélus du soir, tintant dans les campagnes, tout cela pouvait bien par fois nous rendre un peu rêveurs, mais ne parvenait pas à éteindre notre gaîté. A Saint-B..... on se trouvait si loin du monde qu'on ne voyait plus rien de ses ennuis.

Il fallait vraiment un certain courage pour s'arracher à cette vie sans secousses, à ces journées que j'appellerais *oisives*, si la pensée s'y était endormie, mais, au contraire, on vivait là plus qu'ailleurs, car on ne se resserrait pas dans le présent, on cherchait de vieux souvenirs, on lisait de nouveaux livres, on faisait des rêves d'avenir...

Bien souvent, dans nos causeries, on avait parlé de *parties* que l'on

avait faites les années précédentes, et qu'il fallait renouveler. Parmi ces explorations du pays, nulle ne me tentait autant que celle du mont Saint-Michel; il y avait là tout ce que j'aime, souvenirs religieux, souvenirs chevaleresques, beauté du site, et une foule de vieilles traditions attachées à ces nobles murailles... Mais cette année-là, la chaleur était excessive et tous les courages faillissaient devant la pensée de cette excursion d'une vingtaine de lieues (aller et revenir). Enfin je trouvai un homme du pays qui m'offrit de m'accompagner. C'était un *vieux chouan*; personne ne connaissait comme lui la contrée. Pas une ville, pas un village, pas un château, pas une chaumière dont il ne connût l'histoire; aussi il faisait bon l'écouter, et cela m'était un grand plaisir. Quelquefois, sous l'ardeur du soleil, nous cheminions en silence, mais lorsque nous arrivions dans un chemin creux et ombragé, il se remettait à me raconter d'intéressantes histoires. Ici, auprès de cette croix moussue, les Bleus avaient massacré des paysans royalistes, et depuis, on a eu beau faire, on n'a jamais pu empêcher ces lis blancs de croître et de fleurir où le sang des Bretons avait coulé. A cette vieille église, devant laquelle nous passions en ôtant nos chapeaux, on fait depuis des siècles des pèlerinages, et toutes ces marches du calvaire ce sont les genoux des fidèles qui les ont ainsi usées. Ce château dont nous apercevions les tourelles à toits pointus et acérés, c'est celui où M. de la Rouairie tenait les premiers conciliabules royalistes. Ce hameau, c'est là qu'une jeune fille s'est faite soldat pour venger sa mère, massacrée sous ses yeux. Ce beau manoir, sur le bord de la route, la duchesse Anne l'a habité. Cette métairie avec cette porte ouvragée et ces *croisées* de pierre a appartenu à Duguesclin.

Ainsi, avec mon guide, rien n'était stérile pour la mémoire, et je me souviens que passant dans le petit village de Vernes, il me dit : Nous allons voir le curé qui fait pâlir tous les médecins de Bretagne par les grandes guérisons qu'il opère... et effectivement il arrêta son petit cheval breton devant la porte d'un humble presbytère. Nous descendîmes dans une jolie cour, tout entourée de peupliers. Un puits, un pigeonnier, des colombes, quelques fleurs, voilà, comme dit Chateaubriand, *voilà tout ce qui composait l'héritage de ce roi des sacrifices!*

A la servante qui nous avait ouvert, nous demandâmes monsieur le curé.

« Il est à l'église avec une de ses malades, nous répondit-elle.

—Allons le voir, » dit mon guide, et en traversant le jardin potager de la cure, nous arrivâmes à une porte de la sacristie.

En face du sanctuaire, nous vîmes assis dans un grand fauteuil une jeune fille de seize à dix-huit ans, toute vêtue de blanc de la tête jusqu'aux pieds, et sa pâleur était si grande que son visage ne contrastait nullement avec tout le blanc qui l'entourait. A genoux, auprès du fauteuil, il

y avait une femme... Oh! on voyait bien que c'était la mère. Elle priait avec tant de ferveur!

Le curé, lui, ne se voyait pas dans l'église, il était à l'orgue et jouait un vieil air de Handell qu'il avait appris pendant ses jours d'exil... Cet air était merveilleux de tristesse et de mélancolie... et pendant que *ses notes sensibles* vibraient douces sous les voûtes du petit temple champêtre, je regardais le visage de la jeune malade... Peu à peu il avait perdu *sa mort*, la vie y était revenue, les longs cils de la moribonde ne tombaient plus comme une frange noire sur ses joues, et maintenant je pouvais voir le regard de ces yeux qui ne pouvaient plus pleurer... car c'était là le mal qui tuait la jeune fille; elle avait perdu une sœur jumelle, et son chagrin lui pesait si lourd sur le cœur, qu'elle ne pouvait plus respirer; et le curé s'était dit : Si je parviens à la faire pleurer, je la sauverai peut-être... Aussi, pour faire venir des larmes, pour attirer quelques gouttes de rosée sur cette plante qui se mourait de sécheresse, le prêtre-médecin faisait tous ses efforts; ses doigts cherchaient sur le clavier de l'orgue les accords les plus tristes et les plus touchans... Enfin, il parvint à ce qu'il voulait, il se souvint que la mère lui avait dit que ses deux filles aimaient à chanter ensemble ces paroles de Chateaubriand :

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère!
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux.

Et le bon curé breton, dont tout le talent était dans l'ame, fit vraiment chanter et soupirer l'orgue... chaque note venait tomber sur le cœur de la malade, comme ces gouttes de pluie bienfaisante qui s'échappent des nuages et qui raniment la fleur que le soleil ardent flétrissait.

Bientôt je vis la jeune fille, dont les mains étaient restées jointes comme celles de ces morts de marbre que l'on voit couchés sur leurs tombeaux, porter une de ses mains à son front... puis bientôt sur son cœur... et alors son sein s'agita violemment; on eût dit que la malade étouffait sous un poids immense... Elle se débattait comme pour le rejeter loin de sa poitrine haletante... Enfin les larmes jaillirent de ses yeux, et tout à coup soulagée de son horrible oppression, elle se souleva, jeta ses bras autour du cou de sa mère, en répétant: Je suis mieux, maman, je suis mieux, je respire à présent... Et la mère et la fille restèrent long-temps ainsi embrassées. Nous les laissâmes à leurs souvenirs; et le curé étant descendu de l'orgue, nous le complimentâmes sur le succès qu'il venait d'obtenir (1). « Oh! nous répondit-il, ma méthode de guérir est toute na-

(1) Historique.

turelle ; quelques simples de nos champs, quelques fleurs de nos collines, et de nos vallées, de la musique, du calme et de la prière, voilà tout mon système... » La journée avançait, et nous, nous nous étions oubliés chez le bon curé; il nous força à goûter de son cidre. Puis nous remontâmes a cheval.

Le pays changeait d'aspect, les collines s'affaissaient, les vallons devenaient plus larges, les arbres plus rares et moins touffus d'ombrage, la plupart d'entre eux restaient courbés du même côté, comme on les voit pendant les tempêtes; c'était le vent de mer qui les avait ainsi fait plier... et ils ne se relevaient plus, comme s'ils avaient été fatigués de lutter contre les orages.

Oh ! qu'il y a d'hommes que le malheur a façonnés de la sorte !

Maintenant le pays s'aplatissait de plus en plus devant nous, et nous ne cheminions plus sous la feuillée. Le soleil dardait sur nos têtes de toute son ardeur du midi... Nos chevaux gravissaient avec peine un sentier pierreux et glissant. Arrivés à la crête de cette petite éminence, nous aperçûmes une immense nappe d'argent.

C'était la mer.

Un monument sombre, majestueux, s'élevait du sein des flots.

C'était le mont Saint-Michel.

« Le voilà ! le voilà ! » cria mon guide.

— Y serons-nous bientôt?

— Dans deux heures.

— Mais on dirait que nous en sommes tout près.

— C'est que ses proportions sont de nature à défier les distances; nous avons encore quatre bonnes lieues à faire.

— En avant! en avant! » Et, les yeux attachés sur cette imposante suite de bâtimens, je hâtai l'allure de mon cheval. L'ancien couvent, aujourd'hui la prison, l'église qui domine le tout, le rocher, et la petite ville qui sont la base de cette belle masse, tout cela a la forme d'une pyramide. — Celles d'Égypte s'élèvent du milieu des sables, celle-là sort d'une plaine de vagues... A la distance où nous étions encore, on ne pouvait distinguer les beaux tons de la pierre et tous les merveilleux détails de ce chef-d'œuvre gothique... Sur le fond argent de la mer c'était seulement une immense silhouette noire... Oh ! si le couvent avait existé encore, je n'aurais pas eu le poids qui me pesait de plus en plus sur le cœur à mesure que j'avançais... Mais une prison !... Il sera donc dit que tout ce que nos pères avaient élevé et dédié à la religion et à la chevalerie sera donné par nous à la honte et au crime (1)! il sera

(1) Lorsque je visitai le Mont Saint-Michel, on n'y détenait que des voleurs, des faussaires et des meurtriers.

donc dit que nous rapetisserons tout ce qui était grand, que nous salirons tout ce qui était pur, que nous profanerons tout ce qui était sacré !

Si le couvent avait existé encore, si le brillant archange avait encore déployé ses grandes ailes d'or au-dessus du mont consacré... mon ame se serait élevée ; car alors je me serais dit : « Je vais voir de graves solitaires qui ont trouvé le monde trop plein de misères pour vouloir y demeurer... en m'approchant de leur paix toute céleste, je vais en savourer quelque chose ; près des saints je respirerai le ciel... Mais non, plus de pieux solitaires ! plus de calme, plus d'encens, plus de cantiques derrière ces hautes murailles. Au lieu de cela, des brigands et des assassins, des juremens et des grincemens de dents ! ! »

Aux *jeunes Frances* il faut dire ce qu'ils n'ont jamais vu... l'hospitalité exercée par les religieux des abbayes et des communautés. Elle était accueillante comme celle des châteaux, mais elle avait plus de poésie et plus de gravité... Dans plusieurs couvens on lavait encore les pieds du voyageur.. et la part de l'étranger à la mense conventuelle était double... C'était un mélange de la Bible et d'Homère, dans notre civilisation sèche et aride. C'était comme des oasis au désert du monde que ces maisons des vieux temps.

Voilà ce que je pensais à part moi ; ce que je disais à mon guide en avançant vers l'ermitage de Saint-Aubert... Car ce fut ce saint pasteur d'Avranche qui le premier, au commencement du huitième siècle, éleva un oratoire sur ce rocher battu des flots, et qu'il dédia à l'archange saint Michel..

Plus tard, en 976, on y fonda une abbaye de Bénédictins qui a subsisté jusqu'à la révolution.

Avant que ce rocher ne fût mis sous la protection du prince des archanges, il avait été consacré à Jupiter ou à Mercure.

Plusieurs antiquaires bretons ont prétendu que *les vierges de l'île de Sayne* n'étaient autres que les druidesses qui habitaient ce rocher solitaire. De là elles déchaînaient ou conjuraient les orages ; de là elles rendaient des oracles que les empereurs et les rois écoutaient avec tremblement !... C'était peut-être de cet asile redouté que Villéda était venue aux champs de l'Armorique :

Dans ce temps-là, il y avait aussi des pélerinages à ce rocher que nous allions visiter, mais ils étaient d'une nature toute différente de ceux que l'on y fait encore.

Voici ce qu'en dit Tristan-le-Voyageur :

« Les prêtresses menaient une vie solitaire, et défendaient par toute sorte de prestiges leur demeure mystérieuse.

» Ces fées portaient une couronne de verveine, une ceinture étoilée et un carquois d'or rempli de flèches magiques, auxquelles on attribuait la

vertu de calmer les orages, lorsqu'elles étaient lancées dans les airs par le bras d'un jeune homme dont le cœur vierge encore n'avait point connu l'amour.

» Les rois, les conquérans, les héros, avant d'entreprendre des expéditions maritimes, avaient soin de se munir de ces flèches précieuses ; ils ne pouvaient se les procurer qu'en députant vers les jeunes druidesses l'être virginal qui seul pouvait être admis près d'elles. »

Nous avions dépassé Pontorson, ville frontière entre la Bretagne et la Normandie, et il ne restait plus entre nous et la mer qu'un petit espace de sable... En nous voyant arriver, un homme se leva d'une touffe de broussailles, et nous cria : « Un guide! voulez-vous un guide? »

Mon compagnon de route l'examina, l'interrogea, et vit qu'il était capable de nous conduire entre le petit espace jaune sur lequel nous étions, et le mont Saint-Michel dont je pouvais alors admirer toute la magnificence; tout était encore mer...

« Nous allons attendre bien long-temps, dis-je au guide.

— Avant une demi-heure vos chevaux n'auront pas d'eau jusqu'à mi-jambe... Ah ! ici la mer s'en va comme elle vient, ce n'est pas long.

En attendant, je regardais le pays où nous étions. C'était là qu'il y a bien long-temps, s'élevait la forêt de Scicy; et sous ses ombrages il y avait un culte des idoles si abominable, les druides y répandaient tant de sang humain, que la colère du Très-Haut s'alluma, et le Seigneur commanda au premier de ses archanges d'anéantir la forêt d'impureté et de sang.

Le messager céleste vint toucher terre sur ce roc même où l'on voyait encore, il y a quarante ans, sa statue de bronze doré; de là, il dit aux flots :

« Levez-vous, sortez de vos limites, allez, envahissez, submergez la forêt. »

Et les flots se levèrent, dépassèrent leurs limites, et submergèrent la forêt d'impureté et de sang.

De l'autre côté d'un bras de rivière qui coulait rapide auprès de nous, je remarquai une petite croix de bois noir sur la grève blanche... Notre paysan nous dit : « C'est là le cimetière des détenus; ceux qui meurent avant que leur temps ne soit fini sont enterrés là.

— De l'autre côté il n'y a donc pas de terre pour y mettre les morts ?

— Oh! non; il n'y a là que du roc et des murailles : pas de place pour enterrer seulement un petit enfant. »

Ce ne fut pas sans attendrissement que je regardai cette croix du cimetière; elle était là comme un signe de liberté. Oh! mieux vaut dormir à son ombre que gémir écroué sous des fers!... Du haut de leur prison

bien souvent les détenus regardent de ce côté, et envient le sort de ceux que la mort a libérés.

La mer s'était rapidement retirée, comme nous l'avait annoncé notre guide, et déjà il courait devant nous, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Mon compagnon me recommandait de n'aller ni à droite ni à gauche, de bien suivre la trace de l'homme qui nous devançait, et il me racontait que souvent des charettes avec leurs bœufs et leur chargement avaient enfoncé et disparu dans les sables mouvans. On ignore quelle est la profondeur de ces abîmes et combien il faudrait creuser pour trouver le solide dans ces immenses grèves blanches. Plusieurs expériences ont été faites, et jamais on n'a pu trouver le fond. Un vaisseau, échoué dans les environs du mont, s'enfonça tellement dans les grèves qu'on n'en pût même découvrir le pont; la mer venant à monter, les matelots employés à dégager le navire furent dispersés, et tout, jusqu'aux mâts, disparut dans l'abîme.

Enfin mes pieds touchèrent le roc noir et glissant; il s'élevait au-dessus de moi, et mon premier mouvement fut d'écouter : il me semblait que j'allais entendre des plaintes, des gémissemens et des murmures sortir et s'élever par dessus ces hautes murailles; mais non, tout était silence. Si les religieux avaient encore été là, j'aurais pu écouter leurs hymnes, car c'était l'*heure de nones*.

Entre les vagues et la base de l'ancienne abbaye, dans l'étroit espace qui reste se groupent quelques maisons, qui forment la ville. On y compte environ quatre cents habitans.

A droite et à gauche de la porte de cette petite place, ennoblie par les flots qui l'entourent et les souvenirs religieux et chevaleresques qui y vivent encore, on voit deux énormes canons, qui datent des premiers temps de l'artillerie; ils sont faits de longues lances de fer réunies et serrées ensemble par des cercles semblables à des liens de faisceaux.

Ce sont là de vieux témoins de notre gloire, car jamais les Anglais ne purent, malgré leurs efforts, s'emparer du rocher que protégeait un archange, et que défendaient des chevaliers bretons et normands.

Après quelques instans de repos dans une petite hôtellerie bien propre, mon cicérone et moi commençâmes à gravir la petite rue tournante qui conduit à l'abbaye. Quand je levais la tête, je voyais bien, par dessus tous les toits et les pignons des maisons de la ville, la majestueuse suite de bâtimens qui semblait toucher le bleu du ciel : c'était comme une pensée de chevalerie et d'honneur au milieu d'idées vulgaires.

Tout à coup, au détour de la rue, je me trouvai en face d'un porche en ogive, flanqué de deux tourelles à cul de lampe; la herse montrait encore ses dents acérées au-dessus de nos têtes... en passant sous cette voûte, en montant ce beau et large escalier de granit, je pensais au bruit

de fer qui avait jadis retenti sur ces dalles, alors que de puissans chevaliers montaient et descendaient ces marches;... de nos jours le fer y retentit encore quelquefois, c'est le cliquetis des chaînes des prisonniers qu'on y amène...

Entre les différens édifices de l'abbaye qui faisaient l'admiration de Vauban lui-même, par leur hardiesse et leur majesté d'ensemble, on distingue surtout l'église abbatiale dont le cul-de-lampe en particulier est un chef-d'œuvre. La forme de cette église, commencée en 1020, et terminée en 1459, est une croix romaine... Mon cœur a saigné en approchant de son sanctuaire; l'encens ne s'en élève plus. C'est un atelier; là, appuyés contre les hautes et sveltes colonnes, des malfaiteurs tressent des chapeaux de paille; dans les chapelles latérales, des menuisiers, des tisserands, des cardeurs de coton... Le bruit sourd d'hommes qui parlent à voix basse, le bruit du rabot, le retentissement de la hache, le cri de la scie, le *va et vient* de la navette... voilà l'*animation* du saint lieu!

Que voulez-vous? pour bien des gens *cela vaut mieux, c'est plus utile* que les sons religieux de l'orgue, que les chants sacrés des psaumes et que la parole de Dieu.

Dans une des branches de l'église, au-dessus de l'autel de l'archange, on voit encore sur la muraille les écussons et les noms des chevaliers qui défendirent le mont Saint-Michel contre les Anglais, qui ont tenté souvent et toujours avec perte de s'emparer de ce rocher important... Dans les prodiges de valeur que firent alors les preux de la Bretagne et de la Normandie, on cite le courage et la présence d'esprit d'un Montgommery... Il sut qu'un traître s'était introduit dans la place et qu'il avait promis aux Anglais que lui et quelques-uns de ses affidés trouveraient le moyen d'élargir une des meurtrières ou des étroites fenêtres qui s'ouvraient à plus de deux cents pieds au-dessus du sol; qu'une fois cette ouverture agrandie, ils en laisseraient tomber une échelle de corde, et que par là trente des assiégeans seraient introduits les uns après les autres dans le château...

Le traître était de garde avec plusieurs de ses complices; l'étroite meurtrière était devenue large comme une porte... Montgommery et quelques chevaliers veillaient; ils voient le félon donner le signal, ils voient attacher l'échelle de corde qui se déroule et qui va tomber jusqu'aux mains des Anglais...

Sans bruit, Montgommery s'élance et plonge sa dague tout entière dans la gorge du traître; ses amis en font autant des autres... Et tous ceux qui avaient eu le projet de trahir sont précipités dans les profondes oubliettes, d'où aucun cri ne peut être entendu, d'où aucun homme ne peut jamais revenir!

Les assiégeans, voyant toujours à la nouvelle ouverture le signal convenu, se présentent au bas de l'échelle de corde et se disputent à qui montera le

premier ; c'était le droit d'un chef, un seul doit monter à la fois : et lorsqu'il aura pénétré dans le château par la nouvelle porte qui vient d'être faite, un autre lui succèdera... et puis un autre encore !

Voyez le chevalier anglais. La corde crie, les échelons plient sous son poids. A la faible lueur des étoiles, on le voit s'élever et s'élever encore... Il est déjà bien au-dessus des maisons de la ville !... D'en bas, il ne semble plus qu'un point sur la muraille grise. Quelques échelons restaient, il les a franchis... le voilà à la bouche béante que la trahison a ouverte... une main gantée de fer lui est tendue, il la saisit... Cette main l'attire fortement, cette main est celle de Montgommery... L'intrépide Normand, voyant l'Anglais se courber pour entrer dans la place, lui assène un coup de hache qui fait rouler sa tête sur les dalles de la salle d'armes... Vite ! vite aux oubliettes !

Et le corps tronqué de l'Anglais est précipité dans le gouffre de l'oubli...

Montgommery est revenu à son poste, sa main se tend encore à un nouvel arrivant et son bras frappe de nouveau. Il frappe ainsi trente fois...

Et comme le signal de bonne intelligence n'a pas cessé de flotter, comme d'en bas les assiégeans ont vu tous leurs hommes pénétrer les uns après les autres dans l'intérieur du château, ils s'attendent à une prompte victoire...

Mais quand le jour vint, ils virent lancer sur eux, de cette ouverture même que la main des traîtres avait faite, trente têtes pâles, violâtres et sanglantes... Les têtes des leurs ! !

Alors la terreur s'empara des soldats, et en grande hâte ils regagnèrent leurs vaisseaux.

Cette ouverture, que l'on voit de bien loin comme une grande tache noire sur la façade de la haute muraille, s'appelle encore le *Trou de Mongommery*...

Je crois que l'on s'en sert aujourd'hui pour faire parvenir dans la prison l'eau et les grosses provisions.

Parmi toutes les merveilles, de l'intérieur du mont Saint-Michel, il faut citer la salle des chevaliers, où cent piliers, vraies images de puissance et de force, soutiennent les voûtes qui portent tout le poids de l'immense édifice... A chacune de ces colonnes appendait jadis l'écu et la bannière d'un des chevaliers de l'ordre de Saint-Michel ; c'est dans cette salle qu'en 1469 (je crois) a été tenu le premier chapitre de cet ordre.

Le *Cloître* ou la *Cour de Plomb*, étale une variété de colonnes et de roseaux que je n'ai vue nulle part... On dirait que les religieux, ne pouvant sur le roc stérile de leur abbaye se promener à l'ombre de beaux arbres ; ont commandé à la pierre de leur faire une forêt ; le milieu de ce cloître présente une cuve en plomb pour recevoir les eaux pluviales, qui,

à défaut de puits, sont reçues dans deux grandes citernes pour alimenter la prison...

Dans les autres prisons, quand les détenus sortent de leurs cachots, de leurs dortoirs, ou de leurs ateliers, leurs pieds foulent la terre que Dieu a faite. Au mont Saint-Michel il n'en est pas ainsi, le prisonnier ne marche que sur un sol de main d'homme, que sur des dalles de pierre ou sur des plaques de plomb... De ce sol-là, quelles fleurs peuvent naître? Là, quelle herbe peut croître? On ne peut même pas y être enterré!

Mais où j'ai passé le plus de temps, c'est dans ce qui fut anciennement l'église; encore une petite partie de l'édifice sacré à l'époque où je l'ai visité était réservée au culte... On avait laissé Dieu au malheur et au repentir... Est-ce encore de même?

Pendant que je dessinais quelques détails de l'intérieur, un détenu, grand et beau jeune homme, vint s'asseoir sur la même poutre que moi... Il se mit à regarder mon croquis, et me voyant hésiter pour une ligne de perspective, il me dit. «Si monsieur veut me le permettre, je lui ferai observer que cela devrait être ainsi...

—Vous dessinez donc? lui dis-je...

—Oui, monsieur... Oh! les talens!... on me les avait tous donnés! — *Mais comme on ne m'avait donné* QUE CELA... Vous me voyez ici...

En parlant ainsi, la rougeur était venue au front du détenu... Et, du revers de sa main, il essuya une larme... J'avais grande envie de savoir son histoire, il me la raconta. Je la redirai aux lecteurs de *la Jeune France.*

Vicomte WALSH.

L'INDÉPENDANT.

Je suis, je suis indépendant.
BÉRANGER.

Mon père était une sorte de *soldat-laboureur* qui ne labourait point du tout, mais qui n'était content de rien depuis que son empereur avait amené deux fois les Cosaques à Paris. Le *soldat laboureur* est un type si curieux que je ne puis m'empêcher de le définir.

Le *soldat-laboureur* est fou de la liberté et il adore Napoléon; il est libéral, et il regrette le régime de l'empire; le seul mot d'aristocratie le met en fureur et il est lui-même baron ou comte de fabrique impériale. S'il s'agit de juger les temps et les hommes éloignés de nous, le soldat-laboureur conviendra volontiers qu'il n'est rien de plus détestable que les conquérans, sublimes escamoteurs dont la main dérobe les libertés à nos yeux éblouis

par l'éclat de la victoire; il condamne volontiers Charles XII, et déclare que la ruine et la misère de la Suède n'ont pas d'autre source que ses folles entreprises.

Mais parlez-lui de Bonaparte, le soldat-laboureur n'entend plus raison, il vous démontrera que les Bourbons seuls ont causé sa perte et celle de la France.

Après les deux invasions, nul autre que Napoléon ne pouvant apaiser la soif de liberté dont il était dévoré, mon père quitta la France, alla demander du service au pacha d'Égypte, et ne tarda pas à devenir lui-même un pacha très-distingué. Son premier soin fut d'acheter une demi-douzaine de femmes de toutes les couleurs; il leur fut fidèle, ce qui prouve bien que la réputation de légèreté qu'il avait laissée en France n'était que pure calomnie.

Transporté bien jeune encore sur les bords du Nil, mon éducation offrit un contraste assez piquant. Je n'ai jamais lu autre chose que Béranger et *le Constitutionnel;* c'est-à-dire de fort beaux vers et de fort mauvaise prose: aussi dès l'âge de quinze ans j'étais un petit prodige; il ne me restait pas un seul préjugé, et je pouvais déjà me vanter d'être complétement indépendant; je dépendais bien un peu de mes passions, mais il est convenu que cette dépendance-là ne compte pas, et comme dit Béranger :

> Lisette seule a le droit de sourire
> Quand je lui dis : Je suis indépendant.

Outre ma dépendance des Lisettes, j'avais un goût prononcé pour les vins de France, la seule chose que ces maudits Bourbons n'aient pu gâter; *le Constitutionnel* qui avait prémuni ma tendre enfance contre toutes sortes de préjugés, avait allumé dans mon cœur une haine contre les tyrans qu'aucune sorte de vins connus ne put jamais éteindre. Mon père et moi nous n'exceptions de notre haine des tyrans que Bonaparte et le pacha d'Égypte. Chaque fois que *le Constitutionnel* faisait mention d'un banquet patriotique, dont les convives s'étaient embrassés *avec la cordialité la plus franche*, nous nous faisions un devoir, sur la terre de l'exil, de répondre à ce repas par un repas analogue, qui se terminait toujours au cri de *vive la charte!* nous avions un très-grand nombre d'esclaves noirs qui ne savaient ni lire ni écrire, et qui ne comprenaient pas un mot du contenu de la charte; nous les avions cependant dressés à un patriotisme modéré; ils criaient *vive la charte!* avec autant d'enthousiasme que s'ils eussent eu l'honneur d'être Français. Cette sorte de patriotisme de vassal et d'indépendance à volonté n'avait du reste rien d'effrayant pour nous autres propriétaires d'esclaves; leurs *vive la charte!* ne les dispensaient nullement de recevoir vingt fois par jour les étrivières, et ces bonnes gens demeuraient aussi soumis que

les Parisiens lorsque Louis-Philippe fit à Paris l'honneur de le mettre en état de siége. Nous pouvions donc nous faire illusion, et nous croire encore au milieu de compatriotes éclairés, indépendans, amis de la charte, des lumières et du *Constitutionnel*.

Nos libations sur l'autel de la patrie auraient probablement duré autant que la restauration, si mon père n'était mort d'une indigestion qu'il se donna en l'honneur des Grecs ou des Polonais, à moins que ce ne fût un soir où nous buvions à l'indépendance de toutes les nations.

On observera peut-être que c'était désobéir à l'Alcoran, mais mon père ne s'inquiétait pas plus de l'Alcoran que de l'Évangile : d'ailleurs, en fait de religion c'est absolument comme en fait de politique ; dès qu'on a manqué à son premier serment, il n'y a plus de raisons pour que cela finisse.

Dès que je me vis maître de ma fortune, je me hâtai d'exécuter un projet qui m'avait été suggéré par un jeune patriote de mes amis, nommé Anacharsis. Les Anglais l'avaient ruiné en confisquant le vaisseau sur lequel il faisait la traite des noirs ; depuis ce temps-là, il avait voulu *se refaire* en se déclarant le champion forcené de la liberté des blancs.

Il m'assura qu'il voulait me conduire à la gloire en aidant les nations de l'Europe, encore esclaves, à conquérir les droits de l'homme.

Ce plan me séduisit : je mis donc en vente les épouses de mon père, pour *cause de départ* ; je *réalisai* ce que je pouvais avoir de petits frères et de petites sœurs, et nous voilà lancés sur un bâtiment qui ne marchait pas trop mal.

Nous hésitâmes d'abord si nous commencerions notre tournée par la Russie ; mais Anacharsis m'observa que la Russie et l'Allemagne étaient deux pays fort peu sains pour les patriotes exagérés et les tempéramens méridionaux. « D'ailleurs, ajouta-t-il, nous n'avons aucun rapport avec don Quichotte et son écuyer ; nous ne sommes pas fous, Dieu merci, et nous ne voulons aider que ceux qui ont commencé, comme dit la société Aide-toi, le ciel t'aidera. Allons aider les Grecs. »

Je répondis : « De tout mon cœur, mon cher Anacharsis ; permets-moi cependant de te faire part de mes remords ; les Grecs sont en guerre avec le pacha d'Égypte, est-il bien loyal d'armer contre lui un bâtiment acheté avec l'or qu'il m'a donné ?

J'admire tes scrupules, répondit Anacharsis ; que cela ne t'effraie pas ; c'est toujours ainsi que l'on procède ; ces diables de rois (ou pachas, le nom ne fait rien à l'affaire) n'ont pas d'ennemis plus enragés que ceux qu'ils ont tout au moins graciés ou amnistiés, et le plus souvent comblés d'honneurs. Nos libéraux de France trahiront à la première occasion les princes dont ils ne manquent pas un baise-main, à l'heure où je te parle ;

et si la république a jamais un chef digne d'elle, tu verras que ce sera un de ceux qui doivent la vie à la clémence des Bourbons. Tu me diras que c'est une vilaine chose que le patriotisme poussé jusqu'à l'ingratitude, je te répondrai moi qu'on ne saurait le pousser trop loin. Secourons donc les Grecs; les Grecs, cette grande nation que nous traitons de barbare, et qui nous fait rougir de notre civilisation d'esclaves par des vertus dignes de l'antiquité. »

Comme il achevait son improvisation, une frégate anglaise vint à passer près de nous; elle filait majestueusement, sans daigner s'occuper de notre voisinage, et comme pour étaler à nos regards une douzaine de pirates grecs pris en flagrant délit, et pendus au grand mât, pour le bon exemple.

« Ce sont des martyrs de la liberté, dit Anacharsis en les saluant avec respect. — Qu'appelles-tu martyrs? m'écriai-je, ce sont des voleurs. — Tu es dans une bien grande erreur, reprit froidement Anacharsis, et tu confonds les deux choses les plus différentes; voler et piller sont des actions qui n'ont rien de commun : le vol est défendu, mais le pillage est toujours permis. »

Un jour que je soumettais mes doutes à mon cher Anacharsis sur cette distinction qui me parut un peu subtile, nous aperçûmes un bâtiment grec qui se dirigeait sur nous. A cette vue, mon compagnon de voyage poussa des cris de joie; mais sans nous donner le temps de fraterniser, les Grecs inondèrent notre bord comme une nuée de sauterelles : en un quart d'heure ils eurent fait main-basse sur mes trésors. Nous avions affaire à un corsaire fort poli et fort expéditif, qui, après ce préambule, s'empressa de nous offrir l'hospitalité.

A ce coup je sentis que ma fureur de propagande commençait à se refroidir; mais Anacharsis me fit honte de ma mauvaise humeur : « De quoi peut-on se plaindre quand la liberté triomphe? » me disait ce patriote, qui par parenthèse n'avait rien perdu, vu qu'il ne possédait rien au monde. «Certes, ajoutait-il, je ne me consolerais pas si les Turcs *nous* avaient ravi *notre* bien, mais puisqu'il passe aux mains des Grecs, nous n'avons qu'à bénir le ciel. » Nous continuâmes donc de faire des vœux pour les Grecs, malgré leur peu de courtoisie à mon égard.

En notre qualité de Français et par conséquent d'alliés de la nation, nous fûmes débarqués sur une côte où l'on nous assura que nous ne tarderions pas à rencontrer des compatriotes. En effet, c'est à peu de distance que s'étaient réunies les trois flottes combinées de Russie, de France et d'Angleterre. Bientôt un bruit effroyable vint nous apprendre que la marine turque n'existait plus; nous arrivâmes à Navarin comme la bataille était finie. On n'avait pas vu de pareil désastre depuis Lépante : les trois puis-

sances venaient de frapper un de ces grands coups dont la fortune des empires ne se relève pas.

A la vue des débris de la flotte turque, Anacharsis ne se possédait pas de joie ; il criait à haute voix : « Ainsi puissent périr tous les tyrans, et gloire à ceux qui font de si grandes choses. » Ces paroles furent entendues par un officier français étendu sur le rivage, mortellement blessé.

Pardon, monsieur, si je vous interromps, dit-il au patriote Anacharsis, mais, vous êtes sans doute Russe? — Non, monsieur. — Alors vous êtes Anglais? — Pas davantage. — En ce cas il faut que vous soyez Grec? — Eh non, monsieur, je suis Français. — Vous êtes Français, s'écrie alors le mourant avec cette franchise qu'autorisait sa situation, vous êtes Français et vous êtes assez stupide pour vous réjouir de la plus haute sottise que la France pût faire. Je sais bien que nos libéraux vont crier victoire; mais ne voyez-vous pas que la Russie et l'Angleterre profiteront seules de cette destruction, l'une en étendant ses frontières, l'autre son protectorat dans l'Archipel. Vous êtes jeune, monsieur; eh bien! souvenez-vous de ce que je vous dis, avant peu vous verrez les Russes à Constantinople. Espérons que c'est la dernière faute que le libéralisme fait faire à mon pays. En achevant ces mots cet honnête homme expira.

C'est un fou aigri par la douleur, dit Anacharsis, retournons en Grèce, et allons assister à la renaissance d'un peuple libre, le plus grand bienfait que Dieu puisse donner en spectacle à la terre.

Nous fûmes témoins de l'évacuation de la Morée. Une seule chose me surprit, c'est qu'on avait bien de la peine à empêcher les femmes grecques de s'embarquer avec les Égyptiens. Quant à la république, j'avais beau chanter :

J'ai pris goût à la république
Depuis que j'ai vu tant de rois,
Je m'en fais une, et je m'applique
A lui donner de bonnes lois.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que les Grecs étaient les plus grands aristocrates de l'Europe; que leurs chefs ou grands seigneurs, comme vous l'aimerez mieux, avaient toute la richesse, toute la puissance et tout l'orgueil de véritables suzerains, et qu'ils n'entendaient rien à nos idées d'égalité; si bien qu'Anarcharsis lui-même fut obligé de convenir que ce n'était pas ainsi qu'il concevait la république.

On sait que dès lors les Grecs commencèrent à se poignarder et à se manger les uns les autres.

En voilà un d'heureux, dit alors Anacharsis, allons délivrer un autre peuple.

Le fils du pacha d'Égypte, Ibrahim, m'avait fait de magnifiques présens avant de quitter la Morée. Sa générosité nous donna les moyens de passer à

Cadix, où l'on nous assura qu'il pouvait y avoir quelque chose à faire pour de bons patriotes.

Débarqué sur la terre d'Espagne, je me trouvai grandi de dix pieds; je brûlais d'embrasser ces nobles guerriers qui avaient si glorieusement combattu pour leurs foyers contre Bonaparte, et mon guide Anacharsis ne tarda pas à me conduire dans un club de patriotes. Je n'eus pas plutôt bu quatre ou cinq verres de vins nationaux que je ne pus contenir mon enthousiasme, et je proposai un toast à la mémoire des Espagnols morts pendant la guerre de l'indépendance. Mais personne ne me fit raison, et l'un des convives me répondit d'un ton furieux : Ce n'est point la guerre de l'*indépendance*, mais la guerre de l'*ignorance* qu'il faut dire; déplorez l'aveuglement de ces fanatiques armés contre les généreux Français, qui ne voulaient autre chose que notre bonheur, en attaquant les moines, les couvens et la superstition, qui nous rend le plus méprisable des peuples de la terre.

Je compris alors que j'avais fait une sottise en me déclarant pour la guerre de l'*ignorance*. Une chose me frappa cependant, c'est que dans tous les pays la gloire et les intérêts de la nation touchent beaucoup moins les libéraux que le triomphe de leur parti, ce qui me sembla bien naturel.

La république seule pouvait nous consoler du discrédit universel des républicains en Europe; nous fûmes d'abord tentés de l'aller chercher dans l'Amérique du Sud, mais elle était en proie aux horreurs de la guerre civile, il fallut nous rabattre sur les États-Unis. La première chose qui frappe vos regards en mettant le pied sur le sol classique de la liberté, c'est l'esclavage : partout des nègres. Quant au gouvernement à bon marché, ce n'est pas là non plus qu'il se trouve; il est aujourd'hui prouvé que l'administration de cette république-modèle coûte aussi cher qu'une monarchie des plus coûteuses. Il est vrai que le roi constitutionnel de l'endroit s'appelle M. le président, ce qui est une grande consolation pour les patriotes. Cette présidence a toutefois un léger inconvénient, c'est que chaque président, pour assurer sa réélection, ne manque pas de destituer autant de fonctionnaires qu'il a d'amis à placer. Ce petit déménagement national a lieu tous les cinq ans. Quant à la liberté, outre la population noire qui doit y renoncer de droit, elle a pour les blancs eux-mêmes de certaines restrictions un peu extraordinaires pour ceux qui n'en ont pas l'habitude.

C'est ainsi que mon ami Anacharsis, qui avait beaucoup de goût pour l'équitation, fut renversé un dimanche avec son cheval, parce qu'il ne s'était pas aperçu qu'on avait tendu sur la voie publique, vis-à-vis du Temple, une corde destinée à interrompre la circulation des chevaux et des voitures dont le bruit aurait pu troubler le service divin. Un autre jour de fête, comme il déchiffrait une sonate, on lança des pierres dans

ses carreaux pour l'avertir que la liberté de la république ne laisse personne libre de faire de la musique le dimanche.

Ces petits contre-temps et plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer furent assez mal pris par le patriote Anacharsis, qui répétait tristement : « Ce n'est pas encore là ma république. »

Enfin la meilleure des républiques nous fut annoncée par le paquebot : la révolution de juillet venait d'éclater ; mais, ô douleur ! l'état de nos finances engagées dans une spéculation hasardeuse nous retint pendant plus de deux années en Amérique ; enfin nous fûmes admis comme passagers sur un vaisseau du roi de Danemarck.

Pendant la traversée, Anarcharsis avait l'air si farouche et si consterné qu'un Danois qui parlait fort bien notre langue le prit en pitié. « J'interprète votre silence, lui dit-il ; vous méprisez, n'est-ce pas, un peuple comme le nôtre qui a fait une révolution pour rendre son roi absolu ? » Je suis trop poli pour vous contredire, répondit Anacharsis ; je crus d'abord que le Danois allait se fâcher de cet aveu dépouillé d'artifice ; mais il se contenta de sourire, puis il ajouta : « Faites-moi le plaisir d'écrire votre opinion sur cet album. » Anacharsis écrivit et signa.

Alors le Danois lui serrant la main : « Je suis las comme vous de l'absolutisme ; conduisez-moi donc en France, que je voie un peuple libre avant du mourir. — Vous serez satisfait, » répondit Anacharsis d'un ton de voix solennel.

A peine débarqués en Angleterre, nous étions déjà montés sur un autre bâtiment faisant voile pour la France ; la traversée fut assez malheureuse, et nous fûmes jetés sur la côte de Bretagne, aux environs d'Aurai.

Dès notre première étape, je soupçonnai le Danois de connaître notre pays au moins aussi bien que nous ; car il demanda ce qu'était devenu le célèbre collége de Sainte-Anne, où les jésuites avaient naguère de si nombreux élèves. On lui répondit que tous les colléges des jésuites étaient fermés depuis la révolution de juillet.

« C'est donc ainsi que l'on entend la liberté de l'enseignement chez un peuple libre ? » dit l'étranger ; et il nota ce fait sur son album.

Dans les auberges, Anarcharsis, qui était un peu gourmet, s'étonna bientôt de ne pouvoir pas obtenir un seul morceau de gibier ; mais on lui représenta qu'il était défendu de chasser. « Drôle de liberté ! » dit le Danois, et il écrivit de nouveau.

Ce fut bien pis quand nous fûmes sortis du Morbihan pour entrer dans les départemens favorisés des douceurs de l'état de siége ; il fallait répondre à chaque sous-lieutenant, qui se trouvait investi du droit de nous interroger, de nous arrêter, et de nous faire coucher en prison comme suspects. « Qu'est-ce que cela ? s'écriait notre compagnon de voyage. Voilà qui ressemble furieusement au régime du sabre. — Oh ! ce n'est rien, répon-

dait Anacharsis, cette partie de la France est privée des bienfaits de la charte de 1830.

— Ah! c'est là que vous en êtes au bout de deux ans? répondit l'étranger; je vous en fais mon compliment, et qu'en dit *le Constitutionnel?*— Il approuve, m'écriai-je avec transport. Bravo! reprit le Danois. Quant à moi, j'admire votre façon de comprendre l'égalité devant la loi.»

A Paris, ce fut bien autre chose; c'est là que régnait l'ordre public par excellence, à entendre Anacharsis; il est certain qu'à cela près du pillage des Tuileries et du Musée Charles X, du pillage de l'Archevêché et de Saint-Germain-l'Auxerrois, et de quelques centaines d'émeutes, on y est fort tranquille.

Quant aux fonctionnaires publics, le Danois ne se laissait pas de les contempler.

Les uns avaient endossé l'uniforme par-dessus la robe d'avocat; d'autres la robe d'avocat par-dessus l'uniforme; les marchands de papier étaient devenus tout d'un coup des hommes d'état. On voyait des magistrats qui ne savaient pas l'orthographe, des lieutenans qui n'avaient jamais porté l'épée, des officiers municipaux qui jusque-là n'avaient administré que des potions calmantes et qui lançaient des proclamations incendiaires, tandis que de vieux généraux échangeaient l'épée contre l'arme la plus pacifique et la plus inattendue dans les mains d'un soldat; enfin, quand toutes les places eurent été jetées aux plus avides et cette grande loterie tirée jusqu'au dernier numéro, on s'était mis à répandre par boisseaux les distinctions honorifiques. On avait donné des rubans à ceux qui n'avaient pas de médailles, des médailles à ceux qui n'avaient pas de rubans; on accordait une foule de mentions honorables à ceux qui n'avaient ni rubans ni médailles; quant aux Français qui avaient tué des Français, les voilà eux décorés! On ne saurait mieux comparer cette fringale de croix d'honneur qu'au temps où Charles-Quint, fatigué des disputes de la noblesse et de la bourgeoisie de Gand, tira son épée, et la promenant sur la populace assemblée, s'écria: « Je vous fais tous chevaliers! »

Vous entendez bien que ce prodigieux carnaval, parti du centre de la nation, ne devait pas en rester là; il s'étendait de toutes parts; tandis qu'on imaginait d'un côté de nouvelles manières d'adorer Dieu, on proposait à chaque famille une constitution nouvelle, et chacun pouvait lire sur les murailles cette annonce en gros caractères:

« Chez tous les marchands d'estampes, la première livraison des costumes des religions nées depuis la révolution, contenant cinq religions; la seconde livraison sera mise en vente plus tard et se composera de cinq nouvelles religions qui sont annoncées. »

A côté de ces annonces, il y avait des lithographies et des dessins qui n'étaient rien moins que religieux.

Ce fut là mon triomphe. Regardez et voyez tout ce qui vous environne, disais-je à mon Danois; soutiendrez-vous encore que nous ne sommes pas libres de faire toutes les sottises qui nous passent par la tête? pour moi, c'est ainsi que je conçois la liberté.

Le Danois répondit : Voici ce que Voltaire écrivait sous le règne de Louis XV :

« *Le roi peut arranger les choses comme il lui plaît à un bal, à son souper, à sa chapelle; mais pour la constitution de l'état, elle demande un peu plus d'attention.* » Il paraît que tout est changé depuis le temps de Louis XV, et votre *constitution de l'état* est bien peu respectée, puisqu'il suffit d'un trait de plume pour l'anéantir dans des provinces entières. En vérité, le duc d'Orléans n'aurait pas osé donner de si bonnes raisons de s'insurger à ces Bretons qui se révoltèrent sous la régence, excités par le duc du Maine, et portèrent leurs têtes sur l'échafaud! »

Puis, se tournant vers Anacharsis et lui montrant sa signature : « Eh bien! trouvez-vous les Danois si méprisables pour avoir donné tant de puissance à la royauté? »

— Fidèle au souvenir du fameux Anacharsis Clootz, qui s'écriait : « Mon cœur est Français, mais mon ame est sans-culotte! » Anacharsis répondit : La meilleure des républiques n'est pas encore la république comme je la comprends, mais laissez-nous retourner la France encore une petite fois, et vous verrez!

— Vos expériences coûtent fort cher! dit le Danois, et je ne vois pas trop ce qu'elles rapportent, attendu que, jusqu'à présent, la république n'a encore pu s'acclimater nulle part en Europe.

— Et la Suisse? reprit Anacharsis.

— Belle plaisanterie qu'une république dont les citoyens n'ont d'autre emploi que d'aller vendre leur sang et leurs services aux rois absolus! Singulière propagande pour des républicains!

— Il est vrai, répliqua le patriote, que les républicains ne sont vraiment dignes de ce nom qu'autant qu'ils comprennent bien le dogme de la souveraineté du peuple; je vous plains de ne pas le comprendre.

L'étranger répondit : Ce que je vois de plus clair dans votre souveraineté du peuple, c'est que vous considérez comme le droit de tout citoyen le projet suivi d'exécution de changer le gouvernement chaque fois que bon lui semble, tandis qu'à vos yeux, c'est un crime de voler une pomme! Ne voilà-t-il pas une société bien organisée?

Dans vos tribunaux, dès qu'un individu est convaincu d'assassinat, que fait son défenseur? il s'efforce d'établir l'aliénation mentale; ce point

une fois prouvé, l'assassin est à l'abri de toute représaille de la part de la société.

Le dogme de la souveraineté du peuple a une vertu tout aussi efficace. Un républicain prend son fusil, fait une barricade, et, ainsi retranché, tue autant de gardes nationaux qu'il a de cartouches, s'il est bon tireur. Cela fait, comme il est en minorité, on l'arrête, on le cite devant les tribunaux, il est absous en vertu de la souveraineté du peuple, ou s'il est condamné, votre gouvernement n'ose pas faire tomber sa tête. Sil avait volé 20 francs sur la grand'route, il n'aurait point de grâce à espérer; mais il n'a tué qu'une demi-douzaine de citoyens, au nom de la souveraineté du peuple, c'est bien différent!

Et vous voulez que moi, étranger, je vienne habiter la France, et me placer entre cette bête stupide, sans règle de conduite et sans principes, que vous appelez votre gouvernement, et cette bête féroce que vous appelez république? Non par Dieu!

Pour conclure et nous en tenir aux faits, car sur les principes nous ne nous entendrons jamais, écoutez encore Voltaire :

«Dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. Quel état choisiriez-vous? Le brame répondit : Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. — C'est une vieille réponse, dit le conseiller. — Elle n'est pas plus mauvaise! dit le brame.»

— Pour moi, je la trouve excellente, et je vous proteste qu'à l'heure où je vous parle, les lois sont cent fois moins respectées en France qu'en Danemarck.

Là-dessus le Danois repartit pour Copenhague.

Anarcharsis alla chercher la *femme libre* à Constantinople, où il faillit se faire empaler.

Quant à moi, indépendant comme *le Constitutionnel*, je me suis rallié au gouvernement, à la santé duquel je bois tous les jours avec la cordialité la plus franche (style du *Constitutionnel*); je serais parfaitement heureux, si l'abus de l'opium et du vin, joint à quelques autres excès, ne m'avaient vieilli de bonne heure; j'ai d'ailleurs une *femme* qui me bat quand je suis gris, et qui le reste du temps me fait perdre la tête et me mène par le bout du nez.

C'est une sorte de servitude qui tient à mon éducation et qui durera probablement autant que ma vie. Il y a des momens où je ne suis pas bien sûr d'avoir choisi la meilleure manière d'être indépendant; ce qu'il y a de certain, c'est que je suis trop vieux pour changer : en tout cas, je m'en réfère à cette pensée orientale, que j'ai rapportée d'Égypte :

« Pour devenir libre, quelquefois il faut mourir! »

LES JOURNAUX.

Il en pleut, ils poussent de dessous terre, ils vous frappent à droite et à gauche, par devant et par derrière. C'est une épidémie brutale et incroyable. Il y en a pour toutes les conditions de la société, il y en a pour tous les âges de la vie, il y en a pour les blancs, il y en a pour les noirs, il y en a pour les métis. Nous avons le journal des Polonais, le journal des Italiens, le journal des marchands de vin et des marchands tailleurs; tout le génie de la France et toute l'industrie française se réduisent en journaux; enfin la semaine passée, pour comble *de journalisme*, il y en a qui, ne trouvant plus aucune place à prendre parmi les vivans, et voulant faire un journal à toute force, publient le *Journal des Morts*. — Cette épidémie d'un nouveau genre a besoin d'être signalée. L'influence de la presse périodique est si grande en France, que nous ne pouvons laisser passer, sans l'expliquer de notre mieux, ce nouveau genre de spéculation si souvent trompeur, et dangereux presque toujours. — C'est en effet un triste symptôme de décadence politique et littéraire. A force de mettre des journaux à la portée du peuple, à force de se faire petit et médiocre, pour se donner une autorité dans la foule, il est à craindre que l'art ne se trouve gravement compromis, ou tout au moins le principe. Que ne fait-on pas pour flatter ses lecteurs, qu'on appelle la foule; la foule, ce lecteur vagabond, oisif, médiocre, si difficile à amuser, si peu inquiet de l'avenir, et qui est désarmé, quoi qu'on lui dise, aussitôt qu'on l'a fait rire? — Or, la foule se partage en deux classes, la foule des campagnes et la foule des villes; la foule des campagnes a son journal : c'est le *Journal des Connaissances utiles*, autrement dit le journal à 4 fr. Vous voyez ce journal annoncé sur la porte de tous les lieux publics, marchands de vin, marchands de poisson, restaurateurs à 22 sous; quiconque veut prêter un morceau de son enseigne au journal à 4 fr., le journal à 4 fr. barbouille cette enseigne de son annonce, car il est avant tout le *Journal des Connaissances utiles*. En effet, c'est le journal à 4 fr. qui vous enseigne l'art de brûler votre cabane pour vous bâtir un palais de marbre, l'art de planter un cerisier pour avoir des pêches, l'art de construire des charrues à la vapeur : la charrue coûte dix fois plus cher que le champ qui est ensemencé; mais au bout de cent ans, l'agriculteur aura retrouvé son argent. Le journal à 4 fr. est un amas de cette force et de cette utilité. Il a tellement poussé loin cette manie d'innovations sans conscience, et d'invention sans nouveauté, qu'une maison des champs, administrée selon ses préceptes d'agriculture, ne serait guère plus avancée qu'une maison gouvernée selon les *Géorgiques* de Virgile; et vraiment c'est dommage d'avoir ainsi abusé de la foule des

campagnes ; elle ne demandait pas mieux que de s'instruire, mais il ne fallait pas aller heurter de front ses notions les plus simples et son bon sens le plus ordinaire ; elle ne demandait pas mieux que de faire des progrès dans cette pénible science de l'agriculture ; mais avant d'enseigner l'agriculture il fallait la savoir soi-même. Pareille déception avait été faite au dix-huitième siècle, sous M. de Mirabeau, l'*ami des hommes*. Heureusement le journal à 4 fr. touche à sa fin : il est au bout de ses inventions, de ses expériences ; la foule des campagnes lui préfère un nouveau recueil, qui s'annonce sous les plus heureux auspices, dirigé par des hommes de conscience et de talent qui ont fait et qui font des expériences sûres (*l'Agronome*, rue de Choiseul, n° 2 bis. 5 fr. par an).

Quant à la foule des villes, comme elle est plus *instruite*, mais aussi plus difficile à tromper, et qu'elle donne son argent plus difficilement, on lui fait des journaux avec de vieilles gravures qu'on va acheter en Angleterre ; on lui enseigne, entre autres choses, l'art de prendre des crocodiles, la pêche à la baleine, et autres enseignemens qui sont autant à sa portée que l'enseignement à l'usage des campagnes. — Nous en revenons toujours à notre dire : c'est grand dommage et c'est grande pitié de voir ainsi abuser d'un des plus grands moyens de civilisation et d'instruction qui soit dans le monde, *le journalisme*.

Où s'arrêtera cette fièvre ? A quel instant le public comprendra-t-il enfin qu'il doit se méfier de cette science qui court les rues, et de cette littérature de la borne ? Nous l'ignorons ; toujours est-il que ce sera une action honorable de mettre sur ses gardes ce public avide de tout savoir, qui ne demande qu'à s'instruire, et qui doit se trouver dans un profond chagrin toutes les fois qu'après une expérience de quelques mois, il découvre qu'on l'a trompé. — A ce propos, nous nous rappelons que, sous la restauration, il y avait beaucoup moins de dupes de ce genre de littérature qu'on n'en voit aujourd'hui ; le plus grand charlatanisme dont nous nous souvenions, en fait de journal, sous la restauration, est le prospectus suivant (Il s'agissait d'un journal sur papier rose.) *Depuis long-temps la société sentait le besoin d'un journal rose.* Le lendemain une société de gens d'esprit répondit dignement à cette annonce par le prospectus d'un autre journal, intitulé *la Casquette de loutre ;* mais c'était là un beau temps pour la grâce et pour l'esprit, et pour la critique littéraire.

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES.

Nous continuons l'histoire de la littérature moderne, nous la faisons comme elle se fait, au jour le jour. Jusqu'à présent, nos lecteurs nous

ont su gré de notre franchise. C'est un mérite auquel nous ne manquerons jamais. — Eh bien ! le mois présent ressemble tout-à-fait au mois passé, les livres abondent; mais quels livres ! l'un s'appelle *Thadéus-le-Ressuscité;* c'est l'histoire d'un homme qui commence par être pendu, et qui vit comme il peut ensuite; l'autre s'appelle *les Sept Péchés capitaux.* Il est impossible de tirer un plus mauvais parti de ce grave et moral sujet, qui, sous la plume d'un homme de génie, cet homme de génie fût-il un romancier, aurait pu donner occasion à un si bel ouvrage et si intéressant; mais nos hommes de lettres y voient-ils donc si loin? comprennent-ils donc toute la portée des moindres lignes empruntées au dogme catholique? Non, ils vont au hasard, ils prennent un titre au hasard, ils mentent au hasard; et quand leur livre est fait, il n'en est pas un qui se demande où donc cela va-t-il? quel fruit mon livre peut-il porter? quel intérêt de gloire ou d'utilité avais-je donc à enfanter cette production nouvelle? Qu'importe tout cela à l'auteur qui a fait un livre, pourvu que son livre se vende et que le lendemain il en fabrique un autre? Voilà tout. — On a encore publié un grand nombre de romans dont le titre nous échappe, et que nous n'avons pas lus, parce que vous êtes trop justes pour exiger que nous lisions exactement toutes les monstruosités qui paraissent de nos jours. Nous devons cependant vous signaler comme très-dangereux, sous tous les rapports, sous le rapport moral aussi bien que sous le rapport littéraire, une publication nouvelle, d'un cynisme révoltant, les *Mémoires de Casanova.* Ce Casanova est une espèce de drôle, véritable escroc italien, joueur déloyal, intrigant subalterne, qui, après toute une vie de désordre, ruiné, vagabond, misérable et malade, s'est imaginé d'écrire en dix volumes in-8° les aventures crapuleuses de sa jeunesse.

A l'heure qu'il est, les *Mémoires de Casanova* font les délices des beaux petits messieurs, des belles petites dames du grand monde d'aujourd'hui; ce sont des faits qu'on ne peut que signaler, sans même oser parler des livres qui les produisent. — En même temps qu'on publiait ces Mémoires, un jeune homme de mérite, passionné pour la littérature italienne, et très-versé dans la langue toscane, cette langue à part, si populaire et si incisive, traduisait les Mémoires d'un autre Italien; mais celui-là, grand artiste, grand statuaire, grand orfévre du seizième siècle, Benvenuto de Scellini; la vie de celui-là est bien, il est vrai, une vie de hasard et d'aventures, mais c'est aussi une vie tout occupée, consacrée à l'art, immortalisée par des chefs-d'œuvre. A la cour de François Ier, de Scellini fut le rival du *Primatice;* à Rome, il fut le favori du souverain pontife. — C'est lui qui a fait les plus beaux ouvrages d'orfévrie du seizième siècle : voilà pour sa gloire artiste ; et quant à sa gloire militaire, c'est lui qui a tué d'un coup d'arquebuse le connétable

de Bourbon, ce traître à son roi et à sa patrie, qui pensa perdre le trône de France. En prenant de très-grandes précautions, on peut lire ces Mémoires. — Il y a encore un autre Italien du temps moderne, Silvio Pellico, jeune poète qui a publié récemment un livre admirable, intitulé *Ma Prison*, dans lequel livre il raconte avec toute la soumission du chrétien, et sans proférer aucune plainte, tous les tourmens qu'il a eu à souffrir dans les prisons de l'Autriche. — Arrêté à Venise, traîné sur la place publique, devant l'échafaud, condamné pour quinze ans de sa vie au *carcere duro*, Silvio Pellico est resté pendant quinze ans dans un cachot obscur, couché sur la paille, mangeant un pain dur et rare, condamné au silence et au travail des mains, et voyant mourir autour de soi tous ses compagnons d'infortune. Ce qu'il raconte de cette vie de privations et de misère est d'autant plus touchant, qu'il n'a pas une plainte pour ses bourreaux. Cependant il subissait d'atroces douleurs, il était loin de sa famille, et privé de toutes nouvelles du dehors; cependant il vit un jour son ami, Pierre Maron de Scelli, qui, blessé par ses fers, était obligé de se faire couper la jambe. Maron de Scelli tendit sa jambe au vieux chirurgien de la prison, et quand l'amputation fut achevée : « Je n'ai rien à vous donner, dit-il au vieux bonhomme qui pleurait, » mais voici une rose que je vous prie d'accepter pour l'amour de moi. » En même temps, Silvio Pellico prit cette rose et l'offrit au vieux chirurgien de la part de son ami Maron de Scelli. — Tout le livre est rempli d'anecdotes pareilles. Ces malheureux prisonniers n'ont une voix que pour bénir; pas une malédiction ne sort de leur bouche ni de leur cœur : on ne sait en lisant ce livre, en assistant au récit calme et pénétrant de ces atroces douleurs, si l'on doit être plutôt attendri qu'étonné. C'est que, voyez-vous, le sentiment chrétien a dicté toutes ces lignes, c'est que la foi catholique a merveilleusement assoupli ces jeunes ames, c'est qu'à force de douleur et de résignation, Silvio Pellico est revenu aux inspirations sublimes de l'Évangile et à cet admirable mot *pardon!* que Jésus-Christ a mis en pratique sur la croix. Silvio Pellico est, selon nous, un des plus beaux traités de morale, un des drames les plus touchans et les plus saints qui se puissent lire; il est fâcheux pour nous que ce ne soit pas un Français qui l'ait fait.

THÉATRES.

Il nous reste, pour compléter l'histoire littéraire du mois passé, à vous parler du théâtre. Cette histoire sera bientôt faite; le théâtre du mois passé se compose de trois à quatre méchans vaudevilles. Deux vau-

devilles de M. Ancelot, par exemple, l'un au théâtre des Variétés, *la Consigne*, c'est un charpentier qui fait espionner sa femme par un de ses amis; l'autre, au Vaudeville, *la Robe de Chambre*; c'est encore un de ces tableaux sans vérité, sans ressemblance et sans pudeur, que M. Ancelot a construits avec le dix-huitième; c'est encore un mari qui a le malheur d'être noble, et dont la femme est aimée par un autre homme qui a le malheur d'être dupe. Ces messieurs disent pendant un acte autant de quolibets sans esprit que M. Ancelot a pu leur en fournir; le parterre a sifflé à bon droit toutes ces platitudes. — Au même théâtre du Vaudeville, on a joué un joli petit acte, *Pourquoi?* Cela est très-fin et très-spirituel, cela échappe à l'analyse; les auteurs sont MM. Lockroy et Anicet. — Au même théâtre du Vaudeville encore, on a joué un grand drame en quatre actes, intitulé *la Camargo*; c'est l'histoire de cette célèbre danseuse qui a donné son nom à une danse, et qui fut si honnête fille qu'elle a laissé un souvenir presque fabuleux dans les coulisses de l'Opéra; la pièce est de M. Fontan. — Enfin, le même M. Fontan a fait jouer au théâtre Saint-Martin un drame étrange et brutal, intitulé *Bergami*. On se rappelle tout l'horrible scandale de ce fameux procès en adultère qui aurait déshonoré une couronne plus facile à déshonorer encore que celle d'Angleterre. Le drame de M. Fontan rappelle, dans toute leur triste nudité, ces souvenirs de cours d'assises. Si c'est là un plaisir, c'est un plaisir singulier, et dont on ne fait pas l'aveu volontiers : telles sont toutes les nouveautés dramatiques. — Grâces au livre de Silvio Pellico, elles sont au-dessous des nouveautés littéraires!

Hélas! quand donc nous sera-t-il permis de vous dire avec la vérité et l'enthousiasme de l'admiration : Tenez, voici un grand poète! voici un beau drame! applaudissez?

En ce moment, on nous apporte un ouvrage qui méritera peut-être de fixer notre attention et celle de nos lecteurs graves et préoccupés des nouvelles destinées du christianisme. Cet ouvrage est intitulé *la Religion constatée universellement;* 2 gros vol. in-8°. Prix : 8 fr. Chez Hivert, libraire. — Nous l'examinerons sérieusement.

—Nous voulions donner aujourd'hui une ode dédiée à M. de Chateaubriand, par M. Ch. Laurent, un de nos rédacteurs; l'espace nous a manqué.

— Un nouveau journal défenseur de la religion va paraître, c'est le *Mentor*, journal destiné aux enfans. Prix, 6 fr. par an, 1 fr. 50 en sus pour les départemens, *rue de Lille*, *n.* 1.

Le 1er *août, nous donnerons une* VUE DE LA PÉNISSIÈRE *au moment du combat, et si notre succès va ainsi croissant, nous la joindrons à l'édition ordinaire.*

JULES FORFELIER, secrétaire-général.

Paris, ce 1er juillet 1833.

L'Echo de la jeune France
Journal des progrès.

Deru. del. Lith. de Lemercier

Vue de la Penissière, au moment du combat.

Juillet 1833.

NATIONALITÉ

De la Jeune France.

Le mois de juillet a été beau pour l'*Écho de la Jeune France* : Nous comptons sous notre drapeau quinze cents amis de plus.

Jeunes gens, vous pouvez le dire maintenant avec une noble fierté, l'œuvre à laquelle nous travaillons tous est une œuvre vraiment nationale. De tous les points du pays, du sein de tous les corps de la nation, nous avons reçu, non point seulement de stériles témoignages d'approbation, mais des preuves réelles d'une vive et profonde sympathie. Tous nous ont dit, en nous promettant appui et concours, que nous arriverions au but que nous nous sommes proposé, appuyés que nous serions par tous les hommes de talent et de cœur.

Nous avons à notre tête les illustrations de ce siècle : vertus éminentes, éclatans génies, caractères élevés, tous ont voulu participer à notre œuvre, et former à notre premier rang comme un admirable faisceau de savoir, de moralité et de gloire. Les hommes de maturité et d'expérience ont applaudi à notre jeune armée, et les pères ont salué la bannière qui doit assurer l'avenir de leurs enfans.

Presque tous les membres distingués du clergé, des corps législatifs, des académies de France et de l'étranger, de la magistrature, du barreau, nous ont écrit pour nous exprimer leurs sentimens d'adhésion.

Du sein de toutes les corporations de toutes les sociétés qui veulent, ainsi que nous, le grand et le juste partout, le beau et le vrai dans les lettres et les arts, le progrès et le perfectionnement social par le christianisme, ce grand instrument de civilisation; du milieu de toutes les écoles, il s'est élevé des milliers de voix pures et généreuses qui ont formé comme un concert de suffrages, dont le bruit retentit chaque jour à nos oreilles.

C'est à vous, jeunes gens des provinces, que s'adressent ces paroles; car c'est sur vous que nous avons compté pour résoudre le grand problème qui occupe le monde.

Ouvrez vos cœurs à l'espérance, nous retrouverons tout ce que nous avons perdu; nous verrons briller encore sur la terre de France les nobles vertus de nos aïeux, mais élevées à un plus haut degré de perfectionnement par les progrès de la civilisation. Nous assisterons à la renaissance de ces grandes vérités religieuses et morales qui déjà secouent les cendres

dont l'éruption philosophique les avait couvertes. Nous reverrons les lettres, ces reines déchues, remonter majestueusement sur leur trône.

Mais que votre zèle ne se ralentisse pas. Il est encore quelques jeunes hommes incrédules, qui hésitent à occuper leur véritable place marquée parmi nous : tendez-leur une main de frère, montrez-leur la route que nous allons parcourir à travers les grandes ruines des temps passés, pour y chercher les matériaux épars dont nous reconstruirons notre société nouvelle; ouvrage immense, en présence duquel vous ne devez pas rester spectateurs inactifs.

Tous, vous pouvez, vous devez nous venir en aide. Que les uns propagent notre œuvre de civilisation et de nationalité, et qu'ils conquièrent à la cause commune de nouveaux champions; que les autres coopèrent à nos travaux; que chacun jette dans la balance les qualités dont la nature l'a doué. Ceux à qui Dieu a donné des talens supérieurs les révèleront ainsi au pays; car *l'Écho de la Jeune France* est une tribune dont le retentissement arrive à toutes les oreilles.

Mais souvenons-nous tous qu'il faut que tous les membres de notre grande société donnent à la France l'exemple de toutes les vertus sociales et politiques; *souvenons-nous qu'il faut mettre les actes à côté des paroles;* souvenons-nous que nous succédons à une époque corrompue de cœur et d'intelligence, et que nous sommes les hommes de la régénération et du progrès.

Que si l'on vient nous sommer de dire, comme je ne sais quel journal caduc, de quel droit nous avons inscrit sur notre drapeau les mots de *Jeune France*, jeunes gens, nous répondrons à ces voix tremblotantes qui nous demandent nos titres de jeunesse, à ces consciences toutes pourries de corruption, toutes desséchées d'égoïsme, toutes bariolées d'apostasies, qui veulent savoir pourquoi nous avons des prétentions à la nationalité, nous leur répondrons que nous sommes la Jeune France parce que nous voulons franchement, sans arrière-pensée, la liberté et l'autorité, la civilisation et le christianisme, la vérité politique et la vérité littéraire; parce que nous honorons toutes les gloires de la France; parce que nous méprisons ceux qui viennent répandre au bas du piédestal des grands hommes les poisons impuissans de leurs calomnies; parce que nous admirons ceux qui ont le courage de leur croyance, et que nous méprisons ceux dont le courage posthume n'est visible que le lendemain du danger.

C'est pour cela que M. de Chateaubriand est à notre tête, et que *le Constitutionnel* nous oblige à tourner nos regards en arrière pour répondre à une attaque qui nous vient des ombres du passé.

Jules Forfelier.

A LA JEUNE FRANCE.

« C'est la jeunesse libre et religieuse qui fera
» l'avenir de la France c'est elle qui retrouvera
» dans l'anarchie des idées où nous sommes plon-
» gés, le principe de la société nouvevelle.

(CHATEAUBRIAND, *lettre au comite de Paris.*)

A nous, jeunesse française! à nous hommes du progrès par raison et par conscience, vous tous hommes d'avenir par instinct et par position! vous qui, en moins de dix ans, continuerez l'histoire de France, en lui donnant plusieurs de vos noms, cette noble histoire qui, toute défigurée qu'elle est en plus d'un endroit, lacérée ou même tachée en quelques autres, n'en demeure pas moins la première des histoires modernes, celle qui fait l'enseignement des peuples, la bible politique des nations. Vous aurez de belles pages à y remplir, si nos prévisions ne nous trompent point, si le travail douloureux, mais persevérant de la société actuelle, amène à bonne fin l'enfantement qu'il promet,

Disposez-vous donc, jeunes athlètes, à cette lutte des intelligences contre les intérêts, lutte que nous n'avons engagée les premiers que parce que nous vous savions grandir derrière nous. Formez-y vos rangs à loisir; forts de notre bon droit et de notre dévouement, nous pouvons fatiguer encore l'ennemi, s'il vous est réservé de l'abattre, et préparer du moins le succès qui doit vous appartenir.

Ici, comme partout, aujourd'hui, comme dès les premiers temps, en face les uns des autres, et se disputant la domination sociale, se rencontrent les sentimens dévoués, et les ambitions cupides, la justice, et la violence, tout ce que l'amour du bon et du beau suscite enfin dans un noble cœur, et tout ce que les mauvaises passions remuent d'impur et de désordonné dans les ames dégradées. C'est encore, c'est toujours la lutte des deux principes; la lumière et les ténèbres, les enfans de Seth et de Caïn, ceux de Sem et de Cham; en un mot, ceux qui croient à Dieu et ceux qui croient aux hommes. Ceux-ci ne voient rien au-delà des intérêts matériels, et tous leurs efforts tendent à en assurer le triomphe; les autres veillent avec ardeur à la garde des intérêts moraux, certains que ce sont les seuls réels, et que de leur conservation dépend entièrement la libre jouissance, l'existence même des premiers. Telle est du moins notre conviction, à nous qui continuons cette garde avec persévérance, mais qui la confierons avec empressement à nos jeunes amis, quand leur temps sera venu de nous relever.

Or, ce temps approche.

Que si vous nous demandez, comme l'ont déjà fait quelques-uns d'entre

vous, sous quel drapeau nous prétendons vous rassembler, nous vous répondrons : sous le drapeau de France. N'importe sa couleur, pouvu que sa pureté soit entière; pourvu qu'il soit bien reconnu que dans l'ère souverainement pacifique vers laquelle s'élance l'esprit humain, toute couleur de sang fait tache sur une bannière; pourvu surtout, jeunes hommes du nouveau siècle, pourvu que la croix le domine.

Oui, la croix, le seul *signe* qui soit demeuré *vainqueur*, de la rédemption jusqu'à nous.

S'il en est parmi nos adversaires qui croient ce signe abattu, parce que, dans une orgie de police, quelques misérables l'auront arraché du haut de quelques édifices, qu'ils regardent donc autour d'eux, loin d'eux, où ils voudront. Il n'est ni ville, ni bourg, ni chaumière, où la croix libératrice ne s'éleve, où, en attendant leurs cendres, elle ne protège celle de leurs pères ou de leurs enfans. Partout où la civilisation pénètre, la croix la devance, et c'est la croix qu'elle plante là où elle veut marquer sa prise de possession. Quand ils affirment donc, en balbutiant, que le christianisme se meurt, c'est comme s'ils disaient le soleil éteint, parce qu'un nuage passe sur leur tête. Le christianisme, de l'apparition duquel date tout progrès social, le christianisme, qui a reçu l'humanité au berceau, l'accompagnera jusqu'à la tombe, et c'est tout au plus si depuis un siècle elle entre dans son âge mur. Comme c'est l'âge des sophismes, des égaremens de l'esprit, et même des passions vivaces, il a pu sembler à quelques esprits étroits qu'après de rudes écarts, elle allait lui échapper; mais qu'ils se rassurent : l'individu, tout désordonné qu'il puisse être, n'échappe pas facilement aux soins maternels de l'église, qui le suit avec sollicitude dans toutes les phases de sa vie, et qui attend son cercueil à la même place où fut apporté son berceau. Or ce que son église est pour chacun des membres de la grande famille humaine, le christianisme l'est pour la famille entière. La vie du monde, comme celle de l'homme, lui appartient; seulement, (hâtons-nous de le dire) le monde n'est pas destiné à la mort, comme l'homme, et il n'a pas à craindre le déclin qui y mène. Ce sera l'Enoch des temps nouveaux, passant corps et ame, à une vie meilleure, et ce jour viendra pour lui aux temps nouveaux sitôt que que le progrès de son épuration chrétienne l'en rendra digne.

Et c'est là que la courbe immense que décrit le christianisme se perd au regard humain, même à celui de la foi; car là commence l'infini, l'infini qui touche à Dieu, et n'a pas d'autre limite. Mais jusque là, il n'y a ni repos ni détour pour l'humanité qui s'est attachée au christianisme pour marcher avec lui, et c'est à ce but que la conduit la voie sur laquelle il la pousse depuis dix-huit siècles.

Qui donc aurait eu, de nos jours, le pouvoir de couper sous leurs pas cette route sainte, et de leur dire, comme Dieu à la mer qui gronde :

vous n'irez pas plus loin? Quoi! l'on mesure de l'œil tout le chemin qu'a parcouru leur marche solennelle et irrésistible, et l'on veut qu'en vue du chemin qui reste à faire, l'humanité se sépare du seul guide qui l'ait encore fait avancer vers son but! Dérision et absurdité! l'école du dix-huitième siècle était plus conséquente. Elle niait tout; elle accusait en tout le christianisme et calomniait son passé, pour avoir le droit de lui fermer l'avenir. La bonne foi de l'école nouvelle la jette en des contradictions inexplicables... Admettre en effet l'action progressive de l'humanité chrétienne jusqu'à nos jours, c'est se condamner à en reconnaître la continuité inévitable jusqu'à une fin marquée. Or, quelle a été cette fin? Nous sommes en droit de le demander. Quand se sont réalisées ces inviolables promesses de liberté, d'égalité et de fraternité, mots sublimes qui ont profanés sans les flétrir les forcenés de 93 et les parodistes de 1830? A la formation de quel grand œuvre s'est épuisée cette active puissance qui passa sur le monde romain, régénéra le monde barbare, constitua enfin le nouveau monde européen? Qu'on nous le dise; car, si c'était, par aventure et en définitive, la révolution de juillet (puisque c'est d'elle à peu près que datent ces pitoyables doctrines), nous aurions tort, en effet, de nous étonner qu'à cette grande manifestation du progrès humain, eussent été nécessaires, pour la préparer, l'effusion si abondante du sang des martyrs, les sublimes enseignemens des docteurs, les travaux immenses des savans et des princes de l'Europe, et cet amas incommensurable de dévouemens, de pénitences et de sacrifices de tous genres, que dix-huit longs siècles ont formé, et auquel chaque jour, même à cette époque critique, vient ajouter son tribut.

C'est vraiment pitié de le dire: Mais ces hommes se seraient-ils imaginé notre Dieu comme une de ces vieilles idoles de bois, aux dorures écaillées, que les nations laissent derrière elles, en marchant, avec les mauvais bagages; et leur semblerait-il que pour le reconnaître et l'adorer, nous avons besoin de tourner la face en arrière? Ah! l'erreur serait grande; elle serait honteuse à cette époque d'investigation et de bonne foi; elle amènerait, en se propageant, l'avortement infaillible de notre magnifique avenir. — Loin de là, jeunes hommes, loin de là! le Dieu des chrétiens, celui dont le nom proclamé sur le Thabor a retenti jusque dans les plus profondes solitudes des Amériques, celui dont l'enseignement professé à Rome se répète sur tous les points du monde connu, celui qu'on étudie moins encore qu'on ne l'invoque, car le cœur n'a pas besoin de l'étudier pour le connaître, le Dieu qui place la foi au-dessus de la science, parce qu'il est venu pour le grand nombre, et qu'il se fait sentir à tous s'il se dévoile à quelques-uns, celui qui renouvela de fond en comble la société antique, mit la fraternité en place de l'esclavage, substitua la charité universelle aux haines patriotiques, le droit et la justice à la fraude

et à la violence, qui suscita aux époques marquées, soit qu'il fallût abattre ou reconstruire, Attila, Charlemagne, Grégoire VII, et jusqu'à notre Napoléon, cet Atlas des temps modernes, qui, avant de se laisser écraser sous le monde qu'il portait, accomplit avec tant de rapidité et d'éclat cette double mission, le Dieu de toutes ces merveilles, Dieu enfin, celui de nos adversaires comme le nôtre, si vous le cherchez avec votre ame, jeunes hommes, c'est en vous-même qu'il apparaîtra; si c'est avec votre raison seulement, jetez-vous pour le saisir au-dessus de toute imagination humaine, quelque hardie qu'elle soit, au-delà de toute civilisation, de tout progrès, quelque étendu que vous l'imaginiez, en avant enfin de toutes choses; car il est là aussi. Soleil intellectuel, c'est vers lui que gravitent toutes les pensées, que montent toutes les émanations de l'esprit humain, que tendent tous les pas progressifs du monde social, dont il ranime et vivifie incessamment les efforts, de ce monde qui marche à lui, parce qu'il l'attire, parce qu'il est la fin de tout, comme il en a été le principe. Il ne s'agit donc point de retenir son regard, de baisser la tête et de la détourner honteusement vers le passé pour la soumettre à une adoration de convenance. Il s'agit, au contraire, de donner à son œil d'homme toute la puissance qu'il peut avoir, de relever son front à la hauteur d'une grande espérance, et de regarder en avant de soi, en haut surtout, et d'aller à la lumière qu'on entrevoit avec cette assurance de cœur que la foi donne aux plus timides.

A vous donc, jeunes hommes, à qui ne pèse aucun remords politique, qu'aucun engagement hasardé n'embarrasse, à vous qui avez droit de marcher tête levée et cœur ouvert, à vous la noble mission de remontrer son but sublime à l'humanité qui semble l'avoir perdu de vue, et de lui rendre, pour qu'elle tende vers lui, ce mouvement régulier sans lequel on n'avance point.

La génération qui vous a précédés sur cette voie a dû faire plus d'un repos, car la terre a plus d'une fois tremblé sous ses pas, et sa fatigue est telle, qu'elle vous attend pour reprendre sa marche, et compte sur votre énergie pour la pousser en avant. Hâtez-vous-donc; car il y a du temps perdu à regagner. Les révolutions sont toujours des haltes forcées pour l'esprit humain, et, nous en sommes convaincus, la secousse qu'elles donnent est plutôt une répulsion qu'un élan. Voilà pourquoi, disons-le hautement, nous sommes légitimistes, c'est-à-dire partisans de l'ordre de choses qui, garantissant au plus haut degré la sûreté entière de la famille et de la cité, n'oblige pas les hommes d'art, de science et de poésie, de progrès enfin, à n'être plus que des hommes de guerre ou de place publique, ou même de tribune, sans aucun profit pour la civilisation.

Que tout ce qui a foi à l'avenir de l'humanité s'unisse donc pour marcher à sa conquête. Dans cette œuvre toute pacifique, à nous, Français, le

premier rang! N'oublions pas qu'à nous s'attache l'Europe, et à l'Europe le monde, et que chacun de nos pas remue et fait avancer cette masse de sentimens et d'intérêts, si divers en apparence, si semblables en réalité. C'est par cette raison que nous élevons la croix pour bannière, car c'est la seule invariable et universelle, et tous les partis lui doivent confiance et respect. Allons, jeunes hommes, un noble effort! pour qu'elle apparaisse assez haute à ce monde agité en tous sens, qui cherche un signe dans les airs, disposé qu'il est à le suivre. Saisissez-la donc, et faites voir qu'elle marche, et faites deviner, à la manière solennelle et ferme dont elle se déploie, que c'est vous qui la portez.

A. Guiraud.

LES RUINES.

3e Méditation. — Calvin.

Je ne pouvais détourner mes regards de ce xve siècle, si fécond en événemens et en hommes; époque mère où tout se fonde, se crée, se perfectionne, les arts, les lettres, les sciences, la politique; où l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique, encore toutes récentes, produisent leurs merveilleux effets; époque admirable par les grands caractères qu'elle étale, par les prodigieux travaux qu'elle entreprend, par les hautes questions qu'elle soulève, par les hardis jalons qu'elle jette sur toutes les routes de l'avenir; mais aussi époque flétrie dans son germe par le protestantisme, qui, pendant qu'elle brille au dehors de tout l'éclat de la santé et de la vie lui dévore sourdement les entrailles.

En présence de notre société moderne si avare d'hommes, et dont le sein amaigri ne semble plus porter que des avortons, je m'éprenais d'admiration pour cette inépuisable abondance, et cette incroyable fécondité. Je reconnaissais avec une curieuse terreur cette marque distinctive des sociétés qui ont de longs jours devant elles et des sociétés qui sont menacées dans leur avenir, des sociétés viriles et des sociétés caduques, des sociétés qui s'ouvrent et s'épanouissent au soleil des croyances, et de celles qui se penchent tristement sur leurs tiges, fanées par le scepticisme et mourantes d'incrédulité.

Celles-ci sont toujours prêtes à périr faute d'un homme. Comme l'empire romain au temps de Germanicus, si cet homme vient à leur manquer tout leur manque à la fois. Des funérailles individuelles deviennent des funérailles publiques, et ne vous étonnez ni de cet amour passionné,

ni de ces emportemens de deuil. En pleurant amèrement sur cet appui nécessaire qui leur échappe, les nations font un retour vers leurs propres destinées; elles se tordent les mains de désespoir à la vue de cette impitoyable fatalité qui frappe leurs ressources et leurs espérances dernières. Un empereur souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête; son souhait s'était réalisé sous Tibère, comme il se réalisera dans toute société vieillie, cette tête c'était celle de Germanicus. Comprenez-vous maintenant ce long et profond gémissement qui accueille Agrippine, lorsque, débarquant au port de Brindes, triste et déplorable veuve entre ses deux fils orphelins, elle rapporte à la ville éternelle la cendre d'un grand homme? Comprenez-vous ce vaste silence interrompu de sanglots qui règne dans le champ de mars, ce concours des populations, ces soldats en armes, ces magistrats en habits de deuil, et au milieu de toutes ces pompes du désespoir, le peuple pleurant, gémissant, criant que ses dernières espérances sont éteintes et que la république est morte? Triste condition de ces temps où les peuples, n'en pouvant plus, sont obligés de s'appuyer sur le bras d'un homme et où les sociétés s'en allant en lambeaux cherchent pour vivre à s'encadrer dans un grand caractère!

Ce n'était point à Rome que je pensais, en me laissant aller à ces tristes méditations, en face de cette abondance de hauts personnages, qui paraissaient devant moi en tête du quinzième siècle.

J'admirais cette végétation forte et brillante comme celle de ces terres neuves que n'a point encore ouvertes le sol de la charrue. Il me semblait que dans cette multiplicité de génies remarquables jaillissant en foule du sein d'une société jeune et vivace, et s'élançant dans toutes les avenues intellectuelles, il y avait quelque chose de pareil à ce luxe de verdeur, à cette énergie de production, à ces débauches de fertilité (qu'on nous passe ce terme), que les voyageurs ont remarqués dans ces forêts vierges de l'Amérique, où la nature, toute pleine de force et de vie, semble se plaire à pousser la fécondité jusqu'à l'abus, et à étaler je ne dirai pas la munificence, mais la prodigalité de ses créations. Là, je ne voyais point une disette, mais un encombrement d'hommes. Les deux générations des Guises si puissantes et si grandes; François de Guise et le cardinal de Lorraine marchant les premiers, François de Guise portant l'empreinte de la balle *protestante de son assassin*, et ayant encore à la bouche le pardon sublime qui termina sa vie; puis, Henri de Guise sur lequel la destinée semblait s'être méprise en le créant sujet. Henri-le-Balafré, ce conspirateur de haute taille qui, étendu à terre les yeux éteints, dans une des salles du château de Blois, paraissait encore redoutable à son souverain, qui s'écriait à sa vue : « Mon Dieu! qu'il est grand! Il paraît plus grand encore mort que vivant. » Et après Guise-le-Balafré venait Mayenne, qui dans toute autre famille eût été un

personnage remarquable; car, dans cette époque féconde, pour une seule couronne il se présentait trois têtes capables de la porter, trois bras dignes du sceptre, et l'on ne voyait point, par un de ces pis-aller de fortunes qui n'appartiennent qu'aux siècles de caducité, la pourpre tomber indignement sur l'imbécillité d'un Claude, ou le pouvoir allant chercher dans les ténèbres de sa retraite une de ces ambitions à courte taille, qui, mêlant aux convoitises du crime les hontes de la peur, usurpent en tremblant après avoir conspiré à genoux.

Et je cherchais les auteurs de la réforme au milieu de cette foule immense de grands hommes d'état, de hardis capitaines, de ministres illustres, de savans célèbres; les Guises, le connétable de Montmorency, l'amiral de Coligny et les Châtillons, Henri de Béarn, les princes de Condé, L'Hôpital, le premier Molé, Harlay, Brisson, de Thou. Et je voyais tour à tour passer devant moi toutes les grandeurs de cette époque : Philippe II, sombre et triste comme la nuit, cette Marie Stuart, dont le souvenir est resté cher au tant doux pays de France, et qui termina une vie de boudoir et de plaisir dans le sang et sur un échafaud; Elisabeth, la cruelle femme et la grande reine; Sixte-Quint, qui prit une si large place dans le monde, génie ambitieux, qui soutint mieux la couronne que la thiare; Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV, qui porta dans ses flancs le bonheur de la France. J'entendais de toutes parts ce siècle aux mille renommées, aux mille gloires, aux mille voix, qui, roulant, comme un grand fleuve, jetait sur ses rives des noms immortels et d'illustres souvenirs de tout genre; hommes et femmes, aux figures largement dessinées, discouraient, marchaient, agissaient : c'était un spectacle étrange, un inexprimable bruissement. Ici, madame de Montpensier, la sanglante conspiratrice, dont les ciseaux devaient, disait-elle, changer une destinée de trône en une destinée de cloître; là Catherine de Médicis, la créatrice italienne du gouvernement, des expédiens et du système de la bascule, c'est-à-dire de la trahison appliquée à la politique, avec son poignard à deux tranchans; Marguerite de Valois, cette maîtresse ès-voluptés, qui poussa si loin la science du plaisir et l'érudition de la galanterie; la duchesse de Nemours et madame d'Aumale, noms de guerres civiles; Gabrielle d'Estrées, qui doit d'avoir surnagé sur ce fleuve qui engloutit les trônes les plus solides, les empires les plus stables, les monumens les plus indestructibles, au sentiment le plus passager, à l'amour et à une romance; il est vrai que le poète et l'amant était Henri IV.

A tous ces personnages du temps passé j'expliquai le nôtre, et je voyais les femmes s'émerveiller à la vue d'un siècle brutal, sans être viril, et je voyais les hommes d'état froncer le sourcil en face de notre chaos politique, et je voyais les savans et les écrivains reculer de terreur devant notre lit-

térature, comme on se détourne d'un homme ivre. Montaigne et Amyot se fâchaient contre ceux qui avaient entrepris la caricature de leur style; Bodin hochait la tête aux opinions de nos publicistes, et Charron recommandait avec sollicitude à toute notre époque la lecture de son livre de *la Sagesse*. Enfin il me sembla qu'il n'y avait pas jusqu'à Ronsard, qui répudiait la généalogie romantique et refusait de descendre jusqu'à ceux qui ont voulu reculer jusqu'à lui. Peu à peu je me faisais jour à travers cette illustre cohue, me dirigeant vers l'endroit où j'apercevais les deux grandes bannières de la réforme, celles de Martin Luther et de Jean Calvin. Je laissais de côté le savant du Tillet et le malheureux Ramus, qui a répandu une large tache de sang sur sa chaire, Cujas, l'aigle des écoles et l'Hercule des commentateurs, Nicot, d'Ossat, Passerat et le savant Scaliger, qui me dit en passant que le style du dix-neuvième siècle était un patois et sa langue un long solécisme.

A mesure que j'approchais du lieu vers lequel je me dirigeais, j'entendais des éclats de voix et des trépignemens furieux; les deux bannières protestantes semblaient près de se croiser comme deux lances rivales, et à la fureur qui régnait sur les visages des deux chefs et de leurs disciples, on aurait cru qu'ils allaient s'égorger. Ce n'était cependant qu'une espèce de synode de morts. L'intraitable Luther prenait à partie Calvin au milieu de nos ruines, et l'accusait d'avoir fait tout le mal en pervertissant le luthéranisme par les doctrines qu'il y avait apportées. Il criait, tonnait, anathématisait avec cette véhémence et cette hauteur qui le faisaient traiter de tyran pendant sa vie, lorsque Calvin se plaignait à Mélanchton de ce qu'il n'était pas même permis dans la nouvelle église de pousser un gémissement libre; lorsque dans cette fameuse auberge de l'Ourse noire, à Genève, Luther défiait Carlostad d'écrire contre lui, et lui promettait, s'il l'entreprenait, un florin d'or, qu'il lui jetait dédaigneusement dans la main; défi accepté par Carlostad, qui faisant raison à son tour à la santé que portait ironiquement Luther à son futur ouvrage, vidait son verre comme lui, et le quittait après cet apostolique adieu : *Puissai-je te voir sur la roue!* Il y avait dans la scène qui s'offrait à mes regards quelque chose de cette admirable union, de cette touchante harmonie, les paroles heurtaient les paroles, les gestes s'entremêlaient, les cris, les rires, les murmures se confondant formaient je ne sais quel ensemble discordant, accord étrange! et l'on aurait dit que ce siècle querelleur et mauvais garçon allait rentrer sur la scène pour nous donner le spectacle de quelque nouvelle tragédie. Mais la voix de Luther dominait toutes les voix, la fureur de Luther surpassait toutes les fureurs, et Érasme qui, placé dans un coin du tableau, observait en souriant toute cette guerre posthume, semblait répéter d'un ton de bonhomie méchante ce qu'il répondit aux furieuses invectives du réformateur lors de son étrange hy-

men avec une religieuse : « Et moi aussi, j'avais cru naguère que le mariage l'aurait adouci. »

Mais rien n'y pouvait, ni mariage ni tombe, et le dur et orgueilleux Calvin, commençant à relever la tête, se préparait à soutenir l'honneur de Genève contre Wirtemberg. A celui qui lui reprochait de s'être écarté de la pureté du luthéranisme, il répondait qu'il en avait bien autant de droit qu'en avait eu Luther de s'écarter de l'église de Rome; à celui qui lui reprochait d'avoir poussé la rigidité jusqu'à l'exagération, il répondait qu'il n'avait fait qu'appliquer les maximes de Luther contre les idolâtries catholiques : « Mon crime, disait-il, c'est d'avoir été meilleur logicien » que vous. Tout le monde peut dire comment je sais presser un argu- » ment, et combien est précise la brièveté avec laquelle je raisonne. Vous » eûtes, il est vrai, l'avantage de poser les principes dans le luthéra- » nisme; mais moi, j'en ai déduit les conséquences dans le calvinisme » avec une toute autre suite et une toute autre force que vous. Vous n'i- » gnorez pas à quel degré du théâtre je suis, et toutes les fois que mes en- » nemis m'ont attaqué, vous savez qu'ils ont senti mes piqûres. Enfin, » si vous avez été grand en Allemagne, je le fus en France. »

Et moi, ne pouvant souffrir cet orgueil impie qui triomphait de nos ruines et se faisait un trophée de nos malheurs : « Oui, Calvin, vous » avez raison contre Luther votre complice, mais le christianisme a raison » contre vous deux. Oui, Calvin, vous pouvez, vous devez marcher l'é- » gal de Luther, car il y a autant de désastres derrière vous que derrière » lui, car tous vos pas vers ce que vous appelez la gloire sont marqués » par le meurtre et l'incendie comme les siens, car il y a deux sillons » égaux et parallèles dans l'histoire, tous deux creusés par le fer, tous » deux rouges de sang; celui-ci c'est le vôtre, docteur de Wirtemberg; » celui-là vous appartient, docteur de Genève. Oui, Calvin, vous avez » été aussi grand en France que Luther le fut en Allemagne, car la France » vous dut autant de guerres civiles que l'Allemagne en dut à Luther, » autant de conspirations, autant de massacres, autant de crimes, autant » de misères; vous êtes son rival de calamités, vous êtes son égal en » fléaux. Et quelqu'idée que vous ayez de votre puissance, Calvin, vous » n'en estimez pas encore assez toute l'étendue. Les effets de votre parole » ont été encore plus prodigieux que votre orgueil. Le bras d'un homme » a arrêté un siècle. Riche en talens, fertile en génies, comblé de toutes » les faveurs de la fortune, ce siècle, favori d'en haut, s'apprêtait à s'é- » lancer vers de glorieuses destinées par une large route en étalant toutes » les splendeurs de sa jeunesse; et vous vous êtes mis devant lui, vous » l'avez repoussé en arrière, vous l'avez scellé avec un anneau de fer » dans le sentier rude et escarpé de la réforme; vous l'avez engagé dans » ces voies âpres et ténébreuses, dans ce labyrinthe sans horizon ou les

» nations ont marché sans avancer d'un pas, où elles ne pouvaient point » avancer, puisqu'il n'y avait point de but. Si l'on est grand non par ce » l'on fait, mais par ce qu'on empêche; s'il y a de la gloire à fouler la » moisson aux pieds lorsque ses épis jaunes s'étendent en nappe d'or » aux rayons d'un soleil d'août; s'il y a de la gloire à éteindre les plus » éclatantes lumières, à faire tomber en poudre les chefs-d'œuvre, à » changer en un vil plomb l'or le plus pur, à renier le passé, à désoler » le présent, à déshériter l'avenir, alors, Calvin, vous êtes bien grand, » et personne sur la terre ne peut lever la tête aussi haut que vous. Mais » pour mesurer l'importance de votre œuvre, savez-vous ce qu'il faudrait, » réformateur de Genève? Il faudrait qu'on pût voir et dire quelle eût » été la destinée du quinzième siècle, si vous ne l'aviez point mis à votre » marque; dans quelles voies il se serait engagé, si vous ne l'aviez pas » précipité dans les routes du calvinisme; ce qu'il aurait fait de tant de » beaux génies et de hardis caractères, que les troubles et les guerres de » religion ont inutilement dévorés; ce qu'aurait été enfin le mouvement de » l'humanité, si vous ne lui aviez pas imprimé cette violente secousse qui » fit perdre l'équilibre au monde chrétien. »

Et pendant que je parlais ainsi, tous les grands hommes qui m'entouraient s'avançaient et poursuivaient Calvin de leurs plaintes et de leurs clameurs. Les Guises, ces hauts génies qui dominent leur époque de toute la tête, se plaignaient d'avoir été obligés, par le protestantisme, de gagner à l'intérieur toutes leurs batailles, et de consumer dans des guerres civiles les talens qui auraient élevé leur pays au premier rang des nations. En rappelant Calais repris sur l'Angleterre et Metz défendu contre les impériaux, François de Guise montrait ce qu'il aurait pu faire par ce qu'il avait fait; Henri de Guise rappelait les Pays-Bas refusés par Henri III, à cause des embarras intérieurs du royaume, et la France du quinzième siècle manquant, grâce au calvinisme, l'occasion d'étendre ses frontières aux rives du Rhin.

Montmorency, Coligny, Châtillon, et derrière eux, toute une troupe de vaillans capitaines, tirant à demi leurs formidables épées, reprochaient au réformateur de Genève le sang français dont elles étaient couvertes. Achille de Harlay, ce stoïcien du christianisme, L'Hôpital, ce « censeur Caton avec sa barbe blanche, qui le faisait ressembler à un saint Jérôme » (1), se plaignaient du malheur d'une époque où leurs vertus glorieuses pour eux étaient restées inutiles à la France; L'Hôpital surtout accusait Calvin et le protestantisme d'avoir condamné son génie législateur à descendre jusqu'à des institutions de guerres civiles, violentes et transitoires, comme l'édit de Romorantin. Et puis venait Sully, qui montrait

(1) Brantôme.

la prospérité nationale, si long-temps enchaînée avec lui dans les camps, et son génie financier n'arrivant que pour combler des gouffres, au lieu de pouvoir développer des germes de richesses. Enfin, fermant la marche du siècle, apparaissait Henri IV, triste et soucieux comme le jour où de secrets pressentimens lui annoncèrent sa fin, et lui aussi reprochait au calvinisme et à son auteur d'avoir enlevé la meilleure partie de sa vie au bonheur de la France, et lui aussi parlait de ce qu'il aurait fait contre l'Espagne et pour son pays, s'il avait été à la tête d'une nation unie et tranquille, au lieu d'avoir une bataille à livrer à chaque marche du trône. Législateurs, hommes d'état, vaillans capitaines, rois et princes, tous entouraient le coupable Calvin, tous lui demandaient compte de ces grandes destinées avortées, de cette haute fortune écrasée dans son germe, du présent et de l'avenir de la France étouffées à bras d'hérésie; et il me semblait qu'Henri IV, voyant cette route de succès et de gloire que le calvinisme avait barrée devant son règne, s'écriait une seconde fois : Pends-toi, brave Crillon!

Et moi, je disais : «Voyez, Calvin, voilà votre ouvrage; voilà la France » telle qu'elle eût été; la voici telle que vous nous l'avez faite. Et mainte- » nant si du monde politique vous passez dans celui des intelligences, vos » bienfaits n'y ont été guère moins sensibles. Vous êtes venu à une épo- » que de croyance et de création, et vous avez jeté le scepticisme et la » stérilité à pleines mains sur les arts et sur les lettres, vous avez retiré » le mouvement des esprits des larges routes où il entrait, pour le précipi- » ter dans les défilés de la scolastique, où le cœur se dessèche et où l'in- » telligence s'appauvrit. Pour les arts, la réforme qui éclata au sujet de » quelques aumônes destinées à élever la basilique de Saint-Pierre, resta » en tout digne de son origine. Jetant à bas toutes ces croyances qui sont » comme autant de draperies tombant sur les nudités de la vie, elle rêva » pour chef-d'œuvre une société machine, sans inspiration, sans génie, » sans enthousiasme, une société la tête baissée vers la terre, au lieu de » la lever vers le ciel. Aussi, Calvin, la belle Italie, cette terre de poé- » sie et d'inspiration, resta-t-elle murée pour vous; le paradis des arts » n'avait point de porte par laquelle le protestantisme pût passer. L'es- » prit de discussion et de dénigrement, la rage de la dispute, la faconde » pédante des écoles, voilà vos muses, et vous nous avez donné pour » Iliade les psaumes de Marot. Merci, Calvin! vous dont la doctrine » iconoclaste aurait brisé les vierges de Raphael comme des idolâtries; » vous qui, avec votre barbarie hérétique, sembliez avoir hérité des tra- » ditions de la barbarie armée qui détruisit l'ancienne Rome. Merci, Cal- » vin! vous avez beaucoup fait pour la France; car vous avez claque- » muré toutes les forces de son esprit, toutes les puissances de son ame » dans un inextricable dédale de théologie; vous avez aigri les voix les

» plus suaves et les plus douces, et grâce à vous, lorsque la postérité » s'arrête pour écouter le xve siècle, elle n'entend dans notre belle France » qu'un combat d'injures, le rauque bruissement des thèses, le tumulte » des conférences, et les tempêtes des colloques, tandis que d'un bout du » monde catholique à l'autre la voix du Camoens et du Tasse, dominant » ces murmures confus de leurs ineffables harmonies, s'élèvent majestueu- » sement vers le ciel comme deux voix d'anges qui, pures et solennelles, » s'écoutent et se répondent dans ces régions supérieures inaccessibles » aux vains bruits de l'humanité.

N***, *membre du comité de Paris.*

OURIMÉ.

La fille d'Atala et d'Outika!

Parmi tant de douces émotions que la providence a ménagées au cœur de l'homme ici-bas, il en est une surtout commune à tous les âges, à toutes les situations de la vie, et qui devient héroïsme, dévouement, dans une ame noble et généreuse.

Patrie! c'est toi qui inspires ce beau sentiment!

La patrie, c'est la terre sacrée à laquelle nous avons confié nos plaisirs, nos espérances, notre avenir; c'est l'air que nous respirâmes en naissant, le sol chéri où s'imprimèrent nos premiers pas, où nous apprîmes à balbutier le doux nom de mère; ce sont les lieux où nous avons aimé, où nous avons souffert, le vallon où s'égarèrent nos premiers rêves de bonheur, le toit qui ombragea notre berceau, la tombe où dorment nos aïeux et où ils nous attendent.

Voyez sur la rive des lointaines colonies ce Nègre malheureux et courbé sous la fatigue, qui, se dérobant un instant au regard oppresseur de son farouche tyran, du haut du rivage contemple d'un œil attendri ces mers profondes à travers lesquelles l'emporta un vaisseau ravisseur, ces mers infranchissables, barrières où viennent expirer ses vœux et son espoir. Quel est le sentiment qui agite son cœur? Est-ce la douleur, la misère qui font couler tant de larmes? Non : une pensée seule le pénètre et le domine; il songe à la patrie absente, au ciel d'Afrique, aux sables qu'il foula, à sa hutte du désert, aux affections de famille qui entourèrent ses jeunes ans; et des torrens de pleurs ruissellent le long de ses joues caves et sur ses mains meurtries de chaînes.

Ce fut par une journée de décembre 1746 que des militaires français, parcourant en éclaireurs les rives du Meschacébé, dans la Louisiane, trouvèrent égarée au milieu des bois, et amenèrent à la Nouvelle-Orléans,

une jeune fille de la tribu des Osages. Pauvre gazelle des grandes forêts, l'Indienne suivait d'un pas craintif ces nouveaux guides qu'elle n'avait jamais vus, examinait d'un regard ingénu tant d'objets si étranges à son inexpérience, et, plus souvent encore, tordant ses petites mains dans les angoisses du désespoir, d'un cri déchirant appelait sa mère. Le ciel l'entendit : un cœur de Française s'émut de pitié pour elle. Madame de Fréville n'avait point d'enfans; elle adopta la jeune Osage, et lui voua une affection maternelle.

Et certes qui eût pu se défendre d'une sympathique et tendre émotion envers un être déjà si beau de grâces et si touchant par son malheur !... Ourimé avait à peine dix ans, et cependant la liane flexible était moins élégante que sa taille élancée; la plume soyeuse du héron des savanes ceignait en diadème sa tête légère, et, par sa blancheur, contrastait avec les noires boucles qui tombaient onduleuses sur ses épaules; son œil grand et noir respirait une extrême douceur, toute la timidité ingénue du premier âge; et sa petite bouche vermeille ressemblait à un jeune bouton qui s'entr'ouvre au premier rayon du soleil.

Dans son affectueux empressement, madame de Fréville se hâta de faire imprimer au front de la jeune idolâtre le sceau du chrétien, et, sur les fonds régénérateurs, au doux nom du désert Ourimé, joignit le nom aussi doux de Marie.

La généreuse bienfaitrice entoura l'enfant de son adoption des soins les plus éclairés. Des maîtres choisis furent chargés de coopérer au développement de cet esprit si naïf et si ignorant. L'Indienne apprit avec une étonnante facilité toutes les connaissances, tous les arts dont notre Europe civilisée est si vaine, et dans lesquelles, de si bonne heure, elle exerce l'enfance. Enfin madame de Fréville n'oublia rien, n'omit rien pour rendre son Ourimé heureuse et accomplie.

Sous un rapport du moins, ses vœux et ses espérances furent réalisés. En grandissant, Ourimé développait des traits enchanteurs et une âme plus belle et plus ravissante encore. Tous admiraient ses progrès, applaudissaient à ses talens; et ces éloges répétés par mille bouches retentissaient jusqu'au cœur de la bienfaitrice, où ils causaient un ravissement, des jouissances inexprimables. Mais hélas! ce bonheur qu'Ourimé répandait à l'entour, elle ne le connaissait point pour elle-même.

Les mois passaient, les années passaient, et Ourimé semblait concentrer de plus en plus dans son ame une peine secrète et profonde. Des soupirs fréquens agitaient son sein; le jour, en présence de sa mère adoptive, Ourimé se contraignait, s'efforçait même de sourire; mais un œil clairvoyant, ou moins préoccupé de sa propre affection, aurait pu facilement démêler jusque dans ce sourire une mélancolique expression, quelque chose qui ressemblait aux larmes. Et la nuit, quand elle était seule avec

son cœur affligé, seule avec ses propres pensées, Ourimé se livrait librement à sa silencieuse douleur, et mouillait de pleurs sa couche solitaire.

Quelquefois, inquiète, elle gravissait sur les côteaux voisins, d'où sa vue pouvait s'étendre au nord, et son cœur tressaillait d'un indicible élan, lorsque le vaste horizon lui offrait quelque part l'image de la solitude ou le lointain aspect des forêts. Son oreille ravie écoutait comme un délicieux concert le balancement monotone des pins ou le bruissement du vent dans le feuillage: elle aspirait avec délices l'odeur sauvage de la bruyère, le doux parfum du désert.

Que se passait-il donc dans son ame? Que demandait-elle avec tant d'ardeur aux cieux, aux zéphirs, à la nature entière, elle si indifférente aux fêtes brillantes de la cité, si insensible au prestige du luxe et de l'opulence ?...

Ah! c'est qu'Ourimé n'est point fille de la cité : elle aussi fut une harmonie du désert, une fleur simple et sauvage de la bruyère!

Autres fois, elle venait s'asseoir, rêveuse, aux rives du Meschacébé, et, mêlant une larme à son onde, aimait à voir couler ces flots tantôt purs et limpides comme l'azur des cieux, tantôt souillés par les orages, ces flots, fils comme elle des lointaines forêts; elle interrogeait chaque feuille qui flottait sur leur cristal, chaque fleur qui passait flétrie.

« Vagues objets de mon amour, s'écriait-elle, pourquoi la pauvre » Ourimé vous a-t-elle été ravie? Pourquoi ne suis-je plus assise à l'ombre » du bouleau qui balança mon enfance, et où pendait le berceau de mon » jeune frère? Ourimé n'était pas riche alors : une guirlande de fleurs des » prairies, et la dépouille moelleuse de l'hermine et du castor lui tenaient » lieu de ces riches atours, de ces somptueux habits! Et manquait-il » donc quelque chose à mon bonheur? N'étais-je point heureuse lorsque » je bondissais libre comme le faon léger, insoucieuse comme le jeune » oiseau qui repose au nid du bocage?

» Et toi, dont le sein était mon asile dans le jour, ma couche et mon » refuge tutélaire pendant le sommeil des nuits, ma mère, pourquoi as-tu » permis que ton Ourimé fût entraînée sur un sol étranger où tu ne devais » point la suivre? ne sais-tu point que sans toi il n'est plus, pour elle, de » bonheur, que sans toi elle ne saurait vivre? Ah! reviens, ma mère, » reviens; laisseras-tu mourir ton Ourimé sans imprimer sur ses lèvres » un baiser maternel, sans lui donner un sourire d'amour, un mot de » tendresse? reviens, il en est temps encore; tes embrassemens ranimeront ce cœur malade, qui loin de toi se flétrit.

» Colombes passagères, qui vous envolez vers les lieux chéris où s'é» lève la cabane d'Ontario, le wigwam (1) de mon père, d'un redoutable

(1) Hutte de sauvage.

» guerrier; dites à la femme inconsolable qui pleure son Ourimé, dites-
» lui que sa fille vit encore, mais qu'elle languit et se meurt, comme la
» tige du sassafras sur les bords où elle a été transplantée. »

En ce temps-là une grande nouvelle se répandit dans la colonie. On disait qu'une alliance allait être conclue entre les Français et quelques tribus belliqueuses des grandes prairies; on assurait même que des ambassadeurs indiens allaient venir à la Nouvelle-Orléans, pour ratifier les promesses amicales et échanger le calumet de paix.

Cette importante nouvelle, en se confirmant, excita le plus vif intérêt parmi les colons. Quant à Ourimé, je laisse à penser si elle y fut indifférente.

Elle va donc revoir des hommes de sa couleur, peut-être même de sa nation! Tout son être tressaille d'émotion à une telle idée; elle compte les heures, les momens; et l'approche du bonheur donne à ses manières, à tous ses traits, l'apparence du bonheur même. Ses larmes ont cessé de couler, elle a repris en partie sa gaieté et sa vivacité naturelles; et lorsqu'un irrésistible pressentiment l'entraîne vers un nouvel avenir, Ourimé devient auprès de sa bienfaitrice plus tendre, plus caressante que jamais, comme si elle eût cherché à compenser, à force d'amour et de bonheur, les douleurs que pourraient causer bientôt à cette bonne mère sa générosité même et sa tendresse.

Enfin, un jour, une agitation inaccoutumée se manifeste tout à coup dans la ville: tous accourent, tous se précipitent vers le port. Ourimé y va aussi; elle y vole. Là, ses yeux se voilent, ses genoux fléchissent, son cœur est près de défaillir, lorsqu'elle voit glisser légèrement sur le fleuve la flotte indienne, et qu'elle reconnaît les canots d'écorce et les voiles de nattes de son pays. Elle se recueille cependant, examine d'un avide regard ces figures rouges, objet de curiosité pour les autres, mais pour elle traits chéris qui lui offrent des amis, des frères, la patrie. Avec les guerriers sont venus aussi des femmes, des enfans. Parmi eux, il est vrai, Ourimé cherche en vain le visage connu d'un père, d'un parent; et cependant elle ne s'est point trompée: à la fierté de leur attitude, à leur regard ferme et plus encore à leur langage et au chant rauque et sauvage dont ils accompagnent le bruit cadencé de la rame, elle a reconnu des Osages. Ne pouvant plus maîtriser son impatience, Ourimé, qui les voit débarquer, s'élance vers eux, les presse contre son cœur, leur adresse à la fois mille questions, et, sous un costume européen, leur dévoile une Indienne. Elle a bientôt appris que sa mère vit encore, qu'Ontario blessé repose dans son wigwam, et que dans deux soleils la flotille, remontant le fleuve, doit rejoindre la peuplade.

Ourimé pourrait-elle hésiter? sur-le-champ elle a pris son parti; mais comment fera-t-elle pour annoncer son dessein à sa bienfaitrice, et lui

adoucir une séparation qui va peut-être porter la mort dans ce cœur tendre et bienfaisant?

Le troisième jour était arrivé : une de ces matinées pures et délicieuses, si fréquentes au doux climat de la Louisiane, revêtait la nature de voluptueuse lumière et d'odorante fraîcheur. Le père des eaux, le Meschacébé, couronné de bocages étincelans de rosée, semblait plus majestueux encore et plus calme que de coutume, et déjà auprès du port se jouait sur les ondes la flotte osage, préludant à un cours que tout annonçait devoir être paisible et heureux. Madame de Fréville reposait encore, ne songeant guère sans doute à tout ce qu'un jour si beau lui réservait de regrets déchirans, d'amères douleurs, quand tout à coup des sanglots frappent son oreille. Elle s'éveille en sursaut, et devant ses yeux se présente la jeune sauvage qui, se précipitant à genoux, inclinée au bord de son lit, lui saisit les deux mains qu'elle couvre de baisers, qu'elle inonde de larmes.

« Ma mère, ma tendre mère! s'écriait l'Indienne d'une voix entre-
» coupée, mon autre mère des grandes forêts me réclame : permets qu'Ou-
» rimé aille essuyer ses pleurs, aille la consoler. Mais garde-toi au moins
» d'être triste, et de troubler par ton affliction un jour que je voudrais
» tout entier de bonheur. Tu vois, j'ai quitté tous les beaux habits dont
» tu aimais tant à me voir parée; je les laisse ici à ma place; ils te rap-
» pelleront la pauvre sauvage que tu daignas accueillir. De tout ce que
» tu me donnas, je n'emporte qu'un souvenir éternel, cette croix Atala!
» suspendue sur mon sein, et qui ne me quittera jamais ; le jour, la
» nuit, mille et mille fois je la baiserai comme je ferais de toi-même. Ma
» mère, je t'en conjure, ne pleure point : crois-tu donc que je te quitte
» pour toujours? Chaque année, au mois des jeunes fleurs, je reviendrai,
» oui, je te le jure, passer une lune entière avec celle à laquelle je dois
» tant, et à qui j'aurais tout sacrifié, tout, excepté ma pauvre mère du
» désert et mon père qui se meurt en demandant sa fille.

» Ma généreuse mère, une fois encore que j'entende ta voix, dis à
» Ourimé que tu l'aimes toujours, quoiqu'elle ait fait si peu pour mériter
» ta tendresse. Dis-lui que tu consens à ce qu'elle revoie les beaux arbres
» dont l'ombrage fera tant de bien à son cœur... Ah! si l'on te disait
» qu'Ourimé, qui n'a vu encore que quinze printemps, si jeune, va des-
» cendre au pays des ombres, et meurt de douleur, loin du doux ciel
» qui peut seul la guérir, tu ne le voudrais point, n'est-ce pas? Non, tu
» ne le voudrais point. Laisse-moi donc partir; autrement, je le sens bien,
» tu n'aurais bientôt plus de fille. Allons, ma mère, bénis ton Ourimé,
» et donne-lui tes adieux. »

Elle se jette alors dans les bras de sa bienfaitrice, et, un moment, reste comme abîmée dans ses douces étreintes. Enfin se dégageant de ses em-

brassemens, humide de larmes, mais non malheureuse, Ouriné court au port; et un instant après la flotte légère remontait gaiement le fleuve.

Fidèle à sa promesse, tous les ans, la jeune Indienne revint visiter la ville et la bonne Française qui lui avaient fait un si bienveillant accueil. Heureuse, elle sut unir également dans ses affections et les devoirs de la reconnaissance et les jouissances de la patrie.

Toulouse, 4 juillet 1833.

GABRIEL-CHARLES VERT,

Membre correspondant.

O POÉSIE.

Lis trempé de lumière, ô blanche poésie!
L'astre éclatant du jour, ainsi qu'un roi d'Asie,
Disparaît lentement sous le dais enflammé,
Que de ses fleurs de feu le couchant a semé.
O blanche poésie! ouvre-moi tes calices;
Que de ton frais encens j'aspire les délices;
Et que durant la nuit, de doux parfums voilé,
M'apparaisse en ton sein tout le ciel étoilé.

Poésie! ô jeune aigle! oh! dérobe à la terre,
De ton vol infini l'éblouissant mystère.
Ravis-moi, contemplons de la hauteur des airs
Ce monde mis à nu, sous un de tes éclairs;
Traversons tous les deux sur tes ailes de flamme,
Sans être foudroyés les orages de l'ame,
Trompons les pas du temps, et viens fixer mes yeux
Sur l'immortalité, ce soleil de tes cieux.

Poésie, ô printemps qu'un séraphin ramène!
Printemps harmonieux de la pensée humaine;
Laisse au fond de notre ame ouverte à tes couleurs
Chanter autant d'oiseaux que tes prés ont de fleurs.
Pour nous verser leur miel, invite à tes corbeilles,
Le rayonnant essaim de toutes tes abeilles;
Féconde à ta rosée et tes rayons amis,
Tous les germes d'extase en nos cœurs endormis.

Poésie, ange saint, flamme, essence première,
De la foi qui nous luit fraternelle lumière;
Illumine mon ombre à ton regard vainqueur,
Sois le buisson ardent rallumé dans mon cœur,
La parole éternelle, et viens à ton oracle
De la création rajeunir le miracle;
Partage en t'échappant de ton berceau de feu
Le souffle de la vie avec l'esprit de Dieu.

Poésie, ô bel arbre! arbre aux feuilles dorées,
Jette sur ma langueur tes ombres inspirées;
Quand la clarté s'enfuit du terrestre séjour,
A tes sommets sacrés conserve-moi le jour.
De tes baumes divins parfume ma souffrance;
Que mes jours, grain par grain, rosaire d'espérance,
Avec tes visions et tes songes flottans,
Se suspendent légers à tes rameaux chantans.

ALEXANDRE SOUMET.

LES TROIS JOURS.

On nous demande de la tristesse et de la joie, on veut que nous soyons couverts de crêpes et de fleurs, le *De profundis* aux yeux mouillés de larmes se tient à côté du joyeux *Te Deum*; on a organisé nos sentimens en programme; on les a resserrés dans les limites de vingt-quatre heures, comme on resserre une tragédie dans les limites de cinq actes. Il nous semble que c'est abuser étrangement de la souplesse parisienne, il nous semble que la France n'est pas si facile que cela à faire pleurer ou à faire sourire. Quelle opinion nos hommes d'état ont-ils donc de la douleur et de la joie contemporaines, s'ils se figurent qu'on peut les faire crier dans les rues sous le contre-seing de M. Thiers ou de M. d'Argout?

Aussi bien ce programme, quel qu'il soit, n'est pas fait pour la jeune France. Notre douleur au souvenir de ces trois journées ne sera pas une douleur de commande, remplacée le lendemain par une joie de commande; notre crêpe funèbre ne sera pas un crêpe factice, remplacé par des fleurs factices. La jeune France ne sait pas jouer la comédie, ni pour le rire, ni pour les larmes : la jeune France est grave et réfléchie; elle ne se précipite ni au-devant des chants funèbres d'apparat, ni au-devant des *Te Deum* formulés en couplets par ces poètes enivrant les cours; elle ignore l'art d'apprêter les douleurs et de draper dramatiquement les manteaux

de deuil. La jeune France a bien souri de pitié en lisant le programme pour les fêtes des trois jours.

Quel programme, grand Dieu! et combien la plus grave, la plus étrange, la plus subite révolution paraît petite, mesurée à ce niveau d'un programme colporté par le colporteur ordinaire des arrêts de mort en place de Grève. Quel programme pour solenniser cette époque de délire, où quelques pavés soulevés sous le soleil de juillet ont décidé du sort de la plus grande monarchie de l'univers! Quel programme pour la révolution de juillet : un vaisseau factice à trois ponts, lancé sur les trois pieds d'eau de la Seine; un monument factice en bois noir, à côté de l'éléphant factice de la Bastille; un tombeau factice au Louvre, pour recouvrir pendant vingt-quatre heures les os qui y sont ensevelis, et qui ont été oubliés pendant trois années; un obélisque factice, venu d'une fabrique de jouets, pour figurer l'obélisque de Luxor, dernier présent de la restauration; acclamations factices, douleurs factices! Que voulez-vous? voilà les fêtes de l'ère nouvelle de la liberté.

Que les vieux peuples se laissent prendre à ces réjouissances monotones; que les vieilles nations s'abandonnent à ces tristesses improvisées : il y a, quelle que soit l'époque où l'on vit, il y a au fond de cette époque une masse de curiosités frivoles à satisfaire, une foule avide de sortir de chez elle pour oublier la misère et l'ennui, pour s'étaler sur les places publiques, pour voir la revue au Champ-de-Mars et le feu d'artifice dans le ciel; foule béante, qui ne sait ni son origine, ni sa destinée, ni son but, ni son point de départ; foule qu'on appelle la nation vingt-quatre heures chaque année, pour l'oublier le reste de l'année. C'est là la nation qu'on veut satisfaire dans les trois jours; c'est elle qu'on veut flatter; c'est pour elle que se pavoisent ces vaisseaux de quatre planches, pour elle que s'élèvent ces obélisques de quarante aunes de calicot, pour elle que brûlent ces lampions infects, pour elle que l'artifice éclate en gerbes pressées, pour elle que se fabriquent tant de chansons et de chants de triomphe, pour elle qu'on fait une revue, pour elle qu'on pleure aujourd'hui, et pour elle qu'on rit demain. Nation factice et bourdonnante, nation flottante et inquiète, nation malléable, qui a remué les pavés de juillet par désœuvrement, et qui fête ce juillet par désœuvrement aussi, sans trop se souvenir des trois jours!

Dieu merci! la jeune France n'appartient pas à ce peuple oisif, bourdonnant et crédule, toujours prêt à se ruer sur le misérable appât qu'on lui présente, que cet appât soit un spectacle public, ou tout simplement la liberté sans limites, et l'égalité de tous. La jeune France ne jette pas ainsi son enthousiasme au vent; elle est calme, elle est sérieuse; elle sait que dans sa tête et dans son cœur est tout l'avenir de la France; elle sait qu'à son courage, à sa persévérance et à son sang-froid, sont attachées

toutes les destinées de la patrie; elle regarde en pitié et le deuil et les réjouissances de la foule, comme elle a regardé en pitié toutes ses sottises. C'est un beau spectacle, voyez-vous, celui-là, ce jeune peuple, si calme, au milieu de ce vieux peuple, si agité, cette jeune nation, si intelligente, au milieu de cette nation, si aveugle et si facile à crier *vivat* au premier homme qui se montre à cheval! Oh! la jeune France! la jeune France honorée, honorable, studieuse, brave, énergique, fidèle au passé, fidèle à l'avenir, que c'est là un beau, un grand spectacle! La jeune France qui s'appuie sur ses aïeux, qui se découvre devant les vieux rois, qui ne porte pas des mains sacriléges sur les vieux monumens, comme fait la foule; que c'est là une noble France!

La jeune France a fait justice à la fois du scepticisme moqueur du dix-huitième siècle, de l'esprit révolutionnaire et du despotisme impérial; elle a jugé à leur juste valeur toutes leurs innovations philosophiques, littéraires, politiques; elle a fait justice de tous les usurpateurs philosophiques, littéraires, politiques. La jeune France est le véritable roi de la France; elle est innocente des crimes de ses pères; elle est dégagée de leurs erreurs; elle a appris de bonne heure à respecter toutes les infortunes, à honorer tous les dévouemens. Voilà pourquoi la jeune France aura des larmes pour les morts en juillet, des larmes véritables, celles-là, venues du cœur; une tristesse véritable, celle-là, parce que ce ne sera pas une tristesse de commande; un *de profundis* véritable, car il sera chanté dans une église véritable et par un prêtre véritable.

Hélas! dans cette bataille des trois jours, la jeune France n'a que trop de sujets de larmes; elle n'a perdu que trop de ses enfans. Que de nobles jeunes gens ont été frappés victimes de leur exaltation d'une heure! que de jeunes enthousiasmes ont trouvé sur la place publique le désenchantement de leurs doctrines, qu'ils devaient trouver plus tard dans les cabanons de Bicêtre ou de Sainte-Pélagie, ou du mont Saint-Michel. Que de victimes sont tombées sous la déception des trois jours! Voilà les victimes que nous pleurons! voilà les tombes sur lesquelles nous semons des fleurs; voilà nos héros à nous, nos héros pleurés, honorés, fêtés, nos héros croyans, intelligens, pleins de cœur, égarés! Donnez-nous des crêpes funèbres, entonnez les chants de deuil, ouvrez la vieille église, vienne le prêtre aux cheveux blancs, pour pleurer sur ces victimes honorables et qui ne seront pas remplacées. Georges Farcy, par exemple, qui est mort emportant tout un poète dans la tombe. Voilà pour quels héros la jeune France se couvre de deuil.

La jeune France a des regrets pour tous les courages; elle a de la sympathie pour toutes les vertus; elle a des prières pour tous ceux qui sont dans la tombe; mais, voilà tout. Ne lui demandez pas de se réjouir. *Ne l'envoyez pas à vos fêtes de mâts de cocagne, de bala-*

dins, de tombeaux, de de profundis *et d'orchestres en plein vent*, ne lui dites pas comme aux Hébreux captifs : *Prends la harpe suspendue aux branches du saule et chante avec nous :* la jeune France n'a que des larmes en *se souvenant des malheurs de Sion*. Elle a vos divertissemens en horreur; elle se voile la face devant vos fêtes publiques, elle ne conçoit pas que vous chantiez parce que tout un peuple a été bouleversé, parce que toute une ville a été mise à sang, parce que toute une monarchie a été chassée du royaume de ses pères, parce que l'enfant innocent qui souriait au peuple, l'enfant qui allait devenir jeune homme, qui allait devenir le jeune roi de la jeune France, a été exilé comme le vieillard; non, la jeune France ne se réjouira pas avec la foule et comme la foule.

Non, c'est un spectacle trop lamentable qu'une monarchie qui s'en va par les chemins, pour que la jeune France veuille battre des mains avec le peuple de tous les jours et de toutes les heures; la jeune France a trop de mémoire dans l'esprit et dans le cœur. Rassemblez-vous tant que vous voudrez autour de l'obélisque en toile peinte, Parisiens, la jeune France se souvient que l'obélisque de pierre, le véritable obélisque fut un présent de Charles X. Allez voir le panorama d'Alger, et les mahométans de vos théâtres, la jeune France se souvient qu'Alger fut pris par la France huit jours avant les trois jours; allez entendre chanter la *Parisienne*, la jeune France se souvient qu'avant la Parisienne, cette méchante cantate, elle avait l'ode sur la mort de Louis XVIII, l'ode sur la naissance du duc de Bordeaux et les poésies de Lamartine. Jetez des fleurs sur vos monumens de plâtre, sur vos statues d'un jour, la jeune France se rappelle qu'avant juillet elle avait les tableaux de Gérard et les monumens de Bosio. O Parisiens frivoles, qui allez voir le vaisseau du quai d'Orsay, quatre misérables planches badigeonnées et surmontées de quelques guenilles en guise de voiles, la jeune France vous laisse votre vaisseau futile, grands enfans que vous êtes, qui n'avez pas vu le vaisseau de Cherbourg, sur la mer qui porta si souvent Henriette d'Angleterre, la femme de Stuart!

R...., *membre de la société de Rouen.*

LA RELIGION

CONSTATÉE UNIVERSELLEMENT A L'AIDE DES SCIENCES ET DE L'ÉRUDITION MODERNE (*).

Pour analyser consciencieusement, d'un bout à l'autre, cet important ouvrage, il ne faudrait rien moins qu'une brochure. N'ayant que deux

(*) Deux vol. in-8°; prix : 8 fr. Chez Hivert, libraire à Paris, quai des Augustins.

pages à lui consacrer, nous serons donc obligés de n'esquisser que l'ensemble, sans entrer dans les détails du livre. Son titre peut donner une idée du cadre immense qu'a dû embrasser l'auteur, dont la modestie chrétienne se cache sous l'anonyme. En effet, le seul mot de religion ne désigne-t-il point toute l'histoire de l'humanité.

De même que dans l'univers physique il n'y a pas un seul coin de terre où la toute-puissance du Créateur ne se révèle par un accident de la nature, dans ce que l'on peut appeler le monde intellectuel, cette même toute-puissance n'éclate-t-elle pas de toutes parts symbolisée par ce mot : Religion ?

Pourrait-on citer un âge social où la religion n'ait laissé sa profonde empreinte dans les œuvres humaines?

Oh! oui, ce seul mot rappelle tous les principaux souvenirs des temps qui ne sont plus!

Or, pour embrasser un sujet si vaste, il faut posséder les rudimens de la science universelle. Des études aussi nobles méritent d'autant plus d'estime aujourd'hui, qu'elles font contraste avec cette frivolité de l'esprit contemporain qui néglige tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, et vit, au jour le jour, d'obscénités littéraires.

Un de ces hommes, rares dans notre époque, qui s'occupent encore religieusement des hautes destinées de l'humanité, vient de mettre au jour le fruit de longues veilles sans doute. Nous ignorons le nom de cet homme; mais nous avons lu son ouvrage, et voici en abrégé ce que nous en pensons :

Ce livre doit exciter le plus haut intérêt parmi les esprits spécialement versés dans la science religieuse; il doit dans tout son contenu leur paraître irréprochable.

Mais, en le jugeant sous le point de vue de la polémique de ce journal, nous croyons qu'il n'est pas destiné à devenir utile en se popularisant dans la masse des intelligences secondaires, qui composent une nation, parce que, malgré la division du livre en deux parties, l'une *naturelle* et l'autre *surnaturelle*, l'auteur laisse trop dominer peut-être l'élément mystique sur tout l'ensemble de son œuvre. Or, quelle est la mission contemporaine des cœurs dévoués à l'idée religieuse? C'est moins de se concentrer dans l'abstraction des principes que de faire sentir, en *langue vulgaire*, la nécessité de leur application sociale à tout le monde. M. M*** a traité des questions dont les titres seuls suffiraient à détourner de la lecture cette foule de gens qui ont fait leur éducation psycologique, et appris l'histoire dans l'*Essai sur les Mœurs* et le *Dictionnaire philosophique* de M. de Voltaire. Ces gens, qui sont encore malheureusement la majorité des *classes éclairées*, ou ne liront pas cet ouvrage, ou, en le lisant, n'apprécieront point la haute portée de vue de l'auteur dans ses premiers chapitres,

et dans certains autres la supériorité d'argumens avec laquelle il explique les choses les plus difficiles.

Il nous semble donc que le meilleur moyen de combattre avantageusement aujourd'hui, pour le triomphe de la religion, c'est de descendre des sommités sublimes de la foi et de la révélation dans le *rationalisme*, et de terrasser avec cette arme tout humaine ce philosophisme qui par elle se croyait invulnérable contre l'atteinte des idées chrétiennes.

Assez long-temps la religion a été sur la défensive, et s'est laissée, pour ainsi dire, acculer de retranchemens en retranchemens jusqu'au fond du sanctuaire. Puisque les hommes qu'il faut convertir ne se pressent plus dans le temple autour de la chaire sacrée, eh bien! que le génie religieux aborde cette tribune publique, où se discutent tous les jours les intérêts des peuples et des rois, des faibles et des puissans de la terre; qu'il s'abstienne de la mysticité de son langage, afin d'être mieux entendu de la foule qui le méconnaît encore, et marche aveugle et désespérée dans ces ténèbres du doute où grondent les révolutions.

Que l'on ne dise pas qu'un tel rôle serait indigne de la religion! Son divin fondateur s'est bien fait homme pour prêcher l'Évangile; pourquoi donc, après dix-huit cents ans, le christianisme ne reprendrait-il pas cet apostolat? N'en a-t-il pas le droit dans l'intérêt de la société qui, de jour en jour, se démoralise? Oui, la religion a le droit de reprendre le verbe de la polémique humaine, ne serait-ce que pour crier au philosophisme : « Insensé, qui as prétendu me détrôner dans le dernier siècle, sous le prétexte que j'étais impuissante à tenir les rênes de la civilisation, qu'as-tu fait depuis que tu es le maître? Quels sont les fruits de ta doctrine? Des larmes et du sang! La dépravation des cœurs, la décadence de la littérature et des beaux-arts! Il est donc temps que je répare les maux dont tu as été l'artisan; il est donc temps que je reprenne ma mission sociale, pour le salut du monde. »

Honneur à celui qui, par cet ouvrage, se manifeste un des premiers parmi les nouveaux apôtres de cette religion dont le besoin est ressenti de toutes parts. Quant aux hommes qui ne sont pas encore assez pénétrés de l'importance d'une pareille question pour lire attentivement, d'un bout à l'autre, ces deux volumes, dont la matière tiendrait à peine dans quatre volumes ordinaires, qu'ils lisent du moins la partie *naturelle*. Ils y trouveront cités les témoignages de tous les peuples, l'adhésion des sciences; car « la religion ne demande qu'une chose, c'est qu'on ne la condamne pas sans la connaître. » Cette épigraphe est victorieusement développée par l'auteur.

Voilà pour le fond de l'ouvrage aussi peu que nous le permet le cadre restreint de cet article.

Quant à la forme, c'est-à-dire au style, l'auteur prouve qu'au milieu

de la barbarie littéraire où nous sommes, il y a encore, çà et là, des hommes qui conservent intact et pur le trésor de la langue française.

Nous avons remarqué dans le style de M. M*** de la concision, de la clarté, et parfois cette chaleureuse énergie qui provient de l'exaltation sublime des sentimens, que la foi seule peut inspirer.

Outre le grand mérite de sa consciencieuse exécution, ce livre devient, par son apparition, un fait qui constate éloquemment la réaction religieuse, c'est-à-dire morale, qui se prépare, et doit présider à l'ère sociale à venir.

Que ce soit le signal de l'essor pour toutes les pensées ardentes jusqu'ici ensevelies dans l'ombre, et qui ont foi dans la nouvelle aurore du christianisme!

Qu'au milieu des derniers retentissemens de ce philosophisme désastreux, qui n'a fait qu'ouvrir des tombeaux et amonceler des ruines, retentisse de nouveau cette harmonie qui, il y a dix-huit siècles, fit sortir un nouveau monde social des débris d'un ancien monde écroulé!

Courage à l'œuvre pacifique, jeunes ouvriers du temple! et que ce soit du sein de la France, notre patrie, que s'élance, pour réveiller l'Europe de sa torpeur, le nouveau signe de la régénération évangélique!

LECLERC,

Membre du comité de Paris.

RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

Le comité de rédaction veut rendre ses comptes à la société, et particulièrement aux membres qui ont bien voulu l'honorer de quelques envois littéraires; c'est aux poètes, surtout, que nous devons des explications et des excuses.

Ce n'est pas notre faute, mais celle du temps où nous vivons, si les vers sont tombés dans une défaveur, dont, par une sorte de miracle, un culte et un génie, tels que ceux de Lamartine, ont seuls pu les tirer. Il ne faut pas se le dissimuler, nous vivons à une époque où se décide l'avenir de la France, et rien ne saurait la distraire de ce grand spectacle, de cette lutte imposante des partis, sur le vaste champ de bataille de la presse. Il faut donc que le talent s'applique à prendre pour sujets quelqu'une de ces grandes questions vers lesquelles se dirigent tous les esprits. A ce prix seulement nos jeunes auteurs pourront conquérir la célébrité et servir le pays. C'est vers ce but seulement que doivent tendre les vœux et

les efforts des jeunes écrivains qui veulent bien nous honorer de leur collaboration, quelle que soit la forme qu'il leur convienne de choisir.

Si l'on nous objectait que jusqu'ici nous n'avons pas été fidèles au code que nous venons d'exposer, nous répondrions naïvement que ce code nous a été dicté par les membres de la société dont nous recueillons les conseils et les vœux, qui nous arrivent de toutes les parties de la France.

Nous ne sommes ici que les fidèles interprètes de leurs sentimens; les étroites limites de ce recueil avertissent d'ailleurs les auteurs de l'espace dans lequel ils doivent se renfermer; c'est la seule loi que nous soyons forcés d'imposer à l'indépendance de leur talent, dont le but est assez clairement indiqué.

Nous ne terminerons pas sans citer les noms de MM. A. *Poujol*, de *Lorgeril*, *Agabar*, *Chinioux*, de Poitiers, *d'Aurevilly*, *Laurent Peyron*, *Edmond Dutilleul*, de Brives, âgé de seize ans, et *Auguste Margon*, dont la verve n'a besoin que d'être dirigée dans les voies de l'*Écho de la jeune France* pour en augmenter la vogue et le succès.

REVUE DU MOIS.

Un obélisque de carton, un vaisseau de bois blanc, un feu d'artifice, une pierre posée par Louis-Philippe, à côté de tant de monumens inachevés, et l'inauguration de la statue de Napoléon, voilà tout ce que nous avons à enregistrer.

Nous allions oublier les joûtes sur l'eau, ces joûtes en possession d'accompagner toutes les joies de l'empire, de la restauration et de la révolution de juillet. Les joûtes n'ont rien offert de remarquable, si ce n'est une lutte fort pacifique entre deux jeunes mariniers de dix à onze ans qui se sont rencontrés sept à huit fois de suite sans parvenir à se détrôner.

Ces deux rivaux invulnérables semblaient vouloir parodier la guerre des frères ennemis du Portugal, dont le terme est attendu fort impatiemment par les spéculateurs intéressés. Ce spectacle est pourtant le seul de quelque intérêt que nous offre le mois de juillet.

THÉATRES.

Nos théâtres succombent sous le double poids de la chaleur et de l'indifférence publique. *La mort de Figaro* a pu seule nous distraire de notre ennui pendant quelques jours. Chose remarquable, l'auteur, M. Rosiers,

a fait preuve d'un grand talent de style en vers et en prose ; dans une comédie jouée il y a quelques années à l'Odéon, on avait admiré son habileté à versifier, qualité si rare aujourd'hui ; tout le monde a pu juger ces jours derniers qu'il sait donner à sa prose un caractère aussi brillant, aussi original. Pourquoi faut-il que cette intrigue de la *mort de Figaro* soit d'une nullité déplorable? et comment surtout M. Rosiers a-t-il pu prendre pour un élément de succès des lieux communs contre la tyrannie, si usés que le *Constitutionnel* en rougirait lui-même? Il n'y a là ni gaîté ni comique, et Figaro devait se croire à l'abri du poison et du poignard de la Porte St-Martin.

Figaro est bien mort, et personne ne troublera plus ses cendres; quant aux poisons, la marquise de Brinvilliers va nous en offrir un assortiment complet dans la *Chambre ardente*, car c'est définitivement sous ce titre que deux auteurs connus par de nombreux succès ont tenté de réchauffer ce vieux sujet.

LITTÉRATURE.

Voilà pour les théâtres, quant à la librairie, il serait difficile d'énumérer tout ce qui s'est imprimé pendant ces trente derniers jours, et surtout d'indiquer à nos lecteurs des ouvrages vraiment dignes de leur intérêt. Espérons que le congrès littéraire et scientifique, dont les membres vont se réunir à Caen, va mettre un terme aux nombreuses mystifications dont les auteurs se sont rendus coupables, et dont tant de journaux sont chaque jour complices; essayons cependant de mentionner quelques-unes des productions nouvelles.

Depuis l'apparition des mémoires d'un étranger, Sylvio-Pellico, notre littérature, il faut le dire, n'a rien produit d'aussi grave et d'aussi touchant. Des contes, toujours des contes!

— Un cinquième volume du livre des femmes (*Heures du soir*), va rejoindre le onzième volume du *Salmigondis*, recueil du même genre que publie le libraire Hippolyte Fournier, en même temps que la première livraison des *Mémoires du Maréchal Ney*. Nous attendrons que ce dernier ouvrage soit plus complet pour en rendre compte.

— *L'honnête homme* de M. Albert de Calvimont est un roman ou une histoire, l'un des deux : c'est un problème que chaque lecteur pourra résoudre, et dont il pourrait être dangereux pour l'auteur de donner l'explication. N'appelons pas les réquisitoires sur sa tête, il y a dans les prisons de France assez d'*honnêtes gens* dont le seul crime est d'avoir dit un peu rudement leur avis. Contentons-nous de prédire à cet ouvrage un succès de bon aloi.

— Après Walter-Scott, quel est le romancier qui oserait exploiter l'Ecosse. Après Cooper quel auteur oserait nous ramener dans les vastes solitudes de l'Amérique, et mettre en scène ces personnages inconnus dont Atala et les Natchez ne nous révèlent que la poésie? M. Paulding l'a tenté, mais il est demeuré si loin de son modèle qu'il faut attendre de nouveaux essais pour pouvoir les comparer.

—*Le Cheveu du Diable*, de M. H. Berthoud, n'est autre chose que le développement de cette pensée de Leping qui lui sert d'épigraphe : « Si le diable te saisit seulement par un cheveu, tu lui appartiens pour l'éternité. » En ce temps de dévergondage littéraire, il faut savoir gré à l'auteur d'avoir développé une idée morale, et le plaindre en même temps d'avoir rempli son livre de détails communs et rebattus. Nos jeunes auteurs marchent au pas de course : où courent-ils donc ainsi? à coup sûr ce n'est pas à la gloire.

—*De la France, par un Allemand*, tel devrait être le titre du livre publié par un songe creux d'outre-Rhin, M. H. Heine, qui prétend nous donner des leçons de raillerie, de sarcasme et de destruction. M. Heine attaque tout, se moque de tout et n'épargne pas même Goëthe. Il nous a été impossible de découvrir ce que veut M. Heine, et probablement il n'en sait rien lui-même. Il a eu grand soin de mettre le Rhin et lui entre ses compatriotes, avant d'attaquer l'aristocratie; et, une fois en France, il attaque bravement la légitimité exilée et proscrite. On ne saurait sans injustice refuser à M. Heine beaucoup d'esprit; mais il est permis de lui souhaiter, en sa qualité d'Allemand, un peu plus de logique et de sens commun.

Rachel, par Mme Eugénie Foa, qui semblerait annoncer une idée développée en un volume, n'est encore qu'un petit recueil de contes, dont un sous le titre de *Maclou*, a l'inconvénient d'être trop connu. Attendons que le public soit rassasié de nouvelles pour l'entretenir de véritables romans.

—Les poètes, qui depuis la révolution de juillet avaient abandonné le terrain, commencent à reparaître à de rares intervalles. Nous avons pu lire sur l'épreuve quelques-uns des morceaux que va livrer au public M. Arvers, connu par de grands succès universitaires.

Presque en même temps M. Édouard Turquety faisait paraître un gros volume de poésies intitulées *Amour* et *Foi*. On peut reprocher à M. Turquety de n'avoir pas fait un choix assez sévère dans son portefeuille; il nous semble qu'il valait mieux se présenter avec un bagage plus léger, mais plus pur; nous voudrions pouvoir assurer à nos lecteurs qu'ils ne trouveront dans ce recueil que des vers tels que ceux-ci :

C'était la grande nuit : c'était la douzième heure
De ce jour solennel et que toute ame pleure,
De ce jour douloureux, que rien n'effacera,
Où le Christ, tout sanglant, devant la foule immonde,
Jeta son dernier cri qui remua le monde,
Et baissant la tête expira.

. . . . . .

. . . . . .

... Tout à coup pure, éclatante,
Une parole vint à moi,
Et dans mon ame palpitante
Je crus sentir couler la foi :

. . . . . .

Écoute : ils ont dans leurs caprices
Tout corrompu, l'ame et le cœur ;
Plongés dans de fausses délices,
Ils ont dit : « C'est là le bonheur. »
Ils ont élevé pierre à pierre
Un monument, colonne altière
Dont ils se vantaient en tout lieu...
Vain colosse qui les écrase...
Dans cet édifice sans base,
Ils n'avaient oublié que Dieu!

Et qu'est-ce que l'homme éphémère?
Quel est-il cet insecte rêvant,
Ce roseau gonflé de chimère,
Et qui frissonne au moindre vent?
Pareil à la plante fanée
Il se meurt d'année en année...
Où vont ces tourbillons humains?
On les voit monter et descendre;
Qu'en reste-t-il? Un peu de cendre
Qui se meurt le long des chemins.
Jéhovah se rit de l'outrage,
Mais Jéhovah donne et reprend,

Et quand il brise son ouvrage
Il est aussi juste que grand.

. . . . . .

. . . . . .

C'en est fait, Dieu d'abord frappera les couronnes,
Son souffle balaiera la poussière des trônes
Devant l'homme mortel;
Et, comme aux larges flots du fleuve solitaire
On laisse aller la feuille, il livrera la terre
Aux quatre vents du ciel.

Un signe s'étendra du couchant à l'aurore,
Éclatant de blancheur. Ce divin météore
Inondera les cieux de rayons purs et clairs,
Et du côté du nord courbera ses éclairs,
Et, pliant le genou devant ce flambeau pâle,
Les peuples trembleront d'une terreur égale;
Mais quand ils le verront dans les cieux moins brillans,
S'avancer à pas lents, comète à crins sanglans,
Et comme un vaisseau lourd, errant de lame en lame,
Tourbillonner la nuit dans les vagues de flamme.
Quand aux yeux de l'athée, oppressé de remords,
Les tombeaux s'ouvriront et vomiront leurs morts,
Et qu'atteint tout à coup d'une rouille livide,
Le soleil chancelant s'éteindra dans le vide;
Alors tout finira, la terre et l'homme, et Dieu
Apparaîtra debout sur la nuée en feu!

— Nous ne mentionnons ici que pour mémoire l'*Étude de l'homme*, par M. Ph. Dufour; cet ouvrage demande une sérieuse analyse, nous y reviendrons plus tard.

— La presse de la province, dont les productions prennent plus d'importance de jour en jour, vient de nous donner l'*Histoire de la ville de Thérouanne*, ancienne capitale de la Morinie. L'auteur, M. *H. Piers*, bibliothécaire de la ville de Saint-Omer, a fait preuve de patience et d'érudition, en scrutant les archives d'une de ces antiques cités, si fécondes en vieux souvenirs.

— Les *Souvenirs d'Orient*, par M. Cornille, fruits de ses voyages en 1831, 1832, 1833, sont propres à réformer ce qu'il peut y avoir de faux ou d'exagéré dans nos idées sur la Turquie, et particulièrement sur le génie et les mœurs des Grecs modernes. Le style de M. Cornille est simple et animé.

— Ceux qui aiment le talent de Ducis, et qui se plaisent à suivre un poète jusque dans son cabinet, pour s'associer aux joies et aux peines de la vie littéraire, ne liront pas sans intérêt les *Études sur J.-J. Ducis*, par M. O. Leroy, auteur de plusieurs ouvrages dramatiques.

— Le livre de M. le baron d'Haussez sur l'Angleterre est un curieux tableau de ce pays, que la réforme est sur le point de renouveler de fond en comble.

— Nous recommandons vivement à nos lecteurs les *Soirées du Lido*, par M. Roger de Beauvoir, qui paraissent chez le libraire H. Fournier, rue de Seine; c'est un heureux échantillon du style moderne: on s'y plaît à rencontrer l'imagination d'un poète, et la chaleur d'un artiste sous le beau ciel de l'Italie.

— Nous sommes heureux de pouvoir terminer cette rapide revue des productions littéraires des derniers jours qui viennent de s'écouler par un éloge sans restriction. Le rapport de MM. G. de Beaumont et A. de Tocqueville intitulé : *du système pénitentiaire aux États-Unis, et de son application en France*, est un des ouvrages les plus curieux et les plus utiles d'une époque si fertile en mauvais livres. Chose curieuse, le meilleur, ou plutôt l'unique remède trouvé aux États-Unis, contre la corruption de ces hommes perdus de crimes et de débauches, n'est autre que la règle des chartreux : *le silence et le travail perpétuels.*

— Deux ouvrages lyriques ont occupé ce mois-ci l'attention des dilettanti. *La Prison d'Edimbourg*, de M Carafa, au théâtre de la Bourse, et *Ali-Baba*, de M. Chérubini, à l'Académie-Royale. Ce dernier ouvrage a obtenu le succès le plus complet. La partition de M. Carafa, quoiqu'un peu pâle, a été écoutée avec plaisir.

— Parmi les publications musicales qui ont paru, nous recommandons à nos lecteurs *Gloire*, *Amour*, *Liberté*, jolie romance composée par M. Victor Fleury. Un chant agréable et mélodieux, une harmonie tout-à-fait neuve signalent cette production d'un jeune artiste connu déjà par des articles de critique musicale. Cette romance se trouve chez Lemoine, rue de l'Échelle, n° 9.

— Des Colléges et des séminaires, professeurs et elèves sont venus en masse se ranger sous le drapeau de la Jeune France.

— Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. *de Montbel* une lettre par laquelle il annonce au comité de Paris qu'il accepte le titre de membre correspondant à *Vienne*. D'ici à quelque temps la Société aura des représentans dans toute l'Europe. — L'acte d'association sera publié lors de l'émission de *la médaille*. — Nous prions MM. les Sociétaires de songer *sérieusement* à l'organisation des comités provinciaux.

Paris, ce 1er Août 1833.

JULES FORFELIER, Secrétaire-général.

Écho de la jeune France
Journal des progrès.

Deroy del. Lith. de Lemercier

Entrée du Château de Olisson

Août 1833.

LA JEUNE FRANCE

A LA FRANCE CADUQUE,

A L'OCCASION D'UNE BROCHURE PUBLIÉE PAR M. *Bellemare*, SOUS LE TITRE DE *Méditations de Charles X*, SUIVIES DU RAPPEL DE DEUX JÉSUITES (1).

Je terminais mon duel avec Calvin, et j'achevais de traverser les ruines que le protestantisme nous a faites, lorsqu'une voix est arrivée jusqu'à mes oreilles, jetant à la jeune France des paroles de colère et de mépris. Certes, si dans ce moment j'avais été occupé ailleurs qu'au quinzième siècle, j'aurais pu me méprendre et croire que ces paroles nous venaient en droite ligne des terres du passé. Mais puisqu'il n'en est point ainsi, puisque notre adversaire paraît être sûr d'appartenir encore à ce monde, puisque c'est un quasi-contemporain qui déploie contre nous les restes d'une verve émérite et d'une éloquence en retraite, je veux lui répondre ici au nom de la Jeune France; je veux soutenir les jeunes idées contre le champion des idées caduques; vous voyez que je ne quitte point les ruines, je ne fais qu'en changer.

Mais il est besoin de rétablir la vérité dans les personnes avant de la chercher dans les choses. Jusqu'ici il avait bien été question d'inviolabilité royale et de responsabilité ministérielle; quant à rendre un roi responsable des idées et du système d'un simple particulier, c'est ce qu'on n'avait jamais vu; c'est ce que vous nous faites voir, monsieur, vous qui voulez bien nous consacrer les loisirs de votre colère, et pour un ennemi des innovations, vous vous en permettez là une assez bizarre. Quoi! couronner vos opinions! donner sans façon du sire et de la majesté à votre manière de voir! jeter le manteau royal sur les fantaisies de votre esprit,

(1) Cette réponse aux ennemis de la Jeune France était écrite, lorsque les nouvelles de Prague sont venues nous apprendre l'acte de haute politique qui éloigne les deux jésuites qui avaient été appelés auprès de M. le duc de Bordeaux. Voici une belle et bonne preuve que la jeunesse et la vieillesse peuvent s'entendre. Il ne restera en dehors de cet admirable accord que les caducités intellectuelles. Nous aurions renoncé à publier ces réflexions, s'il ne nous avait pas paru tout à la fois nécessaire de justifier la *Jeune France* accusée, et avantageux de montrer comment tous nos vœux ont été exaucés avant d'être entendus, au point que l'expression de notre reconnaissance pour le vénérable aïeul du jeune prince doit aujourd'hui devancer la respectueuse prière que nous lui adressions.

en un mot signer Charles X les méditations de M. Bellemare! cela est leste, peu cérémonieux, nous allions dire peu respectueux et peu convenable, et nous autres jeunes hommes qui avons à vos yeux tant de torts, nous n'aurions pas eu celui-là. Les fictions sont bonnes en poésie, mauvaises en politique et en histoire. Vous nous permettrez donc de quitter ici la fiction pour la vérité, de nous adresser à M. Bellemare en répondant à M. Bellemare, et quoique nous détruisions ainsi le chef-d'œuvre d'imagination à l'aide duquel vous aviez oint et sacré chacune de vos phrases, nous prendrons la liberté de réfuter vos reproches sans leur laisser ce masque de royauté que vous leur avez donné et sans vous dire à chaque page que nous regrettons d'être obligés de porter la main sur vos augustes erreurs et vos sérénissimes illusions.

Après avoir fait justice de cette usurpation métaphorique, il nous reste encore à déclarer, pour ne laisser aucun prétexte à l'équivoque, que la réponse que nous allons faire à qui nous a provoqué ne s'adresse ni à la France antique si féconde en gloire, ni à ces illustres vétérans du présent qui nous tendent la main, parce qu'ils nous comprennent, et dont l'estime nous encourage autant qu'elle nous honore. Le duel qui s'ouvre est entre la jeune France et la France caduque, c'est-à-dire celle qui n'a ni la vivacité d'actions de la jeunesse, ni la maturité de conseils qui appartient ordinairement aux vieillards, celle qui portant avec elle ses ténèbres, a fait vœu de ne jamais voir le soleil; celle qui à travers les catastrophes et les tempêtes s'est avancée en tenant précieusement ses préjugés au-dessus des grandes eaux, comme le Camœns tenait sa *Luisiade* immortelle; celle qui s'est écriée à la fin de sa carrière : Tout est gagné, car tout est perdu, hors nos prétentions et nos erreurs.

Vous, monsieur, qui consacrez votre plume à cette petite coterie, vous en voulez beaucoup à la jeune France, mais ce qui vous fâche surtout en elle, c'est qu'elle n'a ni sympathie ni prédilection pour les gens que je viens de définir. « N'importe, dites-vous avec superbe; ces gens-là en ont plus vu et en savent plus long qu'elle!» Hélas, monsieur, c'est parce que nous ne voulons plus revoir tout ce que vous avez vu, que nous sommes fermement décidés à faire nos affaires nous-mêmes. Nous vous rendons de très-humbles actions de grâces de ce zèle emporté qui veut nous mener au bonheur de vive force, et nous imposer tyranniquement des félicités de sa façon; mais raisonnons un peu; avant de faire nos affaires, dites-nous comment vous avez fait les vôtres; avant qu'on vous livre l'avenir, ne nous donnerez-vous pas des nouvelles du passé? Oh! que vous avez bonne grâce à vous rire de notre inexpérience, et que vos moqueries sont justement placées! Depuis quarante ans, que fait donc la France caduque de ces hautes lumières dont on veut nous accabler aujourd'hui? Quoi! depuis tant d'années vous n'avez réussi à rien, ou plutôt vous

avez réussi à tout détruire ou à tout laisser détruire, vous avez fait et laissé faire une hécatombe de toutes les institutions sociales; chaque fois que vous avez porté la main quelque part il y a eu catastrophe et ruines; quarante ans de ruines et de malheurs c'est pourtant quelque chose, messieurs, cela devrait enfin suffire à l'ambition la plus haute, et votre zèle et votre génie devraient accorder une trève au monde qui n'en peut plus. Mais non, votre impitoyable dévouement s'acharne à nous rendre service; vous vous sentez encore en fonds de trois ou quatre catastrophes, et il vous fâcherait de voir les peuples et les trônes tomber par d'autres que par vous. Par malheur, messieurs, si votre zèle infatigable est toujours prêt à perdre le monde, le monde est fatigué d'être perdu. Les générations nouvelles ont l'insolence de vouloir échapper à la suzeraineté de vos illusions et de vos préjugés, les imprudentes aiment mieux se conduire elles-mêmes que de confier la direction de leurs affaires à des gens qui s'en reviennent du passé avec un certificat de phaéton bien dûment enregistré et mis en règle par l'histoire. Vous avez beau crier : « Nous conduisons la France depuis quarante ans ;» on vous répond : «Vous voulez dire qu'il y a quarante ans que vous la versez. » Répétez tant qu'il vous plaira que c'est là le privilége de votre âge, que c'est vous faire tort que de vous en priver, qu'il vous faut pour finir doucement votre vie un empire ou deux à bouleverser par vos idées rétrogrades, et qu'il y aurait vraiment cruauté à vous refuser cette satisfaction dernière; on aura cette cruauté, n'en doutez pas, messieurs, pas plus que nous ne doutons que vous avez la ruine de la société en portefeuille. Mais cette fois vous la garderez inédite, s'il vous plaît.

La réponse à ceci, vous l'avez faite d'avance : Les hommes de la jeune France sont des libertins. Qu'entendez-vous par là, monsieur? C'est du libertinage politique que vous voulez parler sans doute, c'est-à-dire de cette immoralité profonde qui foule aux pieds tous les principes, et, le chapeau barriolé de cocardes, la conscience d'apostasies, se vante de l'à-propos de ses ingratitudes et de l'habileté de ses trahisons. Sans doute, vous voulez flétrir ces lâches soldats dont le métier est de déserter tous les drapeaux et de tromper toutes les causes, ces hommes qui ont une telle franchise de corruption, une telle candeur d'infâmie, qu'ils regardent l'hypocrisie comme un ridicule, et ne s'excusent plus de leurs bassesses, tout près qu'ils sont de s'en faire un titre de gloire. Mais où avez-vous donc pris, monsieur, que le prince de Talleyrand fût de la jeune France? Les libertins politiques, les roués de ce siècle, c'est un legs de la France caduque que la jeune France répudie. Ces raffinemens d'immoralité ne sont point à notre âge. Comptez, comptez sur vos doigts, toutes ces vies scandaleuses qui s'enfoncent peu à peu dans la honte, et vous verrez qu'elles ne commencent pas, elles s'achèvent. Encore une fois, prenez-vous

M. de Talleyrand pour un écolier et M. Pasquier pour un nourrisson !*

Mais voici une réplique qui va nous réduire au silence : Si nous ne sommes point libertins, nous sommes irréligieux pour le moins, et peut-être athées, et la France caduque a le privilége exclusif d'être chrétienne. Jusqu'ici nous avions cru le contraire, monsieur. Il nous semblait entendre bien mieux le christianisme que ne l'entendait le siècle de Louis XV, qui le traîna trente ans dans la boue de ses mœurs; bien mieux aussi que ne l'entendait la génération révolutionnaire, pendant laquelle toute religion fut proscrite, excepté celle de la déesse Raison et de son grand-prêtre Robespierre. Avouez-le avec nous, il y avait bien quelque apparence de justesse dans cette façon de voir. Mais depuis que vous avez défini le christianisme, je commence à craindre que nous n'ayons été, en effet, irréligieux à notre insu, et athées sans le savoir, athées en nous croyant chrétiens de la meilleure foi du monde.

Qu'est-ce que notre religion? Celle de Bossuet et de Fénélon. Quelle misère! cela est si simple, si vulgaire, qu'on ose à peine en parler. Mais votre religion, monsieur, voilà qui est neuf, sublime, original; voilà qui ne ressemble à rien de ce qu'on avait vu jusqu'ici. Il faut en dire un mot, car il nous fâcherait de laisser un si beau chef-d'œuvre inconnu au monde.

Ce monde ne sait peut-être point qu'il a été crée pour les jésuites, et que tout ce qui se passe en lui se passe pour eux ou par eux. C'est pourtant la vérité toute pure, du moins vous nous le dites, et vous paraissez assez au fait de ces affaires, je ne parle point ici des affaires du monde, mais de celles de la société de Jésus. Le raisonnement est admirable et mérite qu'on s'y arrête. La France a eu une révolution terrible en 89, savez-vous pourquoi? C'est parce qu'on avait renvoyé les jésuites. Elle a eu une rechute en 1830, pourquoi? Parce que l'on a une seconde fois exclu les jésuites. Toutes les monarchies ont été bouleversées, toutes les capitales de l'Europe envahies, tous les rois visités par l'infortune et la défaite; la cause de tout cela, s'il vous plaît? Toujours les jésuites. Ainsi ce sont eux qui ont gagné la bataille d'Austerlitz contre l'Autriche, d'Iéna contre la Prusse; Bonaparte n'est là que leur homme d'affaires, leur prête-nom, la pointe d'une épée dont les jésuites tenaient la poignée. L'expiation, comme vous le dites si bien, monsieur, l'expiation fait le tour du monde, comme l'injuste arrêt d'exil l'avait fait; Naples et la Sardaigne ont été punies de leur révolte contre les jésuites, et le saint pape Pie VI lui-même a payé cher la faute, j'allais dire le crime, de son prédécesseur.

Arrêtons-nous un moment, s'il vous plaît, pour admirer cette sublime découverte. Voilà ce qui s'appelle comprendre d'une manière large et élevée la philosophie de la politique et celle de l'histoire. Cela simplifie

singulièrement la science de l'administration et le génie de la guerre. Voulez-vous de la prospérité? Prenez des jésuites. Voulez-vous des victoires? Prenez des jésuites. Oh! que Napoléon fut un grand maladroit dans sa campagne de Russie! Au lieu de cette artillerie formidable et de ces vieilles phalanges, restes de vingt victoires, au lieu de cette immense cavalerie et de cette innombrable infanterie, comment n'a-t-il pas eu l'idée de prendre avec lui un de ces hommes qui portent la fortune du monde dans un coin de leur robe noire? L'empereur Alexandre fut bien mieux avisé, comme vous ne manquez point de nous l'apprendre. Il ouvrit ses états aux jésuites; dès lors tout fut dit : le fameux hiver de 1812 arriva; les populations se soulevèrent d'un commun accord contre ce monde d'ennemis qui venait envahir leur territoire; notre campagne ne se composa plus que de déplorables revers, et, si Moscou fut brulé, c'est probablement parce que les jésuites n'étaient pas de bonne humeur ce jour-là.

Nous sommes arrivés ici, monsieur, à la grande cause de votre colère contre la jeune France. Elle ne voit pas d'un bon œil les jésuites s'immiscer dans l'éducation de M. le duc de Bordeaux; de là votre rude mercuriale pour tout ce qui est jeune; de là les belles théories politiques dont nous venons de donner une incomplète idée. Et de quoi se mêle la jeunesse, dites-vous, et en quoi cela la regarde-t-il?

De quoi se mêle la jeunesse? Monsieur, la question est heureuse, surtout si vous la faites sérieusement. Le prince dont il s'agit est-il donc un vieillard dont la France caduque ait seule à faire? Sa destinée appartient-elle au passé ou bien à l'avenir? Est-il le roi des souvenirs ou bien le roi des espérances? Vous avez, il faut l'avouer, une singulière manière d'envisager les choses, et il serait par trop étrange que tout le monde se mêlât de préparer un règne excepté ceux qui le verront. Fiez-vous à nous, car nos intérêts vous sont garans de notre sagesse, nous avons trop à perdre pour donner la moindre chose au hasard dans une affaire de cette importance. Nous voulons éviter et le mal et l'apparence du mal, non-seulement nous ne voulons pas gêner les qualités précoces de cet enfant, qui porte sur sa tête tant de destinées; mais nous voulons en aider et en favoriser l'essor, et c'est pour cela que nous verrions avec peine des jésuites demeurer auprès de sa personne.

Je sais bien qu'il est assez mal aisé maintenant de parler franchement sur le compte des jésuites. La révolution les a tant calomniés, que par une espèce de compensation on hésite à dire en quoi il est possible de les attaquer. C'est là le grand sujet de votre triomphe, et il semble, à vous entendre, qu'une admiration outrée doive succéder à cet excès de haine, et qu'il faille sauter à pieds joints de la satire dans le panégyrique. C'est ce que nous ne ferons point, monsieur, et nous vous

prouverons qu'il y a une justice également éloignée de la prévention et de la faveur, qui juge les jésuites tout autrement que leurs ennemis de l'opposition de quinze ans et leurs sécides d'aujourd'hui.

Les jésuites de notre époque ressemblent fort peu à ceux du temps de la Ligue. Ils sont tout à la fois plus honnêtes, mais moins habiles. Est-ce la faute des hommes? Nous ne le croyons pas. Le temps en marchant a laissé cette institution derrière lui : elle a produit ce qu'elle pouvait produire, elle n'est plus qu'un débris. Comment donc se défendre de sourire en vous entendant parler de sa force et de sa puissance? On y a cru à une certaine époque de la Restauration, on a fait quelque chose pour les jésuites, quel secours ont-ils donné en échange? Ils ont transféré sur les épaules de la royauté tout cet amas de haine dont ils étaient chargés par d'anciennes passions habilement rajeunies; ils ont versé les trésors de leur impopularité sur la monarchie, qui a perdu sa force à les soutenir au lieu d'en être soutenus. Cette alliance fatale vous paraît-elle avoir été assez avantageuse pour être renouvelée? Qu'on ne cherche point la popularité, cela se conçoit, mais qu'on cherche l'impopularité, que l'on travaille avec une curieuse sollicitude à irriter les susceptibilités de l'opinion, ce serait une faute en politique, et ici c'est de politique qu'il s'agit.

Pour l'utilité religieuse, dont des maîtres, appartenant à cet ordre, pourraient être à l'éducation du jeune prince, vous avez vous-même répondu d'avance, en avouant que le clergé français n'avait besoin d'emprunter nulle part et les vertus et la science; à quel titre donc ces jésuites resteraient-ils auprès du duc Bordeaux? C'est dites-vous, une réparation qui leur est due. Une réparation, monsieur, quoi! l'avenir de la France livré comme victime expiatoire! Mais au nom du ciel êtes-vous né jésuite ou Français, prisez-vous les intérêts de la compagnie plus haut que les nôtres? Pensons d'abord à la France, s'il vous plaît, la justice n'ordonne point qu'on la sacrifie, la justice ne fait point une loi de placer les jésuites dans cette haute position, où rien ne les appelle, et la raison politique aussi bien que la prudence le défendent.

Je vous l'ai dit, nous ne sommes point de ceux qui prêtent à la compagnie je ne sais quelle puissance fantastique et quels crimes imaginaires; mais de là à partager l'enivrement de votre confiance et les transports de votre enthousiasme il y a loin; nous voyons les choses comme elles sont, et telles qu'elles sont; elles justifient l'éloignement que nous témoignons ici pour la mesure qui comble tous vos vœux. Si nous avions pu encore conserver quelques doutes et quelques hésitations, ce serait vous, monsieur, qui les auriez fait cesser. Vous êtes l'ami des jésuites, leur défenseur, vous connaissez leurs opinions sans doute, vous exprimez leurs pensées, vous formulez leur système, entre eux et vous il y a communauté de convictions, de plans et d'idées; c'est précisément pour cela que nous ver-

nous avec peine les jésuites s'implanter dans une éducation royale. Pourquoi seraient-ils là? sans doute pour chercher à refaire cette jeune intelligence sur le beau plan que vous nous avez vous-même tracé. Nous n'avons point oublié, monsieur, votre incomparable méthode pour expliquer ces quarante dernières années, et nous ne nous soucions pas qu'on enseigne au duc de Bordeaux que la bataille d'Austerlitz a été gagnée par Bonaparte à cause de l'expulsion des jésuites, et que la campagne de Russie a échoué parce que l'empereur Alexandre les avait reçus dans ses états. Si c'est là de l'histoire, ce n'est point de l'histoire à l'usage des rois. Nous ne voulons point non plus qu'on cherche à lui faire croire qu'il faut rapporter le tout au détail, l'ensemble à l'épisode, et que la science du gouvernement consiste à avoir le plus de jésuites possible, car avec eux le bonheur vient et s'en va. Comprenez-vous maintenant la source de ces répugnances que vous appelez des préjugés? C'est que nous croyons voir, par ce que vous dites, que la compagnie pense à la compagnie, et que nous voulons qu'on pense à la France; c'est que la compagnie et vous, monsieur, qui êtes ici son interprète, vous arrangez l'enseignement pour la compagnie, et qu'avec ce détestable système on sert les particuliers aux dépens du bien public, que nous mettons au-dessus de tout; c'est que vous placez l'histoire universelle sous la robe des jésuites, et que le cadre nous paraît trop étroit. Tout ce que vous pourriez ainsi apprendre, vous et vos amis, au jeune prince, c'est l'ignorance. Vous-même vous nous avez donné le programme de votre système et de vos croyances en politique, vous ne vous plaindrez donc pas que l'on vous calomnie. Or il est bien tard pour apprendre l'ignorance à cette raison précoce. M. Casimir Delavigne l'a dit en si beaux vers qu'il vaut mieux le citer que le traduire en prose :

> . . . . . Pour secouer l'enfance,
> Sur les degrés du trône il suffit d'un instant.
> Et l'enfant couronné devient homme en montant.

Cela est vrai, surtout ici, et m'est avis que, si vous prétendiez inculquer à l'intelligence de votre nouvel élève les singulières idées dont vous avez bien voulu nous donner un échantillon, vous la révolteriez au lieu de la faire plier. Le despotisme de l'absurde est celui qu'un esprit neuf supporte le moins et déteste le plus. Toutes les puissances intellectuelles de l'élève se mettent en insurrection contre les leçons des maîtres; c'est un combat permanent, une lutte perpétuelle; et une pareille éducation ressemblerait beaucoup à un martyre.

Mais le gros du public ne saura pas les mystères de cet intérieur. Tout ce qu'il verra, c'est qu'on a livré le duc de Bordeaux à des gens qui pensent comme vous, monsieur, sur la politique et l'histoire, c'est-à-dire à

des gens qui croient que tous les malheurs arrivent dans ce monde parce que l'on n'a pas assez de soumission pour les jésuites, et que probablement les fléaux antérieurs aux jésuites venaient de ce qu'ils n'existaient pas encore. Le gros du public s'imaginera aussi qu'on répète tous les jours au duc de Bordeaux ce que vous nous avez dit, monsieur; c'est que les jeunes gens sont des libertins politiques et des athées, des mécréans qui ne croient à Dieu que sous bénéfice d'inventaire, admirable leçon, qui a le mérite d'appareiller ensemble une maladresse et un mensonge.

Car enfin, monsieur, avec qui le duc de Bordeaux est-il destiné à vivre? Avec vous, ou avec nous? Si vous êtes seuls purs, seuls religieux, seuls habiles, ne faut-il pas s'écrier que la vertu, l'habileté et la religion s'en vont? S'il n'y a point parmi nous, jeunes hommes, de ces croyances fortes et vivaces qui raniment les sociétés, c'en est fait de ce pays, monsieur; jetez en même temps le drap sur la maison de Bourbon et sur la France; couchez ces deux grands cadavres dans le même tombeau. Vous avez peur que les hommes du siècle soient quelque chose dans le siècle, dites-vous, et vous voulez mettre le duc de Bordeaux en garde contre la jeunesse en la calomniant. Mais quoi! espérez-vous donc nous doter, comme la révolution de juillet, de toutes les caducités de l'époque? Les paralysies auront la guerre, les cécités les affaires étrangères, les rhumatismes l'intérieur, l'Hôtel-des-Invalides en masse envahira le gouvernement, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais ne vous apercevez-vous pas, monsieur, que les châteaux en Espagne de votre politique ressemblent merveilleusement à des ruines? Croyez-vous que la France, pleine de chaleur et de vie, qui s'agite au soleil, consente à devenir le piédestal d'un ordre de choses paralytique et d'un gouvernement momie? Prenez-vous le trône pour une chaise longue et le sceptre pour une béquille, et vous imaginez-vous que nous consentirons à porter sur nos épaules deux ou trois caducités qui prétendent nous gouverner en nous insultant?

Je sais bien que vous avez à cela des réponses dont personne ne se serait avisé. A quoi bon la jeunesse? Que peut faire la jeunesse? La jeunesse n'est rien, et la Providence est tout.

La Providence! c'est un beau mot que celui-là, monsieur; mais encore ne faut-il point en abuser. La Providence agit par des mains humaines, et le vieux proverbe des nations vous l'a dit: *Aide-toi, Dieu t'aidera*. Quant à s'imaginer qu'un trône se relève de lui-même, qu'une victoire se gagne d'elle-même pour et par les jésuites, comme vous nous l'avez dit, c'est encore une de ces belles idées que vous comptez sans doute intercaler dans votre cours d'histoire à l'usage du duc de Bordeaux. Cette idée-là vient en droite ligne du bas-empire, et je vous dirai, quand vous voudrez, sa généalogie. Elle germa dans la tête de cet empereur qui occupait

son armée à bâtir un couvent, pendant que les barbares inondaient ses états, s'imaginant sans doute que la Providence descendrait en personne pour les défendre. Ce fut avec ce beau système que l'on réduisit l'empire d'Orient aux murs de Constantinople, et puis à rien; mais ce fut tout autrement que le grand Constantin fonda son pouvoir après avoir vaincu le tyran Maxence. Ce que vous prenez pour une confiance chrétienne, monsieur, n'est que le fatalisme musulman, et, à force de vouloir être catholique, vous vous faites turc. C'est calomnier la religion que de lui prêter de pareilles inepties. Elle demande à chacun les vertus de son état; elle veut que le moine soit moine, et que le roi soit roi. Ceux qui l'entendent et la pratiquent vous diront à quoi est bonne la jeunesse. Vous dites à rien; ils vous répondront à tout. Quand il faut agir, c'est la jeunesse qui agit; quand il faut se battre, c'est elle qui se bat; penseurs, écrivains, orateurs, soldats, manufacturiers, commerçans, ouvriers, tout l'avenir est dans son sein; elle est la nation pensante et agissante, la nation qui se prépare à élever un édifice sur la table rase où vous ne lui avez laissé que des débris. Et nous aussi, monsieur, nous croyons à la Providence, mais nous y croyons autrement et mieux que vous. Nous croyons qu'elle aide qui le mérite, qu'elle couronne les efforts et les travaux des hommes, qu'elle accorde le succès à la sagesse des conseils, et c'est pour cela que nous croirions l'offenser en ajoutant de nouveaux obstacles à ceux qui existent déjà.

Vous voyez qu'il s'agit toujours des jésuites, c'est qu'au fait le sujet de toutes nos querelles est là. Vous vous consolez de tout en vous disant que ce sont les meilleurs instituteurs du monde pour apprendre à supporter l'exil et que c'est le point important. Nous pensons le contraire, monsieur : le point important est d'apprendre à régner. Ce n'est point comme exilé que l'éducation de ce jeune prince nous intéresse; il en saura toujours assez pour l'exil, et les grands exemples ne lui manquent point dans sa famille. Il n'a pas besoin de maîtres pour apprendre comment on supporte noblement l'infortune; sa race n'a eu que trop d'occasions d'étaler à la face du monde le saint courage du malheur et les hautes vertus des martyrs. N'a-t-il pas auprès de lui la fille de Louis XVI, dont les infortunes ont été si grandes que, suivant la parole de Chateaubriand, elles sont une de nos gloires? A côté de ces hautes leçons vivantes, que pourraient les leçons mortes? Mais ce qu'il faut enseigner aux princes, ce n'est point la science de l'exil, c'est celle du trône; science non point plus sublime peut-être, mais plus utile au monde, et c'est là où nous cessons de nous entendre. Vous voulez qu'on élève le dernier petit-fils du grand roi pour le bannissement; nous prions qu'on l'élève pour la France, nous souhaitons qu'on en fasse un Bourbon, un Henri IV, et vous n'en feriez qu'un Stuart.

Et que si vous nous demandez encore maintenant de quel droit nous osons nous immiscer dans des questions de cette nature, comment nous ne balançons pas à violer le domicile de l'exil pour hasarder des paroles irrespectueuses, nous vous répondrons que ce n'est point nous qui oublions les convenances et le respect, mais que c'est vous-même, vous qui sacrifiez en holocauste le royal exilé de Prague à vos idées et à vos opinions; vous qui lui faites faire à chaque page de votre livre amende honorable à l'objet de vos sympathies, oubliant qu'un descendant de Louis XIV ne fléchit le genou que devant Dieu. Ah! plût au ciel que nous nous trouvassions en présence de l'aïeul du duc de Bordeaux. « Roi, lui dirions-» nous, nous vénérons en vous la triple majesté de la royauté, de la vieil-» lesse et du malheur, l'infortune qui veille à votre porte vous rend encore » plus sacré pour nous que l'imposant appareil qui vous entourait dans votre » palais des Tuileries. Dieu nous garde de toute parole qui pourrait s'é-» carter du respect et ajouter une blessure aux blessures si nombreuses et » si profondes qui ont déchiré votre cœur. Dieu nous garde d'oublier qui » vous êtes et qui nous sommes; mais vous entendrez comme un père nos » prières et nos vœux. Ce prince, dont vous êtes l'aïeul, ce prince votre » espoir, c'est aussi le nôtre. Comment serions-nous indifférens à cette » éducation qui prépare non point une destinée privée mais publique? » Comment ne gémirions-nous point quand un nouvel obstacle vient » s'interposer entre lui et nous, et quand cet obstacle existe, vers qui le-» verions-nous les mains si ce n'est vers vous? Eh bien! c'est ce que nous » faisons aujourd'hui. Lorsque votre sagesse donne la religion pour base » à l'éducation du descendant des rois très-chrétiens, qui ne vous remer-» cierait de préparer ainsi le bonheur de la France? mais les jésuites ne » sont point le christianisme, et le clergé français renferme dans son sein » une foule, de vénérables et de savans pontifes. S'il y a des têtes » sur lesquelles pèse une impopularité fatale que l'imprudence de leur » apologiste semble prendre à tâche de justifier, vous nous pardonnerez » de chercher à écarter de votre petit-fils tout ce qui appelle le danger » et provoque la foudre. Là où la justice n'ordonne point, ne serait-il pas » permis de s'occuper de ce que la politique défend? La grandeur de » l'intérêt excusera à vos yeux l'énergie de nos instances. Vous rendrez » justice à la sincérité de nos respects, car nous ne sommes point venus » ici pour forcer votre choix et vous imposer un homme, mais pour vous » faire entendre de prévoyantes alarmes et de respectueuses sollicitations, » telles que vos aïeux d'illustre mémoire en écoutaient sur le trône.

» Maintenant, sire, avant de prononcer votre décision, souvenez-» vous du père du duc de Bordeaux, de ce fils tant regretté, dont la » voix se mêlerait à nos voix, la prière à nos prières, si le poignard » d'un assassin ne l'avait point enlevé à sa famille et à la France! »

C'est ainsi que nous parlerions à Prague, monsieur, et nous ne pensons pas que ces discours fussent de nature à offenser aucune oreille; c'est ainsi que nous parlerions, et nos paroles auraient quelque poids peut-être; car, en nous exprimant ainsi, nous pourrions dire que non-seulement nous représentons *la Jeune France* royaliste, mais que, pour le fonds du moins, nous représentons la jeune France tout entière. En effet, le prince qui pour nous est une espérance, ce prince-là, suivant le sens des belles paroles que M. Odilon-Barrot adressa à Charles X partant pour Cherbourg, est une des chances du pays pour tout le monde. Or, sous quelque drapeau politique que l'on soit rangé, à quelque cause que l'on ait donné son amour, on doit embrasser du regard toutes les éventualités des destinées publiques, saluer de l'œil et de la main quiconque peut offrir un dénouement à la crise où nous sommes; en un mot, n'enlever aucune de ses issues à l'avenir, aucune de ses chances à la fortune de la France.

N.

Du Comité de Paris.

FRAGMENT

D'UN ESSAI SUR LE CHRISTIANISME AU MOYEN AGE.

Qu'est-ce qui prépare et produit de l'occident à l'orient ce vaste mouvement civilisateur des croisades, puis des voyages? Pourquoi de tous côtés ces foyers de science et de législation, qui s'appellent des conciles? D'où provient l'apparition de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité jusque-là enfouis? Quel est le moteur de ce profond travail des nations qui s'organisent, des pensées qui jaillissent en poèmes, en églises, en statues, en tableaux, en musique? tout ce produit européen, toute cette fermentation humaine dans une fournaise de plusieurs siècles, aussi prodigieuse que celle des volcans dans les entrailles du globe; tout cela enfin c'est l'enfantement du génie religieux, qui a conçu et s'efforce de réaliser sa forme colossale, que nous appelons le vaisseau catholique.

Hommes dont l'horizon politique ne s'étend pas au-delà de cinquante ans; vous qui, à l'instar de vos présomptueux maîtres, ces sophistes d'un âge évanoui comme eux, prétendez que l'émancipation des peuples, que les élections plébéiennes, le jury, tout le système du gouvernement représentatif est votre création; oh! vous n'oseriez ainsi parler, si vous aviez étudié les siècles passés; si, ayant eu la patience chrétienne de plonger dans l'érudition religieuse, ce labyrinthe occulte de la science, vous y eussiez suivi, avec le zèle de la foi et de la vérité, le fil presque inextricable qui mène au travers les vieilles coutumes de France,

les vieilles chartes anglaises, les anciennes constitutions germaniques, les cortès espagnoles, et fait aboutir toutes ces ramifications du moyen âge à la souche primordiale des canons de l'église.

Après ces études, vous eussiez reconnu que vos égoïstes projets sont bien pâles, bien chétifs, comparés à cette idée catholique méditant et réalisant le système effrayamment sublime de sa communion sociale universelle?

Prétendus créateurs de ce gouvernement représentatif, dont la venue parmi nous avait été pressentie par Montesquieu, ce grand génie; ignorez-vous donc que, dès le commencement de l'église, le peuple élisait ses magistrats, ses députés, c'est-à-dire ses évêques? que ces représentans du peuple balançaient dans leurs états-généraux, nommés conciles *œcuméniques*, *nationaux*, *provinciaux*, le pouvoir du monarque, ou, si vous préférez, du dictateur à vie, qui sous le nom de pape tenait son siége au Vatican; que, pour balancer à son tour la puissance rivale de ces parlemens religieux, ce chef suprême électif eut un collége ou sénat pondérateur, composé de *pairs* qu'il choisissait lui-même, et qui s'appelaient cardinaux.

Y a-t-il rien de plus étonnant, de plus admirable que la fraternité générale qui lie peu à peu entre elles, malgré la sauvagerie de leurs mœurs, malgré le ressentiment héréditaire des races rivales, et la différence des idiomes et des dialectes, les nouvelles nations de l'Europe? Cette fraternité qui prépare sourdement la civilisation, d'où provient-elle? De la parenté de croyance qui se propage de peuple en peuple, du midi au nord; et cet élément de la sociabilité européenne future, où prend-il son origine? Est-ce dans la tradition des brillantes académies de la Grèce, du déisme ou de l'athéisme? Non, mais dans la doctrine évangélique que les apôtres de l'église ont inoculée à l'ame des premières générations barbares.

Les peuples issus de ces générations suspendent par intervalles leurs batailles privées, leurs guerres intestines, pour former tout à coup comme une seule nation *croisée* sous une seule bannière. Qui opère ce prodige? Le labarum chrétien, l'esprit religieux de la catholicité.

Voilà pour les nations modernes de notre continent; elles reçurent les unes après les autres le même baptême, c'est pourquoi elles partageront successivement le bienfait des mêmes lumières.

Et, quant aux individualités qui çà et là dominent ces nations, les maîtrisent et les conduisent, dans quelles têtes fermentent les grandes idées, et par quels bras s'exécutent-elles?

Elles s'exécutent par des bras religieux, elles sont conçues par des

têtes religieuses, depuis Charlemagne, ce premier homme épique des temps modernes, jusqu'à Napoléon.

A qui devons-nous ces découvertes de terres nouvelles, qui présagent de nouvelles découvertes dans le monde intellectuel? A un Gama, à un Colomb, esprits éminemment religieux.

Sont-ce des philosophes, des sceptiques, des athées, qui ont l'héroïsme de pénétrer dans ces contrées sauvages, pour en policer les habitans, au risque de leur vie? Non, ce sont des missionnaires.

Les sciences? Nous serions fort embarrassés de choisir pour des citations parmi les milliers d'hommes religieux qui les font fleurir en Europe depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à nous. Je me contenterai ici de nommer au hasard quelques-uns de ces célèbres, qui illustrèrent les divers pays de la chrétienté.

Quelle science fut, pour ainsi dire, la souche de toutes les autres dans nos temps modernes?

La science des langues anciennes; car c'est par elle que l'on découvrit dans toute son étendue de richesses le vieux trésor des lettres grecques et romaines, et que les premiers penseurs purent s'initier aux secrets ressors des républiques antiques, que beaucoup d'entre eux prirent pour modèles dans leurs théories sociales.

Eh bien! quels ont été les plus fameux érudits dans cette science, et ses principaux propagateurs? Pic de la Mirandol, Sannazar, Lascaris, Sadolet.

Quels sont ensuite les premiers érudits dans la science morale appliquée à la politique? Les moins ignorés et les plus dignes d'être connus sont: Thomas Morus (1533), Bodin (1596), Grotius (1645).

Nos plus renommés jurisconsultes venus après n'ont fait que répéter les idées de ces trois ames religieuses.

Nous pouvons ajouter à ces renommées, pour ce qui concerne spécialement la science du droit, les plus doctes esprits qui soient connus, et, pour ne parler que de notre pays, Cujas, Etienne Pasquier, Pithou, etc.

Les beaux-arts?

Les artistes religieux égalent peut-être en nombre les savans religieux.

Pour la peinture, il suffit de citer quelques-uns de ses plus beaux génies, du quinzième au dix-septième siècle. En Italie, Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, le Titien, le Véronèze, le Dominiquin. En France, le Poussin, et le Sueur.

La poésie?

Quels sont les grands auteurs d'épopées modernes? Dante, Camoëns, le Tasse, Milton.

Entre autres illustres hommes religieux, l'Allemagne eut son peintre Albert Durer, et son puits de science, Leibnitz.

Sans compter Cervantes, l'Espagne est glorieuse de ses deux génies dramatiques, Lopez de Vega et Calderon; le premier, prêtre, le second, chanoine.

L'architecture?

Nous renvoyons aux cathédrales, ces gigantesques poèmes épiques en pierre, et sans noms d'auteurs, qui, de nos jours projettent leur ombre austère sur toutes les métropoles européennes.

Que dire de la France, notre patrie, pour les lettres, les sciences et les arts, sinon que ses immortels artistes, comme ses immortels écrivains, sont religieux?

La France! sauf quelques exceptions du siècle dernier et de celui qui commence, dans quel temps donc se trouve sa plus riche moisson de grands ouvrages et de grands hommes?

Dans l'âge religieux du dix-septième siècle.

LECLERC, *du Comité de Paris.*

PROGRÈS

DE LA CIVILISATION PAR LES RÉFORMES.

Depuis la révolution de juillet, il n'y a pas un seul journal qui ne rapporte un ou plusieurs assassinats, duels ou suicides.

En fût-il entièrement innocent, un gouvernement qui n'en ressentirait pas autant de honte que de douleur ne serait pas digne de commander à un peuple chrétien, à des hommes civilisés.

Quelles tristes et sérieuses réflexions ne font pas naître de si effroyables désordres?

Il n'y a plus de respect pour la vie de l'homme de bien; et pourrait-il en être autrement lorsqu'on en a vu des milliers tués sous la Convention, des millions sous Bonaparte, des centaines sous l'état de siége et dans les guerres de la Vendée?

Et dans le même temps qu'il se faisait une si épouvantable consommation d'hommes, les uns par faiblesse déguisée sous le nom de philantropie, d'autres dans des vues moins innocentes et pour se conserver, au besoin, des instrumens de révolution, qu'en attendant ils mettaient en *fourrière* dans les bagnes ou les maisons de détention, poussèrent à l'abolition de la peine de mort pour les crimes que les lois punissent du dernier supplice.

Mais comme la guillotine de la Convention ou le canon de la guerre

ne faisaient périr que des hommes innocens, ou notre meilleure jeunesse, et que l'abolition de la peine légale de mort n'empêchait à l'avenir ni les révolutions, ni les guerres, il s'en suit qu'il n'y avait de peine de mort que pour les honnêtes gens.

Ainsi la vengeance personnelle prend la place de la vindicte publique, quand de faux systèmes en nient la nécessité; le premier pas de la civilisation est le droit de glaive ôté à l'homme et remis à la société, et par conséquent le glaive ôté à la société, et repris par l'homme, est le premier pas du retour à la barbarie de l'état sauvage ou chacun se fait justice à soi-même.

On ne cache même plus l'intention de ces cruelles exécutions. On voit des journaux, organes de ces odieux systèmes, parler d'*exterminer* ceux qui ne les partagent pas et qui sont cependant des concitoyens et des frères; et ces vœux sanguinaires s'échappent de toutes parts des écrits et des discours de ces hommes qui, après avoir, de leur aveu, joué pendant quinze ans la comédie pour parvenir au pouvoir, voudraient, une fois qu'ils l'ont obtenu, le faire servir à de sanglantes tragédies.

Le duel était, dans le moyen âge, ordonné par les tribunaux, qui dans leur ignorance s'en remettaient à la justice de Dieu de ce qu'ils ne pouvaient eux-mêmes décider. La religion le défendait dans ses conciles; mais ses ministres, peut-être par respect pour les décisions de la justice humaine, peut-être dans l'espoir que leur intervention modèrerait les haines, mêlaient à ces combats des cérémonies du culte dont la gravité et la solennité imposaient aux spectateurs et aux combattans eux-mêmes, et donnaient, ce semble, à ces spectacles sanglans ordonnés par la justice et en présence de la religion quelque chose d'un sacrifice religieux.

Sans doute les ministres de la religion comme ceux de la justice croyaient dans leur simplicité que le gouvernement qui ordonnait le duel entre deux nations pouvait le permettre entre deux particuliers.

Le duel qui n'est aujourd'hui, ni le combat singulier de deux guerriers en présence de deux armées ennemies, ni un acte du pouvoir judiciaire, nous est, comme tant d'autres fléaux, venu de la réforme; jusqu'à cette époque, la noblesse qui, toujours armée, avait le triste privilége du duel, était réunie dans les mêmes sentimens religieux et politiques. Le séjour de la campagne, les habitudes champêtres, une vie plus isolée, l'absence des plaisirs publics et des arts corrupteurs, moins d'ambition, de cupidité et de luxe, plus de foi aux promesses et aux menaces de la religion et de respect pour ses préceptes, rendaient plus rares les collisions entre particuliers. La réforme divisa la noblesse. Il y eut des nobles catholiques et des nobles protestans, et par une suite nécessaire, des nobles royalistes et des nobles démocrates. Une fois l'union rompue, toutes les passions entrèrent par la brèche. Avec les nouvelles opinions, s'introduisirent de

nouvelles habitudes, de nouvelles mœurs, et à la faveur de toutes ces causes de division, le duel devint une fureur, une mode que les défenses les plus sévères de la religion et les rigueurs de la politique ne purent extirper. L'état y perdit un sang précieux qui eût été mieux employé à sa défense, et la noblesse en fut extrêmement affaiblie, et mit trop souvent les exigences de la vanité ou du respect humain avant les devoirs publics.

Mais jusqu'alors le duel n'avait lieu qu'entre des hommes politiques. Aujourd'hui il est en usage dans toutes les classes de la société, même les dernières et entre des artisans. Les partisans rigides de l'égalité y voient peut-être un progrès, et ils ne réfléchissent pas que les classes autrefois inférieures ayant dépouillé la noblesse de son état, de ses fonctions, de sa fortune et trop souvent les nobles de leur vie, se sont substituées à sa place, en ont revêtu les habitudes et ont dû prendre la succession avec les charges.

Autrefois les combats particuliers étaient plutôt affaire de vanité et de respect humain que de ressentiment et de haine; ils n'étaient pas acharnés parce que les motifs en étaient frivoles. Aujourd'hui on se bat à mort, on se bat pour se tuer; et avec toutes les causes de division qui règnent dans la société, avec la violence des opinions politiques et l'affaiblissement des principes religieux, il est impossible chez une nation tout armée d'apercevoir un terme à cette déplorable manie.

Le suicide autrefois si rare, si commun aujourd'hui, date de la même époque que la fureur des duels particuliers. Montesquieu remarque que le suicide était fréquent à Londres; il l'était devenu à Genève, il le devient en France, c'est-à-dire partout ou la réforme a introduit ou veut introduire sa religion et sa politique.

En effet cette doctrine, en niant toute autorité extérieure et légitime de la société et la réduisant à la fiction de la souveraineté du peuple, ôte à l'homme tout pouvoir légitime sur lui-même, elle ne lui laisse d'autre motif de croire que ses propres pensées, d'autre règle que ses propres opinions, et s'abandonnant ainsi pour tout conseil, et tout guide à son *sens privé*, dont il sent à tout moment l'insuffisance et la faiblesse, elle se jette dans un état de doute, d'isolement social, de non sécurité qui le rend mécontent de lui-même et hostile aux autres. De là cette guerre de sarcasmes que depuis Buchenan jusqu'à Voltaire les *réformés* n'ont cessé de faire à la religion catholique, et qui est devenue trop souvent une guerre de destruction et de violences.

En même temps la réforme a aboli toutes ces institutions religieuses qui pardonnent au repentir, accueillent le remords, soutiennent la faiblesse, conseillent l'imprudence, consolent le malheur, et elle a fermé ces retraites si précieuses à ceux qui ne veulent pas du monde ou dont le

le monde ne veut pas, et n'a réglé d'autre porte pour en sortir que le suicide.

Cette déplorable maladie a gagné une jeunesse fière de son âge et de sa force physique, mais trop faible de caractère pour oser même essayer du fardeau de la vie et qui recule dès le premier pas dans une carrière qu'elle pourrait parcourir avec utilité pour les autres et avantage pour elle-même.

C'est une pitié de voir quelles peines du jeune âge la jettent dans ce profond découragement de la vie, quel orgueil en pousse quelques-uns à faire parler de leur mort parce qu'ils désespèrent d'honorer leur vie. C'est pour les uns, une ambition trompée d'avancement qu'aucuns services ne justifient; pour les autres, un rêve de gloriole littéraire, qu'une chute au Vaudeville a fait évanouir; c'est pour le plus grand nombre une passion amoureuse que la jeunesse croit éternelle et qui est si vite passée, et dans ces insensés, combien en avons-nous vu sacrifier, avant de se détruire, l'objet de leur passion et joindre ainsi l'assassinat au suicide!

Malheureuse jeunesse qui prend pour de la force d'ame l'impuissance de souffrir, cette dégradation de l'homme né pour la douleur et le travail, faiblesse morale que le latin rend d'une manière si énergique : *sui impotens* (1).

Et qu'on ne croie pas que l'être puisse vouloir cesser d'être. Il ne se détruit pas, il ne peut pas se détruire pour n'être plus, mais pour être autrement, c'est-à-dire pour être mieux. L'idée de néant, et par conséquent la volonté du néant, est impossible, incompatible à l'être, et il ne peut pas le vouloir puisqu'il ne peut pas même le comprendre. Si l'existence d'une autre vie n'était pas révélée, elle serait l'idée la plus philosophique. Il n'y aurait pas de suicide s'il n'y avait pas au fond du cœur, l'instinct ou la croyance d'un autre état.

Rien, au reste, ne prouve mieux l'état déplorable de la société que la fréquence des suicides. Ce n'est pas une maladie individuelle, c'est une maladie sociale : *la société s'en va*, et l'homme fait pour la société, et qui ne peut pas exister hors de la société, ne veut pas rester dans le vide.

J'admire cependant que ces hommes qui poussent à ces funestes doctrines et à tous les désordres qu'elles produisent, qui même, dans cette admiration pour les temps de la terreur et des scélérats d'horrible mémoire, voudraient les faire revivre; j'admire, dis-je, qu'ils aient sitôt oublié le triste sort de leurs devanciers dans cette fatale carrière.

C'est une réflexion que font naître les Mémoires de Condorcet qui

(1) Ces dures leçons ne s'adressent heureusement qu'à la minime partie de la jeunesse. (*Note du R.*)

viennent de paraître, les hommes dont je parle n'ont, ni plus d'espoir, ni plus de connaissances que Condorcet; ils ne sont pas plus que lui ennemis de la religion et de la royauté; ils ne sont pas plus matérialistes que ce philosophe qui regardait comme indifférent d'être homme ou lapin; ils ne sont pas plus enthousiastes que lui des idées démocratiques dont il accueillit les premiers symptômes avec tant d'exaltation et, on peut dire, d'ivresse de joie; et cependant bientôt proscrit par ceux que ses leçons, et ses exemples avaient égarés, forcé de fuir et d'errer dans les bois, de demander un asile aux lieux les plus ignorés, il trouva enfin, perdu de faim et de fatigue, un moment d'hospitalité chez son ami M. Suard; là son orgueil, ses illusions et ses joies révolutionnaires firent place à un abattement extrême, à un découragement profond, et le lendemain, à la veille d'être envoyé à Paris, au tribunal révolutionnaire, arrêté et enfermé dans une cave d'un cabaret, il prit du poison qu'il portait dans une bague, dernier présent d'une amitié philosophique.

DE BONALD.

LA ROBE DE NOCES.

HISTOIRE VENDÉENNE.

Venez vous asseoir sur ces ruines! Abaissez votre regard sur ce sol poétique! Que de gloire sous ces débris! Et sur cette terre, que de sang et de larmes! Et si l'active pensée se met de la partie, vous racontant les hauts faits de la moindre de ces pierres, les malheurs du plus petit recoin de cette terre, que de nobles histoires vous aurez alors! Tous les genres d'héroïsme et de courage; patience, sang-froid, probité, désintéressement plus qu'humain, active croyance ici et là haut! profonde intelligence des faits, et par conséquent profond mépris pour les sophismes et pour les grands mots vides et sonores qui font les révolutions, la voilà telle qu'elle est, la vieille terre Vendéenne! Hélas! son sanglant passé qui ne devait plus revenir a reparu de nouveau; ses vieux fusils qui ne devaient plus servir, innocens trophées suspendus aux foyers domestiques, ont été dérouillés de nouveau! Hélas ses ruines éteintes, disait-on, pour jamais, fument encore du feu sinistre des guerres civiles. Sainte et poétique contrée, la seule qui soit restée au roman, au poème, à tout ce qui est plus que l'histoire, à tout ce qui est la poésie! C'est en Vendée et dans la Vendée moderne, la Vendée d'hier, la Vendée livrée au soldat et à la loi martiale que se passe l'anecdote que je vais vous raconter!

Êtes-vous allé, poète, pélerin ou tout simplement voyageur qui passe

inattentif, et qu'arrête seulement le grand nom de telle plaine couverte de moissons ou de tel petit ruisseau qui murmure, sans savoir qu'il s'appelle le Rubicon, par exemple? Êtes-vous allé dans le Bocage en Vendée? C'est un noble aspect, c'est un paysage varié et qui attache tout d'abord. La Sèvres Nantaise réfléchit, dans ses ondes vertes et transparentes, la colline qui passe, le troupeau attaché au flanc du coteau, l'arbre touffu qui se balance avec un dédain superbe, la ruine jetée là par la guerre civile et qui reste immobile à sa place, éternel témoignage de la fureur des partis. C'est un beau spectacle, tout cela. On comprend à voir le théâtre, tout le drame qui a dû s'y passer. Avec un peu d'attention, vous retrouveriez sur cette terre, le pied libre et nu qui fit reculer d'effroi Robinson Crusoë dans son île. Et je crois bien que vous reculeriez d'effroi! C'est le pied du vieux Charette qui est resté là sur le sol. Découvrez-vous et saluez, voyageur qui passez.

Eh bien! que faites vous? croyez-vous donc qu'il ne s'agisse que d'admirer la rivière qui serpente et le vieil arbre, et le vieux roc et le ciel si pur toujours qui a éclairé de ses amicales clartés, cette histoire de ravages et de meurtres! Non pas, voyageur; car voici tout à coup sortir du sein des rochers, comme une plante apportée là par l'orage et qui a grandi au milieu des tempêtes, la petite ville de Clisson; et au sommet de la ville, placée au sommet d'un rocher, voyez encore s'élever les ruines du château de Clisson, bâti par le vieux camarade du Duguesclin. Tristes et imposantes ruines! Vous voyez bien que j'avais raison de vous dire de ne pas passer outre, et qu'il faut à toute force que vous compreniez sur ces hauteurs champêtres la magnifique sérénité du vieux palais féodal.

Oui, ces ruines éparses et que l'herbe recouvre, oui, ces débris plus complets et que la main respectueuse d'un vieillard, le statuaire Lemot, a réunis tant bien que mal, disputant à la révolution sa proie et son triomphe; oui, ces donjons récrépris, ces tourelles minées, ces remparts écrasés et non pas vaincus, tout cela c'est Clisson, le vieux château. Regardez le vieux château avec respect; cependant ce n'est pas encore le vieux château qu'il faut voir, pas plus le château que le paysage qui l'entoure. Hélas! dans ces jours de discordes, qui de nous a le temps de s'arrêter à regarder un paysage pour ses bruits, pour ses couleurs, pour ses murmures, pour le paysage même? Au château de Clisson, il y a plus que le paysage à voir; il y a plus que les ruines à saluer; il y a un vieux if isolé dans la cour du donjon. Cet if, arbre funèbre, a été planté sur un puits comblé depuis 93, et sa racine touche au fond du puits: l'arbre s'abaisse tristement sur ce monument au niveau du sol. Là sont ensevelis, le savez-vous? quatre à cinq cents Vendéens, compagnons de Cathelineau et de Charette, ces deux gloires égales, qu'elles aient pour point de départ la noblesse ou le peuple. Ils ont été ensevelis dans ce vaste tombeau, pêle-

mêle, morts, mourans, tout vifs, tels que les prenaient les bleus; ils ont été jetés là tous; on trouvait que le chemin était trop long pour les conduire à Nantes à la justice de Carrier. On raconte que pour étouffer les cris de leurs victimes, les héros de 93, se mirent à danser en rond autour de l'horrible fosse en chantant *la Carmagnole*. Ainsi, ne vous étonnez pas si les environs du puits fatal sont entourés d'un gazon épais, si l'if funèbre est vivace. La terre est engraissée par les cinq cents cadavres des martyrs.

Dans le nombre de ces morts qui sont tombés fidèles au blanc panache qui flotte la haut dans le ciel, sur la tête des français des vieux temps, auréole brillante dont rien n'a pu altérer la clarté, se trouvait l'aïeul de Jean Ludovic de S'forze, le héros de notre histoire. Le vieux vendéen, enseveli tout vivant et les armes à la main au puits de Clisson, a laissé dans le Bocage et partout dans sa famille un de ces mélancoliques souvenirs mêlés de terreur, si puissans sur l'ame des enfans et des peuples. Ce vieillard tout blanc, tombé là parmi tant de jeunes héros et dont les ossemens auraient été reconnus à leur vieillesse, était resté enseveli où il était tombé, partageant la gloire et le deuil de ses compagnons précipités comme lui, qui partageaient à leur tour son deuil et sa gloire. Sur le bord de cette fosse commune toute la patrie vendéenne venait s'agenouiller, et là elle n'avait qu'une prière, qu'un regret, qu'un espoir.

Ainsi fut élevé le fils du noble chouan sur la tombe des héros; Ludovic enfant fut conduit au puits du Clisson, et c'est là qu'il apprit la première chose, que tout noble enfant doit apprendre, à prier le ciel et à respecter ses ancêtres. Ce pauvre enfant, orphelin deux fois, retrouvait à l'ombre de l'if funéraire la solennelle protection du foyer domestique. Là il grandit pensif, solitaire, porté à la tristesse, et porté à l'amour qui est voisin de la tristesse. Il avait là de si puissantes leçons, à entendre le jeune Ludovic!

Quand il eût assez prié, assez médité sur cette tombe, pour avoir le cœur haut placé, la mâle raison, le courage, le sang-froid et les larmes faciles d'un noble jeune homme de dix-huit ans (bel âge!), Ludovic se présenta à une jeune fille de seize ans (bel âge aussi!), qu'il avait vue agenouillée comme lui sur le puits de Clisson, priant sur la cendre des martyrs, leurs communs parens. La jeune fille était si triste, que Ludovic s'aperçût qu'elle était belle. Alors il l'aima d'un amour venu de là-bas, du fond de la tombe, comme une inspiration; il l'aima par piété filiale; il l'aima, parce qu'il sentit que tous les héros couchés par terre levaient leurs mains du fond de la tombe pour les bénir, la jeune fille et lui! Il l'aima, et, fort de l'approbation de sa famille couchée dans la terre, il demanda la jeune fille à sa seconde famille vivante. Leurs aïeux étaient réunis par la mort, il fallait que leurs jeunes cœurs fussent réunis par

l'hymen. On donna à Ludovic celle qu'il aimait, celle à laquelle il avait été fiancé dès son premier regard. Leur jour de noces fut solennel et doux, et la couronne de roses blanches fut entremêlée de quelques feuilles de l'if mortuaire; c'était le présent fleuri et calme qui couvrait de son ombre le passé terrible et jamais oublié.

Cependant le passé terrible et sanglant revenait de toutes ses forces, comme fait toujours le passé quand on l'oublie. L'inflexible histoire ne craint pas de revenir sur la trace déjà parcourue, quand cette trace s'efface. Elle se plaît à refaire ruines, ce qu'elle a fait ruines; elle s'amuse à recommencer les révolutions qu'elle a déjà ourdies, véritable toile de Pénélope, défaite la nuit, refaite le jour; rien ne l'amuse quand un sillon s'est effacé dans la mer comme de peser de nouveau sur ce sillon effacé; c'est ainsi qu'elle a retrouvé le sillon du vaisseau d'Henriette d'Angleterre sous le vaisseau de Cherbourg.

Adieu donc encore une fois le vieux trône; adieu les vieux maîtres; adieu le jeune enfant proscrit comme son père; adieu la royauté errante par les chemins, trop heureuse qu'on ne coure pas cette fois après elle pour la ramener à la mort; adieu tout ce passé royaliste et chrétien, reconstruit de nouveau et à si grands frais, qui s'écroule en un jour! Le monde étonné à ces grandes secousses, se prépare à en éprouver le contre-coup qui n'est pas encore venu, tant ce contre-coup sera terrible! Ludovic fit comme le monde, il attendit; il regarda au loin pour voir ce qui allait venir, et la première chose qu'il vît venir, ce fut une révolution.

Mais quelle révolution, grand Dieu! révolution en parodie, révolution mesquine, sans grandeur, sans effroi, sans courage, ...
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ludovic la sentit venir, cette révolution . . . . . .
. . . . . Ludovic, à côté de sa femme, se résigna à la patience. Il avait vu tant de vieux Vendéens atteindre cent ans, et s'endormir dans le Seigneur pleins d'espérance! Voilà donc que juillet tombe sur la Vendée. Les populations sont émues, les vieilles haines sont renouvelées, les chemins sont parcourus de nouveau par des soldats bleus l'arme au bras, le bronze retentit de coups de feu, et le vieil écho se réveille en grondant; voilà encore que les femmes réveillent les hommes qui se réveillent trop tard, voilà encore que les enfans s'ébattent au bruit des armes; voilà encore que le regard du Vendéen s'inquiète, que sa voix s'agite, que son poing se

ferme. La guerre civile n'est pas encore dans les champs ; mais elle est dans tous les cœurs, dans tous les regards.

Ludovic, le poing fermé et l'œil en feu, l'ame soulevée, était calme en apparence. Il attendait. Il était auprès de sa femme, la regardant. Puis il allait le soir à Clisson interroger l'arbre funèbre. Quelquefois même Ludovic revenait aux occupations de la terre, il assistait aux fêtes, du village. C'est ainsi qu'il vint un jour avec sa femme à la noce d'un jeune fermier, Félix David, qui était trop amoureux et trop imprévoyant pour attendre avant de se marier que l'horizon politique fût moins chargé d'orages. Le pauvre David dans son amour n'avait consulté que le ciel vendéen.

On était donc à la noce de David par un calme jour de dimanche. Le violon criait sous l'archet, le repas se préparait sous la tente, les jeunes filles dansaient, les vieillards se parlaient entre eux; ils parlaient de la révolution nouvelle : ils ne riaient pas, les vieillards; cependant ils étaient calmes en apparence, ne voulant pas troubler, par de tristes visages, la joyeuse humeur de leurs enfans, pauvres joyeux enfans!

Tout à coup, au moment où la danse allait finir pour faire place au festin des noces, qui lui-même devait faire place encore à la danse, une compagnie de calottes rouges débouche par la vallée. Leurs armes étincelaient au soleil ; on les sentait plutôt qu'on ne les entendait venir. Tout à coup aussi, sans provocation la troupe fit feu sur l'innocente fête villageoise, qui fut ensanglantée et remplie de terreur. Les vieillards, à cette vue, se tinrent calmes toujours; les jeunes gens, comme par instinct, se placèrent derrière Ludovic ; instinct sublime ! Au prmier coup de feu ils avaient compris que c'était une guerre, et qu'il leur fallait un chef. Ludovic était déjà leur chef !

Il eût fallu voir Ludovic à cet instant solennel. La pitié, la colère, l'indignation, le courage, tout était dans son regard. Sa femme était près de lui à le contempler, et se disant à elle-même qu'elle ne l'avait jamais vu si beau et si grand.

Ce fut là tout. Personne ne rompit le silence, personne ne fit un geste menaçant. Un homme était tombé sous le feu des soldats; les jeunes Vendéens, ses frères, entourèrent son cadavre, et se mirent à regarder le mort. Il était étendu, souriant encore à sa fiancée, car c'était lui, le pauvre David, qui était étendu là dans son bel habit de noce. Une balle lui avait brisé le crâne, une autre balle lui avait traversé le cœur. Sa jeune femme priait à genoux. Les soldats continuaient leur chemin dans la vallée tout fiers de cet exploit. Ils avaient essayé leurs fusils et ils trouvaient que leurs fusils portaient bien loin.

Quand le dernier soldat se fut perdu dans l'ombre, quand le son du ambour se fut évanoui tout-à-fait, Ludovic s'avança vers le cadavre. —

Mon bon compagnon David, notre pauvre et inoffensif David, si heureux tout à l'heure, mort à présent ! et de quelle mort ! Un caprice de soldat qui passait. Mon David, tout à coup frappé à la tête et au cœur ! Mort sans avoir dit adieu à ta femme ! Il faudra bien te venger et nous venger, David !

Un sourd frémissement de l'auditoire répondit aux funèbres paroles de Ludovic.

Ludovic qui avait oublié d'ôter son chapeau, se découvrit : — Il faut ensevelir notre bon camarade David, mes frères !

Il faut l'ensevelir au château de Clisson, sous l'if de Clisson, où sont nos aïeux, David sera bien auprès d'eux, lui, le pauvre David, mort assassiné comme eux.

Les paysans répondirent en faisant le signe de la croix.

Et alors vous auriez vu toute la noce se mettre en marche à la suite du cadavre. Le fiancé était porté sur un brancard de feuillages. Il avait encore à son côté le gros bouquet de marié. Tous les chapeaux des jeunes gens étaient ornés de rubans et de fleurs. Tristes funérailles pourtant. Le ménétrier lui-même suivait le cadavre de David, tenant son violon à la main.

On arrive ainsi au château de Clisson : rien n'était affreux comme le *De profundis* chanté en habits de fête; rien n'était horrible comme ces guirlandes autour de ce tombeau, qui se rouvrait après une révolution. Le vieux tombeau s'ouvrit en effet. Le vieux if livra passage sans murmurer ! et, chose étonnante ! une grande lumière sortit tout à coup du tombeau, auréole de gloire ! Que durent penser les ossemens de la vieille Vendée quand ils sentirent à leur côté ce jeune cadavre tout chaud de la Vendée nouvelle ?

On referma le vaste cercueil en silence.

CHRÉTINEAU JOLY, *membre de la Société.*

L'espace nous manque aujourd'hui pour donner la suite intéressante de cette nouvelle qui paraîtra le mois prochain.

VENGEANCE D'UN CORSE.

Haine, vengeance, je le jure.
E. DESCHAMPS, *Études françaises et étrangères.*

Sur ce roc sillonné d'où j'aillit tant de gloire,
Si borné sur les flots, mais si grand dans l'histoire,
Ainsi qu'un roi paré de son riche bandeau
S'élève avec orgueil le *Monte-Rotondo.*

Une neige éternelle en couronne le faîte;
Sublime confident des cris de la tempête,
Ses gigantesques flancs creusés d'antres profonds,
Livrent aux vents captifs leurs sonores plafonds
Dont les gémissemens, sous les coups de l'orage,
Des plaintes des damnés donnent l'horrible image.
Mais rien de cette nuit n'altère le repos,
La brise sur le mont soupire sans échos,
Tout, sous le doigt de Dieu, se recueille et sommeille.
Non, parmi ces rochers, de bout, un homme veille;
Un homme! quel est-il, et pourquoi dans ces lieux?
Sur ce pic désolé, solitaire pieux,
Des impures cités secouant la poussière,
Est-ce un autre Stylite à l'ardente prière?
Ou, coupable, éclairé par un divin rayon,
Fidèle au vœu sacré qui ravit le pardon,
Peut-être gravit-il, courageuse victime,
Les mille angles du mont pour racheter un crime.
Être mystérieux, quel dessein l'a conduit?
Quel spectre, quel démon, ou quel Dieu le poursuit?
Vers un étroit sentier, bordé d'un précipice,
Presqu'à demi courbé, lentement il se glisse;
Pris aux saillans des rocs, incertain, chancelant,
Du pied cherche un appui qu'il accepte en tremblant,
Descend, se crispe; mais, aidé de Dieu sans doute,
La vigueur de ses bras a su dompter la route,
Et, parvenu bientôt à la base du mont,
Sur un sol moins sauvage il s'élance d'un bond.

Déjà son pas rapide a dévoré la plaine;
Sous le génie ardent qui l'agite et l'entraîne,
Des bords du Liamone, après mille détours,
Vers Soccia, dont l'œil découvre au loin les tours,
Il s'avance; on dirait, à sa marche attentive,
Qu'il redoute un danger; tout l'émeut, le captive;
Il s'éloigne, revient, écoute, enfin poursuit:
Mais au parvis désert d'un vieux temple détruit,
Plus près de la cité, tout à coup il s'arrête.
Sous le froc pénitent d'un pauvre anachorète,
Courbé, l'œil dépouillé de son sourcil épais,
L'homme inconnu déguise et sa taille et ses traits;
Le discret capuchon couvre sa chevelure,

Il ceint du moine errant la poudreuse chaussure,
Suspend le chapelet qu'usa l'humilité,
Et dont le grain luisant résonne à son côté;
Puis, le christ d'une main, le bâton blanc de l'autre,
Marchant le front baissé comme marche un apôtre,
Au pied des sombres murs il arrive en priant.
C'est là, dans un enclos, sous la tour d'Orient,
Que dorment sous des croix à demi renversées,
Des fils de Soccia les dépouilles glacées;
Pélerins ici-bas que le doigt du destin,
Suspendu sur la foule, atteignit en chemin,
Et qui, chargés de jours ou frappés avant l'âge,
Y vinrent déposer leur manteau de voyage.

Prosterné sur le seuil du funèbre séjour,
Long-temps le Corse épie un soldat de la tour,
Et, sûr que rien encor n'a trahi l'artifice,
Il entre, et, sous des ifs, vers un tombeau se glisse.
La terre fraîche encor semble ici, dans son deuil,
Ne peser que d'un jour sur le bois d'un cercueil;
Une bêche, un drap noir, laissés au pied d'un arbre,
L'attestent; ce tombeau n'attend plus que son marbre,
Dernière vanité que d'un souffle puissant
Le temps met en poussière et balaie en passant.
Que veut cet homme enfin? Comme un spectre dans l'ombre,
Pourquoi se cache-t-il? Pourquoi cette voix sombre,
Lorsque autour du sépulcre errant avec souci,
Sa bouche a tout à coup murmuré : « C'est ici! »
Oui, c'est ici que tout saisit l'ame navrée,
Que la paix est profonde et la terre sacrée;
C'est ici! crime ou pleurs, que présagent ces mots?
Regardez, regardez à travers ces rameaux,
Incliné vers le sol, qu'il profane peut-être,
Le voyez-vous creuser et déjà disparaître
Dans la fosse profonde où le fer s'amortit;
Comme le coup déjà sourdement retentit!
Le bruit en est étrange emporté par la brise;
Voilà bien les éclats d'un cercueil que l'on brise!
Un cri sinistre et long dont le cœur est glacé!
Mais l'affreux craquement tout à coup a cessé,
La tombe a recouvré son lugubre silence;
O terreur! de son sein quel fantôme s'élance?

Quel spectre, abandonnant la poussière des morts,
De sa couche sorti retombe sur ses bords?
On distingue, aux lueurs dont la nuit se colore,
Le corps d'une victime éteinte à son aurore;
Fruit tombé de la veille en toute sa beauté,
Le temps n'a point encor flétri sa pureté,
Et malgré la pâleur que la mort y dépose,
En attendant le jour vous croiriez qu'il repose :
Ainsi dort, fatigué, dans les jardins du ciel,
Un ange, au front d'albâtre, au sourire de miel.
Mais sur ce corps brisé la vengeance s'apprête;
Debout, à ses côtés, foulant du pied sa tête,
Le Corse sacrilége, armé de son poignard,
Le parcourt de sa haine, en repaît son regard;
L'écho répond aux cris du barbare en démence :
« Ta chûte fut bien prompte au gré de ma vengeance;
» Un seul coup et la mort! la mort, sans un moment
» Pour regretter la vie et dire ton tourment!
» Ah! je te la devais, jeune insensé, mais telle
» Que tu me la donnais, plus lente et plus cruelle.
» Me verser à plein bord l'amertume et l'affront!
» Tu ne lisais donc pas ton arrêt sur mon front!
» Moi sentir là ce fer et subir ton injure!
» La voir de ses baisers t'enivrer, la parjure!
» L'entendre à tes côtés, ses mains sur tes genoux,
» Répondre à tes sermens par des sermens plus doux!
» Parle, ai-je encore une ame oublieuse et sans force?
» Je veux de ma vengeance épouvanter la Corse;
» Persécuté, proscrit, près de lui dire adieu,
» Être en horreur à tous et réprouvé de Dieu.
» Tiens, tiens, que sur le sol cette tête isolée
» Roule, effrayante à voir, par ce fer mutilée;
» Que ton corps déchiré, dans cette enceinte épars,
» N'ait plus nom sous le ciel qui le peigne aux regards;
» Et vous, si la douleur de celle qui l'adore
» La guide dans ces lieux quand paraîtra l'aurore,
» Dites-lui qu'en partant, dites, croix et tombeaux,
» Poli pour souvenir lui lègue ces lambeaux. »
Et la brise des nuits murmurait au rivage,
Le sable étincelait à travers le flot pur;
Et la lune perçant un rideau du nuage
Argentait son dôme d'azur.

FÉLIX GAUDIN.

ÉCHOS.

Les mélanges occitaniques contiennent un article remarquable, *de la philosophie du dix-huitième siècle* par M. *Daudé de la Valette*, avocat, nous en extrayons ce qui suit.

« C'était le temps ou l'Institut mettait au concours *des questions morales*. Un jour après que les membres de cet illustre corps eurent pris place sur leurs siéges, un homme dont la physionomie douce et paisible contrastait avec l'audace peinte autour de lui sur tous les fronts, se leva parmi eux pour rendre compte des mémoires présentés, et en faire son rapport; c'était Bernardin de Saint-Pierre. Entraîné par la vivacité de ses convictions, il ne put traiter un tel sujet sans y mêler quelques-unes des inspirations religieuses dont son ame était remplie. Bravant les répugnances philosophiques de son auditoire, n'écoutant que la voix de sa conscience, il osa se hasarder à parler de Dieu : « Aussitôt, nous dit M. Aimé Martin, » un cri de fureur s'éleva dans toutes les parties de la salle. Les uns le » sifflaient en lui disant où il avait vu Dieu, et quelle figure il avait; les » autres s'indignaient de sa crédulité : les plus calmes lui adressaient des » paroles méprisantes. Des plaisanteries on en vint aux insultes; on outra- » geait sa vieillesse, on le traitait d'homme faible et superstitieux, on me- » naçait de le chasser d'une assemblée dont il se déclarait indigne, et l'on » poussa la démence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée » à la main, qu'il n'y avait point de Dieu. Vainement au milieu du tumulte » il cherchait à placer un mot; on refusait de l'entendre, et l'idéologue » Cabanis (c'est le seul que nous nommerons), emporté par la colère, s'é- » crie et jure qu'il n'y a pas de Dieu, et demande qne son nom ne soit ja- » mais prononcé dans cette enceinte (1). »

A la vue d'une telle scène, qui n'eût dit que c'en était fait de la religion, et qu'elle était descendue tout entière dans la fosse où la révolution venait de jeter les cadavres de ses ministres *septembrisés*?... L'incrédulité le pensait ainsi; elle se flattait tout haut de cet orgueilleux espoir. Mais l'incrédulité s'élance toujours trop vite dans l'avenir, et toujours elle se hâte trop de sceller la tombe. Ces grossiers idéologues, ces matérialistes forcenés, ces blasphémateurs fanatiques s'agitant avec des gestes menaçans, ces ténébreux athées poussant des cris confus, parce qu'on osait leur présenter la lumière; cette assemblée de *sages* rugissant au seul nom de Dieu; ce vrai *pandœmonium*, prouvaient sans doute que la philosophie moderne était reine de l'opinion et maîtresse de son siècle; mais ce siècle allait finir. A sa place s'avançait une ère nouvelle dont l'aurore, encore faible à l'horizon, devait bientôt chasser la nuit, et ramener l'éclat des anciens jours. Le représentant d'une nouvelle société, le précurseur d'un nouveau peuple était là; et si l'aspect des dernières convulsions du philosophisme glaçait d'effroi les amis de la religion, leurs cœurs s'ouvraient à l'espérance quand ils voyaient, au milieu de la foule hideuse des sophistes, cette figure angélique de Bernardin de Saint-Pierre, brillant d'une céleste douceur; comme on voit un doux rayon entr'ouvrir la nue, montrer un instant l'azur du ciel, et prédire la fin de l'orage.

Bientôt un autre génie allait aussi parler de Dieu et chanter une hymne à sa gloire. Pendant que Bernardin de Saint-Pierre contemplait les mer-

(1) Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes*, in-8°, t. I, p. 245, de *l'Essai sur sa vie et ses ouvrages*.

veilles de l'infini, et découvrait des harmonies ravissantes, dans une feuille du fraisier placé sur sa fenêtre, Chateaubriand adorait *le grand esprit* au milieu des solitudes du nouveau monde. Témoin des scènes les plus majestueuses de la création et des plus imposans spectacles de la nature, son ame s'élevait comme un aigle sublime, vers celui dont la création et la nature ne font que refléter la grandeur. Plus tard, ils devait fouler la poussière du vieux monde, et parcourir, glorieux pélerin, cet Orient, berceau du christianisme et des arts, que le froid Volney visitait alors sans y rien trouver que des pierres à mesurer avec le compas de la science, ou *de vicieuses institutions* à flétrir. Ambassadeur de la philosophie du 18e siècle, Volney ne pouvait entendre la voix divine qui sort d'une ruine éloquente ; et sur les débris de Tyr où le pêcheur fait sécher ses filets, il ne voyait que des débris. Mais le voyageur chrétien, éclairé d'en haut par la foi, guidé par l'étoile des mages sur la terre des prophètes, y devait puiser des inspirations qui ne sortiront pas de la mémoire des hommes.

Envoyé de Dieu pour relever la majesté de ses autels, par lui, le culte avili, les cérémonies souillées de mépris, la lithurgie objet de risée, les images sacrées traînées dans la boue, tout se couronna dans le temple chrétien d'une auréole de poésie dont l'éclat vainqueur fit pâlir le flambeau de la mythologie antique. Par lui, la religion parut grande et belle auprès du berceau et de la tombe, sous les voûtes saintes et dans les pompes extérieures, sur la chaire d'où elle tonne et dans ces asiles du repentir où elle verse sur les misères humaines le baume de ses consolations. Par lui enfin, la pointe du sarcasme anti-religieux fut émoussée, et l'aiguillon vénimeux de la philosophie du 18e siècle se brisa contre les portes du sanctuaire.

Cependant la révolution salutaire qui s'opérait dans les esprits s'annonçait tous les jours par de nouveaux progrès. Dégoûté de l'anarchie, fatigué de meurtres et de mensonges, le peuple français s'était souvenu de Dieu. On ne souffrait plus de bourreaux, on ne voulait plus d'athées, on se pressait dans les temples rouverts, sous les auspices de la victoire. Paris, où régnaient encore la veille le philosophisme et la mort, voyait une jeunesse pure de tout excès, déserter ses académies pour aller entendre *les conférences* d'un humble prêtre; et l'Aréopage scientifique lui-même se surprit plus d'une fois, écoutant ce Paul de la nouvelle Athènes. Partout enfin le langage s'épura, l'impiété se tut, l'homme apprit à rougir du cynisme des passions, et sa bouche cessa de vomir le blasphème.

Comme elle était puissante dans sa marche paisible, cette vertu qui régénérait le monde! Comme les volontés se courbaient sur son passage! Comme tout cédait à son irrésistible ascendant! En vain les enfans du philosophisme, les chefs de *l'opposition* révolutionnaire essaieraient de lutter contre le torrent; s'ils sont véritablement éclairés, capables de comprendre la vérité et dignes de la connaître, il faut qu'ils reculent et qu'ils avouent leur défaite : « Je ne suis plus, écrivait Benjamin Constant, alors » exilé en Allemagne, je ne suis plus ce philosophe intrépide, sûr qu'il » n'y a rien après ce monde, et tellement content de ce monde qu'il se » réjouit qu'il n'y en ait pas d'autre. Mon ouvrage est une singulière » preuve de ce que dit *Bacon*, qu'un peu de science mène à l'athéisme, » et plus de science à la religion. C'est positivement en approfondissant » les faits, en en recueillant de toutes parts, *et en me heurtant contre* » *les difficultés sans nombre qu'ils opposent à l'incrédulité*, *que je* » *me suis vu forcé de reculer dans les idées religieuses.* Je l'ai fait » certainement de bien bonne foi; car *chaque pas rétrograde* m'a coûté.

» Encore à présent toutes mes habitudes et tous mes souvenirs sont *philosophiques*, et je défends poste après poste *tout ce que la religion reconquiert sur moi* (1). » — Faut-il une manifestation plus éclatante encore? Écoutez celui que Lalande avait voulu inscrire dans le dictionnaire des athées, celui qui, déjà maître de la France et redoutable à l'Europe, devait être « *d'un siècle entier la pensée et la vie*, » le premier consul enfin : « Il se promenait avant le jour dans une allée de la » Malmaison, discutant vivement avec le sénateur Volney : *Oui, monsieur*, » lui disait-il, *on dira ce qu'on voudra; mais il faut au peuple une* » *religion et surtout de la croyance; et quand je dis le peuple, mon-* » *sieur, je ne prétends pas encore dire assez, car moi-même*, et il » étendait ses bras, avec une espèce d'inspiration enthousiaste vers le » soleil, qui précisément en cet instant apparaissait radieux à l'horizon ; » *moi-même, à la vue d'un tel spectacle, je me surprends à être ému,* » *entraîné, convaincu;* et se tournant vers l'abbé Grégoire, il lui dit : » *et vous, monsieur, qu'en dites-vous?* à quoi celui-ci n'eut qu'à ré- » pondre qu'un pareil spectacle était bien fait pour donner lieu aux plus » sérieuses et aux plus fécondes méditations (2) ».... La philosophie du 18e siècle avait passé.

— Le général Dermoncourt, celui-la même qui commandait pendant l'*état de siége* en Vendée, va publier un livre qui occupe en ce moment tous les esprits, intitulé *la Vendée et Madame*.

Nous citons l'extrait suivant relatif à l'arrivée de MADAME à Nantes :

« La vie errante que menait MADAME, dit l'auteur, devenait intolérable, S. A. R. n'avait pas une nuit de sommeil complète, et, le jour arrivé, le danger et la fatigue se réveillaient en même temps qu'elle. Un nouveau plan fut alors adopté par les chefs vendéens et communiqué à MADAME, qui l'approuva. MADAME devait se rendre à Nantes, où, depuis long-temps, un asile lui avait été préparé : de cette manière on nous faisait perdre ses traces dans la campagne, et pendant que les nouvelles recherches qui seraient nécessairement la suite de cette disparition, éloigneraient de la ville le peu de troupes qu'il y avait, les chouans devaient s'introduire à Nantes, un jour de marché, déguisés en paysans, s'emparer du château par un coup de main, y faire entrer aussitôt MADAME, qui devait en conséquence se loger le plus près possible du château, puis aussitôt entrée déclarer Nantes la capitale provisoire du royaume, proclamer la déchéance de Louis-Philippe et la régence de la duchesse de Berri. Pour les désespérés, c'était un plan qui ne manquait ni de hardiesse ni d'habileté; il est vrai que dans toutes ces combinaisons, ils comptaient sur la tête et le courage de MADAME : en cela ils avaient raison, car c'est la Vendée qui a failli à la duchesse, et non pas la duchesse qui a failli à la Vendée.

» On délibéra quelque temps pour décider la manière la plus sûre d'entrer à Nantes. Madame termina la délibération en disant qu'elle y entrerait à pied, vêtue en paysanne, et suivie seulement de Mlle Eulalie de Kersabiec et de M. de Mesnars.

» En conséquence de cette décision, le premier jour de marché, qui

(1) Lettre écrite de Hardenberg, le 11 octobre 1811, par Benjamin Constant, à M. Hochet, rapportée dans la préface des études historiques de Châteaubriand, p. 223.

(2) Memorial de Sainte-Hélène, t. X, p. 11.

était le 16 juin, je crois, Madame partit vers les six heures du matin d'une chaumière située aux environs de Château-Thébaud, où elle avait couché; Mlle de Kersabiec était vêtue ainsi qu'elle; M. de Mesnars les accompagnait avec un costume de métayer : il y avait cinq lieues à faire à pied.

» Au bout d'une heure de marche, les gros souliers ferrés et les bas de laine, auxquels Madame n'était point habituée, lui blessèrent les pieds; elle essaya cependant de marcher encore; mais jugeant que, si elle gardait sa chaussure, elle ne pourrait continuer sa route, elle s'assit sur le bord d'un fossé, ôta ses souliers et ses bas, les fourra dans ses grandes poches, et se mit à marcher pieds nus.

» Au bout d'un instant, elle remarqua, en voyant passer les paysannes, que la finesse de sa peau et la blancheur aristocratique de ses jambes pourraient bien la trahir; elle s'approcha alors de l'un des côtés de la route, y prit de la terre noirâtre, se brunit les jambes en les frottant avec cette terre, et se remit en marche. Il y avait quatre lieues à faire.

» C'était, on en conviendra, un admirable thème de pensées philosophiques pour ceux qui l'accompagnaient, que le spectacle de cette femme qui, deux ans auparavant, avait aux Tuileries sa place de reine-mère, possédait Chambord et Bagatelle, sortait dans des voitures à six chevaux, avec des escortes de gardes-du-corps brillans d'or et d'argent; qui se rendait à des spectacles commandés pour elle, précédée de coureurs secouant des flambeaux; qui remplissait la salle avec sa seule personne, et qui, de retour au château, regagnait sa chambre splendide, marchant sur des doubles tapis de Perse et de Turquie, de peur que le parquet ne blessât ses pieds d'enfant. Aujourd'hui, cette même femme, couverte encore de la poudre du combat de Vieille-Vigne, entourée de dangers, proscrite, la tête mise à prix, n'ayant pour escorte et pour courtisans qu'un vieillard et une jeune fille, allant chercher un asile qui se fermerait peut être devant elle, vêtue des habits d'une femme du peuple, marchait nu pied sur le sable aigu et sur les cailloux tranchans de la route. Oh! c'est une chose curieuse que notre époque, où presque chaque pays a ses rois qui courent les chemins pieds nus!

» Cependant la route se faisait, et au fur et à mesure que l'on approchait de Nantes, les craintes disparaissaient; Madame s'était habituée à son costume, et les métayers, près desquels elle était passée, n'avaient point paru s'apercevoir que la petite paysanne qui courait si lestement près d'eux fût autre chose que ce qu'indiquaient ses habits : c'était déjà un grand point que d'avoir trompé l'instinct pénétrant des gens de la campagne, qui n'ont peut-être pour rivaux, si ce n'est pour maîtres, sur ce point, que les gens de guerre.

» Enfin, on aperçut Nantes : Madame reprit ses bas et ses souliers, et se chaussa pour entrer dans la ville : arrivée au pont Pyrmil, elle tomba au milieu d'un détachement commandé par un ancien officier de la garde, qu'elle reconnut parfaitement pour l'avoir vu autrefois faire le service du château.

» Parvenue en face du Bouffai, Madame se sentit frapper sur l'épaule : elle tressaillit et se retourna; la personne qui venait de se permettre cette familiarité était une bonne vieille femme qui, ayant déposé à terre son panier de pommes, ne pouvait seule le replacer sur sa tête : Mes enfans, dit-elle en s'adressant à la duchesse et à mademoiselle de Kersabiec, aidez-moi à recharger mon panier, et je vous donnerai à chacune une pomme : Madame s'empara aussitôt d'une anse, fit signe à sa compagne de prendre

l'autre, et le panier fut replacé en équilibre sur la tête de la bonne femme qui s'éloignait sans donner la récompense promise, lorsque MADAME l'arrêta par le bras en lui disant : Dites donc la mère! et ma pomme? La marchande la lui donna. MADAME la mangeait avec un appétit éguisé par cinq lieues de marche, lorsqu'en levant la tête ses yeux tombèrent sur une affiche où l'on lisait en grosses lettres ces mots :

ÉTAT DE SIÉGE.

» C'était l'arrêté ministériel qui mettait quatre départemens de la Vendée hors la loi, et la tête de Madame à prix : Madame s'approcha de cette affiche, la lut tranquillement d'un bout à l'autre, malgré les instances de mademoiselle de Kersabiec, qui la pressait de se rendre à la maison où elle était attendue; mais Madame lui fit observer que la chose l'intéressait assez pour qu'elle en prît connaissance. On devine quelles étaient les transes de ses deux compagnons pendant cette lecture.

On n'entend plus parler du *Républicain*, journal à 6 francs par an; par compensation, *l'Echo de la jeune France* retentit partout et obtient un succès inespéré.

— La société voit avec satisfaction que ses membres s'occupent d'organiser des comités sans lesquels, il faut le dire, son œuvre ne pourrait pas devenir parfaite; à Marseille, Montpellier, Toulouse, Avignon, Espalion, Libourne, Bayonne, Bordeaux, Poitiers, Rennes, Brest; Angers, Fontenay, Niort, Blois, Lille, Caen, Rouen, Dieppe, le Havre, Angoulême, Cambray, Dijon, Troyes, Bastia, etc., etc. Les membres les plus zélés se dévouent à l'entreprise, aussitôt l'organisation des comités provinciaux, c'est dans leur sein que seront reçues les souscriptions.

— Les élèves du petit séminaire de Brives (Corrèze), ont fait hommage à la société de la jeune France d'un volume contenant plusieurs de leurs compositions.

Nous avons distingué parmi beaucoup de morceaux traités avec bonheur, ceux de MM. Albert Durand, de Séez; Joseph Guillomet; Aug. Juge, et J.-Baptiste Chassain, en prose, et de M. Louis Montlois en vers.

Si un témoignage public de notre satisfaction peut encourager ces *jeunes France*, nous le leur exprimons bien sincèrement.

Honneur aussi aux maîtres qui les dirigent!

— Il y a maintenant tels départemens en France, où la société compte des membres dans chaque commune.

— Parmi les membres qui se sont distingués, il faut citer MM. Jules de Cacheleu, dont les idées heureuses suggèrent au comité de Paris des pensées fécondes; Charles de Chergé, étudiant à Poitiers, Charles de Villars, étudiant à Toulouse; Joachim Saint-Laurens, Casimir Guillemetteau, actifs et zélés *jeunes France*.

— Les observations critiques qui nous sont arrivées, porteront toutes leurs fruits. Il est à regretter *qu'un seul* sociétaire ait dépassé les bornes de la critique; nous n'avons rien tant à cœur que de mériter l'approbation universelle. La devise du comité de Paris est : *Dieu et la justice*. Après cela il veut la satisfaction de tous.

— Voici l'époque arrivée où M. le vicomte d'Arlincourt doit tenir sa parole envers nous. En attendant qu'il nous aide de sa collaboration, nous annonçons à ses nombreux lecteurs un nouvel ouvrage qui fait déjà du bruit dans le monde littéraire, il est intitulé, *le Brasseur-Roi*. Nous en rendrons compte.

— Il se fait à Marseille un almanach dit *du jeune Henri*, qui sera rempli de faits et anecdotes curieux. Il contiendra un portrait du jeune prince, c'est celui qui nous est arrivé de Prague. (*Voir aux annonces.*)

— M. Amédée Poujol, un de nos plus zélés correspondans à Montpellier a publié, sous le titre de *Souvenirs historiques*, un joli volume de nouvelles; nous en avons lu deux qui nous ont touchés jusqu'aux larmes; *le Divorce*, que l'auteur combat par un exemple terrible, et *Amédée de Bourmont!* ce nom exprime tout l'intérêt qu'il inspire. Chez Dentu, libraire à Paris; 2 francs.

— M. le ministre du commerce a refusé au directeur de l'*Echo de la jeune France* l'autorisation de faire frapper à la Monnaie royale, la médaille de la *jeune France*, parce que, dit le ministre, la réunion des noms indiqués dans le programme présente une intention politique évidente, et que la monnaie ne doit pas fournir des armes à l'esprit de parti.

Une consultation se délibère sur les questions que soulève ce refus; quoi qu'il arrive, la médaille sera frappée, si ce n'est avec les noms indiqués sur le programme, avec une épigraphe ou une devise qui résumera toute la pensée qu'ils indiquaient.

— M. Hennequin est parti pour l'italie, où il a promis de travailler pour l'*Écho de la jeune France*.

— Dans une petite ville, pour célébrer le passage de Louis-Philippe, on a autorisé l'établissement d'un *jeu de la roulette*. PROGRÈS.

— Pendant deux jours, une vingtaine de crieurs publics ont colporté, dans les rues de Paris, un imprimé orné d'une gravure dégoûtante, et qui porte en tête les lignes suivantes :

« Derniers momens de don Miguel, tyran du Portugal, les aveux de ses crimes; » mort de Bourmont; condamnation à mort d'un fameux chouan, dit le capitaine » Noir; arrestation de Mandar, qui a fait rôtir une femme toute vivante; départ » de tous les Vendéens pour Oporto, etc., etc, » PROGRÈS de la civilisation.

— M. Tissot a été admis au nombre des membres de l'Académie française. (PROGRÈS.)

— Le 1er acte de don Pédro, en entrant à Lisbonne, a été de suspendre la liberté individuelle. (PROGRÈS.)

— *Amour et haine*, avec cette épigraphe, *Honneur et Patrie!* par M. d'Aurevilly. C'est un volume de poésies fugitives et de chansons piquantes, qu'on lira avec intérêt. A Paris, chez Dentu; à Caen, au bureau du *Momus normand*. (*L'Écho de la Jeune Normandie.*)

— M. Tissot, dans son discours de réception à l'Académie, a avancé que la Cyropédie de Xénophon était l'ouvrage de Lucien... Progrès!!!

— Le mois littéraire a été nul, si l'on en excepte *Gaule et France*, par M. Alexandre Dumas. Cette dernière phrase de l'ouvrage fait connaître l'esprit dans lequel il a été fait. « Le gouvernement s'engloutira dans le gouffre. Seulement, à » l'heure de sa perdition, nos souvenirs d'homme l'emportant sur notre stoïcisme de » citoyen, une voix se fera entendre qui criera : *Meure la royauté, mais Dieu* » *sauve le roi!* cette voix sera la mienne. »

— *Lélia, par G. Sand.* La meilleure critique que nous puissions en faire, est de rapporter le fait suivant :

Une rencontre a eu lieu au bois de Boulogne, entre M. Gustave Planche et M. G. Feuillide, rédacteur en chef de l'*Europe littéraire*.

M. Gustave Planche s'était personnellement cru offensé par un feuilleton de M. Feuillide sur *Lélia*, inséré dans le n° du 22 août.

Nous recevons des témoins la note suivante, qui a été écrite et signée sur le terrain :

« M. Feuillide a déclaré à M. Planche qu'il ne reconnaissait à personne le droit de lui demander l'interprétation de sa rédaction, et il a ajouté que M. Planche était libre de faire cette interprétation comme il l'entendrait, et que, du moment qu'il se croyait personnellement offensé, M. Feuillide consentait à lui donner la satisfaction demandée. »

Après un coup de feu échangé de part et d'autre, M. Planche s'est déclaré satisfait. »

Un livre qui a de tels résultats, n'est assurément pas une œuvre recommandable. Il y a eu encore quelques publications d'un mince intérêt. Nous attendons l'apparition de celles qui sont annoncées pour en rendre un compte détaillé.

Le théâtre n'a pas produit davantage, on joue à la porte Saint-Martin, *la Chambre ardente*, dans laquelle l'auteur traîne sur les planches un père de l'église (Bossuet), pour le faire assister *à la mort de madame Henriette d'Angleterre, empoisonnée par la Brinvilliers.*

— L'Opéra nous a donné un spectacle d'un autre genre. Le rédacteur du *Figaro* y fut abordé par le colonel Gallois, qui lui demanda raison d'un article qu'il trouvait injurieux pour lui et ses amis politiques; une discussion s'engagea; un ruban rouge fut arraché; des coups de cannes furent distribués; deux duels s'ensuivirent; trois personnes furent blessées, après quoi tout le monde fut satisfait.

Un quatrième duel a encore eu lieu entre MM. de Trobriant et Pélissier. Ce dernier est mort sur-le-champ. *Progrès!*

— Un de messieurs les membres nous adresse une nouvelle remplie d'intérêt sur la mort du *Prince de Talmont*, que nous publierons.

— On parle dans les salons, d'une brochure que M. de Chateaubriand va publier à l'occasion de la majorité de Mr le duc de Bordeaux. Nous en rendrons un compte étendu.

Paris, ce 1er septembre 1833. JULES FORFELIER, secre.

Echo de la jeune France

Journal des progrès.

Deroy del. Lith de Lemercier

Vue de Nantes prise des quarts de Barbin.

Septembre 1833.

Le temps des persécutions est arrivé pour nous, on a fait saisir à la poste la sixième livraison de l'*Écho de la Jeune France*. Nous sommes signalés de haut lieu, menacés de nouveau ; mais les tribunaux nous ferons justice. Ces attaques prouvent notre succès et notre force naissante, nous ne perdrons pas courage.

SCIENCES. — HISTOIRE.

Les Ruines. — 4e Méditation.

Avez-vous vu dans les hautes eaux de l'Océan, après une de ces effroyables nuits où les élémens déchaînés se sont livré la guerre, avez-vous vu, de la pouppe d'un navire long-temps battu par les flots, fouetté par les vents en fureur, et dont les mâts, à demi fendus, conservent les traces de la foudre, noires comme les blessures d'un cadavre ; avez-vous vu les vagues tourbillonnantes et lancées en trombes par des volcans souterrains s'apaiser peu à peu ; l'Océan, qui se levait vers le ciel en ondoyantes colonnes, se recoucher dans son lit de sable comme un Titan fatigué de sa journée ; une brise fraîche et légère balayer vers l'occident les monceaux de nuages qui encombrent les airs, et tandis que l'extrémité du ciel est sombre encore, le soleil se levant à l'orient dans sa gloire et inondant des flots de sa vive lumière ce trône immense d'où il vient de chasser à la fois la tempête et la nuit?

Il se passait à mes yeux quelque chose de pareil.

Les derniers bruissemens du siècle de Luther retentissaient encore à mes oreilles ; mais le vent de l'éternité soufflait sur ce peuple des morts, et ils allaient, ils allaient s'enfonçant peu à peu dans les ténèbres de la nuit. Tout ce monde aux brillantes couleurs, avec ses novateurs à la puissante parole, ses hardis guerriers, ses hommes d'état à la vaste tête, ses femmes illustres, ce monde, qui m'entourait tout à l'heure encore de ses mille replis et de ses mugissemens confus, ne m'apparaissait plus que comme un point noir dans un lointain obscur. Vu de près, il semblait remplir la scène. A mesure qu'il marchait ce n'était plus qu'un épisode dans la grande histoire, un flot de plus sur l'océan des âges. La tête pleine de ces images innombrables qui venaient d'occuper ma pensée, j'écoutais, le front appuyé sur mes mains, les derniers murmures qui m'arrivaient à travers les espaces, comme un voyageur écoute, l'oreille contre terre, le

pas sourd d'une armée lointaine qui dépasse la frontière, peut-être pour n'y plus rentrer; j'écoutais, comme du haut d'un rivage tout à l'heure peuplé et bruyant, actuellement désert et morne, on regarde fuir les mille vaisseaux qui emportent les destinées d'un empire. Toutes ces passions, dont le tumulte remplissait les airs, allaient se reposer dans la paix de la mort. Le silence plaçait son redoutable sceau sur ce siècle échappé de la tombe, et l'on n'entendait plus que quelques bruits inarticulés, des sons vagues et incertains, lorsqu'il me sembla que, des profondeurs de l'éternité, où ils allaient s'engloutir avec leur siècle, Luther et Calvin me criaient de cette voix perçante qui brise les barrières du cercueil. « Au » revoir! Nous nous rencontrerons encore; mais cette fois Calvin et Lu- » ther se nommeront Voltaire et Rousseau. »

Je méditais sur le sens caché de cette parole prophétique, au milieu des nuages de poussière et de fumée que le protestantisme avait soulevés sous ses pas; le siècle qui s'en allait, je ne le voyais plus; celui qui venait, je ne l'apercevais point encore. J'étais à l'une de ces phases douteuses et équivoques qui tiennent de la nuit, sans être la nuit; du jour, sans être le jour. Mélange étrange de lumière et d'obscurité, espèce de crépuscule moral jeté comme une transition entre deux principes et deux systèmes; qui couvre à demi d'un voile officieux et de chastes ténèbres l'action des causes créatrices, et les mystères de la génération de l'histoire. La tempête de la réforme était tombée, mais elle grondait sourdement dans le lointain; ce n'était plus l'orage, mais ce n'était pas le calme encore. Je devinais par un instinct secret que quelque chose de grand s'avançait derrière le rideau de nues que mon regard ne pouvait percer; je sentais le soleil que je ne voyais pas, il y avait lutte entre les ombres et le jour, entre le mal et le bien, entre la paix et la guerre. Les ruines que le protestantisme avait faites ne se levaient point; mais elles s'agitaient, comme si une force secrète les eût soulevées, comme si une création eût été prête à percer les langes de ce chaos. Et j'avais l'ame toute préoccupée de ce grand travail qui préparait un monde, et je baissais avec respect la tête devant une société qui, sur son lit de douleur, enfantait laborieusement son avenir; et il me semblait que l'écho m'apportait le son de voix lointaines qui mêlaient des chants de triomphe et des fanfares de gloire aux derniers frémissemens des catastrophes de la réforme et des discordes civiles. Et à mesure que le temps marchait, les voix de ce concert de joie et de gloire devenaient plus éclatantes et plus proches, et les cris de ce concert de deuil s'éloignaient de plus en plus et s'éteignaient peu à peu. Enfin il se fit un silence solennel dans les plaines de l'histoire. Un rayon fendit la nue dans son immensité, et le grand siècle m'apparut inondé de flots de lumière conduit par son jeune roi couronné de la double auréole du génie des lettres et du génie de la guerre, tel qu'il se montra à la France étonnée, voyant mourir

aux pieds de son trône les agitations et les tempêtes qui avaient grondé autour de son berceau, et dont les grandes eaux avaient passé et repassé sur le trône des rois ses aïeux, étendant son sceptre entre deux époques, disant au passé? « Tu n'iras pas plus loin. » A l'avenir : « Tu vas commencer! »

5e Méditation.

De même que le voyageur aux ruines égyptiennes, lorsqu'il voit tout à coup se dresser devant lui une de ces pyramides qui ont fièrement soutenu le faix des siècles sans incliner leur front, n'a plus d'yeux que pour l'impérissable colosse, et ne prend plus garde aux débris qui l'entourent, de même je n'apercevais plus que le grand siècle et le grand roi; les ruines avaient disparu. Dieu! quel faisceau de rayons, quel amas de gloire! Ce n'était plus comme naguère des images de désolation et des débris qui jonchaient le sol. Une puissante main reposait toutes les bornes qui avaient été ou déplacées, ou mises à terre. Il y avait quelque chose de si arrêté dans cette pensée, de si immuable dans cette volonté, qu'on eût dit qu'elles allaient non-seulement régler le monde, mais le fixer; et, certes, si l'esprit d'un homme était capable de mouler les destinées du monde, c'était l'esprit de Louis-le-Grand. Je voyais autour de lui tous les acteurs de nos mille et une gloire; Condé, qui avait deviné la victoire; Turenne, qui l'avait apprise; Catinat, Villars, Luxembourg, et toute cette suite de grands capitaines; Vauban, qui, rival de la nature, mit son génie devant cette frontière de la France, sur laquelle la nature n'avait mis ni Alpes, ni Pyrenées; Colbert le ministres aux vastes conceptions et aux vues élevées; Bossuet, Fénélon, Bourdaloue, et derrière eux Fléchier, chargés de représenter la grandeur chrétienne auprès de ce trône autour duquel tout était grandeur.

Et j'entendais comme un mélodieux concert formé par les voix de tous ces hommes illustres, devant lesquels l'Europe se taisait pour écouter. Le grand Corneille composait ses derniers chefs-d'œuvre pendant que le grand Condé remportait ses dernières victoires.

Tout se fondait à la fois; Racine arrêtait la langue poétique, de concert avec Boileau; Molière créait la comédie; La Fontaine, l'apologue et la fable, et la création était du premier coup si complète que la nature brisa le moule qui depuis n'a plus été retrouvé. En même temps, la colonnade du Louvre s'élevait majestueuse et élégante sous le compas de Perrault, au signal de Louis XIV dont la grandeur se trouvait à l'étroit dans les anciennes demeures de la royauté; Versailles, avec ses eaux royales, son peuple de statues, ses jardins magnifiques, sortait comme par enchan-

tement d'un désert aride; Larochefoucaut écrivait ses *Maximes;* Mme de Sévigné ses lettres; Pascal, ses *Pensées;* on eût dit que tous les grands cœurs, toutes les vastes têtes, tous les esprits ingénieux, tous les talens comme toutes les gloires, se pressaient d'accourir pour assister à la plus belle époque de nos annales, et pour s'asseoir au banquet du grand siècle qui avait le génie, la beauté et la victoire pour convives. Savans illustres, sublimes poètes, profonds écrivains, généraux incomparables, femmes brillantes, habiles ministres, ils arrivaient des quatre coins de l'horizon comme au rendez-vous solennel de toutes les gloires; et, derrière ces hauts personnages, apparaissait l'imposante figure de Bossuet, qui, sublime pasteur de ce troupeau de grands hommes, suivait le dix-septième siècle, ensevelissant ses renommées, jetant la poussière de la tombe sur ses grandeurs, et plantant la croix du Christ sur les plus éclatantes vanités et sur le plus magnifique néant dont se soit jamais enorgueilli le monde!

A mesure que ce merveilleux tableau se déroulait devant mes regards, mon étonnement devenait plus vif et mon ame pouvait à peine suffire à l'admiration et aux émotions qui la remplissaient. Représentez-vous un voyageur venu pour peser dans ses mains la poussière de Babylone, et devant lequel cette grande cité se lèverait tout à coup dans l'éclat de ses magnificences, avec ses innombrables habitans, ses monumens superbes, ses hautes murailles, ses gigantesques palais, et toutes les splendeurs orientales dont la reine des temps antiques était couronnée; telle était la sublime vision qui occupait mon ame. Je pesais dans mes mains des ruines, et la grande figure du dix-septième siècle m'était apparue. Là où, quelques instans auparavant, je voyais encore le trouble et l'anarchie, la confusion sociale, le chaos, un édifice régulier, majestueux, aux lignes infinies, aux proportions immenses, s'étendait devant moi et remplissait l'étendue. Ce n'était plus ce temps où Richelieu, prenant le bourreau pour second dans sa politique, raccourcissait la féodalité jusqu'aux épaules, afin que personne sur terre ne se crût aussi grand compagnon que le roi de France. Le siècle de Louis XIV n'avait pas le front taché de sang. Désormais sans rivale, la royauté n'avait plus à combattre, elle régnait. Au temps de Richelieu, le cadavre de la féodalité palpitait encore sur les marches du trône et saignait sous le pied lourd et implacable du rude cardinal; au temps de Louis XIV, on avait rendu le cadavre à la terre; tout était fini et la bataille et les supplices; l'époque de transition étant écoulée, le testament du passé était ouvert, et la royauté se trouvait l'héritière universelle de toutes les puissances de la France.

En présence de ce merveilleux spectacle, je me demandais comment avait eu lieu un si brusque changement; comment, à cette Fronde aux bonds capricieux et à la marche désordonnée, avait succédé une époque si haute et si grave, au pas si droit et si ferme; comment, après tant d'os-

cillations, les destinées publiques venant à se fixer, on avait vu sortir le soleil du dix-septième siècle des brouillards qui épaississaient l'atmosphère, l'unité de la division, l'ordre du désordre, la France des factions; comment, après la folle journée de la Fronde, avait paru la grande journée de Louis XIV? Et il me sembla alors que le mystère que j'étudiais se révélait à mes yeux, et qu'une voix secrète m'indiquait les ressorts qui avaient produit tous ces miracles. Je voyais la Fronde comme une avant-scène, où les plus grands caractères sont petits, parce qu'ils ne sont point à leurs places; je voyais la Fronde comme un atelier où les plus hautes statues échappent à l'œil, parce qu'au lieu d'être dressées sur leurs piédestaux, elles sont étendues la face contre terre, en attendant que l'artiste les relève et les pose d'une manière digne d'elles; je voyais la Fronde comme une grande armée, mais comme une armée qui n'a point encore pris ses rangs, et qui fourrage dans la plaine, se dépêchant de profiter des dernieres heures de la licence et de faire ses adieux à l'indiscipline et aux folies de garnison, mêlant ensemble cavaliers et fantassins, ne suivant ni bannière, ni cornettes, et cependant l'œil aux aguets pour découvrir à temps le blanc panache du général, l'oreille attentive pour distinguer le premier roulement du tambour. Et Louis XIV paraissait à mes yeux comme l'homme nécessaire qui ouvrait l'avenir au grand siècle, fatigué d'attendre sous le vestibule de la Fronde; comme l'artiste au signal duquel les statues se lèvent et vont se placer sur leurs piédestaux vides; comme le général qui, d'un coup d'œil, rassemblant la grande armée, place les drapeaux en tête, l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes, et d'un seul geste fait ébranler ces masses guerrières et les lance vers leurs destinées de conquête et de gloire.

Alors mes yeux furent témoins du plus admirable spectacle qui ait étonné l'Europe et réjoui la France : du moment où Louis XIV s'asseyait à sa place, chacun prenait la sienne. En même temps que le grand roi montait sur le trône, Bossuet montait à la chaire; Turenne et Condé rompaient avec les intrigues, et ne voulaient plus d'autre place que le champ de bataille; la muse de Racine apparaissait sur le théâtre; le règne des Sévigné succédait, éclatant et paisible, au règne orageux des Chevreuses; toutes les merveilles commençaient leur cours à la fois, et le frondeur la Rochefoucault pouvait encore s'écrier en écrivant ses *Maximes* au milieu des douceurs de l'amitié : *Tout arrive en France*! C'était bien l'armée de la Fronde, mais une armée qui avait pris ses rangs. Les rayons éparpillés dans l'espace étaient venus se rattacher au soleil. Un homme de plus avait produit ce miracle; mais cet homme, c'était le roi, c'est-à-dire l'ame de la société, le pivôt sur lequel tout roule, le centre auquel tout aboutit, la plus haute expression de l'unité nationale, l'homme-principe, l'homme-loi, l'homme-France. Et quand la place du roi était vide, quand là des-

tinée royale n'était point remplie, et qu'elle avait en face d'elle une minorité errante et fugitive et l'exil d'un enfant, il était naturel que chacun aussi laissât sa destinée vacante; il était naturel que le siècle courût les aventures et vécût à la débandade jusqu'au jour où, sur le seuil de l'avenir, apparaîtrait dans sa majesté le drapeau du grand siècle. Et dès que ce drapeau se déployait à l'horizon, tout devait être dit; sur toute la ligne à la fois, chacun devait reprendre son poste, poste de génie et de gloire, poste où brillaient Bossuet avec sa haute parole, Condé, Turenne, Villars avec leurs épées, Racine avec sa lyre, Sévigné avec le sceptre du goût. La présence de Louis XIV était nécessaire à toutes ces gloires, le grand roi était nécessaire à la grande époque. Sans lui, il en eût été du dix-septième siècle comme du seizième, qui, avec tant de fiers caractères et de beaux génies, ne put débrouiller le faisceau de ses destinées, et ne forma sur les avenues de l'histoire qu'une brillante cohue, une tumultueuse mêlée, dominée par quelques hautes têtes. Les ducs de Guise, Mayenne et les autres n'étaient que la monnaie du roi de France; le génie lui-même ne put imiter la légimité, il la parodia. Aussi le jour ou Louis XIV monta sur le trône, toutes les gloires de la France durent battre des mains; car cette restauration royale était une restauration publique, tous les hommes de talent et d'avenir durent saluer ce beau jour avec allégresse; car c'était aussi leur règne qui commençait dans le règne de Louis-le-Grand.

Ce n'était plus là pour moi une spéculation de l'intelligence, une vérité de raisonnement; je voyais, je touchais le ressort de toute cette époque. Elle vivait devant moi, et les lois qui régissent l'histoire se déroulaient à mes yeux, si claires et si manifestes, que le regard d'un enfant n'aurait pu s'y méprendre.

Je comprenais que, par une loi providentielle, chaque société porte en elle un instinct secret, une force mystérieuse qui l'arrête sur le penchant de l'abîme, quand il en est temps. Lorsque toutes les bornes ont été renversées, lorsque toutes les bases de la société ont été méconnues et outragées, après les siècles de désordre et de destruction, viennent les siècles réparateurs qui reposent les grandes bornes sociales et remettent les empires sur leurs bases. C'est la loi de l'humanité, l'éternel principe qui domine l'histoire. On le vit une fois d'une manière si éclatante, que la terre en resta comme éblouie : ce fut lorsque après les prodigieuses corruptions de l'antiquité, le christianisme, recevant dans ses bras la société mourante, l'éleva un moment vers le ciel pour la consacrer à Dieu, et la reposa sur la terre pleine de force et d'immortalité. Cette grande loi des sociétés, qui ramène toujours le bien après le mal, l'ordre après l'anarchie, c'était elle qui avait marqué la place du grand siècle. Il fallait que la France se reposât et prît haleine avant de rentrer dans la carrière des épreuves. Il fallait que les vérités so-

ciales fussent proclamées d'une manière éclatante, qu'un grand phare fût allumé afin de projeter son immense lumière sur les nouvelles ombres qu'on allait parcourir. Tout ce que les passions humaines avaient dénaturé, tout ce que la confusion d'une époque de désordre avait avili, tout ce que les sophismes et les glaives protestans avaient ébranlé, devait reprendre sa forme, sa stabilité, sa noblesse. Le grand siècle était le jour de la trève de Dieu entre les longues guerres civiles de la réforme, les séditions, les massacres, les révolutions de la Ligue qui venaient de finir, et le dix-huitième siècle qui allait commencer.

Et il arriva à cette époque ce qui était déjà arrivé à diverses époques de l'histoire. L'institution la plus outragée pendant cette longue anarchie, c'était la royauté; le principe le plus méconnu, c'était l'autorité, le pouvoir. Eh bien! les institutions ont leurs représailles, les principes se relèvent de terre avec d'autant plus de puissance qu'ils ont été plus longtemps comprimés. Si le siècle de Louis XIV fut un siècle d'autorité, un siècle de pouvoir, n'en cherchez point la raison autre part que dans les fureurs de la Ligue et dans les licences de la Fronde. Ce ne furent ni Richelieu ni Mazarin qui contribuèrent le plus à la toute puissance de Louis XIV. Les Guise, Mayenne, les Seize, Retz, Beaufort, voilà les véritables ouvriers de cette autorité si haute qui disposa souverainement des destinées publiques. Le ressort que ces sujets orgueilleux avaient courbé jusqu'à le faire disparaître sous leur pied insolent se redressa avec une incroyable énergie; la royauté avait besoin d'être vengée d'un long outrage, elle le fut; sa gloire surpassa ses humiliations; tout un siècle vécut à genoux devant elle; et ce n'était là ni bassesse ni servitude, car la société ne faisait point amende honorable à un homme, mais à un principe. La faiblesse et les misères des prédécesseurs de Louis XIV firent la meilleure partie de sa force : la royauté n'est pas loin de tout pouvoir quand on a tout pu et tout osé contre elle.

Ces réflexions se présentaient à mon esprit à mesure que je voyais passer tout ce cortége de grands hommes, toute cette suite de grands événemens. Et je me disais qu'au moins la royauté s'était noblement vengée; que si le principe de l'autorité avait dominé à son tour tous les autres principes, que s'il avait mis le siècle à sa marque, il avait emprunté le sceau de la gloire. Et je me disais que c'était une halte admirable au milieu des tempêtes, que cette époque où toutes les puissances sociales vinrent s'abriter sous le royal pavois avant de reprendre leur course à travers les ruines. Et je me disais qu'il y a là une espérance pour les mauvais jours des peuples, une promesse pour ces temps misérables, où les empires roulent plutôt qu'ils ne marchent à travers les ténèbres de l'anarchie. Et je me disais que le doigt de Dieu est à chaque page de l'histoire des hommes; qu'une grande et invisible main soutient d'en haut

les royaumes par les lisières, et empêche les sociétés haletantes de mourir à la peine, et d'expirer sous le faix de leurs destinées. Et je me disais que ceux qui désespèrent du genre humain, qui ne croient plus au retour de la lumière, parce que la nuit les entoure; qui crient aux ténèbres sociales : « Vous êtes immortelles; » au soleil de la monarchie : « Tu ne te lèveras pas; » je me disais, en voyant Louis XIV sortir rayonnant de gloire et d'immortalité des nuages de la Fronde, je me disais, instruit par le passé à juger le présent, que ces prophètes de désespoir ne savent ni le secret de la nue, ni le secret de Dieu! N.

NOUVELLES.

M. de Peyronnet nous a adressé un chant d'une inspiration toute littéraire. Machiavel composait des vers dans sa prison; mais il les composait en criant *merci* à ses persécuteurs. M. de Peyronnet ne poussera pas l'imitation jusque-là, n'ayez pas peur.

On a beau reserrer les liens qui le pressent, il est libre. La voûte de son cachot, en s'abaissant sur lui, ne l'empêche pas de grandir.

VENDA,

CHANT DES SLAVES.

Elle aimait, la vierge royale, et des pensées inconnues troublaient l'innocente paix de son cœur. Inquiète, impatiente, inégale, rejetant ce qu'elle avait le plus souhaité, souhaitant ce qui lui avait inspiré le plus de dégoût, elle languissaît. Craignant, elle qui avait la crainte en mépris; espérant, elle si heureuse, et à qui n'était jamais laissé le temps d'espérer, elle languissait. Elle languissait, comme le fruit parfumé que ronge et corrompt le ver silencieux qu'il recèle.

Mais ce secret lui avait-il été révélé? Ce mystère caché dans son sein lui était-il encore un mystère? L'intrépide fille du vieux Krakus savait-elle l'involontaire et irrésistible désir qui l'enveloppait et la possédait? Savait-elle pourquoi l'image du présomptueux Ritiguer, toujours assidue, toujours importune, l'obsédait dans ses veilles et dans son sommeil?

Que sait-elle donc? qu'elle est reine; que les généreux enfans de Polska l'ont saluée de ce nom, au pied du somptueux château de Wawel, le jour que les glorieuses reliques de son père eurent été ensevelies dans la poussière du sépulcre de Mogila. Elle sait la puissance, le courage, la gloire; l'amour, à qui les rois ne commandent point, elle ne le sait pas.

Est-elle belle, la noble Venda? Oui, elle est belle. Sa taille s'élance, gracieuse et souple comme le mélèse de Sandomir. Le feu de ses regards resplendit, ainsi que resplendissait la nuée ardente où disparut le roi Vladislas. Vous avez vu l'écume légère dont le torrent de Rudawa s'enveloppe en bouillonnant sur les flancs aigus des rocs éboulés; le teint de Venda en a la blancheur. Vous avez vu l'ambre doré rouler dans l'arène des riantes vallées de la Nida; sa chevelure ondoyante en a le parfum suave et les doux reflets.

Le cœur de Venda méprise la mort. Elle aime le fer que Jédrow tire de ses flancs, et que les fils d'Olkus trempent et polissent pour la guerre. Elle aime le cheval insoumis, nourri loin du frein, dans la solitude des steppes sauvages. Elle aime à lutter de ses bras agiles contre la Vistule en fureur. Elle se plaît à poursuivre dans la noire forêt de Biélany l'auroch aux cornes étendues, et dont l'œil irrité roule de larges gouttes de sang.

Quand les guerriers descendirent au vaste sein du gigantesque Wawel, suivant lentement dans sa ténébreuse retraite le formidable dragon qui désolait la vallée, et de ses immenses replis ceignait le mont sourcilleux, l'héroïque vierge marchait audacieusement avec les guerriers. Elle pénétra avant eux aux détours sinueux de ces cavernes inconnues, et ce fut elle dont la main jeta au monstre vorace la proie palpitante et empoisonnée qui alluma dans ses flancs l'insatiable feu de la mort.

Les princes des lointaines contrées accoururent: ils venaient, jeunes et vaillans, disputer l'amour de Venda; ils venaient appelés par la renommée qui leur faisait d'enivrans récits de son courage et de sa beauté. Il en vint des monts sablonneux qui couronnent les plaines de Sambor, et des basses terres qu'inonde en grondant l'orageuse mer où le Niémen s'engloutit.

Les sages de Polska s'assemblèrent, et ils dirent entre eux: — Que notre reine choisisse l'un de ces princes, et que Krakow ait la joie de voir refleurir la race de son glorieux fondateur. — Et Venda disait à son tour, leur prière est juste. Mais quand elle avait dit, on la voyait défaillir; sa tête appesantie tombait languissamment sur son sein, et son front se couvrait d'un voile livide, tel que la mort le donne aux jeunes épouses qu'elle met, avant d'être mères, au cercueil.

Elle s'affligeait, et ne savait que résoudre. Elle demandait, ingénue et pudique vierge, la cause ignorée du mal cruel qui la remplissait de crainte et de confusion. « Son âge n'était-il point l'âge d'aimer? Ces princes n'a-

vaient-ils pas la valeur, l'illustration, la puissance? Qu'attendait de plus l'orgueil de Venda? Pourquoi ce dégoût profond qui l'éloignait d'eux, et qu'elle ne pouvait ni vaincre ni justifier? Son sort ne serait-il donc point d'une femme, et les dieux s'offenseraient-ils qu'elle eût inspiré de l'amour?»

Une nuit, pendant que la tempête déchirait les voiles du ciel, mystérieux messager de la vérité, un songe fidèle lui est apparu. C'était un pâle fantôme, chancelant et courbé sous le faix d'une accablante douleur. Étrange prodige! sa taille et ses traits rappelaient ceux du beau Ritiguer. L'agile fer de la lance avait déchiré sa vaste poitrine, et de la blessure profonde incessamment ruisselait le sang du guerrier. L'une de ses mains traînait languissamment l'inutile reste de son bouclier rompu, et de l'autre il montrait les pays reculés du septentrion, lieux sauvages et inaccessibles où la gloire, noble salaire du sang, l'avait entraîné.

Sa bouche glacée ne faisait que des efforts impuissans, et sa voix s'épuisait en de longs et inintelligibles murmures.—Mais la vierge épouvantée avait tressailli, et se relevait sur sa couche. Le sommeil déploie ses blanches ailes et s'enfuit, entraînant avec lui le fantôme muet et sanglant. Un cri déchirant annonça le réveil de Venda.—Son cœur aussi s'éveillait. Ce sang qui coule, n'est-ce point le sien? N'est-ce pas elle que déchire l'horrible blessure? N'en ressent-elle pas l'âcre souffrance? Que lui disent ses larmes, sa consternation, sa terreur? Quelles mystérieuses choses lui expliquent-elles?... La vierge a tout appris maintenant : la douleur lui a révélé l'amour.

Mais les jours s'enchaînaient, nombreux et pareils, et l'infatigable ouvrier du temps poursuivait, prolongeant uniformément sa trame sans fin. La vierge silencieuse perpétuait l'attente et fatiguait l'espérance. Les princes lassés menaçaient. Les peuples impatiens de Polska laissaient éclater de téméraires clameurs. Venda fut consternée et désespérée. L'amour et l'orgueil, blessés tous deux, déchiraient son cœur; une douloureuse langueur l'accablait. S'éveillant tout à coup et se ranimant : « Je les satisferai, dit-elle. Ombre chérie, ne t'offense pas! »

Voilà que les brouillards pesans et grisâtres deviennent transparens et légers. Le fleuve déjà scintille et s'enflamme sous les flèches d'or que lance, en s'élevant, l'orbe radieux où est le foyer de la fécondité et de la lumière. Les chevaux hennissent, ardens et broyant le frein. D'éclatantes fanfares excitent l'écho de Wawel. Où se précipitent les flots grondans de ce peuple empressé et tumultueux? quelle joie l'anime? quelle solennité l'appelle et le réunit? Pourquoi ces actions de grâces qui montent, comme de religieux parfums, jusqu'à la haute voûte du ciel?

Venda s'est montrée à ses Slaves; elle s'avance, calme et sévère. La foule indocile admire, s'incline et se tait. La royale vierge émeut et subjugue par sa merveilleuse beauté. La blanche hermine descend en plis onduleux sur sa taille flexible et majestueuse. La blanche perle enrichit le sacré bandeau dont son front d'albâtre est chargé. La blanche neige est moins pure que l'agrafe qui presse et cache son sein.

C'est le jour que la chaste vierge a marqué pour tirer de son cœur les mystérieux desseins qu'elle y renfermait. Les vieillards l'entourent et sont attentifs; les chefs des guerriers sont auprès, immobiles et silencieux. Les princes rivaux frémissent, étonnés de craindre et confus de n'avoir que des espérances. Mais déjà retentit l'imposante et harmonieuse voix de Venda.

« Entendez, dit-elle, et que vos murmures s'apaisent. Le sang de Krakus est trop pur pour que sa fille le mêle à un autre sang. Les fils de Polska sont trop généreux pour que Venda leur donne un maître étranger. L'amour de leur gloire est le seul qu'elle permette à son cœur. Les temples sacrés ont reçu mon vœu solennel; votre reine ne sera point mère, et sa vie est vouée à la chasteté. »

Après qu'elle eut cessé, vous eussiez dit les sourds frémissemens de la terre de neige (1), quand de ses entrailles fumantes Hécla soulève et verse en mugissant d'inépuisables fleuves de feu. Les vieillards, frappés d'étonnement, murmuraient; les princes abusés s'écriaient, pressant contre leur sein le glaive vengeur des injures. Mais la foule, amie des actions merveilleuses et saintes, exaltait le courageux dévouement de la vierge, et la saluait des plus bruyantes acclamations. Le sacrifice était accepté: Venda était libre; libre de gémir, libre d'aimer sans espoir.

DE PEYRONNET.

(*La suite au numéro prochain.*)

LA ROBE DE NOCES.

(SUITE ET FIN.)

Quand donc Ludovic vit son jeune compagnon descendu au tombeau si jeune, il résolut dans son ame de le venger. Cette résolution fut terrible à prendre, car Ludovic était un nouveau marié, lui aussi. Il aimait sa femme simple et si belle. Il aimait la vie si douce, là bas, sous le beau soleil; il aimait l'avenir si riant. Et pour accomplir sa ven-

(1) Snow-land, ancien nom de l'Islande.

geance, il fallait dire adieu à sa femme, au beau soleil, au riant avenir. Tristes pensées! Cependant il allait de chaumière en chaumière, apaisant l'indignation de ses frères, tant qu'il pouvait l'apaiser.

Bientôt ses inquiétudes devenant plus grandes, et se voyant chaque jour plus engagé dans la cause de la Vendée, Ludovic résolut de voir une dernière fois le manoir paternel. Il partit donc pour retourner chez lui; mais avant d'arriver au but de son voyage, il devait passer devant le château de Clisson. Du haut de son cheval il aperçut dans la cour du vieux château l'if funèbre. Comment ne pas aller s'agenouiller sur la tombe des vieux Vendéens? Il descendit de cheval, il entra dans la vaste cour, il se mit à genoux sur la pierre, et là, les mains jointes, il pria pour la patrie vendéenne; puis il pria pour sa femme, son autre amour!

Un peu calmé par sa prière, il piqua des deux pour voir plus tôt sa jeune femme. Hélas! quand il entra dans sa maison, il eut peine à la reconnaître! Le plus grand silence avait remplacé la joie et le mouvement de ces jardins. Mathilde, enfant si folâtre naguère, était attentive auprès de son vieux père malade. A présent, la pâleur a remplacé les fraîches couleurs de Mathilde; son vieux père, malade et gémissant, la regardait d'un œil de tendresse; un de ces longs regards d'adieu que jette le vieillard sur l'enfant qu'il laisse sur la terre, avant de retourner au ciel.

— Ma fille! ma pauvre enfant! disait le vieux compagnon de Lescure et de Bonchamps, pourquoi pleurer? N'avons-nous pas assez de nos maux réels, sans nous chagriner pour les malheurs à venir? Pauvre enfant! quelle est ta douleur? Ce ne sont pas nos chagrins domestiques qui font couler tes larmes. Depuis long-temps, tu es née dans la douleur. La douleur a été ton partage; la guerre civile a été ton premier spectacle; la proscription a enveloppé ton berceau. Tu es née trop malheureuse, ma fille, pour pleurer ainsi de nos malheurs de chaque jour. Qu'as-tu donc? parle-moi, parle à ton père!

Alors la jeune fille se pencha sur le sein de son père :

— Mon père, dit-elle, vous me demandez pourquoi je pleure? Voici plus d'un mois que je n'ai vu Ludovic, mon cher époux! mon Ludovic; mon bonheur et ma gloire en ce monde! Où est Ludovic? Vous savez que la guerre est dans nos villages. Elle brûle nos campagnes, elle détruit le château sans épargner la chaumière. Elle tue, elle tue à outrance. L'autre jour, un jeune homme est mort frappé d'une balle sur le seuil paternel. La veille une pauvre jeune fille de neuf ans a été tuée aussi; elle est morte sans avoir fait sa première communion, pauvre ange égorgé par les factions! Où est Ludovic? mon Ludovic? Et vous me demandez pourquoi je pleure, mon père?

Et comme Mathilde disait ces dernières paroles, la porte s'ouvrit, Ludovic entra; il est dans les bras de sa femme. — Bonjour, ma femme! —

Elle cependant, après les premiers embrassemens, regardait son époux pâle et défait. Où est Ludovic? qu'est devenu Ludovic? Le jeune homme a disparu pour faire place à l'homme fait. Il est grand à présent, il est sublime! La jeune femme regarde son époux avec autant d'amour, avec plus de respect.

Les révolutions engendrent des hommes. Un homme grandit vite quand une révolution est là qui lui frappe sur l'épaule, et qui lui dit : *Je vous attends!*

— Enfin Ludovic put dominer son émotion et parler à sa femme :

— Me voici, ma femme! j'ai voulu vous voir, parce que depuis si longtemps je ne vous ai pas vue. Bonjour à vous, ma bien-aimée! je viens vous rappeler le serment que vous m'avez fait.

— C'est à mon père à répondre pour moi, Ludovic.

A ces mots le vieillard lèva les mains sur eux. — Je vous bénis, dit-il; prends ta femme, Ludovic!

Et le lendemain il devait partir pour rejoindre ses compagnons; et sa jeune femme devait le suivre, car il ne voulait pas la laisser à l'abri des bandes armées, et la nuit qui suivit le retour de Ludovic fut consacrée tout entière à la veille des armes; c'en est fait, voici le jour! La jeune épouse est déjà debout. Elle est aux genoux de son vieux père, implorant sa bénédiction. Ludovic a déjà pris ses armes, il a sellé son cheval, tout est prêt. Tout à coup un grand bruit se fait entendre à la porte de la maison. La maison est cernée, un régiment tout entier est-là qui frappe à la porte. *Ouvrez!* C'est Ludovic qui va ouvrir lui-même; a peine la porte est elle ouverte que Ludovic tombe frappé par trente balles dans le cœur. Il avait été aussi bien ajusté que l'avait été le premier Vendéen.

Le même soir, Ludovic fut enterré sous le vieux if du château de Clisson.

Sa femme, qui est devenue folle, a revêtu sa robe de noces pour le suivre: une robe brodée, un long voile, un chapeau de fleurs. C'est la seconde fois que le tombeau de Clisson est témoin de cet étrange deuil!

Elle a vécu tant que sa robe de noces n'a pas été usée; mais bientôt à force de se mettre à genoux, la robe fragile s'est usée sur la pierre du tombeau, les ronces du chemin ont arraché ses riches dentelles, la pluie du ciel a fané les blanches fleurs du chapeau; vous n'auriez reconnu à cette vue ni la jeune femme, ni sa robe de noces; la robe n'est plus qu'un haillon, la jeune femme n'est plus qu'un cadavre.....

Ajoutez cette triste histoire à toutes les histoires des guerres civiles, et pleurez avec nous sous l'if funèbre du château de Clisson!

CHRETINEAU JOLY.

LE MONT VALÉRIEN, 14 Septembre 1829.

Les montagnes se répondent.
Isaie.

A Mlle G. S.

Le mont Valérien gardait encore ses touchantes solennités, la cloche de la haute maison de Dieu appelait au loin les humbles fidèles et les échos du saint Calvaire prolongeaient l'appel religieux, et l'on voyait se peupler de supplians toute la solitude bénite : on eût dit, pendant les douloureuses fêtes, une ville agenouillée, une ville du céleste royaume ; car les pauvres en ouvraient les portes et ils étaient en grand nombre, tendant la main à ceux d'entre leurs frères qui faisaient le pieux chemin pour invoquer Dieu. Les pélerins s'avançaient lentement entre les deux haies protectrices, et une illustre princesse suivait comme une simple femme la sainte procession, ne se laissant reconnaître qu'à ses aumônes, tant cette fille sublime du grand martyr abaissait sous la prière la double couronne de son front royal.

On était alors au mois de septembre. La fête de l'exaltation de la sainte Croix, le sermon d'un célèbre missionnaire arrivé de Jérusalem, et peut-être aussi quelques causes moins célestes, attiraient la foule ce jour-là sur le coteau chrétien.

D'après le témoignage des pélerins venus de Jérusalem, le véritable Calvaire où J.-C. fut crucifié est reproduit sur le mont Valérien ; trois croix sont plantées à la cime de la montagne, et la plus élevée est celle du Sauveur des hommes. Les historiens sacrés rapportent que sainte Hélène, épouse de l'empereur Constantin, reconnut la vraie Croix aux signes miraculeux qui se manifestèrent, lorsqu'on exhuma ce signe du chrétien de la profondeur de la terre où il avait été englouti.

L'église est bâtie sur le plateau ; sa porte principale est située vis-à-vis les croix, de chaque côté de l'église sont des bâtimens occupés par des prêtres dont les fonctions charitables rappellent celles des religieux du mont Saint-Bernard ; tous les fidèles qui s'y présentent reçoivent l'hospitalité, et les indigens peuvent s'asseoir durant plusieurs jours à la table chargée des aumônes du riche.

Le jour se levait à peine, lorsque deux jeunes amies, Marie et Thérèse, se réunirent pour gravir le sentier étroit et tortueux de la montagne ; elles s'arrêtèrent plusieurs fois pour admirer le spectacle imposant des monumens que renferme la première ville du monde, et que, du milieu de la colline, on peut apercevoir de loin dominant avec orgueil le vaste horizon : ce magnifique dôme d'or des Invalides, les tours de Notre-Dame d'une architecture si religieuse que l'ame, en les contemplant, éprouve de calmes et célestes inspirations ; Sainte-Geneviève, dont les premiers rayons du jour faisaient étinceler la croix ; le portique élevé de Saint-Sulpice, si élégamment ciselé, et cet amas de demeures si diverses ! ! ! Riches palais, hôtels somptueux, asiles modestes, humbles retraites où l'infortune attend des secours. Qui pourrait énumérer les immenses populations que vous avez vu se succéder ; hélas ! nous ne serons plus bientôt nous-mêmes qu'un souvenir jeté au gouffre du passé, qui doit engloutir encore tant de générations futures !....

Les deux amies se plaisaient à rapprocher le plus saint des sentimens, la religion, de tout l'éclat de cet orgueil humain. Il semble que sur les hauteurs, l'ame ait plus de vie, plus d'extension ; on dirait qu'il y a sympathie entre la pureté de l'ame et celle de l'air.

Le ciel brillait en ce moment de toute la splendeur d'un beau soleil qui, s'étendant sur la montagne, lui donnait l'aspect lumineux d'une vision céleste. — En vérité, disait Thérèse à Marie, c'est expier ses péchés et mériter bien aisément des indulgences ! — Quand elles furent sur le sommet de la montagne, dans l'enceinte des bâtimens, la nouvelle Babylone disparut à leurs regards, les insignes d'un culte édifiant remplaçaient en ce saint lieu les objets profanes, sous une allée d'arbres verts, on voyait des marchands étaler des deux côtés de pieuses offrandes.

Les différentes stations que fit J.-C. au jardin des Oliviers, sont représentées de distance en distance autour de la colline ; les fidèles s'y rendaient pour prier dans un grand recueillement. Là, on oubliait Paris, et le monde ; car il était im-

possible de ne pas éprouver une émotion profondément religieuse. Les beaux yeux bleus de Marie semblaient faire un appel au ciel, sa pensée était un mélange de pieuses craintes et de saintes espérances, elle soupirait, le cœur embrasé d'amour divin, et chantait en actions de grâces.

Une petite chapelle mystérieuse et sombre comme l'intérieur d'un tombeau et attenante à l'église, sert de passage aux fidèles qui désirent aller visiter le saint Sépulcre, représenté par une voûte imitant le roc creusé, dans lequel le Sauveur fut déposé, après avoir été descendu de la croix. Aucun chrétien n'ignore que la pierre mise par les juifs, pour en sceller l'entrée, se fendit en deux le troisième jour de la résurrection; les saintes femmes pénétrèrent par cette issue dans le divin Sépulcre, et ne trouvant pas celui qu'elles cherchaient, elles s'en retournèrent à la ville de Jérusalem, célébrant avec une foi vive la puissance de Dieu.

Au mont Valérien, l'ouverture du tombeau est également formée par une pierre séparée en deux, à travers laquelle on peut à peine se glisser. Cependant tout le monde se presse autour de la pierre brisée, tous désirent pénétrer dans le saint Sépulcre, afin d'aller recevoir humblement les indulgences attachées à cet acte de dévotion.

Malheureusement, à côté même de ce qu'il y a de plus grand, se montre toujours la faiblesse de notre humanité; la réalité ne suffit pas pour satisfaire l'avidité qu'ont les hommes de tout ce qui est merveilleux, leur imagination s'égare dans le surnaturel et se plaît à se créer des fictions de prodiges. A l'instant où les deux amies se présentèrent pour aller méditer dans cette tombe, berceau d'une vie céleste, une bonne dame à qui son âge et l'air de ferveur qui animait ses discours, donnait une sorte de supériorité sur les pieux assistans, exhortait à s'éloigner ceux qui n'avaient pas la conscience pure; car, ajoutait-elle, les deux fragmens de la pierre en se rejoignant, feraient sur-le-champ justice d'une coupable présomption.

Ces paroles, l'influence du lieu où elles étaient prononcées, parurent troubler quelques esprits timides, plus d'un jeune front se colora, et l'on vit deux jeunes filles, le cœur gonflé de soupirs, quitter la chapelle et aller se prosterner humblement, sous le portique du temple du Seigneur : la foi craintive est compagne de l'innocence.

— Eh bien! dit Thérèse à Marie, qui depuis un instant restait debout immobile près de l'issue miraculeuse :— Eh bien! est-ce donc que tu ressens quelques craintes à tenter la pieuse épreuve? A ces mots, Marie silencieuse et recueillie se baissa et pénétra dans la grotte religieuse où Thérèse la suivit!

Le saint Sépulcre qu'elles visitaient est peu spacieux et d'une forme carrée; une innombrable quantité de lampes, qui brûlent nuit et jour, y entretiennent une pâle clarté; ces lampes disposées avec une symbolique symétrie, sont une imitation parfaite de celles qui éclairent à Jérusalem le vrai Sépulcre, et que la pieuse munificence des souverains de la terre a offertes en hommage au roi des rois.

Vers les trois heures du soir, heure solennelle pour les chrétiens, le vieux prêtre revenu de Jérusalem, se plaçant au pied de la croix nouvelle comme pour recevoir appui et forces du bois sauveur, commença à distribuer au peuple attentif le pain de la parole éternelle. Le mystère de la Rédemption, ce miracle de l'amour divin fut le sujet de l'exhortation; l'onction céleste ne manqua point à sa voix, car il parlait du jardin des Oliviers que lui-même avait parcouru; et lorsque le missionnaire se jettant à genoux, eut fait descendre la bénédiction du ciel sur tous les fronts inclinés qui l'entouraient, Thérèse et Marie se relevèrent fortes d'innocence et de foi, et redescendirent la montagne en répandant les consolations et les offrandes de la charité.

. . . . . .

14 septembre 1833.

Quatre ans se sont écoulés, les croix du mont Valérien n'existent plus; mais les deux amies se sont retrouvées sur la colline de Montmartre, au milieu des mêmes solennités.

Les montagnes se répondent : livrez donc une guerre à mort à la croix, mettez la coignée à la racine de l'arbre vieilli; mais tenez-vous loin, bien loin; car dans sa chute le grand arbre vous écraserait votre univers, insensés! Ne voyez-vous pas que cette racine a été jetée dans les fondemens du ciel, ne lisez-vous pas sur ce signe, monument funèbre du crucifié : *concession à perpétuité*, concession de liberté, de vie, de jeunesse, de fécondité, de puissance, de miséricorde, de rédemption? insensés! Ne savez-vous pas que si vos enfans taisaient ses louanges, les pierres elles-mêmes les raconteraient? Oui certes, les montagnes se lèvent à sa gloire et se renvoient de l'une à l'autre l'hosanna suprême, le salut au fils de David!!!...

Mme DE SAINT-SURIN.

LITTÉRATURE. — VOYAGES.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE,

PAR M. DE BALZAC. 2 vol. in-8°.

Un beau matin, M. de Balzac, qui est un homme de beaucoup d'esprit, se réveilla avec une idée qu'il eut le premier, il faut le dire; il fit des contes pleins d'intérêt, il trouva le moyen de stimuler l'attention blasée du lecteur. Il appela à son secours toutes les femmes, il les flatta agréablement, il les fit belles, il les para de son mieux, les femmes vinrent à lui, il eut la vogue; il fut fêté, il fut aimé, on lui dit de toutes parts comme à Shéhérazade : *Contez-nous donc un de ces beaux contes que vous savez, M. de Balzac*! Et lui de raconter ces beaux contes, en voulez-vous, en voilà? Il en fit de toutes les couleurs, il en fit de toutes les dimensions; tristes, gais, enfantins, amoureux, religieux, politiques, philosophiques surtout; car la philosophie, c'est le fort de M. de Balzac. Il en fit en un volume, en deux volumes. *La Peau de Chagrin*, qu'est-ce autre chose, sinon un conte délayé longuement? Quoi qu'il en soit, M. de Balzac eut un grand succès avec ses contes. C'est l'homme de l'époque qui a eu le plus de succès un instant, malheureusement pour lui; car M. de Balzac, voyant le succès lui venir, s'est étrangement négligé depuis.

D'abord il a négligé de finir ses contes; il s'est cru libéré envers son lecteur, quand il avait bien commencé un conte. Le commencement était tout pour M. de Balzac, c'était toujours ce qu'il savait le mieux; fasse qui voudra les derniers chapitres! Il est résulté de là un grand désapointement pour le lecteur; le lecteur voyait l'intérêt naître et poindre pour lui dire adieu bientôt après. Il commençait par se perdre dans une foule d'incidens curieux et romanesques, pour tomber ensuite dans un plat et insipide dénouement, alors le public s'est méfié de son conteur. Cependant M. de Balzac prenait le conte à l'entreprise; il en faisait partout et toujours, et pour tous les recueils, par livraison, par volume, par feuilles volantes! Si bien que lui aussi il eut atteint bientôt sa mille et unième nuit, la dernière nuit du conteur.

Alors que faire? que deviendra Shéhérazade au bout de son rouleau? N'est-il pas à craindre que le sultan, son maître, ne l'étouffe de ses propres mains? M. de Balzac, qui est un homme de beaucoup d'esprit et des plus intelligens, a bien compris cette malheureuse position. Il a tenté de faire autre chose que des contes. Le voici qui fait de la morale; le *Médecin de Campagne* n'est pas autre chose qu'une moralité, une platise en deux volumes. C'est une longue suite de châteaux en Espagne campa-

gnards, une contre-façon bizarre, incomplète, et peu intéressante des contes de Miss Martineau sur l'économie politique. Je vais vous raconter comment est fait le *Médecin de Campagne :*

En je ne sais plus quelle année, sous la Restauration, belle époque de fortune publique et de prospérité de tous genres, un militaire des environs de Grenoble s'en allait à cheval sur la route des montagnes. Ici il y a une description du militaire et du cheval. Arrivé à un certain village dans les montagnes (description du village), le militaire entre dans une chaumière pour s'y reposer et demander une tasse de lait (description de la chaumière, des enfans de la chaumière, de la vieille femme dans la chaumière, et même du lait dans la tasse). Quand il a bu son lait, le militaire demande à la bonne femme la demeure du médecin de campagne, M. Bénalie, et il se remet en route pour arriver chez M. Bénalie.

Le militaire s'en va donc chez M. Bénalie. Il arrive. Description du portail de la maison de M. Bénalie ; description de l'écurie, du cheval, du domestique et de la cuisinière de M. Bénalie ; description des deux chambres à coucher et du salon, et de la salle à manger, et de la pendule de M. Bénalie. Enfin arrive M. Bénalie, description de M. Bénalie. M. Bénalie et son hôte se mettent à table ; description du souper. Alors commence entre M. le militaire et M. Bénalie une interminable conversation agricole, champêtre, philosophique et littéraire, qui dure plus de huit jours. M. Bénalie, qui est bavard, et qui aime aussi beaucoup à faire des descriptions, raconte au militaire l'histoire de son village. M. de Balzac refait à peu près, sans le savoir, tout un livre de Fénélon, quand l'archevêque de Cambray bâtit sa ville et lui donne des lois. M. de Balzac, il est vrai, est plus modeste, il ne bâtit pas une ville, mais il arrange un village ; et quel village bien arrangé, grand Dieu ! Ce ne sont partout dans ce village de M. de Balzac que prairies artificielles remplies de grands bœufs, terres labourées chargées de récoltes, rochers élevés couverts de raisins, ruisseaux murmurans, pleins de poissons, forêts où s'ébat le gibier, fabrique d'encre ; tuileries, boulangeries, boucheries, marché aux chevaux et aux chapeaux, que sais-je ? M. Balzac a donné même à son village un prêtre assermenté pour tenir l'école, voire même un usurier pour prêter de l'argent.

Aussi tout le monde est fort heureux dans le village de M. de Balzac ; on y chante, on y rit, on y travaille, on y construit des chemins larges comme des voies romaines ; l'impôt y est fort bien payé. Or c'est *le Médecin de campagne*, c'est M. Bénalie qui a fait tout cela ; il a changé tout ce village du noir au blanc. Il y avait à peine six cents ames dans ces montagnes, il y en a aujourd'hui six mille, sans compter un percepteur des contributions et un notaire qu'y a amené M. de Balzac. M. de Balzac ne dit pas s'il y a introduit aussi un huissier et des recors ;

Bref, voulez-vous voir l'age d'or, allez au village de M. de Balzac; les arbres y distillent le miel, les ruisseaux y roulent le lait, les rivières y roulent l'or; l'arbre, chargé de fruits, se courbe devant vous pour que vous n'ayez pas la peine de lever la main trop haute pour les cueillir. C'est pourtant M. de Balzac qui a fait tout cela!

Quels rêves! Quel château en Espagne enfantin! M. Bénalie parle ainsi pendant tout le livre. Puis, pour distraire son hôte, M. Bénalie le mène avec lui dans son village et autres lieux circonvoisins. Bien que le village soit des plus agréables, je vous assure qu'à mon avis, la promenade que font ces messieurs n'est pas divertissante du tout. D'abord, M. Benalie conduit son hôte chez un crétin, au moment où le crétin expire. Description de la mort du crétin. Il vont ensuite chez un paysan de la plaine, au moment où il vient de rendre l'ame. Description de la mort du paysan de la plaine. Enfin, ils vont chez un paysan des montagnes, à l'instant où on va l'ensevelir, description de la mort du montagnard, qui ne ressemble en rien à la mort du campagnard de la plaine. Or, tous ces morts sont des malades de M. Bénalie. M. Bénalie n'a pas de vergogne. Il les montre tous à son ami, qui regarde tout cela assez tranquillement. Il me semble que le colonel, car c'est un colonel, pourrait dire à M. Bénalie :

Eh quoi! vous n'avez pas de passe temps plus doux!

Mais ce colonel est un homme bien élevé, et d'ailleurs le *Médecin de Campagne* a plusieurs dédommagemens à lui donner; entr'autres délassemens, le médecin mène son hôte *déjeuner chez la Fosseuse*. La Fosseuse aime beaucoup les histoires, et elle prie le colonel de lui raconter son histoire. Alors le colonel, qui n'a encore rien dit à son médecin, se met à raconter à la *Fosseuse* comme il a fait connaissance en Pologne d'une fille juive qu'il a aimée avec passion; mais cette fille qu'il fait juive, au lieu de l'aimer, lui, qui l'aimait tant, a aimé son ami Prosper. Dans un combat avec les Russes, son ami Prosper lui sauve la vie, et meurt à sa place, en lui avouant qu'il est aimé de la juive. Damnation! malédiction! Cependant le colonel sauve la juive et son enfant.

Quand il a sauvé la juive, la juive meurt laissant un fils; le colonel prend soin de ce fils qui grandit, bien vite! Mais l'enfant est saisi d'un mal de langueur, il se penche vers la terre comme une plante semée; il est pâle et blême, et voilà pourquoi le colonel vient incognito consulter le bon docteur Bénalie.

A cette histoire, que la *fosseuse* trouve fort belle, le bon docteur Bénalie dit au colonel : *Allez chercher l'enfant!*

Et voilà le colonel parti à cheval. Huit jours après il revient à cheval, ayant en croupe l'enfant malade et languissant. Le docteur dit à l'enfant

de tousser ; l'enfant tousse ; le docteur prend la main du colonel et lui dit : *Je réponds de l'enfant! Il couchera dans ma chambre.* Un autre docteur que le docteur Bénalie aurait fait coucher l'enfant dans la vacherie ; mais le docteur Bénalie est un très-grand docteur !

Alors le colonel va rejoindre son régiment. M. Bénalie reste dans son village, toujours occupé d'améliorations de tous genres. Il sème, il laboure il instruit, il construit, il enterre, il vient de faire établir un cimetière tout neuf loin du village ; il est partout. Et puis comme il l'a promis, il veille sur l'éducation et sur la santé du petit jeune homme confié à ses soins ! Mais ô douleur ! un soir comme le bon docteur rentrait chez lui épuisé de fatigue, on lui remet une lettre. Une lettre de femme ! Il ouvre la lettre, il tombe évanoui dans les bras de son élève, il meurt de mort subite. Tout son village le pleure. Il est enterré le premier dans le cimetière qu'il a disposé ; on lui élève, par reconnaissance, une pyramide en gazon, haute de soixante pieds, avec une épitaphe composée par M. de Balzac.

Tel est ce livre, qui est sans incidens, sans péripétie, sans intérêt, sans plan et sans but ; on a beau chercher, on ne voit pas ce qu'a voulu faire l'auteur. *Son Médecin de campagne* est la contrefaçon de toutes les utopies connues, depuis l'utopie de Thomas Morus jusqu'à *la Cuisinière bourgeoise* et la *Maison rustique* inclusivement. Il n'y a dans ce livre ni esprit, ni style, ni intérêt, ni bon sens, ni vérité.

Par une bizarrerie singulière et qui n'appartient qu'aux esprits ingénieux, M. de Balzac a rejeté dans le second volume tous les épisodes qui devaient entremêler sa narration du premier volume. Ainsi, quand M. Bénalie est mort, vous trouvez dans ce second volume l'histoire de M. Bénalie. Puis vient l'histoire de la *Fosseuse*. Puis vient l'histoire de Napoléon, racontée en style populaire, comme ferait Odry sur son théâtre. Puis une infinité d'autres histoires que nous n'avons pas lues, puisqu'aussi bien nous pouvions nous en dispenser, ce second volume ne tenant au premier volume par aucun lien.

Que M. de Balzac fasse des contes, qu'il ait soin de les finir aussi bien qu'il les commence, sa place est assurée à la tête des conteurs de notre temps ; cela vaut bien mieux que d'être un romancier de la force de M. Ricard.

M. F.

CORRESPONDANCE D'ORIENT EN 1830-1831, PAR M. MICHAUD DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET M. POUJOULAT.

J'allais vous parler de M. Michaud, quand *la Quotidienne* m'est tombée sous la main ; elle contient un compte si bien rendu de la *Corres-*

pondance d'Orient, que je craindrais de vous faire tort en ne le mettant pas sous vos yeux.

« C'est quelque chose qui fait du bien au cœur et qui repose l'ame, que d'avoir à s'occuper de M. Michaud, dans le siècle où nous sommes. Son style ressemble à sa vie. Il y a autant de pureté dans l'un que dans l'autre. Cette existence aux lignes droites qui a traversé des temps si difficiles et des époques si diverses sans avoir fléchi ; ce talent d'écrire qui, conservant le cachet d'une élégance antique au milieu de la corruption moderne, semble être un anneau d'or qui rattache notre littérature à celle du grand siècle ; c'est là une de ces douces harmonies qui frappent au premier coup d'œil.

Si je ne craignais de rencontrer le mauvais goût en cherchant la vérité, je dirais qu'il y a de la sérénité dans le style de M. Michaud. Son caractère aimable et sa conscience sans reproche s'y trouvent avec leur doux éclat, et l'on croirait que cette belle vie se reflète dans ce beau talent, comme une de ces cités orientales que l'auteur nous peint lui-même, se mirant dans les vagues limpides qui baignent leur rivage. Ces qualités de l'écrivain exercent une séduction d'autant plus irrésistible, qu'elles forment un agréable contraste avec les défauts de notre littérature. Dans l'époque où nous vivons, il y a de l'émeute dans le style. Ces passions désordonnées, mobiles, furieuses qui se succèdent, s'enchevêtrent, se combattent, ont aussi action sur la forme de la pensée. Ce n'est plus qu'un cliquetis de mots, une discorde de sons, un choc, une mêlée. La phrase va, vient, bondit, pétille, tombe, se relève, échevelée comme une bacchante, aux rudes allures de la place publique, à la marche déréglée. Le style hurle plutôt qu'il ne parle. C'est une fatigue que d'ouvrir un livre : les oreilles vous tintent ; les yeux, assiégés par tant de couleurs disparates, finissent par ne plus rien voir, et l'on rapporte comme une courbature d'esprit de tout commerce avec les muses de notre nouvelle littérature. M. Michaud, au contraire, est doux à lire : lorsqu'on échappe à ce bruissement importun et à ce fracas étourdissant des lettres contemporaines, on éprouve je ne sais quelle voluptueuse satisfaction à s'enfoncer dans ses périodes harmonieuses qui, se développant avec majesté, vous semblent une de ces fraîches avenues qui, dans les temps homériques, conduisaient à la grotte des nymphes ou au temple des dieux. On aime à se reposer de ce style hérissé de mille pointes, heurté, saccadé, brisé, en voyant la pensée de l'auteur s'élever d'un seul jet, pure, et avec ses proportions sveltes et élégantes, comme une de ces belles colonnes du temple de Jupiter restées debout, et dominant les ruines qui les entourent. Disons-le d'une phrase : notre langue, à qui tant d'auteurs travaillent à faire perdre ses titres de parenté avec la langue de Louis XIV, les retrouverait au besoin dans le style de M. Michaud.

Nous ne faisons ici que répéter le jugement du public ; car il y a long temps que l'historien des *Croisades* est classé comme écrivain. Comme voyageur, il réunissait toutes les conditions nécessaires pour attacher un intérêt tout particulier à ses observations, parce qu'il résumait dans sa personne toutes les qualités qui, séparées, deviennent des défauts.

Il y a au monde bien des espèces de voyageurs. Les uns, comme beaucoup d'Anglais, voyagent pour voyager, parcourent la terre à vol d'oiseau, sans s'écarter ni à droite, ni à gauche, sans visiter d'autres localités que les grandes villes, voulant avant tout arriver, et suivant en cela le conseil que les papes donnaient aux croisés à leur départ pour la Terre-Sainte. Cette première classe de pélerins mériterait plutôt le titre de coureurs que de voyageurs. Leurs relations sont empreintes d'une merveilleuse érudition d'auberge, et leur itinéraire a toutes les graces d'un livre de poste.

Une seconde classe est celle des antiquaires, qui, pleins d'un superbe dédain pour tout ce qui ne compte pas par vingtaine de siècles, s'inquiètent fort peu des mœurs des peuples, de leur situation présente, de leur future destinée. Quelques médailles à déterrer, quelques tronçons de colonne à découvrir, une inscription à déchiffrer, voilà l'unique but de leurs efforts. Ils laissent de côté la nature vivante pour la nature morte. Ils se promènent à travers les populations, sans s'apercevoir de leur présence, sans remarquer leurs usages, sans jeter un regard sur leurs lois. Ambassadeurs auprès du passé, il n'y a de palpable pour eux que les ombres.

Joignez à ces variétés la classe des voyageurs enthousiastes pour qui l'admiration est un parti pris quand il s'agit de la Grèce, et qui traversent cette antique contrée un bandeau sur les yeux et des hymnes sur les lèvres. Aujourd'hui, cette épidémie philhellénique est un peu tombée ; mais du temps où M. Michaud partit pour l'Orient, elle régnait encore, alors il ne manquait point de ces fanatiques qui, rêvant tout éveillés du siècle de Périclès et de celui de Léonidas, apportaient avec eux une Grèce toute faite, et prétendaient reconstruire une nation avec des regrets et des souvenirs.

Le grand avantage de l'auteur de *la Correspondance d'Orient*, c'est qu'il n'appartient à aucune des classes de voyageurs que nous venons de définir, et qu'il a pris à chacune d'elle ce qu'elle a de bon. Versé dans l'étude de l'antiquité, et en même temps au courant de toutes les affaires du siècle, doué d'une ame d'artiste pour admirer les anciennes beautés de la Grèce, d'une raison de philosophe pour juger son état actuel : homme du monde, homme de politique, homme de savoir, poète, historien, il avait au moins un sens de plus que chacun de ses prédécesseurs pour apprécier d'une manière à la fois juste, piquante et originale les

mille tableaux qui allaient se dérouler sous ses yeux. Puis, comme M. Michaud le dit lui-même dans sa préface, ce n'était point la première fois qu'il voyageait en Orient ; sa pensée avait déjà exploré toutes ces routes en suivant les croisés dans leurs lointaines entreprises. Le voyage matériel, qui succédait à ses courses intellectuelles à travers ce pays, n'était donc que la seconde croisade de M. Michaud. Pélerin de la science, il allait reconnaître par lui-même les étapes des grandes armées chrétiennes, il allait compléter par de consciencieuses recherches la précieuse conquête qu'il venait de faire faire à la muse historique sur les ténèbres du passé, il allait raconter l'histoire des croisades à la terre qui les avait vues et lui demander en échange tous ses souvenirs.

On comprend facilement ce qu'un si beau talent, si admirablement posé, a dû jeter d'intérêt dans la correspondance de l'Orient. L'auteur arrive à l'esprit et au cœur par toutes les routes. Tantôt c'est l'homme du monde dont la spirituelle causerie vous enchante en vous advenant datée des ruines d'Argos aussi fraîche et aussi vive dans l'intérieur d'un salon. Peut-être même vaut-il encore mieux lire M. Michaud que l'écouter; quand il écrit, il cause tout seul, n'ayant personne pour répondre, et tout le monde y gagne vraiment. Tantôt c'est le savant qui recherche les lieux où fut Troie, marquant la place du Simoïs et celle du Scamandre : et à côté du savant, le poète relisant les adieux d'Hector et d'Andromaque à la porte de Scée. Puis c'est le moraliste qui, suivant son expression pittoresque, consulte dans les tristes héritiers d'une race héroïque les médailles vivantes du pays. Quelques pages plus loin, vous trouvez le politique conférant avec Capo-d'Istria sur les destinées de la Grèce, prévoyant des obstacles là où les aveugles voyaient des ressources, écartant tous les voiles dont un enthousiasme de bas étage avait couvert la véritable situation du pays, et jetant sur les révolutions quelques-unes de ces paroles hautes et graves qui sont comme un retentissement de l'avenir.

Et à côté de ces considérations élevées viennent se placer des rêveries pleines d'une délicieuse sensibilité. Tantôt l'auteur, se laissant aller de toutes les puissances de son ame à l'admiration de ce doux climat, de cette admirable nature, se plaît « par une belle nuit, du haut d'un navire im-
» mobile sur une mer sans vague, à regarder le ciel que l'avarice, l'am-
» bition, l'égoïsme n'ont jamais regardé, tandis que la charité, l'amitié,
» l'amour, les plus douces vertus de l'homme ne perdent jamais de vue
» cette voûte céleste d'où elles sont descendues! » Tantôt comparant avec une religieuse mélancolie les superbes cités dont s'enorgueillissait autrefois cette terre aux débris presque effacés, qui achèvent de disparaître sous les ronces, rapprochant dans la pensée la civilisation de l'ancienne Grèce de la barbarie de la Grèce nouvelle, le voyageur, l'ame serrée de douleur à la vue de la destruction des villes, de la poussière des chefs-d'œu-

vre, de la dégradation morale d'une race jadis si glorieuse, s'écrie avec le sentiment d'une ineffable tristesse : « En vérité, en vérité, je vous le » dis, il ne nous vient plus de l'Orient d'autre lumière que celle du » soleil ! »

Dans cette esquisse bien incomplète, nous avons essayé de donner une idée de la variété des tableaux et de la diversité des couleurs dont les nuances changeantes viennent successivement éveiller les sensations les plus opposées sans nous laisser le temps de nous apesantir sur aucune, si vive est l'imagination de l'écrivain, si rapide est sa plume, si habile est son expérience à faire vibrer les touches mystérieuses qui mettent en mouvement toutes les puissances et toutes les facultés de l'ame. Dès qu'on a ouvert cette correspondance, on ne s'appartient plus. On dirait que la tristesse, la gaieté, l'admiration, la moquerie, l'enthousiasme, la raison, la curiosité, échelonnés d'espace en espace, comme les heures autour du char du soleil, se passent votre cœur de main en main pour ne vous le rendre qu'à la fin de l'ouvrage.

Pour faire bien apprécier tout ce qu'il y a d'attachant dans la succession de ces émotions variées, il faudrait tracer l'itinéraire de l'auteur quittant la rade de Toulon, le lendemain du jour où notre flotte en était partie pour aller chercher sur la rive Algérienne la grande victoire du drapeau blanc : quittant la rade de Toulon, plein d'espoir pour le triomphe de nos armes. . . . . confiant dans le rendez-vous de M. de Bourmont, qui l'avait invité à diner dans la Casauba, pour le 10 juillet. . . . . Alors viendrait sa route sur les rives de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, de la Calabre, Navarin, Modène, Nauplie, cette grande route d'Athènes. C'est là qu'on verrait les désenchantemens de l'auteur exprimés avec un atticisme de paroles auquel l'Athènes du Disdar musulman n'est plus accoutumée depuis bien des siècles. Un tribunal de cassation à Sparte, le chef des eunuques noirs, propriétaire d'Athènes; que dites-vous de ces jeux de la fortune et de ces caprices de la destinée? Puis, viendrait Smyrne, la fleur de l'Orient, à la population bigarrée; Smyrne barriolée de tant de couleurs dans ses religions, dans ses mœurs, dans ses salons, dans ses fêtes. Et après quelques jours de navigation le voyageur vous entrainerait aux plaines de la Troade; le 29 juillet 1830, M. Michaud méditait sur les champs où fut Troie, et sur la chute de l'empire du vieux Priam!

Quel date, quel souvenir, quel lieu et quel jour pour méditer sur les monarchies qui tombent et sur les rois qui s'en vont!

C'est au milieu de toutes ces images que le pélerin avance vers Constantinople, premier but de sa course, et il vous fait voyager non-seule-

ment à travers le présent mais à travers le passé, car le passé, car Homère, Musée, Eschyle, Pausanias à la main, il reconstruit les cités antiques, vous trace leur histoire, et suivant le fil de leurs destinées dans des temps plus modernes, il demande aux chroniqueurs du moyen âge ce qu'il advint de la Grèce, écrasée sous cette nuée de chevaliers bourguignons et champenois, les Guillaume de Champlite, les Geoffroi de Villardoin, hommes aux noms peu euphoniques il est vrai, mais dont les épées françaises valaient bien celles de Miltiade et de Léonidas. Telle est la gradation que l'auteur a adoptée dans toute la suite de ses lettres. Il vous montre la Grèce antique d'abord, la Grèce du moyen âge ensuite. enfin, la Grèce des ruines; réunissant ainsi dans le même tableau toutes les extrémités des choses humaines, l'éclat de la vie et le silence de la désolation, le berceau et la tombe, la barbarie présente et la civilisation passée. De sorte que le flambeau de l'ancienne gloire de la Grèce ne se rallume un instant que pour rendre visibles, suivant la belle expression de Milton, les profondes ténèbres dans lesquelles elle est aujourd'hui plongée! N***.

DERNIER BANQUET DES GIRONDINS,

PAR CHARLES NODIER.

Un fort vol. in-8°. (*) Prix 7 fr. 50 c., chez *Renduel*, rue des Grands Augustins n. 22.

Les justes reproches qu'on adresse aux Girondins ne nous empêchent pas de reconnaître le puissant intérêt qui s'attache à leurs derniers momens, tels que M. Charles Nodier vient de les peindre, d'après des documens certains; non qu'il n'ait souvent rehaussé ses héros, c'est là le droit de ce genre de composition, qui participe autant de la poésie que de l'histoire. On sait que Platon, dans un de ses dialogues, ayant fait parler Socrate encore vivant, mérita de son maître le glorieux reproche de lui avoir prêté des paroles supérieures à tout ce qu'il avait jamais dit. M. Nodier imite un peu Platon, sans néanmoins s'écarter de la vérité.

Il fallait quelque chose de l'imagination élevée du disciple de Socrate, pour jeter sur ce dernier banquet des Girondins, sur leur noir matérialisme ou leur sombre découragement un jour pur et doux; il fallait surtout les révélations qui ont été faites sur eux à l'auteur, notamment par l'abbé Emery qui, après avoir partagé leur captivité, en assista plusieurs dans leurs derniers momens. Au milieu de ce dévergondage, et dans le désordre de ces temps de ténèbres, une inspiration religieuse, c'était la

lumière qui vient traverser le chaos, et découvrir un nouvel horizon à tous les condamnés.

Livrés, au nombre de 21, par les fureurs de la Montagne au tribunal révolutionnaire, ils en reviennent sous le poids d'un arrêt de mort, dont plusieurs semblent en vain se jouer. Les voilà, suivant l'expression atrocement cinique de Fouquier-Tinville, *dans l'antichambre de la guillotine*, et, comme eût dit Bossuet, *sur le seuil de l'éternité*. C'est alors qu'ils se font servir ce festin funèbre où les plus hautes questions politiques, morales et religieuses, furent traitées, dit-on, avec une verve, quelquefois avec une crudité d'expression qui appartient à cette époque. L'auteur, qui n'avait alors que douze ans, semble avoir écouté aux portes, tant le langage qu'il prête à ses convives ou qu'il leur restitue, est original et naturel! que de travail il a fallu pour reproduire cette scène unique dans l'histoire, et pour conserver à tant d'interlocuteurs leur physionomie! c'est souvent entre Vergniaud, Brissot, Fonfrède, Gensonné, Fauchet, Lehardy, Duchatel, Mainvelle, un cliquetis de mots étincelans, abruptes, sublimes et parfois burlesques. Écoutons un moment :

« La révolution est comme Saturne, elle dévorera tous ses enfans. — Vergniaud mourant n'a vu que le berceau d'Hercule. — Hercule au berceau étouffait les serpens; il n'en vomissait pas. — Fondez donc une république dans le cœur gangrené d'une ville impure, échue en patrimoine à toutes les tyrannies populaires, comme la voirie aux corbeaux. — Quand leur constitution (anglaise et américaine) est née, les éclairs du mont Sinaï n'étaient pas éteints. L'esprit de leur révolution, c'était l'esprit du dieu de la bible... Rendez un pareil véhicule à votre république, ou jetez un linceul sur son cadavre. — Messieurs, si vous voulez bien faire droit à ma motion, une nouvelle jatte de punch en l'honneur des belles qui nous ont accordé un peu de compassion... j'espère que la discrète gravité de Duchatel ne refusera pas de rendre cet hommage à une adorable recluse, Cécile D....

— Arrêtez! le nom d'une femme est un mystère sacré qu'il n'est pas permis de compromettre.... Vous n'avez pas la tête mûre encore, Mainvielle. — Mûre, s'il en fut jamais, elle va tomber, »

On aurait tort de juger l'ouvrage par ces traits détachés, affaiblis. Nous ne pouvons donner ici une idée de l'esprit si varié des Girondins, surtout de Vergniaud dont la poétique éloquence ne produisit pourtant aucun fruit : c'est qu'on n'éteint pas un volcan avec des fleurs, comme dit M. Nodier dans ses *Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*.

Mais celui de ces hommes que nous regretterions le plus de ne pas montrer en entier, c'est le jeune Duchatel que l'on vient d'entrevoir, et dont nous citerons du moins les dernières paroles : « Eh! mes amis, le spec-

tre cadue de l'ancien régime, vieillard obcène et fardé, m'était odieux comme à vous.... Mais je suis venu et j'ai vu tomber les pouvoirs légitimes dans la ruine du despotisme, la religion et la morale sous le nom de superstitions et de préjugés; les saintes vérités avec le mensonge, les bonnes et antiques lois avec les abus, les innocens avec les coupables !... je reconnus sans peine la vérité de ce que Vergniaud nous disait tout-à-l'heure, du haut d'une autorité qui vaut mieux que la mienne ! Enfans étourdis et mutins, nous avions marché, heureux de traîner derrière nous les lambeaux de nos langes déchirés et de nos lisières rompues; nous nous étions précipités dans l'avenir, sans le prévoir, comme dans une route ouverte; coursiers aveugles et indomptés qui se croyaient attelés au char du monde civilisé, et qui ne traînaient d'abime en abime que la claie d'une société suicide. J'ignore ce que vous en pensez, messieurs, mais c'est là ce que nous avons fait!.... Les anciennes constitutions de la monarchie que j'ai trop tard étudiées, contenaient mille fois plus d'élémens de liberté qu'il n'en sortirait en mille ans de tous les antres de la Montagne. Et voilà pourquoi je crie : *Vive le Roi!* »

Ce discours ne demeure pas sans réplique. Enfin le président Vergniaud, faisant observer que rien ne reste à l'ordre du jour, si ce n'est l'immortalité de l'âme (bagatelle en effet !), après quelques traits admirables de Fonfrède, Lehardy, Fauchet, le sceptique Gensonné propose de renvoyer la question à *la séance du soir*, pour l'examiner à *tête reposée*.

Bientôt après, un des guichetiers vint brutalement ordonner aux condamnés de le suivre. « Ces hommes naguère si puissans, qui avaient démoli en se jouant le trône de Charlemagne, et foulé à leurs pieds toutes les vieilles constitutions des Gaules, se rendirent sans résister à l'ordre du valet des prisons. »

Rien de plus intéressant que cette dernière nuit. M. Nodier l'a retracée avec le talent qu'on lui connait. Après avoir parlé du vénérable Emery, il ajoute :

« J'ai eu le bonheur de lui entendre raconter, avec une éloquence naïve et cependant pittoresque et colorée, une partie de ces détails qui ont beaucoup pâli sous ma plume.... Fouquier-Tinville avait laissé vivre l'abbé Emery par une raison qui peint mieux ce respectable prêtre que les éloges les plus pompeux : *la douceur et la résignation de ce vieux calotin*, disait-il, *nous valent mieux que vingt guichetiers : elles empêchent les autres prisonniers de crier.* »

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les longs et douloureux détails du supplice des Girondins. Cette admirable narration se termine par ces mots d'autant plus remarquables que, dans tout l'ouvrage, le roi-martyr

semblait avoir été oublié : « Il était onze heures quand le massacre commença ; et trente minutes après, vingt-un des juges du roi de France avaient comparu devant leur juge éternel. » O. L. R.

ESSAI SUR L'HOMME CONSIDÉRÉ SOUS LE DOUBLE POINT DE VUE DE LA VIE ANIMALE ET DE LA VIE INTELLECTUELLE. (1)

L'auteur de cet ouvrage, M. le docteur Ph. Dufour, n'est pas un de ces hommes superficiels comme on en voit tant qui prétendent définir l'intelligence sans avoir étudié préalablement l'organisation sublime de l'homme, et font de propos délibéré le procès à la religion de leurs pères, sans avoir même essayé d'en connaître les bienfaits ; bien loin de là, M. Ph. Dufour est chrétien avant tout, il le confesse courageusement du haut de la tribune qu'il s'est choisie, et qui mieux est il prouve dans des pages éloquentes et pleines de conviction que le christianisme est la seule religion qui ait civilisé l'univers, et qui soit digne de l'adoration et de la reconnaissance des hommes.

Voici comme il dépeint son influence aux commencemens du monde chrétien. « Alors les premiers sentimens que l'éducation faisait naître dans » le cœur de la jeunesse, les premières idées qu'elle lui transmettait avaient » pour bases la fidélité à la foi de ses pères, la soumission aux ordres » de ses parens, et aux conseils de ses instituteurs, le respect envers les » vieillards comme envers les magistrats chargés de l'exécution des lois ; » la sobriété, la probité, la douceur, la décence dans le langage ; et la » société eut long-temps à se féliciter de voir les vertus privées devenir » le type de la morale publique.

» Alors les citoyens comme les habitans des campagnes reconnaissaient qu'il ne peut y avoir de véritable liberté sans la pratique des vertus.

» Alors le laboureur comme l'ouvrier des villes savait s'affranchir des » tourmens de l'envie, de l'ambition, en bornant ses désirs à l'étendue de » ses besoins réels, et trouvait le bonheur dans la prospérité de ses tra- » vaux, ainsi que dans la pureté des mœurs de sa famille dont l'attache- » ment, l'obéissance, le respect ne lui manquaient jamais.

» Alors le négociant, certain que la parole qu'on lui donnait était sacrée, » s'abandonnait avec confiance aux spéculations qu'il avait conçues, et » s'assurait les ressources d'un crédit honorable, par la délicatesse, la » prudence de ses combinaisons, et sa fidélité à remplir ses engagemens.

» Alors le plus simple particulier vivait sans jalousie, sans crainte au-

(1) Deux forts vol. in-8°.

» près du riche propriétaire ou de l'homme du pouvoir, parce qu'il n'i-
» gnorait pas que la morale religieuse est la plus puissante garantie contre
» le désir d'opprimer un être faible; et j'appelle ici Voltaire en témoi-
» gnage de cette vérité : la morale, a-t-il dit, vient d'un dieu rémuné-
» rateur et vengeur. Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée qui
» trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sur
» que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à
» des courtisans athées dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me fau-
» drait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. L'athée raisonne
» et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité des hommes (et combien
» de moyens n'a-t-il pas d'échapper à leur justice); car, s'il n'y a pas de
» Dieu, il est son dieu à lui-même; il faut donc s'attendre à ce qu'il s'im-
» molera tout ce qui lui fera plaisir, ou tout ce qui lui opposera de la ré-
» sistance. »

Il répond ensuite victorieusement à toutes ces citations de mauvaise foi des prétendus crimes de la religion chrétienne que ses ennemis et ses hérésiarques ont toujours à la bouche.

« Sans doute, dit-il, elle n'a pu empêcher qu'il se trouvât des hommes
» de dissipation et de débauche, ne voulant reconnaître aucun frein; et se
» faisant un point d'honneur de la dépravation de leurs mœurs. Le monde
» a gémi plusieurs fois de voir des êtres puissans assez pervers pour faire
» l'usage le plus odieux de leur intelligence, couvrir du manteau
» de la religion les passions les plus coupables, ordonner, commettre même
» en son nom les crimes les plus affreux. Mais quelque épouvantables
» qu'aient été certains faits isolés, ils ne prouvent rien contre la vérité,
» la sublimité des maximes de la morale dont je parle; est-ce à dire que
» le christianisme autorise, conseille le vol, le meurtre, le parjure parce
» qu'il est des chrétiens apostats, voleurs, assassins? Reprochera-t-on à
» nos lois de favoriser les crimes, parce qu'il s'en commet toujours? On
» doit seulement inférer de tous ces désordres qu'on ne saurait mettre
» trop de soins à affermir la jeunesse dans la pratique des préceptes dignes
» de l'avenir des hommes de bien; et, si l'on est forcé d'avouer que l'abo-
» lition de l'esclavage est l'œuvre du christianisme, que lui seul a relevé
» les femmes de l'état de dégradation dans lequel elles gémissent encore
» sur plusieurs points du globe où l'on professe une autre religion, j'en ai
» dit assez pour conclure que la doctrine spiritualiste renferme tous les
» principes de civilisation, d'ordre, d'harmonie, de liberté, de sécurité,
» sans lesquels il n'est pas de bonheur pour la société. »

Il n'en faut pas conclure par cette dernière phrase de l'auteur qu'il soit entièrement spiritualiste; il appartient à cette école mixte qui sait allier heureusement le spiritualisme et le matérialisme, c'est-à-dire qu'il ne pense pas que l'homme soit tout matière ou tout esprit. Dans le reste de

l'ouvrage il développe habilement ce système, et cite à l'appui les phénomènes les plus curieux et les plus irrécusables.

En résumé le livre de M. Ph. Dufour est une œuvre de science, de haute morale, et partant d'utilité publique. Lequel de nos petits littérateurs modernes pourrait se vanter d'en avoir fait la moitié autant?...

BIOGRAPHIE.

JEAN COTTEREAU.

Les premiers *chouans* qui prirent les armes avaient été pour la plupart des contrebandiers; de là peut-être la facilité avec laquelle ont été accueillies les calomnies lancées contre ces intrépides défenseurs de la religion et de la royauté. La Bretagne, pays de franchise, n'était pas soumise à l'impôt de la Gabelle. Le commerce du sel n'y éprouvait aucune entrave; il s'y vendait au plus un sou la livre, tandis que, tout à côté, sur la lisière, le paysan du Bas-Maine devait le payer treize sous. Mais comment faire comprendre à un paysan qu'une limite qui lui semblait imaginaire donnât le droit de décupler le prix d'une denrée indispensable? Et quand il voyait le Breton, sur sa frontière, offrant impunément sa marchandise à vil prix, pouvait-il résister à la tentation? Les *faux-sauniers* (c'est ainsi qu'on appelait ceux qui faisaient le commerce du sel acheté en fraude, ou *faux sel*) étaient donc nombreux et très-bien vus dans la province du Bas-Maine: Mais il leur fallait tromper la surveillance et souvent souffrir les violences des *gabeloux*, véritables douaniers de la *Gabelle*. Ces violences passaient pour d'injustes persécutions aux yeux des paysans, qui ne croyaient pas faire tort au roi en fraudant la gabelle, et qui s'écriaient même souvent dans la simplicité de leur foi monarchique: *Ah! si le roi le savait!*

La mère d'un jeune et hardi *faux-saunier* n'hésita pas à mettre à l'épreuve la réalité de cette opinion populaire. Son fils, blessé dans une rixe qu'il avait soutenue contre les gabeleurs, avait été arrêté, et pouvait payer de sa tête la résistance coupable qu'il avait opposée aux employés de la gabelle. Veuve et mère de cinq autres enfans, cette femme ne prend conseil que de son désespoir, et, soutenue par sa confiance en son roi et en son dieu, elle quitte tout, fait à pied soixante-dix lieues en cinq jours, arrive à Versailles, se jette au pieds de Louis XVI: « *Grâce!* (s'écrie-t-elle), « *Grâce pour mon enfant! Il est faux-saunier; mais c'est pour* » *donner du pain à sa mère; j'ai six enfans; les gabeloux nous ont ruinés, à* » *présent, ils veulent la mort de mon fils. Grâce pour mon enfant!...* » Le roi pardonna... Et cet enfant, c'était *Jean* CHOUAN qui depuis fut le premier chef de l'insurrection du Bas-Maine.

Ce nom, si redoutable aux républicains, qui essayèrent en vain d'en faire une injure, était un sobriquet donné au grand-père de *Jean* (dont le nom de famille était *Cottereau*), à cause de son caractère taciturne et de son amour pour la solitude (chouan de *Chat-Huant*). Ce sobriquet devint le surnom de tous ceux qui se réunirent pour combattre sous les ordres de *Jean-Chouan*, et plus tard celui de tous les royalistes qui s'armèrent contre les oppresseurs de la patrie.

Voici, d'ailleurs, dans quelles circonstances ce hardi paysan commença le premier la guerre...

Le 15 août 1792, au village de Saint-Ouen-des-Tois, à deux lieues de Laval, vers la frontière de Bretagne, la population des paroisses environnantes s'était rassemblée dans l'église, déjà profanée, comme elles le furent toutes à cette époque. Il s'agissait de former les gardes nationales, et surtout de déterminer des jeunes gens à partir volontairement pour l'armée. Des membres du *directoire du district*, des chefs de la garde nationale du canton, venus le matin en grande pompe, étaient montés sur une espèce d'estrade, élevée au milieu de l'église, pour dominer la foule, et une troupe de gendarmes et de gardes-nationaux les entourait. Un orateur, parlant au nom de la liberté et de l'égalité, menaçait de la prison, et même de la mort, quiconque s'opposerait aux mesures civiques qu'on allait prendre, et l'assemblée

écoutait dans un profond silence; mais lorsqu'on voulut prendre les noms des jeunes gens appelés à partir comme volontaires, ils répondirent à l'appel par des murmures, et aux menaces par des moqueries. Le tumulte augmenta quand on vit les gendarmes recevoir l'ordre d'arrêter les mutins. Les cris: « A bas les *Patauts!* Point de volontaires! » Se firent entendre de tous côtés. Le désordre était au comble, et les voies de fait allaient suivre, quand un homme, s'élançant de la foule, d'une main arrête le premier gendarme qui s'avance, de l'autre impose silence à l'assemblée. « Non, non! point de volontaires! s'écrie-t-il; s'il faut prendre les armes pour le roi, nos bras sont à lui, nous marcherons tous, je réponds pour tous; » mais s'il faut partir pour défendre ce que vous appelez la liberté, vous, qui la » voulez, allez combattre pour elle; quant à nous, nous sommes tous au roi, et rien » qu'au roi! — Et l'assemblée de s'écrier: Oui, tous au roi, et rien qu'au roi! » Et bientôt, gardes-nationaux, gendarmes, magistrats, culbutés et chassés hors de l'église, s'enfuient et se dispersent. L'homme qui s'était mis ainsi en avant devait, en effet, au roi cette vie qu'il voulait dévouer à sa cause, car c'était *Jean Chouan*, le contrebandier. Dès qu'il eut parlé, l'insurrection eut un chef, et les insurgés un nom. Ce chef, on ne le choisit pas; il sembla à tous qu'en se mettant en avant, il n'eût fait que prendre sa place. On trouva tout naturel de recevoir ses ordres, comme lui trouva tout simple de les donner.

Ce premier *chouan*, donna tant qu'il vécut l'exemple d'une modération que presque tous les héros Vendéens ont conservée en présence des excès auxquels se livraient leurs ennemis : il ne fit pas une seule fois passer un prisonnier par les armes (on sait assez que les *bleus* fusillaient les leurs...); ces exécutions n'eurent lieu que lorsqu'il ne put les empêcher, et lui-même pardonna jusqu'à trois fois de suite au vaincu qui avait autant de fois trahi ses sermens, rappelant ainsi par son exemple cette leçon sublime donnée jadis par un autre héros catholique à celui qui avait voulu le tuer : « *Votre religion vous excite à m'assassiner, la mienne m'ordonne de vous faire grâce!* »

HISTOIRE DE TOUTES LES VILLES DE FRANCE,

Par J.-F. Daniélo.

Presque tous les journaux de la province proclament à l'envi la propension actuelle aux études historiques; les guides de l'opinion publique ont senti avec raison que les élémens les plus propices à donner au peuple une éducation salutaire se trouvaient principalement dans l'examen approfondi des annales, de la patrie, et que l'histoire convenablement étudiée présentait presque toujours aux méditations du philosophe une source inépuisable d'observations utiles ou de rapprochemens étonnans. Une grande leçon morale résulte ordinairement des faits qui se sont accomplis dans une époque, et le premier emploi du loisir et de la réflexion parmi les hommes a été dirigé sagement à en scruter sérieusement les causes et les conséquences. En effet, depuis les siècles les plus reculés, l'histoire raconte le bien comme le mal, elle fait connaître les faits qui caractérisent les croyances, les mœurs, la disposition des esprits divers; dans tous les temps, ne s'est-il pas rencontré des historiens qui ont fouillé les archives du passé pour l'enseignement du présent, et qui ont combattu avec constance et désintéressement l'ignorance et l'esprit de parti des sociétés avec lesquelles ils vivaient; aussi, lorsque les révolutions ont rendu l'histoire individuelle si urgente et si agréable, on ne saurait trop encourager ces études sérieuses qui coûtent tant de peine et rapportent si peu de gloire.

Si l'on veut connaître enfin notre ancienne patrie, il en faut recom-

poser le tableau général avec les tableaux particuliers des provinces. » Cette observation de l'illustre auteur *des études historiques*, a été méditée avec succès par M. Daniélo, son élève, qui s'applaudissant des progrès que fait chaque jour en France le goût de l'histoire des localités, a pensé justement que ce genre d'études agrandissait le cercle de l'histoire générale du pays, et que l'examen de chaque ville aidait bientôt à remonter avec plus de facilité à l'immense chaîne des événemens principaux du royaume.

M. Daniélo a rempli dignement ses promesses.

Ses *explications nécessaires* sur le genre spécial de sa gigantesque entreprise sont exposées avec une noble indépendance et un ton parfait des convenances à l'égard d'une composition rivale. Son histoire de toutes les villes de France est moins archéologique, que politique, religieuse, municipale, commerciale, sociale en un mot; non que l'auteur néglige en rien ni l'art, ni ses monumens; mais dans sa *nouvelle description* de notre belle France, il recherche avec une attention scrupuleuse tous les souvenirs précieux à conserver, soit des monumens qui disparaissent tour à tour de notre sol, soit des franchises municipales qui formaient jadis la base de la liberté et de la félicité de nos aïeux; après la narration des faits, vient la mention exacte de toutes les notabilités qui ont droit, n'importe à quel titre, à la reconnaissance de la cité; et certes il est beau de voir ainsi chaque ville de nos provinces s'interroger en quelque sorte elle-même et recueillir toutes ses gloires et ses traditions avantageuses.

L'œuvre de M. Daniélo appartient à la pure et libérale école du *génie du christianisme;* on y lit parfois des doléances sur l'art qui tombe et la poésie qui s'en va; mais l'on est convaincu que loin de s'en aller de plus en plus en décadence, les idées religieuses reviennent et se relèvent avec une paisible majesté.

« C'est en province surtout que la religion est encore vivante, s'écrie avec conviction M. Daniélo, et peut bien se vanter d'avoir quelques partisans et quelque puissance. Mais en supposant ce qui n'est pas, que la religion parût muette et immobile aujourd'hui, qu'en pourrait-on conclure? Elle sommeille peut-être comme la jeune fille de l'Évangile, mais elle n'est pas morte; car ne sait-on pas que c'est du tombeau que le Christ, son fondateur, est sorti glorieux et triomphant, qu'il a conquis le monde et qu'il a gagné les cieux. »

Cette belle remarque suffira pour faire apprécier les principes de l'auteur.

M. Daniélo commence avec raison par le nord, parce que cette partie de notre histoire est celle qui est la moins connue, et cependant la plus intéressante; en écrivant l'histoire de Reims, il a dû parler nécessairement de toutes les villes qui composaient jadis la vieille Belgique, parce qu'elles eurent toutes une origine gauloise. La division de la Morinie est exacte et rationnelle. « Quoique les Morins eussent des établissemens et des colonies au-delà du détroit, il n'est pas prouvé qu'ils eussent des villes dans leur patrie.... Nulle part il n'est parlé du roi de la Morinie. » Nous partageons entièrement cette opinion, et nous croyons que l'on parviendra difficilement à nous exposer l'état topographique de *l'oppidum* de l'ancienne cité des Morins avant la domination romaine. Au reste, on l'a répété, la question des origines est le champ des systèmes et des conjectures, et il ne faut pas s'y aventurer trop avant. Les Morins représentés sur le bouclier d'Énée, *extremi hominum*, ne pouvaient être selon l'auteur que les Morins d'outre-mer, les Morins émigrés; jusqu'à présent les antiquaires ne l'ont pas tout-à-fait entendu ainsi. Tous ceux qui ont quelque

connaissance de l'histoire de leur pays et qui ont fait de la terre natale, l'objet principal de leurs constantes amours, reliront avec satisfaction et fruit *la description de la Gaule Belgique*, le dénombrement des nations qui en faisaient partie, les mœurs et les usages de ses habitans; ils se retrouveront avec un nouveau charme sur les bords de l'immortel *Port Itius*, et dans l'enceinte instructive de la puissante capitale de la Morinie.

L'état des Druides après la soumission des Gaules, et le triomphe de la religion chrétienne sur leurs doctrines, est présenté sous le véritable point de vue social de l'époque; l'assertion vulgaire par laquelle il est dit que les Gaulois n'écrivaient rien est réputée fausse; M. Daniélo est le premier à proclamer peut-être, et il s'en félicite, qu'avant l'arrivée des Romains il n'y avait pas d'esclaves proprement dits dans les Gaules. Les archives du nord de la France sont restées enfouies, dit-il, dans les auteurs anciens et dans les ouvrages de quelques écrivains modernes de mérite, mais tout aussi peu connus, aussi peu recherchés que les romans de ses trouvères. Personne encore, il faut en convenir, à l'exception de M. *Arthur Dinaux*, pour le Cambrésis, n'a donné l'histoire des ouvrages de ces infatigables rivaux des troubadours dans le moyen âge, mais les *archives du Nord* ont déjà répandu des rayons éclatans sur les annales presqu'oubliées de cette contrée. Oui, la nation gauloise est la plus ancienne, la plus audacieuse et la plus épique des nations guerrières; et l'ouvrage de M. Daniélo lui rendra sous tous les rapports la justice qu'elle mérite; nous posséderons enfin le résumé des véritables annales de notre patrie. Nous saurons par l'explication développée des franchises municipales quel a été aux divers siècles le sort du peuple, qu'on ne saurait désormais trop prendre en considération. « Le monde est vide depuis les Romains! » s'écriait emphatiquement le frénétique *Saint-Just*. Nous apprendrons par le récit véridique des faits et gestes de nos aïeux combien est fausse cette assertion d'une cruelle philosophie; rien n'est omis de ce qui peut réchauffer la gloire et l'honneur du nom français. L'auteur se recommande au reste avec la modestie la plus louable à toutes les personnes et à toutes les sociétés savantes qui se trouvent actuellement en si grand nombre dans toutes les villes de France. A une époque où l'on doit savoir gré à chacun de ses efforts particuliers pour l'intérêt général, où les notions fondamentales de l'histoire se répandent même jusque dans les classes pauvres, plus éclairées et moins dociles aux abus, on tiendra compte à un des principaux disciples du plus grand écrivain de ce siècle de ses fatigues et de ses dépenses? Le pays auquel il consacre les plus belles années de sa vie secondera ses généreux efforts. H. Piers.

— *Deux nouvelles du Berry par un maître d'études.* La prose du maître d'études de Bourges peut donner cordialement la main à la poésie de MM. Viennet et Groult de Tourlaville, dont les œuvres complètes se trouvent *aux bureaux du Charivari*, elle est aussi riche de pensées et aussi noble d'expression. L'auteur, non content de ces premiers essais, nous menace de sa plume, en annonçant deux ou trois nouvelles œuvres compactes de sa façon. Au reste, il est, ainsi que les deux estimables écrivains cités ci-dessus, anti-romantique et *prétrophobe*.

— Il vient de paraître chez le libraire Tenon, place St-André-des-Arts, n° 11, un nouvel ouvrage de M. Cyprien Desmarais; il a pour titre : *De la Littérature française au dix-neuvième siècle, considérée dans ses rapports avec les progrès de la civilisation et de l'esprit national.* 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr. Nous regrettons de ne pouvoir aujourd'hui rendre compte de ce livre éminemment national que nous recommandons à tous les lecteurs.

Paris, le 1er Octobre 1833. Jules FORFELIER, Secr.

Galerie de la Jeune France

HENRI DE LAROCHEJACQUELEIN

Octobre 1833.

Décidément on veut nous faire une guerre à mort, en voulant nous assujétir à des formalités dont la loi nous *dispense formellement* : nous avons encore été arrêtés. Cependant la septième livraison a dû parvenir en province, ce nouvel acte arbitraire n'ayant pu porter que sur un numéro. Une consultation délibérée à Paris par les premiers avocats du barreau déclare ces *deux saisies illégales et arbitraires, et n'ayant d'autre but que de paralyser, par la violence, le succès extraordinaire de l'Écho de la Jeune France.* » La justice est saisie de l'affaire.

La Société de la Jeune France ne considérant pas son œuvre comme complétée par la publication d'un journal qui ne paraît qu'une fois par mois, le comité de Paris a formé une commission de cinq de ses membres, chargés de préparer un travail qui doit jeter l'éclat de toutes les lumières sur les quarante années qui viennent de s'écouler. Ce travail, fait dans l'intérêt de la France chrétienne, est destiné au peuple, il paraîtra par livraison au prix de six liards pour Paris, deux sous pour les provinces. Les sociétaires qui se chargeront de recevoir et placer à leurs frais cinquante exemplaires ne paieront que le prix de Paris.

Cet ouvrage, qui sera orné de plus de quarante gravures, représentant les sujets les plus propres à faire impression sur l'esprit des populations, atteiedra le double but que doivent se proposer les vrais philosophes et les bons législateurs.

Tous les catholiques sont appelés à concourir à sa propagation; il faut qu'il pénètre dans les châteaux comme dans toutes les chaumières de France. Il s'agit d'élever un monument impérissable à la gloire des héros morts pour la *religion*, la *monarchie* et la *liberté*.

Nos amis comprendront l'importance de cette publication, à une époque dont l'esprit tend à dégénérer l'espèce humaine et à nous ramener à l'état primitif des barbares civilisés par le christianisme.

Le *Prospectus* sera tiré à 150,000, et la première livraison à 40,000 exemplaires.

A NOS FRÈRES.

Nous ne savons comment exprimer nos remerciemens aux témoignages de sympathie que nous recevons continuellement, de tous les points du pays des *jeunes France* qui ont eu avis des saisies dont nous avons été frappés ; d'autres nous font part de leur enthousiasme pour l'entreprise de la *Société*. Ceux-ci, jaloux de partager nos travaux, nous adressent une foule d'essais, qui révèlent autant de jeunes talens ; ceux-là rivalisent d'ardeur, et recrutent avec un zèle infatigable de nouveaux membres ; chacun enfin apporte dans la balance le tribut de sa coopération.

Votre nombre étant trop grand pour pouvoir nous adresser à chacun en particulier, nous nous adressons à tous : à vous, jeune et savant clergé, l'espoir de la religion ; à vous, jeunes camarades, l'espoir de la patrie ; à vous tous qui portez dans vos ames le principe de toutes les gloires de la France à venir.

Merci, frères, merci ; vos paroles, l'expression de vos sentimens nous ont pénétrés, et nous en garderons un éternel souvenir.

Le retentissement de votre tribune a déjà dépassé les limites de la France; il s'étendra bientôt, il faut l'espérer, d'un bout du monde catholique à l'autre. Si nous parvenions à rallier toute la *jeune Europe* sous la bannière du Christ, quelle serait notre félicité ! Et si nous étions un jour à la tête de la régénération chrétienne, quelle belle destinée! que de gloire pour nous tous !

Courage ! à l'œuvre donc; et au moment où chacun de nous va reprendre ses travaux, qu'il se rappelle que « le plus noble usage qu'il puisse faire de ses vertus, c'est de les consacrer au gouvernement des peuples ; c'est la représentation fidèle, non pas en paroles, mais en actions, de toutes ces merveilles qui retentissent dans l'ombre des écoles. En effet, parmi les dogmes philosophiques, parmi ceux du moins que l'honneur de la justice avoue, il n'en est aucun qui n'ait été produit au grand jour; qui n'ait été réalisé par les législateurs des nations. D'où viennent tous ces exemples de piété filiale, de religion ? D'où viennent et le droit des gens, et ce qu'on nomme le droit civil ? et la justice, la foi, l'équité ? et la pudeur, la continence, la crainte de la honte, le désir de la gloire et de l'honneur? et cette force d'ame qui se déploie dans les travaux et les dangers ? nous les devons à ceux qui, trouvant ces vertus ébauchées par les leçons des sages, ont fait passer les unes dans les mœurs, et sanctionné les autres par les lois. »

Qu'il se rappelle « que si la plus noble ambition de l'homme est d'accroître l'héritage de l'homme; que si toutes ses pensées et toutes ses veilles ont pour but de rendre cette vie plus sûre et plus brillante ; que si c'est là l'inspiration, le vœu, le cri de la nature, il doit suivre cette route que les plus grands hommes lui ont tracée, et n'écouter point le signal qui voudrait même le faire revenir sur ses pas (1). »

Pour le Comité, J. F., s^re^.

SCIENCE.

DANGER ET INUTILITÉ DE L'ATHÉISME.

Il y a deux sortes d'athées bien distinctes : les premiers, conséquens dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, par conséquent point de différence essentielle entre le bien et le mal, que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. : les seconds sont les honnêtes gens de l'athéisme, les hypocrites de l'incrédulité. Absurdes personnages, qui, avec une douceur feinte, se porteraient à tous les excès, pour soutenir leur système ; ils vous appelleraient *mon frère*, en vous égorgeant ; les mots de morale et d'humanité sont incessamment dans leurs bouches : ils sont triplement méchans, car ils joignent aux vices de l'athée l'intolérance du sectaire et l'amour-propre de l'auteur.

(1) Cicéron.

Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur ni la vertu, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux : c'est ce qu'il convient d'examiner.

Si une chose doit être estimée en raison de son plus ou moins d'utilité, l'athéisme est bien méprisable, car il n'est bon à personne.

Parcourons la vie humaine; commençons par les pauvres et les infortunés, puisqu'ils font la majorité sur la terre. Eh bien, innombrable famille des misérables, est-ce à vous que l'athéisme est utile? Répondez. Quoi! pas une voix! pas une seule voix! J'entends un cantique d'espérance, et des soupirs qui montent vers le Seigneur! Ceux-ci croient: passons aux heureux.

Il nous semble que l'homme heureux n'a aucun intérêt à être athée. Il est si doux pour lui de songer que ses jours se prolongeront au-delà de la vie! Avec quel désespoir ne quitterait-il pas ce monde, s'il croyait se séparer pour toujours du bonheur! En vain tous les biens du siècle s'accumuleraient sur sa tête; ils ne serviraient qu'à lui rendre le néant plus affreux. Le riche peut aussi se tenir assuré que la religion augmentera ses plaisirs, en y mêlant une tendresse ineffable; son cœur ne s'endurcira point, il ne sera point rassasié par la jouissance, inévitable écueil des longues prospérités : la religion prévient la sécheresse de l'ame, c'est ce que voulait dire cette huile sainte, avec laquelle le christianisme consacrait la royauté, la jeunesse et la mort, pour les empêcher d'être stériles.

Le guerrier s'avance au combat. Sera-t-il athée, cet enfant de la gloire? Celui qui cherche une vie sans fin consentira-t-il à finir? Paraissez sur vos nues tonnantes, innombrables soldats, antiques légions de la patrie! Fameuses milices de la France, et maintenant milices du ciel, paraissez! Dites aux héros de notre âge, du haut de la cité sainte, que le brave n'est pas tout entier au tombeau, et qu'il reste après lui quelque chose de plus qu'une vaine renommée.

Les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion : Epaminondas, libérateur de sa patrie, passait pour le plus religieux des hommes; Xénophon, ce guerrier philosophe, était le modèle de la piété; Alexandre, éternel exemple des conquérans, se disait fils de Jupiter; chez les Romains, les anciens consuls de la République, Cincinnatus, Fabius, Papirius Cursor, Paul Émile, Scipion, ne mettaient leur espérance que dans la divinité du Capitole; Pompée marchait aux combats en invoquant l'assistance divine; César voulait descendre d'une race céleste; Caton, son rival, était convaincu de l'immortalité de l'ame; Brutus, son assassin, croyait aux puissances surnaturelles, et Auguste, son successeur, ne régna qu'au nom des dieux.

Parmi les nations modernes, était-ce un incrédule que ce fier Sicambre, vainqueur de Rome et des Gaules, qui, tombant aux pieds d'un prêtre, jetait les fondemens de l'empire français? Était-ce un incrédule que ce saint Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidèles? Duguesclin, dont le cercueil prenait des villes, Bayard, chevalier sans peur et sans reproches, le vieux connétable de Montmorency, qui disait son chapelet au milieu des camps, étaient-ils des hommes sans foi? O temps plus merveilleux encore, où Bossuet ramenait Turenne dans le sein de l'église! Enfin, de nos jours même et sous nos propres yeux, sont-ce des athées qui ont abaissé la cime des Pyrénées et des Alpes, effrayé le Rhin et le Danube, subjugué le Nil, fait trembler le Bosphore;

qui ont vaincu aux champs de Fleurus et d'Arcole, aux lignes de Weissembourg et aux pieds des pyramides, dans les vallées de Pampelune et dans les plaines de la Bavière; qui ont mis sous leur joug l'Allemagne et l'Italie, le Brabant et la Suisse, et les îles de la Batavie et les îles de la Grèce, Munich et Rome, Amsterdam et Malte, Mayence et le Caire? Sont-ce des athées qui ont gagné plus de soixante batailles rangées, et pris plus de cent forteresses; qui ont rendu vaine la coalition de huit grands empires, et fait trembler les souverains des Indes, derrière toutes les solitudes de l'Asie? Sont-ce des athées qui ont accompli tant de prodiges, ou bien des paysans *chrétiens*, qui avaient pratiqué toute leur vie les devoirs de la religion? On ne voit pas que tous ces grands esprits, qui ne pouvaient s'abaisser jusqu'à croire en Dieu, se souciassent beaucoup d'aller aux combats. Qu'il eût été beau pourtant de voir une armée d'incrédules aux prises avec ces Cosaques, qui pensent monter au ciel, en mourant sur le champ de bataille!

Il n'est point de caractère plus admirable que celui du héros chrétien: le peuple qu'il défend le regarde comme son père; il protége le laboureur et les moissons; il écarte les injustices: c'est un ange de la guerre, que Dieu envoie pour adoucir ce fléau. Les villes ouvrent leurs portes au seul bruit de sa justice, les remparts tombent devant ses vertus; il est l'amour du soldat et l'idole des nations; il mêle au courage du guerrier la charité évangélique; sa conversation touche et instruit, ses paroles ont une grâce de simplicité parfaite; on est étonné de trouver tant de douceur dans un homme accoutumé à vivre au milieu des périls: ainsi le miel se cache sous l'écorce d'un chêne qui a bravé tous les orages.

Concluons que, sous aucun rapport, l'athéisme n'est bon au guerrier.

Nous ne voyons pas qu'il soit plus utile dans les divers états de la nature que dans les conditions de la société. Si la morale porte tout entière sur le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, un père, un fils, des époux, n'ont aucun intérêt à être incrédules. Eh! comment, par exemple, concevoir qu'une femme puisse être athée? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Être le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au-delà d'une existence éphémère? Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à cette sorte d'attraits

La femme qui a naturellement l'instinct du mystère, qui prend plaisir à se voiler, qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses grâces et de sa pensée, qui peut être devinée mais non connue, qui comme mère et comme vierge est pleine de secrets, qui séduit surtout par son ignorance. qui fut formée pour la vertu et les sentimens les plus mystérieux, la pudeur et l'amour; cette femme, renonçant au doux instinct de son sexe, ira d'une main faible et téméraire chercher à soulever l'épais rideau qui couvre la Divinité! A qui pense-t-elle plaire par cet effort ridicule et sacrilége? Croit-elle, en joignant ses ridicules blasphèmes, et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa, et aux sophismes des Bayle, nous donner une grande idée de son génie? Sans doute elle n'a pas dessein de se choisir un époux: quel homme de bon sens voudrait s'associer une compagne impie?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs: elle passe ses jours, ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plai-

sirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vide, son ame creuse, l'ennui la dévore; elle n'a ni Dieu, ni soins domestiques, pour remplir l'abîme de ses momens.

Le jour vengeur approche; le Temps arrive, menant la Vieillesse par la main. Le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil du logis de la femme incrédule; elle l'aperçoit, et pousse un cri. Mais qui peut entendre sa voix? Est-ce un époux? il n'y en a plus pour elle. Depuis long-temps il s'est éloigné du théâtre de son déshonneur. Sont-ce des enfans? perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère? Si elle regarde dans le passé, elle n'aperçoit qu'un désert où ses vertus n'ont point laissé de traces. Pour la première fois, sa triste pensée se tourne vers le ciel; elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile! la dernière punition de l'athéisme dans ce monde est de désirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand, au bout de sa carrière, on reconnaît les mensonges d'une fausse philosophie; quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort, on voudrait revenir à Dieu, et il n'est plus temps : l'esprit, abruti par l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se retirent à la fois! Elle meurt cette femme, elle expire entre les bras d'une garde payée, ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours. Un chétif cercueil renferme toute l'infortunée : on ne voit à ses funérailles, ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs; digne cortége qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement un fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi; il s'étonne de l'abandon de cette bière, et demande le nom du mort à ceux qui vont jeter aux vers le cadavre qui leur fut promis par la femme athée.

Que différent est le sort de la femme religieuse! Ses jours sont environnés de joie, sa vie est pleine d'amour : son époux, ses enfans, ses domestiques la respectent et la chérissent : tous reposent en elle avec une aveugle confiance, parce qu'ils croient fermement à la fidélité de celle qui est fidèle à son Dieu. La foi de cette chrétienne se fortifie par son bonheur, et son bonheur par sa foi : elle croit en Dieu, parce qu'elle est heureuse, et elle est heureuse, parce qu'elle croit en Dieu.

Il suffit qu'une mère voie sourire son enfant, pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême. La bonté de la Providence se montre tout entière dans le berceau de l'homme. Quels accords touchans! ne seraient ils que les effets d'une insensible matière? L'enfant naît, la mamelle est pleine; la bouche du jeune convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel : il croît, le lait devient plus nourrissant; on le sèvre, la merveilleuse fontaine tarit. Cette femme si faible a tout à coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues que ne pourrait supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avait jamais eue? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser! ses soins semblent être le fruit de l'expérience de toute sa vie; et cependant c'est là son premier-né! Le moindre bruit épouvantait la vierge : où sont les armées, les foudres, les périls, qui feront pâlir la mère? Jadis il fallait à cette femme une nourriture délicate, une

couche molle ; le moindre souffle de l'air l'incommodait : à présent un pain grossier, une poignée de paille, la pluie et les vents ne lui importent guère, tandis qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

Tout étant ainsi, il faudrait être bien obstiné pour ne pas embrasser le parti où non-seulement la raison trouve le plus grand nombre de preuves, mais où la morale, le bonheur, l'espérance, l'instinct même et tous les désirs de l'ame nous portent naturellement ; car s'il était vrai, comme il est faux, que l'esprit tînt la balance égale entre Dieu et l'athéisme, encore est-il certain qu'elle pencherait beaucoup du côté du premier : outre la moitié de sa raison, l'homme met de plus dans le bassin de Dieu, tout le poids de son cœur.

On sera tout à-fait convaincu de cette vérité, si l'on examine la manière dont l'athéisme et la religion procèdent dans leurs démonstrations.

La religion ne se sert que de preuves générales ; elle ne juge que sur l'ordonnance des cieux, sur les lois de l'univers ; elle ne voit que les grâces de la nature, les instincts charmans des animaux, et leurs convenances avec l'homme.

L'athéisme ne vous apporte que de honteuses exceptions ; il n'aperçoit que des désordres, des marais, des volcans, des bêtes nuisibles ; et comme s'il cherchait à se cacher dans la boue, il interroge les reptiles et les insectes, pour lui fournir des preuves contre Dieu.

La religion ne parle que de la grandeur et de la beauté de l'homme :

L'athéisme a toujours la lèpre et la peste à vous offrir.

La religion tire ses raisons de la sensibilité de l'ame, des plus doux attachemens de la vie, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle :

L'athéisme réduit tout à l'instinct de la bête ; et, pour premier argument de son système, il vous étale un cœur que rien ne peut toucher.

Enfin, dans le culte du chrétien, on nous assure que nos maux auront un terme ; on nous console, on essuie nos pleurs, on nous promet une autre vie :

Dans le culte de l'athée, les douleurs humaines font fumer l'encens, la mort est le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité.

CHATEAUBRIAND.

DROITS DU PRÊTRE.

(1er ARTICLE.)

Que dirait-on de la conduite de cet homme qui, devenu vainqueur des *préjugés*, et maître d'un empire au travers le sang et les ruines, promulguant, à son titre de philosophe émancipateur des peuples et ennemi des tyrans, une constitution qui donnerait à tous les citoyens le droit de parvenir aux emplois publics, de voter dans les assemblées électorales, et d'être éligibles en remplissant les conditions voulues par la loi, néanmoins exclurait de cette liberté des hommes capables de satisfaire les exigences morales et pécuniaires imposées ?

Ne dirait-on pas que ce vainqueur commet une injustice ? Et si l'on ajoutait : Ces hommes sont issus d'une famille qui jadis a rendu les plus

grands services à l'état, et qui fut illustre et puissante, car elle tint durant des siècles les rênes du gouvernement, le roi philosophe est arrivé au pouvoir sur les cadavres des nombreux enfans de cette famille ; mais il y a quarante années que le sang et les morts ont disparu ; les enfans de cette famille ne doivent pas être responsables des fautes de leurs pères, si leurs pères ont commis des fautes.

Ne serait-il pas juste alors de s'écrier : Cet homme ne mérite point de donner des lois, puisqu'il se laisse dominer par ses haines personnelles contre les rejetons d'une race qui combattit long-temps son ambition.

Ce roi libéral n'est qu'un tyran, puisque sous le nom d'émancipateur, il forge des chaînes à ces descendans d'une famille qui, autrefois, a servi l'état; il est indigne du titre de philosophe, puisqu'il ne sait pas pardonner les injures; enfin, ce conquérant n'est qu'un usurpateur, qui croit sa cause mauvaise et son empire chancelant, puisqu'il prend ombrage de ces hommes qui rappellent les anciens et glorieux souvenirs de la patrie! il craint donc leur éloquence et leurs lumières, puisqu'il leur ferme tout accès au maniement des affaires.

Eh bien! pareille chose se passe de nos jours, dans le pays le plus libre du monde. Et, inconséquence des inconséquences! les hommes mêmes qui jetteraient la pierre au tyran dont je parle, et qui embrasseraient la cause de l'esclave, révoqueraient leur indignation contre le premier, et feraient taire leur sympathie pour le second, s'ils savaient le véritable nom du vainqueur et celui du vaincu.

Sans poursuivre plus loin l'allégorie, je vais dire les noms de l'un et de l'autre : le vaincu, c'est le clergé; le vainqueur, c'est le philosophisme. Le premier peut compter pour ses titres... dix-huit siècles d'origine.

De générations en générations, il a le plus travaillé à l'ordre social, car c'est lui qui, creusant des issues à l'écoulement des barbares, a posé les bases de l'édifice des états modernes.

C'est lui qui a défriché les forêts, les landes et les marais de l'Europe.

C'est lui qui a conduit l'occident sur l'orient, afin d'opérer par ce choc colossal la fusion civilisatrice de l'humanité dans ces deux mondes.

C'est lui qui a préparé les brisures du joug féodal.

C'est lui qui, servant de médiateur entre les nations opprimées et les rois oppresseurs, a ouvert des asiles aux souffrances du corps, et un refuge sacré aux douleurs de l'ame.

C'est lui qui épouvantait le crime des puissans avec les foudres du remords.

C'est lui qui, pâlissant dans ses veilles sur les mystères de la science, alluma le flambeau des arts dans les ténèbres de la barbarie.

C'est lui enfin qui a été, non-seulement le fondateur de tous ces monumens d'architecture qui sont des merveilles, mais aussi le fondateur des chartes, des franchises, des constitutions, des libertés modernes!

Telle est, en deux mots, l'origine et l'histoire du vaincu.

Maintenant, examinons l'origine du vainqueur; certes, elle ne se perd pas dans la nuit des temps; il n'y a pas même un siècle que ce philosophisme est né!

Le père du vaincu s'appelait Jésus-Christ, qui mourut crucifié, victime de son amour pour le bonheur des hommes.

Le père du vainqueur s'appelait Voltaire.

Le premier prêchait l'union, la fraternité des hommes, la charité du

prochain, le pardon des injures, et il recommandait de rendre le bien pour le mal.

Le second écrivait des tragédies, des comédies, des contes en vers et en prose; et, fulminant contre l'abus des grandeurs du monde, il les cumulait : ce philosophe ne pardonnait point à ses ennemis, car il les calomniait et les haïssait à la mort : ce philantrope mourut dans les richesses, et il ne légua pas une seule petite parcelle de son immense fortune aux pauvres, ni à des établissemens de bienfaisance.

La doctrine du chrétien, malgré l'erreur de ceux qui s'imaginent qu'un principe meurt comme un corps, après dix-sept siècles d'un enfantement prodigieux de bonnes œuvres et de grands hommes, produisit encore *Fénelon* et *Vincent de Paul.*

La doctrine du philosophe, de déductions en déductions logiques, du déïsme à l'athéisme, après seulement quelques années d'essai, produisit... *Marat* et *Robespierre.*

Le Christ, pour régénérer le monde, enseigna la paix et la tolérance.

Le philosophisme entreprit la régénération française par le procédé des échafauds.

C'est ainsi qu'il mutila les trois piliers de l'ordre social, le trône, l'autel, et la noblesse; car il accusait ces trois classes d'être ennemies du peuple et de ses libertés.

Pourtant, ô philosophisme! lorsque les chrétiens devinrent les apôtres de la civilisation, ils eurent aussi contre eux des empereurs, des chevaliers, des sénateurs, des ministres, des dieux; et ils pouvaient leur reprocher d'être les oppresseurs du genre humain; cependant, ils n'employèrent ni le feu, ni le fer, pour chasser le paganisme du trône, du temple, de l'armée et de la tribune! (Mais quelles que soient les fautes des uns et les crimes des autres, bientôt un demi-siècle séparera la France de cet abîme de calamités.)

Vainqueur du clergé, le philosophisme a tout ébranlé, s'il n'a point encore tout démoli. Après quelques phases de vicissitudes, il a enfin repris pour lui seul le gouvernement des affaires publiques, grâce à un éclat révolutionnaire qui fut, selon les uns, une explosion sublime de trois jours; mais, selon les autres, le résultat des complots attisés durant quinze ans par les soufflets de la presse dans les souterrains de l'hypocrisie.

Toutefois, les disciples de ce philosophisme ont crié : Liberté pour tout le monde! Tous les Français, quels que soient leurs titres et leurs rangs, sont égaux devant la loi! Tous les Français jouiront des droits civils, et par conséquent des droits politiques, en remplissant les exigences de la loi! Tous les citoyens jouiront des libertés constitutionnelles; oui, tous sauf un seul!

Mais qu'est-il donc cet homme pour mériter ce bannissement moral des droits de la nation? est-il étranger? non; et d'ailleurs, un étranger peut se faire naturaliser. Est-ce un interdit? un faussaire? un voleur? un forçat? un individu mort civilement? non; cet homme est honnête, doué de raison, plein de probité et d'honneur.

— Pour quel délit, ou pour quel crime se trouve-t-il donc exclu du bénéfice de la loi?..... C'est un PRÊTRE!

Mais cet être exilé de la chose publique ne peut-il pas dire au philosophe, qui la possède et la manie à sa guise : — quel mal ai-je fait? Pourquoi me priver des droits accordés aux autres citoyens? ne suis-je pas né sur le sol de la France? n'ai-je pas comme tous mes frères, un cœur, une ame!

— Non ! tu dois vivre en îlote ! rends grâce à ma clémence qui a daigné tolérer encore l'existence de ton ordre sur la ruine des autres. — Mais, suis-je donc un lépreux ! — Tu es pire ! Car ta parole ressemble à un souffle empoisonné qui sème la superstition dans les esprits ! Être inutile, et même nuisible à la société, assez long-temps tu t'es engraissé de ses sueurs ! — Mes sueurs ! elles ont été fécondes à la société ; je l'ai prise au lange avec une sollicitude paternelle, et j'ai baptisé son berceau ; puis, à mesure qu'elle grandissait, je l'ai soutenue dans sa marche ; les sciences qui l'ont éclairée, les arts qui ont contribué à son bien-être, elle me les doit ; l'or que je recevais d'une main, je le répandais de l'autre, et il devenait une semence de blé pour le pauvre, ou un germe de merveilles pour les beaux-arts !

— Tu n'es plus le maître ! réjouis-toi de ce que je veux bien te laisser encore le pain et l'eau ; tu nageais dans l'or et dans la soie ; tu étais fier et tu éclaboussais la foule. — Eh bien ! oui, j'ai été riche, et je suis pauvre ; oui j'ai été en splendeur jusqu'à m'asseoir sur la première marche des trônes ; mais ayant perdu tous ces honneurs, toutes ces puissances, je me suis résigné, en disant : « Le Seigneur m'avait donné toutes ces choses, il me les a ôtées, que son saint nom soit béni ! » Puis, je suis redescendu dans la foule pour y redevenir ce que j'étais dans mon principe, le consolateur des malades et des affligés ; car, tandis que vous inventez, ou plutôt que vous ressuscitez de brillantes théories sur l'amélioration des destinées humaines, vous ignorez peut-être le véritable remède des douleurs et des plaies sociales. — C'est toi qui ignores ce remède, et, non content de ton ignorance pour toi-même, tu la communiques aux esprits faibles, tu les aveugles et tu les fanatises !

— Si nous comparions nos œuvres et les résultats de nos destinées, la balance ne pencherait-elle pas de mon côté ? car vos principes conduisent au doute, du doute à l'incrédulité, de l'incrédulité au vice ; et, du vice au crime il n'y a qu'un pas. Un homme imbu de vos sophismes rompt tous les liens qui l'attachent aux devoirs sociaux ; il se matérialise, et ravale ainsi tout ce qu'il y a de plus noble et de plus sacré à la condition de la brute ; le fils ne tient pas plus à son père, et le père à son fils, que les animaux entre eux ; l'enthousiasme des grandes choses s'anéantit ; l'individu n'a plus que l'amour de lui-même, et il perd celui de la famille et de la patrie ; car à quoi bon s'intéresser à tout ce qui durera plus long-temps que nous, et pourquoi sacrifier au bien-être général son cœur et ses pensées, si l'horizon de l'avenir se borne à celui de cette vie éphémère ? si, au delà de ce monde injuste et aveugle, il n'y a pas une rémunération pour la vertu oubliée, pour le génie méconnu ou persécuté ?

Voilà, en abrégé, ce que je puis vous dire sur l'ordre social ; ma doctrine n'en est-elle pas plus le soutien que la vôtre ?

Et pour l'intérêt particulier des familles, que faites-vous ? Vous ne sauriez augmenter le bien-être matériel, puisque les conséquences de votre principe sont l'égoïsme ; puisque les preuves de cet égoïsme peuvent être prises dans toutes les actions des hommes qui suivent votre doctrine, et qui font consister uniquement la vertu et le bonheur dans les richesses. Impuissans pour le bien-être physique, que faites-vous pour le bien-être moral ?

De toutes parts il y a prostration, désenchantement ; les imaginations sont flétries, les ames étiolées ; il n'est pas jusqu'à l'adolescent sorti des bancs de l'école, qui, ayant sucé votre esprit de doute et d'incrédulité, ne se jette, pour s'étourdir, dans la débauche ou dans le suicide.

Et, en admettant qu'il y ait des hommes que leur fortune peut aider à

souffrir la vie, même avec le ver rongeur de votre scepticisme, ignorez-vous qu'il existe une foule de malheureux, forcés de gagner leur pain à la sueur de leur front, et qui ne possèdent, hélas! que l'espérance d'une autre vie pour supporter le poids et les amertumes de la terre? Le nombre de ces hommes dépasse celui des philosophes; ces hommes ont comme vous des passions, et des passions d'autant plus impétueuses qu'ils sont robustes dans leurs misères, tandis que vous vous énervez dans les plaisirs des villes. Croyez-vous que, s'ils ne respectaient plus Dieu, ces infortunés vous respecteraient vous-mêmes? Croyez-vous que, s'ils ne craignaient plus le remords de la conscience, ces êtres qui sont tristes et qui ont faim n'envahiraient pas votre maison, qui est riche et pleine de joies? N'auriez-vous pas à craindre que le manœuvre ne vous dise : « Labourez les champs vous-mêmes! A mon tour d'être le maître; à votre tour de me nourrir! »

Eh bien! tandis que vous me dédaignez et que vous me lancez l'anathème, j'éteins mystérieusement la torche qui incendierait votre maison; j'arrête le bras qui volerait votre or, et qui, pour vous voler, vous assassinerait.

Et comment viens-je à bout de rendre le tigre doux comme l'agneau, de refréner les convoitises de la passion, de faire perdre au pauvre l'envie de vos richesses?

En le civilisant avec les paroles de l'Évangile, ce code divin, auprès duquel tous vos livres ne sont que de la vanité et du néant! l'Évangile, cette source toujours pure et toujours féconde, où vos devanciers ont dérobé le petit nombre de ces paillettes d'or qui sont clairsemées dans les alliages de toute votre philosophie!

J. B. Leclère.

HISTOIRE.

HENRI DE LAROCHEJAQUELEIN (1).

La France n'a rien à envier à l'antiquité; son sol, fertile en gloires, n'attend qu'un Plutarque qui prête la sublime naïveté de ses récits à tant de grands caractères et de vies illustres. Ces quarante dernières années surtout ont été fécondes, et il semble que le ciel ait voulu nous payer en grandeur les félicités qu'il nous refusait. Chez aucun peuple et dans aucun siècle, on ne vit une telle richesse de personnages célèbres, la France, livrée à des convulsions terribles, et remuée jusque dans ses fondemens, se montra parée des plus sublimes vertus et des plus vastes intelligences, comme ces terres voisines du Vésuve, qui étalent les miracles d'une végétation prodigieuse à quelques pas du cratère d'un volcan.

Mais, parmi toutes ces vies illustres, semées avec tant de prodigalité sur une seule nation et durant le laps si court d'un demi-siècle, il nous sera permis, sans rien ôter à la gloire de la révolution et de l'empire, de nous arrêter à l'une de ces renommées sans reproches, qui, fidèles aux vieilles croyances de la France, ont été acquises au service de notre antique

(1) Au moment où nous écrivions ces pages, un autre Larochejaquelein succombait sur un champ de bataille à la fleur de son âge. On meurt vite dans cette noble race; cependant l'on vit assez pour la gloire.

royauté, et dorment aujourd'hui sous la garde de la croix. Les prospérités du parti vainqueur ne manqueront jamais de courtisans ni d'historiens; nous n'en augmenterons pas le nombre. Il nous a semblé à la fois plus digne et plus utile de demander des enseignemens aux loyales et chrétiennes vertus de la Vendée. Puisse le souvenir de sa gloire passée consoler cette terre héroïque dans ses nouvelles infortunes! La vie de Henri de Larochejaquelein, que nous allons retracer, appartient d'abord à la province qu'il défendit; ensuite à la France, qu'il honore. Cette noble France peut se rendre ce singulier témoignage devant le tribunal de la postérité, que, lorsque l'Europe tout entière reculait devant la révolution française, il ne fut donné qu'à une province française de lui résister et de tenir la balance indécise. Dans ce temps où le pays avait deux drapeaux, le courage national suffit à les défrayer l'un et l'autre de gloire. Quelque bannière qu'on envisage, on trouve qu'elle plane sur des héros, et dans ces jours où la France royale et la France républicaine, descendues en champ clos, poursuivaient leur sanglant duel, la victoire semblait s'être faite française, hésitant entre la révolution et la Vendée, tour à tour triomphantes, et ne se tournant jamais vers l'Europe vaincue.

Henri de Larochejaquelein naquit le 30 août 1772, près de Châtillon, dans la province de Poitou. Il étudia à l'école militaire de Sorrèze, et fit ensuite partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Lors du licenciement de cette garde, tous les officiers qui la commandaient demeurèrent à Paris, par l'ordre de la cour, et Henri se trouva ainsi à cette funeste journée du 10 août, qui tua le roi dans Louis XVI, et ne laissa plus que l'homme à l'échafaud de la Convention. On a dit, non sans énergie, que le 10 août fut la veille du 21 janvier. Le mot est vrai: dès le premier jour, la couronne était à bas, il n'y avait plus qu'une tête à prendre. Ainsi s'ouvrait pour Henri cette longue carrière de combats qu'il devait soutenir contre la révolution; elle était venue lui jeter le gant jusque dans les Tuileries, Larochejaquelein le ramassa, et lui donna rendez-vous en Vendée.

Resté l'un des derniers au château, il s'échappa dans la nuit comme par miracle, et tenta vainement d'obtenir des passeports pour quitter Paris avec M. de Lescure, cette autre gloire des provinces de l'Ouest. La lâcheté d'un témoin qu'ils avaient amené à la municipalité faillit les perdre; cet homme, effrayé du péril qu'il courait, en trompant les autorités, se rétracta tout-à-coup. Le misérable ne savait pas de quelles illustres vies il était au moment de faire tort au champ de bataille, et les municipaux ne se doutaient point, non plus, que, dans la personne de ces deux hommes, si jeunes et si simples, c'était la victoire qui leur demandait des passeports pour se rendre en Vendée. Un signe de tête du secrétaire de la municipalité, et tout était dit; ces deux hautes destinées se noyaient dans le sang avant d'être accomplies; notre histoire comptait deux belles illustrations de moins, et la Vendée deux tombes; car c'est par des tombes que la Vendée compte toutes ses gloires. On aurait lu dans *le Moniteur* du lendemain que deux aristocrates du nom de Lescure et de Larochejaquelein avaient été exécutés en place de Grève, et le bourreau de la république n'aurait pas su quelle grande proie on lui avait amenée et combien de triomphes le fatal couteau tranchait dans leur germe. Mais la fortune de la Vendée prévalut, le secrétaire de la municipalité ne fit point ce signe qui perdait MM. Lescure et Henri, celui-là quitta Paris le jour même, et le second le suivit bientôt.

Henri passa les premiers temps de son séjour en Vendée au château de la Durbellière, dans la paroisse de Saint-Aubin de Baubigni. Il l'ha-

bitait seul, car toute sa famille avait émigré. Cet isolement, sa qualité d'ex-officier de la garde du roi, pouvaient faire craindre qu'on ne prît quelques mesures contre lui. M. de Lescure l'engagea à se rendre à Clisson, où l'on vivait assez tranquille. Le château était habité par des femmes et des personnes âgées ; madame de Lescure, qui venait d'y arriver, était au moment d'accoucher. Nous présenterons ici une observation à laquelle auraient dû songer ceux qui se sont faits les accusateurs officieux des provinces de l'Ouest, et qui ont représenté le soulèvement de ces contrées comme le résultat des machinations de la noblesse et du clergé et du fanatisme des paysans : c'est que l'insurrection de la Vendée ne fut point une insurrection gratuite, tentée sans provocation et sans motif. Paysan, noble et prêtre, attendirent que la persécution vînt les chercher. Le premier courage dont les Vendéens firent preuve fut le courage de la patience. Les gentilshommes, retirés dans leurs châteaux, ne songeaient qu'à se faire oublier, et les paysans ne demandaient que du repos. Mais lorsqu'on insulta la Vendée dans ses croyances, et qu'on voulut la violenter dans ses mœurs, lorsqu'elle eut compris que c'était un parti pris chez la Convention de l'écraser sous un niveau sanglant, les habitans des provinces de l'Ouest se soulevèrent pour défendre les deux intérêts les plus sacrés qui puissent mettre les armes aux mains d'un peuple, la religion et l'indépendance. Ce ne fut point des châteaux, ce fut des cabanes que partit le signal de cette guerre juste et honorable aux yeux des hommes, sainte aux yeux de Dieu; et le bâton de Cathelineau précéda sur le champ de bataille l'épée de Larochejaquelein. Dans ce temps où l'on parlait tant de liberté, il n'y avait qu'un lieu où l'on mourut pour la défendre : c'était la Vendée.

Lorsque Henri vint chercher une retraite au château de Clisson, pour y passer le petit nombre de jours tranquilles qui lui restaient encore avant d'entrer dans cette carrière de péril et de gloire qu'il était appelé à parcourir, il avait à peine atteint sa vingtième année. Madame de Lescure nous a donné de son jeune hôte, à cette époque, un portrait qu'il faut citer. « Henri de Larochejaquelein, dit-elle, était un jeune homme assez » timide, et qui avait peu vécu dans le monde. Ses manières et son lan- » gage laconique étaient remarquables par la simplicité et le naturel ; il » avait une physionomie douce et noble, ses yeux, malgré son air timide, » paraissaient vifs et animés; depuis, son regard devint fier et ardent. Il » avait une taille élevée et svelte, des cheveux blonds, un visage un peu » allongé; il excellait dans tous les exercices du corps, surtout à monter » à cheval. »

Les habitans de Clisson passèrent d'une manière assez calme l'hiver de 92 à 93; ce fut là qu'ils apprirent la condamnation et la mort de Louis XVI. MM. de La Rochejaquelein et de Lescure avaient chargé quelques amis de les avertir si l'on préparait un mouvement ou du moins un coup de main pour sauver le roi. Rien ne fut tenté; le régicide s'accomplit sans résistance, et Henri ne put donner que des larmes à cette royauté qu'il aurait voulu couvrir de son épée. Mais l'instant approchait où il devait au moins lui être permis de la venger sur les champs de bataille.

Ce fut dans le printemps de 93 que le soulèvement général du Bocage éclata. Le recrutement des 300,000 hommes en fut le signal; Challans, dans le Bas-Poitou, et Saint-Florent, en Anjou, furent les deux premiers points où l'insurrection prit de l'importance; nous ne redirons point les détails du commencement de cette révolte, ils sont dans toutes les me-

moires. On se souvient du voiturier Cathelineau, quittant le pain qu'il pétrissait pour aller battre les plus belles armées et les meilleurs généraux de la république, et de simple colporteur qu'il était, devenu tout à coup grand capitaine, devinant la guerre, et improvisant la victoire. Ces incroyables métamorphoses ne se rencontrent qu'en France, où le génie des armes court les rues comme tous les autres génies. Stofflet, Forêt, encore deux noms populaires, viennent à la suite de celui de Cathelineau; et puis le mouvement prenant, après Pâques, une extension nouvelle, l'insurrection vendéenne va frapper à la porte des châteaux; elle enrôle d'Elbée, Bonchamps et Charette.

Henri de Larochejaquelein était encore à Clisson, où l'on ignorait les événemens qui se passaient à quelques lieues de distance. Cependant les insurgés s'étant emparés des Herbiers, on apprit l'insurrection à Clisson, et les autorités de Bressuire commencèrent à exercer une surveillance active sur le château. Toutes les gardes nationales des environs étaient convoquées pour défendre la ville; le château contenait vingt-cinq hommes en état de porter les armes; l'ordre de marcher contre les insurgés ne pouvait donc manquer d'arriver bientôt. Les habitans se rassemblèrent pour adopter un parti. Henri, qui était le plus jeune, parla le premier: il dit vivement que jamais il ne prendrait les armes contre les paysans, et qu'il valait mieux périr. Tout le monde était bien d'avis que ce qu'il y avait de mieux à faire c'était de se réunir aux insurgés; mais outre qu'il était difficile de s'échapper, on ne savait pas d'une manière précise où l'on rencontrerait les bandes, qui ne faisaient que se montrer un moment sur divers points du pays. Pendant quelques jours Henri fut donc réduit à se cacher, car il avait été personnellement compromis par l'imprudence de son domestique.

Il faut dire la conversation qui le décida à tout risquer pour prendre une part active dans le soulèvement, cette scène d'une simplicité presque biblique donnera une idée de ce qui se passait alors sur presque tous les points de la Vendée.

Mademoiselle de Larochejaquelein avait envoyé un exprès pour savoir des nouvelles de son neveu. Cet exprès était un paysan des environs du château de Larochejaquelein. Après avoir donné de grands détails sur les succès de l'armée royaliste, après avoir raconté l'enthousiasme de toutes les paroisses voisines, qui se joignaient aux révoltés, le jeune gars se tourna vers Henri, qui était de la classe du tirage, et lui dit: « Monsieur, « on veut nous faire croire que vous irez dimanche tirer la milice à « Boismé: c'est-il bien possible, pendant que vos paysans se battent pour « ne pas tirer? venez avec nous, monsieur, tout le pays vous désire et « vous obéira. »

La réponse fut aussi simple et aussi laconique que la harangue. Henri déclara à l'instant au paysan qu'il le suivrait dès le soir même. Ainsi fut faite cette grande recrue.

Les adieux des deux parens ne se passèrent point sans larmes. Dès lors M. de Lescure voulait se jeter dans ces rangs où il devait trouver la mort d'un martyr et la gloire d'un grand général. Mais les prières de sa femme, les observations pleines de justesse de Henri l'en détournèrent. « Tes paysans ne sont pas révoltés comme les miens, disait Henri, je » vais aller examiner les choses de plus près; je verrai si cette guerre a » quelques chances de succès; dans ce cas, il sera temps de te décider. » Et puis, pensant que son départ pourrait compromettre les habitans du château, il se jeta dans les bras de M. de Lescure, et s'écria en l'embras-

sant : « Comptez sur moi : je viendrai vous délivrer. » Dans ce moment il se fit comme une révolution dans la physionomie de Henri de Larochejaquelein. Son génie venait de se révéler : il avait, en parlant, cet air fier et martial, ce regard d'aigle, que depuis il ne quitta plus. Sa grande ame semblait avoir l'instinct de sa destinée, et sentir le voisinage de la gloire.

Le soir, quand les domestiques furent couchés, Henri, armé d'un gros bâton et d'une paire de pistolets, partit avec son domestique et le guide. Son voyage fut périlleux et pénible; il parvint pourtant sain et sauf jusqu'à Saint-Aubin, chez sa tante. De là il se dirigea avec plusieurs jeunes gens des environs de Châtillon du côté de l'armée des insurgés d'Anjou, qui était alors vers Chollet et Chemillé. Ses premières armes ne furent point heureuses, il arriva pour être témoin d'une défaite qui fit reculer les royalistes jusqu'à Tiffauges. Bonchamps, d'Elbée, Cathelineau, Stofflet et les autres chefs, s'accordaient à dire que tout était perdu. On n'avait pas deux livres de poudre; l'armée était découragée; l'insurrection vendéenne semblait au moment d'être étouffée dans son berceau. Pénétré de douleur, Henri s'en revint seul à Saint-Aubin; lui aussi désespérait de la fortune de la Vendée. Les revers se succédaient; ce jour là même, les bleus, sortis de Bressuire, étaient venus jusqu'aux Aubiers, et avaient dissipé un rassemblement. Henri croyait que tout était fini, et qu'il n'y avait plus rien à faire, lorsque les paysans, apprenant son arrivée, vinrent le supplier de se mettre à leur tête, l'assurant que cela ranimerait tout le pays, et que le lendemain il aurait dix mille hommes.

Là, comme ailleurs, c'était l'armée qui venait frapper à la porte du général.

Henri ne balança point un seul moment, et se déclara chef du mouvement. La nuit tint la parole de la veille; les paroisses des Aubiers, de Nueil, de Saint-Aubin, des Echaubroignes, des Cerqueux, d'Izernay et d'autres encore, se soulevèrent à la fois. Dix mille hommes se trouvèrent au lieu du rendez-vous. Ces dix mille hommes n'avaient pour armes que des bâtons et des faulx. Un tacticien aurait souri de dédain à la vue d'une pareille troupe; mais les Vendéens avaient un arsenal auquel personne n'avait songé, c'étaient les rangs des républicains; ces hommes, simples, à demi-vêtus, mal armés, sans habitude de la guerre, devaient pourtant faire trembler la Convention, devant qui tremblait l'Europe entière. On avait à peine deux cents fusils, encore c'étaient de mauvais fusils de chasse. Henri découvrit soixante livres de poudre chez un maçon, qui en avait fait l'emplette pour faire sauter des rochers : ce fut un trésor.

Cependant le jour était arrivé, un grand jour que celui-là dans les annales vendéennes, car ce fut le jour de la première bataille de Larochejaquelein ! Il n'y a point un enfant dans le Bocage qui ne relève la tête et ne sente son cœur battre plus vite quand on répète devant lui les immortelles paroles que prononça Henri avant de donner le signal du départ à sa petite armée. Ce sont de ces mots au bout desquels il y a des victoires.

« Mes amis, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui : pour » moi, je ne suis qu'un enfant; mais par mon courage, je me montrerai » digne de vous commander. *Si j'avance, suivez-moi; si je recule,* » *tuez-moi; si je meurs, vengez-moi !* »

Pendant une année toute entière, la Vendée le suivit : avec quelle gloire! vous le savez, et quand elle s'arrêta, ce fut pour planter une

croix sur une tombe, où, dans ses mauvais jours, elle vient encore prier!

Mais qu'on se représente l'effet de cette harangue prononcée par un jeune homme de vingt ans, à figure si douce et si délicate, qu'on aurait dit celle d'une femme, au milieu de ces haies du Bocage, si pittoresques et si verdoyantes, au moment où le soleil se levant à l'horizon et éclairant de ses premiers rayons cette armée rustique, semblait une fidèle image de la gloire vendéenne qui allait se révéler à tous les yeux. L'enthousiasme fut universel, et de longues acclamations suivirent ce sublime ordre du jour. On allait partir, Henri demanda à déjeuner; pendant que les paysans cherchaient du pain blanc pour leur général, il prit un morceau de pain bis qu'il mangea avec eux. Ce n'était chez lui ni affectation, ni calcul; il rencontrait sans étude cette simplicité héroïque qui plaît tant au peuple et à l'armée.

Malgré tout leur zèle et toute leur confiance dans leur chef, les paysans n'étaient pas sans inquiétude. La plupart n'avaient pas vu le feu, d'autres venaient d'être témoins d'une défaite, presque tous manquaient d'armes.

Cependant la troupe arriva jusqu'aux Aubiers, que les bleus occupaient depuis la veille. Les paysans se répandent autour du village, marchant silencieusement derrière les haies; Henri, avec une douzaine de bons tireurs, se glisse dans un jardin assez près de l'endroit où est l'ennemi. Caché derrière la haie, il commence à tirer; à mesure qu'il tire, les paysans lui donnent des fusils chargés. Comme il était grand chasseur, presque tous ses coups portaient; il en tira près de deux cents, ainsi qu'un garde-chasse qui était près de lui. Ne croyez-vous pas lire un épisode des guerres de l'Amérique, et assister à une embuscade de Delawarres? Tel était le caractère naïf et pittoresque des guerres de Vendée. La tactique de la civilisation se trouva prise au dépourvu en face de cette simplicité historique, et l'instinct des armes vainquit la science militaire.

La suite est encore plus conforme à ce que nous lisons des pays primitifs.

Les républicains impatientés de perdre des hommes sans être attaqués en ligne, et même sans voir l'ennemi, font un mouvement pour se mettre en bataille sur une hauteur qui se trouvait derrière eux. Aussitôt Henri s'écrie : « Mes amis, les voyez-vous? les voilà qui s'enfuient! » Dans cet instant les paysans sautent de tous côtés par dessus les haies, en criant : *Vive le roi!* Les échos augmentent le bruit; les bleus, effrayés de cette attaque étrange, qui les enveloppait de toutes parts d'un réseau d'ennemis, prirent la fuite en désordre, abandonnant deux petites pièces de canon, leur seule artillerie.

Ainsi commença cette guerre de haies, qui coûta si cher aux républicains. La Vendée avait trouvé un allié auquel on n'avait pas songé; c'étaient ses bocages. Chaque buisson devenait pour elle un rideau derrière lequel se cachaient d'invisibles soldats. Les bleus craignirent bientôt les haies de la Vendée, comme, au siège de Syracuse, les Romains, suivant leurs historiens, s'enfuyaient au moindre bout de corde qu'ils apercevaient sur les murailles, disant qu'il y avait encore là quelque piège d'Archimède. Seulement, l'Archimède de la Vendée, c'était la nature.

Après la victoire des Aubiers, Henri pensa qu'avant tout il fallait tirer l'armée d'Anjou de la position désespérée où il l'avait laissée. Il courut toute une nuit pour rejoindre Cathelineau et les autres chefs, leur fit amener les canons et les munitions dont il s'était emparé. Les paroisses d'Anjou reprirent courage, l'armée se reforma, attaqua les bleus, les battit sur tous les points. Chollet, Chemillé, Vihiers, tout le pays qu'on

avait abandonné, fut repris. Tels furent les fruits de la première victoire de Larochejaquelein.

Mais le mouvement ne s'arrêta pas là; l'affaire des Aubiers avait jeté la consternation parmi les bleus. Quand ils apprirent que Larochejaquelein approchait, il fut impossible au général Quetineau de les engager à défendre Bressuire. La retraite s'effectua sans ordre. On abandonna à la fois la ville et le château, qui n'avait point été réparé depuis que Duguesclin l'avait emporté d'assaut sur les Anglais. Que dites-vous de ce hasard de fortune qui rapproche ainsi les noms de deux des plus illustres enfans de ces provinces au pied du château de Bressuire, célèbre jadis par la gloire du bon connétable, et alors par celle de ce vaillant jeune homme, qui n'eut besoin que d'une année pour conquérir son immortalité.

En entrant vainqueur à Bressuire, Henri tenait la parole qu'il avait donnée au château de Clisson, lors de son départ : il délivrait M. de Lescure et toute sa famille, retenus dans cette ville par les autorités républicaines. Au milieu d'une évacuation précipitée, personne n'avait songé à eux. Ils retournèrent à Clisson pour y attendre l'armée royaliste. Ce dut être un beau jour pour Henri de Larochejaquelein que celui où il se présenta, à la tête d'une armée victorieuse, à la porte de ce château de Clisson, d'où, peu de temps auparavant, il était parti en fugitif et en proscrit.

Alors commence cette suite de belles actions et de faits d'armes d'un héroïsme presque fabuleux, qui rendirent le courage de Henri célèbre dans un temps et dans une contrée où le courage était une vertu vulgaire.

Au passage du Thoué, Henri et M. de Lescure se précipitent au milieu de la mitraille et des balles sur le pont de Vrine; un officier et un seul paysan les suivent. Ces quatre hommes sautent le retranchement; alors les Vendéens s'ébranlent pour défendre leurs chefs, et le pont est emporté. Les vainqueurs et les vaincus arrivent presque en même temps à Thouars. La ville n'était enceinte que d'un vieux mur; mais on n'avait ni canons, ni échelles. Alors Henri se fait hisser sur les épaules du brave Toussaint Texier, de la paroisse de Courlay, et atteignant la cime de la muraille à un endroit où elle était dégradée, il tira quelques coups de fusil, et se mit à arracher des pierres avec ses mains. Cette manière épique de faire la brèche ne ressemble-t-elle pas à tout ce que vous avez lu de Renaud et de Tancrède, dans le Tasse? On réussit pourtant à passer par cette brèche de main d'homme, et la ville est prise.

Protégeant la retraite de l'armée à la première attaque de Fontenay, Henri décida la victoire à la seconde, en chargeant en flanc l'infanterie des bleus, après avoir mis leur cavalerie en fuite. Ce fut à ce combat de Fontenay que Henri de Larochejaquelein eut l'honneur de donner un uniforme à l'armée vendéenne, singulier uniforme, comme vous l'allez voir. On fabriquait beaucoup de mouchoirs rouges dans le pays; M. de Larochejaquelein en mettait ordinairement un autour de sa tête, à son cou, et plusieurs à sa ceinture, pour ses pistolets. Au combat de Fontenay, on entendit les bleus crier : « Tirez sur le mouchoir rouge! » Le soir, les officiers supplièrent Henri de changer de costume; mais, insouciant du péril, le vaillant jeune homme tenait à son uniforme, et avec une coquetterie d'héroïsme, il ne voulut pas quitter son négligé de champ de bataille. Ce que voyant, l'armée s'habilla tout entière à la Larochejaquelein, et les bleus ne purent plus crier : « Tirez sur le mouchoir rouge! »

A l'attaque de Saumur, ce fut encore Henri qui décida la victoire

Chargé de forcer le camp républicain, il jeta son chapeau dans le retranchement, en criant : « Qui va me le chercher ? » C'est le mot de Condé en face des retranchemens espagnols. Où allait-il prendre, ce simple jeune homme, ces façons de parler héroïques ? La suite ne démentit pas cette éloquence à la Condé. Henri se précipite le premier ; le camp est forcé. Aussitôt il se met à la poursuite des républicains ; lui deuxième, il entre dans la ville au galop ; un bataillon qui descendait du château voit arriver les deux cavaliers, et jette ses armes. Henri continue sa course en passant sur les fusils dont la rue est jonchée, et que les pieds de son cheval font partir. Après avoir traversé la ville, il voit toute l'armée des bleus fuyant sur le grand pont de la Loire ; il était seul avec M. de Beaugé, cependant personne n'eut l'idée de revenir sur eux, excepté un dragon qui leur tira un coup de pistolet à bout portant et les manqua. Henri le renversa d'un coup de sabre. Les batteries du château leur envoyèrent plusieurs boulets ; M. de Beaugé fut blessé d'une forte contusion et jeté par terre ; M. de Larochejaquelein le remit à cheval : ils trouvèrent des pièces abandonnées, et en tirèrent sur le château deux qui étaient chargées. On eût dit que ces deux hommes voulaient prendre Saumur à eux seuls, et renouveler ces histoires des anciens âges, où nous voyons un seul guerrier mettre en fuite toute une armée ! Enfin ils sont rejoints par leurs soldats, et les Vendéens restent maîtres de Saumur, pendant que les bleus fuient sur la route de Tours.

Vous avez vu le héros, maintenant voici le chrétien.

Le lendemain de la prise de Saumur, Henri, appuyé sur une fenêtre d'où l'on voyait dans l'église, resta pendant deux heures absorbé dans une profonde rêverie. Un officier vint l'en tirer, lui demandant avec surprise ce dont il s'occupait là ; il répondit : « Je réfléchis sur nos succès ; ils me confondent, tout vient de Dieu ! »

Pour donner la liste de toutes les batailles où Larochejaquelein se trouva, il faudrait écrire l'histoire des guerres de la Vendée. Resté à la tête de la garnison de Saumur, il ne l'évacue que lorsqu'il n'y reste plus que lui neuvième ; il assiste à la prise de Châtillon et à la malheureuse affaire de Luçon. L'étoile de la Vendée commençait à pâlir ; le bon Cathelineau, suivant la sublime et simple parole du paysan son parent qui annonça sa mort au peuple assemblé devant sa maison, *Le bon Cathelineau avait rendu l'ame à celui qui la lui avait donnée pour venger sa gloire.* Le pays était cerné par une armée de deux cent quarante mille hommes.

Dans ces extrémités, Henri ne se démentit pas un instant ; on le retrouva d'abord au combat de Martigné, où la lutte fut longue et sanglante. Henri était dans un chemin creux à donner des ordres, il reçut une balle à la main ; le pouce fut cassé en trois endroits, et la balle alla le frapper au coude ; il tenait dans ce moment un pistolet, il ne le quitta pas, et dit à son domestique : « Regardez si le coude saigne ; — Non, Monsieur. — Eh bien ! il n'y a donc que le pouce de cassé. » Et en disant cela, il continua à diriger ses soldats. Sa blessure était grave pourtant, mais cela ne l'empêcha pas d'assister au combat du Moulin aux Chèvres, où M. de Lescure et lui se firent poursuivre pendant deux heures par les hussards, en se nommant à eux pour donner à leurs soldats, inférieurs de beaucoup en nombre, le temps de s'échapper. Bientôt après vint la funeste bataille de Chollet, qui fut le commencement de la ruine des royalistes : MM. d'Elbée, Bonchamps, Lescure étaient blessés à mort. L'armée effectua le désastreux passage de la Loire ; ce fut la Bérésina de la Vendée !

Henri de Larochejaquelein, qui, pleurant de rage, s'attachait à la terre qu'il venait de consacrer par tant d'exploits, fut enfin obligé de suivre le torrent. M. de Lescure, sur son lit de mort, le fit nommer général d'une retraite, et ce valeureux héros d'avant-garde se trouva à la hauteur de ce nouveau rôle. Je supplie qu'on me permette de ne point me traîner sur cette route du Mans, où l'armée vendéenne s'avançait lentement, suivie d'un cortége de vieillards, d'enfans et de femmes, et laissant à chaque pas une empreinte sanglante derrière elle. C'était comme une longue agonie de la Vendée montant à son calvaire; mais cette agonie ne fut pas sans gloire; la mourante se relevait de temps en temps de son lit de mort pour *férir* un dernier coup d'épée; et, dans cette fuite d'un nouveau genre, chaque étape s'achetait au prix d'un triomphe. Jamais Henri de Larochejaquelein ne fut plus admirable qu'à cette époque, on eût dit qu'il sentait l'approche de la mort, et qu'il se dépêchait de vaincre. Ce général d'une armée à moitié dissoute portait le bras en écharpe depuis sa dernière blessure. Au combat de Laval il se trouva seul, dans un chemin creux, aux prises avec un fantassin; il le saisit au collet de la main gauche, et gouverna si bien son cheval avec ses jambes que cet homme ne put lui faire aucun mal. Les Vendéens arrêtèrent et voulurent tuer ce soldat; Henri le leur défendit : « Retourne vers les républicains, » lui cria-t-il, dis-leur que tu t'es trouvé seul avec le général des bri- » gands, qui n'a qu'une main et point d'armes, et que tu n'as pu le » tuer. »

Quelques jours plustard, Henri, après avoir déployé tous les talens d'un général consommé, gagna une grande bataille devant Laval, contre une armée de quarante mille républicains. Mais les affaires des Vendéens en étaient à cette extrémité qu'une victoire ne les sauvait que pour un moment, et qu'une défaite les perdait sans retour. Cette défaite arriva. Après avoir long-temps fait face aux troupes républicaines, à la tête des débris de la Vendée, Henri se trouva séparé de ses soldats à Ancenis, sans pouvoir réussir à les rejoindre. Alors il courut d'incroyables dangers, et conçut le projet de rentrer en Vendée. Cette entreprise, qu'il était seul capable de concevoir et d'exécuter, réussit. Il était dans sa destinée de venir mourir, chargé de gloire, sur le théâtre de ses premiers exploits. Ce fut à Saint-Aubin, d'où nous l'avons vu partir, qu'il alla chercher, non point un abri, mais de nouveaux champs de bataille. Ses paysans se soulevèrent de nouveau, et il remporta plusieurs avantages sur les bleus. Enfin, le mercredi des Cendres, 4 mars 1794, en se portant de Trementine sur Nouaillé, il aperçut deux grenadiers républicains; on voulut les charger : « Non, dit-il, je veux les faire parler, » et il courut en criant : « Rendez-vous, je vous fais grâce. » L'un des grenadiers se retourna, tira sur lui à bout portant; la balle le frappa au front, il tomba mort. M. de Beaugé et quelques autres, qui arrivaient en toute hâte, sabrèrent le grenadier, et, pénétrés de douleur, ils creusèrent une fosse où l'on ensevelit précipitamment Henri et son meurtrier, parce que une colonne ennemie arrivait.

Ainsi mourut à vingt-un ans Henri de Larochejaquelein, le meilleur et le plus brave des hommes, à peine sorti de l'enfance, et déjà une des plus hautes renommées contemporaines et la grande popularité des champs de bataille de la Vendée. Henri était la brillante personnification du courage vendéen, dont la touchante simplicité allait sans effort au sublime. Son héroïsme avait une couleur de naïveté propre à ces populations primitives, sur les mœurs desquelles la corruption n'a point passé. Son

ame, avec la maturité d'une expérience précoce, avait quelque chose de la candeur de l'enfance; et l'on peut dire que sa vertu était la moitié de son génie. Tirant l'épée à l'âge de vingt ans au nom de Dieu, du roi et de la liberté, il ne la remit plus dans le fourreau, et son aventureux courage rappela plus d'une fois l'héroïsme inspiré de cette Jeanne d'Arc, chez qui tout allait au miracle, sa vaillance comme sa mission. Désintéressé comme la jeune fille de Vaucouleurs, Larochejaquelein n'avait point d'ambition personnelle. Sait-on ce que le général des armées vendéennes comptait demander pour prix de tant de services? « Si nous remettons le roi sur son trône, disait-il à M. de Lescure, je crois bien » qu'il ne refusera pas de m'accorder un régiment de hussards. » On remarque tout dans les héros, surtout les contrastes. C'est ainsi que l'on a remarqué que Larochejaquelein, ce guerrier si fier et si hardi sur le champ de bataille, ne pouvait supporter, sans pâlir, le vue d'un écureuil. On eût dit que c'était un coin donné à la peur, dans ce grand caractère, par la nature, qui se plaît à ces sortes de jeux.

La nouvelle de la mort de Larochejaquelein mit en deuil toutes les chaumières de la Vendée, et encore aujourd'hui, son nom n'est jamais prononcé sans attendrissement par les vieillards qui combattirent sous les ordres de *monsieur Henri*, et par leurs enfans, qui conservent précieusement le souvenir de sa gloire comme un culte de famille.

Et nous aussi, nous avons dû lui payer un tribut d'hommage au nom de la jeune France; Henri de Larochejaquelein fut un des nôtres, car sa vie fut chrétienne et française, et il mourut de la mort des braves, en combattant pour trois intérêts sacrés, qui composent eux seuls la nationalité d'un peuple : Dieu, le roi et la liberté.

Et c'était à nous qu'il appartenait de rendre un hommage national à cette vie si noble et si pure; car nous pouvons le dire avec un grand historien (1), dans ces temps misérables de discordes civiles, où chaque parti a ses héros et ses renommées, trop peu de larmes avaient coulé sur la mort de Henri, et ses yeux, avant de se fermer, demandèrent le suffrage de la France, et ne l'obtinrent pas.

N.

Sur la réclamation du rapporteur, contre la suspension du service prononcée par l'administration à l'égard de quatre-vingt-quinze étudians de Toulouse, le comité, considérant que ses camarades ont été victimes du détournement qui a été fait du montant de leur souscription, a décidé que le service serait continué à ses frais, sauf son recours contre le dépositaire infidèle.

(1) Tacite.

VARIÉTÉS.

—

VENDA (Suite et fin).

D'étranges récits se sont répandus dans les cités de Polska. On dit que des régions ignorées que féconde en bouillonnant le grand fleuve (2), quand il s'élance, indigent encore, de l'impénétrable forêt de Valdaï, on dit que le vaillant Ritiguer revient. La mort, que ses constans défis offensaient, avait long-temps menacé de l'en punir. Sa mère elle-même, pleurant toujours, pleurait sans espoir; elle avait cessé de l'attendre, et le croyait endormi sur la couche glacée que le glaive empressé prépare aux téméraires guerriers. Mais ses fidèles Moldaves le rapportaient sur son bouclier, toujours indomptable et victorieux.

On a vu quelquefois des animaux de race ennemie oublier un instant leur haine, et, réconciliés par la faim, se rassasier ensemble à la même proie. Ainsi fermentaient au sein de Venda les sentimens les plus impétueux et les plus contraires. La vie lui était plus légère, et en même temps plus pesante! Elle pleurait sans pouvoir connaître si c'était plutôt de sa joie que de sa douleur. Elle tressaillait de plaisir, au souvenir de sa liberté conservée, et de Ritiguer délivré des funestes liens de la mort. Elle succombait, anéantie et désespérée, en songeant au vœu redoutable qui l'enchaînait elle-même à sa liberté.

Quand Ritiguer languissant encore, et réparant dans un long repos sa force et sa vie, eut entendu que d'audacieux prétendans avaient osé, durant son absence, espérer et solliciter l'amour de Venda, son sang, rare et sans chaleur, s'alluma tout à coup dans ses veines arides, et l'ardente colère éclata dans sa voix et dans ses regards. Il appela au bord de sa couche le guerrier fidèle, heureux confident de ses desseins glorieux. « Prends, lui dit-il, le plus rapide et le plus docile des jeunes coursiers que notre glaive a ravis. Pars, vole, ne t'arrête point. Va dans la fertile vallée où sont assis les hauts remparts de Krakow. Prie, ou commande; implore, ou menace. Mon cœur appelle le cœur de Venda; ma vie est impatiente de se mêler à sa vie. »

Mais les vieillards de Krakow n'écoutèrent pas l'étranger, et au royal château de Wawel, l'immobile porte de chêne ne s'ébranla point devant

(2) Volga : Ce mot vient du Slavon, et signifie grand.

lui. Ils lui criaient avec dérision : «Retourne, insensé; Polska veut des rois nourris dans son sein, et Venda elle-même ne veut ni amour ni maître.» Et le messager, frémissant de rage, répondit à leurs refus et à leurs dédains par des promesses de sang.

Le glaive altéré demande le sang qui lui est promis. La bannière qui éveille la mort s'est relevée, donnant, en se jouant, le redoutable signal. La poudre des champs tourbillonne, comme aux approches de la tempête, les nuages épars qu'assemblent les vents. Quels sont ces guerriers? les Moldaves. Quel est ce chef silencieux et farouche, qui se traîne avec effort, courbé sur la hampe de sa lance? Quel est ce chef? Ritiguer. Où marche-t-il? à Krakow. Qu'y vient-il chercher? sa vengeance. L'orgueilleux dépit, l'amour présomptueux et trompé ont allumé dans son sein leurs plus implacables fureurs.

Sa vengeance! les braves de Polska la lui sauront disputer; les compagnons de Krakus n'ont pas oublié leur gloire. Dédaignant l'abri des remparts, et les hautes tours inaccessibles au péril, ils descendent; comme aux premières clartés du soleil, sort de la ruche l'essaim diligent qu'appelle au butin sa brillante reine. Voyez-vous ce blanc coursier qui bondit, léger comme les flots de la poussière que son pied soulève? Ce coursier emporte au combat la vierge irritée. Les Slaves ont aussi leur reine, qui marche à leur tête, et qui combat avec eux.

Car Venda ne doute ni ne délibère. Qu'importe d'où vient la menace? Il suffit qu'elle s'adresse à ses slaves. L'amour gémit? qu'il se taise. D'affreux tourmens le vengeront? qu'ils soient surmontés. Entendez cette voix sévère, c'est l'inexorable devoir; cette haute et éclatante voix, c'est la gloire. Quiconque a levé le glaive contre la ville sacrée, que le glaive à son tour se lève sur lui. N'a-t-elle qu'un cœur de femme, Venda? Venda a le cœur altier d'une reine. Elle aime? Eh! qu'il s'en faut de peu qu'elle ne haïsse l'insensé qui vient à elle un joug à la main, et qui remet au farouche esprit des batailles le soin de préparer sa couche d'amour.

Ils se sont rencontrés. Les roches caverneuses répètent de lamentables cris de guerre et de mort. Les rangs se mêlent; les armes se choquent; la terre s'abreuve du sang des héros. Ils tombent, mais ne cèdent point. Le glaive s'émousse et la fureur ne s'épuise pas. Ni les forces ne sont inégales, ni les espérances. A voir de loin ces profondes lignes d'hommes de fer dont un effort opposé contient incessamment les efforts, vous les diriez immobiles.

Il a rugi comme l'hyène, quand l'agile proie a trompé sa faim. Il s'est

arrêté, immobile et pâle comme la pierre des morts; stupéfait et tremblant, comme le timide et laborieux moissonneur, lorsque, dans un jour sans orage, la foudre qu'il n'a pas prévue, éclate et tombe subitement à ses pieds. Car la jalouse nuit est venue, sans qu'il ait vaincu. L'ombre enveloppe le champ du carnage, et Ritiguer n'a pas entendu l'hymne accoutumé saluer sa gloire. Il a suffi d'une faible femme pour étouffer le bruit de son nom. Le brave indompté connaît maintenant les larmes : elles tombent de ses yeux égarés, rares et brûlantes.

Il accuse les bienfaisans génies du ciel. Il prononce des paroles de malédiction sur lui-même et sur ses Moldaves. « Sont-ils devenus timides comme la gazelle qui fuit effrayée du bruit de son souffle; ou perfides comme la couleuvre qui cache la mort sous de gracieuses touffes de fleurs? Peuvent-ils seulement soutenir sans lui les regards des braves? Ne pouvait-il attendre que cette odieuse blessure ne l'arrêtat plus, et qu'il pût encore les guider dans la sanglante mêlée? Pourquoi, imprévoyant et crédule, s'est-il fié à leur courage inconstant? Devait-il céder à d'indiscrètes impatiences d'amour? Fallait-il perdre, à la folle poursuite d'une femme, les fruits glorieux de tant de combats. »

Et à leur tour les Moldaves : « Qui les retient? quel espoir les a attirés dans ces régions dont la guerre, insurmontable géant, leur ferme l'entrée? Qu'ont-ils à demander à ces peuples qui ne fléchissent jamais? Quelle récompense est promise à leurs périls et à leur courage? Quelles dépouilles Ritiguer leur permettrait-il de ravir? Vainqueurs, ils protégeraient contre leur victoire ces guerriers qu'ils n'auraient vaincus que pour lui. Le sang des braves est-il dû pour de capricieuses et indignes faiblesses d'amour? Perpétueront-ils des combats qui n'ont d'autre prix qu'une femme? »

Honte, malheur, tourmens qui ne se peuvent calmer! qui redirait la stupeur profonde du brave, et le désordre affreux de ses sens? Quelles fureurs qui ne fussent une imparfaite image de ses fureurs? Ni les vents, quand ils précipitent du haut des rocs les pins fracassés; ni l'ouragan, quand, de son aile rapide et infatigable, il bat et tourmente l'immense plaine des mers; ni les feux cachés au sein de la terre, quand ils la déchirent, impatiens de quitter leurs gouffres profonds.

L'orgueil quelquefois étouffe ses cris; quelquefois le désespoir les fait retentir, terribles et tumultueux comme la grande voix des orages. L'amour le repousse; la gloire hésite à le suivre; ses compagnons se préparent à l'abandonner : Que lui reste-t-il? Il se traîne; il cherche ses armes; il veut, faible et mourant, châtier ces lâches, qui n'ayant pas su

vaincre, savent seulement le trahir. Il les poursuit et retombe; il se relève, et retombe encore. Il se roule comme une bête immonde, et mord le sein de la terre.

Dans ses transports insensés, les bandelettes de lin se sont rompues, et ne recouvrent plus ses blessures. Son sang bouillonne, jaillit, coule à flots. A cette vue, un irrésistible désir le saisit; une fatale inspiration descend et pèse sur lui. « Secourable mort, dit-il, sois la bien venue. Toi seule as d'infaillibles secrets pour endormir de si cruelles douleurs.» Et en disant ainsi, ses mains forcenées déchiraient la plaie livide, et ouvraient au sang un profond chemin. Un rire sinistre errait sur ses lèvres; ses cris interrompus devenaient foibles et sourds; le feu de ses regards s'éteignait; son cœur, épuisé de vie, battait pour la dernière fois dans son sein.

Les astres de la nuit reculaient et s'effaçaient dans l'espace. Une blanche et pure clarté rayonnait, encore indécise, et de l'Orient enflammé montait lentement sur l'arc immense du ciel. De suaves parfums se mêlaient aux brises légères. Des bruits harmonieux s'entendaient, annonçant que la vie allait sortir de son repos et de sa torpeur. — Au camp de Polska, Venda, la première, rappelle au combat ses infatigables guerriers. Ils marchaient impatiens et joyeux, et rendant grâces au jour qui verrait, sans faillir, la confusion de leurs ennemis. — Au camp des Moldaves, le silence et la solitude. Ils ont déjà fui; la honte et le remords ont précipité leur retraite. Ils trahissaient Ritiguer vivant; ils ont aussi trahi son cadavre. Ces restes sacrés seront le seul ennemi que rencontreront les fils de Krakow.

Le sépulcre va s'ouvrir pour eux. En quelle terre? étrangère. Par quelles mains? ennemies. Quels cris les salueront au passage? des cris de triomphe et de joie. Affront inoui! n'y aura-t-il donc pas une larme? — Il y en aura d'amères et d'intarissables. Venda n'entend plus, ne voit plus, ne reconnaît plus. De quoi se souvient-elle? d'une seule chose: il est tombé, le guerrier vaillant; le héros qui avait son amour, est tombé! — Elle va où elle s'arrête, sans s'apercevoir qu'elle soit immobile ou qu'elle change de lieu. Ses mains pressent violemment sa poitrine, sans qu'elle sache qu'elle la meurtrit. Son œil enflammé ne se lève plus de la terre, la terre qui lui a tout pris et lui retient tout. Sa voix encore fait entendre un nom, toujours seul et toujours le même : Ritiguer, dit-elle, dans le silence des nuits! Ritiguer, dit-elle, dans le tumulte du jour!

Comme elle s'était vouée à sa vie, elle se vouera à sa mort. Approchez, nobles vieillards de Polska; ces bandelettes royales blessent son front :

détachez-les ; elle vous les rend. Venez, jeunes hommes, enfans éprouvés et endurcis à la guerre, venez et sachez quel mépris une reine fait de la vie. Assemblez-vous, prêtres saints, et commencez les chants monotones que répètent les mânes, et qui bercent le dernier sommeil.

La voyez-vous qui s'avance, chancelante et échevelée? Quelle pensée l'entraîne sur la grève solitaire, à cette heure, quand la foudre éclate à coups redoublés, et que des nuages sanglans voilent la face du ciel! Pour quel dessein gravit-elle précipitamment la roche escarpée? D'où vient que les eaux s'ouvrent et jaillissent? Entendez-vous ce bruit sourd? Reconnaissez-vous ce cri pénétrant? N'a-t-elle pas dit, Ritiguer? Oui, elle appelait encore Ritiguer; et les eaux du fleuve se sont refermées, et la voix n'a plus été entendue, et l'amour a quitté le cœur de Venda.

DE PEYRONNET.

BIENFAITS DU CHRISTIANISME.

On ne trouve nulle part rien d'aussi complet et qui soit tout à la fois aussi pur dans les motifs, aussi puissant dans les préceptes que le Code évangélique, Rousseau lui-même a été forcé d'en convenir ; jamais la vérité, dit-il, n'a parlé un si doux langage, jamais la profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité; on n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. L'essence du christianisme étant vérité, pureté, amour, à lui seul appartient donc le perfectionnement de l'homme, et, par une suite nécessaire, la civilisation des peuples. C'est pourquoi il fit disparaître l'horrible superstition des sacrifices humains répandue partout où le vrai Dieu n'était pas connu. Il dompta toutes les passions dangereuses ; il réprima les vengeances, en prêchant le pardon des injures; il condamna la fornication, que de célèbres législateurs païens avaient autorisée; il supprima la polygamie, en flétrissant jusque sur le trône l'adultère et le divorce; il proscrivit le suicide, les duels, les divertissemens cruels et honteux; il diminua les funestes effets du fléau de la guerre; il adoucit les mœurs des guerriers, et leur inspira une bravoure sage et réglée, ce qui ne les rendit que plus vaillans. « Son extrême » dévotion, dit Voltaire, en parlant du marquis de Fénélon, tué à Rocoux, aug- » mentait son intrépidité; il pensait que l'action la plus agréable à Dieu était de » mourir pour son roi. Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui pen- » seraient ainsi serait invincible. »

Le christianisme, en inspirant à tous ses disciples le courage, la constance dans les maux, la charité, la douceur, le désintéressement, la modestie, l'amour de l'ordre, les a rendus grands. Si de tels préceptes étaient partout fidèlement observés, ils réuniraient les hommes par les devoirs les plus aimables et les plus doux, et feraient de toutes les nations un peuple de frères et d'amis. Les peuples trouveraient enfin cette masse de bonheur et de bien-être que vainement ils veulent chercher hors de là, à la poursuite de lois et de constitutions politiques, qui ne

sont rien et ne peuvent rien sans cette base essentielle, que le Créateur a posée de sa main puissante.

Socrate, au rapport de Cicéron, voulait que la Sagesse descendît du ciel pour venir habiter dans les villes et dans les maisons : le christianisme a réalisé ce vœu.

JULES DE CACHELEU,
Membre correspondant.

DE LA LITTÉRATURE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Un vol. in-8° ; prix : 7 fr.

M. Cyprien Desmarais, a voulu donner au public un ouvrage estimable et consciencieux ; il y a parfaitement réussi ; il passe en revue toutes les branches de la littérature du dix-neuvième siècle, et les différentes productions quelles ont enfantées, en blâmant ou approuvant avec une justesse de goût et une finesse de critique qui lui font honneur.

Dans le cours de son ouvrage, et à la fin de son dernier chapitre, il dépeint énergiquement les funestes influences de la révolution de 1830, sur les lettres et les arts, tout en annonçant à la littérature une ère nouvelle de prospérité et de gloire ; ceci est entièrement notre opinion ; nous aussi nous comptons sur l'avenir !

Toutefois, nous aurons un reproche à faire à l'auteur, c'est qu'il ne s'écarte presque jamais des sentiers battus, et que nous ne trouvons dans son livre qu'une reproduction fidèle de tous les ouvrages du même genre, qui ont paru depuis long-temps. M. Cyprien Desmarais est un de ces hommes aimables qui nous rafraîchissent la mémoire, et avec qui on aime à causer souvent et long-temps.

SOUS LES TOITS.

Un vol. Chez Abel Ledoux ; prix : 6 fr. 50 c.

L'auteur, dans une préface, ou plutôt *post face*, qu'il a placée à la fin de son livre, prend soin de nous dire qu'il fait son début dans la carrière littéraire. Nous n'avions pas besoin de cet aveu pour nous en apercevoir, le sujet qu'il a choisi, son style, la marche de son drame, sa moralité, son dénouement, en sont autant de preuves.

Son livre est l'histoire d'un jeune homme qui s'est toujours écarté de ses devoirs pour ne faire que ses volontés, qui abandonne la maison paternelle pour se retirer dans une mansarde avec d'autres mauvais sujets tels que lui ; il séduit une pauvre et innocente jeune fille, orpheline de 16 ans.

n'ayant pour tous biens que sa vertu, sa beauté et la paix de son cœur, qu'elle perd pour un jeune homme qui la laisse mourir de faim sur un grabat, sans même qu'elle emporte au tombeau l'espérance dans la vie éternelle.

Son séducteur porte bientôt la punition de ses déréglemens; il meurt aussi de désespoir dans le même état de misère.

On aurait pu faire un bon livre avec ce sujet, rebattu et usé; mais l'auteur, qui ne peut être qu'un clerc d'avoué, n'a pas su en tirer avantage; il a jeté au milieu de sa narration une foule d'incidens qui en font un ouvrage que nous devons signaler comme mauvais.

MES HEURES PERDUES,

PAR M. FÉLIX ARVERS.

La préface nous avait fait concevoir du recueil de M. Arvers une opinion favorable, que plusieurs morceaux, tels que la *Première Passion*, les *Stances à M. Victor Hugo*, *la Vie*, ne devaient point démentir; malheureusement l'auteur semble avoir pris à tâche de souiller son talent en le prostituant, dans quelques autres pièces, à un choix d'images et d'idées que les convenances ne sauraient pas plus avouer que le bon goût. M. Arvers, qui, dans sa préface, déplore la défaveur où l'art est tombé de nos jours, a sans doute oublié qu'une des causes qui tendent chez nous à dégrader la littérature, c'est ce hideux cynisme, cet oubli de la pudeur et de la morale, auquel elle ne rougit pas de s'abandonner. La décence est une de ces conditions vitales, une de ces lois dont elle ne doit jamais s'écarter, sous peine de repousser par le dégoût tous les honnêtes gens. C'est s'abuser étrangement que de prendre le cynisme pour la franchise, et les plus ignobles nudités pour de la puissance de création et de coloris. La poésie, cette fille du ciel, ment à sa noble origine, quand elle souille sa blanche robe dans la fange d'un bourbier immonde, et malheureusement, nous devons le dire, c'est dans la fange la plus hideuse que M. Arvers n'a pas craint parfois de la traîner. Rien au monde n'est plus facile à trouver qu'une originalité achetée à ce prix; car, en s'enfonçant bien avant dans la boue, on sera toujours sûr de s'être fait un genre qui ne ressemble en rien à la pure et chaste poésie de nos grands hommes.

Nous n'indiquerons même pas le sujet d'un drame sur François Ier, où M. Arvers a dépassé toutes les bornes du cynisme. Nous sommes fâchés que son admiration, fort juste à certains égards pour M. Victor Hugo, l'ait entraîné à surpasser l'auteur du *Roi s'amuse* dans les déréglemens les

plus déplorables de son imagination. C'est une des manies de notre littérature contemporaine de mentir au bon sens et à la vérité, en avilissant nos plus grands monarques, en les travestissant de la manière la plus ignoble, en les rabaissant jusqu'aux rôles les plus honteux. Sur ce point, la révolution a marqué son passage d'une manière bien fâcheuse dans notre littérature : elle s'en est fait une arme pour déverser la calomnie et l'outrage sur toutes celles de nos gloires qui l'ont précédée, sur les plus grands et les plus illustres noms de la vieille monarchie. Ceux de nos rois que l'on ne peut habiller en scélérats, on en fait des idiots ou des imbéciles; on écrit leur histoire, on les produit sur la scène à la manière de M. Fontan ou de M. Pigault-Lebrun.

Cette révolution, qui prétend s'appuyer sur des sentimens de patriotisme, n'a rien trouvé de mieux que de calomnier nos grands rois, de barbouiller de fange les plus nobles pages de nos annales. Il s'est rencontré des auteurs qui ont prostitué leur plume à cet indigne système de calomnie : toutefois on n'a pas oublié quel cri de réprobation et de dégoût s'éleva de toutes parts, quand un poète à qui la France monarchique et religieuse avait inspiré des chants si beaux, s'oublia lui-même jusqu'à profaner, dans un drame hideux, le nom d'un roi dont le souvenir se lie aux idées les plus brillantes de noblesse, de courtoisie, de valeur et de munificence. Les opinions révolutionnaires, qui avaient déjà si mal inspiré M. Victor Hugo, ne le servirent pas mieux cette fois encore: l'accueil bien significatif que le public fit à son drame aurait dû détourner l'auteur des *Heures perdues* de le suivre dans cette triste carrière.

Au moment où le marteau et la truelle menacent nos plus précieux monumens ; au moment où tous les artistes, où tous les amis de la gloire nationale pleurent chaque jour sur une nouvelle destruction ou sur un nouveau sacrilége, le temps est mal pris pour insulter le créateur de Chambord, cette demeure aujourd'hui doublement magique, le prince à qui nous devons tant de merveilles, dont bientôt peut-être il ne nous restera plus que le souvenir. M. Arvers prend soin d'avertir les lecteurs qui tiennent aux convenances de passer, sans la lire, sur cette œuvre de diffamation contre un grand roi : comme ces lecteurs-là sont encore, après tout, les plus nombreux, nous craignons que ce tour de force de cynisme ne porte malheur au recueil tout entier. Il y aurait aujourd'hui une belle tâche pour le poète; ce serait de protester en faveur de nos vieilles gloires nationales, contre les calomnies révolutionnaires, d'appeler tous les prestiges de ses chants au secours des antiques croyances de sa patrie, de défendre avec un soin pieux les noms qui font l'orgueil de la France, contre la diffamation et le mensonge, ainsi que ce *vieillard des tombeaux*, dans les *Puritains* de Walter Scott, qui va de cimetière en cimetière pour garantir des outrages du temps les inscriptions gravées

sur la tombe des morts. Alors le poète remplirait un grand et noble rôle; alors ce serait un véritable sacerdoce que sa mission. Mais l'oublier au point de se rabaisser jusqu'à cet effronté cynisme qui insulte à la morale publique, et qui déshonore tant de productions nouvelles, outrager la France dans une de ses plus belles gloires, c'est se condamner soi-même à la réprobation de tous les lecteurs qui comptent pour quelque chose la pudeur, le bon goût et la vérité. Nous avons dû adresser à M. Arvers ces reproches rigoureux, mais justes : c'est un devoir de signaler, pour les flétrir, de pareilles aberrations. Nous désirons que l'auteur des *Heures perdues* nous offre une autre fois l'occasion d'apprécier son talent très-réel, dans des productions que tous les genres de convenances puissent avouer.

T. M. (Quotid.)

BEAUX-ARTS.

SOUVENIRS DU VIEUX PARIS, (1)

PAR M. LE COMTE TURPIN DE CRESSÉ.

Cet ouvrage, le plus remarquable qui ait paru dans ce genre, doit être considéré sous le double rapport de l'exactitude et de l'effet pittoresque de chacune des dix-huit lithographies dont il se compose.

Le goût éclairé qui a conduit l'auteur dans ses recherches, et la grâce de l'exécution, rendent cette collection infiniment précieuse, notamment pour les habitans de la province, à qui elle donne une idée exacte des restes du vieux Paris.

Il est impossible de réunir à la vérité imposante des monumens anciens plus d'élégance et de suavité dans l'exécution. Le choix des points de vue est toujours heureux, et la variété de la touche est remarquable par sa finesse et sa vigueur. Nous citerons entre autres les vues de l'intérieur des Thermes, celles des cours du palais de Justice et du quai de la Grève; enfin, ce qui ajoute encore au prix de cet ouvrage, c'est que l'auteur n'a pas craint de le dédier, non aux hommes du pouvoir, mais à un jeune prince exilé.

THÉATRE-FRANÇAIS.

On m'a fait dernièrement le récit touchant de la douce agonie d'un jeune poitrinaire qui, le matin même de sa mort, s'était revêtu d'habits de fête; c'est à peu près

(1) A Paris, chez Pierre Bénard, marchand d'estampes, boulevard des Italiens, prix : 15 fr. sur papier ordinaire et 20 fr. sur papier de Chine.

là l'histoire du Théâtre-Français, excepté qu'au lieu de ressembler au jeune homme dont l'imagination ne saurait prévoir qu'un riant avenir, lors même que sa dernière heure est sonnée, notre pauvre théâtre classique ne présente à nos yeux qu'un vieillard infirme et débile qui veut se faire illusion sur sa fin prochaine, et se cramponne à la vie.

Après quelques jours consacrés à un badigeonnage exécuté sous l'inspection de M. Fontaine, on a procédé à une réouverture qui n'a pas fait plus de sensation dans le public qu'un poème de MM. Viennet et Groult de Tourlaville. D'ailleurs, M. Fontaine, qui est tant soit peu courtisan, avait fait les choses à l'économie. Presque rien de changé dans la salle, excepté sa couleur générale, qui, de sale et d'enfumée qu'elle était, a été transformée en une teinte uniforme de rouge sanglant qui ajoute encore aux idées lugubres du peu de spectateurs qui osent franchir le seuil du théâtre de la rue de Richelieu.

Toutefois, il faut être juste, nous avons remarqué le rideau, qui est magnifique et digne en tous points de sa destination; mais qu'est-ce qu'un beau rideau quand on ne doit voir à son lever que des figures décrépites, que des ingénues de soixante ans et des jeunes premiers en perruques et à la voix tremblante? Passe encore à l'Opéra-Comique, mais aux Français, à notre grand théâtre na ional, au théâtre dont les échos ont tant de fois répété les beaux vers de nos grands poètes, c'est une véritable profanation!

Ce n'est pas seulement un rideau superbe, un lustre étincelant qu'il faut à notre vieille Comédie-Française, qui se meurt d'affaiblissement, ce sont des acteurs, des acteurs nouveaux, des hommes qui comprennent les rôles qu'ils sont chargés de représenter, et le public devant lequel il les représentent. Rien de tout cela, hélas! des dorures, des décorations nouvelles, et voilà tout!

Le Théâtre-Français est comme un malheureux moribond qui vient de changer son grabat contre un lit somptueux : Il aura la satisfaction de mourir sur la pourpre.

PORTE SAINT-MARTIN.

Après avoir récité les prières des agonisans sur les restes presque inanimés de ce pauvre Théâtre-Français, nous ne devons pas oublier celui qui semble devoir être son héritier direct.

Il paraît que la Porte Saint-Martin fait de grands préparatifs pour la représentation d'un nouveau drame de M. Victor Hugo, qui ne veut pas absolument en avoir le démenti.

Nous savons aussi, par une indiscrétion de salon, que ce drame, intitulé : *Marie d'Angleterre*, ne sera divisé ni en actes, ni en tableaux, mais en journées, et qu'il doit être la contre-épreuve exacte du *Roi s'amuse*. Toute la différence, c'est qu'au lieu d'y voir François Ier, le roi chevalier par excellence, courant la taverne et hantant les mauvais lieux, les jeunes partisans du chef de l'école romantique iront applaudir dans *Marie d'Angleterre* une femme et une reine, et ce qui est beaucoup plus moral et vraisemblable, agissant comme la plus vile des prostituées et parlant son langage.

M. Victor Hugo en veut terriblement aux têtes couronnées! Malheureusement

pour lui, il nous semble qu'il emploie de tristes moyens pour renverser *les idoles* qu'il adora jadis.

ÉCHOS.

La *Société nationale pour l'émancipation intellectuelle*, autrement dit le *Journal des Connaissances utiles*... à M. Emile de Girardin, fait annoncer avec l'emphase qui lui est habituelle, une nouvelle publication, intitulée : *Musée des Familles*, dont le prospectus ressemble tout-à-fait à celui de l'eau de Cologne de Jean-Marie Farina.

Il est de notre devoir de prémunir nos sociétaires contre les grands mots de la *Société nationale*, dont la nouvelle publication n'est autre chose qu'un ramassis de vieilles histoires et de vieilles gravures empruntées à toutes les revues anglaises et américaines, et qui ont déjà fait quatre ou cinq fois le tour du monde; le tout est assaisonné et flanqué de descriptions par un écrivain bien distingué, il est vrai, mais dont tout l'esprit ne rendra pas l'intérêt de la nouveauté à ce qui est vieux et usé Les abonnés du *Journal des Connaissances utiles* savent déjà apprécier à leur juste valeur *les gros intérêts que* leur a rendu *leur petit capital* (style de la Société); ils doivent être en garde contre les nouveaux bienfaits de nos prétendus émancipateurs modernes.

—*Saint-Germain-l'Auxerrois*, la vieille et sainte église ne tombera pas encore; elle va être rendue à la religion, aux arts et aux nombreux fidèles qui se pressaient autrefois dans son sein.

— Parmi les productions qui sont arrivées au Comité, nous avons remarqué deux pièces de vers, *l'Avenir*, par M. Louis de Lamberterie, du séminaire de Brives, et *les Regrets* sur la mort d'une sœur, par M. Alphonse Palluy. Nous regrettons de ne pouvoir les insérer.

— Nous recommandons un petit livre, intitulé *Manuel des classes laborieuses*, très-propre à l'instruction du peuple; il se vend chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal. 75 centimes, ou 6 fr. les douze exemplaires.

— *La Gazette du midi*, dans son numéro du 18 octobre, a pris la défense de l'*Écho de la Jeune France* contre l'arbitraire dont il est victime; elle ne se se trompe pas quand elle dit qu'on veut anéantir notre entreprise en confisquant son organe. Nos amis comprendront donc leur position et leur devoir dans les circonstances actuelles.

— *Le Mont valérien* (voir la 7ᵉ livraison) est un fragment d'un roman de mœurs que va publier Mme de Saint-Surin, sous le titre de *Maria*, ou *Soir* et *Matin*.

— Au moment ou le choléra menace de reparaître, on ne lira pas sans intérêt une brochure de M. Hellis, médecin en chef de *l'Hôtel-Dieu* de Rouen (*Souvenirs du Choléra*. Chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal). On s'y convaincra que les causes les moins équivoques qui ont déterminé souvent le choléra sont les impressions morales, vives, profondes et instantanées, comme les accès de colère, d'indignation, de crainte, etc.

— Les journaux annoncent que MM. Achille Allier et Desrosiers ont fait paraître les premières livraisons de *l'ancien Bourbonnais;* ne les ayant pas sous les yeux, nous ne pouvons en rendre compte.

— On annonce pour paraître très-prochainement, des *Lettres sur Prague,* par MM. Walsh, de la *Gazette de Normandie.* Ce nom suffit pour leur garantir un grand succès.

— Les Comités littéraires des Provinces continuent à s'organiser.

— Le comité correspondant d'Espallion est organisé; il se compose de :

MM. Pons, avocat, président; Thédenat, avocat, vice-président; Vaissière, propriétaire, membre; Decrucjoul, docteur-médecin, trésorier; Sattel, docteur en droit, secrétaire.

— M. Charles de Chergé, étudiant en droit, est nommé secrétaire du comité correspondant de Poitiers.

— M Charles Villars, étudiant en droit, est nommé secrétaire près le comité correspondant de Toulouse.

— M. Viale, avocat, est nommé secrétaire près le comité correspondant de Bastia.

— M. L'abbé Pinot, membre correspondant à Troyes, est nommé secrétaire du comité.

— M. l'abbé Pagès est nommé membre correspondant à Prades.

— M. Marcel Fontenay est nommé secrétaire du comité à Moullins.

— M. Amédée Poujol est nommé secrétaire du comité de Montpellier.

— M. Loupiac notaire est nommé secrétaire du comité à Lavaur.

— M. Louis Eyma est nommé membre correspondant à la Martinique.

— M. Édouard Walsh est nommé secrétaire du comité à Aurillac.

— M. Hamelin, notaire, est nommé secrétaire du comité à Saint-Sylvain.

— M. le baron Louis de Saint-Paulet est nommé secrétaire du comité à Carpentras.

— M. Renard est nommé secrétaire du comité à Dieppe.

— M. Joachim Saint-Laurent est nommé secrétaire du comité à Lisle en Jourdain.

— M. le chevalier de Folmont est nommé secrétaire du comité à Castel-Franc.

— M. Jules de Cacheleu à Bouillancourt est reconnu membre correspondant de son canton.

— M. Corda, procureur du roi, est reconnu membre correspondant de l'arrondissement de Wassy.

Ces Messieurs recevront chacun dans le ressort de son arrondissement les souscriptions à la Médaille et à l'*Écho de la jeune France.*

Ils recevront également les articles et ouvrages destinés à *l'Écho de la Jeune France.*

— Parmi le petit nombre d'ouvrages d'art et de recherches historiques, que publient aujourd'hui les écrivains qui se dévouent aux études consciencieuses; on remarquera, nous en sommes certains, *l'Histoire de la mise en scène depuis les mystères jusqu'à nos jours, par MM. Émile Morice et J.-T. Merle.* Ces deux volumes, d'une élégance typographique très-recherchée, qui paraîtront dans la première quinzaine de novembre, offriront une lecture curieuse et instructive. Ils se composent d'une suite de recherches historiques sur l'origine et les progrès de l'art dramatique, considéré seulement sous le rapport de la pompe du spectacle et de la représentation théâtrale. C'est une histoire abrégée, concise et anecdotique de tous les théâtres de l'Europe, depuis le moyen âge jusque à notre époque contemporaine.

— *L'Écho de la Jeune France* compte aujourd'hui 325 souscripteurs dans le seul département de *la Corse.* Il est des provinces dans lesquelles nous comptons au moins un souscripteur par chaque commune ou hameau; ce sont là d'heureux présages pour l'avenir de *la Jeune France.*

— En présence *des droits des prêtres,* nous mettrons les *devoirs religieux des*

maires, à la différence de nos prétendus législateurs, qui ne parlent que des *devoirs* du premier et des *droits* du second.

— Nous recommandons au monde catholique *l'histoire de France*, dont nous nous faisons un plaisir de propager le prospectus, la lithographie *d'une Noïade à Nantes*, dessinée et composée par Maurin, a complétement réussi; elle accompagnera la neuvième livraison.

— M. Charles Nodier a été proclamé à l'unanimité, moins une voix, à l'académie Française.

— On est étonné à Paris de la réaction qui s'opère tous les jours en faveur de la religion chrétienne, c'est que tous les jours l'esprit du dix-huitième siècle se perd avec la génération qui s'en était nourrie; la génération qui s'avance exempte de préjugés et de crimes verra donc s'accomplir les nouveaux destins du monde chrétien; réjouissons-nous!!!

—M. Buhans, capitaine de Corvette retraité a envoyé à l'Académie des sciences la description d'un instrument qu'il nomme *Horizoscope*, à l'aide duquel on pourrait à la mer, observer la hauteur des astres quand les brumes cachent absolument l'horizon

—Des tremblemens de terre ont eu lieu en Auvergne, et des secousses violentes accompagnées de bruits souterrains se sont fait sentir dans les communes de Saint-Germain L'embron, d'Issoire, Saint-Babel, etc.

— M. de Lamartine, de retour en France, est parti à Marseille pour y recevoir les restes de sa fille.

— Un industriel anglais, M. Butter, vient d'obtenir un brevet pour une méthode nouvelle de produire de la chaleur. On en parle comme une des découvertes les plus utiles des temps modernes. Le principal corps employé comme combustible est *l'eau* : la seule chose qu'il faille y ajouter est une liqueur contenant une grande proportion de carbonne; tel que l'huile de baleine, le goudron, ou tout autre corps de composition analogue. Ces matériaux introduits simultanément dans un fourneau se décomposent; l'un fournit le carbonne, l'autre l'hydrogène. Une petite quantité d'air atmosphérique est le seul corps dont le contact soit alors nécessaire pour le maintenir dans un état parfait de combustion. La blancheur et l'intensité de la flamme ne peuvent pas être imaginées par ceux qui n'ont pas été témoins des expériences; et cependant cette flamme est si facile à diriger, qu'en une seconde, elle peut être réduite ou augmentée à volonté. Ce nouveau mode de chaleur ne produit aucun dégagement de fumée; ainsi son emploi n'est pas suivi de ces nuages de vapeur infecte qui accompagnent les bateaux à vapeur — On pense que la navigation à vapeur deviendra, par l'adoption de cette découverte, possible dans les circonstances où on l'avait rejetée jusqu'ici, parce qu'un vaisseau pourrait être construit d'une manière telle qu'il prendrait à bord, sans encombrement, assez de combustible pour faire le tour du monde.

P. S. Notre procès est venu à l'audience du 31 octobre, nous devions espérer de la bonne foi de nos adversaires qu'ils se présenteraient; eh bien! ils ont fait *défaut*. Ils ont fait défaut pour avoir le plaisir de former une opposition à l'arrêt qui déclare leurs saisies *injustes* et *nulles*; en fait main-levée et ordonne la restitution des numéros; pour avoir le plaisir de nous arrêter plus long-temps, de nous saisir encore, afin de chercher à dégoûter le public de notre journal. Rendons justice au ministère public qui a déclaré n'avoir rien vu qui pût être incriminé, mais n'est-ce pas de la part de l'administration supérieure le comble des *vexations* et de *l'arbitraire*. Nous allons lui signifier l'arrêt et la poursuivre sans relâche; en attendant, nous espérons que nos amis se serront davantage autour de *l'Écho de la Jeune France*, dont la 8e livraison va être ainsi retardée de quelques jours.

Paris, ce 1er Novembre 1833.

JULES FORFELIER, Secrétaire-général.

UNE NOYADE A NANTES.

Novembre 1833.

PHILOSOPHIE.

DE LA PROPRIÉTÉ, par M. Hennequin, 1 vol. in-8°.

Pendant le mois qui vient de s'écouler, la Société des Droits de l'Homme a publié un écrit décoré du titre de manifeste. La république s'est posée devant la France tenant à la main le programme des institutions qu'elle médite.

Ce qui a surtout préoccupé les esprits dans cette publication, c'est une définition du droit de propriété empruntée aux œuvres législatives et philosophiques de Maximilien Robespierre. Le manifeste signale, comme formulant dans toute leur pureté les dogmes républicains, plusieurs articles d'une déclaration présentée par Robespierre à la Convention nationale : or on lit dans l'art. 7 de la déclaration.

« Le droit de propriété est le droit qu'a chaque citoyen de jouir et de » disposer à son gré de la portion de bien qui lui *est garantie par la* » *loi.* »

Définir ainsi la propriété, c'est lui enlever son existence indépendante du droit naturel et social; c'est lui montrer dans la loi qui a mission seulement de la protéger un ennemi qui peut l'anéantir. A tout ce qu'il y a de confus dans la définition de Robespierre, venait d'ailleurs se joindre l'interprétation des souvenirs ; l'histoire nous montre cette déclaration proclamée maintenant comme une sorte de constitution modèle, condamnée par la Convention elle-même, par la Convention qui battait monnaie sur la place de la révolution.

L'examen du droit de propriété est l'un des problèmes qu'a le plus souvent abordé la philosophie. Dans une vaste discussion qui semble ouverte entre tous les siècles, on entend se répondre, aux temps antiques, la voix pure et harmonieuse de Platon, et la logique puissante d'Aristote; aux temps modernes, nous rencontrons tout-à-tour les rêves de Thomas Morus, les sombres imaginations de Hobbes, la judicieuse raison de Loke; en France, nous voyons l'examen s'égarer jusqu'aux déclamations passionnées de Rousseau, jusqu'aux prédications aventureuses des disciples de Saint-Simon.

Pendant que disserte la philosophie, le problème qui souvent s'agite sourdement au sein des sociétés veut parfois se poser en des termes plus implicites et plus formels. Ce sont toujours des époques critiques dans la vie des peuples que ces temps où la discussion du droit de propriété s'efforce d'envahir le domaine de la réalité: epoques fatales, quand la société n'est pas dirigée par un pouvoir fort, moral, légitime, qui puisse dominer la lutte des passions individuelles; prévenir où étouffer les attaques par le bien-être et la propriété.

Nous nous proposions de discuter la définition républicaine quand nous avons appris que M. Hennequin devait publier un important ouvrage sur le droit de propriété. Protecteur de *la Jeune France*, comme

toutes les illustrations de l'époque, M. Hennequin a bien voulu nous communiquer son manuscrit, et nous en avons extrait les passages suivans qui tracent l'histoire du droit de propriété.

« Le droit du premier occupant s'explique par le fait même de la pos
» session.

» Un sentiment instinctif enseigne à l'enfance comme à l'âge mur que
» le possesseur a le droit de se maintenir dans la jouissance des choses
» dont il est devenu maître le premier : Il semble, dit Blakestone, *que*
» *les bêtes farouches elles-mêmes comprennent tout ce qu'il y a de*
» *violence et d'injustice dans l'envahissement de leurs cavernes.*

» Mais de cette propriété nécessairement précaire, limitée dans son
» objet, et qui, née de la possession, finit toujours avec elle, à ce droit
» stable, permanent, tout intellectuel, qui s'applique à de vastes domai-
» nes, qui survit à l'absence, à l'exil, à la proscription, et qui, séparé
» du fait, reste encore long-temps la terreur de l'usurpation, il y a l'im-
» mensité!

» C'est en étudiant la marche que le genre humain a suivie dans l'ap-
» propriation des choses à ses besoins, que nous apprendrons comment le
» propriétaire a fini par succéder au premier occupant.

» Tant que la race humaine, jeune encore et peu nombreuse, a
» trouvé dans les fruits spontanés de la terre une nourriture abondante
» et facile, la nécessité du partage ne se faisant point sentir, les bois,
» les monts et les vastes plaines ont été possédés par les enfans des hom-
» mes, comme un immense patrimoine où chacun venait puiser sans compte
» ni mesure.

» On voit dans la Genèse, le livre le plus vénérable de l'antiquité, même
» sous le rapport historique, que cet état de communauté négative, comme
» l'appellent les publicistes, qui se transforme pour chaque individu en
» un droit privatif sur les objets qu'il s'attribue par l'occupation, exis-
» tait au temps d'Abraham.

» Cette vie nomade, qui présuppose à la fois la communauté négative
» et le droit du premier occupant, se retrouve, comme nous l'apprend
» Tacite, même de son temps chez les Germains; *colunt discreti et di-*
» *versi, ut fons, ut campus vel nemus placuit* (Tacite *de Moribus Ger-*
» *man.*, cap. XIV). Et c'est ce que l'on voit encore de nos jours chez
» plusieurs nations de l'Orient, qui sont maintenues errantes et libres
» par l'étendue de leur territoire. Mais dans toutes les contrées, où l'aug-
» mentation croissante de la population a fini par rendre insuffisans les
» fruits spontanés du sol, les hommes ont dû comprendre qu'ils devaient
» assurer leur subsistance par leur industrie; et, bientôt instruits par la
» nature même, ils se sont livrés aux travaux d'une agriculture encore
» inhabile et sauvage, mais différant toutefois du simple fait de l'occu-
» pation, et qui est devenue le principe d'une autre nature de propriété.

» Qui pourrait dire en effet avec conviction qu'il est juste de ré-
» colter où l'on n'a pas semé; que ceux qui n'ont contribué en rien à la
» production ont autant de droit sur les produits que les créateurs eux-
» mêmes : non; un sentiment d'équité, que les hommes n'ont pas pu
» méconnaître, assurait aux familles agricoles les fruits de leur industrie.
» Ce droit est le même que celui du chasseur sur le gibier tombé sous ses
» coups, du sauvage sur la cabane qu'il a construite; car dans la récolte,
» dans la chasse et dans la construction, il y a plus que le simple fait
» de l'occupation; il y a travail, industrie, propriété plus évidente, plus
» sacrée encore aux yeux de la justice et de la raison.

» Mais ce n'est encore là que la propriété des récoltes, et non pas celle » du sol et de la substance; il reste un obstacle à franchir, pour arriver » à cette dernière propriété, et il est facile de comprendre comment les » hommes ont dû le surmonter. La propriété du sol est née de la propriété » des fruits : on conçoit que les hommes qui se sont voués aux mêmes » champs, qui par l'observation et l'expérience ont appris à rendre » plus fertile la terre qu'ils avaient adoptée, ont fini par obtenir sur » le sol, arrosé de leurs sueurs, un droit que ne songèrent à leur dis- » puter ni les hommes entraînés par les travaux récréatifs de la pêche ou » de la chasse, ni ceux qui s'abandonnaient aux douceurs de la vie pas- » torale.

» Le travail et la constance ont introduit, en fait, la propriété foncière » parmi les hommes; et les législateurs se sont empressés de la protéger.

» Les sages, dit Menès fils de Brahma, déclarent que la terre cul- » tivée est la propriété de celui qui a abattu le bois dont la surface était » couverte, qui l'a défrichée et labourée, et que l'antilope appartient au » premier chasseur qui l'a blessée mortellement.

» C'est ainsi que le droit du premier occupant a fait place au droit » de propriété; et que s'est opérée l'expropriation de l'ignorance et de » l'oisiveté au profit du travail et de l'industrie. »

L'auteur nous a fait assister à la naissance de la propriété pour constater sa légitimité : maintenant, sous l'influence de ce principe à la fois naturel et social, la scène du monde s'est renouvelée; la propriété foncière a enfanté la propriété industrielle; et bientôt se rencontre un large et vivant tableau des bienfaits, des créations de la propriété.

« La législation se perfectionne; la propriété devenue plus stable, » l'industrie prend chaque jour un nouvel essor; le sentiment de la pro- » priété développe toute les facultés de l'homme; de toutes parts se mul- » tiplient les prodiges.

» Tandis que le laboureur déchire le sein de la terre pour la rendre » plus légère, plus mobile et plus féconde; tandis que d'une main sa- » vante il lance dans les guérets une semence que les guérets lui rendront » avec usure, ou qu'il fait tomber sous la faux de riches et nombreux épis, » des hommes adroits autant que courageux savent dans leur demeure » embrasée, transformer le minerai et le fer brut en un fleuve de feu, qui, » coulant à grands flots dans des moules artistement préparés, affecte toutes » les formes qu'une habile prévoyance a voulu lui donner.

» La vie physique de l'homme s'améliore; les champs s'enferment » dans des clôtures, les villes s'élèvent, le commerce apprend à mettre » les produits du sol et de l'industrie à la portée des besoins qui les ré- » clament. Les beaux-arts, qui sont aussi un besoin du cœur de l'homme, » viennent adoucir les mœurs; l'homme apprend à connaître ces joies de » l'esprit, ces joies de la pensée qui ne peuvent être surpassées que par » celles de la conscience. La terre embellie se couvre des plus riantes pa- » rures, et il semble que le génie de l'homme achève l'ouvrage de la » création. Tout se meut, tout s'agite; et au milieu de ces artisans, de ces » peintres, de ces écrivains, de ces commerçans, de ces hommes enfin » qui, dans les positions si diverses que la Providence leur a données, » concourent à la prospérité sociale, je crois voir la propriété, divinité » bienfaisante, qui, des couronnes à la main, encourage toutes les in- » dustries, les récompense au moment même du travail, et montre à tous » les hommes dans l'avenir, quelques jours avant le tombeau, un repos » plein d'indépendance, de contentement et de dignité.

» Le travail a créé la propriété, et, par une sorte de réaction, la » propriété est devenue pour le travail le plus puissant mobile.»

Nous nous arrêtons dans nos citations : l'ouvrage de M. Hennequin doit bientôt paraître, et alors se montrera dans son ensemble un nouveau monument élevé à la défense de la propriété.

Une seule réflexion doit se placer près des hautes pensées philosophiques qui viennent de se développer

Chose remarquable, c'est toujours à la suite de ces grandes crises où les principes religieux et monarchiques semblent succomber, que la propriété se trouve incessamment menacée dans son existence et dans son avenir. Voyez la Convention : avec elle la confiscation marche la tête haute, le glaive à la main, mettant en question la propriété de tous par de nombreuses spoliations : des idées subversives du droit de propriété sont présentées comme axiomes de législation.

Voyez le Directoire : encouragé par la faiblesse d'un gouvernement transitoire et chancelant, Babœuf et sa suite s'apprêtent à réaliser par le meurtre la communauté du sol et de la production. Après la Convention, le Directoire et l'Empire, n'est-ce pas sous le règne des principes religieux et monarchiques que la propriété se trouve consolidée sur ses bases, par l'abolition de la confiscation proclamée d'abord dans la loi, et qu'écrit ensuite dans l'histoire la réparation des spoliations commises?

J. T.

DEUXIÈME SÉCESSION PLEBÉIENNE.

DE LA FORMULE GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES,

APPLIQUÉE A L'HISTOIRE DU PEUPLE ROMAIN (1).

I.

Les yeux de la multitude étaient continuellement fixés sur la loi des Douze-Tables. Ce monument auguste de la sagesse humaine se portant l'héritière des générations passées et l'interprète des décrets divins, était

(1) Cet ouvrage de M. Ballanche pourra être considéré comme une psychologie de l'humanité, appliquée à l'histoire.

L'auteur ne prend, d'après l'histoire romaine, que trois faits, *les trois sécessions plébéiennes.*

La première a paru successivement dans *la Revue de Paris,* il y a environ cinq ans.

La seconde, que nous nous proposons de donner à nos lecteurs, est encore inédite, sauf quelques fragmens isolés qui ont été insérés dans divers recueils.

Ainsi ce sera la première fois que cet épisode important de la *formule générale* formera un tout complet. (*N. du R.*)

exposé au Capitole, où il avait excité d'abord une admiration vive et soumise. Bientôt les textes vénérables, accessibles à tous, eurent à subir les interprétations d'une science incomplète, fruit tardif d'une trop longue ignorance. Pour la première fois, les oracles qui gouvernent les sociétés humaines étaient écrits; pour la premiere fois, ils sortaient de cette mystérieuse obscurité qui commande une obéissance aveugle. A force de chercher, avec plus ou moins de témérité, à en pénétrer le sens intime, à force même de vouloir justifier ses respects et éclairer ses devoirs, l'assentiment, qui avait été unanime, s'affaiblit par les efforts que l'on faisait pour s'en rendre compte. Si l'on reconnaissait dans les Douze-Tables l'imposante expression de ces grandes lois qui précèdent la promulgation de toute loi, on y trouvait, en même temps, la confirmation de ces autres lois traditionnelles, ouvrage lentement séculaire de mœurs, qui furent mythologiques avant d'être héroïques, restes sacrés et caducs des temps cyclopiens qui avaient cessé. La lettre nouvelle était donc, en plusieurs points, dépouillée de la croyance antique. Ainsi une inquiétude sourde agitait les esprits : d'ailleurs il était évident que les Douze-Tables avaient été l'œuvre successive de deux inspirations différentes; celle qui résulte d'un pouvoir légitime, et celle qui est produite par un pouvoir illégitime et usurpé. En effet, les décemvirs de la seconde année, qui étaient les auteurs de la onzième et de la douzième Table, avaient puisé leur mission dans le mensonge et la violence. Outre le vice de leur origine, ces deux dernières Tables portaient beaucoup plus que les autres l'empreinte d'un droit, sinon absolu, du moins en partie, frappé de désuétude. Ce qui en ébranlait encore l'autorité, c'était la conduite et toute la vie des législateurs illustres et magnanimes, dont un pouvoir sans limite avait perverti les nobles cœurs. Les décemvirs imitaient trop la tyrannie de Tarquin. Le joug pesait également sur les patrons et sur les cliens, par la même raison qui avait entraîné le dernier roi hors de la route tracée par la juste Némésis. Ils avaient ignoré, comme lui, que les cliens étaient devenus des personnes distinctes de leurs patrons; qu'ils étaient dépendans et non confondus, soumis et non identiques. Le sénat existait encore, mais condamné au sommeil, et le tribunat n'existait plus. Le tribunat restera-t-il aboli? le génie de la progression est-il arrêté dès son premier pas? le Prométhée plébéien va-t-il reprendre ses entraves, non sur les sommets du Caucase, mais sur les escarpemens du roc Tarpéien? Tel est le problème qui s'agite dans l'Olympe du Capitole : l'énigme est proposée, et la réponse à l'énigme sera un sacrifice sanglant.

Le sage d'Éphèse, Hermodore, et Camérinus, un de ceux qui étaient allés interroger la sybille dorienne et la sybille ionienne, décemvirs de la première année, déploraient amèrement que l'ambition égarât à ce point de grands hommes, qu'elle les portât ainsi à faire rétrograder l'initiation. Néanmoins ils cherchaient par leurs discours à inspirer quelque calme aux esprits émus. « La sagesse et la raison, disaient-ils » l'un et l'autre, n'ont pas en vain parlé, ce n'est pas en vain que leurs » oracles sont écrits sur la pierre. Maintenant confions-les à votre mé- » moire, afin qu'ils subsistent éternellement. Ayez vos lois dans votre » cœur, et nulle puissance humaine ne pourra les anéantir. »

Ces paroles s'adressaient également aux patriciens et aux plébéiens; mais il apparaissait aux uns et aux autres qu'il y avait disharmonie entre les tables légitimes et les tables illégitimes, que deux droits différens y étaient contenus.

Hermodore, en outre, entretenait quelques jeunes patriciens de la phi-

losophie d'Héraclite, cette philosophie qui fait le combat père de toutes choses. Ainsi c'était le moment où le système de l'antagonisme, qui était déjà dans le monde de la pensée, allait se réaliser dans le monde civil.

La guerre extérieure vient faire diversion à des inquiétudes qui commençaient à être menaçantes, car le trouble des esprits ne peut jamais tarder de se manifester par des actes.

Les décemvirs s'empressent de faire des dispositions militaires. Ils lèvent dix légions. Cinq, sous la conduite de Cornélius, sont envoyées contre les Éques; trois, sous la conduite de Fabius, sont envoyées contre les Sabins. Deux restent à Rome, sous le commandement d'Appius et d'Oppius, pour protéger la tyrannie décemvirale.

Les deux armées romaines sont battues. Les cliens ont refusé de défendre la patrie, qui n'est plus même la patrie patricienne, mais qui est devenue l'empire despotique des décemvirs.

Le sénat s'assemble, convoqué par l'imminence du péril bien plus que par les pressantes prières des tyrans implorant l'appui d'une autorité légitime.

Les décemvirs font de vains efforts pour borner la discussion aux mesures que nécessitent les malheureux événemens de la guerre; le sénat, qui fut trop long-temps réduit au silence, veut, avant toutes choses, s'occuper des troubles domestiques. Il sait bien que les Éques et les Sabins seront repoussés sitôt que l'harmonie régnera dans Rome.

Trois partis divisent la noble assemblée, et cette division, elle seule, est le signe le plus funeste.

Valérius et Horatius se sont ouvertement déclarés pour la cause plébéienne.

Lucrétius et les deux frères Quintius Cincinnatus et Quintius Capitolinus sont à la tête de ceux qui, sans méconnaître le fait nouveau, veulent lui opposer une digue.

Appius Claudius, oncle du plus jeune des décemvirs, le même qui avait décimé l'armée de l'Algide, pour cause d'indiscipline, et dont l'indomptable fermeté était unie à une grande modération, s'était aussi déclaré pour l'initiation graduelle.

Appius, décemvir, Lucius Cornélius, frère d'un autre décemvir, n'entendaient à aucun accommodement.

Les jeunes patriciens manifestent le plus de disposition à la violence. Nourris de doctrines imployables, dans les écoles étrusques et osques, ils ont un souverain mépris pour les plébéiens. Ils racontent avec orgueil les républiques sévères de l'Etrurie et celles qui, dans la Campanie, ont été soustraites à la contagion de la promiscuité. Ils font une peinture affreuse de celles au contraire qui ont laissé mollir la discipline antique; ils ne parlent que de religion et d'anathèmes.

Malgré tant d'élémens de discorde, en présence du péril commun, la discussion fut grave et solennelle.

Appius, le premier, s'exprime en ces mots : « Sénateurs, c'est donc » toujours en vain que nous nous sommes affranchis des rois! L'esprit de » Tarquin survit à Tarquin lui-même et à sa race odieuse!... Je com- » prends vos murmures... La tyrannie décemvirale, pour vous, est sem- » blable à celle du vieux larthe que vous avez ignominieusement chassée. » Combien ma pensée est différente! La tyrannie décemvirale n'est autre » chose qu'un pouvoir fort et puissant, nécessaire pour reconstruire la » cité romaine... Vous le voyez, l'ennemi domestique ouvre les portes à » l'ennemi du dehors, bien moins redoutable... Oui, il en est temps

» encore, mais nous n'avons plus qu'un jour, un instant, pour étouffer
» le monstre de la promiscuité... Rendez bien plutôt grâces aux décem-
» virs. Si nous n'étions pas là pour soutenir l'état chancelant, sans
» doute vous attendriez en silence que la race de l'anathème se retirât de
» nouveau sur l'Aventin, pour vous dicter des lois, pour rétablir l'impie
» tribunat. Souvenez-vous du noble et généreux Coriolan, que nous avons
» indignement trahi. Livré par nous aux outrages d'une clientelle à qui
» nous avions ôté tout frein, lui-même, pour éviter le sort cruel d'Actéon,
» se réfugia dans l'exil. Ce grand homme avait bien raison de vouloir que
» nous revinssions à la pureté de nos mœurs anciennes, de nos antiques
» traditions ; et, si nous l'eussions imité, si nous eussions senti le cour-
» roux patricien animer nos cœurs, fortifier nos poitrines, nous ne se-
» rions pas réduits à nous débattre contre la cruelle nécessité qui nous
» opprime. Le client qui est insolent dans nos murs est soldat indisci-
» pliné dans nos camps, lâche transfuge sur les champs de bataille... »

Valérius s'écrie : « Oui, en effet, Coriolan rendit un signalé service à
» la république, en se mettant à la tête des Volsques, nos plus féroces
» ennemis!... Oui, en effet, il mérite toute notre admiration pour avoir
» porté le fer et le feu sur la terre sacrée de la patrie!... Angéronia,
» déesse du silence, qui préside à nos assemblées, put-elle fermer sa
» bouche lorsqu'il eut secoué la poussière de ses pieds contre sa ville na-
» tale?... Croyez-vous qu'il se soit abstenu d'invoquer contre nous Ops
» Consiva, divinité protectrice de la cité romaine, ignorée des profanes?...
» Jureriez-vous qu'il n'ait pas livré à de maudites évocations le nom mys-
» tique et incommunicable de Rome?... Quelle cause pourtant trouver
» à ses impies victoires?... »

Appius reprend : « La cause de nos défaites, je vous l'apprendrai tout à
» l'heure, lorsque vous m'aurez écouté avec quelque calme. A des maux
» extrêmes, il faut des remèdes extrêmes. Rome n'était plus qu'une ville
» profanée, une ville où la religion des auspices était dans le deuil, une
» ville de qui les ancêtres détournaient leurs regards. Coriolan ne recula
» pas devant la pensée d'une immense expiation; il savait, lui, que le
» véritable ennemi est l'ennemi dont les envahissemens sont sous le poids
» d'un éternel anathème. Ah ! si vous l'aviez cru, le tribunat aurait été
» aboli, le tribunat, enfant monstrueux de nos discordes, et que
» vous eussiez dû étouffer à sa naissance. Mais vous préférâtes la guerre.
» Sans doute, il fallut toute la violence du vertige pour comprimer l'in-
» dignation des cœurs généreux. Pour la première fois, on vit, et les
» dieux indigètes durent détourner leur face indignée, pour la première
» fois on vit le patriciat soutenir, par les armes, la vile cause d'une
» tourbe sans dieux et sans ancêtres. Croyez-vous, à présent, que le de-
» voir du patronage dût aller jusque-là ? Je m'abstiendrai d'épuiser l'a-
» mertume de l'ironie. Vous savez trop de quelle ressource ont été ces
» misérables pour vous aider à repousser la calamité qu'ils avaient appe-
» lée sur nous. Il vous souvient de l'extrémité à laquelle nous fûmes ré-
» duits ! Dites si leurs bras nous ont protégés un seul instant ! Ont ils un
» seul instant fait chanceler le héros animé d'une colère toute patricienne,
» sentiment irrésistible ! Et nous-mêmes, avons nous pu le fléchir ! Sans
» les larmes de sa mère et de sa femme, que serait devenue cette ville,
» changée en un repaire de séditieux ? Si vous l'ignorez encore, daignez
» donc l'apprendre aujourd'hui, nous devions succomber, parce que ce
» n'était pas véritablement notre cause que nous défendions. Lâches
» transfuges de nos mœurs antiques, de nos vénérables traditions, la

» victoire, juste fille de Jupiter, ne pouvait seconder nos stériles efforts.
» Oserai-je dire ici toute ma douloureuse pensée ? Oui, je n'en doute
» point, le grand Coriolan lui-même aurait succombé, oui, des athlètes
» célestes, comme à la bataille du lac Régille, seraient venus enfoncer
» ses bataillons épouvantés, si le droit eût été contre lui, s'il n'eût été
» qu'un coupable révolté; mais c'était dans nos rangs qu'était la révolte,
» et les dieux de la patrie étaient contre nous ! Allez, Coriolan, pour
» amener la victoire sous ses drapeaux, n'a eu besoin ni de violer le se-
» cret d'Angéronia, ni de livrer à d'impies évocations Ops Consiva, di-
» vinité mystérieuse de la cité romaine, ni de profaner le nom incommu-
» nicable de sa ville natale.... Que m'emporte-je en de vaines récrimi-
» nations ? Le tribunat n'existe pas, gardons-nous de le rétablir. Deux
» tables ont été ajoutées aux dix autres, aux dix tables entachées d'une
» funeste condescendance. La barrière de la promiscuité n'est pas sans
» quelque force. La république peut encore être sauvée. »

Lucius Cornelius, à son tour, s'exprime en ces mots : « La loi des
» douze Tables crée, en faveur des plébéiens, un droit inouï, et ce
» droit heureusement est impossible à réaliser. Est-ce une déception ?
» est-ce une erreur ? Pères, il faut bien l'avouer, tel est le joug que nous
» impose la grande faute commise par nous d'avoir envoyé consulter les
» sages d'une autre contrée. Nous avons laissé introduire chez nous des
» principes de justice inapplicables à l'ordre de choses qui nous gouverne
» invinciblement. Nous avons mis en présence deux natures discordan-
» tes. Nous avons commis, sans le savoir, le crime mythique de Mé-
» zence. La terre est l'homme qui a fait la terre; voilà pourquoi, dans la
» langue sacrée, le mot *ops* exprime à-la-fois et la terre et le possesseur
» de la terre. Il ne suffit donc pas de dompter le fer et le feu pour être
» homme. Nul ne peut être propriétaire d'une chose qu'autant qu'il a fait
» la chose. Il faut la faire et non la façonner. Il faut être auteur de la
» substance, et non ouvrier de la forme. Le droit de la propriété est
» donc un droit divin, puisqu'il est une création; et il est inaliénable
» parce qu'il est divin. De là le mot *auctor*, dont le sens entraîne la
» signification de cause ; de là le mot *auctoritas*, émanation de la cause.
» Dites-moi si les réfugiés de l'asile ont fait la terre, s'ils connaissent les
» limites des régions augurales, figurées par les réseaux dont se com-
» pose la courtine qui entoure le sanctuaire d'Apollon ! Dans le sillon sa-
» cré, tracé par la charrue patricienne, et que nous nommons le monde,
» ont-ils jeté leur propre glèbe, la glèbe symbole de tous les droits ?
» Non ; et même le feu et l'eau, ils les tiennent de nous. Aussi le mot
» *auctoritas*, émanation de la cause, lorsqu'il est dirigé contre eux,
» dans le sens le plus absolu, est-il l'expression de l'anathème éternel.
» Mais la terre que nous possédons et qui nous possède, qui nous est
» identifiée, n'est pas toute créée par nous, n'est pas toute représentée
» par la glèbe primitive, ne correspond pas toute aux limites des ré-
» gions augurales, aux réseaux merveilleux de la courtine d'Apollon !
» La conquête, je le sais, nous a donné des terres nouvelles; et nos
» cliens nous ont aidés à conquérir ces terres nouvelles ! Qu'im-
» porte ? Les vainqueurs possèdent au même titre que possédèrent les
» vaincus; le droit reste affermi dans le ciel. Combien sont malheureux
» les temps où l'on est obligé de rendre compte de la raison des choses !
» Depuis quand nos clients ont-ils une existence par eux-mêmes ? Sau-
» rait-on me dire le jour où a commencé, pour eux, un ordre de choses
» légitime? car jamais, lorsque le tribunat, lorsqu'il levait, parmi nous,

» sa tête insultante, ne fut revêtu d'aucun des signes qui marquent la lé-
» gitimité; et sa funeste puissance était une négation. La forme et l'ex-
» pression de la magistrature plébéienne, nommée injuste, c'est-à-dire
» hors du droit, suffiraient pour révéler la nature des plébéiens eux-mê-
» mes. Le lien conjugal n'est pour eux qu'un lien obscur et sans solen-
» nité. Ils n'ont point de famille : la famille, c'est la renommée; le mot
» *fama* le dit. Ils sont inhabiles à recevoir et à transmettre un héritage.
» Ils ne peuvent donc pas s'élever à la propriété, domaine absolu, in-
» conditionnel, immuable. Pères, l'enceinte sacrée qui défend la noble
» cité des envahissemens de la tourbe profane, est mieux gardée par
» l'harmonie générale des êtres et par la providence des dieux, que par
» nous, gardiens timides et infidèles. Vos cliens vous ont aidés à con-
» quérir la terre, mais vos cliens ne sont pas eux, ils sont vous; c'est
» vous qui avez conquis par eux. Votre volonté s'est servie de leurs bras.
» La conquête remplace le fait divin de la propriété primitive, et ne
» peut être autre chose que la propriété primitive elle-même, incommu-
» nicable. »

Les jeunes sénateurs, s'agitant sur leurs siéges, s'écrient : « Pères, le
» conseil pour vous! l'action pour nous! Croyez-en notre courage, con-
» sommez l'abolition du tribunat; retirez aux plébéiens l'impossible pro-
» priété que vous leur avez accordée, et qui, toute restreinte qu'elle est,
» est encore au-dessus de leur nature dépendante et brutale. »

Lucrétius dit avec calme : « La propriété est contenue dans des bornes
» qui ne peuvent être franchies, de quoi se plaint-on? Pères, notre de-
» voir est de veiller sur les limites actuelles, mais non de les faire recu-
» ler. Les droits acquis par les plébéiens, et que nous leur avons con-
» cédés, maintenant sont aussi sacrés que les nôtres. Garantissons-nous
» de nouveaux envahissemens, mais gardons-nous de rétrograder. Le
» discours de Lucius Cornélius est très-beau; seulement il est en arrière
» d'un cycle social. Sa doctrine a toute la majesté des temps antiques,
» mais il est frappé de désuétude depuis trois âges d'hommes. »

Valérius vient imprimer un autre mouvement à la discussion. « Les
» paroles de Lucius Cornélius m'ont éclairé; descendons avec courage au
» fond des choses, descendons-y pour le passé aussi bien que pour l'ave-
» nir. Le droit de propriété, qui n'est plus un, qui est divers, a main-
» tenant besoin d'être fixé. Les limites ont cessé d'être absolues; elles
» doivent être relatives et conditionnelles. Ce qui est immobile se passe
» de règle; ce qui est mobile ne peut s'en passer. Le destin a sa règle en
» lui-même; la règle de la volonté, c'est l'ordre, la mesure, le nom-
» bre. Tant que les traditions et les mœurs nous ont gouvernés, notre
» règle a été puisée dans les traditions et les mœurs, immobiles comme
» le destin dont elles étaient la parole immuable. Notre règle actuelle
» est la loi : telle est la nécessité nouvelle où nous place l'âge des lois
» écrites. Cette nécessité nous impose le devoir de compléter la loi, à
» mesure que, par le progrès des temps, elle devient insuffisante. Oui,
» le temps viendra de tout dire dans les lois. Ce qu'il vous est donné de
» faire, c'est de rester la source et la sanction de la loi, c'est de vous
» réserver à vous la raison de la loi, c'est de vous attribuer la connais-
» sance exclusive d'une partie de la loi, par les formules et l'interpréta-
» tion des formules. »

Horatius s'exprime en ces termes : « Souvenez-vous du mont Aventin!
» Là, il fut dit, pour la première fois, que les plébéiens avaient le signe
» de l'intelligence, la parole. Depuis cinquante ans, les plébéiens ont

» une parole qui n'est plus celle du vagissement, mais qui n'est pas non » plus celle des patriciens, douée de force et de puissance, la parole ci- » vile et légale. Peut-être deviendra-t-elle un jour tout-à-fait adulte. Pa- » role et destin ne sont-ils pas le même mot? Eh bien! les deux paroles » ont les caractères des deux destins différens; l'un actif, l'autre passif. » Il est donc impossible de faire que les plébéiens soient encore une » tourbe muette, complétement inintelligente, privée, dans le sens le plus » absolu, d'une volonté propre. Détaché du patron, le client a acquis la » capacité du bien et du mal. Car enfin, si l'on en appelle toujours à la » force des choses et à la providence des dieux, il faut les reconnaître » partout où elles éclatent. Ne pensez donc point à abolir le tribunat; ce » serait entreprendre de vouloir faire reculer le temps. Et savez-vous ce » que produira votre délibération? Le mot sacré, qui est la seule arme » du tribun, ce mot désormais ne suffira plus. Le mot lui-même brisera » les entraves de sa signification privative, et voudra s'élever à une » signification impérative. Vous ne pourrez bientôt plus refuser les aus- » pices aux tribuns. »

Les jeunes sénateurs frémissent. Ils n'ont pas appris à souffrir de tels blasphèmes dans les colléges osques et étrusques; et même ils supportent avec impatience que le droit civil ait été soumis à la profanation de la publicité.

Appius Claudius reprend la parole : « Les auspices sont de droit na- » turel. Quiconque a une portion de volonté, une sphère d'action dans la- » quelle cette volonté peut se mouvoir, a la faculté de chercher des si- » gnes, de s'approprier des présages, faculté inhérente à l'homme, dès » qu'il commence à se connaître, dès qu'il commence à avoir un passé, » et, par conséquent, un avenir, faculté qui met l'homme en contact avec » toute la nature, faculté néanmoins souvent trompeuse et illusoire, lors- » qu'elle s'appuie sur l'instinct tout seul, et non sur la science. Les au- » gures resteront incommunicables, puisque c'est la voix des ancêtres, » puisque c'est le signe de la doctrine, puisque enfin ils ne peuvent se » prendre qu'en accomplissant des cérémonies dont vous savez le secret » par une tradition qui se perd dans la nuit des origines. Au reste, ce » partage a déjà été fait par la loi même des douze Tables. Vous ne l'i- » gnorez point, la partie sacrée de cette loi est encore cachée au fond du » sanctuaire impénétrable de la cité. Il ne peut être question d'ouvrir les » portes de ce sanctuaire. »

« Elles seront enfoncées par le bélier plébéien! » s'écrient quelques jeunes sénateurs.

Appius Claudius considérant avec une noble indignation ceux qui venaient de proférer ce cri : « Dans les temps que vous voudriez faire revi- » vre, des enfans n'auraient pas impunément interrompu un vieillard! » Puis il continua avec calme : « Ce n'est pas moi qui serai accusé de man- » quer de courage! Ne m'a-t-on pas vu inflexible, lorsque la discipline » militaire m'a obligé de décimer une armée? J'entends toujours parler » de l'immobilité des coutumes. Et pourtant, jadis, vous ne veniez à » vos assemblées qu'armés de la lance. Votre nom vous le dit encore. » Sont-ce les décemvirs ou les plébéiens qui vous ont dépouillés de ce » symbole de la puissance illimitée et indépendante? vous l'aviez con- » servé même sous les rois, et vous ne l'avez plus! Eh bien! cela seul » dénonce un grand changement en vous-mêmes. Aux jours où vous vous » assembliez armés de la lance, vos clients étaient autour de vous, et » formaient une muraille muette et immobile. Ils n'avaient point de peu-

» sée, car c'est vous qui aviez toute la pensée. Vous êtes donc diminués
» dans vos propres personnes, puisque les discours ne peuvent faire
» que ce soit autrement, puisque vos cliens ne sont plus vous. Lorsque
» Tarquin faisait peser le joug sur les cliens aussi bien que sur les pa-
» trons, c'est qu'il considérait le client comme faisant partie de la per-
» sonne du patron. Vous n'avez pu vous affranchir vous-mêmes qu'en
» faisant concourir les volontés subordonnées mais distinctes de vos pro-
» pres cliens. Vous avez donc subi la loi des choses humaines. Vous
» n'êtes plus ce que vous étiez. Voulez-vous reprendre la lance de Qui
» rinus ? ah ! vous le savez trop, ce ne serait plus qu'une vaine parure,
» un souvenir à demi effacé de nos mœurs antiques, de notre primitive
» sévérité ! Ce qui n'est plus n'est plus !

» Ainsi donc la tyrannie des décemvirs est double de ce que fut celle
» de Tarquin !

» Un prodige n'a pas été assez remarqué, lors du plébifugium où fut
» créé le tribunat : ceux qui, comme moi, vivaient à cette époque, en
» ont bien conservé la mémoire. Jadis, le prêtre serf qui dessert l'autel
» de la Diane d'Aricie ne pouvait être remplacé qu'à la condition de pé-
» rir des mains de son successeur. Telle fut cette sibylle de la Cadmée,
» si célèbre, condamnée à mourir immolée par celui qui devinait ses re-
» doutables énigmes : OEdipe, dit-on, ne put régner qu'à ce prix. Le
» Brutus plébéien, qui alla consulter l'oracle de la Diane d'Aricie, en
» reçut une réponse sans qu'il fût nécessaire d'accomplir la loi cruelle
» des âges anciens ; c'est que les temps étaient venus de dire, et non d'ac-
» quérir au prix du sang. Confiez-vous aux paroles d'Horatius, on ne
» fait jamais rétrograder l'initiation. Toutefois, si vous croyez encore à
» la nécessité d'une rançon, le sang d'une victime pure ne vous man-
» quera pas ! »

Le vieillard auguste, en prononçant avec émotion ces dernières paroles, ne savait pas qu'il faisait une prophétie.

L'assemblée se sépare.

Le conseil du mystère profond se réunit, non plus dans les Favissæ, ni dans l'enceinte sacrée de Roma quadrata, dont les ruines mêmes avaient péri, mais dans une des salles les plus retirées du Capitole, au pied d'un petit autel secret d'Ops Consiva.

De ce conseil secret sont exclus Valérius et Horatius, que leur âge et leur rang devaient y appeler. Les jeunes sénateurs en sont exclus par leur âge. Les décemvirs en furent exclus parce que leur cause allait s'agiter.

C'est là qu'Appius Claudius, l'Orphée de ce moment palingénésique, posa avec une majestueuse éloquence toute la question romaine. Alors on entendit des choses tout-à-fait nouvelles. Le rideau des âges fut soulevé d'une main puissante par le magnanime et savant vieillard. Il présenta d'abord le tableau des temps mythologiques, depuis Énée, dépositaire des traditions de l'orient, jusqu'à Romulus; le tableau des temps héroïques depuis Romulus, instituteur de la noble cité romaine, jusqu'à Tarquin-le-Superbe, mort à Cumes, en disant d'une voix éteinte, qu'un changement était survenu dans le ciel, qu'une jeune loi allait gouverner le monde. Enfin il entra dans l'explication de cette jeune loi, par l'oracle de la Diane d'Aricie qui elle-même avait daigné parler aux plébéiens. Il rappela dans cette série merveilleuse de faits, les entretiens de Thamyris et d'Évandre, sur le mont Murcus, devenu l'Aventin ; les pénates, amulettes sidérales de Samothrace, arrachées à l'incendie de Troie; la

tête du centaure et les choses fatales du Capitole; les deux gémeaux allaités par la louve, emblème de la lumière; le jour natal de Rome, et Rome, dès ce jour, s'élevant au rang de ville éternelle; Quirinus montant au ciel sur un char de feu, les autres rois donnant chacun des lois dans une sphère différente d'ordre et d'idées, et devenant ainsi autant de personnifications de principes divers, dont l'ensemble forme tout un gouvernement. Mais entre tous ces rois qui s'élèvent au nombre sacré du système planétaire, il s'arrêta sur le règne pacifique de Numa, écrivant, sous la dictée de la nymphe Égérie, des livres où la morale était dépouillée du mythe; enfin il s'arrêta surtout sur le règne extraordinaire de Servius Tullius, qu'il signala comme le véritable Prométhée des plébéiens.

Puis il termina par ces mots : « Maintenant il ne faut pas vous le dissi-
» muler, la tyrannie décemvirale qui vous opprime est plus forte que vous,
» devenus ce que vous êtes. Vous ne pouvez la secouer sans l'assistance
» de vos cliens, assistance qui ne saurait plus être aveugle. Mais j'en suis
» trop convaincu, la plupart des patriciens sont bien plus disposés à
» repousser les plébéiens qu'à s'affranchir de cette odieuse tyrannie.
» Comment pouvez-vous ne pas voir qu'un orage se forme? Oui, un orage
» se forme dans cette race que vous méprisez; et c'est encore elle qui vous
» affranchira malgré vous. Vous lui devrez la liberté, et elle acquerra un
» titre contre vous. On a cité Coriolan; c'est bien assez qu'une telle ex-
» périence ait été faite une fois; je doute que vous voulussiez la renouve-
» ler, lors même que ce serait en votre pouvoir. Ne partageons pas la
» farouche inflexibilité de ce violent héros qui poussa jusqu'à l'injustice
» le zèle de la justice. Cherchons aujourd'hui notre salut dans notre pro-
» pre sein.

» Il ne s'agit pas en ce moment d'élever les plébéiens à un plus haut
» grade dans l'initiation sociale, il s'agit de leur conserver celui qu'ils
» ont obtenu; ne leur donnons plus que lorsqu'ils auront plus mé-
» rité. »

Ce noble discours, qui était la raison même, parée d'un langage austère et harmonieux, entraîna l'assentiment du conseil.

Il resta convenu que l'on saisirait l'instant de l'orage plébéien, pour affermir la cité romaine sur sa base nouvelle. Cet orage, en effet, ne pouvait tarder d'éclater; mais il ira au-delà de ce qu'avait prévu la prudence : les initiateurs seront devancés par les néophites.

BALLANCHE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Les Ruines. — 6e Méditation.

Le grand siècle se développait devant moi dans sa gloire, et je me pressais de saluer toutes ses majestés; majestés du talent et majestés de la vertu, majestés du pinceau et majestés de l'épée, car il y a une limite au-delà de laquelle le génie donne des couronnes et vous fait rois. En présence de cette grande figure de Louis XIV, le génie de la royauté se révélait à moi. La royauté qu'est-ce autre chose que la tête d'un empire; son intelligence, son ame, un phare immense qui, dominant l'éten-

due, projette sa vaste lumière sur les eaux qui viennent battre le pied de la tour? La royauté qu'est-ce autre chose qu'un géant dont les pieds sont sur la terre, et le front dans la nue; une puissance qui n'a point d'égale ici-bas, et qui, pour rencontrer un maître, est obligé de lever les regards vers les cieux? La royauté, n'est-ce point la personnification d'un peuple en un homme à qui des millions d'hommes ont dit : « Souviens-toi que notre sang coule dans tes veines, souviens-toi que derrière » ton épée il y a des millions d'épées; notre gloire sera la tienne, et si » l'on nous insulte, la rougeur de notre honte c'est sur ton front qu'elle » sera. Quand on te nommera, on aura nommé tout un peuple, toute » une époque; tu es le drapeau qui conduit et qui résume l'armée; tu » es le symbole d'une nationalité, tu es la grande unité sociale; tu n'es » plus un homme, tu es le roi. Roi, porte la tête haute, le cœur plus » haut encore, et souviens-toi, à chacun de tes actes, du grand mot de » Louis XIV : aux jours de la prospérité publique, il put dire qu'il » était la France, car aux temps des revers de la patrie, il voulait tra- » verser son royaume à cheval, en tenant à la main la lettre qui lui » aurait annoncé la perte de sa dernière armée, pour aller à la tête de » cent mille Français s'ensevelir sous les ruines de la monarchie. C'était » là un sublime commentaire de ce mot : *la France, c'est moi!* »

Il me semblait que c'était la voix du peuple elle-même qui définissait ainsi la royauté à la vue du grand prince qui, de tous les monarques, sentit, pensa, agit le plus en roi. Je reconnaissais que c'était là le plus beau trait du caractère de Louis XIV; il avait jugé tout ce qu'il y avait de dignité dans ce nom de roi, de puissance dans le bout d'un sceptre.

Au milieu des splendeurs de la prospérité comme dans les épreuves et les revers, au milieu des brillantes magnificences du trône comme au sein des tristes solennités d'un lit de mort, environné des rayons de la victoire, ainsi qu'un soleil du matin, ou découronné de ses feux ainsi que le soleil du soir, Louis XIV, avant tout et malgré tout, sut toujours être roi! C'est là sa gloire, son premier titre à l'admiration contemporaine, aux respects de la postérité. Napoléon, plus tard, porta mieux peut-être l'épée de général; jadis Henri IV avait mieux porté l'épée de gentilhomme; nul ne porta mieux le sceptre. Louis XIV, au milieu de tous ces grands hommes dont les noms représentent tous les genres de gloire, laisse à chacun la place qui lui appartient. Il n'est ni soldat comme Charles XII de Suède, ni écrivain comme Frédéric de Prusse, ni artisan et ingénieur comme Pierre de Russie; mais il est plus roi qu'eux tous ensemble; mais l'épée de Condé et de Turenne, les lauriers de Corneille et de Racine, le compas de Vauban et la sagesse de Colbert, forment comme une auréole autour de son royal génie. Il ne fait point tout par lui-même, mais il est l'ame qui meut tous les ressorts, il est le centre auquel tout aboutit, le pôle sur

lequel tout roule. C'est pour cela qu'on ne peut pas le séparer de son époque, qu'elle n'a plus de signification sans lui, ni lui sans elle, et qu'on a défini le grand siècle quand on a nommé le grand roi.

Je ne pouvais rassasier mes yeux des merveilles de cet admirable tableau; et, à la vue de cette foule d'hommes de la grande race qui s'étaient rencontrés à l'heure marquée par le doigt de Dieu pour donner ce beau spectacle au monde, j'enviais le sort de ceux qui, conviés à cette magnifique fête de la monarchie, descendirent dans le tombeau avant le commencement des mauvais jours. « Heureux, disais-je, heureux celui à qui le ciel » accorda une place dans cet âge célèbre, cette place fût-elle étroite et » obscure! Heureux celui dont la Providence abrita le berceau à l'ombre » du berceau du grand roi! Heureux, celui qui vit poindre cette lumière » qui devait être le soleil de la monarchie et le phare de l'Europe entière! » plus heureux encore s'il ne vit point le phare s'éteindre et le soleil » mourir! Heureux celui qui, témoin de tous ces miracles, vécut dans » cette atmosphère de gloire et de grandeur; qui put se dire en posant la » tête sur son oreiller de mort : J'ai vu un siècle comme n'en ont point » vu mes pères, un siècle comme n'en verront jamais mes enfans! Celui-là » est heureux entre tous les hommes par la date de sa naissance! Mais » malheureux ces convives qui, devançant l'heure ou la laissant passer, » arrivèrent trop tôt ou trop tard! Malheureux surtout ces tards venus de » la monarchie qui, apercevant comme moi tout ce passé rayonnant de lu- » mière et flamboyant de gloire, trouvent leurs ténèbres plus épaisses et » leurs ruines plus affreuses. Malheureux ceux qui, comme moi, debout » sur le seuil de l'Éden, ont évoqué la grande figure de la royauté sur sa » tombe et l'ont saluée se levant à leur voix dans tout l'éclat de son antique » majesté! Malheureux, car elle devait bientôt disparaître sous la pous- » sière des sépultures; malheureux, car ils n'ont revu que pour le perdre » une seconde fois ce dix-septième siècle, paradis perdu de la monar- » chie! »

Tandis que je prononçais ces tristes paroles, le majestueux édifice devant lequel je m'inclinais, était déjà ébranlé par de sourdes oscillations. Les splendeurs du dix-septième siècle pâlissaient; ce ciel si pur se couvrait de nuages. Le dix-huitième siècle grondait dans le lointain, comme le Vésuve, ce formidable voisin de Naples, la grande et la belle; de Naples, la perle de l'Italie. Avez-vous vu sur un lit de mort vos espérances et vos affections s'évanouir? Avez-vous vu une tête bien chère se poser languissamment sur le chevet d'où elle ne devait plus se relever? Avez-vous-vu des regards, où rayonnaient la gloire et le génie, chercher une dernière fois la lumière, et s'éteindre ensuite sous des paupières lourdes et glacées comme les portes d'un tombeau? Si vous avez été le douloureux témoin de ces lamentables scènes, si votre cœur a

senti ce déchirement qui se fait dans les profondeurs de l'ame lorsque le nœud de l'existence vient d'être brisé dans un ami ; si vous avez contemplé ses déplorables restes, étudié ce visage, conservant, sous les pâleurs de la mort, l'empreinte de la pensée qui vient de se retirer, du sentiment qui vient de s'éteindre; si vous avez mis la main sur ce cœur encore chaud qui achève, par un mouvement mécanique, ce battement que lui imprima une affection morale ; si vous avez cherché sur ces lèvres inanimées ce sourire de résignation et de mélancolie, que l'ame y laissa en passant comme un dernier adieu ; oh ! alors vous comprendrez le désespoir qui s'emparait de toutes les puissances de mon être, tandis que le grand siècle s'abîmait dans sa gloire, et que cet immense drap mortuaire que j'avais un instant soulevé, retombait sur cette époque, noir et lugubre comme la nuit. C'était comme un reflux de la mort, semblable à l'Océan, revenant engloutir ces richesses qu'il a révélées aux regards du soleil en retirant un moment ses nappes d'eaux, vaste et pesant linceul étendu par la main de Dieu sur des cités perdues et des empires oubliés.

Et peu à peu toutes ces hautes renommées que je venais d'admirer disparaissaient sous ces vagues de la mort. Et Louis XIV passait, menant ce deuil immense, et je disais à Louis XIV : « Grand roi, pourquoi avez-» vous emporté avec vous la fortune de la monarchie et le secret de la » royauté?» Le Grand Condé passait, et je lui disais : « Heureux qui peut » vous suivre ! Rocroy et Lens n'auront point de postérité dans nos an-» nales, la gloire et les Condé s'en vont. » Racine et Corneille pas-» saient, et je leur disais : Il est loin l'âge des chefs-d'œuvre. Après le » jour la nuit ; fils de la lumière, un habitant des ténèbres vous salue. » Dieux de la littérature, ce fut de vos mains créatrices que s'échappè-» rent Cinna et Athalie ; et comme ces blocs cyclopéens sur lesquels les » peuples et les empires ont posé leurs tentes, en traversant les âges, » Cinna et Athalie, tout couverts de nos ruines récentes, sont restés » debout. » Et les La Rochefoucauld, les Sévigné, les Grignan, les Pascal, les Arnault, passaient; et je leur disais : « Heureux qui put » vous entendre ! Monde d'intelligence et d'esprit, pourquoi ne fut-il » point donné à celui qui vous évoque d'avoir, par la date de sa nais-» sance, droit à la tombe où vous allez dormir avec tout ce qui fut » grand en France? »

Mais c'était en vain que je m'attachais au grand siècle, disparaissant lentement dans les profondeurs de l'éternité, comme Venise, cette reine des eaux, qui peu à peu rentre dans les mers d'où elle est sortie. En vain je m'élançais derrière tous ces illustres personnages qui s'en allaient, poussés par la main de l'histoire. Une invincible barrière s'élevait devant moi ; elle me repoussait en arrière; et j'étais là comme l'Hamlet

de Shakespeare, étendant douloureusement ses bras vers l'ombre de son père, détestant la vie, qui attache ses pieds à une terre maudite, et lui ferme l'accès d'une tombe chérie.

Déjà le grand siècle avait passé, ses magnificences ne brillaient plus que comme un reflet lointain. Ma tête était pleine de pensées de désespoir; car je sentais que le dix-huitième siècle s'avançait, et que les mauvais jours étaient proches. Comment tant de grandeurs avaient-elles pu tomber si vite? Comment l'édifice, qui semblait bâti pour l'éternité, s'est-il tout à coup affaissé? Comment la France, qui paraissait assise pour jamais sur le trône des nations, en était-elle tout à coup descendue en secouant la poussière de ses pieds, pour reprendre sa route dans des sentiers semés de périls et d'obstacles? Quelle époque je venais de voir s'évanouir, et par quelle époque allait-elle être remplacée? L'apogée de l'élévation morale et le triomphe de la matière, ces hauts génies tuteurs de la société et gardiens des grands principes, et ces esprits de ténèbres, ces demi-dieux du chaos, qui se présenteront devant la société, la faux à la main comme des moissonneurs devant un champ couvert d'épis; quels tableaux divers! quelles histoires discordantes! et comment se tourner vers un désert aride lorsqu'on sort d'une plaine toute parée de ses mille moissons? Et je me disais en moi-même, qu'il valait mieux se réfugier dans la vie brutale de ces hommes qui passent sur la terre sans exercer leur intelligence et sans élever leur pensée. Ce testament du grand siècle déchiré, comme celui du grand roi, me remplissait d'indignation et d'un douloureux abattement. La faible humanité, me disais-je, peut bien reculer devant un fardeau trop pesant pour elle, et prendre sur les lèvres de l'Homme-Dieu en face de son Calvaire, les paroles de découragement qui repoussèrent un calice d'amertume. L'histoire aussi a son calice, et mes lèvres s'en détournaient. Enseveli dans ma douleur comme dans un linceul, je désespérais des destinées sociales, je comptais les débris qui m'entouraient; je reconstruisais en idée les gloires qui venaient de s'en aller en ruines, lorsque j'entendis retentir derrière les derniers rangs du dix-septième siècle, à moitié disparu dans l'ombre, une grande voix qui disait : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité.*

Je reconnus la haute figure de Bossuet, et sa parole de prophète qui tombait sainte et majestueuse sur la poussière de toutes les gloires. Tel il était sans doute, lorsque du haut de sa chaire il étalait le néant de l'homme et les magnificences de celui qui règne dans les cieux, en face d'une tombe ouverte pour recevoir les restes de très-puissante princesse Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, précipitée, toute pleine de jeunesse et de vie, toute parée de beautés et de grâces, du faîte de la puissance dans la froide et obscure cité des morts. Tel il apparaissait, planant comme la main de Dieu sur toutes ces illustres têtes, courbées sous

les enseignemens pleins de terreurs d'une catastrophe si subite et si lamentable ; ou bien, tel encore, le front à demi couronné de cheveux blanchis par l'âge, prêt à laisser la chaire muette et l'éloquence chrétienne sans oracles, il consacrait au grand Condé les derniers accens d'une voix qui lui fut connue ; et, saisi d'une ineffable tristesse à la vue de la génération contemporaine, dont il avait déjà couché la meilleure part dans la tombe, sublime ensevelisseur de toutes ces gloires, il levait sur le grand siècle mourant ses vénérables mains ; puis, par un retour sur lui-même, marquant la place du pasteur au milieu du troupeau, il prononçait sur sa propre tête des paroles au retentissement lugubre et sourd, comme le bruit de la terre tombant, pelletée par pelletée, dans une fosse à moitié remplie.

C'est ainsi que Bossuet m'apparaissait à la suite de cette époque, dont il avait été l'apôtre et l'ornement. Et ma douleur se révéla toute entière à ses regards ; mes gémissemens lui dirent : C'en est donc fait, tout meurt, tout s'en va, et le christianisme pleurant doit aller s'agenouiller sur la tombe de Bossuet pour ne plus se relever.

Mais tandis que je peignais le triomphe de l'erreur, la sérénité de ce front d'apôtre ne s'était point obscurcie, ce regard d'aigle, devant lequel il n'y avait point de ténèbres, ne s'était point voilé de douleurs, un rayon d'espérance éclairait cette physionomie, siége des célestes inspirations et des puissantes pensées, et Bossuet, regardant le dix-huitième siècle qui accourait à grands pas, semblait lui marquer la croix comme l'invincible obstacle au pied duquel il devait venir expirer. Où je voyais la ruine, il voyait le salut de la société ; où je voyais la défaite, il voyait la victoire. Tenant encore le masque dont sa formidable main avait dépouillé Luther et Calvin, il désignait, avec un sourire de pitié, Voltaire et Rousseau, à qui le protestantisme mourant avait légué son drapeau vaincu. C'était là, pour moi, un spectacle inexplicable, un problème dépourvu de solution, et je me perdais dans mes pensées comme dans un labyrinthe sans issue.

Tout à coup il me sembla qu'un voile me tombait de devant les yeux, et qu'une voix me disait : « Que le dix-huitième siècle vienne main-
» tenant, il arrivera trop tard, sa cause est perdue. Le champion du
» christianisme l'emporte, son redoutable bras, poursuivant le protes-
» tantisme de détours et en détours, l'a précipité, tout meurtri de ses
» chutes, dans les bras du philosophisme, où il va se faire matérialiste et
» athée. Les religions changent la face du monde, les opinions philo-
» sophiques ne changent que la face de l'école, et devant Bossuet le
» protestantisme a perdu son avenir religieux. Rousseau et Voltaire ne
» sont que la monnaie de Luther et de Calvin. Le dernier anneau qui
» rattachait la vérité à l'erreur est rompu ; le divorce est complet, cha-

» on marche sous son drapeau, les uns sous la croix du Christ, les » autres contre ce signe de civilisation et de liberté. Laissez, laissez » aller maintenant les eaux furieuses du dix-huitième siècle, qui, bon- » dissantes et amoncelées, battent avec fureur la digue des âges qui les » retient encore. Laissez, laissez-les s'emparer de la terre comme un » autre déluge, dépasser les plus hautes montagnes, et couvrir de leurs » vagues peuples, trones, institutions, croyances et rois. Le triomphe » des torrens passe vite, et les déluges s'affaissent sous la main d'en » haut. Tandis que le christianisme, semblable à un ruisseau qui grandit » à mesure qu'il coule, et qui, recevant dans son sein les rivières, em- » portant les lacs dans son cours, va se perdre, fleuve immense, dans » cet océan qu'on nomme Dieu, le philosophisme, semblable à ces neiges » fondues qui, roulant des Alpes en énormes masses d'eaux, emportent » avec elles des bourgs entiers, n'est qu'une avalanche d'un jour, qu'on » oublierait le lendemain, si elle n'avait point laissé derrière elle des » malheurs et des ruines. »

Je vis alors que la plus belle victoire de Bossuet n'avait point été dans cette chaire, d'où il pleurait les hommes illustres, et d'où il donnait de si terribles leçons aux rois. Le triomphe par lequel il s'élève si haut dans l'histoire, c'est celui qu'il remporta sur le protestantisme. En ne lui laissant ni paix ni trève, en ne lui permettant point de se reposer un moment sur cette base religieuse où il essayait de prendre pied; c'est lui qui le força à jeter, de désespoir, le manteau de christianisme dont il s'était couvert; c'est lui qui, en perçant à jour la forme protestante, contraignit l'esprit de révolution et de renversement à se réfugier sous la forme philosophique qui devait être celle de l'âge qui allait suivre.

Tandis que j'étudiais les conséquences de ce mémorable événement, l'évêque de Meaux, à demi retourné pour rentrer dans le grand siècle, me les indiquait du doigt dans l'avenir. Je voyais les révolutions succéder aux révolutions, les ruines s'entasser sur les ruines; le torrent du philosophisme avait tout englouti: le monde ancien semblait pour jamais disparu dans le sang et dans la boue. Mais quand les vainqueurs du jour voulaient à leur tour reconstruire un nouveau monde, il leur manquait la première pierre de l'édifice, il leur manquait une religion. Leurs mains frappaient de tous côtés les vagues pour leur demander cette base absente; leurs yeux se tournaient en arrière, et ils réclamaient du passé cette religion nouvelle, sans laquelle on ne scelle point, dans la chaîne des temps, un anneau nouveau et de nouvelles destinées, et leurs yeux rencontraient le protestantisme vaincu sous les pieds de Bossuet. Alors il fallait encore reculer plus loin en arrière; il fallait, pour remplacer le culte qu'on n'avait pas, se mettre à la suite du paganisme philosophique de Julien, et parodier ses impuissantes apostasies. Il fallait, par un anachronisme

immense, innover avec des souvenirs, et retomber du haut de dix-huit siècles de civilisation dans le polythéisme absurde de l'antiquité. Et le dix-huitième siècle se débattait en vain contre cette nécessité que Bossuet lui avait faite, et l'apôtre lui montrait avec cette ironie sublime qui terrassait le ministre Jurieu, il lui montrait les autels de la déesse Raison et de la déesse Liberté, et il l'invitait à asseoir, sur les marches de ces autels stupides, un monde qui dura autant de jours qu'avait duré de siècles le monde fondé par les douze pêcheurs sur la croix de Jésus-Christ. Je la voyais cette époque superbe et railleuse qui avait accablé le principe religieux de ses insultes et de ses mépris, qui avait voulu élaguer le tronc de l'arbre comme on élague une branche inutile, qui s'était dit en elle-même : « Pour simplifier la machine du monde j'en supprimerai ce rouage qu'on » appelle Dieu ; » Je la voyais cette misérable époque, châtiée selon son crime et par son crime, je la voyais se tordre les mains de désespoir, demandant à son tour où elle retrouverait une religion pour asseoir un nouvel édifice, essayant de toutes les folies, parcourant le cercle de toutes les erreurs, et ne pouvant plus rencontrer nulle part ce qu'elle avait tant méprisé jadis, et ce qu'elle voudrait racheter à tout prix. Et, comme à ce spectacle, je craignais que cet océan sans rivages, qui couvrait les sociétés, ne les détruisit à tout jamais, et le christianisme avec elles, Bossuet, avant de rentrer dans les régions du passé, me montra la croix restée seule debout au milieu de cette immense destruction, dominant les murmures de l'orage, portée par les fureurs de la tempête, comme l'arche du premier déluge qui, montant à mesure que les vagues montaient, semblait la dominatrice de ces eaux qui, en se déchaînant sous elle, ne faisaient que la rapprocher du trône de Dieu. N.

VARIÉTÉS NOUVELLES.

UN MARIAGE RÉPUBLICAIN.

I.

MONTAIGU.

— Halte-là ! qui vive ? cria la sentinelle.

— Moi, parbleu ! le citoyen Lamberty.

— Ah ! c'est toi, citoyen commandant. Le diable m'emporte si je te reconnaissais ! il fait noir ici comme au fond de la Loire.

— Et guère plus chaud, n'est-ce pas, citoyen ?

— C'est, ma foi vrai; car ça fait, sacrebleu! pitié de voir de braves républicains se morfondre à grimper la garde, quand ces brigands d'aristocrates dorment là-dedans en quatre bonnes murailles.

— A la bonne heure! pourtant mieux vaut encore être dans ta peau que dans la leur, qu'en penses-tu, citoyen?

— Je ne dis pas non; mais pourquoi ne pas les fusiller tout de suite? c'est plus expéditif et pas plus coûteux. Avec quelques liards de poudre et quelques onces de plomb on en voit la farce, tandis que vos bateaux à soupape, vos mariages républicains.....

— Respect à la justice nationale, citoyen.

— C'est juste, aussi bien la faction ne sera pas longue, voilà le jour qui vient....

Et reprenant sa promenade militaire, il se mit à siffler l'air infâme du *Ça ira*, en faisant résonner, par manière d'accompagnement, les ferrures sonores de son fusil.

Cependant les premiers rayons du crépuscule commençaient à poindre, et, à cette lueur tremblante, indécise, on pouvait distinguer une masse lugubre et noire comme les ténèbres qui commençaient à peine à l'éclairer : c'était le vieux castel de Montaigu. Tout à l'entour et jusque sur le pont de pierre qui fait face au château, une cinquantaine de volontaires nantais bivouaquent étendus par groupes auprès de quelques feux mourans. De temps en temps, par un jeu bizarre, une dernière flamme qui s'éteint jette sur ces uniformes, ces faisceaux d'armes, ces visages ignobles qui l'entourent, un reflet tout sanglant. C'est une scène de silence, de nuit et de terreur qui laisse pressentir un horrible réveil.

Bien horrible en effet!

Tenez! entendez-vous? quatre heures sonnent, le tambour bat, les faisceaux se rompent; et tandis que les *patriotes* de Montaigu, accourus comme à la curée, fraternisent et s'enivrent avec les cavaliers de la convention, un homme se dirige vers la poterne. C'est Lamberty. Ouvrez, geôlier, ouvrez au digne suppôt du proconsul Carrier!

Suivons-le.

Au fond d'une cour étroite où le vent et la pluie pénètrent plus aisément que le jour, sur quelques brins de paille détrempés par l'humidité du cachot, gissent entassées dix victimes vendéennes, martyrs de leur Dieu et de leur roi. Parmi elles, une jeune fille dont les traits nobles, quoique abattus, la mise distinguée quoique simple, témoignent en même temps de son rang et de ses souffrances. Si jeune! si belle! oh! ne pleure pas, pauvre enfant! Tes larmes, tu le sais, ne seraient pour ces monstres qu'une jouissance de plus. Ne pleure pas! Dieu te paiera là-haut tout ce que tu souffres pour lui.

— Allons, debout! canaille, cria Lamberty.

— Nous sommes prêts, monsieur, dit la pauvre captive avec sa voix douce et résignée, en passant sur son front ses petites mains toutes froides et tremblantes.

— Silence, aristocrate, il n'y a pas de *monsieur* ici, il n'y a que de bons citoyens, comme nous, et des conspirateurs, comme toi, entends-tu? Si tu es prête, c'est bon; attends qu'on te fasse ta toilette.

Il siffla le geôlier qui se tenait respectueusement à quelque distance.

— Des bracelets pour *mademoiselle.*

Le rustre sourit, il avait compris. De grosses cordes qu'il apporta servirent à lier les mains des prisonniers, et ce fut dans ce triste appareil que leur petite troupe sortit du château, entourée des uniformes et des carmagnoles républicains.

Un effroyable tumulte de cris et de vociférations féroces les accueillit à leur apparition. Vive la république! mort aux aristocrates! hurlaient les patriotes qui, furieux des dernières victoires vendéennes, voulaient prendre une glorieuse revanche sur quelques malheureux garottés et sans armes. A l'eau! rugissaient-ils en se précipitant sur eux, armés de bâtons et de haches, à tel point que la garde refoulée par ces forcenés eut à craindre un instant de ne pouvoir conserver à la loi la proie qu'elle se réservait.

— Pierre Renaud, oh! j'ai peur, disait Berthe, en se pressant toute tremblante contre un vieux paysan, son compagnon de route et de souffrances. Oh! voyez-vous leurs haches, comme elles brillent? entendez-vous leurs imprécations? oh! s'ils allaient nous tuer, Pierre Renaud! j'ai bien peur!

— Pauvre enfant! pensa le Vendéen; ici ou plus loin, c'est toujours la mort qui nous attend. Allons, mademoiselle, dit-il en élevant la voix, allons, du courage! Est-ce qu'ils pourraient vous tuer, vous, avec votre figure si douce? vous qui n'avez jamais fait de mal à qui que ce soit. Allez, mademoiselle, allez, je suis faible, je suis enchaîné; mais s'ils arrivent à vous, les monstres, ce ne sera que sur le cadavre du vieux serviteur de votre père.—Et alors, mademoiselle, alors, s'ils en venaient là, songez que la vie n'est qu'un temps d'épreuve et de douleur,—et qu'il y a un Dieu là-haut.

— J'y songerai, Pierre Renaud, fit la jeune fille, en levant les yeux vers le ciel.

— Que rabâches-tu là, vieux chanteur d'antiennes, dit une voix qui sortit des rangs des volontaires. En avant marche, et plus vite que ça, ajouta le sbire en le poussant de la pointe de son sabre.

Ce fut au milieu de ces tortures, auxquelles il faut ajouter celles de la faim et de la soif (car on n'avait pas même songé à les nourrir), que les prisonniers achevèrent leur route. Après douze heures d'une marche continuelle, exténués par la fatigue et les flots de poussière que les bourreaux

venaient soulever jusque sous leur visage, les malheureux arrivèrent au pont Rousseau. Là les attendaient tous les *sans-culottes* que Carrier avoit enrégimentés ; là des femmes échevelées, dégoûtantes bacchantes, se mêlant aux sans-culottes, leurs dignes compagnons, hurlaient, en dansant la carmagnole autour de leurs victimes, des refrains de sang et de meurtre. Il fallut, à grand'peine, percer cet ignoble cortége pour arriver jusqu'aux murs sous lesquels Cathelineau vainqueur avait glorieusement succombé. Mais aux portes de Nantes l'escorte se grossit encore de tout ce que la lie de la populace avait de plus vil et de plus repoussant. Là, les clameurs, les danses recommencèrent pour accompagner les captifs jusqu'au *Bouffay*. Et ce fut presque pour eux un asile que ce cachot terrible dont la porte ne se rouvrait qu'une fois devant un prisonnier, — Pour mourir !

II.

Carrier.

Près du boulevart, s'élevait un frais et élégant hôtel tout récemment bâti, dont les abords riants, la riche et gracieuse architecture eussent, quelques ans plus tôt, révélé la demeure d'un noble opulent. Car aujourd'hui un noble n'a pour abri que le ciel étranger — ou les buissons de la Vendée. Cet hôtel, c'est Carrier qui l'a fait construire, c'est la Caron qui l'habite, la Caron, digne compagne du tigre révolutionnaire; l'homme qui vient d'entrer, c'est Lamberty, le représentant du représentant Carrier. Le voyez-vous gravir d'un pas agile cet escalier de marbre, embaumé de fleurs exotiques? Le voilà qui pénètre dans un cabinet réservé, sorte de boudoir oriental, où, sur un lit de repos, que recouvrent de magnifiques fourrures, un homme sommeille mollement étendu. Ne demandez pas quel est cet homme, ou plutôt demandez-le aux flots de la Loire qui, chaque jour, recueillent ses victimes; demandez-le à la guillotine que la place du Bouffay vit si long-temps en permanence; demandez-le au Bocage incendié, aux femmes, aux enfans égorgés ; demandez-le à l'enfer qui le réclame ; cet homme aux cheveux gras, à l'air vil, à la longue et difforme taille, c'est Carrier. Tenez ! voilà sa carmagnole, symbole de sa puissance, la terreur ; son bonnet rouge pendu près du tableau hideux où David retraça la trop courte agonie de Marat. Ses jambes sont nues, ses listes de proscription dorment à ses pieds; le voilà qui sourit, le monstre, rêve-t-il de sang ou de débauche?— Attendez ! je crois qu'il s'éveille : Ah ! c'est toi, citoyen Lamberty, dit-il d'une voix aigre et criarde, combien de brigands remènes-tu ?

Trop peu, reprend celui-ci en s'inclinant avec respect; car le républicain Carrier tenait à son rang : trop peu, citoyen représentant. Dix seulement.

— Si peu !

— Ce gredin de Charette nous a fait un tort....! n'a-t-il pas eu l'infamie d'enlever les brigands qui attendaient dans les prisons de l'*Herbergement* la justice de la république? au surplus, j'ai donné ordre au club de Montaigu d'exercer une surveillance plus active.

— Dix prisonniers seulement?

— Dois-je les traduire devant le tribunal révolutionnaire, citoyen représentant?

— Non, corbleu. Le tribunal n'est qu'un ramassis de modérés... il y a là entr'autres le modéré Boisvin... Je ne veux pas de jugement... qu'on me les jette à l'eau et que je n'en entende plus parler. C'est toi que ce soin-là regarde.

— A propos, citoyen, j'ai vu Ronsin dans mon voyage. L'enragé qu'il est brûle et massacre tout.

— Que le diable emporte ce gros ivrogne! qui lui a commandé d'égorger? Quand cet imbécile comprendra-t-il ses instructions? Pendre, fusiller dans les bois, à quoi cela sert-il? Est-ce ainsi qu'on peut régénérer une nation? Ce sont des exemples qu'il faut, et c'est dans les villes, dans les grandes villes, qu'on doit les donner. Le bateau à soupape S.... D..! le bateau à soupape, c'est toujours là qu'il en faut revenir..... Ah! ça, quelle espèce de brigands as-tu écroués au Bouffay?

— Neuf pauvres diables de paysans qui ne valent pas la peine qu'on se donnera pour les noyer, avec une petite aristocrate, fière comme tous les diables, et dont le père est avec Larochejacquelin.

— Dix en tout! c'est trop peu; c'est faire faire à la société révolutionnaire, qui s'honore du nom patriotique de Marat, un voyage à peu près inutile. Heureusement il est un moyen : l'incorruptible et vertueux Robespierre me mande qu'il voit avec douleur la dépravation se répandre parmi les patriotes. Les mœurs, tous les jours publiquement outragées, réclament à Nantes une salutaire leçon. Qu'on arrête cinquante de ces malheureuses dont les caresses vénales énervent les sans-culottes et privent ainsi la patrie d'hommes énergiques qui lui sont nécessaires; qu'on les lie aux brigands que tu viens d'amener, et qu'elles expient demain, dans la Loire, la honte dont elles couvrent nos institutions républicaines.

Songes-tu, citoyen représentant....?

— Toutes considérations doivent se taire quand il s'agit du salut de la nation. — Au revoir, citoyen, la citoyenne Caron t'invite, ce soir, à souper avec nous.

III.

LA CURÉE.

La porte du Bouffay se refermait avec un bruit lugubre sur Berthe, la

jeune Vendéenne, et ses neuf compagnons. Le concierge *Goulin* leur fit lui-même les honneurs de son hideux palais.

Mangez, brigands, dit-il, en leur poussant du pied un pain noir dont ses dogues mêmes n'eussent pas voulu, c'est le pain de la république; quant à la boisson, soyez tranquilles, la Loire s'en chargera bientôt.

Il les jeta au milieu du préau, cloaque sombre et infect que la clémence révolutionnaire donnait pour unique jouissance aux détenus. Là se pressaient, parqués pour les orgies sanglantes des sans-culottes, des centaines d'infortunés dont la plupart n'étaient coupables que de leur nom et de leur fortune; là aussi des prêtres non *jureurs* attendant dans les fers la mort réservée à leur fidélité; là des mères affligées, Rachels chrétiennes qui, serrant dans leurs bras les fruits de leurs entrailles, pleuraient, parce-qu'elles avaient peur de voir ces enfans leur survivre. Et pourtant toutes ces humiliations, ces douleurs, ces supplices, ils les supportaient sans se plaindre; car tout cela n'était pour eux qu'un pas de plus dans le chemin du ciel. Parmi tous ces captifs, il n'y en avait qu'un sur lequel Berthe osât s'appuyer; c'était Pierre Renaud. Parfois, posant son front pâle sur l'épaule courbée de son unique soutien, elle mêlait ses cheveux blonds de jeune fille aux cheveux blancs du vieillard, et c'était une chose triste, près de cet homme affaissé par l'âge, que cette enfant au gracieux visage, aux formes frêles et juvéniles,—et pourtant aussi vieille que lui, car la même heure allait sonner leur mort à tous les deux.

Et dans ce moment fatal, où le cœur lui manquait, pauvre fille! où, brisée par le sort, elle s'inclinait toute prête à tomber, la Providence vint pour la soutenir: un homme se trouva, un prêtre, que, parmi toutes ses victimes, la hache républicaine avait oublié jusqu'alors. Ce fut à lui qu'elle s'adressa, à lui qu'elle demanda des consolations et du courage en échange des fautes qu'elle versa dans son sein, — confession d'ange!

Allez, ma fille, dit le prêtre, allez rejoindre là-haut celui qui s'est sacrifié pour nous. Moi, mon poste est ici; placé par la Divinité entre la terre et le ciel, j'en dois ouvrir la porte aux saints que chaque jour Dieu veut bien rappeler à lui. — Allez en paix, ma fille!

Elle baissa la tête, reçut avec humilité la bénédiction céleste qu'il lui transmit, et comme elle se relevait fervente et résignée, cinq heures sonnèrent à la vieille tour de Bouffay. L'exécution était fixée à cinq heures.

Goulin était à la porte. C'était son jour de triomphe. Carrier qui partageait entre ses deux acolytes, Goulin et Lamberty, ses sanguinaires faveurs, n'avait pas voulu de préférence. Ils présidaient alternativement aux supplices.

Une foule sans cesse croissante assiégeait les quais et la vaste place. C'étaient toujours des cris, des malédictions,—pas un mot de pitié pour les tristes victimes qui, deux à deux, descendaient lentement l'escalier exté-

rieur du Bouffay. Mais toutes, le chapelet à la main, sourdes aux imprécations qu'on vomissait sur elles, chantaient d'une voix pieuse et recueillie l'hymne consacrée à la Vierge. A l'aspect de l'holocauste si faible qu'on lui offrait, la tourbe déguenillée vociféra des clameurs de rage.

— Dix! rien que dix! rugit un sans-culottes, c'est pardieu! bien la peine! Est-ce que le citoyen Carrier se f... de la nation?

— Eh! patience! dit Goulin, on va t'en donner de la chair à soupape, braillard. A l'entrepôt, vous autres! Et il agita son bonnet rouge qui, au-dessus de toutes ces têtes, semblait une tête sanglante que brandissait la main du bourreau.

Ils arrivaient à l'entrepôt. Les cinquante misérables que Lamberty avait dévouées à la mort, y étaient renfermées depuis la veille. Insouciantes de leur liberté, elles avaient cru d'abord à une erreur ou à une plaisanterie. Affiliées à tous les clubs, membres de toutes les associations patriotiques ce n'était pas elles qu'on eût pu soupçonner d'attentat à la sûreté de la république. Quand elles virent Goulin qu'elles connaissaient de longue date, elles poussèrent un *hourra* de joie.

— Eh bien! les belles! dit le geôlier avec un rire brutal, nous avons un petit service à rendre à la patrie; d'excellentes citoyennes comme vous n'auraient garde de s'y refuser, et puis un bain de Loire n'est pas, du temps qui chauffe, un rafraîchissement à dédaigner.

Malgré tous leurs efforts, des bourreaux s'empressèrent de les garotter et ce fut au milieu de leurs blasphèmes et des rires atroces de la populace que le cortége continua sa route. Comme il passait sous les fenêtres de Carrier qui, debout, les bras croisés, entre Lamberty et la Caron, les regardait tranquillement défiler, celle-ci, qui reconnut là plus d'une de ses anciennes compagnes, se pencha à l'oreille du monstre, peut-être pour demander une grâce; mais un geste terrible la fit taire et son œil ne répondit plus que par un froid regard aux malheureuses qui retournaient encore la tête vers elle, comme vers un dernier espoir.

Une immense rumeur s'éleva : à l'eau les brigands! Le fatal bateau à soupape avait quitté la terre, emportant sa proie avec lui, et suivi d'une foule de petites embarcations curieuses de jouir des dernières convulsions des mourans.

Arrière! cria Goulin, sous peine de mort, que personne n'essaie de sauver un seul des ennemis de la patrie! — Toutes les barques se placèrent à une respectueuse distance.

Le moment fatal était proche. Les exécuteurs des vengeances *nationales* s'occupaient à lier deux à deux les prisonniers qu'un mariage républicain allait unir au fond de la Loire. Mais quand les malheureuses qu'on avait mêlées aux Vendéens virent approcher l'effrayante catastrophe, elles se

mirent à pousser de lamentables supplications, en appelant au peuple, à la convention, — à Dieu !

Goulin ! Goulin ! criaient-elles en se traînant aux genoux du geôlier, il est infâme de nous traiter ainsi. Goulin, vous nous connaissez, nous sommes bonnes patriotes... n'ai-je pas fréquenté toutes les sociétés populaires? ne suis-je pas connue pour la plus intrépide tricoteuse de la section ?

— Et moi, n'ai-je pas fait arrêter cet aristocrate qui s'échappait par les toits?

— N'est-ce pas moi qui ai rapporté au bourreau la tête sanglante de ce ci-devant qui s'était sauvée du panier?

Goulin ! Goulin !—Et sentant qu'il les repoussait sans avoir l'air de les entendre, elles se roulaient à terre, s'arrachant les cheveux et se meurtrissant tout le corps. Il y en eut pourtant, dans cet instant suprême, qui, voyant la calme et pieuse attitude des captifs du Bouffay, se rapprochèrent de Dieu, et, touchées de crainte et de repentir, unirent leur prières à celles des victimes vendéennes.

Quand tout fut prêt, Goulin promena sur la foule des patiens un regard de maître et seigneur ; car tout cela c'était ses sujets à lui, sujets éphémères, que la mort ne lui laissaît pas long-temps, —et comme l'*adieu va* se plaçait sur ses lèvres, il avisa, liée au vieux Pierre Renaud, une pâle et délicieuse créature, si frêle, si résignée que c'était pitié de la voir. Un remords lui vint, il s'approcha d'elle.

Citoyenne, j'ai regret à te voir, avec tes quinze ans et ta jolie figure, partir en compagnie de ces harpies et de ces vieux chiens que voilà ! Je te sauverai si tu veux. Écoute ! nous n'avons guère le temps de faire des phrases. Épouse-moi et je te réponds de la vie.

Elle le regarda d'un œil doux comme l'œil des anges dont elle allait augmenter le nombre, et montrant en même temps et ses amis et l'horizon : Oh ! voyez-vous, dit-elle, voyez-vous comme le ciel est beau? Serait-il pas dommage de les y laisser monter seuls?

— Bois donc, puisque tu veux boire, entêtée que tu es ! — D'un geste il donna le signal. Les soixante victimes glissèrent deux à deux dans le fleuve, et tandis que des barques, disposées, par une prévoyance infernale, repoussaient à coup de piques, de haches ou de sabres les malheureux qui tentaient de se sauver, un rugissement universel retentit : Vive la république ! et s'en vint expirer, en se mêlant au râle des mourans, jusqu'aux pieds du conventionnel.

La farce est jouée ! allons dormir, fit-il en refermant sa fenêtre. Lamberty, à demain pareil divertissement.

Le Bouffay rendit successivement à la Loire tous les prisonniers que nous y avons vus ; le vieux prêtre périt de la même mort, bénissant encore au milieu des flots les victimes immolées avec lui ; et quelques jours après,

comme si le ciel eût attendu ce dernier assassinat pour combler la mesure, le féroce Carrier, maudit et exécré de tous, porta sur la guillotine une tête qu'elle réclamait depuis trop long-temps.

J. C. J.

TROIS SAISIES ET 49,390 F. D'AMENDE.

Il faut tracer pour nos amis l'histoire complète des discussions qui sont venues depuis trois mois nous distraire de nos travaux, et suspendre nos publications. C'est sous les apparences d'une question de timbre, sous les traits de la fiscalité, que la persécution s'est présentée à leur journal. C'est le fisc qui a reçu mission d'entrer en champ clos contre la jeune France, amenant, pour la combattre, ses vieilles lois, ses petites idées, ses grands chiffres.

En deux mots, voici le débat : dans une loi empruntée au directoire, et qui soumet au timbre les gazettes et journaux périodiques, il existe une exception tant soit peu généreuse, qui, affranchit du domaine de la pensée les écrits périodiques qui s'occupent *de sciences et d'arts*.

Cette exception, nulle feuille ne peut la revendiquer à plus juste titre que l'*Écho de la jeune France* : nos amis le savent. Nous sommes-nous jamais rendu l'écho de ces nouvelles vraies ou fausses qui circulent dans l'atmosphère politique dont chacun s'enivre? Nous permettons-nous d'appeler leur attention sur tous ces petits hommes et ces petites choses qui s'agitent par le temps qui court? Nous laissons-nous jamais entraîner par le mouvement politique de chaque semaine? Nous voit-on jamais suivre, dans sa route tortueuse et souvent immonde, ce fleuve aux mille détours, aux rives arides et désolées? Non, en vérité : c'est vers de plus hautes régions que nous appelons les intelligences : Ramener la littérature à cette grande mission qui lui est donnée d'éclairer un siècle en l'entourant d'une pure et brillante auréole, encourager les vertus de l'avenir en rappelant les vertus du passé, défendre les vérités sociales, proclamer les hautes destinées du christianisme : telles sont les inspirations qui dictent nos pages; et nous pouvons dire, en résumant nos pensées dans l'expression de la loi, que nous avons consacré nos efforts aux plus belles, aux plus nobles de toutes les sciences, la science de la religion, la science de l'homme, la science de la société!

Que fait cependant l'administration? voulant conquérir le droit de nous marquer de son timbre : entre soixante pages, elle prend au hasard, choisit dix lignes pour en composer trois saisies. Nous disions dans la 6e livraison. *Dans une petite ville, pour célébrer le passage de Louis-Philippe, on a autorisé l'établissement d'un jeu de roulette : progrès.* Pensées éminemment politiques, s'écrie l'administration, qui tient apparemment pour institution morale cet excellent jeu, qu'elle voit partager avec l'état le prix du sang et de la honte! Ce qu'on signale encore, c'est le passage de la même livraison qui parlait de gravures dégoûtantes colportées dans les rues. N'est-il pas, cependant, dans les devoirs du moraliste de s'élever contre ces publications odieuses qui traînent incessamment l'esprit du peuple sur des spectacles de meurtre et des pensées de réaction! Est-ce notre faute, après tout, si nos réflexions philosophiques, morales et religieuses viennent à rencontrer dans les rues

ou ailleurs, des hommes ou des actions qu'elles frappent en passant de flétrissure?

Mais c'est assez nous occuper d'aussi brillantes imaginations; l'administration elle-même a semblé d'abord en faire justice : rendez-vous était donné entre-elle et nous à la chambre de police correctionnelle. Pendant deux audiences, l'huissier a sommé le fisc de comparaître, et le fisc n'a pas comparu : à la troisième audience enfin, sur les conclusions du ministère public, la défaite avouée par l'absence a été consignée dans un arrêt qui déclare injustes et illégales les saisies pratiquées contre *l'Écho de la Jeune France.*

Nous pensions être quittes d'un ennemi qui avait déserté le combat; point : le fisc s'il ne peut nous en frapper veut au moins tenir long-temps son timbre suspendu sur nos têtes. Une nouvelle sommation nous est arrivée, admirable et mirifique par-dessus toutes les autres. Cette fois on nous demande 49,390 : autant d'amendes que de numéros saisis! pauvre Jeune-France, ne semble-t-il pas qu'on veuille t'attaquer par le seul côté de tes remparts qui soit faible et désarmé? on sait que tu as grande énergie dans l'ame, mais petite fortune en ta puissance, que tu n'a pas d'or ramassé dans la boue, ni d'argent qui ait soldé le prix de ta conscience : et toi, superbe administration du timbre, gloire à toi; tu viens d'atteindre dans ta colère la sublimité du génie fiscal.

A voir tant d'acharnement, nos amis penseront comme nous que ce n'est pas d'une question d'impôt qu'il s'agit ici; et certes nous n'avons pas la pensée de nous en plaindre ni de nous en étonner : chaque jour *l'Écho de la Jeune France* voyait s'agrandir cette association intellectuelle qu'il a suscitée; chaque jour lui arrivaient de nouvelles preuves de vives et irrécusables sympathies. Comment la persécution lui aurait-elle manqué? la persécution n'est elle pas de nos jours comme une dernière et pesante couronne qui vient se placer sur tout ce qu'il y a de noble et de généreux?

Nos amis le penseront encore; ce qu'on poursuit en nous c'est leur enthousiasme, leur concours, leur union. Qu'espère-t-on cependant? Aux temps poétiques du moyen âge, quand régnait l'empire de la force, on voyait de jeunes et aventureux chevaliers se constituer les défenseurs du faible et les ennemis de l'oppresseur, redresser les torts, soulager les infortunes du peuple, briser les fers qui chargeaient des mains innocentes. Maintenant que la question sociale s'agite dans le règne des intelligences et que les intelligences ont été détournées des voies de la vérité, contre tout ce qui blesse la vérité morale, cette reine des sociétés, contre toutes ces attaques insensées qui s'efforcent d'atteindre jusqu'au christianisme, cette religion sainte qui doit ranimer de sa foi et de sa puissance la société nouvelle, nous avons voulu former, dans les rangs de la jeunesse, une sorte de chevalerie plébéienne, morale, religieuse, dévouée aux intérêts du peuple, et lui présentant non ces fatales lueurs qui mènent aux abîmes, mais ce flambeau des croyances sociales qui répand sur les hommes de pures et bienfaisantes lumières.

C'est mal comprendre une telle entreprise que d'essayer de l'arrêter en lui opposant de misérables entraves. La persécution loin de nous être funeste, s'en ira grossir et augmenter les rangs de notre armée. La Jeunesse de France aime à se jeter là où la lutte est vive, animée, active. Pour nous, que nos amis ne craignent pas que nous puissions céder aux obstacles, et que nous laissions jamais s'abaisser la bannière qui fut remise à notre garde; qu'ils comptent sur la constance de nos efforts, comme nous comptons sur leur zèle et sur leur concours.

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Directeur,

L'Écho de la Jeune France devait trouver en *France* de l'*écho* ou pour mieux dire de la sympathie, et c'est justement ce qui est arrivé. Toutefois ce titre, à moi qui ne suis plus *jeune*, m'avait causé quelqu'ombrage. Permettez-moi de m'expliquer sur ce point avec franchise.

Un orateur qui montra un grand talent dans une grande cause, M. *Sauzet* nous apprit qu'il appartenait à la *Jeune France*. Un journaliste très-estimable et très-estimé (*le Correspondant* aujourd'hui la *Revue Européenne*), relevant avec jubilation cette expression d'une voix si pure, et naguère inconnue, qui, par l'invincible puissance, le charme, la magie de son éloquence, avait électrisé d'une vive admiration la plus solennelle des assemblées, se félicita de ce qu'un talent si remarquable appartenait à *la Jeune France*, *vierge du pouvoir* de *l'intrigue* et de *la corruption*. Presque tout le monde le répète : il existe donc une *Jeune France !* en vérité je ne l'aurais pas cru ! je n'ai pas entendu dire qu'il y eût une *Jeune Prusse*, une *Jeune Autriche*, une *Jeune Hollande*, une *Jeune Espagne*, et cependant il y a là des *Jeunes Prussiens*, des *Jeunes Autrichiens*, des *Jeunes Hollandais*, des *Jeunes Espagnols*, qui n'ont pas l'intention de séparer, de diviser, de trancher un même peuple, en deux nations, la nation des *pères* et la nation des *fils*, comme s'il fallait couper en deux portions, pour les apposer l'une à l'autre, ces deux fractions du même tout ; comme si la *Jeune France* devait étouffer la France qui vieillit?...

Voilà les réflexions que je faisais sur ces mots, *Jeune France*, dans un ouvrage encore inédit ; je n'ai pas cru devoir vous les cacher, d'autant que votre intention est toute différente de celle que je combats. Votre *Jeune France* ne prétend pas opposer les fils aux pères ; loin delà, et il est bon de l'expliquer, elle ne veut opposer que la restauration de la justice, de l'ordre et des vertus au déluge d'opprobres et de crimes, dont nous avons à subir le terrible fléau. Alors on conçoit facilement une telle séparation. Votre *Jeune France* qui compte à sa tête les *Chateaubriand*, les *Bonald*, les *Fitz-James*, les *Berryer*, les *Hennequin*, les *Guiraud*, les *La Mennais*, les *Lamartine*, les *Ballanche*, et tant d'autres *gloires qui sont comme des phares, qui vous éclairent à travers les ténèbres que nous traversons*, se compose de tous les hommes jeunes d'âge et de cœur, dont la vie est pure, et qui peuvent se déclarer *sans peur et sans reproche ;* même de tous ceux qui abjurant leurs erreurs, s'empressent de rentrer dans la voie de la vérité. Tandis que la *Vieille France* est celle qui tombe chargée de crimes et couverte d'apostasies. C'est la France de 89, c'est la France des doctrines qui depuis quarante ans bouleversent le monde. Telle a été la réponse d'un d'entre vous, et dès lors je sens que, malgré mes cinquante-cinq ans, j'appartiens à cet e *Jeune France*, par les sentimens de mon cœur pour mon pays, par mon dévouement aux vrais principes, puisque j'ai toujours été en opposition avec tous les systèmes de gouvernement qui ont fait le malheur de ma chère patrie (1).

De Labouisse-Rochefort, *membre de la Jeune France.*

(1) Il paraît que tout le monde n'a pas bien saisi le véritable sens de *Jeune France*; ceci nous fournira le sujet d'un article spécial.

UN MOT AUX JALOUX DES SUCCÈS DE LA JEUNE FRANCE.

L'indépendance de caractère suffit pour donner des ennemis ; la *Jeune France* en a : c'est la seule chose qui manquait à son succès.

Ces ennemis prétendent que nous marchons dans une fausse voie, singulier reproche quand il est adressé à des hommes qui marchent avec tout ce que la France a de génies illustres et de cœurs généreux; nous ne descendrons jamais à nous justifier en présence d'accusations pareilles. Nos amis savent où nous allons, ils savent si la communauté qui nous unit n'est pas une communauté de foi religieuse et de patriotisme, l'amour de tout ce qui est vrai, juste, grand et beau.

L'intention, nous la mettons hors des débats, parce que nous ne souffrons pas qu'on la suspecte. Le résultat, il semble qu'on ne puisse l'envisager sans nous louer d'avoir agi comme nous agissons. Avons-nous réussi en cherchant à montrer la cause de la vérité aussi belle, aussi pure qu'elle l'est réellement, en élargissant la route, au lieu de la rétrécir? Qui sert mieux cette noble cause, ceux qui la rendent populaire, ou ceux qui en écartent les esprits et les cœurs?

Nous doutons que ceux qui nous censurent puissent comme nous faire leurs preuves à ce sujet; nous doutons que, comme nous, ils puissent montrer plus de trois cents lettres de jeunes gens qui ont adopté notre foi chrétienne et monarchique, et qui se sont enrôlés sous notre bannière, oubliant leur passé, pour ne plus songer qu'à cet avenir qui nous est commun. Que nos censeurs réfléchissent sur ce fait, qu'ils avouent l'utilité de notre œuvre, et qu'ils se souviennent que s'il y a des gens dans le camp opposé qui défendent admirablement des causes mauvaises, il serait possible d'écrire tout un livre sur les mauvais moyens de défendre les bonnes causes.

Du moins ce n'est point la *Jeune France* qui fournira jamais un chapitre à ce livre-là.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, PAR M. LE VICOMTE DE CONNY.

— Après les siècles de désordres et de destruction viennent les siècles réparateurs, avons-nous dit; nous ajouterons qu'après les temps de ténèbres viennent les temps de lumières.

La vérité ne peut pas toujours rester cachée; quand elle ne se montre pas tout-à-coup, c'est qu'elle attend derrière les nuages l'instant où les générations peuvent la recevoir, alors elle se fait jour, elle fend la nue et elle apparaît dans tout son éclat, déroulant aux regards des hommes étonnés le tableau véritable de l'histoire.

C'est ce qui arrive aujourd'hui ; nous avions senti que le moment était venu de jeter le jour sur la *révolution française*, d'éclaircir ses événemens, d'en expliquer les causes et les effets, de faire connaître les hommes qui y ont pris part, en un mot de faire assister notre jeune génération à cette époque mémorable, sur laquelle quelques écrivains vrais artisans de discordes civiles, voudraient en vain entretenir notre ignorance; et nous avions résolu la publication d'une *histoire de la révolution française*. Mais les journaux nous apprennent qu'un homme sur la noblesse de caractère, le patriotisme et l'éloquence duquel il n'y a qu'une voix en France, va lui-même livrer à la publicité et dédier à la *Jeune France* une histoire semblable après laquelle il a consacré vingt ans de sa vie. Nous avons dû, dès lors, suspendre nos travaux et non-seulement céder la place à un de nos maîtres, mais encore lui ouvrir nos colonnes, heureux si nous pouvions contribuer quelque peu au succès déjà assuré de son ouvrage. (1)

(1) HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, dédiée à la *Jeune France*; par M. de Conny. 6 vol. grand in-8o, édition de luxe satinée. Prix du vol. . 7 fr.
Le même ouvrage, 10 vol. grand in-18, beau papier ; prix un vol. . . 2 fr. 25 c.
A partir du 1er janvier, il paraîtra un vol. par mois de l'une et l'autre édition. — On peut souscrire pour l'ouvrage entier ou pour du vol. séparément, à Paris, aux bureaux de l'*Écho de la Jeune France*, et rue des Saints-Pères, n° 16; à la librairie de la Société catholique. — Les souscripteurs des provinces qui voudront recevoir les volumes *franc de port* ajouteront pour chaque vol. de l'édition de luxe 1 fr. 50 c., et de l'édition ordinaire, 50 centimes.

ÉCHOS.

— Le Comité de Paris est divisé en
Conseil supérieur,
Conseil de Rédaction,
Comité de Défense,
Comité des Secours,

Le Comité de Défense, composé de jeunes Avocats, est institué pour défendre gratuitement devant les tribunaux, les orphelins, les ouvriers et les pauvres.

— La Jeune France apprendra avec plaisir que le succès de son entreprise a permis au Comité des Secours de voter une première somme de 500 francs, sur les premiers bénéfices réalisés au profit des pauvres et des détenus, sans distinction : 100 francs ont été distribués dans Paris, le surplus sera distribué dans les provinces.

HISTOIRE DE FRANCE.

« *L'histoire religieuse politique et pittoresque de la France* dont le prospectus a paru dans l'*Écho de la Jeune France*, ne paraîtra qu'une fois par mois par livraisons de cinq feuilles in-8° papier superfin satiné orné de gravures au prix de 60 c. pour faciliter à un plus grand nombre de Français le moyen de se la procurer. »

Nous ajouterons que cette histoire ne ressemble en rien aux *compilations ou plagiats* qui sont publiées en ce moment et que l'on décore du titre d'*Histoire de France*. Celle que nous avons annoncée se publie, *rue des Moulins*, n. 21, par une *Société d'Hommes de Lettres* : elle est le fruit de longues années de travail et de recherches par des écrivains que nous connaissons et qui sont capables de doter leur pays d'une histoire digne de la France.

LE MENTOR.

Nous accueillons avec plaisir la note suivante :

—« L'Esprit du Mentor (*Journal du jeune âge*, 6 fr. 50 c. par an, rue de Lille, n° 7), ne changera pas parce qu'il a plu à M. l'abbé Bousquet de se retirer du conseil de rédaction pour fonder un autre journal dédié à l'enfance. Cet esprit restera toujours le même ; nous n'oublierons jamais que la religion catholique, apostolique, romaine, est la première base de toute instruction, et nous saurons la faire aimer à nos jeunes abonnés en leur inspirant toutes les vertus qui font les hommes, et en leur offrant toutes les distractions, tous les amusemens qu'ils peuvent désirer. »

Nous saisissons cette occasion pour recommander ce Journal aux pères de familles.

—Le *Brasseur roi*, par M. le Vicomte d'Arlincourt. On nous a communiqué les épreuves de cet ouvrage. Comme le dit l'auteur : « Le règne du » *Brasseur Roi* en Flandre, au quatorzième siecle, est une des plus effrayantes leçons de l'histoire. Il y a là » autre chose que des événemens à lire ; » il y a des enseignemens à puiser, il y » des prophéties à entendre. » C'est l'histoire d'un ambitieux de haut lignage qui se fait *populace* pour devenir *royauté*, qui se vautre dans la fange pour arriver à se pavaner sous la pourpre, » frappant la veuve et l'orphelin pour se » parer de leurs dépouilles, assassinant » pour hériter; en un mot qui se couvre » de tous les crimes, de toutes les lâchetés, de toutes les bassesses pour » monter au plus haut échelon des pouvoirs sociaux. »

C'EST DE JEANNE LA PUCELLE

—On sait à quelles infamies un philosophe du dix-huitième siècle fit descendre sa plume contre l'héroïque vierge dont le bras affranchit la France du joug odieux de l'Angleterre, et ouvrit le chemin et les portes de Reims à Charles VII, au roi légitime que les *traîtres* du temps appelaient *rebelle*. L'auteur du livre que nous annonçons a voulu combattre, par un récit simple et vrai des aventures de l'héroïque et infortunée Jeanne, toutes les calomnies entassées sur sa tête par Voltaire ; il a parfaitement rempli sa tâche ; honneur lui soit rendu.

Son ouvrage est divisé en deux parties ; dans la première et ce n'est pas la moins intéressante, l'auteur nous raconte la vie pastorale de son héroïne, c'est une histoire pleine de charme et de vérité. Dans la deuxième, l'auteur nous fait assister aux interrogatoires, au jugement et

à l'exécution de Jeanne d'Arc; ceci est moins divertissant.

Nous ferons un reproche à l'auteur, c'est d'avoir écrit dans l'idiome du quinzième siècle à une époque où le *français* de nos écrivains modernes est si difficile à lire.

—*L'Orphelin et l'Usurpateur* (v. aux annonces.) Ceci se passe au onzième siècle : c'est l'histoire d'un jeune orphelin déshérité par un de ses proches et qui finit par reconquérir son héritage et ses droits. En un mot, c'est le triomphe du *droit* sur le *fait*. L'auteur a jeté dans son ouvrage une foule d'incidens et d'épisodes qui ne manquent pas d'intérêt : il y a peut-être dans quelques endroits de trop longs détails sur les querelles des barons, des comtes et des seigneurs de ce temps-là.

— Le nouveau roman de mœurs intitulé *Maria* ou *matin et soir*, que va publier Mme de Saint-Surin, paraîtra chez Eugène Renduel, libraire. La finesse d'observation et le gracieux talent qui distinguent l'auteur du *Miroir des Salons*, nous sont un sûr garant du succès.

— A Modène les journaux ne sont pas, comme en France, sujets au timbre; aussi les journalistes y peuvent-ils donner leurs feuilles à bon marché. Nous recevons depuis notre origine un recueil qui s'y imprime et qui paraît sous le titre de l'*Ami de la jeunesse* (*amico della gioventu.*) Il aurait quelques succès en France, si les rédacteurs, nos amis (car nous marchons sous la même bannière), au lieu de copier si souvent les journaux français se donnaient la peine de discuter sur les matières à l'ordre du jour, et de faire des articles de fonds qui auraient l'intérêt de la localité.

— C'est avec le plus grand plaisir que nous voyons les provinces prendre part au mouvement de palingénésie sociale qui doit les affranchir du joug et des caprices de la capitale. Les esprits prennent partout leur essor, l'intelligence se développe, et chaque province, chaque ville, aura bientôt ses historiens, ses poètes, sa littérature. Le Bourbonnais poursuit avec succès son histoire; la province du Berri, Toulouse, annoncent les leurs; la Revue du Midi se distingue parmi les recueils périodiques. La 1re livraison du 5e volume est aujourd'hui entre nos mains; et ce n'est pas sans intérêt que nous l'avons lue. Courage, MM. des provinces, de vos nobles efforts, le succès les couronnera.

—L'académie Ebroicienne tenant ses séances à Evreux vient d'envoyer au comité de la *Jeune France*, les numéros 3 et 4 (année 1833), de son Bulletin rédigé suivant les réglemens de l'ancienne Société d'agriculture, science, arts et belles-lettres: dans le nombre des articles recommandables dont se compose cette dernière livraison nous avons remarqué, un voyage de Manchester à Liverpool par M. Cuchetet, ex-commissaire de la maison de Madame, un article sur l'agriculture en Prusse, par M. le marquis de Chambray, et quelques poésies gracieuses.

Au total le bulletin de l'académie Ebroicienne est rédigé avec une unité de talent rare même dans les publications de Paris.

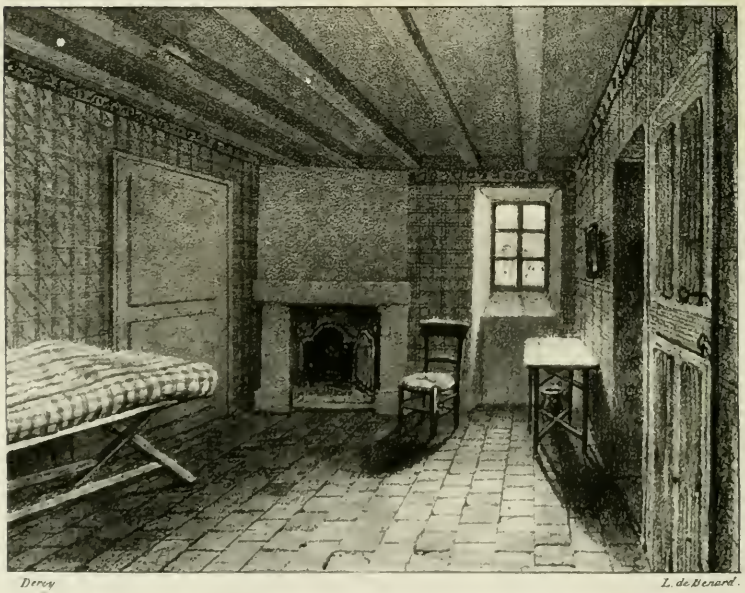
— Nous avons reçu de Castres une brochure dont voici le titre : *Notices littéraires et Biographiques sur Ph. Albert et Mme Ballard de Castres, extraite d'une Biographie Castraise en 3 vol. in-8°, publiée par Mag. Nayral, juge-de-paix de Castres et membre de plusieurs sociétés académiques* Ces deux notices, qui sont un hommage rendu à la mémoire de deux poètes nés à Castres, fait honneur au talent et au patriotisme littéraire de leur auteur.

Paris, le 1er Décembre 1833.

JULES FORFELIER, sec.

Deroy. L. de Benard.

Maison de Mlle Duguigny à Nantes.



Deroy L. de Benard.

Chambre de Madame à Nantes.

Décembre 1833.

A l'avenir, chaque livraison sera augmentée de huit pages : on comptera cinquante-trois lignes à la page, au lieu de quarante-deux dans l'édition ordinaire.

Messieurs les Membres correspondans recevront des lithographies et gravures *sur papier de Chine*. Leurs médailles porteront ces mots : *Récompense de la Jeune France*.

NOEL. (1)

Isaïe a été historien de l'avenir, parce qu'il lui avait été donné de contempler ce grand événement de l'humanité, la réhabilitation de la race humaine, annoncée au moment même où fut porté l'arrêt de la déchéance ; il lui avait été donné de le contempler dans son immense généralité cosmogonique, dans sa mystérieuse identité avec tout l'ensemble des destinées humaines. Il a donc vu la rosée céleste se former dans la région éternelle, pour produire le Juste lorsque les temps seraient accomplis.

Le mystère universel de la réhabilitation n'étonnait point celui qui, tout abîmé dans une extase divine, tout identifié avec le sentiment ineffable des condescendances de l'amour infini, avait pu pénétrer le principe ontologique de l'homme, avait pu s'instruire intuitivement de ce qu'est l'homme, l'essence humaine, dans l'harmonie de l'univers. Tel fut Isaïe. Et maintenant, il suffit de sentir en soi le retentissement de toutes les traditions, des traditions unanimes, répandues sur la surface de la terre, pour comprendre ces paroles :

Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum.

Une étoile se détache du firmament, et indique, dans le ciel, la route des rois mages. C'est l'Orient qui s'ébranle, il s'ébranle à cette voix du pressentiment universel : « Le temps vient, il est déjà venu qu'on n'adorera plus ici ou là, mais en esprit et en vérité. » C'est l'Orient, dont le silence sublime va cesser, dont la majesté mystérieuse s'incline, dont les magnificences antiques et solennelles s'humilient ; c'est l'Orient tout entier qui s'est ému, qui vient se faire représenter au berceau de l'Enfant-Dieu, du Fils de la promesse, du Désiré des nations. Ils apportent les trésors de leurs climats, les secrets de leurs sciences. L'Orient révèle donc aujourd'hui à l'Occident qu'il n'y a plus ni Orient ni Occident,

(1) Dans la nuit du 24 au 25, les temples sont restés fermés à Paris.

qu'il n'y a plus immobilité ici et mouvement là, que les climats sont égaux pour la vérité, que les races humaines sont héritières du même avenir. Voyez : l'étoile orientale, fixe et immobile jusqu'alors, marche devant les mages qui l'ont fait sortir de son repos; elle a visité les royaumes de l'Occident, pour renouveler sa lumière pâlissante. Les hommes des vieux sanctuaires viennent apprendre la science nouvelle dans une crêche; ils viennent y apprendre la science et l'amour. Ils ont eu, les premiers, l'intelligence de ces paroles :

Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.

Tout à l'heure le roi Hérode va trembler sur son trône; le monde romain est condamné à finir. L'Émancipateur est né.

En même temps que les mages de l'Orient sont conduits par l'étoile merveilleuse, les bergers sont réveillés par les concerts des anges du Très-Haut.

Le ciel s'abaisse pour enseigner aux hommes le cantique de la nouvelle alliance. « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Si cet Enfant-Dieu était le fils de l'homme, il serait fils de David, puisqu'il doit apparaître avec le signe extérieur de la royauté, de la domination. Il est roi et père du siècle qui commence, et ce siècle durera jusqu'à la fin des temps.

Toutefois, cet Enfant-Dieu est bien réellement fils de l'homme, car il est né de la femme; et la femme est l'essence humaine individualisée dans sa liberté et sa volonté; et, vous le savez, la mère de l'Enfant-Dieu, vierge prédestinée, a accepté pour la race humaine les fonctions augustes de la maternité divine. Voilà pourquoi l'office du jour de Noël donne le nom de prophétesse à la vierge par excellence, à la vierge cachée d'abord dans les profondeurs cosmogoniques de la création, puis devenant un rameau de l'arbre de Jessé. Voilà pourquoi enfin l'Église a nommé prophétesse la mère intacte du Sauveur des hommes.

Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.

L'office de Noël donne deux noms à Bethléem, *la Ville royale*, *et la Maison du Pain;* c'est que le pacifique dominateur né à Bethléem est celui qui sera le pain eucharistique, celui qui a dit : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. »

Ainsi la confarréation universelle, symbole des symboles, immolation perpétuelle et sans fin, sacrifice réel dont les autres ne sont que la figure, est la grande expression de la religion de l'humanité.

Marie met au monde son enfant, le désiré des nations, au sein d'un voyage : l'humanité n'est-elle pas pélerine sur la terre ?

Admirez la simplicité du récit de tant de merveilles. « Or, est-il dit dans l'Evangile, Marie conservait toutes les choses en elle-même, les repassant dans son cœur. » C'est bien toujours la vierge prédestinée qui a accepté pour la race humaine les fonctions augustes de la maternité divine. Et le rachat de la nature humaine ne pouvait s'accomplir que par l'assentiment de la volonté humaine.

Il est encore dit que l'empereur romain faisait un dénombrement de toute la terre. Ce sera le dernier dénombrement du monde romain : le dénombrement du monde chrétien commence.

Déjà le saint précurseur crie au désert : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu : toutes les vallées seront comblées, toutes les montagnes et les collines seront abaissées, les chemins tortus seront redressés, ceux qui étaient raboteux seront aplanis, et la gloire du Seigneur se manifestera. » Et la parole qui crie dans le désert est la parole ancienne d'Isaïe, l'historien de l'avenir, l'évangéliste antérieur, et cette parole du désert sera entendue dans les bourgs et dans les villages, dans les villes populeuses, dans les capitales des nations.

L'Église n'a aujourd'hui que des chants de triomphe. Lorsqu'il en sera temps, elle aura ses jours de deuil. Elle prévoit les terreurs du Golgotha; elle sait que l'Émancipateur doit mourir du supplice des esclaves, que le roi du siècle futur sera crucifié.

Quant à nous, faisons comme Marie, la vierge intacte, *conservons les choses en nous-mêmes, les repassant dans notre cœur.*

N'oublions point qu'elle a accepté pour nous toutes les conditions du rachat de la nature humaine.

Répétons de nouveau cette parole toujours ancienne et toujours nouvelle, cette parole qui est, en quelque sorte, un résumé historique et un résumé prophétique de la destinée humaine dans tout le cours des âges, cette parole toujours contemporaine de tous les temps, parce que les mystères de la religion de l'humanité sont des mystères permanens; cette parole qui, en effet, s'applique à la fois et à l'apparition du verbe sur la terre et à la perpétuité du sacrifice eucharistique :

Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.

BALLANCHE.

LA JEUNE FRANCE

A LA FIN DE 1833.

(RÉPONSE AUX MÉDISANS).

Voici que *la Jeune France* va continuer une carrière heureusement commencée dans l'année qui s'achève, en donnant pour celle qui va suivre de nouvelles garanties de la sagesse de ses vues et de la rectitude des voies par lesquelles elle travaille à atteindre son but religieux et social. Nous avons senti, dès le premier abord, que c'était pour nous un devoir de nous éclairer de toutes les lumières, de consulter l'expérience des sages, et de réunir à notre tête ces vastes intelligences, ces caractères élevés, ces hautes vertus qui forment l'aristocratie morale et intellectuelle de la France. Nous pouvons dire aujourd'hui que nos efforts sont couronnés d'un succès complet. Les noms dont le pays s'honore, nous avons le droit de les prononcer avec orgueil, car ils brillent à notre premier rang. La *Jeune France* compte maintenant parmi ses protecteurs et ses amis toutes les grandes illustrations nationales, et en donnant la nomenclature de ceux qui ont bien voulu favoriser son œuvre de leurs sympathies, nous nous trouverons avoir donné la liste de presque toutes les gloires de la France. (1)

Certes, on ne nous attribuera point l'étrange vanité de prétendre imprimer la direction à cette illustre élite de la société. Notre rôle est assez beau pour que nous ne pensions point à le gâter par une ambition ridicule, et ce n'est point nous qui entreprendrons d'enseigner la sagesse aux sages et d'éclairer ceux qui sont comme les phares à la lumière desquels la jeunesse doit marcher. Loin de nous le fastueux projet de faire à nous seuls les destinées publiques; mais à nous la mission de travailler à ce grand œuvre selon nos forces et à notre poste, sous les regards de ces hommes dont le nom seul est un encouragement et une promesse de succès pour

(1) Vingt-deux membres du haut clergé, quinze cents prêtres, trois mille sept cents étudians, MM. le vicomte de Chateaubriand, vicomte de Bonald, Berryer, duc de Fitz-James, marquis de Dreux-Brézé, Hennequin, Ballanche, vicomte de Conny, vicomte d'Ambray, comte de Pastoret, Alex. Guiraud, duc de Noailles, prince de Laval-Montmorency, comte H. de Sesmaisons, comte de Peyronnet, Ravez, baron Hyde de Neuville, vicomte d'Arlincourt, Michaud, comte Jules de Resseguier, de Rainneville, marquis de Dampierre, comte de Marcellus, vicomte de Castel-Bajac, le comte L. du Hamel, Bernard du Grail, vicomte de Rochemore, baron de Brian, baron de Rivière, vicomte Walsh.

ceux qui les suivent. Loin de nous la folle pensée d'exclure la génération qui marche devant nous de la carrière où son expérience peut nous guider ; loin de nous l'ambition bizarre de créer une édition nouvelle de la république de Platon, d'arranger nous ne savons quel monde idéal à notre image et pour notre usage, mais à nous la mission de ne point laisser la jeunesse sans drapeau, sans représentation, sans lien commun, sans organisation morale, sans unité!

Nous serons toujours prêts, comme à Sparte, à nous lever devant les hommes d'âge mûr, et à céder la place d'honneur aux vieillards, parce que la sagesse de la jeunesse est un reflet de leur expérience, parce que c'est dans leurs mains que repose l'autorité du passé. La seule vieillesse que nous répudions et que nous ne sachions point respecter, c'est celle qui, découronnée des rayons du talent et des œuvres de la vertu, donne en spectacle le déplorable exemple d'une immoralité caduque et d'une corruption qui s'accroît avec les années. Les vices à barbes grises et les scandales à longues carrières ne seront jamais des nôtres. Nous trouvons, et l'on trouvera avec nous, que les existences dont les grandes lignes sont marquées dans la boue devraient finir peu de temps après avoir commencé. C'est contre ces tristes monumens de l'immoralité d'un autre âge que *l'Écho de la Jeune France* a protesté dès le premier jour; c'est contre ces vies que nos pères nous ont signalées dès l'enfance comme un scandale social que nous avons élevé la voix; c'est contre ces types, où les doctrines matérialistes et athées du dix-huitième siècle sont venues résumer leurs influences corruptrices et leurs conséquences fatales, que nous avons déployé notre drapeau.

Il nous a semblé que le moment était venu de seconder pour notre part le grand mouvement qui se faisait sentir dans le corps social ébranlé par tant de catastrophes, et fatigué par de si effroyables convulsions. Un retour vers le principe religieux, un besoin de croyances, une réaction chrétienne se manifestaient de toutes parts, surtout dans la jeunesse; un instant gonflés des doctrines voltairiennes, les esprits et les cœurs restaient dans le vide depuis que cette tempête philosophique s'était peu à peu retirée. Des symptômes non équivoques dénonçaient ce mystérieux travail de la génération nouvelle, mais il lui manquait un centre commun, auquel tous ces efforts isolés pussent aboutir. Il n'y avait point dans ce mouvement religieux et moral cette unité de vue et d'action, l'un des plus puissans leviers sur lesquels on puisse s'appuyer, et la marche des idées suivait une impulsion plutôt instinctive qu'intelligente et raisonnée.

L'Écho de la Jeune France s'est alors présenté; il a entrepris d'exprimer et de régulariser cette tendance chrétienne qui demandait à se révéler; il a élevé au milieu de la jeunesse une bannière autour de laquelle les rangs se sont chaque jour grossis; par le fait seul de son apparition, il a changé

en évidence ce qui n'était encore que soupçonné par quelques esprits clairvoyans, nous voulons indiquer ici le désenchantement des idées philosophiques, et le besoin de croyances qui se remue au fond de tous les cœurs. Grâce à cette tribune, ce secret de christianisme renfermé dans tant de jeunes consciences a été proclamé hautement, hardiment, sans égards et sans ménagemens pour les idoles du philosophisme. Le dix-huitième siècle projetait sur le dix-neuvième nous ne savons quelle ombre qui empêchait de distinguer sa physionomie véritable; il y avait comme une croûte voltairienne qui cachait un monde aux entrailles chrétiennes, au cœur plein de foi; nous avons percé cette surface, dissipé cette ombre, nous avons prononcé les mots de liberté sociale et de civilisation par le christianisme, nous avons dit: *Nous sommes jeunes et nous sommes chrétiens*, et dès ce moment, le charme qui retenait la tendance du siècle cachée au fond des ames a été rompu, et la jeunesse française a salué avec enthousiasme dans notre bouche cette parole de christianisme que nous lui avions prise dans le cœur.

Que si l'on nous demande où nous voulons conduire ceux que nous avons appelés et que nous appelons sous le drapeau de la Jeune France, quelles sont nos voies, quel est notre but, notre réponse sera franche comme notre pensée.

Nous ne prétendons imposer à personne des affections ou des systèmes; renoncer aux sentimens que l'on trouve imprimés dans son cœur, ce serait une lâcheté déloyale; vouloir en faire une loi pour autrui, ce serait une absurde tyrannie.

L'amour du pays, la croyance religieuse, l'honneur, les vertus civiles, morales, politiques, voilà ce que nous croyons nécessaire dans chacun des membres de la Jeune France, persuadés que nous sommes que des gens qui veulent tous le bien finissent toujours par s'entendre et par se rencontrer.

Au clergé nous disons :

La Jeune France actuelle n'est ni anti-chrétienne ni athée; ceux qui l'accusent d'avoir abandonné la foi de ses pères, ceux-là l'insultent et la calomnient, ceux-là se trompent de siècle. La génération qui se laissa entraîner par les déceptions des esprits forts, qui éleva des autels à Voltaire et déserta ceux du Christ, cette génération est déjà à moitié rentrée dans le passé, toute chargée des calamités qu'elle appesantit sur sa tête par son apostasie. Le succès même de l'*Écho de la Jeune France* répond victorieusement à ces accusations d'impiété en même temps qu'il les explique, et la honte de cette diffamation retombera sur ceux qui ne voient une question d'intérêt public qu'à travers un nuage d'égoïsme et de jalousie. La Jeune France croit, parce qu'elle a l'espérance d'un avenir social, et elle a cette espérance parce qu'elle est profondément chrétienne; elle veut marcher dans les voies où marchent les pasteurs

légitimes établis pour gouverner l'Église de Dieu, et si dans sa course vers les nouvelles destinées sociales du christianisme, qui, toujours identique à lui-même et pourtant toujours jeune, avance sans changer, en soutenant par les lisières les sociétés commises à sa garde, et développe à mesure qu'elles en ont besoin ces richesses divines qu'il a possédées dès le premier jour; si la Jeune France, dans sa course vers ces nouvelles destinées sociales, prend quelquefois les devans, elle n'oubliera jamais de regarder en arrière pour voir si les pasteurs l'approuvent et l'invitent à continuer à marcher.

A la jeunesse de France, à nos camarades, nous disons :

Vous avez senti comme nous que Dieu et la religion étaient au fond de toutes les choses sociales, au fond des puissances de l'ame comme au fond de celles de l'intelligence ; que les arts et la littérature puisaient à pleines mains aux sources du christianisme comme les vertus publiques et privées ; qu'en un mot la religion du Christ était la religion du beau et du bon, l'appui de chacun et le rempart de tous, que la croix était la sauvegarde du foyer domestique et l'avenir de la patrie. Comme nous, vous avez dit : *Nous sommes chrétiens;* parce que, comme nous, vous voulez une société assise sur les principes éternels de la morale, et non une société aventurière qui vit au jour le jour, sans avenir et sans passé, flétrie de toutes les souillures, et ne restant debout que par un savoir-faire de corruption et par les habiletés du vice ; parce que, comme nous, vous voulez des arts inspirés, une littérature sociale, et non une littérature en débauche, qui, la tête vacillante et les mains pleines de peintures infames, a dans l'imagination les visions du cauchemar, et dans la voix le hoquet de l'orgie. Sans doute les grandes perturbations sociales sont un malheur pour la patrie, mais elles offrent à l'intelligence et à la vertu de l'homme l'occasion de se révéler dans toute leur puissance. Dans ce temps où les constitutions antiques sont emportées dans un torrent qui grandit à mesure qu'il avance, dans cette époque d'épreuve et de bouleversement, des conditions plus sévères, des devoirs plus graves nous sont imposés (1). Chacun de nous doit cultiver ses facultés, affermir son courage, élever ses pensées, afin d'exercer autour de lui une salutaire influence. Que tout le bien dont le principe est en nous se produise, que l'on ne puisse pas dire que par ignorance ou lâcheté nous sommes restés au-dessous des circonstances au milieu desquelles nous sommes placés, et alors notre mission sociale sera accomplie.

Nous disons enfin à la France :

Cette jeunesse dont nous sommes membres, c'est pour vous que nous la réunissons autour de notre drapeau, car en cultivant dans son ame les

(1) M. Hennequin à la jeunesse de Bordeaux

semences de christianisme et de moralité, en rallumant dans chaque foyer ce soleil des croyances à la chaleur duquel seulement les grands talens et les grandes vertus peuvent éclore, nous vous préparons un avenir social. Que notre jeunesse ne vous effraie point; nous avons à notre tête pour nous encourager, si nous prenons la bonne voie, pour nous retenir et nous empêcher de continuer, si nous prenions la mauvaise, tous ces hommes illustres, l'ornement de ce siècle et l'élite de vos gloires, de sorte que notre ardeur ne sera jamais une ardeur aveugle, mais une ardeur intelligente; de sorte que *la Jeune France* réunit dans une admirable association l'expérience du passé que possèdent les pères, cette activité de la jeunesse qui a toujours soif d'avenir, et cette science du présent qu'on trouve dans l'âge mur.

Au nom des sept mille jeunes France inscrits
Pour le comité de Paris.

JULES FORFELIER, S^re^.

LITTÉRATURE ET THÉATRES

EN 1833.

LITTÉRATURE.

Nous ne sommes point dans un de ces siècles de conscience et de savoir, où les auteurs croyaient nécessaire d'apprendre préalablement ce qu'ils voulaient enseigner aux autres, où, des profondeurs de quelques cabinets, tombeaux scientifiques dans lesquels des martyrs du travail se résignaient à s'ensevelir tout vivans, on voyait, à de longs intervalles, sortir des ouvrages, oracles d'érudition et de doctrine, préparés par de longues journées de méditations et des nuits studieuses dont ne s'était point approché le sommeil. A ces époques, les tableaux de la littérature contemporaine étaient faciles à tracer. La république des lettres n'était point encore tombée en anarchie; elle formait une société compacte, régulière, dont les profanes ne pouvaient ni renverser les barrières ni relâcher les liens. Un petit nombre de têtes illustres composaient comme un sénat d'érudits, une aristocratie savante qu'il était aisé de dénombrer; dans cette aristocratie et dans ce sénat il y avait peu de places, mais toutes étaient bien remplies. On pourrait dire avec justesse que cette ancienne république des lettres, avec son cortége d'hommes graves et austères, ressemblait assez à ce qu'était Rome au temps de sa discipline primitive,

quand les citoyens votaient par tribus; tandis que la république des lettres actuelle, avec son monde d'auteurs, ne ressemble pas mal à ce que fut Rome au temps de son relâchement, lorsque les ambitieux menèrent des peuples entiers aux comices pour troubler les votes et détruire la liberté par des élections anarchiques, tellement que, suivant le témoignage de Cicéron, il devint impossible de savoir si le peuple avait adopté une loi ou l'avait rejetée.

Je n'ignore pas qu'il y a des personnes qui regardent comme une marque incontestable de la diffusion des lumières, comme un progrès de l'époque présente, cette multiplicité d'auteurs et d'écrits dont nous sommes inondés. Mais après avoir examiné avec une attention sérieuse la littérature actuelle, il est bien impossible de se ranger à l'optimisme de cette opinion, qui compte les ouvrages au lieu de les peser. Sans doute il y avait moins d'auteurs à l'époque où vivaient ces savantes corporations dont le sophiste Condorcet fit brutalement incendier les travaux historiques, avec cette tolérance fanatique d'un Omar jacobin, qui, traitant la société comme une aventurière, lui brûla ses vaisseaux pour qu'elle ne songeât plus au rivage dont on voulait l'éloigner à jamais. Mais aussi entre la littérature de cette époque et celle de notre temps, il y a l'infini. Non-seulement leur physionomie n'est pas la même, mais leurs points de départ et leurs buts sont opposés. Ce n'est point une différence du plus au moins d'études, du plus au moins de conscience, du plus au moins de connaissances acquises : une révolution tout entière les sépare. Cette vieille littérature était une vocation, celle-ci est un métier. Tout est renfermé dans ce mot-là, qui suffit pour expliquer le caractère des livres qui paraissaient autrefois, et de ceux qui paraissent aujourd'hui.

On peut dire qu'une compagnie de marchands a envahi le royaume des lettres, et que, réduit à la dure condition des Indes sous l'administration rapace des Anglais, il est honteusement exploité par ces vampires qui pervertissent le sens moral des nations. Ce n'est point sans intention que je suis allé chercher cette comparaison des Indes. Cette possession lointaine est pour la Grande-Bretagne comme une écluse où elle écoule le trop-plein de sa population; presque chaque famille anglaise à un ou deux membres qui, au sortir des écoles, s'en vont chercher fortune dans cette vaste exploitation de la compagnie qui comprend des nations entières. La France aussi a un trop-plein de population; toutes ses familles ont des membres qui cherchent en vain à se glisser dans l'édifice social, qui, encombré par la multitude des aspirans, les vomit par tous ses portes. Eh bien! qu'a-t-on fait? On a suppléé aux possessions territoriales qui manquaient en se précipitant dans le monde intellectuel. Les Indes françaises, c'est la littérature. Chaque année une nuée d'écrivains se jette dans ces terres inconnues que l'on croit sans limites, parce que leurs limites ne

sont pas visibles. Du génie, du savoir, des talens, des connaissances premières; il s'agit bien de cela! Je dirais volontiers que, comme dans les Indes anglaises, il s'agit de récolter du riz.

Veut-on écouter à ce sujet une anecdote qui a le double mérite d'être vraie et de résumer une situation? On discutait devant un écrivain le parti qu'on ferait prendre à un jeune homme. Il ne paraissait point assez intelligent pour entrer dans le commerce, assez éloquent pour courir la carrière du barreau, assez instruit pour entreprendre celle de la médecine. Qu'en conclut-on? On en conclut, et à l'unanimité, qu'il en fallait faire un homme de lettres. Vous direz à cela que c'est un cas particulier, une exception. Point du tout, et je suis sûr que personne ne s'étonnera de ce trait en le lisant, tant il est conforme à tout ce qui se passe, tant il est dans l'esprit de notre époque. Cette singulière idée de dire à quelqu'un : « Puisque tu n'as pas assez de capacité pour être épicier, eh bien par pis-aller sois homme de génie, » cette singulière idée est une opinion courante. Vous-même vous l'avez cent fois exprimée; cent fois vous avez dit en parlant d'un enfant à peine sorti de l'école, et dont la main conserve encore la chaleur des dernières férules qu'il a reçues. « On lui a donné de l'éducation, eh bien! il faut qu'il en profite, que n'écrit-il? »

Grâce à ces merveilleuses idées, il est à peu près impossible de faire le dénombrement des livres qui paraissent chaque année. Ce soin ne regarde plus la littérature, mais la statistique, qui, comptant le nombre des briques de savon et de pièces de calicot qui entrent dans nos ports et qui en sortent, peut bien aussi compter le nombre des ouvrages que l'on *consomme* en douze mois. En 1833, le mouvement a été plus grand encore que dans les années précédentes, et si l'on en demandait la raison, je serais vraiment tenté de répondre que nous devons cela à la dernière fournée que les bancs de l'école ont jetée dans le monde. La compagnie des Indes littéraire a sur sa sœur la compagnie des Indes anglaise cet avantage, d'autres diraient cet inconvénient, que le privilége n'ayant été donné à personne, tout le monde le prend. On écrit dans l'âge qui devrait être consacré à lire. Les siècles passés n'eurent qu'un Pic de la Mirandole; de notre temps je ne dirais point qu'il y en a cent, qu'il en a mille, mais que tout le monde est Pic de la Mirandole: qui donc, de nos jours, n'est pas prêt à soutenir sa thèse *de omni re scibili et de quibusdam aliis*, ce que je traduirais librement pour le siècle, *sur ce qu'il sait et sur ce qu'il ne sait pas?* Il est convenu que le génie n'a pas d'âge, et si cela continue, il sera convenu qu'on peut faire de bons livres avant d'avoir fait ses dents. Voici venir toute une invasion de littérateurs au maillot qui, s'élançant du bureau des nourrices, prouveront à leurs père et mère que c'est une tyrannie d'exiger de ceux qui veulent être écrivains un certificat constatant qu'ils ont préalablement appris à lire. A tout

prendre, l'alphabet n'est-il pas une charte qui doit être écrite par ceux qui la reçoivent et non par ceux qui la donnent? N'y a-t-il point quelque chose à dire aussi sur l'arbitraire de l'orthographe déjà si rudement secoué par M. Jacotot? Ne vous y trompez pas, le *jacototisme* est l'avenir de notre littérature, comme le saint-simonisme serait l'avenir religieux de notre philosophie, si elle était parvenue à prévaloir contre la foi de nos pères.

C'est tout ce que j'ai à dire de cette littérature à la grosse, qu'on me passe ce terme, nouvelle espèce éphémère dont les publications ont huit jours d'existence quand elles ont du succès, et dont l'immortalité s'étend si loin qu'elle peut s'étendre d'une nouvelle lune à son dernier quartier. S'il fallait compter le nombre des volumes publiés en 1833, romans, poésies, vaudevilles et drames, qui rentrent dans cette large catégorie, mieux vaudrait dénombrer les vaisseaux et les soldats des Grecs comme le fait Homère, ou mieux encore, ainsi que nous l'avons dit, compter les briques de savon employés en France, comme le ferait M. Charles Dupin, si vous l'en priez un peu. Il y eut un temps où l'activité de l'industrie s'était tournée vers les bâtisses; tout Paris s'était fait maçon. Les villes sortaient de terre comme si on avait attendu la visite de deux ou trois peuples, et si l'Angleterre ou l'Espagne eussent pris la fantaisie de nous rendre visite, nous les aurions logées à l'aise et sans nous gêner en rien. Si vous m'aviez demandé à cette époque le chiffre et la description des édifices qui naissaient du matin au soir, j'aurais répondu une fois pour toutes que c'était une architecture de carton sur papier mâché : c'eût été en effet perdre le temps que de compter et d'examiner ces décorations de théâtre qui tombaient pendant qu'on les construisait, et, déjà toutes verdâtres avant d'avoir été habitées, étalaient au soleil le singulier spectacle de leurs palais fêlés et de leurs monumens moisis. Eh bien! au lieu de dire ce que mille auteurs ont écrit *sous les Tilleuls*, ce qu'ils pensent *sous les toits*, sur toutes espèces de sujets et sous toute espèce de titres, depuis *Priez pour elle*, jusqu'à *Ainsi soit-il*; au lieu d'évoquer autour du public les fantômes de quelques centaines de vaudevilles où l'on a mis l'histoire en lambeaux et l'honneur des familles au pillage; au lieu de rendre à M. Ancelot entre autres le mauvais service de rappeler ses torts dramatiques dans ce genre; torts nombreux et condamnables sans doute, mais sitôt oubliés qu'il y aurait tout à la fois cruauté et anachronisme de les lui reprocher; au lieu d'aller poursuivre dans leurs tombeaux des avortons poétiques qui sont morts le même jour qu'ils ont paru à la lumière; au lieu de remuer cet amas de mémoires vrais ou faux, mais presque toujours sots, depuis ceux de mademoiselle Bourry jusqu'à ceux de plus grands personnages; ne vaut-il pas mieux définir d'un seul trait la littérature

de 1833, comme nous définissions tout à l'heure l'architecture de 1828? les auteurs de 1833 comme les maçons de 1828, et cela avec d'autant plus de raison que j'ai toujours soupçonné qu'il y avait plus que de la camaraderie entre ces deux familles, que, la monomanie du siècle changeant, les maçons de la première période avaient retourné dans la seconde leurs tabliers et la maxime de Boileau, ce qui expliquerait pourquoi on écrit si mal après avoir si mal bâti?

Pour définir donc d'une manière générale ce peuple d'auteurs, dont on ne saurait examiner les œuvres, il faut dire que, dans ce siècle, il y a comme un courant d'idées et de style où il suffit de plonger pour devenir écrivain. Un petit nombre d'hommes doués de dispositions heureuses s'étaient créé dans notre littérature une sorte d'originalité par l'abus de quelques qualités littéraires louables en elles-mêmes, mais chez eux un peu forcées. Ainsi, en haine de la chasteté ancienne de notre langue, de cette espèce de bonne tenue qu'elle conservait jusque dans les sujets les plus simples, de cette propriété de termes, de cette régularité de construction qui la rendaient si claire, ils se sont plu à écrire d'un style facile jusqu'au désordre, original jusqu'à l'étrangeté; en haine de ce qu'ils appellent le pédantisme classique du style collet monté, leurs phrases sont souvent sans commencement ni fin; elles se précipitent au hasard et comme si elles se disputaient le prix de la course; éparpillées, essoufflées, échevelées, elles arrivent toutes à la fois, et entraînent le lecteur avec elles, en se le passant de main en main, à peu près comme une ancienne légende hongroise nous représente les *villies* (1), qui pendant la nuit et au clair de lune se forment en quadrilles autour du voyageur imprudent, et le font danser jusqu'à ce qu'il meure de lassitude dans les mystérieuses profondeurs des bois.

Cependant, malgré les défauts inévitables d'une pareille école, ceux qui en sont les orateurs ont par cela même beaucoup d'avantages sur leurs écoliers. D'abord, la nouveauté, quelle qu'elle soit, a son charme, et puis il y a de la séduction dans ce déshabillé d'expression, dans ce laisser-aller d'une intelligence qui semble ouvrir nonchalamment la main et donner la volée aux idées et aux phrases qui s'en vont, ainsi que de joyeuses bandes d'oiseaux, où elles veulent et comme elles veulent; dans cette hardiesse, j'allais dire cette effronterie de conception qui ne recule devant aucun sujet, qui aime à jouer avec le péril, et ils transportent ainsi dans la littérature ces façons de voir et d'agir d'écumeurs de mer, si pittoresques dans les romans de Fenimore Cooper, et bien plus encore dans les poésies de lord Byron. A proprement parler, les auteurs auxquels nous faisons allusion,

(1) Une villie est l'esprit d'une jeune fille qui meurt pendant qu'elle est fiancée.

trouvant nos muses trop sages et trop honnêtes, ont grisé la langue et la littérature française : mais c'est une ivresse frappée au coin du vin de Champagne ou du vin du Rhin, une débauche de gens bien élevés, une orgie qui sent les bons crus. Le danger d'un pareil système, c'est de mettre la littérature à la portée de toutes les plumes et de toutes les intelligences. Les imitateurs ne prennent jamais les qualités, ils ne réussissent à s'approprier que les défauts, et en les exagérant, comme de raison, le plus qu'ils peuvent. Les courtisans d'Alexandre avaient tous l'épaule un peu haute, mais pas un ne s'avisa d'avoir le génie qui vainquit Darius en tant de batailles, et détruisit l'un des plus grands empires qui aient existé. Il y eut une époque du règne de Louis XIV où personne ne voulait plus avoir de dents, mais aucun de ces flatteurs n'eut l'idée de tâcher de ressembler au grand roi par une de ces hautes qualités qui l'ont rendu immortel. Je n'ai pas l'intention d'abuser du privilége de l'épigramme jusqu'à comparer qui que ce soit dans notre littérature à Alexandre ou à Louis XIV ; mais, toutes proportions gardées, les suivans des chefs de l'école ont beaucoup d'analogie avec ces parodistes d'un inconvénient de vieillesse ou d'un défaut de construction. De ce que l'ivresse d'un homme de talent peut avoir son mérite, ils en concluent que toute ivresse est belle, même celle d'un ilote. La littérature et la langue, qu'on avait grisées en bon lieu et avec du bon vin, ils la traînent brutalement au cabaret et la soûlent de vin de Surêne ou de grosse bière flamande. Cela se passe d'explication, n'est-ce pas ? Ce qu'ils cherchent d'abord pour faire un livre, c'est un titre qui ne ressemble à rien; puis ils mettent derrière un ouvrage qui ressemble à tout. Les maîtres ont-ils écrit dix lignes à la page; ils en écrivent deux. Les maîtres ont-ils accumulé trois points d'exclamation; ils en mettent six. Les maîtres ont-ils semé sur leur route deux ou trois adultères; ils y ajoutent huit incestes. Les maîtres se sont-ils emprisonnés dans un impasse; et en sont-ils à peu près sortis? Ils se jettent dans un cul-de-basse-fosse et y restent. Les maîtres ont-ils écrit un peu trop à leur aise; ils n'écrivent plus du tout. Vous reconnaissez ici l'analyse de cent ouvrages parus dans l'année, toute cette littérature jetée par une librairie infatigable à ces appétits carnassiers de cabinets de lecture, qui, peu soucieux de mal dîner, pourvu qu'ils dînent, se contentent d'une nourriture au rabais, pourvu qu'elle se renouvelle chaque jour. Vous reconnaissez toute cette famille de contes et de nouvelles de tous les genres et de toutes les couleurs, les cent-et-un, les cent-et-une, les contes bruns, les contes verts, le contes bleus, le *Livre Rose*, écrit au nom des femmes plutôt que par les femmes, du moins je l'espère; en un mot, ce déluge dont les eaux croissent chaque jour avec une si grande rapidité qu'Omar, si la clémence du ciel nous l'envoyait, serait en mesure de chauffer ses bains pendant quelque trois cents ans. Appellez cela, si vous le voulez, de la

littérature; pour moi, c'est de l'industrie et pis que de l'industrie, car l'industrie répond à des besoins réels; c'est du brocantage, et pis que du brocantage, car un brocanteur vous procure quelquefois des haillons qui ont un mérite de curiosité et des vieilleries qui ont encore leur prix; mais cette triste littérature sans moralité, sans mission, sans emploi, qui ne parle ni à l'intelligence ni à l'ame, qui parle pour parler, qui spécule pour spéculer; je ne puis comparer ses représentans qu'à ces marchands anglais qui amenèrent la grande crise commerciale de 1824, en envoyant des cargaisons de bas de soie et de patins en Amérique à des peuples qui habitent sous la ligne, et qui sont toujours nus. On ne s'étonnera point après ceci de la grande différence que nous avons établie en commençant entre le point de départ, la portée, le but de la littérature ancienne et de la littérature nouvelle. On peut dire, sans médisance et sans calomnie, qu'il y a de notre temps bien peu d'auteurs en état de marcher de pair avec cette cuisinière de Robert Étienne, que ce savant homme congédia pourtant parce qu'elle ne parlait que la langue latine, dans sa docte maison, où maître et valets, tout le monde enfin, était *utriusque linguæ*, tout le monde parlait familièrement le latin et le grec.

II. THÉATRES.

Il y a cependant eu dans cette année de 1833 des productions, ou, pour nous exprimer avec plus de justesse, des faits littéraires qui méritent d'être envisagés à part et de devenir l'objet d'une étude sérieuse et de graves considérations. Nous voulons parler de ces ouvrages qui dénotent dans la littérature dramatique une tendance de plus en plus prononcée vers des doctrines subversives de toute société. Nous aimons assez peu faire d'une thèse littéraire une question de personne, mais quand un homme résume et représente un mouvement intellectuel, quand ses talens même deviennent un nouveau danger, quand il exerce sur de nombreux imitateurs une influence désastreuse, quand il consacre toutes les puissances de son imagination, toutes les ressources de son intelligence, à flétrir les institutions nécessaires à la société, alors cet homme est si coupable que c'est non-seulement une censure littéraire, mais une censure morale qu'on est en droit d'exercer contre lui. Cet homme dont nous parlons ici, tout le monde a déjà compris que c'est M. Victor Hugo. La carrière anti-sociale où il marchait depuis quelque temps, il y a couru a pas de géant cette année. On dirait que son orgueil, qui dépasse son génie de toute la tête, le précipite dans des abîmes sans fond, et qu'il veut trouver sous ses pieds cet infini qu'il désespère d'atteindre en montant. Il s'est fait comme une mission de désorganisation et de ruine; il aspire à descendre jusqu'à la réputation d'un Shakespeare de bas étage niveleur de toute renommée, insulteur de toute

gloire, sans cesse occupé à dégrader des piédestaux aux acclamations de la populace et à rouler pour lui plaire des statues dans la boue. Tout ce qui approche du trône, tout ce qui tient au sanctuaire a droit à l'anathème dramatique de M. Hugo. Il est d'autant plus condamnable qu'il fait le mal avec intelligence, que c'est avec intention qu'il jette aux mauvaises passions, aux instincts brutaux de la société la pâture haineuse qu'elles réclament, il s'endurcit en marchant dans ces déplorables routes et ne voit pas que lorsqu'il croit mettre la main sur la gloire il n'atteint que le scandale, qui en est la caricature.

L'année 1833 a mis plus que jamais en saillie le nouvel art poétique que s'est créé M. Victor Hugo. Trois pièces ont servi de cadre à cette guerre impie qu'il a entreprise contre les principes de la société. Enivré des tristes succès qu'il avait obtenus en se précipitant dans cette arène, il a laissé tomber le masque; il a mis de côté toute retenue. Ces draperies décentes que le talent jette sur les impudicités du vice, ce point de vue élevé où il se place pour juger la nature humaine, cette mission toute morale qu'il s'impose, cette sorte de censure qu'il exerce sur les mauvaises passions et les crimes, vous ne trouverez rien de cela dans cette trilogie qui part de la tragédie appelée *le Roi s'amuse*, et passe par *Lucrèce Borgia* pour aboutir à *Marie Tudor*.

Quant aux deux dernières pièces, nous n'en dirons qu'un mot, parce que *l'Écho de la jeune France* a eu déjà l'occasion de les juger au commencement de cette année avec une sévérité dont nous ne pourrions que reproduire l'expression. C'est un triste et misérable métier, suivant nous, que d'aller diffamer les tombeaux, et de parodier dans une œuvre littéraire les excès de ces hommes qui souillèrent ce trésor de cendres royales amoncelées dans les caveaux de Saint-Denis. Calomnie pour calomnie, il nous semble plus courageux, du moins, de s'en prendre aux vivans que d'aller cracher à la face d'un cadavre. Il nous semble qu'avant de tremper la gloire de François Ier dans toutes les ordures d'une imagination dépravée, on aurait dû se souvenir que la main de ce grand prince tint la victorieuse épée de Marignan et la plume qui signa l'immortel billet de Pavie. Quant à Lucrèce Borgia, M. Victor Hugo aura seul trouvé le moyen da calomnier cette abominable femme; mais pour lui ce n'a été là qu'un accessoire, et s'il y a une pensée sous cet amas de crimes, c'est une pensée hostile au catholicisme contre qui le poète dirige tous les sarcasmes et toutes les peintures diffamatoires qu'il semble avoir empruntées à la plume haineuse de Luther. Après *Lucrèce Borgia* il restait à M. Victor Hugo un dernier pas à faire pour tenter contre la seconde personne royale, contre la reine, ce qu'il avait exécuté contre le roi, dans le drame emprunté au siècle de François Ier. *Marie Tudor* a donc couronné toute cette série d'œuvres anti-sociales.

Quel est le but des législateurs lorsqu'ils entourent la haute sphère du gouvernement d'éclat et de majesté, lorsqu'ils déclarent les rois sacrés et inviolables? C'est sans doute d'imprimer un salutaire respect aux nations pour une institution nécessaire, et dont le nerf est surtout dans son influence morale. Eh bien! M. Victor Hugo, ce Solon du Théâtre-Français, ce Lycurgue de la Porte-Saint-Martin, a, lui, un tout autre système, de tout autres idées. Sait-on la véritable pensée qui est cachée derrière *Marie Tudor?* sait-on le secret du succès scandaleux qu'obtiennent de pareils ouvrages? Nous allons le révéler sans détour. « Vous voyez » là-bas au-dessus de vos têtes », dit M. Victor Hugo aux jalousies qui fermentent dans les rangs les plus infimes de la société, « vous voyez » bien là-bas cette femme, assise sous la pourpre, toute couverte de dia- » mans, qui, le sceptre à la main et la couronne en tête, a jusqu'ici ob- » tenu vos hommages, en un mot, la reine; eh bien! je vais la prendre » par la main et la faire descendre jusqu'à ce qu'elle soit sous vos pieds. » Je veux vous venger de cette longue obligation de respect qui vous a » été imposée. Je veux que les humiliations que je lui ferai subir égalent » les hommages que vous lui avez rendus. Ce visage que vous êtes fati- » gués de trouver auguste et majestueux, je le barbouillerai de mépris. » Autant il y a de perles sur cette robe, autant j'y mettrai de taches de » sang et de boue : pour que ce mot de reine perde tout son prestige, » pour qu'il n'excite chez vous que l'horreur et la réprobation, je pren- » drai celle-ci, et je la prostituerai à un homme sorti de vos rangs, je la » lui donnerai pour concubine, et je ferai Marie, reine d'Angleterre, » assez repoussante et assez ignoble pour que, dans cet adultère d'un » trône avec un coin de rue, ce soit Faban Fabiani qui paraisse descen- » dre en venant essuyer la boue de la place publique sur la pourpre » chontée de ce manteau royal. Mais ce n'est point tout encore. Ce qu'il » y a de plus hideux à vos yeux, n'est-ce pas le bourreau? eh bien! je » donnerai à la reine le bourreau pour confident et pour compère; je frot- » terai l'une contre l'autre les deux extrémités des choses humaines, le » trône et l'échafaud. Applaudissez maintenant, car tout ce qui était au- » dessus de vous est maintenant au-dessous; applaudissez, car pour sa- » tisfaire vos rancunes et vos envies, j'ai raccourci de toute la tête les » grands principes de la société. Applaudissez, car cet éclat qui vous of- » fusquait, le l'ai noyé dans la fange. Applaudissez, car d'aujourd'hui » vous êtes vraiment princes, vraiment souverains; vos haillons sont en- » core moins souillés que cette pourpre; vos vices sont moins hideux que » ces vices couronnés; et ces rois si superbes, votre mépris a le droit de » leur crier : A genoux! »

On conçoit maintenant pourquoi nous avons jugé avec une équité si inexorable les ouvrages de M. Hugo. C'est que nous avons reconnu dans

tous ses drames cette pensée anti-sociale et ces continuels appels aux mauvaises passions qui pervertissent le sens moral des peuples; c'est que, toutes les fois que les auteurs dramatiques, au lieu d'exercer une censure salutaire sur la société dont ils sont membres, cherchent à ruiner les institutions et à renverser toutes ces bases déjà si ébranlées, ils deviennent des empoisonneurs publics. A travers tous ces noms empruntés aux siècles passés, il y a de la pique et du bonnet rouge sous tous les drames de M. Hugo; c'est une terreur littéraire; c'est un 93 théâtral succédant au 93 politique. Chaque soir il donne à ses spectateurs ces émotions que nos pères ont eu dans la rue. Il y a plus d'un 21 janvier au bout de cette plume, qui s'en va souillant les couronnes, car le mépris est encore plus mortel aux institutions sociales que le couperet de la place de la révolution, et le régicide le plus coupable comme le plus dangereux n'est point le régicide de sang, mais le régicide de boue.

Nous l'avons dit : le but de cette revue n'est point d'étiqueter les nombreuses productions qui, dans tous les genres de littérature, sont écloses cette année. Nous avons trop peu de goût pour les nécrologies, pour vouloir tenter le dénombrement des livres contemporains, d'autant plus qu'il nous faudrait remplir la tâche aussi fastidieuse qu'inutile de les rappeler à l'oubli du public, qui les oublie bien de lui-même. Ce que nous avons essayé de faire, c'est d'analyser l'esprit qui caractérise tous les genres de littérature, de remonter aux causes qui dégradent les lettres, de signaler celles qui rabaissent le domaine de l'intelligence jusqu'à une mission anti-sociale ou jusqu'au niveau d'un honteux trafic. D'après ce système de critique, toutes les fois qu'un auteur ou un ouvrage résume l'esprit général que nous voulons peindre, nous devons saisir cette occasion de personnifier nos idées. Nous allons trouver une seconde fois matière à appliquer ce principe. Nous avons attaqué le drame moderne dans M. Victor Hugo, qui s'y est montré l'écolier perverti du genre dont M. Alexandre Dumas avait créé, dans Henri III, le type peu louable. La dernière pièce de M. Scribe au Théâtre-Français va nous fournir une occasion de signaler la tendance immorale que l'on donne à la comédie.

Bertrand et Raton on déjà été l'objet de nombreuses remarques, de louanges passionnées, et aussi de quelques critiques. Cependant il nous semble que l'on n'a pas tout dit sur cette pièce, ou plutôt qu'on n'a point voulu dire ce qu'il y avait de plus grave et de plus digne d'intérêt.

Il ne faut point s'y tromper; c'est le Figaro de notre époque que M. Scribe a voulu faire, mais un Figaro retourné. Beaumarchais écrivant pour un siècle où le sol semblait se soulever pour jeter à bas toutes les sommités sociales, où les aristocraties se faisaient petites, et où la place publique se faisait grande, a sacrifié les unes dans Almaviva, et a favorisé l'autre dans Figaro. Figaro, c'est l'esprit démocratique avec ses

saillies, sa verve, sa supériorité réelle; Almaviva, c'est l'aristocratie qui n'a plus qu'une supériorité de convention qu'elle va perdre; en un mot, c'est un de ces carrosses du système de Law où la livrée est dans la voiture, tandis que le frac et le manteau à plumes du maître n'ont plus de place que sur le siége ou derrière. Almaviva obéit, Figaro gouverne; Almaviva est dupe, Figaro est fripon.

M. Scribe a pris la pensée de Beaumarchais au rebours. Son Bertrand de Rantzau c'est le Figaro grand seigneur; son Raton Burchenstaff c'est l'Almaviva populaire. Ce sont, à proprement parler, les représailles dramatiques de l'aristocratie contre la démocratie : quolibets, friponnerie, rien n'y manque, on dirait la revanche de la *Folle-Journée* et l'Almaviva grand d'Espagne ne s'était pas donné plus de peine pour faire épouser Suzanne à son coquin de valet, que l'Almaviva de l'aunage ne s'en donne pour faire arriver au pouvoir ce coquin de grand-seigneur qui se moque de lui. Tout dans la pièce originale comme dans l'imitation est sacrifié au rôle de Figaro. Le colonel Koller, c'est le caractère de Basile sur lequel on a jeté à la volée une épée et un uniforme. Quelques critiques ont beaucoup admiré cette création, en disant que ce colonel-là laverait M. Scribe du reproche qu'on était convenu de lui adresser sur ces colonels de fantaisie dont il manque rarement de décorer la devanture de ses vaudevilles : nous ne sommes nullement de cet avis. M. Scribe, en faisant de Koller un poltron, a obtenu l'avantage de fournir quelques lazzis de plus à Rantzau, cette espèce de Grandisson de l'épigramme qui, toujours supérieur à tout le monde, prononce moins de mots dans une heure que de bons mots. C'est sans doute quelque chose que cela; car, pour me servir de l'expression d'un homme connu, en voyant un automate jouer aux échecs avec une perfection de jeu, une précision de mouvement incroyable, on peut dire de Rantzau : il n'y a au monde que les machines pour avoir à toute heure de l'esprit. Mais sauf cet avantage, tout le reste est inconvénient. Le Koller véritable, le Koller de la ville ne ressemble en rien à celui du théâtre. Ce qu'il y a de vraiment curieux, de vraiment dramatique dans son caractère, c'est un courage de champs de bataille doublé d'une poltronnerie de cabinet. Il est brave entre deux roulemens de tambours inclusivement : hors delà, ce peut-être un lâche, un traitre qui vend ses bienfaiteurs et se fait le laquais d'une conspiration que d'autres conduisent. Dans les temps de troubles civils ces choses se voient si souvent, que nous ne pouvons pas comprendre comment M. Scribe, ordinairement bon observateur, ne les a point vues. Du moment que son Koller est poltron, tout l'effet qu'il pouvait tirer du rôle est perdu; car, ce n'est plus un militaire qu'il peint, c'est un courtisan de plus, c'est-à-dire un misérable; la seule différence que j'y voie, c'est que celui-ci intrigue en bottes à l'écuyère, tandis que les autres intriguent

en bas de soie. M. Scribe était sous la préoccupation de la pièce de Beaumarchais; il a donné comme je l'ai dit un brevet de général à Basile, et s'est fort peu inquiété des modèles que l'histoire lui mettait devant les yeux.

On pourrait pousser beaucoup plus loin ce parallèle, faire remarquer par exemple que l'analogie de Figaro premier et de Figaro deux est si frappante qu'on a confié le rôle de celui-ci aux acteurs qui tiennent l'emploi de l'autre.

Mais là surtout où les deux auteurs se sont rencontrés, c'est dans le but moral de leur pièce. Comme Beaumarchais, M. Scribe s'est attaché à peindre en beau le personnage qui est un type d'immoralité et de corruption. Je vous défie d'accorder le moindre intérêt à tout le reste: Koller est si lâche, la reine-mère si platement ambitieuse, Raton si stupide, son fils si ridiculement déclamateur, la jeune comtesse si effrontée, que pour faire quelque chose de votre sympathie, il faut nécessairement la donner à ce Rantzau, si honnêtement coquin, si spirituellement corrompu, qui fait profession d'égoïsme avec tant de grâce, et qui, après avoir excité les passions de toute une ville, se cache derrière le paravent avec une poltronnerie de si bon goût. Or, toutes les fois qu'au théâtre, le beau rôle est pour de pareils caractères, c'est un outrage aux saines idées et un scandale public. Persuadez à tout un peuple que ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est le métier de fripon, faites-lui considérer le bien joué de l'intrigue comme quelque chose de louable, faites le rire de la couardise et de la fourberie comme de qualités souverainement habiles, et alors vous ferez des chevaliers d'industrie à la centaine, et pas un seul bon citoyen. Je sais bien que le succès prodigieux de Beaumarchais à affriandé le talent de M. Scribe; mais ne fait pas du Beaumarchais qui veut. Beaumarchais avait du Figaro dans sa vie; c'est pour cela qu'il a si bien réussi dans ce rôle. Il faudrait avoir du Rantzau dans sa carrière, avoir joué à partie double les peuples et les gouvernemens pour réussir dans le Figaro grand-seigneur. A ce titre, je ne connais qu'un homme qui puisse l'écrire, et cet homme n'est pas M. Scribe, Dieu merci! pour M. Scribe, *Bertrand et Raton* ne saurait en aucune façon rappeler *la Folle Journée*, si étourdissante d'esprit, si effrayante de talent, si étincelante de verve. La pièce à côté de laquelle il faut la mettre est moins haut montée, quoiqu'elle ait obtenu un succès aussi immense peut-être. Je veux parler de ce drame où l'on fait rire du crime, comme dans la comédie on fait rire du vice; de ce drame, où l'on plaisante si joliment sur l'assassinat, comme dans la comédie on plaisante si joliment sur la corruption et la lâcheté; de ce drame, dont deux brigands sont les héros, comme dans la comédie le doyen de la fourberie politique a le beau rôle; en un mot, *Raton et Bertrand*, c'est le salon du genre, dont la Porte-Saint-Martin nous a donné l'Auberge; *Bertrand et Raton* c'est l'analogue de bonne compagnie de l'*Auberge des Adrets*.

CONCLUSION.

A ceux qui à la fin de cette revue littéraire de l'année 1833, nous demanderaient si quelques exceptions ne sont pas venues interrompre cette monotonie d'ouvrages immoraux ou de mauvais ouvrages, nous nous empresserions de répondre qu'effectivement ces exceptions existent. Mais la critique ne raisonne que sur l'ensemble, elle laisse de côté l'exception, et va droit à la généralité, au lieu de s'arrêter à peindre quelques courans particuliers; c'est le mouvement de la mer qu'elle essaie de saisir et de signaler. Or, ce mouvement général est tel que nous l'avons dit; l'industrialisme coule à plein bord dans la littérature, étouffant les talens dans leurs germes, demandant des fruits hâtifs, et par conséquent sans sucs et sans couleur; répandant sur toute la surface du pays des lettres une végétation naine, impuissante et rabougrie; escomptant les gloires en scandales et changeant les arbres de hautes-futaies en arbustes de serres-chaudes. Dieu merci, il est impossible qu'un pareil état de choses se prolonge. La monomanie de bâtir a passé, la monomanie d'écrire passera de même. Le christianisme! voilà l'avenir de la littérature comme l'avenir de la société, parce qu'à l'une comme à l'autre, il donnera l'ame qui leur manque. Le devoir de la véritable critique, c'est de hâter ce moment, en flagellant sans pitié tout ce qui n'est que commerce et industrie, comme tout ce qui est immoralité et scandale. Sans cela, la critique elle-même devient un métier et le plus triste de tous les métiers, car flatter ceux qui font le mal, c'est quelque chose de pire que de le faire soi-même; et sur l'échelle de la honte, Narcisse est un degré plus bas que Néron. C'est pour cela que nous avons condamné avec tant de sévérité les auteurs qui, par leurs ouvrages popularisent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les vices ou les crimes, entretiennent les mauvaises passions et les provoquent pour lever ensuite un tribut sur tous les sentimens haineux ou corrompus de notre nature. Ces gens-là ressemblent merveilleusement à ces marchands grecs qui, venus dans les Gaules avec des cargaisons de boissons spiritueuses, les donnèrent gratuitement à nos pères, afin de leur apprendre l'ivrognerie, pensant bien que ce vice une fois répandu leur rendrait avec usure les intérêts de leur fatal présent.

2e SÉCESSION PLÉBÉIENNE.

(SUITE.)

II.

Un mot étrange est venu effrayer les clients, mot de la langue patricienne, dont ils ne comprennent pas le sens, et qui semble contenir une menace. Ce mot mystérieux est *impunité*. Il exprime lui seul un ordre d'idées où la protection légale n'existe que pour quelques-uns, et qui livre à ceux-là les personnes et les biens des autres. Néanmoins, tant qu'il servit seulement à désigner la faculté éminente du patricien, soumis, pour toute peine infligée à ses fautes, pour toute rétribution de ses actes mauvais, à se voir appliquer la sentence *improbe factum*, ce mot fut innocent; mais il cessa de l'être dès que la condition patricienne fut diminuée dans son essence, dès que les plébéiens se furent introduits dans la plus petite sphère de conscience libre et spontanée. Alors à la signification absolue se joignit une signification relative qui devait tuer l'impunité.

Tout à coup un événement terrible, en révélant cette situation nouvelle, évolutive et passagère, amène la solution du problème posé par le conseil du mystère profond. Les choses elles-mêmes, dans ces jours de crise sociale, prennent un langage, langage quelquefois effroyable; et toujours l'épreuve doit précéder l'initiation; ou plutôt l'initiation est le prix de l'épreuve.

Il est certain qu'ici l'histoire se trouble : elle recule devant les témoignages qu'elle-même avait rassemblés; elle méconnaît le fait abstrait caché sous le fait concret; c'est ce qui ne peut manquer d'arriver dans le moment où la prose vient s'emparer du domaine de la poésie, dans le moment où une muse raconte ce qu'une autre muse avait chanté, dans le moment enfin où l'homme veut dire la voix ancienne. Tite-Live avoue que la tradition lui paraît absurde; il n'ose l'envisager en face. Il a péniblement cherché la vraisemblance, lorsqu'il avait à s'enquérir de la vérité. C'est au philosophe et au jurisconsulte à reconstruire la tradition primitive; c'est à eux à lui rendre toute sa pureté; c'est à eux à démêler la véridique poésie enfouie sous les vêtemens habilement tissus d'un récit harmonieux et mensonger.

Une jeune fille sans nom, d'une rare beauté, avait attiré les regards d'un des décemvirs, au moment où elle se rendait aux écoles, accompagnée d'une femme, qui était sa nourrice. On a lu, dans le regard irrité du décemvir, de funestes projets. La nourrice a frémi de crainte; la jeune

fille a senti une secrète terreur. On savait que ces écoles nouvelles excitaient toute l'animadversion d'une magistrature ombrageuse. Mille divers sujets d'effroi agitaient les plébéiens; et toutes les démarches, tous les signes étaient interprétés dans un sens redoutable. La pudeur va-t-elle se trouver sans protection? et où pourrait se trouver la protection pour la pudeur plébéienne? Quel asile peut-il y avoir pour la vierge qui n'est pas destinée, lorsqu'elle deviendra épouse, à se réfugier sous le voile sacré du connubium? La première sécession n'a produit que la liberté personnelle, c'est-à-dire le sentiment de soi, la conscience; et quelle garantie peut avoir la liberté personnelle, lorsque la liberté civile n'existe pas? Telles étaient les pensées confuses de la multitude. De plus, on venait d'apprendre qu'un vaillant soldat, Siccius, avait péri sans jugement, par l'ordre de Fabius, général détesté. « Nous savons à présent, s'écrie-» t-on de toutes parts, jusqu'où le monstre de l'impunité peut enfoncer » sa griffe odieuse; il égalise le client à l'esclave. Périsse un tel droit! » périsse l'impunité! »

Écoutez le cri patricien : « La jeune fille est née dans la maison d'un » maître. Qu'elle rentre sous la garde des dieux domestiques! Le seuil » du patron doit être pour elle les confins de la patrie. Là elle doit » connaître toute la doctrine qui lui convient!

Le décemvir, le législateur, qui va se trouver aux prises avec la loi à laquelle il a coopéré, est jeune encore; mais il saura trouver, dans la rigueur du devoir, toute l'austérité d'un autre âge. Brûlant d'un zèle sans frein pour la cause patricienne, dont il veut laisser la gloire intacte; décidé à ne jamais fléchir dans sa haine contre la race plébéienne, il ne reculera point devant l'orage. Ce décemvir est Appius Claudius, neveu du vieillard auguste qui, dans le sénat et dans le sein du conseil secret, a manifesté une si parfaite connaissance des mœurs et des changemens introduits dans les mœurs. Bien différent du généreux vieillard, l'inexorable décemvir ne croit aucune transaction possible entre le passé et l'avenir, entre le fait et le droit. Il faut que la cité romaine périsse, ou qu'elle reste pure de toute profanation. La jeune fille qu'il avait aperçue se rendant à une école publique, l'avait singulièrement étonné par je ne sais quelle noblesse répandue dans tous ses traits, dans toute son attitude. L'effroi qu'il lui avait causé par son regard avait ajouté à la puissance de l'attrait. Il n'ignorait pas qu'un plébéien, centurion dans l'armée de Cornélius, passait pour son père. Ne pouvant supporter une telle infraction aux mœurs antiques : « Quelle loi, dit-il, autorise les plébéiens à faire » instruire leurs enfans hors de l'enceinte domestique où règne le patron? » Une telle condescendance mène droit à la promiscuité! Nous envoyons » les nôtres dans les colléges osques et étrusques, pour conserver en eux » la pureté de la doctrine; et les plébéiens forment librement des écoles

» pour la pervertir! Quelle indignité encore d'élever au grade de centurion
» celui qui ne devrait jamais avoir que des ordres à recevoir! Lui, sans
» doute, il se croit affranchi de tout lien! Il fait accompagner son enfant
» par une nourrice; ne dirait-on pas une fille qui a des aïeux? Que le
» lâche patron du soldat soit noté d'infamie, s'il ne se hâte de revendiquer
» toute la plénitude du droit, s'il ne rétablit aussitôt chez lui toute l'aus
» térité de la discipline! »

Cependant l'ame de l'orgueilleux magistrat, de l'inflexible législateur, a été atteinte au-delà de ce qu'il croit lui-même. Plus il le sent, plus il s'indigne d'être subjugué par cette puissance d'un attrait qui est venu le saisir à son insu. Il éprouve comme de la colère de ce qu'une jeune fille sans nom possède le charme et la grâce qui égalent une femme à une déesse. En vain il a été ému d'une douce et irrésistible admiration; il l'étouffera pour ne pas être faible lorsqu'il s'agit des intérêts sacrés du patriciat. Cette école, formée pour instruire les enfans d'une race qui devait rester à jamais exclue de toute science et de toute doctrine, était un signe trop caractéristique d'une funeste tendance à l'émancipation; il fallait se hâter de lui rendre impossible toute voie initiative, la maintenir dans l'abrutissement, afin qu'elle ne fût pas tentée de sortir d'un état passif, nécessaire à l'harmonie civile. Pour elle-même enfin il fallait la garantir d'un élément de progrès, contraire à sa nature infime, et qui ne pouvait que lui rendre sa condition douloureuse.

Le patron qui a mérité le blâme du décemvir est loin d'avoir les mêmes pensées; mais ne voulant pas être accusé de laisser périr entre ses mains la gloire attachée à la royauté de la famille, il vient déclarer, ainsi qu'il lui est prescrit, que la barrière du droit a été franchie par la fille d'un de ses cliens.

La jeune fille, citée devant le tribunal du juge sévère, comparaît, accompagnée de sa nourrice et de quelques femmes timides, plébéiennes comme l'accusée. Toutes sont éplorées, toutes ont un maintien suppliant. La foule rassemblée verse des larmes abondantes.

Appius Claudius, renfermant sa propre émotion, se montre plus inflexible, plus inexorable qu'il ne l'est en effet. Un nuage de tristesse et d'ennui couvre son front, et tempère le feu de son regard.

Le patricien qui a été obligé de réclamer son autorité méconnue, rigide à regret, explique avec une sorte d'hésitation le mal dont il se plaint, et qui, dans ce moment, est le mal de la cité romaine tout entière. Il parle en ces termes : « Je dois commencer par dire que cette jeune fille est irré-
» prochable. C'est une douce et pacifique créature, qui répand le calme
» autour d'elle, qui est le charme du foyer domestique. Elle a cru que
» reconnaissant pour père un centurion de l'armée, elle pouvait s'avancer
» dans la hiérarchie de l'intelligence, à l'égal du grade obtenu par son

» père, soldat si vaillant. Le mal donc est d'avoir souffert une école » plébéienne au milieu de nous.

» Le mal sera arrêté à sa source, dit le décemvir ; que chaque patron fasse rentrer ses cliens sous le joug de l'antique discipline ! »

Le maître reprend son accusation : « Je ne me suis pas opposé jusqu'à » présent à ce que cette jeune fille allât avec décence dans les écoles » qui auraient dû ne pas exister ; mais où d'ailleurs, je m'en suis assuré, » nulle maxime irrévérencieuse n'a été dite. J'avouerai même que les » progrès de la fille de mon client flattaient ma vanité de patron, et que » j'aimais à la considérer comme une parure de mon foyer domestique. » Mais puisque nous vivons dans un temps où tous les droits sont mena- » cés, je ne veux pas laisser périr celui qui repose sur ma tête. Je suis » *ex-lex-optimus*, c'est-à-dire au-dessus de toute loi dans l'intérieur de » ma famille. Je suis roi, par cette faculté éminente de dire toute la loi » à mes cliens. Celle-ci, née dans l'enceinte du conturbernium, ne doit » recevoir d'instruction que dans la maison de son roi. Au reste, j'au- » torise le magistrat à interroger la jeune fille sur ce qui lui était en- » seigné.

» Je n'ai pas besoin de l'interroger, dit le décemvir, je le sais, elle » a appris à jouer sur la lyre à sept cordes. Un de ces vieillards qui » nous arrivent quelquefois de l'Ionie, en mendiant leur pain, est venu » enseigner ici cette lyre consonnante à l'harmonie des sphères célestes, » Jadis ce noble instrument n'était point ainsi prostitué. Il fut arraché » des mains d'un chantre fameux, Thamyris, pour l'empêcher de livrer » la doctrine sublime à ceux qui ne devaient pas la connaître. Telle doit » être notre conduite. Nous chasserons tous ces mendians qui osent ap- » porter dans nos clientelles une science au-dessus de natures infimes et » necessiteuses. »

Puis, s'adressant à la jeune fille, il lui dit : « Je ne veux point t'ef- » frayer, je veux seulement t'apprendre ton devoir, et te l'apprendre » devant tous, afin que tous profitent d'une leçon qui pourrait devenir » un ordre rigoureux. Écoute, ma fille, car en ce moment je tiens la » place de ton patron, ton nom même t'enseigne ta condition obscure, » subordonnée, sans droit. Ton nom, dis-moi, n'est-il pas dérivé de » celui de ton patron ? Tu tiens tout de lui, et ton nom et le pain dont » tu te nourris. »

Suffoquée de sanglots, la jeune fille répond : « Ai-je donc jamais » manqué au respect que je dois à mon vénérable patron ? Mais le père » que les dieux m'ont donné est un vaillant soldat ; vous le savez, il a » reçu le prix de la valeur. Ne dois-je pas aussi honorer mon père ? » Apprendre à louer les dieux en paroles harmonieuses pourrait-ce être » un crime pour sa fille ?

» Jeune fille, reprend le décemvir, celui que tu dis ton père, sans » doute est le père que t'a donné la nature; chose insuffisante, puisque » lui-même n'a pu te revêtir d'un nom. Mais voici le père que t'ont » donné les saintes lois de Rome; c'est lui qui t'a nommée. Non, ce n'est » pas un crime d'apprendre à louer les dieux immortels; toutefois il » faut bien que tu le saches, tu appartiens à une race sans culte et sans » dieux, car elle est inhabile à toute religion qui lui soit propre. »

A ces mots un long murmure éclate comme un orage lointain.

Le décemvir, pour étouffer le murmure, s'écrie en s'adressant à tous : « Ceci n'est-il pas la vérité même? Les patriciens ont-ils jamais ac- » cordé aux plébéiens la participation à la chose sacrée? Dès-lors les » plébéiens en sont privés, puisqu'ils ne peuvent l'avoir par leur propre » vertu. »

La jeune fille avait mis sa tête dans ses mains, pour cacher ses larmes : « Race sans culte et sans dieux! disait-elle à voix basse. Fils » et fille sans père! ajoutait-elle, toujours à voix basse. Est-ce ainsi » qu'est la condition plébéienne dans sa cruelle réalité? Et cependant » ne sais-je pas admirer et aimer? Il y a là un terrible mystère, disait- » elle encore. »

Pendant qu'elle restait muette devant le juge, lui demeurait immobile, gardant un farouche silence, et promenant de funestes regards sur l'assemblée.

Enfin la jeune fille prend quelque courage, et les joues colorées d'une vive rougeur, elle dit : « Je supplie le juge de permettre que mon père » vienne me défendre. S'il croit que j'aie trop voulu m'élever, j'obéirai » à ses ordres. Non, je ne veux pas m'élever au-dessus de la triste con- » dition de mon père, plébéien et soldat vaillant. »

Appius Claudius, profondément ému, mais qui ne veut pas laisser paraître son émotion, dit : « Où se trouve le patron, le client n'a nul » besoin de se trouver. Jeune fille, encore une fois, ton père légal est » présent.

» Je croyais, dit la jeune fille, que les Douze Tables avaient affranch » les cliens!

» On ne conteste point, reprend le juge, que tu ne sois de condition » libre; ton patron, et non pas moi, te protégerait, et ce serait son de- » voir, si quelqu'un voulait te réduire à l'esclavage; mais les droits de » celui que tu appelles ton père dépendent d'une volonté supérieure à la » sienne. »

L'assemblée gémissait. Appius Claudius s'écriant de nouveau, pour être entendu de plus loin, dit : « A qui appartient la glèbe, arrosée » par les sueurs de celui que l'on dit père de la jeune fille! L'union » obscure qu'il a contractée avec une plébéienne, comme lui sans aïeux,

» et qui lui a donné un enfant, cette union a-t-elle eu d'autre éclat que » l'éclat emprunté du patron ? a-t-elle eu d'autre sanction que les paroles » consacrées à un tel usage, prononcées par le patron, et répétées à » mesure, une à une, par le client ? La renommée a-t-elle publié hors » de l'enceinte domestique un mariage, c'est à-dire la communication » des choses divines et humaines ? Enfin celui que l'on dit père de la » jeune fille est-il père en vertu de justes noces contractées sous les au- » spices de Jupiter Initiateur, qui préside aux noces solennelles ? L'é- » pouse, mère de la jeune fille, a-t-elle invoqué Junon Pronuba, sous » le voile du connubium, emblème de la pudeur des épouses nommées » justes. »

La multitude garde un morne silence.

La jeune fille répond doucement : « Je ne connais pas toute la subli- » mité de ces questions. » Elle pensait, en ce moment, à Icilius, son époux désigné, mais elle renfermait cette pensée dans son sein. Le sentiment de la pudeur, outragée jusque dans son sanctuaire le plus intime, ne put se manifester que par des larmes. Pourtant elle ajouta : « Je sais » une seule chose ; j'ai toujours donné le nom de père à celui auquel » vous contestez ce titre, et la femme qui fut ma mère est morte en me » donnant le jour. Je n'ai jamais eu le bonheur de la connaître. »

» Jeune fille, dit le magistrat, je ne t'interdis pas la faculté de » nommer ton père celui que tu as toujours salué de ce nom, mais il ne » peut rien sur ta destinée, c'est du maître de la glèbe qu'elle dépend. » Licteurs, saisissez la jeune fille, et livrez-là à son maître, qui est son » père légal. »

La jeune fille tombe évanouie sur le sein de sa nourrice. Le réseau qui retenait sa belle chevelure se détache ; et les flots de sa belle chevelure, en inondant son visage, le cachent à moitié.

Un cri d'effroi se fait entendre. Les femmes poussent de plaintives clameurs.

Les licteurs s'approchent avec respect pour saisir la jeune fille. La multitude les écarte sans violence ; elle entraîne la vierge innocente en l'encourageant, et surtout en prenant garde de ne pas froisser ses pudiques vêtemens.

« Que le père de la jeune fille soit appelé ! qu'il vienne disposer du sort » de son enfant, ou, du moins, qu'on n'en dispose pas hors de sa pré- » sence ! » Ainsi crie la multitude.

» Le crime de cette jeune fille, disait-on de toutes parts, c'est son émi- » nente beauté. Croyaient-ils donc, ces praticiens si fiers, que tous les » dons de la nature dussent leur être réservés ? Les ménades qui suivent » le char de Bacchus brillent par l'éclat de la beauté, aussi bien que les » muses dont se composent les chœurs d'Apollon. »

Une voix sort du milieu de la foule : « Décemvir, l'amour est entré dans » ton farouche cœur! Le serpent de la séduction n'y serait-il point entré » en même temps? ne t'inspirerait-il pas quelque mauvais dessein? »

Une autre voix sort également du milieu de la foule : « L'honneur obscur des plébéiens pourrait-il être plus en sûreté que leur vie? Siccius a » été tué sans jugement. »

« Juste ciel! dit le décemvir, qui frémit d'être réduit à se justifier, » juste ciel! qui oserait ici m'accuser? Ne suis-je pas législateur? n'ai-je » pas dit moi-même la loi sévère qui interdit aux patrons toute embûche » contre leurs propres cliens! Cette jeune fille ne m'appartient à aucun » droit; je ne puis rien sur elle. Je veux la rendre à son patron qui est » son père légal, et c'est à son patron à la protéger. La jeune fille aurait-» elle à se plaindre de celui que les lois chargent de la protéger? Me voici » sur mon tribunal pour lui rendre justice. »

Mille entretiens confus, mille paroles heurtées, retentissent et grondent avec menace : « Périsse l'impunité! périsse l'impunité! » Toutes les autres paroles, expressions lamentables ou terribles, se perdent au milieu d'un bruit devenu de plus en plus sinistre. Et cependant, malgré l'agitation de la multitude, un cercle qu'on eût dit tracé par une puissance invisible laisse toujours isolées la jeune fille et sa nourrice. Elles sont là comme un groupe merveilleux que tous admirent, que nul n'ose approcher. La jeune fille se réveille de son évanouissement. Elle lève la tête de dessus le sein de sa nourrice. Ses regards errent timidement autour d'elle, et semblent interroger la multitude tout à coup apaisée. Tous contemplent avec une sorte de calme religieux le pudique étonnement de la jeune fille appuyée sur sa nourrice.

Appius ne se trompe point sur ce calme d'un instant. Il voit que le tumulte va s'en accroître, et que la sédition est imminente. Il se lève subitement de son siége, et convoque l'assemblée pour le lendemain.

Lettre de M. Rainneville *au Comité de Paris.*

Je ne sais à quoi attribuer la proposition que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Inconnu dans le monde littéraire, je ne devais point attirer l'attention des jeunes amis des lettres et des sciences, qui comptent déjà dans leur conseil les hommes qui font l'ornement des uns et des autres.

Il est à présumer qu'un autre motif a dû vous porter à désirer de m'associer à un conseil où il semble que je n'aie aucun tribut à porter.

Je vois, à la fin de la neuvième livraison de votre recueil, que dans votre société il se trouve un comité de défense gratuite des veuves, des

orphelins et des pauvres, et un comité de secours pour la répartition d'une portion des bénéfices que produit votre recueil; je comprends alors quel genre de coopération vous attendez de moi.

J'ai fait un appel à l'activité généreuse de la jeunesse française, afin de l'engager à porter son concours partout où il existe des associations qui ont pour but spécial la bienfaisance et la charité. Regardant votre proposition comme une réponse à cet appel, j'accepte avec un vif empressement le titre que vous me proposez. J'aurais refusé ce qui n'aurait flatté que la vanité, en associant mon nom à des noms illustres; j'accepte ce qui m'offre un moyen de réaliser des projets dont l'amour de l'humanité m'a inspiré la pensée : nous travaillerons de concert à sécher quelques larmes de plus, et à pratiquer le plus doux des préceptes avec plus de dévouement et d'intelligence.

Peut-être ne serai-je pas tout-à-fait inutile dans votre Conseil; j'y développerai quelques vues sur l'avenir qui attend la jeunesse, pourvu qu'en prenant une part active aux œuvres qui ont pour objet principal le bien-être moral et physique des pauvres, elle sache s'initier ainsi à la science administrative.

Agréez, Monsieur, etc., etc. DE RAINNEVILLE.

MOUVEMENT

TENDANCE RELIGIEUSE. — PROGRÈS.

Après s'être un instant arrêté devant le débordement des idées philosophiques, le christianisme se remet en marche avec plus de puissance, et l'on dirait que le dix-huitième siècle a été pour lui comme un temps d'arrêt, après lequel il a pris son élan vers un but infini. Ce n'est plus d'une guerre défensive qu'il s'agit pour lui, c'est d'une guerre de conquête. Toutes les intelligences élevées, toutes les imaginations de feu lui appartiennent. Il les prend partout où il les trouve, c'est son droit. En lisant cette lettre empreinte d'un parfum de religion et de croyance, ne vous semble-t-il pas être revenu à cette époque du christianisme primitif où chaque jour quelque gloire des lettres ou de l'école, du sénat ou du camp, désenchantée du néant des choses humaines, se laissait tomber dans les bras de la religion du Christ. C'est l'histoire de Silvio Pellico; comme on le verra, le malheur est grand enseigneur de vérité; il a servi de lumière à cette ame élevée; le malheur! c'est la voix de Dieu, qui crie à l'homme précipité du haut du char : *Saül! Saül! Pourquoi me persécutes-tu?*

Ce mouvement du christianisme ne peut que grandir. Tout ce qu'il y a de cœurs généreux et d'esprits vastes viendra peu à peu se ranger sous sa bannière, parce que cette bannière est celle de l'avenir.

A M. le comte Jules de Rességuier.

Signor conte.

Ella abbonda tanto di gentilezza verso me uomo di pochissimo merito, che non so come ringraziarnela. Gradisco infinitamente ed ammiro i bei versi onde le piacque d'onorarmi. Se hanno il difetto di dir cose troppo magnifiche per me attestano invece nell' autore un' anima elevata e calda di generoso sentimento; e questo è un gran pregio che me, li rende cari. Reputo ottima fortuna la mia l'aver destato simpatia in lei, signore, che professa tanto amore di verità e di giustizia, e ch'indi abborre le ipocrite irreligiosita d'ell' egoismo, ma ama gli uomini che sinceramente aspirano a virtù. E vero, signore, i diversi stendardi alzati qua e là dalla diversita delle circostanze possono quasi tutti aver segnaci rispettabili. Dico, *quasi*, perocchè va escluso ogni stendardo manifestamente alzato da gente perfida. Benchè, un tempo, io abbia creduto possibile tal concorrenza di fatti la quale liberasse la nazione italiana da dominio straniero io non fui mai pei tentativi sacrileghi de' nemici d'ell' ordine. Or non m'occupo più di politica e trovo più semplice d'abbandonare la cura dei popoli a Dio. Egli sa quando dæ contristarli, dividerli, riunirli, rialzarli, e talvolta qué popoli che meno risplendono di potenza non son punto i più vili nè i più infelici. Dio si serve delle sciagure umane come della prosperità per vantaggio di coloro che cercano migliorarsi, di coloro che cercano lui. Non voglio dire con cio, che bisogni essere indifferente al trionfo de' buoni o de' malvagi. Ma quando un uomo non e in tal posizione de contribuire saviamente alla sorte d'una nave poco favorita dei venti, ei dee risolversi a non aumentare con vana agitazione lo scompiglio de' naviganti; ei dee limitarsi pregar Dio e render, se puó, qualche servigio al prossimo.

Ella dice, signore, che tutta la sua famiglia m'è affezionata. Voglia esprimere la mia gratitudine ed il mio ossequio alle degne persone che la compongono. Nulla è cosi dolce come l'essere amato da anime nobili e conoscerne qualche volta delle nuove; cio abbellisce la vita.

Tengo preziosissimi, signore, i suoi amabili versi, è la stima di cui monora; e mi pregio; di dichirrarmi col massimo rispetto

Di lei, signor conte,

Umil.^{mo} ed obblig.^{mo}. Servo.

Silvio Pellico.

Turino, 30 *maggio*. 33.

TRADUCTION.

Monsieur le comte,

Vous abondez tellement en gracieusetés pour moi, homme de très-peu de mérite, que je ne sais comment vous remercier. Je goûte infiniment, et j'admire les beaux vers dont il vous a plu de m'honorer; s'ils ont le défaut de dire des choses trop magnifiques pour moi, en compensation, ils attestent dans l'auteur une ame élevée et chaude de généreux sentimens; et cela est un grand mérite qui me les rend plus chers. Je regarde comme ma plus heureuse fortune d'avoir éveillé de la sympathie en vous, Monsieur, qui professez tant d'amour pour la vérité et la justice, qui dès-lors abhorrez les impiétés hypocrites de l'égoïsme, mais aimez les hommes qui aspirent sincèrement à la vertu. Il est vrai, Monsieur, les divers étendarts élevés ça et là d'après la diversité des circonstances, peuvent presque tous avoir des suivans respectables : je dis *presque* parce qu'il faut en exclure tout drapeau manifestement arboré par des gens perfides, bien que dans le temps j'ai cru possible une coïncidence de faits qui eût délivré la nation italienne de la domination étrangère, je ne fus jamais pour les tentatives sacriléges des ennemis de l'ordre. A présent, je ne m'occupe plus de politique, et je trouve plus simple d'abandonner le soin des peuples à Dieu. Il sait, lui, quand il doit les affliger, les diviser, les réunir et les relever; et parfois ces peuples qui brillent le moins par la puissance, ne sont pour cela ni les plus méprisés, ni les plus malheureux.

Dieu se sert des infortunes humaines comme de la prospérité pour l'avantage de ceux qui tâchent de s'améliorer, de ceux qui le cherchent lui-même.

Je ne veux pas dire en cela, qu'il faille être indifférent au triomphe des bons ou des méchans, mais quand un homme n'est pas en position de pouvoir concourir sagement au salut d'un navire peu favorisé par les vents, il doit se résoudre à ne pas augmenter par une vaine agitation, le désordre parmi les mariniers, il doit se borner à prier Dieu, et à rendre s'il le peut, quelque services au prochain.

Vous dites, Monsieur, que toute votre famille m'est affectionnée; veuillez exprimer ma gratitude et mon respect aux dignes personnes qui la composent. Rien n'est aussi doux que d'être aimé par des ames nobles, et d'en connaître quelquefois de nouvelles; cela embellit la vie.

Je tiens pour ce qu'il y a de plus précieux les aimables vers, et l'estime dont vous m'honorez, Monsieur; et je me fais gloire de me déclarer, avec la plus haute considération, de vous,

Monsieur le Comte, le très-humble et très-obligé serviteur,

Silvio Pellico.

Turin, le 30 mai 1833.

PENSÉES DU CIEL.

M. Justin Maurice est entré dans notre mouvement. C'est un *jeune France* de plus; félicitons-nous-en, car il vient de publier un recueil de poésies qui révèlent un beau talent et une ame de poète aussi noble qu'on peut le désirer. C'est à la source du christianisme qu'il vient s'inspirer. Ecoutez-le quand il parle de notre religion, et vous serez tenté de le lire après.

O doctrine du Christ! sainte religion
Qui, prenant ton essor des rives de Sion,
Et, levant par degrés ton front avec mystère,
Couvris tout l'univers de ton bras tutélaire,
Que tu me parais belle! — A ton brillant flambeau
L'homme éleva son front de l'ombre du tombeau.
Tu vins guider ses pas aux routes éternelles;
Tu fis tomber sur lui de tes fécondes ailes
La liberté, l'amour, la science, la foi.
Il gémissait esclave, il se releva roi.
Ton jour, soleil des cieux ranima son génie:
En toi tout est lumière, ineffable harmonie!
Sublime poésie, éloquente clarté,
En toi brille le jour de l'immortalité (1).

LE CATHOLICISME EN ANGLETERRE,

OU

Voyage d'un gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion,

PAR THOMAS MOORE.

Thomas Moore a cru peut-être n'écrire que pour son pays; il se trouve qu'il a écrit aussi pour le nôtre. Son livre est intitulé. « *Voyage d'un Irlandais à la recherche d'une religion* : » Ce titre-là convient à la disposition de bien des esprits en France. A part quelques hommes, si matériels qu'ils ont toujours une injure prête contre tout ce qui tient à l'ordre moral, on ne peut pas dire que ce siècle ait de la haine pour la religion; seulement il la connaît peu. Un livre qui est de nature, comme celui-ci,

(1) Pensées du ciel et de la solitude, un vol, in-8°, chez madame de Bréville, libraire rue de l'Odéon.

à réveiller l'indifférence des uns, à stimuler le zèle des autres, un livre à la fois d'esprit et de science, et où l'on retrouve en même temps un reflet de cette poésie chrétienne qui brille dans le *Génie du Christianisme*, et un retentissement de cette puissante argumentation, avec laquelle Bossuet terrassait l'hérésie; un tel livre, qui rappelle de si grands modèles et qui est loin cependant d'être une copie, est ici comme en Angleterre un ouvrage de circonstance. Combien, parmi nous, sans aller en Allemagne, comme le jeune Irlandais de Thomas Moore, étudier le protestantisme et le comparer à l'ancienne religion, dans les lieux mêmes où il a d'abord paru, sont occupés aujourd'hui d'un pèlerinage intellectuel dans des routes où ils ne se seraient point engagés il y a quelques années ! Il y eut beaucoup de l'ancien philosophisme dans la lutte de quinze ans qui fut livrée à la Restauration, et ce ne furent pas moins les fils de St-Louis que ceux de Louis XIV qui eurent à subir un siège en règle, de la part de l'esprit anti-monarchique et anti-religieux. Depuis juillet, au contraire, comme le prétexte de tant de paroles violentes, comme le but contre lequel on lançait tant de vieux traits recueillis chez les encyclopédistes, ont disparu; comme la société loin d'être placée sur une meilleure base, en est à chercher comment elle se rasseoira après l'ébranlement qu'elle a reçu; les esprits commencent à se trouver dans un grand vide, et sont conduits à redemander à des souvenirs d'enfance, non encore effacés, s'il n'y aurait point un moyen de combler l'abîme qu'ils aperçoivent et de rendre à cette société qui chancelle, au moins une des bases qu'elle a perdues? Tel esprit droit chez lequel le sentiment religieux sommeillait ou semblait même s'être entièrement éteint, s'est replié sur lui-même, quand il a vu les croix abattues, les sanctuaires violés, les demeures épiscopales et les bibliothèques détruites, et puis s'est demandé si c'était là un progrès de la philosophie et un triomphe de la raison.

Nous croyons donc le public en général très-disposé à s'occuper des matières que nous allons lui mettre sous les yeux. Sans doute, nous ne pouvons ni ne voulons parler ici en théologiens, mais c'est le mérite de l'ouvrage dont nous avons à rendre compte, d'être assez complet, assez varié, assez clair, pour que toutes les parties s'y prêtent un secours mutuel, et qu'en examinant celles qui sont le moins dogmatiques, et qui offrent même tout l'attrait d'une belle poésie ou d'une satire piquante, on prenne déjà une idée de ce qu'il y a de plus grave et de plus abstrait dans tout l'ouvrage.

Même dans ce qu'on pourrait appeler les poèmes pieux de quelques pères de la primitive Église, il y a un caractère de pureté et d'élévation qui ne peut appartenir qu'à la vérité. Dans ces temps où tant d'esprits croyaient avec raison que la solitude surtout convient aux institutions religieuses, il arrivait que des pensées d'une céleste poésie, s'associaient

aux considérations plus graves qui occupaient l'ame des philosophes chrétiens. Cette ame s'exaltait, seule en présence des idées sublimes de l'immortalité et d'un bonheur sans fin. Des sentimens qui tiennent plus à l'humanité, l'avaient-ils anciennement agitée, ils reparaissaient quelquefois, mais purifiés, mais spiritualisés, mais transformés en une sorte de fraternité angélique. « Ce fut avec plaisir, dit Thomas Moore, que je » parcourus le livre du pieux et poétique Hermas. Au milieu de ses vi- » sions qui respirent toute la simplicité d'un siècle évangélique, je m'ou- » bliais pendant quelques heures, comme dans une histoire de féerie. » C'étaient ses souvenirs d'un premier amour, les cieux qu'il vit ouverts » un jour qu'il priait dans une prairie, et la jeune fille qu'il avait aimée » lui apparaissant du haut des nuages et lui disant : Salut à Hermas. » C'était l'Église de Dieu se montrant à lui dans différentes visions, tantôt sous la forme d'une femme âgée un livre à la main, tantôt comme une jeune vierge toute vêtue de blanc une mitre sur la tête avec une longue chevelure dorée. Thomas Moore ajoute qu'en lisant ce père de l'église grecque, il se laissait aller à une sorte de rêverie et qu'il finissait par s'identifier, pour ainsi dire, avec les visions d'Hermas comme s'il avait été Hermas lui-même.

Saint Basile reproche, à une vierge tombée, la faute qu'elle a commise, et ses reproches sont si éloquens, si poétiques que Thomas Moore les traduit en vers et reconnaît que ses vers sont bien inférieurs à la prose de Saint Basile.

« Souviens-toi des vierges tes sœurs, lui dit-il, souviens-toi de leurs » regards, doux et brillans, quand le soir elles entouraient l'autel, » quand tu mêlais ta voix à l'hymne des vêpres et que ton ame semblait » soupirer pour le ciel.

« Souviens-toi aussi du sommeil tranquille qui descendait sur ton chevet » solitaire, lorsque tu priais Dieu de protéger ton ame vierge encore. » Qu'est devenu cet heureux temps d'innocence? qu'est-il devenu ?

Le poète anglais a composé la paraphrase suivante d'après une lettre de saint Jérôme, où ce saint fait l'éloge de Blessilla, jeune veuve, et une de ces perles de sainteté, comme s'exprime Prudence, *qui formaient le collier divin de l'Église.*

« Elle dort parmi les ames pures et avouées de Dieu ; mais je jure ici, » sur sa tombe, que, jusqu'à mon dernier soupir, ses vertus ne seront » point oubliées. Ma langue perdrait toute espérance de plaire, si elle ne » prononçait le nom de Blessilla ; mon imagination n'aura jamais tant » d'éclat et de vie que lorsqu'elle servira comme de flambeau à la renom- » mée de Blessilla.

» Partout où ces pages seront lues, ces pages lui rendront la vie ; et la » sagesse et la beauté pleureront sur elle en étudiant mes écrits.

» Pour elle couleront les larmes de la veuve qui sympathisera avec son » amour conjugal, et les saintes filles l'appelleront la plus pure de toutes » leurs saintes d'en haut.

» Dans tous les siècles, le prêtre, le sage, la vierge cloîtrée et le » vieil ermite liront et béniront la page consacrée à la gloire de » Blessilla. »

Certes, nous ne pouvons rendre dans cette prose l'harmonie douce et musicale des vers anglais, mais il nous semble qu'il y a dans toute cette poésie empruntée aux pères de l'Église grecque et latine, une sensibilité, un mouvement, une religieuse inspiration, que la prose elle-même ne peut faire entièrement disparaître. Nous aurions beaucoup d'autres passages à citer, où l'on pourrait remarquer la même chaleur et la même élévation de pensée, et au milieu des séductions de ces belles langues de l'antiquité, jamais un mot qui donne trop à la poésie aux dépens de la religion, de la vérité et de la vertu.

On voit que dans ces considérations c'est surtout la partie littéraire et même poétique du christianisme primitif que nous avons voulu examiner avec Thomas Moore. On a dit avec justesse : Le style, c'est l'homme ; nous ajouterions volontiers : La religion, c'est le style. Il est certain que des écrivains comme les anciens pères de l'Église, ou comme Bossuet, si digne de figurer dans cette sainte compagnie, doivent avoir une hauteur de conception, une pureté de pensée et d'expression qui n'appartiennent qu'à eux, même dans les sujets qui ne traitent point précisément du dogme et de la croyance.

Enfin, nous avons voulu montrer, autant que nous l'avons pu, comment, dans des œuvres d'imagination, la vérité savait toujours rester la vérité, sans rien perdre des avantages du talent. Et qu'on ne l'oublie pas tous ces écrivains dont la plume se prêtait si facilement aux pensées les plus poétiques sans dépasser jamais les limites que leur imposaient leur caractère religieux et leurs sentimens de profonde piété, restaient soumis aux lois invariables de l'Église. L'ordre moral qui régnait sur leurs ames se retrouvait naturellement dans tous leurs écrits. C'est qu'en un mot ils reconnaissaient une règle, une règle générale, dont les effets s'étendaient à tout, même à ce que l'on pourrait appeler, en parlant de tels hommes, leurs œuvres légères.

Passons maintenant aux conceptions des premiers hérétiques, de ceux qui commencèrent d'abord à invoquer le droit d'examen privé et la souveraineté de la raison individuelle, principes sur lesquels fut basée la réforme de Luther.

D'après les Valentiniens qui étaient une secte de gnostiques, Dieu était resté toute l'éternité dans le silence et le repos, ayant pour compagne une puissance ou une intelligence qui lui servait de femme, et de laquelle, dans

la plénitude des temps, il eut un fils et une fille, qui s'appellèrent Nous et Aletheia. Ce couple, à son tour, enfanta un autre couple qui prit le nom de Logos et de Zoé; et enfin ceux-ci enfantèrent Anthropos et Écclésia; ces huit œons, ou êtres, étaient expressément nommés, suivant ces hérétiques, dans les premiers versets de l'Évangile de Saint-Jean. Nous ne poursuivrons pas le cours des absurdités auxquelles se livrait l'imagination des Valentiniens. Ce serait une fatigue inutile, et l'on peut bien voir dès à présent que leur hérésie n'a pas même le mérite d'une fable attachante. Qu'il nous suffise d'ajouter que les mêmes hérétiques qui mariaient Dieu, mariaient aussi Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit qu'ils faisaient du genre féminin et qu'ils représentaient comme la sœur du Christ et son épouse. Ils donnaient enfin à ces deux personnes de la Trinité deux filles qu'ils appelaient Maio et Sabscho. L'extravagance, sans poésie, sans inspiration, ne peut certes aller plus loin; et c'est une chose remarquable que, dès les premiers siècles de l'Église, lorsque l'erreur voulut mettre ses propres inventions à la place des croyances établies, elle ne sut pas même les embellir de quelque charme poétique et littéraire. Une voie large et sans bornes semblait lui être ouverte, puisqu'elle avait rejeté l'autorité, à laquelle obéissaient tous les chrétiens, pour marcher indépendante dans ses propres sentiers, et la voilà qui, dès ses premiers pas, offre tout au plus matière au ridicule et à la satire. Lorsque même, dans ce qu'on pourrait appeler des sujets de poésie et de littérature, les pères de l'Église ont tant de noblesse, de sainteté, de hauteur d'ame et de pensée, l'hérésie tombe dans le scandale et la folie, quand elle veut formuler ses symboles; et tout ce qu'elle peut créer, en fait de choses sérieuses, dogmatiques même, n'est qu'une mauvaise et absurde parodie des choses saintes.

Faut-il parler des Marcasiens, dont Marc, le fondateur, comme le rapporte Saint-Irénée, prétendait que Dieu avait eu plusieurs enfans, et parlait de ces enfans avec autant d'aplomb, que s'il avait été témoin de leur naissance? Faut-il citer les Messaliens qui, ayant lu dans l'écriture que le démon tourne autour de nous comme un lion rugissant, s'imaginaient que toute l'atmosphère était pleine de diables, et qu'on les respirait avec l'air? Faut-il ajouter qu'en conséquence de cette judicieuse interprétation de l'écriture, dictée par la raison, ils passaient leur temps à cracher et à se moucher, persuadés que dans les intervalles de ce que Thomas Moore appelle avec raison un *exercice*, ils recevaient des lumières sur la Trinité? Laissons les *ascites* danser autour d'une vessie dans laquelle ils voulaient voir l'emblême du souffle qu'ils prétendaient avoir reçu du Saint-Esprit; laissons les Tascodrugites ou Pattalorinchites se mettre les doigts sur le nez et dans la bouche pendant leurs prières, pour se confirmer, dit Saint-Augustin, à ces paroles de David : Oh! Seigneur, mettez une garde devant ma bouche, et gardez l'ouverture de mes

lèvres », et, reconnaissant que ces aberrations de l'esprit humain, comparées aux conceptions de ce même esprit, réglé par la véritable croyance, même sous le rapport de l'art et de la littérature, offrent une différence, un contraste bien dignes de fixer l'attention d'une jeunesse méditative comme la nôtre. Nous ne demanderions aux hérétiques qui, dans un siècle de croyance, voulaient changer la foi chrétienne, que des systèmes au moins aussi poétiques dans leurs combinaisons que le style des Pères de l'Église, au moins aussi élevés, aussi purs; cela leur est impossible. Les pères n'inventent rien, mais appuyés sur une vérité qui ne varie point, ils sont maîtres et de leur imagination et de leur style, et cette imagination et ce style sont pleins de sagesse, et en même temps de poésie. L'erreur, qui s'est donné la liberté de tout inventer, est misérable, même sous le rapport des fictions.

VARIETÉS.

VOYAGE A PRAGUE ET A LÉOBEN,

PAR LE VICOMTE WALSH.

Un volume in-8°, 5 fr.; chez Hyvert, libraire, quai des Augustins.

Chaleur de cœur, courage politique, loyauté de sentimens, noblesse de pensée, ce sont-là les meilleures sources d'inspirations auxquelles les écrivains puissent aller puiser; c'est à celle-là que M. Walsh a trempé sa plume pour écrire son *Voyage à Prague et à Léoben.*

C'est une belle chose que le culte du malheur! Il jette je ne sais qu'elle poésie sur les idées et sur le style, il environne d'un prestige aimable tout ce qu'il touche, il y a tant de force dans une conviction consciencieuse, qu'elle intéresse tout le monde; il y a tant de noblesse dans cette qualité de courtisan de l'exil, que des adversaires mêmes la respectent et l'honorent!

Le *Voyage à Prague* de M. Walsh, remue de manière à intéresser toutes les classes de lecteurs les mélancoliques idées qui se présentent en foule derrière ce titre. Cette correspondance est écrite d'inspiration, les pensées et les sentimens se succèdent avec une rapidité singulière. On dirait que l'auteur ouvre son ame à ceux qui le lisent, et l'on entend battre son cœur à chaque phrase, à chaque ligne. Il vous entraîne avec lui, vous fait avec lui passer la frontière, vous conduit dans cette grande allée de pommiers, véritable chemin de Normandie, qui forme la galerie verdoyante du château de Buschtirhad, vous fait monter avec lui le grand

escalier qui mène aux appartemens, vous met de moitié dans ses émotions en présence de cette famille, derrière laquelle il y a comme un long cortége de rois: puis, mêlant les souvenirs de deux gloires, en face de ce jeune et noble rejeton de la race de Louis XIV fleurissant sur la terre de l'exil, il évoque l'ombre triste et pâle de ce jeune César qui s'est endormi sur l'oreiller de la mort, en rêvant aux victoires de son père. Viennent aussi les souvenirs des illustrations locales; cette maison, c'est celle de Paracelse; voici la chambre où Mozard mourut en croyant entendre les concerts des anges qui, plus d'une fois, avaient été révélés à son génie. Oui, sans doute, l'Allemagne a ses gloires; mais elles pâlissent à côté de celles qui lui sont arrivées du dehors. C'est à peine si elle a assez de place, quoiqu'elle soit large et grande, pour donner un asile à la maison de Louis XIV, et un tombeau à la race de Napoléon.

C'est ce qu'a pensé M. Walsh sans doute; car, dans son *Voyage à Prague*, presque toutes les pages sont remplies de souvenirs nationaux. Son cœur va sans cesse de la France à l'exil, et de l'exil à la France. Il voyage à peu près comme ces valeureux croisés qui marchaient les yeux fixés sur le tombeau de Jésus-Christ qu'ils venaient adorer de l'autre bout du monde, et il y a dans son itinéraire cette verve de croyance et cette inspiration nécessaires à la plume de l'écrivain comme à la dague du chevalier.

— VERT ET BLANC est un joli recueil de littérature contemporaine par plusieurs de nos amis, ce qui nous empêche d'en faire l'éloge. Il renferme une foule de morceaux choisis. On y remarque les pages de M. Francis Nettement, frère de l'auteur des RUINES, sur la mort d'un ange terrestre (1), dont nous dirons,

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle vécut ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. »

Ce livre, qui commence par une PRIÈRE touchante de M. Jules de Rességuier, est terminé par un morceau de poésie plein d'éloquence, où respire l'ame jeune et noble d'un de nos maîtres, Alexandre Guiraud.

CHÉNEDOLLÉ.

La mort frappe sur tous nos genres d'illustrations, des coups si rapides et si multipliés, qu'on dirait que la France se dépeuple chaque jour d'une de ses gloires; à la perte si douloureuse de Cuvier et d'Andrieux vient de

(1) Mademoiselle de Polignac.

succéder celle de Chénedollé, long temps inspecteur-général de l'université, ancien ami de Châteaubriand et de Fontanes, et l'un des hommes dont s'honorent le plus les belles-lettres françaises. Notre célèbre Delille touchait au déclin de sa longue vie, lorsque l'auteur du *Génie de l'homme*, comme pour nous consoler d'avance, fit entendre ces accens touchans et fiers, philosophiques et inspirés, mélodieux et sévères, qui nous révélèrent son ame, et transportèrent dans le domaine de la poésie toutes les richesses littéraires et scientifiques du siècle qui commençait; soit, que devenu l'émule de nos fameux géologues, il explorât avec eux les ténèbres du globe, et ressuscitât un monde à l'aide de quelques ossemens pétrifiés; soit, que perdu sur les pas d'Herschell, il racontât les merveilles étincelantes que la muse venait de contempler dans son voyage de l'infini; soit que se repliant sur lui-même, afin de sonder d'autres abîmes, il remuât les misères de nos cœurs, comme sur les débris de Memphis et de Thèbes, il avait remué la poussière des empires; il sut toujours élever le langage poétique à la hauteur des sujets qu'il osa choisir; toujours sa pensée fut grande et sérieuse: il ne voulut chanter que sur la lyre; et celle que la mort fit tomber de ses mains, résonnait encore de l'hymne des *Prophètes*, et promettait à notre attente une épopée religieuse, rivale peut-être de l'immortel poème des *Martyrs*.

Chénedollé n'est plus; et comme le dit si éloquemment un de nos jeunes poètes :

Il laisse parmi nous sa famille éplorée,
Trois fils, appui touchant d'une veuve honorée
Dont il était l'orgueil :
Trois filles, beaux lys blancs, sa plus chère espérance,
Frais rameaux, pur trésor d'un Milton de la France,
Penchés sur un cercueil.
C'était un de ces cœurs philosophes austères,
De ces vastes esprits, de ces beaux caractères
Trop rares dans ce temps.
Un de ces aigles fiers dont la race est choisie
Pour ravir au soleil ses feux de poésie
Et fendre les autans.
Quand du dernier départ la cloche annonça l'heure,
Un peuple le suivit à sa triste demeure,
Se pressant à l'entour :
Les Polonais aussi, ces braves sans victoire...
Car toujours le malheur sait comprendre la gloire
Qui l'honore à son tour.

Cet éloge trouvera un écho dans tous les cœurs qui sont encore animés,

comme celui du poète que nous pleurons, par la passion de tout ce qui est grand et beau ; la mort, en l'arrachant du milieu de nous, n'a fait que le rendre plus cher à notre mémoire, et c'est avec une bien profonde douleur, que je viens déposer cet hommage sur la tombe de celui qui fut mon maître et mon ami, et qui joignit à un admirable talent, des vertus dignes de la même admiration.

ALEXANDRE SOUMET.

HISTOIRE POLITIQUE, MORALE, RELIGIEUSE ET PITTORESQUE DE LA FRANCE (1).

— La première livraison de l'*Histoire de France* vient de paraître : elle contient une analyse raisonnée des annales des Gaules primitives. Remontant aussi haut que les monumens historiques de l'antiquité la plus reculée le permettent, elle prend les Gaulois au moment où ils sortent de ces ombres qui environnent le berceau de tous les peuples, et elle commence par peindre à grands traits les émigrations qui eurent lieu dans les anciens temps.

Ces colonies aventurières qui se ruèrent, soit vers l'Italie, où elles ruinèrent la domination étrusque, soit sur la lisière de la Grèce, où elles s'établirent, doivent tout d'abord attirer les regards, parce qu'elles sont les premières qui aient mis les Gaules en contact avec les nations policées, les premières, par conséquent, sur lesquelles on puisse étudier le génie, le caractère et les mœurs des Gaulois.

Bellovese et Sigovese, les deux chefs des grandes invasions, la prise de Rome, et long-temps après, le siége du temple de Delphes, la fondation de la Gaule cisalpine, l'un des plus belliqueux champions de la liberté italique contre l'ambition romaine : les mercenaires gaulois, en Asie, faisant et défaisant les rois, en Sicile et en Afrique, venant vendre leur épée à Rome et à Carthage, tels sont les principaux épisodes de ce premier tableau qui, partant du premier anneau que l'on puisse apercevoir dans les ténèbres des temps, traverse la seconde guerre punique, où le courage gaulois marche un moment à la suite du génie d'Annibal, et doit se terminer enfin à l'époque où la Cisalpine étant totalement subjuguée et réduite en province romaine, le sénat déclara l'Italie fermée aux Gaulois.

— Nous nous félicitons d'annoncer qu'un de nos collaborateurs, qu'une longue expérience, des vues saines et des succès nombreux recommandent à la confiance des familles, continue son enseignement préparatoire au bac-

(1) Rue des Moulins. POUR PARIS :
Pour 3 mois, de 1 fr. 80 c.
Pour 6 mois, 3 60
Pour 1 an, 7 20

POUR LES DÉPARTEMENS.
Pour 3 mois, de 2 fr. 70 c.
Pour 6 mois, 5 40
Pour 1 an, 10 80

calauréat ès-lettres pour compléter ou réparer des études négligées. Cet enseignement comprend, outre l'explication des auteurs grecs et latins, le développement des questions de rhétorique, de philosophie, d'histoire, de mathématiques et de physique comprises au programme et exigées pour l'examen; s'adresser à M. Deleuze, rue Sorbonne, n. 5.

—

Sous presse, pour paraître dans le mois de janvier,

ENCORE DEUX ANNÉES,

OU 1832 et 1833,

Épisodes; in-8°, par H. de Jailly. Vingt chapitres composeront ce livre.

Voici les titres de quelques-uns de ces chapitres :

Suite des Émeutes,
Le Dey d'Alger,
Les Exilés,
Une Maison de plaisance,
Deux Victimes,
Châteaubriand,
Les Tombeaux des Bourbons à Savigny,
Les malheurs d'un monarque heureux,
Un rêve,
Les Trois Epoques.

M. de Jailly a publié, il y a deux ans, UNE ANNÉE; c'est le premier ouvrage royaliste qui ait paru après la révolution de juillet, et il obtint un succès d'estime et en même temps un succès de vogue. Nous pouvons prédire à cette seconde production un favorable accueil.

Nous avons plusieurs raisons de recommander cet ouvrage, à la propagation duquel MM. les Membres correspondans doivent s'intéresser, car il émane du Comité de Moulins, et il a été approuvé par le Comité de Paris (1).

SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE.

CONSEIL DE RÉDACTION.

Le Conseil voulant se soustraire à toute influence pour juger avec impartialité les articles qui entreront dans l'*Écho de la jeune France*, arrête ce qui suit :

Tous les articles lui seront présentés *anonymes*, par le Secrétaire. — Les articles dont l'écriture pourrait être reconnue d'un des membres du Conseil seront *copiés* avant de lui être soumis.

COMITÉ DES SECOURS.

Dans sa séance du 24 décembre le Comité a alloué 50 francs, dont M. Cretineau Joly, membre correspondant, à Fontenay, est autorisé à faire l'emploi au profit des malheureux.

COMITÉ DE DÉFENSE GRATUITE.

Les veuves, les orphelins et les ouvriers sont prévenus que le Comité s'assemblera pour la première fois, le samedi 11 janvier 1834, *rue Feydeau*, n° 22, à sept heures du soir.

(1) Prix : 6 fr. pour les souscripteurs; 7 fr. 50 le jour de la mise en vente.

Paris, le 1er janvier 1834. JULES FORFELIER, secr.

Devoy L. de Benard

Château de Dieppe.

11e livraison. — Janvier 1834.

CAUSES DES IRRÉGULARITÉS DANS LE SERVICE DE L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE.

1° *Inexactitude dans les adresses envoyées* par Messieurs les souscripteurs *ou données par les libraires* de Paris (tous les jours on en a la preuve). On préviendrait cette inexactitude en indiquant bien lisiblement *les noms et demeures, le bureau de poste desservant et le département.*

2° Tracasseries continuelles du fisc qui sous prétexte que nous contrevenons à la loi du timbre, arrête sans nous en prévenir des numéros séparés, des collections, des paquets entiers et jusqu'à nos prospectus. — Infidélités commises par des personnes étrangères qui font des abonnemens et qui les servent au moyen de numéros dont elles peuvent se saisir.

C'est ici le cas de nous plaindre du service de la poste.

1° Les préposés ne renvoyent pas exactement les numéros qui ont des adresses infidèles.

2° Tels autres qui ont été mis à la poste ne sont pas arrivés; nous avons réclamé plusieurs fois et nos réclamations restent sans effet.

Enfin, lorsqu'il s'effectue une saisie sur nous, on devrait nous en prévenir et ne pas nous exposer à des reproches de négligence de la part de nos souscripteurs.

LE RETARD

Dans quelques livraisons provient des difficultés qu'on a avec le fisc, toutes les fois qu'il s'agit de paraître et qui ne cesseront, qu'en nous soumettant à l'impôt du timbre, ce qui aura lieu à notre deuxième année; nous serons alors libres dans nos discussions.

Les prétentions actuelles du fisc contre nous sont exorbitantes et dépassent tout ce que l'on peut imaginer; on voudrait nous effrayer par des amendes, quand on ne peut pas nous atteindre autrement; mais aurions-nous jamais peur, nous jeunes hommes qui n'abjurerions pas notre foi devant les supplices.

NOUVELLE CONQUÊTE.

Encore une illustration aux illustrations dont nous avons donné la nomenclature. Lamartine, le poète chrétien, ne pouvait manquer à la Jeune France chrétienne, il s'est enrôlé sous notre bannière.

A M. JULES FORFELIER, SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE.

MONSIEUR,

Je reçois avec reconnaissance le titre et la médaille que vous voulez bien m'adresser. La France de toutes les dates ne demande que développement et progrès moral et politique. Je m'associe de toutes les forces de ma conviction et de mon intelligence à un mouvement intellectuel qui promet un meilleur avenir à l'ordre social, et je vous remercie de m'avoir jugé digne d'en recevoir le symbole. Je n'examine pas plus que vous ne le faites vous même si nos opinions sont analogues; il est une sphère élevée où toutes les opinions honorables doivent se rencontrer un jour, et nous y marchons.

Agréez, Monsieur, ma considération la plus distinguée,

LAMARTINE.

Du 16 janvier.

Ainsi nous allons entrer dans notre deuxième année escortés de toutes nos gloires. Et alors qui pourra prédire les destinées de *la Jeune France* (1).

---

*Lettre à MM. du Comité de Paris, sur l'avantage de publier l'*Echo de la Jeune France *deux fois par mois.*

MESSIEURS,

Au milieu des ruines et de la dissolution qui nous entourent, tandis que la vieille génération achève tristement sa tâche, et lorsque, sur la scène politique ou sur la scène littéraire, tant de gens sont occupés à exploiter le présent sur lequel ils pèsent, et le passé qu'ils calomnient, ce fut à vous une grande et généreuse idée que de revendiquer pour nous

(1) Ses légions se sont grossies de plus de cinq cents jeunes gens depuis le 25 décembre, outre les autres personnes de tous les sexes et de tous les âges qui viennent y prendre place, jalouses qu'elles sont d'être du mouvement dont nous avons donné le signal. Nous n'aurons pas dit envain qu'un grand avenir se prépare pour nous, car nous voyons enfin la possibilité de réaliser la pensée qui a présidé à la fondation de notre entreprise.

Dès que le jugement que nous attendons nous aura rendu toute la liberté de discussion qui nous manque depuis que le fisc s'est attaqué à nous, nous dirons nos moyens de réforme dans l'ordre moral en France; en attendant que les plus zélés d'entre vous se désignent, nous ne pouvons trop répéter que nous avons besoin, pour seconder nos efforts, du secours de toutes les intelligences, et particulièrement d'un correspondant actif dans chaque canton et si cela est possible dans chaque commune.

de la jeune France, l'avenir qui nous appartient. A d'autres la besogne sanglante et la mission dévastatrice qu'ils n'ont que trop bien accomplies. Dès l'abord, frappés d'impuissance et de stérilité, ceux-là n'eurent charge que de détruire. Hommes et doctrines, ils n'ont rien produit, et ne nous légueront que des décombres. Dieu soit loué! leur règne touche à sa fin et leurs jours sont comptés. A nous donc la mission d'ordre, la mission régénératrice. A nous le soin de réparer et l'honneur de reconstruire. A nous de relever tant de nobles et saints édifices tombés sous le marteau et la hache, de réhabiliter tant de beaux noms insolemment proscrits. A nous de laver dans notre histoire tant de belles pages qu'on s'efforça d'y salir, d'en arracher tant de feuillets honteux qu'on ne rougit pas d'y coudre. Oui, certes, à nous de rassembler, de rajeunir tous les élémens confondus de notre vieux mobilier social, et, si les ruines sont infécondes, s'il ne nous est pas donné d'animer d'un souffle de vie cette froide poussière, ces ossemens épars, à nous de remplacer par une société nouvelle, jeune, vivace, forte de ses convictions et de ses croyances, cette société décrépite qui s'en va mourante aux pieds du veau d'or, rongée d'une double plaie, l'égoïsme et l'incrédulité.

Chrétiens et Français nous sommes à Dieu et à la France. La France aussi est à nous; gardons de la laisser perdre, faute de nous faire entendre d'elle. Disons-lui ce qu'il importe qu'elle sache; rappelons-lui ce qu'on voudrait lui faire oublier. Parlons-lui de ses intérêts, de ses droits, mais songeons à lui parler de ses devoirs. Montrons-lui l'indispensable nécessité de l'ordre et de l'autorité, sans lesquels il ne saurait y avoir unité ni politique ni religieuse, ni société par conséquent. Qu'elle reconnaisse, dans les inégalités sociales, l'inévitable corollaire des inégalités naturelles et la condition rigoureuse de toute police bien organisée. Qu'elle s'accoutume à voir la liberté, non dans un misérable abus de nos facultés, mais dans une mesure exacte, dans une heureuse combinaison de droits sagement compris et de devoirs fidèlement observés. Qu'elle apprenne à lire ailleurs que dans un contrat chimérique la source du pouvoir, la raison de l'obéissance, et que l'un et l'autre s'ennoblissent à ses yeux de la noblesse de leur origine. Nous aussi nous la voulons intelligente, mais nous la voulons sage pour qu'elle soit heureuse. Nous aussi nous sommes amis du progrès et des lumières; mais le progrès que nous aimons, c'est cette marche lente et réfléchie qui nous porte d'un pas égal et sûr vers un but déterminé, et non cette impatience de locomotion qui, d'un mouvement aveugle et rapide, nous entraîne successivement sur tous les rayons d'une circonférence inconnue, ou, follement nous épuise à tourner sur place; mais nos lumières sont celles qui réchauffent en éclairant, et non celles qui éblouissent et qui brûlent. Que la France soit religieuse aussi, qu'elle soit religieuse d'abord, pour être grande et forte. Disons-

lui que les siècles d'indifférence et d'incrédulité furent toujours des siècles de décomposition sociale; que les siècles de foi, les siècles de croyances furent seuls des siècles d'action et de progrès. L'histoire à la main, montrons-lui dans le triomphe du christianisme le succès assuré à cette lutte constante de l'intelligence contre la force brutale, de la liberté contre le despotisme. Qu'elle le voie, parti de la crèche de Bethléem, s'avancer humble et pauvre, une croix de bois à la main, à travers le monde conquis, contre vingt religions ennemies que soutenaient les armées de l'empire et la puissance des Césars. Qu'elle l'admire, souffrant et résigné, bravant les proscriptions et les tortures, priant pour ses bourreaux, n'opposant à ses persécuteurs que sa patience et ses vertus, triomphant par la persuasion, puis victorieux, de la nuit des catacombes, des bûchers et des combats sanglans du cirque, s'élançant à la conquête de l'univers, s'asseyant au trône des empereurs, et plaçant son symbole aux étendards de Constantin. Il règne enfin, et c'est pour nous affranchir. Il a détruit la tyrannie romaine, aboli l'esclavage, réconcilié l'homme avec l'homme, le pouvoir avec la liberté. Il a policé nos mœurs, fait une vertu de cette humanité qui n'avait pas même de nom dans les langues anciennes. Il a rendu à la femme ses titres de noblesse, protégé l'enfance, défendu l'opprimé, soutenu le faible et enrichi le pauvre. Plus tard, c'est lui qui désarme les barbares, défriche nos forêts, cultive nos champs, relève nos monumens détruits, conserve à nos bibliothèques les chefs-d'œuvre de l'antiquité, couvre l'Europe de nouveaux chefs-d'œuvre, féconde les arts, les lettres, l'industrie et les sciences, fonde des écoles et des hospices, et rallume dans les ténèbres ce précieux flambeau dont les lumières jetèrent sur le moyen âge un si vif éclat. Chaque page de nos annales nous révèle un de ses bienfaits; puis tout à coup, sombre génie évoqué de l'abîme, la réforme vient arrêter dans ses développemens cette civilisation large, magnifique, dont le catholicisme avait jeté les fondemens. Habile et cachant sous le mensonge des mots son rêve orgueilleux, pour mieux asservir les peuples, elle les appelle à régner. Elle ne soustrait l'homme à Dieu que pour le remettre dans la dépendance de l'homme. C'est au nom de la liberté qu'elle tyrannise; c'est au nom de la tolérance qu'elle persécute; c'est au nom de la morale qu'elle relâche les liens de la famille, autorise l'adultère et justifie tous les crimes. L'Europe lui doit ses impôts énormes, son système de crédit par l'emprunt et la ruine, ses guerres civiles, ses guerres nationales, ses révolutions et la perte de ses colonies; elle désole tour à tour l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Partout, raisonneuse et bavarde, portant son faux rigorisme et son fanatisme imbécille, elle matérialise les sociétés, dessèche et pétrifie les croyances, glace les arts et la littérature, et de son souffle empoisonné flétrit tout ce qu'elle touche. Enfin, près de périr elle-même, étouffée

sous ces milliers de sectes qu'elle enfanta, ressuscitant sous une nouvelle forme cet esprit de révolte et de farouche indépendance de ses premiers apôtres, elle signale encore sa fureur en léguant au dix-huitième siècle l'athéisme philosophique et le fanatisme révolutionnaire, au dix-neuvième le libéralisme et le romantisme. Car de quelque nom qu'il s'appelle, sous quelque métamorphose qu'il se reproduise, c'est toujours le protestantisme, c'est-à-dire l'affranchissement de toute règle, le mépris de toute autorité, de toute expérience, la souveraineté de la raison, la supériorité du sens particulier sur l'enseignement universel. C'est la même pensée, c'est le même principe et le même ordre d'idées appliqués à des ordres de faits différens; l'individualisme enfin, introduit dans le triple domaine de la religion, de la politique et des arts.

A ceux qui nous écoutent, ne laissons rien ignorer de ce qu'il y eut de bien et de mal dans les siècles qui nous ont devancés. Refaisons pour eux l'histoire, que tant d'autres leur travestissent en satire effrontée ou en effronté panégyrique, selon que l'intérêt ou la passion les conseillent. Qu'ils n'oublient pas que de l'erreur naissent le désordre et le crime, comme de la vérité naissent l'ordre et la vertu, parce que l'erreur n'est que le mal formulé, comme le bien n'est que la vérité pratique. Qu'ils sachent que l'erreur ne saurait rien fonder, qu'il n'y a de durable que ce qui est établi sur la vérité; qu'ils sachent encore que toutes les erreurs se tiennent, comme toutes les vérités sont sœurs; que rompre leur admirable enchaînement, c'est risquer de les perdre toutes par la perte d'une seule, et que le principe abandonné, toutes les conséquences s'échappent, comme les grains d'un collier dont on a dénoué le fil.

Voilà ce qu'il faut dire à la France, non point à la France d'hier : elle ne nous comprendrait pas, mais à la France de demain, à cette France de l'avenir, généreuse et bonne, car elle a soif de vérité. Apôtres de la Croix, ministres du Très-Haut, allez! enseignez, et, du haut de la chaire, faites retentir comme un tonnerre la parole d'espérance et de vie! Prêchez, et nous, vos disciples, missionnaires et martyrs, s'il le faut, de nos doubles croyances, nous irons répéter aux hommes du monde, aux puissans du jour ce que nous aurons recueilli de votre bouche, ce que vous aurez fait entendre aux fidèles des villes et des campagnes. Que les nations s'instruisent! J'ai confiance dans la génération qui s'élève : libre de tous engagemens envers le passé, elle n'a ni souvenirs fâcheux, ni mauvaises espérances, et les temps lui sont promis.

Pour vous, Messieurs, qu'associa généreusement une belle pensée, et dont l'entreprise a grandi si près de son berceau, quand vous n'avez pas manqué à nos secrets désirs, nous ne manquerons point à votre confiance. Nous assurer dans l'avenir un sol raffermi, un ciel exempt d'orages; réconcilier les temps; joindre par la main ces deux civilisations du moyen

âge et de l'âge qui commence, en comblant l'abîme qui les sépare; nous détacher, par une ligne bien tranchée, de tout ce qui ne saurait nous suivre; nous unir étroitement à tout ce qui doit se rencontrer avec nous sur le même chemin; rendre à la jeune France, avec ses antiques croyances, toutes les illustrations, toutes les gloires de la France ancienne et tout ce qu'elle peut avouer d'illustrations et de gloires dans la France moderne; entretenir en nous, purifié par l'amour de Dieu, l'amour auguste de la patrie; nous accoutumer à l'obéissance, pour nous préparer au commandement; nous instruire à respecter les lois, à chérir la vertu, et nous ramener, par la religion et l'ordre, au bonheur et à la liberté; nous apprendre enfin à mériter, par notre félicité dans cette vie, notre félicité dans l'autre, car Dieu paie deux fois ceux qui l'écoutent.... voilà votre but, et le succès ne vous saurait faillir. Jeunes gens, vous parlez à des jeunes gens, et toutes vos paroles auront de l'écho dans nos cœurs. Laissez-moi vous dire seulement que ces paroles sont bien rares, et qu'entre amis, entre frères, il serait bien que la conversation se pût suivre à de moins longs intervalles. Et puis, n'y a-t il pas quelque intérêt à ne se pas éloigner de la marche des idées, à se conserver toujours à portée du champ où se rencontrent, se heurtent et se combattent tant de doctrines diverses, tant d'opinions opposées, parmi lesquelles il n'est pas que nous ne rencontrions quelque enseignement à recueillir, quelque préjugé ou quelque mensonge à détruire. Une publication par mois, c'est trop peu pour répondre peut-être à cent publications quotidiennes. La vieille presse hurle tous les jours, de toute la puissance de ses nombreux organes; et *que peut la raison, avec un filet de voix, contre une gueule comme celle-là?* En attendant que l'étendue sans cesse croissante de l'association lui donne les moyens de satisfaire complétement aux besoins de l'avenir, pourquoi, de mensuel qu'il est, notre journal ne deviendrait-il pas hebdomadaire, ou tout au moins ne s'augmenterait-il pas d'une publication par mois, et ne paraîtrait-il pas tous les quinze jours? Vous seriez alors soumis au timbre, ce qui nécessiterait pour les associés une addition à leur modique souscription. Mais quoi, doublé même, le prix resterait minime encore. La question bursale n'en serait une pour personne, et ce léger surcroît de dépenses de quelques cinquante ou soixante centimes par mois se laisserait à peine sentir, prélevé même sur la bourse d'un écolier de sixième. N'aurons-nous pas d'ailleurs ce que nous paierons en plus, deux volumes au lieu d'un? Le spirituel auteur des *Ruines* ne nous fera plus regretter si long-temps la suite de ses éloquentes méditations; et puis, une carrière nouvelle s'ouvrira pour nous, qui nous était fermée jusqu'à ce jour.... la politique, qui nous tient au cœur; la politique, à côté de laquelle il nous fallait passer sans oser y toucher, de peur des procès; la politique, qui se mêle à tout, aux arts, à la littérature, aux mœurs, aux théâtres, aux modes (à quoi ne

tient elle pas?) et sur laquelle, en traitant de tout, il nous était défendu de dire un mot. Voilà, ce me semble, une large compensation; et qui donc, pour quelques francs, sans parler des hauts intérêts qui s'y rattachent, ne voudrait se donner le plaisir de lire ou d'écrire.... que.... que.... tout ce qui enfin, sur les questions à l'ordre du jour peut servir de commentaire à cette muette éloquence des *points* et des *cœtera*....

Voilà, Messieurs, les idées que depuis long-temps je me proposais de vous soumettre. C'est à vous de décider. Quoi qu'il advienne maintenant, et du conseil et de la lettre, je n'en demeure pas moins d'avance convaincu que vous ferez ce qui sera possible, et que ce que vous ferez sera bien fait. Soldat, j'ai cru pouvoir donner un conseil à mes généraux; mais quand ils auront prononcé, je ne saurai plus qu'obéir (1).

Après la défaite de Cannes, le sénat vota des actions de grâces à Varron, pour n'avoir pas désespéré de la république. Comme le consul, vous n'avez pas désespéré de la patrie : la jeune France vous doit aussi des remerciemens. En attendant qu'elle s'acquitte envers vous, permettez-moi de vous offrir pour mon compte le tribut de ma reconnaissance, et de me dire avec la plus haute considération,

Messieurs,

Votre très-humble serviteur.

Adrien F. Dulys, *Membre de la Jeune France.*

---

(1) A part les éloges que nous n'acceptons que pour nos amis et nos camarades des provinces, M. Dulys a parfaitement compris notre plan et la pensée qui nous dirige.

Sans doute, il y aurait pour nous tous un grand avantage à faire paraître deux fois par mois l'*Écho de la Jeune France*, non pas précisément à cause de la liberté que nous aurions d'entrer dans le domaine de la politique, on sait bien que nous voulons rester étrangers à ces misérables discussions de tribune qui aigrissent les esprits au lieu de les calmer, et nous tenir toujours dans cette sphère élevée d'où l'on peut envisager les choses et traiter les questions avec l'impartialité d'hommes qui n'ont d'engagemens qu'envers Dieu et la France; mais cette transformation d'un journal mensuel en un journal paraissant tous les quinze jours présente des difficultés.

1° L'impôt du timbre nous frapperait alors légalement et pour vingt quatre numéros au lieu de douze que nous donnerions, il exigerait 3 fr. par chaque abonnement, ce qui nous forcerait à demander 15 fr. pour l'édition ordinaire, et 28 fr. pour l'édition de luxe, si le journal paraissait deux fois par mois.

2° Il faudrait avoir le consentement de tous les sociétaires souscripteurs.

De toutes manières, nous faisons pour le renouvellement une de-

MOUVEMENT

TENDANCE VERS LES HAUTES ÉTUDES

A l'occasion d'une nouvelle traduction des chefs-d'œuvre de Démosthènes et d'Eschine. 2 vol. in-8°, par M. l'abbé JAGER.

On nous trouvera toujours empressés à signaler comme un heureux symptôme de la régénération sociale qui se prépare, le goût des fortes études, qui chaque jour se révèle dans le clergé. Il ne faut point qu'on se le dissimule, dans le siècle où nous vivons, une seule puissance est restée debout, c'est celle du talent; l'aristocratie intellectuelle a hérité de toutes les autres aristocraties; des voix éloquentes, des plumes doctes et habiles deviennent donc dans le clergé un moyen de haute propagande religieuse, dont l'influence sera grande et irrésistible. Tout le monde, dans ce siècle, est du parti du soleil levant, tous les yeux sont tournés du côté d'où vient la

---

mande de 1 fr. 50 c. en sus du prix de l'abonnement pour couvrir l'impôt du timbre auquel nous nous soumettrons malgré nous, afin d'éviter toutes les tracasseries auxquelles nous sommes en butte journellement, pour jouir de notre liberté de discussion, pour nous soustraire en un mot à cette espèce de censure qui s'attache aux publications à bon marché et qui pèse sur nous depuis la sixième livraison. Une loi de l'empire affranchit du timbre les journaux mensuels relatifs aux sciences et aux arts et qui ne traitent que des matières dont s'occupent les académies, et l'on en induit que notre journal doit être timbré parce qu'il renferme des discussions philosophiques et historiques, comme si l'histoire et la philosophie n'étaient pas du domaine de la science; aussi sous ce prétexte vous savez quelle guerre on nous a faite. HUIT SAISIES!... HUIT PROCÈS!... dont le véritable motif est dans notre succès extraordinaire; on nous redoute, on voudrait nous détruire; mais NOUS VIVRONS, et *la Jeune France* ACCOMPLIRA SA DESTINÉE en dépit et pour le désespoir de ses ennemis.

Ainsi donc les abonnemens de la deuxième année seront augmentés de 1 fr. 50 c. pour le timbre. Le port restera toujours à notre charge; nous n'aurons plus de *saisies*, le service du journal ne sera plus entravé : et si tous les membres sont d'accord de faire paraître le journal deux fois par mois ils pourront l'exprimer en renouvellant. *Dans ce cas le prix donné pour une année ne servira que pour six mois.*

Nota. Encore une fois le changement n'aura lieu qu'avec le consentement de TOUS.

Pour assurer davantage l'exactitude des envois *chaque route de poste* a un registre particulier pour les renouvellemens. (*Voy. aux annonces.*)

lumière, c'est donc par là qu'il faut s'adresser aux hommes. D'ailleurs, ce n'est point chose nouvelle pour le christianisme que d'environner son front de l'auréole des connaissances humaines. Il leur tendit sa large main dès l'origine, et leur fit faire un pas de géant. Au moment où les lumières de l'éloquence républicaine venaient de s'éteindre à Rome, sous la toute-puissance des empereurs; au moment où la Grèce, naguère retentissante des saintes harmonies du patriotisme, défendant la liberté, n'entendait plus que le vain bruit d'une éloquence de rhéteur, écho sans puissance et sans vie de la mâle parole de Démosthènes, le christianisme éleva dans le sanctuaire une tribune plus haute et plus sainte que la tribune d'Athènes et de Rome. Les saint Augustin, les Tertullien, les Salvien, les Origène reçurent, dans cet asile inviolable, l'éloquence qui, fuyant la tyrannie des hommes, se réfugiait dans les bras de Dieu et firent descendre pour elle du haut des cieux cette liberté qu'elle ne trouvait plus sur la terre. Alors si la tribune n'avait plus de Cicéron, la chaire eut un Chrysostôme, et l'oreille de Dieu entendait déjà retentir dans le lointain des âges la parole démosthénique du grand Bossuet.

En ressaisissant le sceptre des hautes études, le christianisme ne fait donc que rentrer dans son domaine, et le clergé, en suivant cette noble route où il marche, aura rendu à la religion tous les services qu'il rendra à la science. De toutes les calomnies du siècle philosophique la plus puissante, sans contredit, et la plus fatale fut celle qui accrédita l'opinion injuste et injurieuse que la religion était une maîtresse d'ignorance et d'erreur, exclue par les lumières et les excluant à son tour. Ce fut là le grand levier de l'école incrédule, car pour éloigner les hommes du bien, il faut encore leur en montrer le fantôme, tant la main d'en haut a mis l'amour du beau et du bon dans le cœur des peuples. Voltaire dépensa son esprit prodigieux dans ce but anti-social. Chacun de ses ouvrages fut une caricature du christianisme, et la caricature était si bien faite, qu'on finit par ne regarder qu'elle, et par oublier l'original. Après avoir peint l'utopie du ridicule et de l'odieux, il mit au bas le nom du catholicisme; l'utopie de l'ignorance et de la corruption, il mit au bas le nom du clergé. Le clergé et la religion, en faisant de bonnes actions et de bons livres, renouvellent la réponse de ce philosophe qui marcha devant le pyrrhonien qui niait le mouvement. Et qu'on remarque bien l'accord admirable qui préside à cette réaction sociale et chrétienne. Il s'est formé une association de jeunes gens, qui, réunis par une communauté de croyances et de sympathies, par l'amour du bon et du beau, servent comme d'intermédiaire entre le christianisme et les générations nouvelles. Les rayons que le clergé nous envoie nous les renvoyons à notre tour. Pendant qu'il s'occupe de ces hautes connaissances, qui sont au sommet de la sphère intellectuelle, nous nous servons, nous, de la popularité de notre âge et

de notre position pour parler aux esprits qui ne sont point encore préparés à entrer immédiatement en contact avec le clergé, nous nous adressons à ces enfances populaires, jusqu'ici corrompues par de mauvais enseignemens, ou abandonnées au courant des idées irréligieuses, dans lequel le dernier siècle a plongé la société française : de sorte que la vérité, passant comme un flambeau des mains de nos maîtres dans les nôtres, va illuminer les régions les plus lointaines de l'édifice social.

La nouvelle traduction des chefs-d'œuvre de Démosthènes et d'Eschine, par M. l'abbé Jager, nous a paru une occasion excellente de développer ces idées dont nous sommes depuis quelques temps préoccupés. En lisant cet ouvrage remarquable à tous égards, nos lecteurs avoueront que nous ne pouvions trouver une circonstance plus favorable pour signaler le mouvement intellectuel qui se fait sentir dans le clergé. Disons d'abord que M. Jager a rendu avec un grand bonheur cette période démosthénique si compacte, et qu'on nous passe ce terme si nerveuse dont l'austère nudité l'emporte sur les élégantes draperies de la période cicéronnienne. Mais ce n'est point tout encore : une intelligence profonde du sens, une étude toute particulière du génie de Démosthènes et de l'histoire de l'époque où ce grand orateur parut, un heureux emploi de toutes les ressources de la langue française pour s'élever jusqu'au nombre, et à la fécondité pittoresque de l'idiome grec, telles sont les rares qualités dont le concours est nécessaire à quiconque veut aborder la traduction de Démosthènes. Il faudra en outre que l'écrivain soit versé dans la connaissance de tous les usages de l'antiquité auxquels l'orateur fait sans cesse allusion, qu'il possède l'histoire nationale de la Grèce dont l'orateur tire sans cesse des exemples pour réveiller le courage assoupi des Athéniens, et rallumer le patriotisme dans ces cœurs dégénérés; en un mot, il sera nécessaire qu'il réunisse le goût et la perfection de style du littérateur aux connaissances de l'historien et à l'érudition du savant. Tant de difficultés n'ont point effrayé M. l'abbé Jager. Il a profité avec habileté de tous les travaux contemporains des Anglais et des Allemands; il a enrichi ces trésors d'érudition du fruit de ses propres recherches, il a lutté avec une inébranlable persévérance contre les difficultés de son original, il a pris corps à corps le monstre, comme l'appelait Eschine; rien n'a pu ni le lasser ni l'ébranler, et enfin, après un travail opiniâtre et de courageuses veilles, il se présente tenant en main ce rameau d'or de la sibylle, qu'on ne cueillait qu'après mille périls affrontés, et au bout d'une route âpre et difficile, laborieusement parcourue.

Il est vrai que le traducteur de Démosthènes avait devant les yeux un digne prix de ses efforts. Dans un siècle qui s'éloigne de plus en plus de ces voies simples et naïves, où la littérature trouve ses beautés les plus franches et les plus admirables, il y a de l'à-propos à traduire les

immortelles harangues de l'orateur d'Athènes. Le meilleur cours de littérature pour notre siècle, c'est Démosthènes qui, dédaignant les délicatesses d'une éloquence fardée et prétentieuse, marche toujours droit à son but, comme un torrent qui fait son lit à mesure qu'il avance, et non comme un fleuve paresseux qui, s'égarant en mille détours, promène de prairie en prairie le cours sinueux de ses eaux dormantes. Ce n'est point là un homme qui se fait un jeu de l'éloquence, qui berce comme Cicéron sa vanité d'orateur au doux bruit de ses périodes; qui sépare la question d'art de la question politique; qui perd la cause de Milon à la tribune et qui la gagne dans son cabinet devant l'admiration de la postérité. Philippe n'écrira pas à Démosthènes. « Si vous aviez parlé ainsi, je n'aurais point pris Potidée, je ne me serais point emparé d'Olynthe; » comme Milon écrivait à son défenseur : « O Tullius, je ne mangerais point de si bons poissons à Marseille; si l'on avait entendu à la tribune cette nouvelle milonienne, fille de votre cabinet. » Non, vous ne verrez rien de pareil quand il s'agit de Démosthènes. Il ne conçoit pas, lui, ces joûtes à armes courtoises qui n'ont pour dénouement qu'un vain succès de parole. Pour lui son éloquence est une épée, la tribune est un champ de bataille. Il sait qu'il y a en Macédoine un homme qui se nomme Philippe, et que cet homme conspire l'assujétissement de la Grèce, et l'abaissement d'Athènes, d'Athènes dont lui, Démosthènes, est citoyen; il le sait, et voilà la pensée qui occupe ses jours et qui remplit ses veilles. Il n'y a pas de sommeil pour le patriotisme de Démosthènes l'Athénien, parce qu'il n'y en a pas pour l'ambition du Macédonien Philippe. Ne séparez point ces deux hommes : unis, ils s'expliquent l'un par l'autre, séparés vous ne pourriez plus les comprendre. Ne demandez point pourquoi l'éloquence de l'orateur d'Athènes est si simple, si franche, si naturelle, si vraie, si naïve; c'est son ame tout entière qui se répand dans ses harangues. Cette douleur vertueuse d'un bon citoyen qui voit arriver du bout de l'horizon la ruine de sa patrie, ces élans généreux d'un esprit élevé, qui veut au moins la retarder sinon la prévenir, cette conscience d'avoir bien fait et bien dit, cette noble indignation du talent, toujours plus haut que la fortune, et qui, foulé aux pieds par sa puissance aveugle, la défie encore et la brave; le mépris des dangers, l'amour héroïque du beau et du grand, le culte de la gloire : voilà les véritables sources de talent de Démosthènes, et c'est de lui seulement qu'on peut dire ce qui est faux de presque tous les autres hommes; c'est de lui seulement qu'on peut dire : son génie c'était sa vertu.

En l'étudiant sous ce point de vue, en vous plaçant au milieu des événemens qui servirent de cachet à son éloquence, vous pourrez plonger du regard dans les profondeurs de ce talent immense qui, à travers les siècles, vient éblouir de ses rayons la postérité la plus reculée. L'art des

rhéteurs, la finesse des grammairiens, ne nous initieraient pas au secret de la puissance de Démosthènes. Ces gens-là n'ont vu que l'enveloppe de son génie; ils ont froidement arpenté la hauteur et la largeur du Vésuve en repos, mais ils ne vous le montreront pas dans ses formidables magnificences, exhalant la flamme et crachant l'incendie. Jetez-moi là toutes ces discussions oiseuses, toutes ces dissertations ingénieusement puériles. Venez en Grèce, à Athènes, au pied de la tribune : le monstre tonne, écoutez; écoutez, car il ne faut point lire Démosthènes; il a parlé pour qu'on l'écoutât et non pour être lu.

Le Pirée est rempli de ces galères athéniennes, qui firent si souvent les destinées de la Grèce, et qui, à Salamine, les sauvèrent. Les rues de la ville de Minerve sont pleines de cette population spirituellement oiseuse, qui ne veut plus entendre parler que de réjouissances et de fêtes, qui nomme des magistrats pour les panathénées, et qui n'en nomme point pour veiller au salut de la république; qui, voluptueuse jusqu'au sang, condamne à mort par un décret, quiconque propose de détourner, au profit du salut de la patrie, les fonds destinés aux jeux et aux théâtres. Et c'est en présence de cette foule oiseuse, de ce peuple de plaisir, qu'un jeune homme, montant tout à coup à la tribune, réveille d'une voix formidable Athènes, cette rieuse ville, Athènes la voluptueuse, Athènes la folle de la Grèce, qui, tenant à la main une coupe pleine de vin de Chio, s'était endormie, la veille peut-être, la tête toute chargée des vapeurs des bacchanales, fléchissant sous le poids des couronnes de fenouil et de peuplier, et les membres fatigués de ces danses chéries, au milieu desquelles ces transfuges de gloires dépensaient l'or d'un nouveau Salamine ou d'un autre Marathon. Oh! ce dut être un beau tableau dans l'antiquité que celui de ce jeune homme qui s'échappe de la caverne, où, loin de la lumière du soleil, la tête à demi-rasée, il a, captif sublime, pendant de longs jours et de longues nuits, médité sur la politique, l'éloquence et l'histoire; qui s'en vient tout à coup comme une ombre de l'ancienne Grèce, se dresser au milieu de la Grèce nouvelle et jeter sur la léthargie d'Athènes la poussière de ses immortels tombeaux. Oh! ce dut être une noble journée que celle où disant adieu, à ces grandes eaux de l'Océan, devant le murmure desquelles retentirent d'abord les saintes harmonies de cette éloquence inspirée, l'orateur s'en vint chercher les grandes eaux de la place publique, et lança, avec le fracas du tonnerre, le nom de Philippe le Macédonien sur ces vagues endormies. Ce jour là fut vraiment le jour où naquit Démosthènes, car de ce jour là il fut enfanté à la vie politique, à cette vie d'action et d'éloquence, de haine et de génie, de guerre et de gloire, qui devait être la dernière page de l'histoire de la Grèce, et laisser après elle un si long retentissement.

Il y a eu dans les temps modernes un spectacle aussi beau que celui-là

peut être; il vous aidera à comprendre le tableau que vous êtes obligé d'étudier à distance et à travers les ténèbres de l'antiquité. Lorsque le sous-lieutenant d'artillerie, sortant tout à coup du rang, mit la main sur son époque, lorsque, labourant l'Europe entière de ses boulets, il mesura de l'œil l'Angleterre comme un adversaire digne de son génie, et la convia à l'un de ces duels qui noyent les nations dans le sang et la gloire, un homme montait à la tribune pendant que Napoléon montait au trône, Napoléon créait Pitt, quoiqu'il fut son aîné, comme le soleil crée l'ombre: la parole et la politique de Pitt relevaient l'Europe autant de fois qu'elle était tombée sous la victorieuse épée de Napoléon. C'était une de ces luttes inexpiables ou deux hommes ont le cœur assez vaste pour contenir la haine de deux mondes. La France si oublieuse, au cœur si ouvert et si bienveillant, était allée emprunter à l'une de ses provinces une de ces colères vivaces qu'elle ne trouve pas en elle-même; sur le terrain acre et passionné d'une île où l'on respire, avec l'air comme un parfum d'inimitié, comme une fièvre de vengeance; elle était venue cueillir une haine corse pour l'opposer à une haine anglaise. Oh! si vous aviez pu descendre dans les profondeurs de l'ame des deux adversaires, que vous les auriez trouvés beaux de ressentiment! Quelle admirable lutte que celle-là! Quelle ivresse de colère et de génie! L'Europe n'était plus qu'une table immense, où ces deux magnifiques joueurs mettaient les peuples et les trônes pour enjeu, l'un tenant les mers dans sa main, l'autre le continent. Et cette grande partie avait ses vicissitudes et ses chances, ses hauts et ses bas, ses succès et ses revers. — « Arcole, Lodi, les Pyramides! » disait Bonaparte; et Pitt répondait : « Nelson et Trafalgar! » Et toute la terre couvait des yeux la lutte de ces deux joueurs gigantesques; et l'on n'entendait plus le râlement des mourans, le sifflement des cordages, les roulemens sourds de la canonnade : tant il y a de puissance dans le génie, tant ces deux hommes remplissaient l'Europe! Et dans ce temps-là, tout notre monde de civilisation était couvert d'une nuit de salpêtre et de fumée; et au-dessus de cette nuit, au-dessus de ce déluge de feu et de sang, il n'y avait que deux points qui, surgissant aux deux pôles du monde, dominaient l'étendue : c'étaient la tribune de Pitt et le trône de Napoléon. Oh! comme la large poitrine de l'empereur battit quand, entassant victoire sur victoire, faisant oublier celle de la veille par celle du lendemain, il tua Pitt à coup de triomphes, il apprit à l'Europe que Pitt était mort, mort de la gloire de Napoléon! Savez-vous que ce fu une sublime *vendetta* que celle-là? Savez-vous que les bosquets parfumés de Saint-Cloud virent alors une de ces joies atrocement belles, une de ces voluptés de vengeance comme on en goûte sur le terroir de la Corse, quand un coup de feu vient de coucher sur la route d'Ajaccio le chef d'une famille ennemie, objet d'une fureur séculaire, qu'on poignarde chaque nuit dans

ses rêves depuis plus de quinze ans? Napoléon, vous eussiez été bon à voir ce jour-là, pour le peintre et pour le poète; et votre longue agonie de Sainte-Hélène n'a point, j'en suis sûr, tari cette joie immense qui déborda alors de votre cœur. Napoléon, vous avez vaincu Pitt, le seul adversaire digne de votre génie; et vous, ce n'est point un homme, c'est la nature froide et glacée de la Russie, c'est la fortune qui vous a vaincu.

Le Macédonien des temps modernes était plus grand que celui des temps antiques : Napoléon, résumant deux générations dans sa personne, fut à la fois Philippe et Alexandre, et son fils à lui put vraiment se dire : « Je meurs parce que mon père ne m'a rien laissé à faire. » Mais Pitt ne fut pas si grand que Démosthènes. Et qui donc au monde put se dire aussi grand que l'orateur athénien? Qui donc viendra, à travers les âges, mettre sa renommée à côté de cette renommée immense? Qui donc fit de si grandes choses, avec tant d'obstacles à vaincre et si peu de moyens pour les surmonter? Personne, non, personne, pas même Mirabeau. Mirabeau, cet Atlas de tribune, qui portait une révolution sur ses larges épaules, n'avait pas au moins cette révolution à combattre. Elle aidait son orateur, elle l'animait, elle le défendait, elle montrait la tête de Méduse à quiconque osait regarder Mirabeau : mais Démosthènes était seul, seul avec son génie. Son génie fut tout dans ce siècle : le patriotisme, le courage, la prévoyance des Athéniens, c'était le génie de Démosthènes. L'histoire de Grèce, dans ce temps, se partage en deux hommes, entre Démosthènes et Philippe. A quoi bon compter ces peuples qui s'agitent sans intelligence sous cette parole inspirée ou sous cette large main? Pourquoi parler de cette Grèce déjà à moitié morte, et qui n'a de vie que ce que le puissant orateur lui en a donné, lui, homme vivant lié par la fortune au cadavre d'Athènes, lui, homme d'avenir cruellement attaché à une nation qui n'a qu'un passé?

Non il n'y eut pas guerre entre le peuple Athénien et la Macédoine, il y eut guerre entre Démosthènes et Philippe. Cette guerre commença le premier jour ou l'orateur prit la parole et ce ne fut point Philippe ce fut Antipater qui la termina dans cette île de Calaurie ou la grande ame de Démosthènes pour ne plus assister à la toute puissance des Macédoniens, se réfugia dans le suicide comme Mithridate devant la toute puissance de Rome. Suivez, suivez les phases de cette mémorable lutte, la lutte de la tribune contre le camp, de la parole contre l'épée. Cette tribune c'est un phare immense qui dominant la Grèce enfonce ses pieds dans la mer de Salamine et cache son front dans les cieux. Que parle-t-on des discours de Desmothènes? Il n'y a qu'un discours dans Démosthènes, qu'une parole, qu'une pensée : « Allons combattre Philippe. » Chaque fois que le Macédonien fait un pas dans la Grèce, la voix formidable répète la terrible phrase: «Hommes d'Athènes réveillez-vous, le Macédonien marche;

prenez garde à vous hommes d'Athènes.» Philippe ne peut point jeter un regard, nourrir un dessein, concevoir une pensée que Démosthènes ne surprenne ce regard, ne devine ce dessein, n'evente cette pensée. On dirait que ces deux adversaires irréconciliables n'ont qu'une ame, qu'une intelligence tant ils savent se comprendre à demi-mot, tant ils lisent bien l'un dans le cœur de l'autre avec des yeux clairvoyants de haine. Philippe est encore à Amphipolis que déjà Démosthènes a crié : « Athéniens prenez garde à vous ! » Et puis du haut de la tribune tombent comme des signaux d'alarme les noms de Pydné, Potidée, Méthone. « Pydné, Potidée, Méthone, ce sont les premiers jalons de cette route de conquête qui doit aboutir à la cité de Minerve ; Athéniens prenez garde à vous ! (Et cet appel retentit encore, comme une sinistre prophétie, que Philippe a fait un nouveau pas et qu'un nouvel oracle d'éloquence est tombé du sanctuaire du patriotisme et du génie. « Hommes d'Athènes, Philippe est en Phocide, alerte ! le nuage de fer s'approche noir de la tyrannie qu'il porte dans ses flancs. Que la ville aux murailles de bois se penche sur ses rames, jamais, depuis le grand roi, pareil péril n'a menacé sa tête, Athéniens prenez garde à vous! » Mais le nuage de fer continue sa marche, il plane un instant sur Olynthe et l'on entend la grande voix qui, par trois fois, rompant le silence crie avec un accent terrible : « Olynthe est la porte d'Athènes, Atheniens prenez garde à vous !) » La nuée est descendue sur Olynthe et l'a emportée en passant, puis elle se relève, c'est Eubée qui tremble, la parole de Démosthènes écarte l'orage d'Eubée. Mais il va retomber de tout son poids sur la Thrace, Cérinthe est aux abois. « Cérinthe est l'alliée d'Athènes puis qu'elle est l'ennemie de Philippe, Athéniens prenez garde à vous ! » Et ainsi continue de parler la voix tonnante pendant que tout se tait autour d'elle, et d'un bout de la Grèce à l'autre les oreilles n'entendent que la voix de Démosthènes; les yeux ne voient que l'épée de Philippe. Mais ce grand duel touche à son terme. La fortune d'Athènes a été trouvée la plus légère dans les balances de la destinée, et Philippe va y jeter dans les champs de Cheronée la puissance actuelle de son épée et l'avenir de l'épée d'Alexandre. C'est pour la dernière fois que le phare Athénien s'illumine de ses rayons, pour la dernière fois que la grande voix s'écrie: « Athéniens, au nom de vos fils et au nom de vos pères, Athéniens prenez garde à vous ! »

La vie de la Grèce, disons le, est renfermée entre deux Iliades. Son histoire commencée avec l'iliade d'Homère, se ferma sur l'iliade de Démosthènes. Le plus grand des orateurs fut l'ensevelisseur sublime de cette nation, enfant gâté de la gloire, sur le berceau de laquelle le plus grand des poètes avait prié.

Ceci est peut-être une des lois de la Providence. La poésie crée les sociétés, l'éloquence leur ferme les yeux. Mirabeau, Cicéron, Démosthè-

nes eurent tous trois cette mission ou cette destinée ; tous trois assistèrent aux funérailles de la société dans laquelle ils étaient nés , tous trois jetèrent sur cette agonie politique l'immortalité de leur génie.

Mais on oublie presque la mort d'un peuple , la chute d'une société lorsqu'on lit cette sublime iliade de Démosthènes, dont les rapsodes de l'éloquence ont si souvent emprunté les inspirations. Ce sont tantôt des chants graves et mesurés , tantôt des accens aigus comme les gémissements de la douleur , retentissans comme les cris de la colère ; tantôt l'orateur s'adoucit, rassure les Athéniens , les encourage , les flatte comme une tendre mère qui veut relever l'âme de son fils ; tantôt troublant leur lâche sommeil avec son ironie poignante , amère , il les frappe à coups redoublés, les insulte, les accable du poids de leur folie et de leur molesse , il les persifle, et les raille , ces zélés danseurs des Dyonisiaques, toujours prêts à solenniser le mois anthesterion et qui laissent venir les Étesiens , quand il s'agit d'envoyer leurs galeres disputer l'empire des mers aux flottes de Philippe. Et puis il prend Athènes par la main, il s'enfonce avec elle dans les siècles précédens , il l'inonde de la gloire de ses pères , il jette aux échos de la place publique les noms magiques de Salamine et de Marathon ; il ranime la cendre des héros que le bûcher a reçus dans ses flammes ; ce n'est plus Démosthènes qui parle, c'est Thémistocle, Miltiade, Cimon, Périclès ; c'est l'Athènes des anciens jours qui va s'agenouiller devant la nouvelle Athènes, et confier à sa foi ses immortels trophées. Mais les destins sont plus forts , la Grèce est vaincue , l'iliade doit finir par la chute d'Athènes. Silence ! voici venir le dernier chant d'Homère ; demandez à Eschine quel était ce chant? Demandez-le plutôt à Philippe, car dans Eschine c'était Philippe que voulait frapper Démosthènes ; qu'on ne s'y trompe point, c'était Philippe que Démosthènes frappait au visage, c'était lui qu'il jetait , le front tout sillonné de foudre , aux pieds de la postérité. Ah ! Salmonée , vous voulez parodier Jupiter ; prenez garde , les tonnerres de Jupiter brûlent, consument , écrasent , tuent , Salmonée. Ah ! vous croyiez le génie vaincu , parce qu'il était trahi par la fortune ; imprudent , vous vous étiez trompé ! Silence à la victoire du Macédonien , car la défaite de Démosthènes est plus grande et plus haute que la victoire de son ennemi. De grâce qui ôtera Eschine des mains de Démosthènes? qui ôtera cette misérable proie des griffes du lion? Il n'est plus temps maintenant, et vous allez voir à cette tribune les représailles de la journée de Chéronée. Démosthènes ! cette journée est à vous comme la journée de Chéronée est à Philippe ; le discours de la couronne , c'est votre vengeance à vous , c'est votre triomphe , votre Chéronée. Comme votre éloquence est cruelle aujourd'hui ! comme elle est implacable ! comme elle est amère ! Votre parole brûle et transit, perce et écrase , déchire et tenaille le malheureux

que vous tenez sous vos pieds; c'est l'ironie d'Aristophane, la massue d'Hercule, le javelot d'Ajax; c'est surtout la foudre de Jupiter. En vous écoutant les douze héros de la ville de Minerve se dépouillent de leur voile funèbre, Eschine épouvanté s'enfuit en criant de loin à tous ceux qui lui parlent sur son passage : *Si vous aviez entendu le monstre!* et la postérité joignant son suffrage à celui d'Athènes, place à tout jamais sur votre tête cette couronne d'or que Cthésiphon y avait pour un instant déposée. N.

DEUXIÈME SÉCESSION PLÉBÉIENNE.

(SUITE.)

III.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le magistrat est déjà sur son siége. Il a réuni ses licteurs et ceux des autres décemvirs; ainsi dix fois dix licteurs sont dispersés sur toute l'étendue de la place pour inspirer plus de terreur. De jeunes sénateurs armés parcourent la ville en troupes nombreuses pour maintenir l'ordre, comme feraient de simples soldats.

Un messager fidèle est allé, pendant la nuit, au camp de Cornélius, avertir le centurion, père de la jeune fille. Aussitôt il s'était enfui de l'armée. Il pénètre dans Rome, au moment même où l'assemblée s'ouvre. Il arrive au pied du tribunal, tenant sa fille dans ses bras.

Le magistrat étonné lui dit avec colère : « Soldat, en vertu de quel » ordre es-tu venu à Rome? où est le congé qui t'a permis de quitter » même momentanément l'ombre sacrée de tes manipules? »

Le centurion répondit avec calme : « Je n'ai ni ordre, ni congé. C'est » à Cornélius que j'aurai à répondre de l'infraction à la discipline mili- » taire; mais au pied du tribunal du décemvir, je dois être occupé d'au- » tres soins. »

Appius Claudius dit : « Oui, Cornélius disposera de toi, sans doute » comme Fabius a disposé de l'indiscipliné Siccius. Quant à la cause qui » se débat devant moi, ne sais-tu pas, insolent centurion, que tu es sans » droit en présence de celui qui les a tous? ne sais-tu pas que ton patron » seul est le père légal de cette jeune fille, égarée par de perfides maxi- » mes d'indépendance? Il est temps d'apprendre aux cliens les devoirs » qu'ils sont trop portés à oublier. Retire-toi, ta présence est inutile à » Rome. Va plutôt réparer ta faute, et implorer la clémence de Corné- » lius. Moi-même, je te donnerai une sauvegarde. »

Le centurion demande à avoir, avant de se retirer, un entretien avec la jeune fille.

La multitude n'attend pas la réponse du magistrat. Elle se range spontanément autour du centurion et de sa fille, pour ne pas troubler leur entretien. Le juge, de plus en plus étonné, reste immobile sur son siége. Le silence le plus profond règne dans l'assemblée. On n'entend d'abord que les sanglots du vaillant soldat et de la timide jeune fille.

Enfin le centurion lui parle à voix basse : « Dis-moi, ma fille, si l'on » m'a fait un récit fidèle, c'est pour être allée dans une école que tu as » allumé le courroux du décemvir. Mais ta beauté n'a-t-elle pas aussi » attiré ses regards ? »

« Mon père, répond-elle en rougissant, je ne puis le croire, car il » prétend que j'appartiens à une race sans culte et sans dieux. »

« N'importe, dit le père, et ils savent bien descendre à déshonorer les » femmes et les filles nées d'une race qu'ils méprisent, et qu'à la fois ils » détestent. »

« Mais reprend-elle, n'aurais-je pas pu répondre au décemvir que » le culte, de nos patrons est notre culte, que leurs dieux sont nos » dieux ? »

« Trop de choses seraient à expliquer, ô ma fille! dit le centurion, et » le temps nous manque. Écoute, le jour est venu de nous soustraire à » l'antique anathème. Parmi les dieux des patriciens, il en est qui nous » sont inconnus. Ce sont des dieux cruels qui réclament une victime. » « Vous l'aurez, cette victime ! » ajouta-t-il les yeux baignés de larmes amères, et la voix étouffée par ses sanglots. La jeune fille ne comprenait point les sinistres paroles de son père. Elle entoure de ses bras innocens le cou du vaillant soldat, dont elle croit que le courage est sur le point de faillir, et lui parle en ces mots : « Ah ! ne souffrez pas qu'on me sé- » pare de vous, ô mon père ! veuillez rester mon appui ! ne me quittez » plus ! Voyez donc quelle est notre misère ! nous sommes admis au culte » domestique, non pour y participer, mais pour en être témoins ; et lors- » qu'il nous est permis d'assister au culte public; c'est pour nous entendre » adresser la formule du mépris : « Loin d'ici les profanes ! » Si du » moins on nous laissait libres dans notre abaissement! Il n'en est point » ainsi, on veut encore nous priver des liens de la nature. O mon père, » soyez toujours mon père respecté ! soyez mes dieux, ma gloire, et mon » amour ! »

Le centurion jette sur le juge des regards enivrés d'un trouble qui va croissant ; puis il les ramène sur sa fille comme pour l'engager doucement à exhaler moins haut l'expression du sentiment qui l'agite. Il continue de lui parler à voix basse : « O ma fille ! qu'as-tu appris dans les écoles où » j'avais voulu que tu fusses conduite ? »

« J'ai appris plusieurs choses, répond-elle ; j'ai, en ce moment, pré- » sente à la mémoire une histoire merveilleuse dont je commence seule-

» ment à comprendre le sens douloureux. Oui, je sais, à présent, que je » suis une simple ménade, et que les ménades sont exclues des nobles » banquets de la cité; je sais que la peine de mort est prononcée par la » loi des XII Tables contre celles qui tenteraient d'enfreindre cet ordre » rigoureux. L'histoire que j'ai apprise dans les écoles, et dont le sens » vient de m'être révélé, est celle d'une jeune et belle ménade qui voulut » tirer des sons de la lyre d'Orphée. Une des cordes de la lyre divine se » brisa sous les doigts de la ménade infortunée, et elle mourut. »

« Ma fille, dit le centurion, tu viens de prononcer ton arrêt. Il faut » mourir. La corde qui s'est brisée, sais-tu que c'est la corde de l'initia- » tion conjugale, et que cette grande et noble initiation nous est inter- » dite? Les banquets de la cité, étrangers aux ménades, sont l'ensemble » des droits dont nous sommes exclus, ô ma fille! Ainsi nous ne pouvons » prétendre à des mariages consacrés par la renommée, qui seule fait la » famille. Voilà pourquoi ce nom cher et sacré que ton amour me donne » m'est contesté. Icilius t'est promis en mariage, et la même condition » vous sera imposée : le mariage ne peut être pour vous la communica- » tion des choses divines et humaines. Bannis de la science et de la gloire » des noces solennelles, vous ne pouvez être que des époux obscurs dans » l'enceinte du contubernium, sous la loi ignominieuse d'un patron.... » Vois si cette destinée te convient! »

« Hélas! hélas! dit la vierge innocente. Eh quoi! mourir, mourir si » jeune! Mon œil s'est à peine abreuvé de la lumière du jour! à peine » ai-je respiré le doux parfum de la vie! Le décemvir veut-il donc ma » mort? Le patron qui me réclame me réclame-t-il pour me faire mourir? » Ont-ils besoin du sang d'une fille plébéienne pour affermir leur empire? » Mais je n'ai point essayé de m'introduire au banquet de la cité. Eh » quoi! serais-je condamnée à mourir pour avoir savouré les innocentes » délices de la musique? »

« Ni le décemvir, ni le patron ne veulent te faire mourir! répond le » centurion, mais ils veulent perpétuer l'opprobre de ce qu'ils appellent » une race sans culte et sans dieux! Non, ce n'est point pour affermir » leur empire que le sang d'une vierge plébéienne est réclamé : c'est pour » l'ébranler! »

« Qui donc me donnera la mort? » dit la jeune fille. Le père infor- tuné répond : « Celui qui t'a donné cette vie d'opprobre saura te donner » une mort glorieuse! »

« Vous, mon père! dit avec terreur la jeune fille; mais la ménade » dont je vous rappelais l'histoire merveilleuse n'a point été immolée : » elle est morte de douleur.... Ah! laissez-moi mourir de douleur, mon » père! laissez-moi mourir de douleur! »

Le juge, sur son siége, ne peut rien entendre de cet entretien extraor-

dinaire, et pourtant il est plongé dans une morne stupeur. Il sent qu'un étrange complot se trame sous ses yeux.

Il fait un signe alors aux licteurs, pour leur ordonner de séparer le père de sa fille.

Un cri unanime d'effroi répond à ce signe du juge. Les licteurs, frappés du même sentiment que la multitude, n'osent, ni les uns ni les autres, exécuter l'ordre donné par le signe du juge.

Le religieux silence, légèrement interrompu, plane plus imposant sur l'assemblée immobile.

« Ta mort, reprend le père, saisi d'un enthousiasme divin, ta mort, » ô ma fille! ne t'affranchira pas seule : elle brisera la barrière qui nous » sépare de l'humanité. »

Cette soudaine illumination de l'avenir, fruit mystérieux de l'épreuve, passa aussitôt du soldat à la douce victime.

« Eh bien! dit la jeune fille, j'accepte la mort. »

« Courage, vierge magnanime! » s'écrie le vaillant soldat devenu néophyte et prêtre, et qui ne mesure plus sa voix; « courage, ô ma fille! » chante les paroles prophétiques! »

Le juge fait de nouveau le signe terrible. Les licteurs sont de nouveau écartés. Cependant nul n'a pu entendre l'entretien du père et de la fille. Une attente indéfinissable a saisi et le juge assis sur son tribunal, et les gardes et les licteurs, et les jeunes patriciens armés, et la multitude pressée autour du lieu où s'accomplit avec un calme si formidable une grande transformation sociale.

Le père, se tournant du côté du juge, et élevant vers lui une de ses mains, pendant que l'autre soutient toujours sa fille, annonce qu'il veut parler. Son visage est revêtue d'une expression terrible qui fait pâlir le juge sur son tribunal. « Décemvir, dit-il, nous sommes au bout! Nous » sommes au bout, toi, de ta patience; nous, de notre résignation! Il- » lustre patricien, plus qu'un instant! Ne refuse pas d'entendre le chant » de cette fille infortunée! Son chant d'adieu ne sera pas long. Tu sauras » du moins ce qu'elle a appris dans les écoles qui ont allumé ton cour- » roux! »

« Écoutons le chant de la fille infortunée! » crie la mutitude. Ni les jeunes sénateurs, ni les gardes, n'osent proférer un cri contraire. Les licteurs restent immobiles. Un silence morne et solennel s'établit.

La voix plaintive de la jeune fille se fait seule jour au milieu de ce silence à la fois sinistre et majestueux.

« Doux éclats du jour, adieu! Adieu, riantes prairies où j'égarai mes » pas! Murs sacrés de Rome, colline auguste et funeste du Capitole, » adieu! Compagnes de mon enfance, je vais cueillir pour vous la gre- » nade merveilleuse de Koré! Après moi, vous pourrez savourer les

» grains rafraîchissans de la grenade divine! Compagnes de mon enfance, » tressez des fleurs pour ma pompe nuptiale, car ma mort est le don futur » de la renommée des noces. Le temps n'est pas éloigné où vous n'aurez » à envier ni le voile qui protége la pudeur, ni la corbeille mystique qui » renferme les nobles symboles de la royauté de la mère de famille, la » quenouille et la laine blanche. Doux éclat du jour, adieu! Adieu! » riantes prairies où j'égarai mes pas! Murs sacrés de Rome, colline » auguste et funeste du Capitole, adieu!

» Compagnes de mon enfance, celle d'entre nous qui, la première, » devait détacher de l'arbre sacré le rameau d'or de l'initiation, il fallait » qu'elle fût condamnée à mourir! Jeunes filles, mes compagnes, votre » destinée cessera d'être obscure; ma mort va vous doter d'une destinée » éclatante! Au prix de la vie, je vous laisse le rameau d'or de l'ini- » tiation! Pour vous, comme pour les reines du foyer domestique, » on chantera Thalassus. Doux éclat du jour, adieu! Adieu, riantes » prairies où j'égarai mes pas! Murs sacrés de Rome, colline auguste » et funeste du Capitole, adieu!

» J'aime Icilius; mais Icilius ne pouvait être mon époux glorieux, » et je meurs! La communication des choses divines et humaines nous » était refusée, et je meurs! Je meurs pour ne plus devoir le feu et l'eau » à un patron! Ah! mes paroles ne prononceront point d'anathème! » Mes paroles veulent rester innocentes comme le fut ma vie. Je meurs » vierge et sans tache, et je vais dans un lieu où toutes les cordes de la » lyre rendront des sons harmonieux sous mes doigts. Doux éclat du » jour, adieu! Adieu, riantes prairies où j'égarai mes pas! Murs sacrés » de Rome, colline auguste et funeste du Capitole, adieu! »

La jeune fille avait cessé de chanter, et le majestueux silence continuait. Sans doute, il serait impossible de dire les pensées diverses et confuses dont tous étaient péniblement occupés. Et toutefois l'admiration dominait le chaos des pensées.

« Qui parle de mort? » s'écrie enfin le décemvir éperdu.

« Qui parle de mort? » répond avec angoise la multitude.

« Qui parle de mort? » disent à leur tour les jeunes sénateurs, tout à l'heure si ardens à la vengeance, et maintenant si consternés.

Les licteurs eux-mêmes se disent entre eux : « Qui parle de mort? »

Mais le centurion, qui était venu sans armes parce qu'il s'était furtivement échappé du camp, le centurion mesure d'un œil, inquiet et farouche la distance qui le sépare de la boutique d'un boucher. Il aperçoit sur l'étal un couteau brillant qui servait à égorger les douces brebis ou les jeunes génisses. Il s'en approche, tenant toujours sa fille reposée sur un de ses bras. Il saisit le couteau, et plonge la lame tout entière dans le sein de la vierge infortunée. La victime innocente s'agite faiblement

sur le bras de son père, incline sa tête mourante sur l'épaule de celui qui lui donna la vie et qui lui donne la mort, et, sans proférer aucune plainte, s'endort comme doucement bercée par les paroles harmonieuses qu'elle vient de faire entendre. La nourrice éplorée accourt, et reçoit dans son sein la jeune fille qui n'est plus.

Le père malheureux retire le couteau de l'horrible blessure, et, le montrant avec fureur au décemvir, il dit d'une voix concentrée : « Suis-je père enfin? » Puis il s'écrie : « Ma fille a refusé de prononcer l'ana-» thème, c'est moi qui le prononcerai! Anathème donc à des lois » odieuses! »

« Anathème à des lois odieuses! » crie, en frémissant, la multitude.

Alors le centurion, élevant l'arme funeste, dit : « Que ce couteau » plébéien soit semblable au poignard de Brutus, le magnanime insensé! » que cet ignoble couteau soit, pour nous aussi, le signe de l'abolition » de l'impunité! »

La multitude répète les paroles du soldat revêtu, en ce moment, d'un sacerdoce cruel et sublime.

La jeune fille sans nom qui lui fut propre à acquis un nom : c'est Virginie, la vierge plébéienne.

Le père, à cause de sa fille, touchante victime, se nommera Virginius.

La multitude proclame ces deux noms nouveaux. Le juge est frappé de stupeur sur son siége, les patriciens sont frappés de stupeur dans le Forum. La multitude fait retentir l'air de lamentations et de confuses clameurs.

Le juge inflexible a senti d'abord mollir son courage, et des larmes involontaires s'échappent de ses yeux; mais, reprenant bientôt son caractère indomptable, il ordonne aux licteurs de saisir le centurion. Lui-même se précipite de son tribunal pour faire exécuter l'ordre qu'il a donné.

La foule fait un rempart au centurion, en s'écriant : « Virginius est une personne sacrée! »

« Oui, sacrée, dit le décemvir transporté d'une vaine fureur, oui, » sacrée, car je dévoue sa tête aux dieux infernaux! »

« Nous te renvoyons l'anathème! » s'écrie la multitude.

La sédition maintenant est indomptable.

BALLANCHE.

La fin au numéro prochain.)

VARIETÉS.

HISTOIRE D'UNE PYRAMIDE ET DE SES RÉVOLUTIONS.

A-PROPOS TRIGONOMÉTRIQUE.

C'est un singulier titre, j'en conviens; encore suis-je bien heureux qu'on ne me l'ait pas pris, et que celui-là me soit resté qui rendait parfaitement ma pensée. Je pouvais appeler mon conte *historique, politique, satyrique*; mais cela était à la fois commun et indécis. D'autres se sont bravement intitulés drolatiques, fantastiques, immoraux même, et j'avoue que je n'aurais pas eu ce courage là; mais, je ne veux effrayer, ni faire rougir et je me suis qualifié *trigonométrique*, d'autant qu'il s'agit en mon récit d'un problème de statique et de trigonométrie. Il n'y a rien là du moins pour effaroucher les yeux ou les oreilles chastes et ce n'est pas un petit mérite par le temps qui court. Après tout si j'atteins mon but qui fut d'instruire en amusant et si je n'ai davantage blessé ni la vérité, ni les convenances, qu'importe la singularité du titre et la singularité plus grande d'un conte dans lequel il n'y a ni jurements, ni fantômes, ni adultères? Je n'ai pas écrit seulement pour écrire; mauvaise recommandation à mon sens. J'ai voulu présenter sous une forme simple et nouvelle quelques enseignemens que je crois utiles. Je désire ne m'être pas trompé. J'ai joint au texte, pour aider à l'intelligence de mon argument qu'elles résument, quelques figures plus honnêtes assurément que la plupart de nos lithographies romantiques. Les longs raisonnemens comme les longs discours fatiguent et ne se laissent pas toujours comprendre. Il y faut de la part de celui qui lit ou écoute quelque attention, et chacun de vous n'en a guère à donner aujourd'hui que nous vivons en courant d'une vie si absorbée, si distraite. Les images, en matérialisant la pensée et en abrégeant le syllogisme, vont droit aux conséquences qu'elles nous font pour ainsi dire toucher du doigt. Par une merveilleuse économie de temps et de réfléxion, sans travail, sans effort, elles saisissent de primesault les esprits les plus superficiels et ce qui souvent par la porte, n'aurait su passer, elles le font entrer par la fenêtre. Commençons.

C'était autour d'un joyeuse table, à la suite d'un déjeuner qu'on achevait d'arroser avec quelques libations de vin de champagne en attendant le moka. Nous avions parlé chevaux, littérature, aventures galantes et spectacles. Il était juste que la politique eût son tour. Elle vînt donc avec ses discussions calmes, doucereuses, d'abord, comme un combattant qui veut ménager ses forces, et se renfermant dans les généralités, puis acres, emportées et presque personnelles, comme cela se pratique ordinairement.

Toutes les opinions ou du moins les opinions les plus importantes, car nous n'étions guères qu'une douzaine de convives, se trouvaient là représentées, depuis l'absolutisme jusques à la république, depuis le Saint-Simonisme jusqu'au juste-milieu. Chacun raisonnant, gesticulant, criant de toute la puissance de ses poumons, avait exposé ses principes et débattu sa thèse, l'un après l'autre d'abord, puis bientôt tous à la fois. C'était à ne s'y plus entendre. Je n'avais rien dit encore. Je parvins à grand peine à rétablir l'ordre, puis, à la faveur d'un toast à notre Amphytrion profitant d'un moment de silence : Messieurs, dis-je, nous ne sommes pas ici à la chambre des députés, partant soyons sages. Nous ne parlons pas pour le dehors. Nous n'avons pas devant nous, ministres ou électeurs, un public intéressé qui nous paye et auquel il faille donner des phrases pour son argent. Nous sommes tous de bonne foi, voulant arriver au même but par les meilleures voies. Sur la fin, nous sommes d'accord, les moyens seuls nous divisent. Discutons comme gens qui veulent persuader ou s'instruire. Ne nous donnons pas comme infaillibles, réjouissons nous qu'on nous redresse si nous nous sommes trompés, reprenons sans aigreur et cédons sans honte a la raison et à la vérité. Nos dénégations et nos violences n'y changeront rien. Fera-t-il moins jour parce que nous fermerons obstinément les yeux à la lumière? Nous ne la verrons pas et voila tout. Ce n'est pas fermeté cela, c'est entêtement; cherchons donc consciencieusement à nous éclairer et ne traitant que des questions générales, gardons d'y mêler des noms et des personnes pour les retrécir et les envenimer sans profit. Jusqu'a présent beaucoup de choses se sont dites bonnes et mauvaises en laissant à peu près au même point la discussion qui ne s'en est guère avancée. Souffrez que je prenne la parole à mon tour et, si je n'ai pas résolu le problême, laissez-moi vous en faciliter la solution peut-être en le réduisant aux termes bien simples d'une proposition mathématique. Ne riez pas toutefois si, pour arriver à mon thème, je suis obligé de vous lire un conte ou la fin d'un conte inédit des *Mille et une Nuits*. Je ne doute pas que vous ne fassiez tout à l'heure de vous même l'application de cet apologue au sujet qui nous occupe. Tirant alors de ma poche un petit volume, précieux reste d'une édition tout entière perdue dans un naufrage, je récitai ce que j'extrais ici pour mes lecteurs.

« Commandeur des croyans, reprit Sherazade, nous quittâmes hier Sindbad au moment, où la vague furieuse, le jetant sur la grève, l'y avait laissé meurtri, sans connaissance, étendu près du mât qu'il tenait embrassé. Au bout d'un long temps, il revint à lui, ses yeux s'ouvrirent, et tout étourdi encore de sa chûte, mais ne se sentant pas blessé, notre voyageur se releva, cherchant du regard où porter ses pas. Une cabane de pêcheurs s'offrit à lui, debout encore et que ses habitants avaient désertée. Un bon feu y était allumé, près duquel se préparait le repas oublié de ces

braves gens. Sindbad fit d'abord sécher ses habits, prit quelques aliments dont il avait grand besoin et, de sa bourse qu'il retrouva attachée à sa ceinture, tirant une pièce d'or, il la déposa sur la table et sortit, se dirigeant vers la ville. Ce n'était partout que désolation et ruines, que larmes et gémissements. Sur la route les arbres étaient déracinés; plus de moissons aux champs, plus d'onde aux fontaines. Dans la ville, où les édifices élevés avaient le plus souffert, à peine se trouvait-il un palais, une mosquée, un arc de triomphe ou une colonne, qu'eût épargnés cette horrible catastrophe. Les tombes même s'étaient ouvertes et les vieilles générations, réveillées tout à coup de leur long sommeil, apparaissaient épouvantées au regard des vivants. Des femmes, des vieillards pleuraient assis au seuil de leurs habitations détruites, des mères redemandaient leurs enfans, de jeunes filles cherchaient leurs mères, et, parmi ces scènes de destruction et de deuil, au milieu de cette population éplorée, des bandes nombreuses de scélérats, de ces figures sinistres qui n'apparaissent qu'aux jours de calamités et de désastres, de ces hommes de rapines et de violences, toujours prêts à exploiter les malheurs publics, parcouraient, ivres et armés, les rues de la grande cité, dépouillant les cadavres, pillant les décombres et les maisons que la crainte avait fait abandonner. A leur joie féroce, à leurs affreux hurlements, on eût dit une nuée de vautours s'abattant sur un champ de bataille ou une troupe de chackals dévastant un cimetière.

» Sindbad n'avait échappé aux horreurs du naufrage que pour se retrouver au milieu d'un tremblement de terre. La secousse n'avait duré que quelques minutes, et en quelques minutes avait abîmé l'ouvrage de plusieurs siècles. Sindbad suivant machinalement le torrent qui s'écoulait devant lui, se vit porté plutôt qu'il ne parvint, jusques sur une place immense ornée de colonnades et de statues, et de deux côtés ouverte sur les jardins du sérail et sur ceux de la ville. On y arrivait encore à gauche par les quais et par un pont d'élégante structure jeté sur le fleuve, à droite, par une rue magnifique communiquant aux promenades. Au milieu de la place, sur un espace circulaire de quelques pas, le terrain se laissait apercevoir taché de sang, et tout à l'entour, gisaient épars les débris gigantesques et chargés d'inscriptions antiques d'une pyramide dont la construction avait dû coûter d'énormes travaux. Là, se pressait une foule agitée, tumultueuse comme les flots de la mer. Tous les rangs, tous les âges s'y trouvaient mêlés. Les uns portaient des pics, des pelles et des leviers, les autres traînaient des échelles, des poulies et des cordages. Notre aventurier crut d'abord qu'il s'agissait de relever la pyramide et, sans trop chercher à s'expliquer quel intérêt pouvait porter ces gens à s'occuper de cet édifice, avant même de songer à rebâtir leurs habitations et leurs mosquées, il ne put qu'augurer favorablement de la réunion de toutes ces forces, de toutes ces volontés vers un but commun et déter-

miné; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'y avait ni chefs, ni plan, ni ensemble. Tout le monde parlait et commandait à la fois; personne ne voulait écouter ou obéir. Des bandes d'ouvriers sans maîtres, que ne gouvernait aucune discipline, que semblait ne diriger d'autre impulsion que celle de leur caprice, allaient et venaient dans tous les sens, plaçant et déplaçant au hasard, puis replaçant pour les déplacer encore ces marbres taillés et ces dalles de granit. Dans leur ignorance empressée et maladroite, s'inquiétant peu que chaque pierre eût sa place assignée, comme sa forme particulière, ils les entassaient sans ordre et sans choix, le plus souvent même sans prendre la peine de les asseoir sur leur base et de les poser d'aplomb; c'était comme une seconde expérience de la tour des fils de Noach. Chacun, devenu architecte, semblait vouloir essayer pour son compte d'une combinaison nouvelle de ces matériaux dispersés, de ces élémens confondus. L'un les disposait en parallélogramme, en cercle ou en carré, l'autre les superposait en fût de colonne, les étendait en pan de mur ou les espaçait en escalier; un troisième les élevait en monceau ou les creusait en puits, les abaissait en plan incliné, ou les alignait à plat en terrasse sur une ligne droite. Il n'était enfin si petit compagnon, qui, sans souci du prochain, ne se donnât le plaisir de quelque arrangement bizarre, imprévu, à sa guise, au risque de se faire écraser ou de casser bras et jambes aux passans, et, quand son œuvre n'avait pu aboutir, il s'asseyait découragé, laissant à d'autres le soin de faire, si ce n'est mieux, autrement à leur tour. A les voir ainsi s'agiter impatiens, affairés, turbulens, sans rien produire, on eût dit que, saisis tous d'une même folie, s'amusant à remuer des pierres et jouant avec des ruines, comme les enfans avec des châteaux de cartes, ces hommes n'avaient qu'une fin, le mouvement, qu'une règle, le désordre; qu'oublieux du passé, contens d'user le présent sans se mettre en peine de l'avenir, ils ne voulaient que se fatiguer sur place, et que nul ne songeait sérieusement à ce qui semblait être la grande affaire de tous. Bien y-en avait-il quelques-uns cependant, qui, parmi tout ce bruit et ce tumulte s'occupaient à détourner des matériaux et de belles pierres qu'ils emportaient bravement, disant l'un : je veux de ceci me faire une belle meule à moulin; l'autre, de celle-là je veux agrandir mon toît, réparer mes bains ou ma maison des champs. Ceux-là paraissaient de beaucoup les plus sages.

« Sindbad, étonné de tout ce qu'il voyait, s'approcha d'un homme à la barbe blanche, dont le front sillonné de rides et les traits empreints d'une tristesse majestueuse annonçaient qu'il avait beaucoup souffert et beaucoup réfléchi L'âge n'avait pas courbé sa taille élevée, et dans sa physionomie comme dans toute l'habitude de sa personne, il y avait je ne sais quoi de bon, de calme et d'affable qui encourageait à lui parler. « Je suis étranger, lui dit le marin, et victime comme vous du désastre qui vient de

frapper votre cité. La terre ébranlée jusque dans les profondeurs de l'Océan a soulevé les flots irrités en même temps qu'un ouragan terrible se déchaînait à leur surface, et la mer, après avoir englouti avec son malheureux équipage le vaisseau qui portait toutes mes richesses, m'a jeté seul sur cette côte où j'espérais trouver les moyens de regagner ma patrie. J'ai traversé votre ville en ruines, et la foule m'a porté jusques sur cette place où j'ai peine à me rendre compte du spectacle étrange qui se passe sous mes yeux. Que fait ici tout ce peuple assemblé? A quoi bon ces cris et ce mouvement? Que veut-on de ces matériaux dont on pourrait reconstruire une autre Babylonne? Ces gens-là ne s'entendent pas, et, pour dire ce que je pense, ne leur vaudrait-il pas mieux s'occuper à relever leurs habitations et leurs mosquées avant de songer à orner d'un monument de luxe une cité qui n'existe plus? Ils courent risque de passer plus d'une nuit sous la tente, dormant à la belle étoile, et priant tout aussi commodément qu'au milieu du désert. Sont-ils bien raisonnables ou n'ont-ils parmi eux ni chefs ni sages qu'ils veuillent écouter et qui leur enseignent ce qu'il convient de faire? Seigneur, répondit le vieillard, votre étonnement n'a rien qui me surprenne. Je conviens avec vous que ces gens-là ne sont pas bien sensés; j'ajouterai même que leur folie n'est pas nouvelle, et je commence à désespérer que jamais elle guérisse. Tous les corps organisés, qu'ils s'appellent individu ou nation, ne subsistent qu'à la condition de se conformer aux lois constitutives de leur être. De l'harmonie plus ou moins parfaite entre ces lois et nos volontés publiques ou particulières, entre ces lois et nos actes, résulte un ordre plus ou moins parfait et le maintien de cet ordre, c'est la santé, c'est la vie pour les nations comme pour les individus. L'infraction c'est le désordre qui ne saurait être impuni, si ce monde n'est pas l'ouvrage du hasard. Dès qu'il y a désordre, il y a souffrance d'autant plus grave, que l'infraction est plus grave elle-même, et lorsque le désordre est arrivé à son comble, lorsque la Providence nous abandonne, individu ou nation, il faut périr et nous en sommes là. Je dois vous dire cependant que les débris au milieu desquels nous nous trouvons sont plus anciens que ceux que vous avez rencontrés en venant jusqu'ici, et si le désastre actuel se rattache à la ruine de l'édifice auquel appartenaient ces décombres, ce n'est pas comme la cause à l'effet, mais bien comme le châtiment à la faute. Nos mains coupables ont renversé la pyramide et Dieu pour nous punir a détruit la ville. Monument des vieux âges, cette pyramide, dont l'origine se perd avec l'origine de la cité dans la nuit des temps, fut pendant de longues années l'objet d'un culte et d'une vénération presque superstitieuse. C'était après Allah et son prophète ce que nos ancêtres respectaient le plus et ce qu'ils honoraient davantage. Une vieille prédiction et les sentences de nos sages rattachaient à la durée et à la splendeur de cet édifice, la

splendeur et la durée de notre empire. Son histoire est la nôtre. La pyramide et la ville ont eu les mêmes vicissitudes : son souvenir s'associe à toutes nos gloires et à toutes nos douleurs, et, de la nuit du passé, sa grande image s'élève pour se refléter encore sur le présent. Les premiers fondateurs de cet état en posèrent les fondemens. Chaque siècle, chaque jour y ajouta quelques pierres ; chaque génération y apporta son tribut, et bientôt les nations voisines purent contempler avec une jalousie mêlée de crainte ce merveilleux ouvrage qui surpassait en élévation, en solidité et en magnificence leurs plus fameux monumens ; tant on avait donné de soin au choix et à la disposition des matériaux ; tant riches et pauvres, grands et petits, avaient rivalisé de zèle en contribuant à l'embellissement et à la correction des détails, à l'éclat et à la majesté de l'ensemble. C'était là véritablement un monument national, un édifice public. Observatoire et forteresse tout-à-fois, il servait en même temps à l'étude des sciences et à la défense de nos remparts. Là, se trouvaient nos magasins d'armes, nos greniers d'abondance, le dépôt de nos annales et la cendre de nos grands hommes ; là, se trouvaient notre étendard sacré, nos trésors et le livre de notre loi. La masse inébranlable, en préservant nos murs de toute surprise, nous protégeait contre les ouragans de sable du désert, et contre les inondations de l'océan. La ville même pouvait être occupée, et nous, campés au pied de l'imprenable citadelle, gardés par elle et la gardant, confians dans ses destinées, nous pouvions braver encore un ennemi vainqueur, le poursuivre, le harceler sans cesse, et vaincus sans être soumis, attendre un meilleur avenir. Etranger ! nous fûmes ingrats. Des hommes à l'esprit faux, au cœur corrompu, se firent comme un jeu d'ébranler les vieilles croyances du peuple, et de tourner en dérision les objets sacrés de son culte et de sa vénération. Ils traitèrent le respect de faiblesse, la mémoire de préjugé, la conscience de folie, et, démentant hardiment nos traditions et nos souvenirs, ils nièrent le bienfait pour se dispenser de la reconnaissance. La pyramide les importunait, et, soit haine aveugle ou présomption plus aveugle encore, alléguant que la construction était vicieuse et de mauvais goût, sous prétexte d'y faire quelques changemens ou réparations dont elle avait besoin, car ils n'osaient encore parler de la détruire, ils se mirent à l'œuvre. Chaque jour ils détachaient quelques pierres ; le couronnement, les sommités, les angles, les parties moyennes, les étages inférieurs, les assises, enfin tout ; puis, se hâtant de refaire à leur guise, ils imaginèrent de replacer le monument en sens inverse, le sommet en bas et la base en l'air tournée vers le ciel. Ce qui devait arriver arriva ; la masse énorme, que ne pouvait soutenir la base trop faible que ces ignorans lui avaient donnée, s'abîma tout à coup, ensevelissant sous ses ruines avec le grand prêtre, gardien du vieux monument, les imprudens et criminels auteurs du sacrilége, et ce qui

avait été autrefois un noble édifice ne devint bientôt qu'un monceau de décombres. Ainsi tomba cette pyramide à laquelle se rattachaient tant de souvenirs de bonheur et de gloire. Cette pyramide, ouvrage des siècles, dont le front sublime avait résisté à tant d'orages, au pied de laquelle tant de fois les flots irrités étaient venus briser leur fureur impuissante et leur impuissant murmure. Depuis ce temps, nous avons payé des plus affreux désastres, notre lâche complaisance à souffrir un attentat que nous pouvions empêcher : ces pierres se sont élevées contre nous; le sang du pontife est sur nos têtes. La guerre civile et la guerre étrangère ont ravagé nos champs et mis le deuil dans nos murailles. Les têtes des meilleurs citoyens, sont tombées sous le glaive des assassins ou sous la hache des bourreaux; tous les liens de la famille ont été rompus. D'ignobles tyrans ont rempli les prisons de victimes et décimé nos populations. La misère, la peste et la famine ont tour à tour désolé notre triste patrie; le sol vierge de nos cités, trois fois s'est vu fouler par le pied insolent d'un ennemi, et nous ne nous sommes réveillés de ce long rêve de sang d'opprobre et de larmes que pour nous humilier sous le sabre tranchant d'un despote. Ce peuple cependant ne s'est pas repenti, et Dieu qui lui gardait un dernier châtiment, a voulu sans doute que cette ville impie disparût comme autrefois Sodom et Gomorrha, consumées par le feu du ciel. Frappés cette fois dans leurs plus chers intérêts, voyant s'abimer leurs palais de marbre et leurs belles maisons, leurs bazars et leurs richesses, tremblant que la terre ne les engloutît eux-mêmes, ils ont levé vers l'éternel des mains et des voix suppliantes. Quelques-uns d'entre eux ont donné le conseil de relever la pyramide, et, comme il arrive dans toutes les occasions où la multitude irrésolue, indécise, incapable de prendre par elle-même un parti, n'attend qu'un mot pour se déterminer et se jeter du côté où on la pousse, ceux-là ont entraîné les autres; c'est pour ce travail que vous les voyez réunis.

Mais, dit Sindbad, n'ont-ils parmi eux aucun architecte pour les diriger. « Patience, reprit le vieillard, il n'en trouveront que trop pour leur malheur, d'architectes ou de manœuvres se disant tels, et j'ai grand peur que, malgré les souvenirs récens de la dernière expérience et les leçons du passé, ces gens-là ne recommencent les mêmes fautes; qu'au lieu de s'en tenir à l'ancien plan, approprié seulement aux besoins et aux exigences nouvelles, en corrigeant ce que le temps y avait amené d'irrégulier et de défectueux, ils ne s'obstinent à vouloir nous donner du neuf, et à nous faire continuer à notre grand dommage, l'essai de leurs pitoyables rêveries.

(*La suite au numéro prochain.*)

Le héros de Juillet, nouvelle contemporaine, par M. le vicomte d'Arlincourt. (Les exigences de l'administration du timbre nous empêchent de donner cette nouvelle.)

CHARLES-ÉDOUARD EN ÉCOSSE.

Ce fut une noble et généreuse pensée que celle de ce jeune prince qui, rêvant dans l'exil du trône et de la patrie perdus, s'en vint un jour, tout seul, poser le pied sur la rive d'Écosse, en criant : A moi, jacobites ! c'est moi Charles Stuart, fils de Jacques l'exilé, qui viens réclamer des fils la foi jurée par vos pères aux miens.

A cette voix, de roi en détresse, il se fit un grand tumulte dans la montagne. Chaque chef accourait, à la tête de son clan, porter au fils d'Ecosse vœu d'obéissance et de fidélité; mais quand ils le virent seul, tout seul; car il avait refusé, pour ne point mêler l'étranger à sa cause, jusqu'aux faibles secours que la France lui offrait, ils baissèrent la tête, découragés.

Dieu et mon droit! dit le jeune homme.

Mais nul n'a répété son cri de guerre. Ils se taisent. Oh ! fuis, pauvre prince ! c'est ta présence qui leur fait peur. Fuis, te dis-je; l'Écosse n'a pas d'asile pour le fils de ses rois !

Édouard aussi baisse la tête, son cœur se serre en pensant à l'exil. Ainsi toutes ses chimères se sont évanouies comme la vapeur que dissipe le vent; à peine, la mort dans l'ame, jette-t-il un dernier regard sur les chefs qui l'entourent, mornes et silencieux. Mais parmi ces durs et généreux montagnards qui les suivent, un homme aux dents serrées, à l'œil étincelant, porte convulsivement la main à sa claymore : Édouard le voit, s'avance, et pressant cette main qui tremble dans la sienne, et vous, m'abandonnerez-vous aussi?

— Quand je serais le seul en Écosse qui tirerait l'épée, je suis prêt à mourir pour vous.

— J'ai donc trouvé un défenseur ! s'écria Stuart. Mille hommes comme lui, et le trône de mes pères est à moi !

—Vive le roi ! crièrent tous les clans entraînés par l'exemple. Charles-Édouard avait une armée !

Chaque jour lui amenait de nouveaux renforts; c'étaient de braves et fidèles Écossais qui, pareils aux ruisseaux qui tombent de leurs montagnes, accouraient en hâte grossir les rangs de ses soldats.

Dès qu'il se vit à la tête de quelques milliers d'hommes, le *prétendant* marcha sur Édimbourg. En vain le général Cope, qui commandait des forces bien supérieures, essaya-t-il de lui disputer le passage; tout pliait devant la bravoure et l'enthousiasme des montagnards.

Le cœur battit à Édouard quand au loin il vit croître, à travers le brouillard, la cité d'Édimbourg et les hautes tourelles du château d'Holy-

Rood, où mouraient ses ancêtres. Ces larges cours, ces longues galeries, cette demeure royale, et ces bois qui l'entourent, il ne les avait jamais vus, lui, pauvre enfant d'Écosse, né dans l'exil; et pourtant il lui sembla que tout cela éveillait en son ame comme un vague et inexplicable souvenir. Oh! c'est que bien souvent en rêve il s'était égaré sous ces voûtes, endormi à l'ombre de ces grands arbres, agenouillé sur le marbre de cette vieille chapelle, douces choses qu'un ange révélait au proscrit, comme jadis à Moïse cette terre sacrée qu'il ne dut point toucher.

Près d'Édimbourg, il descendit de cheval. Déjà une foule immense de tout rang, de tout âge et de toutes les opinions, était rassemblée sur son passage; parmi elle bien de vieux jacobites qui venaient offrir au jeune prince leurs vœux et leurs félicitations. Édouard les accueillait avec aisance, souriant à chacun de ce sourire de roi qui trouve si peu de cœurs fermés. Plus d'un whig même se sentit ému; car sa jeunesse, sa taille élégante, ses yeux bleus, si doux et si fins, son noble et gracieux visage qu'encadraient de blonds cheveux bouclés, tout cet ensemble donnait à sa personne un tel charme de séduction qu'il était bien difficile de lui résister.

Et cependant, parfois errait sur son front pâle je ne sais quelle triste et mélancolique expression, semblable à ces astres funestes qui présagent un sombre avenir. Était-ce chez lui pressentiment? Qui sait? Il est en notre ame de ces pensées confuses qui restent à jamais un mystère entre le ciel et nous.

Quoi qu'il en soit, plus il s'éloignait de l'Écosse, terre sainte des vieilles croyances et des vieux souvenirs, plus il voyait se restreindre le nombre de ses partisans.

Quant aux Anglais, moins attachés encore au gouvernement qu'à la paix, il les trouva sourds à toutes ses proclamations. En vain promettait-il la répression des abus, la diminution des impôts, la liberté des cultes et de la presse, la garantie de la dette publique et la vente des biens de la couronne, rien n'avait d'effet sur des hommes qu'effrayait le seul mot de guerre.

Cependant le gouvernement, vivement inquiet de ce qui se passait, cherchait le moyen d'y remédier. Le moyen fut digne de lui : on promit trente mille livres sterling à qui rapporterait la tête de Charles-Édouard. Mais Charles-Édouard ne démentit point son loyal caractère. Pour toute réponse à cet infâme cartel, il enjoignit à ses soldats de respecter en toute occasion les jours de son rival; et pourtant ce rival ne rougissait pas d'appeler à son aide la Hollande, le Hanovre, la Hesse et le Danemarck, quand lui, Charles Stuart, presque Français de fait, n'acceptait qu'à regret les promesses, hélas! stériles de la France.

En attendant, la guerre continuait. Aussi actif que courageux, le

Prétendant, toujours à la tête des siens, avait repoussé toutes les attaques tentées contre lui. Mais à quoi servaient ces triomphes? Chaque victoire lui coûtait plus cher qu'une défaite à ses ennemis. Hors d'état de se recruter dans un pays qui lui était contraire, il voyait son armée s'affaiblir par ses propres succès. La fatale bataille de Culloden vint terminer cette lutte inégale. Charles Stuart battu, poursuivi, forcé de regagner sur une frêle barque le rivage de France, eut encore la douleur de voir, en s'éloignant, expirer dans les flammes plusieurs centaines de ses braves et malheureux compagnons. Cette atroce vengeance, ordonnée par l'héritier de la couronne, le duc de Cumberland, ne fut que le prélude de massacres plus exécrables encore. En vain les jacobites essayaient-ils de fuir dans leurs montagnes; en vain mettaient-ils en œuvre tout ce que le désespoir inspire de resolution, ceux que la force ne pouvait réduire venaient succomber devant la trahison. Les places publiques, inondées de sang, retentissaient des cris que les supplices arrachaient aux victimes; car pour un jacobite, c'eût été une mort trop douce que la mort réservée au sacrilége ou à l'assassinat. Pour eux on inventait des tortures. Écoutez le lord grand sénéchal lire aux condamnés leur sentence, sentence, songez-y bien, prononcée par un jury anglais : « *Le jugement de la loi est que vous soyez conduits à la place d'exécution, où vous serez pendus par le col, mais non jusqu'à ce que mort s'en suive, car vous devez être ouverts vivans*; VOS ENTRAILLES SERONT ARRACHÉES ET BRULÉES A VOS YEUX; *vos têtes seront ensuite séparées du tronc, vos corps coupés en quatre parties et mis à la disposition du roi.* »

Et c'était à Londres, en Angleterre, chez une nation *civilisée*, que de pareilles atrocités pouvaient se lire et s'exécuter! Et voilà le peuple dont on nous vante les mœurs et les institutions, le peuple qu'on nous propose pour modèle! Arrière! Il est de ces traces sanglantes que le temps même ne saurait effacer.

Les officiers de la garnison de Carlisle, qui avaient eu la *bonne foi* de croire à la parole du duc de Cumberland, furent tous condamnés à mort; seulement on eut la précaution de les juger par séries successives, de peur qu'une condamnation en masse ne fît paraître trop d'animosité. Dans la première série qui subit son supplice à Kennington (ils étaient dix-huit), il n'y en eut qu'un seul, Sydal, qui laissât échapper un léger signe d'émotion. On les avait transportés de la prison sur trois tombereaux, précédés du bourreau qui tenait son sabre nu à la main. Mais quoique presque tous catholiques ou épiscopaux, ils n'avaient ni prêtres, ni crucifix, ni aucun des secours ordinaires de la religion; tout ce qui eût pu adoucir pour eux le passage si effrayant de ce monde à l'éternité, avait été soigneusement écarté. Heureusement l'un d'eux, M. Mor-

gan, avait gardé un livre de piété; il lisait tout haut, en marchant à la mort, des prières auxquelles les autres accusés répondaient.

James Dawson fut le dernier qui subit sa sentence. A l'instant ou son cœur arraché fut jeté dans les flammes, un cri affreux partit du milieu de la foule. C'était le cri d'une jeune fille, la fiancée de James, qui tombait morte de douleur, comme si Dieu, qui avait béni leur amour, eût permis que leurs ames ne fussent pas séparées en ce dernier moment.

La bataille de Culloden, et surtout les horribles massacres qui en furent la suite, mirent un terme à la lutte si long-temps prolongée de l'Écosse et de l'Angleterre, ou, pour mieux dire, de la vieille fidélité contre l'esprit de révolution et de réforme; lutte terrible que cimenta le plus pur du sang écossais.

Tel est le drame, tout palpitant de poésie et de passion, que M. Pichot a exploité. Que l'écrivain se soit trouvé à la hauteur d'un pareil sujet, c'est ce que nous n'oserions affirmer. Il est dans la religion et dans l'histoire de ces choses si élevées que nulle main humaine n'y saurait atteindre

REVUE LITTÉRAIRE.

Au moment de terminer notre premier volume, que va compléter la livraison prochaine, nous éprouvons le besoin d'adresser à nos associés, avec nos remercîmens, de rassurantes paroles. Nous aussi, nous voulons présenter à nos commettans notre compte rendu.

Il y a moins d'un an, la Jeune France, au milieu de notre désorganisation sociale, séduite ou méconnue, livrée aveuglément aux hommes de parti ou plus aveuglément livrée à elle-même, entourée d'erreurs et à chacun de ses rêves demandant la vérité, pleine de l'instinct du bien et cédant presque à la contagion du mal, sentant en elle de quoi vivre et menacée de mourir, flottait incertaine et découragée partout cherchant un centre et un drapeau. Nous les lui avons donnés. Il y avait dans le présent des choses tristes et honteuses; nous les avons rejetées; il y avait dans le passé, surtout dans le passé qui nous avoisine de plus près, de déplorables traditions, de sanglans souvenirs; notre voix s'est élevée pour les flétrir. Mais tout n'était pas à répudier dans ce double héritage; il fallait choisir. Derrière nous, à côté de nous, même, il y avait plus d'un utile exemple, plus d'un enseignement utile à recueillir. Nous avons demandé conseil au temps à l'expérience, et nous avons accepté la succession sous bénéfice d'inventaire. Nous avons rompu sans retour avec la France d'hier, caduque, impie et révolutionnaire; avec cette génération vieille avant le temps de ses excès et de ses débauches. Celle-là, méchante ou folle, ne

pouvait prétendre à l'honneur de nous conduire. Il nous fallait d'autres chefs; nous les avons élus. Entre les siècles écoulés et le siècle qui nous attend, il y avait un abîme à combler ou à franchir; nous avons comblé l'abîme de tous les décombres que nous avaient légués tour à tour et la réforme et la philosophie et le romantisme politique et littéraire, et nous l'avons franchi. La chaîne des âges était brisée; nous en avons rattaché les anneaux, et les âges se sont donné la main. Nous avons alors rassemblé dans un seul faisceau toutes les saines doctrines, ces doctrines éminemment protectrices de la société. Les sciences, les lettres et les arts s'y sont rattachés, et, rallumant à l'autel du vrai Dieu le flambeau de la foi, purent y puiser encore cette chaleur qui les anime, ce parfum qui les vivifie. Sur notre édifice, que protégaient comme d'un double rempart toutes les illustrations de la France ancienne et de la jeune France, nous avons arboré la croix sainte, et, d'une main leur présentant l'Évangile, cette charte immortelle du chrétien, cette loi d'ordre, de progrès et d'amour, ce code impérissable de toutes les vertus et de toutes les libertés; de l'autre leur montrant l'avenir que nous allions préparer pour eux, nous avons appelé nos amis, et nous leur avons dit : levez-vous et marchons!

Ils sont venus. L'événement n'a pas trompé notre attente. Nous avions bien jugé de la jeunesse française; elle et nous, certes, nous nous sommes compris. Nous comptons onze mois d'existence à peine, et déjà le nombre de nos souscripteurs, dont la liste se grossit chaque jour, surpasse celui des abonnés de cinq ou six journaux réunis, et ceux-là datent d'une origine plus ancienne. Soixante comités littéraires provinciaux se sont organisés sous la direction du comité de Paris. En France et à l'étranger, trois cents-vingt correspondans assurent nos communications, facilitent l'échange de nos idées, et s'apprêtent à surveiller la distribution de nos brochures. Nos progrès ne s'arrêteront pas là, et, quoi qu'on fasse, la question est jugée. Nos adversaires le sentent bien, et comment en serait-il autrement? Dieu, le temps et les faits sont pour nous. Nous grandissons quand ils déclinent. Il n'ont pour eux que les souvenirs qui ne nous manquent pas; nous sommes plus riches qu'eux de l'espérance. Si, chez nous, les chefs sont hommes faits, l'armée est jeune, pleine de vie et de force; chez eux, les généraux sont morts et les soldats sont invalides ou hors d'âge. C'est une légion de vétérans, l'arrière-ban de nos milices. Ils s'usent à nous retarder; il ne nous faut qu'attendre. Une faux plus sûre que nos armes les décime, et chaque jour éclaircit leurs rangs; les nôtres se doublent au contraire. De quoi leur sert de se débattre? Ils tomberont l'arme au bras, sans que nous prenions la peine de les frapper. Les reproches que nous serions fondés à leur adresser, nous les leur épargnerons : il serait peu généreux de les accabler lorsqu'ils chancellent. L'histoire dira la vérité sur leur tombe; n'en-

tiepons pas de quelques jours sur son jugement, et ne leur faisons pas, tandis qu'ils sont encore debout, ce procès qu'on ne fait qu'aux morts. Mais aux hommes seuls nous faisons grâce, aux principes jamais. Nous pouvons bien renoncer à un droit; nous ne trahirons pas un devoir.

Nous continuerons à faire entendre haut et ferme le langage de la raison, de la justice et de la vérité; tout ce qui s'agite de passions ignobles, d'ignobles intérêts au milieu de cette décadence qui nous environne; tout ce qu'il y a de faux et de dangereux dans les théories, de honteux et de mauvais dans les actes, dans les écrits et dans les discours, nous continuerons à le signaler, à le combattre, à le flétrir, et l'on ne nous fera pas taire facilement. Nous sommes dix mille... Quelques mois encore, nous serons cent mille peut-être. Et nous, c'est la France, la France forte qui croît et s'élève pour vi e; eux, c'est la France cacochyme qui décroît et faiblit pour mourir.

Toutefois, parmi les sujets qui s'offraient le plus naturellement à nos méditations et à notre plume, il en est un que nous n'avons pas touché jusqu'ici. Nous voulons parler des sources de cette anarchie intellectuelle, de ce désordre moral dont s'affligent avec nous tous les hommes d'esprit et de cœur. Le fait, nous l'avons signalé; mais, en déplorant les effets, nous nous sommes abstenus de remonter aux causes. Ce ne fut impuissance ni oubli de notre part; l'omission fut volontaire. Il nous eût été facile, certes, en lui arrachant son masque hypocrite et ses haillons dorés, de mettre à nu cette société qui meurt et qui croit vivre, parce qu'elle s'agite, inquiète et brûlante, sous un embonpoint factice et sous un éclat d'emprunt; qui prend pour de la santé cette ardeur impatiente de la fièvre ou cette morbide intumescence d'un corps dont la pourriture a gonflé les chairs; qui nous veut donner pour de la vie je ne sais quoi de rouge enluminure et de mouvement désordonné, comme si c'était la vie que ces couleurs plaquées dont un charlatan barbouille ses figures de cire, comme si c'était la vie que ces contractions convulsives d'un cadavre qu'on galvanise. Cette société moqueuse et frivole, sans mœurs et sans croyances, cette société qui veut qu'on la remue, parce qu'elle ne peut plus rien sentir, nous vous l'aurions fait voir dans son effrayante nudité, et, du doigt sondant chacune des plaies qui la dévorent, nous vous aurions montré sur chaque blessure, acharné comme un vampire sur sa proie, le démon qui l'avait faite. Là, le philosophisme avec sa gangrène sèche et sa carie honteuse; là, le journalisme avec son fiel impur et ses poisons enivrans; là l'indifférentisme avec sa hideuse paralysie; là, l'égoïsme et l'avarice avec leur soif insatiable, leur dure insensibilité et leur lèpre dégoûtante. Ailleurs, cette critique éhontée aux censures complaisantes, aux louanges mercenaires de la camaraderie, et cette assurance mutuelle contre la médiocrité; ces succès de feuilleton; ces immortalités d'une semaine; ce

charlatanisme d'annonces, de pages blanches et de couvertures; ces roueries de libraire et toutes les misères de la littérature marchande. Ici, l'enseignement avec ses entraves, sa liberté dérisoire et son irréligion patentée; la centralisation, avec son lourd et imbécile niveau, sa corruption officielle et son écrasant patronage; et, triste et dernier fléau, huitième et cruelle plaie que Dieu dans sa justice épargnait à l'Égypte, pour la réserver au siècle qui s'osa dire le siècle des lumières, la peste imprimée, cette littérature nauséabonde, sanglante et folle, à la poésie rocailleuse et larmoyante, à la prose plus dure encore que ses vers, à l'ignorance prétentieuse, aux pensées creuses et vides, au cynique langage, sans titre comme sans but qu'elle ose avouer, sans dignité comme sans caractère, à la muse obscène, se chaussant sur la borne, se broyant du fard dans le ruisseau, salissant jusqu'à l'opprobre, calomniant jusqu'à l'infamie; cette littérature, la honte du dictionnaire et l'effroi des familles, immorale, impie et séditieuse, des livres et des théâtres, habile seulement à fausser le goût, à corrompre le cœur, à mettre la rougeur au front de nos matrones, et à faire rentrer dans les ténèbres de la barbarie notre langue polie par tant d'écrivains illustres, honorée de tant de chefs-d'œuvre.

Sans doute, il y avait là pour nous d'éloquentes inspirations; plus d'une page brûlante d'indignation et de colère. Nous pouvions, dans le double intérêt de l'art et de la vertu, nous armant d'un fouet sanglant, flageller sans pitié toute cette tourbe d'écrivassiers et de rimailleurs, d'effrontés charlatans, d'empoisonneurs publics, et chasser les marchands hors du temple. Nous pouvions de toute la hauteur des considérations morales les plus élevées dominant notre sujet, planer sur ce déplorable spectacle, et, s'il ne nous était permis d'assigner au mal un terme ou des remèdes, du moins rallentir ses progrès et, stygmatisant les coupables, les signaler au mépris et à l'animadversion des honnêtes gens. Nous ne l'avons pas fait encore, ou du moins nous ne l'avons fait que d'une manière incomplète, et nos amis en devineront aisément les motifs. Ces motifs se trouvent dans les difficultés inséparables d'un début, lorsque, sans mission que notre zèle, sans appui que notre courage, nous ne parlions pas encore au nom d'une association imposante; lorsque tant de petites causes pouvaient paralyser nos efforts et nous faisaient comme un devoir de la circonspection; lorsqu'enfin nous n'avions pas devant nous un auditoire qui nous fût acquis, et que nos paroles couraient le risque de se perdre dans le vide. D'un autre côté, le défaut de timbre, en nous interdisant la plupart des questions qui se rattachent à cet important sujet, nous soumettait à toutes les tracasseries d'une autorité jalouse que tourmentent à la fois et la certitude de nos succès et l'instinct de sa prochaine impuissance. Nous sentions le papier brûler sous notre plume,

exhalant une odeur de réquisitoire, et nous écrivions avec un poids de cent livres à chaque main. Ce n'est pas de quoi discourir à l'aise et garder ses allures franches.

Grâce à Dieu, tous ces obstacles vont disparaître ou ont disparu. Nous avons mission aujourd'hui, et nous n'y faudrons pas. Nous avons la conscience de nos obligations et de nos forces. Ce sujet que nous avons laissé vierge, parce qu'il ne pouvait être qu'imparfaitement traité, nous allons le reprendre, et nous ne craignons pas de contracter à l'avance un engagement que nous sommes sûrs de remplir, sinon avec talent, du moins avec zèle et de bonne foi. Déjà nous avons quelques gages à donner : nos anciennes promesses religieusement tenues. Vienne avril maintenant, et que nos amis se retrouvent, fidèles, au rendez-vous que nous leur donnons, au milieu de toutes les questions que soulève cette thèse, sur le nouveau terrain que nous avons choisi ; on verra si le courage nous manque pour accomplir nos promesses nouvelles. Notre première discussion sera précédée d'une exposition du plan que nous voulons suivre ; malheur à nous, si nous nous en écartions jamais.

Nous ne terminerons pas cet article sans jeter un coup d'œil sur le petit nombre de nouveautés que le mois de janvier vit éclore.

Le Brasseur-Roi de M. le vicomte d'Arlincourt, d'abord, roman allégorique, dans lequel l'auteur a poussé jusqu'à la témérité le courage des allusions. Dans son livre, tout plein d'ailleurs d'un intérêt de circonstance, M. d'Arlincourt n'a pas toujours été juste. Nous nous proposions de lui adresser à ce sujet quelques reproches. Mais la lettre si noble et si belle qu'il a publiée depuis l'apparition du roman désarme notre critique, et la force à se taire. On ne peut gronder quand on applaudit. Il y a pour le Brasseur-Roi un succès de vogue.

La porte Saint-Martin a donné, sous le nom d'*Angèle*, un drame ou mélodrame nouveau de M. A. Dumas. Tous les journaux, en blâmant cet incroyable abus de talent, s'accordent sur le prodigieux succès de l'ouvrage à la représentation. Nous ne savons alors qu'admirer le plus, ou la hardiesse de l'auteur ou l'impudeur du parterre. Nous avons lu la pièce ; c'est assez pour nous ôter toute envie de la voir, et nous n'oserions conseiller à aucune femme de s'y risquer, même à celles qui ne rougissent plus : il y a tel spectacle où leur présence même est un scandale, et où ce n'est pas assez de protester du voile et de l'éventail. Pour notre compte, nous aurions fort mauvaise opinion d'un homme qui conduirait là sa femme ou sa sœur, et nous doutons même que M. A. Dumas, s'il avait à faire choix d'une fiancée, pût avoir foi bien grande à l'innocence d'une jeune fille, six mois après qu'elle eût vu son mélodrame. Nos lecteurs comprendront sans peine que nous ne leur donnions pas une analyse de cet ouvrage, aussi bien écrit que déplorablement conçu. Nous serions embarrassés à la faire

honnête, et nous voudrions plutôt effacer jusqu'au titre. Il y a pour M. A. Dumas d'autres triomphes que ne désavoueront du moins ni la morale ni le bon goût.

M. le Marquis de Fondragon a publié sur ses *voyages en Italie et en Sicile*, cinq gros volumes dans lesquels se trouve plus d'un chapitre recommandable. Notre voyageur promène avec lui son lecteur de Naples, à Rome, à Venise, à Milan, à Florence. Nous ne doutons pas qu'il y ait beaucoup à profiter en si bonne compagnie; mais tout cela est bien loin; M. de Fondragon a vu tant de choses, il nous faudrait courir si vite pour le suivre, que nous aimons mieux renvoyer les amateurs à son livre.

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons, faute d'espace, de parler en détail de tout ce que nous avons reçu, nous nous bornerons à mentionner honorablement jusqu'à meilleure occasion : l'*Histoire de l'ancien Bourbonnais* que MM. Achille Allier et Desrosiers ont publiée avec un luxe typographique et une perfection de lithographie qu'on aurait peine à trouver, même dans la capitale; La *Deuxième année des étrennes coutançaises*, plus intéressantes et plus remarquables peut-être encore que l'année dernière; l'*Almanach du jeune Henri*, que tout le monde voudra se procurer, et les *Conseils à ma fille sur la religion*, ouvrage écrit et pensé avec le cœur d'une mère, puis enfin les *Études sur Ducis*, de M. O. Leroy. Il y a dans ce livre d'utiles enseignemens pour la jeunesse. Mais nous croyons devoir dire à l'auteur que son ouvrage, un peu profond pour des écoliers, se trouve trop grave encore pour les gens du monde, qui ne veulent s'instruire qu'à condition qu'on les amuse.

Nous n'avons pas cru devoir, dans ce court exposé, parler d'un ouvrage où le vice et l'immoralité du fonds ne sont pas même rachetés par la forme; plan lourd et mal conçu, mauvais style, donnée ridicule et détails repoussans, somme toute, œuvre pitoyable. Ce n'est pas la première fois que M. Touchard-Lafosse écrit un mauvais livre. Qu'il en fasse un bon, nous l'annoncerons avec plaisir. Aujourd'hui nous ne donnerons pas même le titre de son ouvrage, de peur que, mettant à part notre censure, il en vît dans cette publicité presque un service rendu.

M. l'abbé A. de Menerbes publie en ce moment *ses Souvenirs d'une année* ou *Promenades dans Rome chrétienne*. Nous n'avons sous les yeux que l'introduction de l'ouvrage, nous ne pouvons parler de l'ensemble. Toutefois, dans ce que nous avons vu, nous avons rencontré d'excellentes intentions et une modestie bien rare aujourd'hui, même chez des gens qui écrivent beaucoup moins bien que M. l'abbé de Menerbes.

Voila, Dieu merci, nos comptes réglés avec le mois, et bientôt avec l'année. Vienne donc avril, pour nous y retrouver plus nombreux encore, toujours fermes, toujours unis; que nos maîtres, que nos jeunes amis continuent à nous aider comme par le passé de leur coopération et de leurs

conseils, qu'ils ne manquent pas à l'œuvre, et l'œuvre ne leur manquera pas.

F. C. de DAMERY.

CONTES AUX ENFANS DU PEUPLE,

Par les rédacteurs et associés de la JEUNE FRANCE, sous la direction de son Comité général. Deux sous la livraison. (*Voir aux annonces.*)

La *Jeune France*, sous les auspices de son Comité suprême, sous la garantie du Journal où sont déposées ses doctrines, va publier des Contes et des Contes aux enfans du peuple.

La *Jeune France*, au début de sa carrière, a dû chercher d'abord d'où lui viendrait la lumière, et, tout naturellement, porter ses regards vers les hommes qu'un honorable passé recommandait à l'avenir. D'autres devoirs lui restent maintenant à remplir; et, parmi ceux qu'elle s'est imposés, il en est un qui viendra répandre du charme sur ses travaux les plus sérieux. Elle a voulu des conseils et des exemples, elle a voulu des guides habiles et sûrs pour ne se point égarer; elle les voulut encore afin que de ses exemples et de ses conseils elle pût guider sûrement à son tour ceux qui la suivent. Les inspirations qu'elle recevra de cette haute région vers laquelle ses yeux sont constamment fixés, les inspirations qu'elle puisera dans son âme, il faut qu'elle les fasse descendre sur les générations qui se pressent derrière elle. Enfans et successeurs de nos devanciers, ne sommes-nous pas les aînés et comme les pères de ceux qui viennent après nous? N'avons-nous pas aussi comme une autorité d'expérience et de patronage sur cet âge qui, lorsque acteurs émérites nous quitterons la scène du monde, doit y paraître à son tour; sur cet âge auquel appartiendra la France qui va bientôt nous appartenir? Avec l'enfance, nous voulons causer de l'histoire, cette grande école des peuples et des princes, cette puissante éducation du présent et de l'avenir par le passé. Nous voulons, sur les faits dont le souvenir est encore vivant parmi nous et sur les époques plus reculées de nos annales, répandre quelques lumières qui puissent arriver aux intelligences naïves de nos jeunes amis. Nous voulons surtout, et qu'on ne s'abuse pas à plaisir sur le sens de notre titre, car raconter n'est pas mentir; nous voulons, en ne leur donnant que des notions sages, utiles et vraies, les préserver des erreurs intéressées, des doctrines funestes dont cherche à les égarer l'esprit irréligieux et révolutionnaire. Nous ne désirons pas tant charger leur mémoire de dates et de noms, que faire aprécier à leur cœur la morale des faits. Nous les instruirons pour les rendre meilleurs, et nous tenons à en faire des érudits bien moins qu'à en faire d'honnêtes gens.

Telles sont les pensées qui nous dicteront LES CONTES AUX ENFANS DU PEUPLE. Chaque volume contiendra plusieurs récits empruntés à l'histoire de France; les contes seront accompagnés de vignettes gravées par Lacoste,

Thompson et Chérié, d'après les dessins de Tony Johannot, Jules David, Tellier, Charlet, etc.

EXTENSION DE NOTRE SOCIÉTÉ.

Nous comptons aujourd'hui en France soixante Comités littéraires composés de jeunes gens animés du plus grand zèle et du patriotisme le plus pur, et trois cent vingt correspondans qui sont à même de placer avantageusement en un seul jour, plus de quarante mille écrits destinés à l'instruction du peuple. Nous serons en mesure d'ici à peu de temps de remplir le vœu éminemment national de la jeunesse, et nous ne croyons pas nous tromper en annonçant que le tirage des *Contes aux enfans du peuple* pourrait bien dépasser celui du journal des Connaissances utiles, quoique ce journal soit fait avec la protection du gouvernement.

Nous avons des Comités littéraires de jeunes gens, en Belgique, en Prusse, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Italie.

Ceux de Messieurs les membres correspondans qui ont droit à la médaille, sont priés de la réclamer en donnant la liste des dix souscripteurs qu'ils ont dû réunir (la médaille est à leur disposition), leurs noms seront publiés dans l'*Écho de la Jeune France*. Ceux que des raisons particulières peuvent engager à garder l'anonyme, ne seront désignés que par des initiales, ils sont priés d'en avertir le Comité de Paris.

Pour paraître le 15 mars,

UN BEAU PORTRAIT DE S. A. R. MADEMOISELLE,

LITHOGRAPHIÉ PAR GRÉVEDON.

Prix pour les souscripteurs.		(*Après le 15 mars.*)
Sur papier blanc	4 fr.	5 fr.
Sur papier de chine.	5	6
Avant la lettre	8	10
Coloriés à l'aquarelle, par Melliac.	8	10

— Les Deux années, de M. H. de Jailly, annoncées dans la dixième livraison, sont attendues avec une impatience qui atteste l'intérêt quelles promettent.

— Un dernier tirage du beau portrait (Henri), lithographié à Prague par Grévedon, vient d'avoir lieu au nombre de six cents exemplaires (La pierre a eu conséquence été brisée.). Prix : 5 fr.; — sur papier de chine, 6 fr.; — colorié à l'aquarelle, par Melliac, 10 fr. S'adresser dans nos bureaux.

Ce portrait à 20 pouces de hauteur.

Paris, le 1er février 1834. Jules FORFELIER, secr.

Deroy del. L. de Benard

Eglise de la Magdeleine à Paris

12e livraison. — Février 1834.

AUX 60,000 LECTEURS DE LA JEUNE FRANCE.

Pour le renouvellement de la seconde année, nous avons senti le besoin d'établir l'administration intérieure du comité central, de manière à donner aux associés des provinces toutes les garanties possibles, sous le rapport de l'exactitude et de la régularité dans le service. — Un registre spécial est ouvert pour chacune des malles-postes qui parcourent la France. Ces registres sont sous l'inspection de M. Edmond de Villiers, chargé de surveiller jour par jour l'enregistrement des souscriptions et des dépêches, et l'envoi de toutes nos publications.

L'Echo de la jeune France sera divisé en quatre parties.

La 1re sera consacrée à l'analyse et à la critique des conférences religieuses, des cours de philosophie, d'histoire, des belles-lettres, des sciences morales et politiques, etc. Les auteurs s'attacheront à faire ressortir toutes les vérités proclamées dans les unes, en même temps qu'ils signaleront les erreurs dans lesquelles tombent chaque jour les professeurs de l'université.

La 2e partie sera consacrée à l'analyse et à la critique de tous les livres, brochures et écrits qui auront paru dans le mois.

Les auteurs traiteront toutes les questions d'autorité, de liberté, de conquête, de colonisation, d'enseignement, d'histoire, de réforme, de civilisation progressive, etc., qui pourront être soulevées, soit dans les différens cours de la capitale, soit dans les ouvrages nouveaux.

La 3e partie sera consacrée à l'analyse et à la critique de toutes les pièces de théâtre qui paraîtront dans le courant du mois. — Les auteurs suivront la nouvelle école dans toutes ses phrases, ils en signaleront les vices, en indiqueront les conséquences funestes ou avantageuses pour la société, etc.

La 4e partie sera consacrée aux articles des provinces, aux arts, à des fragmens sur les ruines matérielles et morales, sur des ouvrages inédits, à des anecdoctes, aux nouvelles de la société de la jeune France, etc.

D'après l'avis unanime des étudians, pour n'établir aucune distinction entre MM. les associés, et pour faciliter la propagation des doctrines de la jeune France dans les écoles et dans toutes les familles riches ou peu fortunées (1), le journal continuera à paraître pendant la 2e année une

(1) Pendant la première année nous avons eu 8,350 souscripteurs à l'édition ordinaire de 6 fr., tandis qu'ils n'ont pas dépassé le chiffre de 1,300 à l'édition de 12 fr. (Ce succès suppose toujours près de 60,000 lecteurs.)

seule fois par mois avec un supplément de 1 fr. 50 cent. pour le timbre, différence qui sera compensée par une augmentation de matières, et par la certitude de recevoir tous les mois avec régularité l'*Écho de la Jeune France, et la possibilité de l'avoir tous les quinze jours, sans autre augmentation,* si nos succès répondent à notre attente.

UN DERNIER MOT

POUR NE PLUS CONFONDRE L'ANCIENNE FRANCE AVEC LA VIEILLE FRANCE.

Deux Frances s'élèvent dans le passé : l'une couronnée d'une lumière qui resplendit plus éclatante à mesure que les siècles marchent ; l'autre environnée des nuages qu'elle a amoncelés autour d'elle, et d'où sont sorties les tempêtes qui ont battu nos quarante dernières années.

La première est L'ANCIENNE FRANCE.

La seconde est LA VIEILLE FRANCE.

Oh ! malheur à nous, si le mot de VIEILLESSE s'était échappé de nos lèvres quand il s'agissait de saluer cette ancienne France toujours jeune, toujours pleine de verdeur et de vie ! Nous l'avons dit, le génie n'a point d'âge (1), et nous n'avons jamais entendu parler de la VIEILLESSE de la gloire.

Oh ! malheur à nous, si lorsque nous rattachions notre œuvre à tous ces hauts noms qui apparaissent comme des flambeaux dans la nuit des temps, si lorsque nous invoquions François, le père des lettres, Corneille, génie républicain jeté par la destinée aux portes de l'ère la plus mémorable de la monarchie, Pascal, le philosophe chrétien, Bossuet, le père de l'église ; oh ! malheur à nous, si lorsque nous invoquions les grands siècles, nous les eussions appelés les siècles VIEILLARDS !

Non, ce mot-là n'était digne ni d'eux ni de nous. Nous sommes allés franchement à l'ANCIENNE FRANCE, à cette France si féconde en utiles enseignemens, si riche en souvenirs ; nous nous sommes jetés dans ses bras, nous nous sommes réchauffés aux rayons de son soleil, éclairés de sa lumière ; elle est le phare à l'aide duquel nous retrouverons ce que nous avons perdu.

A l'ANCIENNE FRANCE, SALUT et RESPECT ! HONNEUR et GLOIRE !

Mais adieu, adieu pour jamais à la VIEILLE FRANCE, la radoteuse d'impiété, la douairière voltairienne, au visage flétri, à la bouche grimaçante de blasphème. Adieu au siècle vieillard, c'est-à-dire au siècle perclus, au siècle blasé, au siècle impuissant, au siècle caduc qui n'a rien su créer, qui a avorté de tout.

(1) En annonçant, page 121, la présence de Chateaubriand à notre tête.

Va-t-en, VIEILLE FRANCE, car tu es la France de Calvin qui bouleversa notre patrie, la noya dans cette large mare de sang des guerres de la réforme.

Va-t-en, VIEILLE FRANCE, car tu es la France de Voltaire qui nia le Christ, la France de D'holbach qui nia Dieu.

Va-t-en, VIEILLE FRANCE, car tu es la France des prodigieuses folies de Marat et de Robespierre qui, égalant les meurtres aux corruptions, semblèrent vouloir amalgamer ensemble un déluge de sang et un déluge de boue.

Va-t-en, VIEILLE FRANCE; France incrédule, France athée, France jacobine, France hypocrite, France sans cœur et sans âme, France morte, France cadavre, va-t-en. Va-t-en; les destinées de la JEUNE FRANCE l'emportent.

Une main appuyée sur l'ANCIENNE FRANCE, tendant l'autre à l'enfance (1); encouragés et guidés par l'expérience et la sagesse des pères, les fils s'avancent sans peur comme sans reproches vers l'avenir qui les attend.

MOUVEMENT RELIGIEUX ET SOCIAL.

Passages du Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris, relatifs à la JEUNE FRANCE. — *Opinion de la presse provinciale.*

Nous devons compte à la jeunesse française de toutes les paroles qui s'adressent à elle, de tous les appels qui lui sont faits, de toutes les espérances qui reposent sur sa tête; et, nous le disons avec joie, la tâche que nous avons entreprise devient chaque jour plus laborieuse. Depuis qu'au milieu de la grande dissolution sociale la jeunesse, se rappelant que l'union fait la force, s'est décidée à se grouper autour d'un drapeau de haute philosophie morale et religieuse, chacun commence à la saluer comme une puissance. Le christianisme, représenté par ses prélats vénérables, vient

(1) Par les CONTES aux ENFANS du Peuple sur la religion, l'histoire et les révolutions de France, qui paraîtront immédiatement après le renouvellement. *La Jeune France*, en formant cette jeune génération à son école, jettera dans son cœur tous les germes des vertus morales et politiques qui font les bons citoyens; elle posera ainsi l'avenir de la patrie sur une base durable. Ceci indique qu'une grande pensée a présidé à la fondation de la Société de la Jeune France; il s'agit en effet d'une œuvre à laquelle se rattache tout un système social, tout l'avenir de la patrie; elle touchera aux intérêts de l'enfance, à ceux de la Jeunesse, à ceux de la famille; elle embrassera tous les besoins, les droits et les devoirs de l'homme aux différens degrés de sa vie.

se placer au milieu de cette jeune armée qui, laissant l'agonie d'un autre siècle bégayer l'impiété voltairienne, a courageusement relevé la croix, ce symbole de civilisation et de liberté. En même temps les intelligences qui s'occupent des intérêts matériels de la société, ne voient d'espérance que dans la jeunesse qui, pure de tous les excès, innocente de toutes les ruines, prépare au pays un avenir.

La jeunesse répondra à ce double appel, à cette double confiance.

On l'a vue se presser dans l'antique enceinte de cette basilique où monseigneur l'archevêque de Paris, fidèle aux promesses de son mandement, a ouvert au milieu d'un concours immense les conférences religieuses qu'il avait annoncées. Toutes les fois qu'on parlera au nom de la religion à la génération actuelle, on sera écouté d'elle; car avant tout elle est chrétienne, chrétienne par instinct, là où elle ne l'est pas encore par intelligence. L'erreur, quand elle se rencontre dans les jeunes ames, n'est pas un fruit du sol, mais une plante parasite importée par une éducation mauvaise. L'erreur, la jeunesse sait bien la répudier dès qu'on a fait luire à ses yeux le soleil de la vérité dont les rayons ne frappent jamais inutilement ses regards.

Mais si la jeunesse est chrétienne elle a aussi cette susceptibilité de cœur, cette vivacité de sentimens, cette fierté de caractère, qui se mêlent à toutes les vertus de son âge. La voix qui l'instruit sans la blesser est toute-puissante auprès d'elle, et elle a besoin de croire qu'on l'aime et qu'on l'estime. Les esprits durs et chagrins qui l'insultent et la calomnient ne font que la rebuter; des enseignemens hérissés de rigueurs et flamboyans de colère l'éloignent de ces routes du bien et du beau où son penchant la poussait à entrer. Des leçons paternelles, où la vérité se montre aimable et douce, trouvent son cœur sans résistance, et jamais elle n'a manqué de mériter l'estime qu'on lui a témoignée.

Aussi dans le mandement de monseigneur l'archevêque de Paris, on trouve cette sagesse bienveillante, cette vertu pleine de conciliation et de douceur, si puissante sur l'esprit des jeunes gens.

« C'est vous surtout, nous dit-il, jeunes gens, pleins d'ardeur et d'es
» pérance, accourus de toutes parts, avec tant de louables motifs, vers
» cette ville immense, séjour à la fois de tant de vertus et de tant de sé-
» ductions, où la coupable indifférence et le froid égoïsme marchent à côté
» de la piété sincère et de la plus active charité; où les poisons du doute
» et de l'incrédulité sont mêlés aux trésors de science que vous ambi-
» tionnez de conquérir; où les bons exemples et les scandales se dispu-
» tent tour à tour des cœurs généreux, mais naturellement confians et
» faciles; c'est vous, jeunesse doublement intéressante et par les maux
» sans nombre dont vous êtes menacée, et par les immenses services que
» vous devez rendre à la patrie, selon que vous demeurez incrédule ou

» chrétienne; c'est vous surtout que nous voulons spécialement évangé-
» liser. Nous vous disons : Croyez à l'Évangile, si vous ne voulez pas
» vous perdre dans le dédale, dans les obscurités, dans les ténèbres où
» vous mèneront infailliblement, sans ce flambeau divin qui éclairera
» vos pas, sans ce fil conducteur qui les dirigera, la recherche et la pas-
» sion même de la science. Croyez à l'Évangile, si vous ne voulez pas
» marcher sans frein et sans règle au gré de tous les systèmes; si vous
» voulez vous préserver des fautes et des illusions, ne pas tomber dans
» une désespérante fureur, et si vous voulez vous ménager une res-
» source au temps des remords et à l'heure du repentir. Croyez à l'Évan-
» gile, si vous voulez triompher de vous-mêmes, devenir maîtres de vos
» penchans, fixer votre inconstance et recueillir des lauriers victorieux,
» vous préparer dans le séjour de l'éternité une couronne plus éclatante
» et plus belle que celle des conquérans. Croyez à l'Évangile, si vous
» aspirez à dicter un jour des lois sages, à commander par l'ascendant
» de votre génie, la fermeté de votre caractère, la gravité de vos mœurs,
» la sûreté de vos jugemens et le poids de votre autorité. Croyez enfin à
» l'Évangile, si vous désirez véritablement devenir amis du genre hu-
» main, bienfaiteurs de vos semblables, bénis des pauvres à votre heure
» dernière, et célébrés de génération en génération par les accens d'une
» immortelle reconnaissance. »

Le vénérable prélat a bien jugé la jeunesse française en lui tenant un si digne langage, en lui montrant, suivant la belle idée de Montesquieu, le christianisme faisant le bonheur des hommes dans cette vie et l'assurant au-delà du tombeau. La jeunesse française recevra avec reconnaissance ces hauts enseignemens qui honorent ceux qui les écoutent comme celui qui les adresse; elle retrempera la société moderne dans l'Évangile qui a déjà donné au monde tant de civilisation et de libertés, et c'est en s'appuyant sur le christianisme qu'elle entrera dans les voies de l'avenir.

Tandis que les temples de la religion retentissent de ces nobles appels à la génération nouvelle, la presse, cette autre puissance de l'époque, sent aussi le besoin de se rattacher à notre armée qui, à mesure qu'elle avance, reçoit toutes les forces sociales dans ses rangs.

De toutes parts, dans les provinces, les organes de l'opinion proclament la nécessité de renouveler la société par la jeunesse, et ils la justifient en réduisant au néant toutes les calomnies dont elle a été chargée.

La *Gazette de Normandie* a la première élevé la voix; puis sont venus l'*Orléanais*, la *Gazette de Metz*, le *Mémorial Agénois*, les *Mélanges Occitaniques*, le *Journal de la Guyenne*, le *Journal du Bourbonnais*; aujourd'hui c'est le tour de la *Gazette du Midi*.

« Non, dit-elle, cette génération n'est pas demeurée sourde ou inat-
» tentive à la voix de l'expérience, à ces graves leçons qui jaillissent à

» chaque page de l'histoire contemporaine. A l'aspect des maux qui dé-
» solèrent la France quand le fils de saint Louis fut monté aux cieux, la
» génération nouvelle a compris que le principe monarchique était essen-
» tiel à l'existence même de la patrie. Robespierre, en élevant les écha-
» fauds, lui montre quelle ligne sanglante sépare la liberté de la licence;
» le sang des Girondins lui atteste que rien ne peut contenir le flot popu-
» laire quand une imprudente main a brisé la digue primitive; et les
» champs de bataille de l'empire lui crient que la gloire ne console pas
» les mères et les épouses, et ne supplée point dans un état à l'industrie
» qui meurt et au commerce qui s'éteint. Et maintenant, dans ce spec-
» tacle qui se passe sous nos yeux, que de leçons qu'il faut taire, mais
» sur lesquelles elle médite et dont elle se souviendra quand le temps sera
» venu!...

« Riche de cette expérience des jours passés, guidée par de si hauts
» enseignemens, la *Jeune France* a acquis la conviction que le problème
» d'organisation sociale trouve sa solution dans l'alliance des élémens de
» liberté et d'autorité.

» La voilà donc cette génération nouvelle, avec ses inclinations géné-
» reuses qui la portent vers tout ce qui est grand et beau, avec une puis-
» sance de raison qui l'appelle à ce qui est vrai et stable, avec ses heu-
» reuses dispositions fécondées à l'école des malheurs de la France et par
» les leçons des anciens qui s'étaient crus destinés à pleurer sur le tom-
» beau de la société finie. Ces leçons fructifient par les études fortes et
» sévères auxquelles la *Jeune France* se livre, par les méditations où
» l'entraîne la conscience de la noble mission qu'elle doit remplir et des
» destinées qui l'attendent. Que ceux qui s'opposent à sa marche cessent
» un impuissant effort; elle ira vers le but qu'elle doit atteindre, avec
» toute l'impétuosité de son âge, avec toute la chaleur de la conviction et
» du dévouement. Que ceux qui sympathisent avec elle ouvrent leurs
» cœurs à l'espérance; qu'ils tournent leurs regards vers l'horizon où déjà
» s'annoncent les jours de la régénération sociale. Hommes généreux, amis
» sincères de la patrie, marchez avec la jeune France, car l'avenir lui
» appartient!

Nous avons pensé que ce grand mouvement de régénération sociale par la *Jeune France*, signalé et accueilli à la fois par les voix du sanctuaire et par celles de la politique, était chose grave, sérieuse, et qu'il importait de le faire remarquer à nos amis comme à nos ennemis. Quoi qu'on dise et qu'on fasse, l'œuvre de religion et de patriotisme, de civilisation et de liberté, que nous avons eu la gloire de proclamer les premiers, est en marche; il n'est plus au pouvoir de personne de l'arrêter.

PHYSIOLOGIE DU BAL.

PREMIER FRAGMENT.

Je ne sais quel homme d'esprit disait : « La société est un bois dont chaque arbre est aux aguets pour vous voler un écu de cent sous. » Si l'on voulait rendre la définition complète en l'appliquant à la société actuelle, il faudrait ajouter : Pour vous voler en même temps votre bon sens, si vous en avez ; votre conscience, si, par hasard, il vous en reste une ; vos mœurs, si la corruption ne les a point flétries. Toutes les passions comme tous les vices relèvent aujourd'hui de l'industrialisme, et le meilleur fonds de plus d'un commerce, c'est la collection des sept péchés capitaux. Pourquoi ne dirait-on pas franchement les choses ? *Monsieur un tel entreprend l'intempérance et tout ce qui concerne cet article : tel autre fait dans la luxure.* Certes, cette franchise brutale, triviale, grossière, vaudrait mieux, ou au moins autant, que toutes ces phrases menteuses qui cachent le spectacle sous l'affiche, comme celles-ci, par exemple : « Monsieur le directeur de tel théâtre donnera, à la mi-carême, un de ces bals » pleins de franche gaieté qui ont attiré la foule ; Monsieur un tel, directeur » du théâtre voisin, donnera un bal d'artistes, terminé par un élégant souper ; » la dernière recette était de vingt mille francs ; la première sera de quarante mille. » Bravo ! mon cher journaliste, cela prouvera qu'en vingt jours les vices ou la sottise d'une ville peuvent doubler.

Jamais peut-être le charlatanisme de pareilles annonces n'a été poussé plus loin que dans le dernier carnaval. Jamais l'industrialisme, cette divinité moderne des grandes capitales, n'a multiplié avec plus d'art ses inventions, n'a semé avec plus de profusion ses piéges, variant ses enseignes, frappant à la porte de tout ce que nous pouvons avoir d'inclinations folles ou perverses, et réunissant toutes ses fraudes pour allumer et entretenir cette soif immodérée de plaisirs, l'une des grandes plaies des sociétés contemporaines. C'est au dernier carnaval, par exemple, qu'on a eu l'heureuse idée de donner au bal masqué les loteries pour auxiliaires. On a commencé par une bagatelle, un colifichet, un bijou ; puis la chose ayant bien pris, les concurrens d'à côté sont allés plus loin ; le gagnant du Cirque-Olympique a eu un cheval, aujourd'hui ; demain il aura quelque chose de mieux ; vienne la mi-carême, et l'on sera exposé à sortir de ces espèces de fêtes plus riche d'une ménagerie. Que dites-vous de Miss Jack comme gros lot du tirage ? Que pensez-vous d'un quaterne éléphant ? Plutôt que de ne point attirer la foule, les théâtres se mettraient eux-mêmes en loterie, matériel et personnel, et ce serait le cas, pour le coup, de plaindre le numéro gagnant.

Quoi qu'il en soit, l'impulsion est donnée; avec ce cortége de séductions nouvelles, avec cette recrue des jeux de hasard qui, de tout temps, ont été un si puissant appât, les bals masqués deviennent populaires; ils entrent peu à peu dans les mœurs parisiennes. Naguère le vieil Opéra était seul en possession d'ouvrir ses portes à ces réunions presque classiques, où, à défaut d'autre moralité, régnait celle de l'ennui. Maintenant autant de théâtres autant de bals. —Et quel mal y a-t-il à cela? dira-t-on.

— Aucun, pourvu que le nombre des Monts-de-Piété et des hôpitaux soit augmenté en proportion. Car lorsque vous vous serez complu à dénombrer ceux qui vont chercher le plaisir dans ces folles assemblées, vous trouverez bon, n'est-ce pas, que leur famille vous demande du pain, et vous jugerez convenable d'assigner à leurs vieux jours le lit de mort qu'ils ne leur auront pas même réservé? Ces fleurs odorantes, la magie de ces illuminations, les prestiges de ces parures, cette ivresse de gaieté, ce joyeux choc de paroles, ce n'est là que le rideau du théâtre; sachez le lever, et derrière cette menteuse apparence vous verrez le véritable drame; derrière ces fleurs, ces illuminations, ces parures, cette ivresse de plaisirs, vous verrez un bureau de prêt sur gage et le grabat d'un hôpital.

Puisque l'époque des folies est passée, puisque nous sommes dans des jours où les réflexions sérieuses peuvent avoir de l'à-propos, raisonnons un peu sur la chose du monde la plus déraisonnable; la sagesse en parole ne doit effrayer personne, pas même ceux qui font de la folie en action. On a publié de nos jours bien des physiologies, nos pères les avaient esquissées dans leur temps. Au-dessous, bien au-dessous de cette physiologie du goût, chef-d'œuvre de M. Brillat Savarin, qui en plaisantant définissait l'homme *un estomac servi par une intelligence*; au-dessous, bien au-dessous de ce chef-d'œuvre, mais avant, on avait crayonné la physiologie du bal. Un ami à nous, homme de goût et de sens, sachant son dix-huitième siècle sur toutes les coutures, et capable de nommer un homme de la cour de ce temps sur une seule ligne, comme Cuvier devinait un mamouth sur un seul os; un ami à nous nous a dit, à la première vue, que ce fragment ne pouvait appartenir qu'aux mémoires inédits de M. le chevalier de Ravanes, en son temps page de S. A. Philippe d'Orléans, régent de France. Si donc en lisant ce fragment de la physiologie du bal, vous trouvez M. le chevalier de Ravanes un peu sévère, il faudra vous rappeler qu'un page de la régence devait avoir de terribles souvenirs; puis cela vous servira, mes chers élégans, à faire pénitence de votre dernier carnaval.

Suivant la méthode scientifique, le physiologiste-page divise son grave sujet en deux classes: le bal masqué et le bal ordinaire, le bal du carnaval et le bal proprement dit.

« Qu'est-ce qu'un bal masqué? La main sur la conscience, madame, comment le définiriez-vous?

» Un bal masqué n'est-ce point pour une femme l'occasion de dire et d'écouter sous le masque des paroles qui lui feraient monter la rougeur au front si elle les prononçait ou les entendait à visage découvert? Un bal masqué n'est-ce point une nuit passée dans la foule, une nuit errante, coudoyée, vagabonde, une nuit semée d'épisodes, à laquelle chacun de ces mille témoins a part? La nuit d'une femme au bal masqué n'est-ce point un roman, tantôt leste, tantôt persifleur, tantôt sentimental; un roman mi-Rousseau, mi-Voltaire, un roman où cent auteurs ont le droit d'écrire leur page?

» Hortense, vous sortez de chez vous décente, modeste, réservée. Si un homme en parlant vous regarde en face, vous baissez aussitôt les yeux. Vous ne feriez point un pas sans être appuyée sur le bras protecteur de votre mari; jamais une parole ne s'échappe de vos lèvres qu'elle ne soit avouée par les convenances les plus sévères comme par les grâces. En public, vous ne tutoîriez pas même votre frère, pas même l'homme heureux qui vous a donné son nom. On vous cite comme un oracle, on vous imite comme le meilleur des modèles; les jeunes femmes envient votre réputation, et les femmes âgées la respectent. Les unes et les autres ont raison pendant toute l'année, Hortense; pendant toute l'année, le carnaval exclusivement. Vous voilà au milieu d'un bal masqué, vous femme modeste, réservée, décente. Vous avez laissé votre pudeur à la porte, j'espère, car elle n'est point de mise dans ces lieux; on échange ce meuble inutile contre un domino rose ou vert, noir ou blanc. Bon! voici qu'on vous accoste. Peut-être n'avez-vous pas vu deux fois cet homme; à coup sûr vous ne voudriez pas lui ouvrir votre salon: n'importe, ici il vous tutoie, Hortense, et vous vous le tutoyez de même; c'est l'usage du lieu, c'est la loi, le code du bal. Impertinent usage que celui-là, loi méséante, code insolent! Ce n'est pas tout encore, Hortense, cet homme vous poursuit de ses galanteries hasardées, il adore sur parole votre visage qu'il n'a point vu, et la rhétorique hardie de son amour libertin n'est point arrêtée par ce rouge de la pudeur qui rappelle les hommes au respect quand les femmes ne couvrent point leur visage d'un masque pour qu'on n'y voie point les couleurs de la vertu. Mais voici qu'il a cru vous reconnaître; il vous demande votre main. Livrez-la-lui, Hortense, c'est encore un des articles du code de ce pays. Et quand il l'aura prise dans la sienne, examinée, pressée; quand il aura loué la forme gracieuse de ces petits doigts allongés, il faudra permettre encore qu'il étudie les contours harmonieux de votre col de cygne, qu'il cherche votre nom jusqu'au bout de ces pieds d'enfant qui sont à l'aise dans ces mules mignonnes qui feraient honte à la pantoufle de Cendrillon. Levez un peu cette robe jalouse pour qu'il puisse

admirer la finesse élégante de cette jambe qui vient mourir avec tant de grâce en arrivant à ce pied charmant; vous ne pouvez le lui refuser, Hortense; c'est son droit, et il est heureux pour vous que les Solons du bal masqué n'aient pas jugé à propos de pousser les choses plus loin et d'étendre les limites de vos devoirs en même temps que celles de nos prérogatives, car de tous les législateurs, ce sont certainement les mieux obéis.

» Et lorsqu'une femme a passé ainsi tout une nuit en amours errantes et en tête-à-têtes vagabonds; lorsque, secouant le joug de l'étiquette sociale, elle a jeté à la volée cette réserve et cette retenue qui sont les meilleurs gardiens de l'honnêteté du sexe; lorsque, toute à tous, prise et laissée, tutoyant et tutoyée, elle a vingt fois fait le tour de cette cohue, lorsqu'elle a tenu et écouté des discours qu'elle n'oserait autre part ni entendre ni tenir, lorsqu'elle a émoussé ainsi cette délicatesse de sentimens, cette pureté de sens qui s'offensait des moindres atteintes, lorsque ses yeux se sont enhardis à fixer l'œil de l'homme attaché sur elle, lorsque ses oreilles se sont aguerries sous le feu de paroles chaudes de l'ardeur de la nuit, tout empreintes de la liberté du lieu, vous croyez que tout est sauf, parce qu'elle n'a pas précisément trahi ses devoirs, parce qu'en prenant les choses à la lettre, elle est encore sage en sortant de la salle du bal, parce qu'elle a su conserver les droits matériels de la vertu? Et vous ne compterez pour rien tout ce libertinage d'imagination, toute cette effronterie de paroles, toute cette pantomime de l'amour! Vous êtes content parce qu'au lieu d'un tête-à-tête solitaire avec un seul galant elle a détaillé la coquetterie et éparpillé l'adultère! Vous vous imaginez qu'elle reprendra aussi facilement sa pudeur et sa modestie en quittant le masque, qu'elle les a quittées à la faveur du masque qu'elle avait pris!

» Tant mieux pour vous si vous nourrissez cette confiance. Mais soyez bien sûrs que si les bals masqués étaient innocens, ils ne seraient point suivis avec autant de fureur. Qu'y vont chercher les hommes? A coup sûr tout autre chose que la morale. Or, il est bien difficile de croire, puisqu'ils y retournent, qu'ils n'y aient point trouvé ce qu'ils y étaient venus chercher. Allez, allez, la vertu est intolérante; elle veut être toute d'une pièce, elle n'a donc point d'entr'acte; et quand une femme a besoin, trois jours ou plutôt trois nuits par an, de se reposer de sa pudeur comme d'un fardeau, elle est plus près qu'elle ne le croit de s'en affranchir tout-à-fait.

» Moins effronté dans ses allures, plus réservé et plus modeste, le bal ordinaire, qui au moins ne couvre point les visages d'un masque, et qui, laissant à la femme la responsabilité de son silence, de ses paroles, lui défend de rien entendre et de rien dire qui dépasse les limites étroites des convenances et les lois sévères de la pudeur; le bal ordinaire n'obtiendra-t-il pas au moins grâce devant les détracteurs des joyeux plaisirs du carnaval?

Grâce, le mot est impropre, ce n'est point d'un chapitre de morale qu'il s'agit ici, c'est d'un chapitre de physiologie. Je ne condamne rien, je ne défends rien, je ne blâme rien; moi qui débutai dans ce monde par être page, je ne m'érige point en Lycurgue de la contredanse, en Solon de la valse, et je ne viens point d'une main austère mettre les plaisirs à la porte de leur temple, et fermer à double tour la salle du bal.

»Entrons-y tout au contraire : il faut avoir vu tournoyer, dans sa joie, le bal, cet être fantastique aux mille têtes, cette longue guirlande de diamans et de fleurs, cet argus aux mille regards qui vous entourent, vous serrent, vous enveloppent, vous appellent, vous attirent, vous environnent d'une triple ceinture de feux; il faut avoir respiré les vapeurs indéfinissables de ces nuits enivrantes; il faut avoir vu glisser sur le parquet ces mille pieds légers qui, rapides comme les notes capricieuses qui montent et descendent, les suivent dans leurs écarts vagabonds, et dessinent les sons aériens dans un dédale de pas; il faut avoir étudié un à un les détails de ce tableau magique, l'éclat des fleurs odorantes, la pâle et douce réverbération des bougies, les sons harmonieux, tout ce monde d'illusions, dont les femmes sont les délicieuses fées, où elles ne sont plus ni filles, ni sœurs, ni épouses, mais où elles sont femmes, c'est-à-dire reines; il faut avoir un bal dans les yeux, dans les oreilles, dans le cœur pour écrire la physiologie du bal.

»Ne vous êtes-vous point demandé plus d'une fois, en sortant de ces somptueuses réunions consacrées au plaisir, pourquoi votre cœur était triste, pourquoi, du fond de votre ame, s'élevait comme un nuage d'amères et de mélancoliques pensées? Était-ce cette pauvreté de notre nature qui, bornée et finie, ne suffit point pendant long-temps à porter sa joie, et qui, mieux faite à la souffrance, s'affaisse et languit sous le poids du bonheur? Était-ce le regret de voir disparaître ces heureuses images qui avaient bercé votre nuit dans un monde d'illusions, et vous retourniez-vous comme les exilés de l'Eden sur le seuil du paradis perdu pour rafraîchir une dernière fois vos regards arides, et pour mieux graver dans votre mémoire tous ces voluptueux souvenirs? Non, il y a quelque chose d'amer dans ce désenchantement profond qui se saisit de l'ame sur la fin de ces riantes soirées. Ce n'est point de la mélancolie, c'est de l'abattement, presque du dégoût. Le cœur est affadi, les yeux se détournent, l'imagination se glace. Dites pourquoi ce changement étrange? Pourquoi cette fête, si séduisante à sa première heure, cesse-t-elle de l'être avant de finir? D'où vient que vous emportez des idées tristes d'un lieu où respirent tous les plaisirs du monde?

» Physiologiste du bal, c'est à moi de répondre. Prenez toutes vos sensations une à une, jetez-les dans le creuset de l'analyse, comme ils disent,

et vous verrez si toutes ne rentrent point dans l'explication que je vais vous donner. Si vos émotions sont pour vous un mystère, c'est que vous ne vous êtes jamais avisé d'une étude, impertinente peut-être, mais cependant utile; c'est que, personnage du tableau, vous n'avez point pu vous mettre au point de vue nécessaire pour en juger l'ensemble, c'est que vous n'avez point étudié une nuit de plaisirs comme un drame qui a son exposition, son action, sa péripétie; c'est que vous avez été plus jaloux de ne pas perdre une contredanse que de vous mettre en état de découvrir ce qu'un savant appellerait la philosophie du bal.

» Je pourrais vous dire que, comme Newton, le jour où le mystère de la gravitation lui apparut dans sa magnificence, j'étais sous un pommier assis dans l'attitude de la méditation, et recueilli dans la profondeur de mes réflexions : mais j'aime mieux être vrai qu'académique. Le jour où je découvris la pensée mère de la physiologie du bal, j'étais au bal. Et jamais depuis je ne me suis retrouvé au milieu des mêmes images, sans être de nouveau placé sous l'empire de la même pensée, sans que mon ame, traversant les mêmes phases de sensations et de sentimens, partît de la même idée pour arriver au même résultat.

» Un bal, ou ce n'est rien au monde ou c'est une allégorie de la grande nuit, de la nuit mémorable, de la nuit qui n'a pas de sœurs parmi toutes les nuits, de la nuit nuptiale. Les voyez-vous les jeunes et fraîches fiancées assises sous l'aile de leur mère, toutes rayonnantes de parure, d'innocence et de beauté; les voyez-vous chastes et pures comme ces vierges romaines qui pleuraient dans un chant harmonieux une de leurs compagnes, tendre fleur sacrifiée sur les autels barbares du dieu de l'hyménée.

» Hymen, cruel hymen, tu nous as enlevé notre sœur chérie, l'ornement de son sexe, l'orgueil de sa famille; tu as posé ta lourde main sur la tige fragile de cette fleur qui, parée de son innocence, croissait dans le secret du vallon; tu l'as enlevée au sein maternel pour la livrer au souffle brûlant d'un amour viril. Au milieu des excès de la victoire un ennemi menaçant soumit-il des captives à un traitement plus horrible; hymen, cruel hymen!

» Oh! c'est alors qu'il fait beau voir les splendeurs encore chastes du bal. Oui, lorsque les jeunes fiancées sont encore assises sous la garde de leurs mères, lorsque les fleurs ont encore tout leur éclat, lorsque les éblouissantes parures ont toute leur fraîcheur, quand l'atmosphère pure et embaumée circule librement dans la vaste salle; qu'elle est blanche, qu'elle est éclatante, qu'elle est belle cette immense couche nuptiale! Aucun souffle n'agite les draperies qui tombent avec pudeur; la douce clarté des bougies brille, droite et immobile comme une candide pensée de jeune fille que le vent des passions ne fait point encore vaciller lorsqu'elle s'élève vers le ciel. Oh! comme elles sont belles nos fiancées, et

lorsqu'elles se parlent à voix basse, ne semble-t-il pas qu'elles murmurent le chant triste et doux de l'hymenée.

Hymen, cruel hymen! la fleur qui, parée de son innocence, croissait dans le secret du vallon, tu l'enlèves au sein maternel, tu poses ta lourde main sur sa tige fragile. Hymen, cruel hymen!

»Les premières mesures se font entendre lentes et timides comme un premier aveu d'amour, et peu à peu les quadrilles se forment, et alors commencent les riantes fiançailles du bal. Mais c'est à peine si les mains se touchent, si les paroles se rencontrent, si les pas s'entrelacent, et comme de chastes fiancées les danseuses légères semblent hésiter encore avant de s'élancer dans les joies de la nuit. Ce sont des pas indécis, comme ces vagues soupirs d'un cœur qui s'éveille, des poses pleines de pudeur, des regards voilés. Le génie du bal n'a pas encore mis sa main de feu sur sa proie, le lit nuptial a toute sa blancheur, et les jeunes filles portent encore sur leur front pudique l'empreinte du dernier baiser maternel.

»Hymen, cruel hymen! ne pose pas ta lourde main sur cette tige fragile, respecte la fleur du vallon, hymen, cruel hymen!

»Mais écoutez, comme les accens de l'orchestre courent hardis et rapides, comme la danse tout à l'heure encore, modeste et tranquille, se précipite tout à coup ardente, échevelée. Les couronnes de fleurs commencent à s'effeuiller, la lumière des bougies à se courber sous la tempête du bal, les mains plus promptes se cherchent, s'appellent, se prennent et se reprennent; les pas plus vifs et plus pressés se suivent, s'enchaînent et s'entrelacent, et les gémissemens de l'archet, pleurant au milieu de ce tumulte de joie, semblent les derniers cris de la pudeur expirante, voilés par les accens passionnés et la mélodie caressante d'un orchestre impétueux. Oh! ne parlez plus de la chaste fraîcheur des fiancées, ne parlez plus de leurs regards voilés, de leur front orné de pudeur! Comme elle tourne, comme elle vole, la danseuse ardente entre les bras hardis qui l'enveloppent et l'étreignent dans une prison caressante. Les yeux sur ses yeux, assez près pour sentir le feu de son haleine, elle ne se défend plus la fiancée, elle cède au tourbillon qui l'entraîne, palpitante, enivrée. Les fleurs de sa parure tombent une à une dans cette lutte dernière, l'atmosphère tout à l'heure si pure se charge de molles et de tièdes vapeurs; la nuit nuptiale commence brûlante, furieuse, emportée. Le génie du bal redresse sa tête couverte d'une aigrette de feu. C'est maintenant qu'il faudrait chanter le chant de mort de la virginité romaine.

»Hymen, cruel hymen! tu as enlevé au sein maternel la jeune fleur du vallon, tu as posé ta lourde main sur sa tige fragile, tu as fait

tomber de ce front la couronne d'innocence dont il était paré. Hymen, cruel hymen !

»Le jour vient; ah! qui me sauvera de l'aspect de ces lieux jonchés de fleurs flétries, de guirlandes souillées, qui me tirera de cette épaisse et lourde atmosphère toute chaude encore des plaisirs de la veille, et à demi éclairée par la lumière mourante des bougies qui s'éteignent? Qui m'épargnera la vue de ces débris de parure qui couvrent le sol, de ces nœuds de rubans qui, gisant à terre, semblent accuser les emportemens de la nuit? Oh, comme les fiancées d'hier sont tristes à voir, le visage sillonné, pâle, livide! comme leurs fronts sont découronnés de fraîcheur et de beauté! comme les premiers rayons du jour tombent cruellement sur elles et sur la grande couche nuptiale toute fripée par la main du plaisir, toute souillée, toute flétrie. Hymen, cruel hymen 1) »!

HISTOIRE D'UNE PYRAMIDE ET DE SES RÉVOLUTIONS.

A-PROPOS TRIGONOMÉTRIQUE (FIN).

Ils ont changé vingt fois et les lois et la forme. D'abord la pyramide fut un triangle équilatéral à quatre faces assis carrément sur sa base; puis de quatre faces on l'a réduite à trois; puis on s'est avisé d'aplatir le sommet; puis ensuite on l'a renversée sur le sommet aplati, puis on l'a nivelée en terrasse et redressée en colonne. On l'a placée tour à tour sous la direction d'un gardien suprême, puis de vingt, puis de cinq, puis de trois, puis d'une seul encore. D'héréditaire qu'il était l'archimage est devenu électif à temps d'abord, puis électif à vie, puis héréditaire encore. Nos mœurs et nos traditions l'avaient jusqu'alors environné d'un affection presque filiale et d'un respect qui naissait avec nous. On a mis aux voix et décreté son inviolabilité personnelle. Il y a des choses auxquelles il semble qu'on croit moins lorsqu'elles sont écrites, si ce n'est qu'on les écrit parce qu'on commence à y moins croire. Long-temps et d'un tacite et commun accord la personne de l'archimage fut sacrée ; attenter seulement à ses jours c'était sacrilége et parricide; on n'eût osé concevoir la pensée de le traduire en jugement et de le punir; et depuis que la loi le déclare inviolable, on en a, de compte fait, condamné un, fait périr deux et déposé une demi-douzaine.

(1) Nous avons d'autres fragmens inédits que nous donnerons, si celui-ci est bien reçu.

SAINT-PIERRE A CAEN. — LA MADELEINE A PARIS.

Nous donnons aujourd'hui, dans l'édition à 12 francs, deux lithographies représentant deux des plus beaux monumens de France.

1° L'église de Saint-Pierre à Caen;

2° L'église de la Madeleine à Paris.

Nous attendions une notice sur la première; elle nous a manqué. Voici la description du fronton de la Madeleine.

On se souvient du concours ouvert il y a quelques années pour la décoration réalisée aujourd'hui. Plusieurs des artistes qui se présentèrent dans cette lutte restèrent tout-à-fait au-dessous du sujet; le projet de M. Lemaire l'emporta, et l'exécution en grand lui fut confiée. Il s'est peu écarté de son esquisse, et plusieurs des changemens de détails qu'il y a introduits sont d'un heureux effet. Voici le programme qu'il devait traiter : « A l'heure du jugement dernier, le Fils de Dieu sépare les bons d'avec les méchans; les vertus sont récompensées, les vices plongés dans la réprobation éternelle. » M. Lemaire a donné au principal personnage de son bas-relief une attitude calme et décente; le Christ, tel qu'il l'a conçu et exécuté, est inaccessible à la pitié, mais aussi à la colère; il ne veut ni aggraver ni adoucir l'arrêt qu'il a prononcé. Sa physionomie impassible est belle et parfaitement noble; les plis larges et bien motivés de sa robe complètent l'effet simple et grand de cette figure, qui est tout-à-fait réussie.

A droite du Christ est un ange qui vient, aux sons de sa trompette, de faire sortir les morts de leurs tombeaux; à côté de lui, la Foi et l'Espérance accompagnées d'une troisième figure jeune et gracieuse que nous supposons représenter allégoriquement la martyre des vierges chrétiennes, s'avancent vers le Sauveur avec une assurance modeste. Plus loin la Charité, sans se laisser distraire sur ce solennel événement, continue de donner des soins maternels à de jeunes enfans qui jouent dans ses bras; enfin à l'extrémité de ce côté une sainte, réveillée par un ange, qui lui montre le Sauveur, se lève à moitié en se débarrassant de son linceul. Sur un socle auquel elle est adossée, on lit : *Ecce dies salutis.*

Voilà pour la portion du bas-relief qui est à la droite du fils de Dieu. A sa gauche sont sept figures représentant les sept péchés capitaux. Un ange les repousse avec son épée; son geste est la traduction de l'inscription qui se lit à l'angle de cette partie : *Væ impio!*

La douce Madeleine, toujours aimante et facile à attendrir, se jette aux pieds du Christ pour implorer en faveur des damnés un pardon qui n'a pas été refusé à ses propres fautes; Jésus ne la repousse pas; mais si le mouvement de sa main ouverte et étendue est bienveillant pour elle,

il n'indique pas moins une résolution inflexible. Son impassibilité même donne à la sentence qu'il a prononcée le caractère d'une irrévocable destinée. Le groupe assez éparpillé des Vices est moins satisfaisant pour l'œil que celui des Vertus; il était d'ailleurs difficile de nous rendre bien reconnaissables les diverses catégories des Péchés; et plus d'un spectateur se méprendra probablement sur telle ou telle intention de l'artiste. Nous avons cru voir l'Orgueil dans la figure très-développée qui s'éloigne de l'ange exterminateur, et dont les traits expriment une sorte de jactance et de défi.

L'envie est sans doute cette tête amaigrie, placée sur le second plan, qui jette un triste regard sur l'Espérance et la Foi; l'avarice est reconnaissable à ses deux sacs d'où l'argent s'échappe. La Luxure, qu'on n'a pas voulu nous montrer sous un aspect repoussant, est figurée par une jeune fille aux formes arrondies et aux membres délicats; elle se présente de dos, et nous ne voyons que sa taille svelte et ses belles épaules. L'effroi a troublé sa pauvre ame, et elle s'est prosternée à genoux; mais cherchant encore des consolations dans ce moment suprême, et toujours préoccupée par les tentations qui ont fait sa perte, elle jette un furtif coup d'œil sur l'ange resplendissant de beauté et de jeunesse qui la menace de son glaive.

Les autres figures qui complètent cette partie du bas-relief n'ont pas un caractère bien décidé; on peut reconnaître, si l'on veut, le péché de la colère, dans le vieillard aux ailes déployées et aux longues oreilles, qui accable de coups de poing une femme nichée dans l'angle extrême du fronton.

Les premiers fondemens de la Madeleine ont été jetés par Napoléon, qui avait dédié ce monument *à la gloire;* les Bourbons l'ont consacré à la religion.

Il sera l'objet d'une critique dans un article sur les monumens de Paris.

OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX EN 1789.

Nous avons eu connaisance de l'introduction à l'histoire de la Révolution de France, publiée par M. de Conny, où sont présentées sous le point de vue le plus élevé et le plus philosophique, les causes générales d'un événement qui marqua de tant de destructions la fin du dix-huitième siècle. Nous avions eu la pensée d'en extraire une partie; mais cette introduction doit être présentée dans son ensemble. Nos lecteurs impatiens de connaître le grand ouvrage que nous annonçons, nous sauront gré de leur communiquer les pages qui suivent, où l'auteur présente d'une manière si dramatique l'ouverture des états-généraux.

L'époque déterminée pour la convocation des états généraux était venue; toutes les pensées restaient fixées vers ce grand jour; des sentimens divers d'espérance ou de vague inquiétude agitaient tous les esprits; la

France entière était attentive; les aprêts de cette solennité se faisaient à Versailles; ce jour devait être le dernier des pompes de Versailles, témoin en d'autres temps de jours marqués par tant d'éclat; le réglement des costumes que devaient porter les trois ordres avait été fixé; on avait consulté les traditions d'une époque déjà loin de nous, plus que la convenance d'établir des modifications que les temps avaient amenées. Le costume de la noblesse avait un éclat brillant et chevaleresque. Les nobles portaient avec des paremens de drap d'or des manteaux de soie couverts de dorures et le chapeau à la Henri IV; les députés du tiers-état marchaient sans épée, vêtus de noir et manteau de laine; cette différence si marquée dans les costumes devait produire de l'irritation à une époque qui n'avait plus de ressemblance avec celle à laquelle on empruntait ces traditions.

Le 4 mai, veille de l'ouverture, une procession solennelle eut lieu; le roi, les trois ordres, tous les dignitaires de l'état se rendirent en grand cortége à l'église de Saint-Louis de Versailles; les régimens des gardes fançaises, des gardes suisses étaient sous les armes; l'émotion des peuples était vive; une foule immense accourait dans un silence respectueux; des chœurs de musique étaient placés de distance en distance.

A la vue d'un prince héritier de soixante-cinq rois dont l'antique dynastie rappelle de si grands souvenirs à la patrie et qui vient rendre à la France ses états-généraux interrompus depuis 175 ans, les cris de *vive le roi!* partent de toutes les bouches avec une vivacité qui aurait dû faire croire que ce cri était dans tous les cœurs.

Le duc d'Orléans marchait à la tête de la noblesse; mais plusieurs fois il affecta de régler son pas de telle manière qu'il pût se confondre avec les députés du tiers-état.

Le roi et la reine se placèrent dans l'église de Saint-Louis sous un dais parsemé de lis d'or. Cette pompe religieuse et militaire, tant de magnificence au milieu de tant de souvenirs, mais par-dessus tout le grand caractère d'un événement qui devait exercer une si puissante action sur les destinées de la France, portait dans les ames une profonde émotion.

Un discours fut prononcé par M. de La Fare, évêque de Nancy; le nom de liberté que l'orateur mêla à l'expression de sentimens généreux fut interrompu tout à coup, et, malgré la sainteté du lieu, des applaudissemens éclatèrent de toutes parts

Le lendemain, 5 mai, le roi fit l'ouverture des états-généraux placé sur un trône élevé; la reine était près de lui; les princes, les princesses, les grands officiers du royaume, les dames de la cour assistaient à cette cérémonie, dont l'ensemble présentait le plus imposant caractère.

Tous les regards restent attachés sur cette assemblée, qui doit bientôt perdre son antique dénomination pour élever sa puissance au milieu des ruines; quelques noms sont déjà célèbres; d'autres, en plus grand nombre,

sont inconnus encore, mais bientôt ils doivent le devenir; les regards se fixent sur Mirabeau; les désordres de sa vie privée ont retenti dans tout le royaume; repoussé par la noblesse aux élections de Provence, il a cherché un réfuge auprès du tiers-état; il en est devenu l'idole: à la véhémence du tribun il sait unir l'instruction politique la plus immense et la plus variée; dans les mouvemens de son ambition ardente, il pense avoir la puissance de soulever les tempêtes et de les calmer à son gré.

Une foule de députés du tiers-état se groupent autour de Mirabeau; la lice n'est point encore ouverte, mais déjà ils l'ont salué le chef du combat; le jeune Barnave est près de Mirabeau; il doit devenir son rival en popularité; des montagnes du Dauphiné la renommée a porté son nom dans toute la France.

Des rangs du clergé doit s'élever un des plus redoutables adversaires de Mirabeau, l'abbé Maury, dont l'eloquence a acquis une éclatante renommée; parmi ceux qui combattront le puissant tribun, il en est plusieurs qui doivent révéler à la France des talens que peut-être ils ignorent eux-mêmes encore; Cazalès défendra la monarchie au milieu des ruines: il attachera à son nom l'immortel éclat du courage et du talent.

Dans la lutte qui se prépare, des hommes de nuances d'opinions diverses, mais attachés à la monarchie, uniront plus d'une fois leurs efforts trop souvent tardifs et trop souvent divisés, pour lutter contre la puissance des révolutions, dont il ne fut donné qu'à un petit nombre de calculer la redoutable action; mais dans la part qu'ils prirent à cette lutte, si l'on déplore de trop fatales erreurs, un trop funeste entraînement, tous reconnaîtront dans de tels hommes, avec le caractère de la loyauté, le plus vif désir du bien et le plus noble désintéressement; leur nombre est grand dans cette assemblée; Clermont-Tonnerre, Malouet, Mounier, Lally-Tollendal se distingueront parmi eux.

D'imprudens novateurs, oubliant que huit siècles ont consacré les principes monarchiques en France, sont impatiens de saper les bases de l'antique constitution; ils ont combattu pour l'indépendance américaine; ils veulent transporter au cœur de la vieille Europe les institutions qu'ils ont observées par-delà l'Atlantique, et dont le rapide développement chez un peuple nouveau, n'a point encore reçu la sanction du temps; l'enthousiasme le plus irréfléchi, mais le plus ardent, les entraîne; Lafayette est à leur tête; Lameth, Latour-Maubourg, Bureau de Pusy, Toulongou, d'autres encore se pressent autour de celui que ses partisans ne désignent plus que sous le nom de l'ami de Washington; au milieu de cet entraînement, caractère distinctif de ces temps, le jeune Montmorency viendra prêter l'appui du plus beau nom de France et de l'ame la plus candide à des erreurs qu'un jour il doit combattre avec la plus noble constance.

La noblesse bretonne, dans son ardente opiniâtreté, a refusé de nommer

des députés aux états généraux. Le nombre des députés qu'elle avait à élire était de vingt-cinq ; dans les délibérations leur absence deviendra funeste.

Le clergé de France a envoyé aux états-généraux des mandataires dignes de leur noble mission; de beaux caractères doivent s'élever, de grands talens seront consacrés à la défense de la vérité; mais de ses rangs sortiront des hommes qui deviendront la honte de l'Église et l'instrument des malheurs de la patrie; indigne de l'épiscopat, le plus jeune des évêques de France, l'évêque d'Autun, va paraître dans cette arène; jouant avec le parjure, avide à la fois de scandale et de richesses, il se vengera du mépris par des sarcasmes, et, si jeune encore, il se montrera impatient d'attacher son nom à cette longue série d'intrigues et de félonie dans laquelle il doit user une vie qu'ont dès long-temps flétrie le mensonge et l'imposture. Quelques-uns de ses collègues ont hâte de marcher avec Talleyrand et se pressent autour de lui ; l'on remarque Syeyès, qu'un pamphlet a déjà rendu célèbre.

Syeyès, tourmenté par l'orgueil, porte une haine sombre à toutes les supériorités; avide de richesses, il rêve sans cesse des combinaisons diverses qui puissent ouvrir à son ambition la route de la fortune. Il affecte de soumettre au calcul géométrique ses théories politiques, et, dans la solution de ses problèmes, il fait abstraction et des crimes des novateurs et des malheurs des peuples; enveloppant dans un jargon métaphysique quelques souvenirs qui lui sont restés des livres de Locke ou de Condillac, il dominera quelques esprits faibles; et quand il deviendra le promoteur des institutions imposées à la France, cette tourbe de niais de toutes les conditions qui forme le peuple des révolutions, s'inclinera devant son génie.

Le curé d'un village de Lorraine, l'abbé Grégoire, marchera avec Syeyès; dès long-temps il s'est occupé de l'état politique des juifs; il rêve l'émancipation des noirs; et, pour presser la réalisation de ses vagues et confuses pensées, il va devenir l'un des chefs du nouveau schisme qui envahira la France; il attachera son nom à toutes les destructions, à toutes les ruines; Talleyrand, Grégoire et Syeyès trouveront quelques complices parmi les députés assis sur les bancs du clergé, mais le nombre en sera faible; le temps des malheurs approche; et le clergé français, fortifié par le malheur dans les voies de la vérité, donnera au monde, par l'exemple des plus hautes vertus, un immortel enseignement.

Beaucoup de membres du tiers-état n'ont été appelés à ces hautes fonctions que par quelque position de supériorité dans les petites villes qu'ils habitent; plusieurs ont sans nul doute le vif désir du bien ; mais l'intelligence des hautes affaires politiques, mais la connaissance si rare et si difficile des hommes, ne leur est point donnée; et, dans la lutte qui se prépare, ils deviendront le jouet des intrigues qui les presseront de toutes parts. Un voyage dans l'Angleterre, une course dans l'Amérique, la lecture

de quelques pages de Mably, ou du *Contrat social*, semblent avoir tout à coup transformé en hommes d'état, ceux qui ont brigué les suffrages de leurs commettans ; invoquant des lumières qu'ils n'eurent jamais, ils se croient appelés à constituer les peuples, c'est-à-dire à la plus haute mission qui puisse être donnée à l'homme.

Un savant illustre, Bailly, transporté tout à coup des méditations du cabinet au milieu des discordes civiles, mais étranger à la marche des grandes affaires politiques, ne se fera remarquer, dans de si graves conjonctures, que par un caractère d'une niaise et vaniteuse faiblesse; et, jeté sur ce vaste théâtre, le savant montrera à tous qu'il n'a pas acquis les conditions de l'homme d'état.

Quelques gens de lettres, dont les noms sont connus par des palmes académiques, siégent dans le tiers-état; on remarque Garat, Barrère plusieurs autres encore, que des brigues ont conduits dans cette assemblée, qui doit leur frayer plus tard le chemin à tous les crimes. On remarque parmi les députés du tiers-état un nombre immense d'avocats ; une triste disposition à appeler les raisonnemens sophistiques à la défense de toutes les erreurs et à prostituer sans cesse la puissance de la parole, leur donnera dans cette assemblée une influence dont la France conservera le déplorable souvenir; parmi de tels hommes, on distinguera les noms de Treilhard, de Merlin, d'autres encore qui, à leur exemple, travailleront avec la plus opiniâtre activité à la destruction des lois de leur pays. Quelques hommes d'un talent supérieur siégent parmi eux; on remaque Thouret, qui, jeune encore, a acquis une grande renommée. Sur les bancs où sont assis Clermont-Tonnerre, Malouet et Mounier on aperçoit un député dont la noble tête rappelle celle de Platon; c'est Bergasse.

Dans cette assemblée, où tant de membres n'ont dû leur élévation qu'à leurs brigues, c'est à l'empire de la vertu que Bergasse a dû le mandat que Lyon lui a donné; son ame tout entière est empreinte sur cette physionomie des temps antiques; long-temps il a médité sur l'éternelle vérité, long-temps il étudia les devoirs de l'homme sur la terre; toutes ses pensées sont empreintes d'un caractère religieux; dès qu'il parle il inspire le respect. Bergasse désire avec passion la gloire et la prospérité de la monarchie, mais dans cette assemblée où tant d'orages vont éclater, trop de passions fermentent dans ces têtes si agitées et si mobiles, pour que ses paroles puissent être comprises; c'est à l'avenir qu'il s'adresse, et l'avenir redira son nom. Sur les bancs du clergé est assis un chartreux revêtu de l'habit de son ordre; de la solitude du cloître il est jeté tout à coup à travers le monde le plus agité; ses regards vagues et égarés semblent errer au hasard dans cette vaste enceinte; l'expression du rêve est empreinte sur cette physionomie.

Un cultivateur de Bretagne siége parmi les membres du tiers-état; il a conservé le simple mais noble habit du laboureur; c'est un homme plein de droiture dans le cœur; il désire le bien de son pays; l'ambition n'a point tourmenté sa vie; et sur les bancs où il a pris place, de vaniteuses pensées ne viennent point égarer sa raison! Pourquoi cet honnête cultivateur est-il seul dans cette assemblée? Dans sa noble profession, le laboureur apprend à connaître, à aimer l'ordre, à en observer les lois, et l'ordre, qui est la fin de la société, est la première condition de la force des états. Rarement de tels hommes, parmi les factions, essaieront de se recruter.

Parmi tant d'avocats qui siégent sur les bancs du tiers-état, il en est un dont la vulgaire médiocrité n'a pas dépassé même les limites de sa province. Le nom de Robespierre est tout-à-fait inconnu; quelques-uns de ses futurs et obscurs complices se groupent autour de lui, dans cette assemblée, où trop de talens divers fixeront les regards de la France pour qu'un tel homme puisse aspirer à quelque célébrité; un instinct secret avertira d'Orléans que c'est là qu'il recrutera ses complices; c'est parmi eux qu'il ira mendier sa popularité; Barrère siége au milieu de ses courtisans.

Dans cette immense assemblée où douze cents hommes sont appelés à prendre place, les passions sont ardentes; les opinions sont diverses, les vanités sont actives et inquiètes; cette assemblée n'est que trop la fidèle expression du désordre moral qui existe au cœur de la société; en l'observant on demeure frappé d'une sombre inquiétude. Pour entraîner vers une direction vraie, grande et nationale tant d'élémens divers, il faudrait dans le pouvoir un régulateur puissant; mais ce régulateur on le cherche vainement; il n'est point assis sur le trône, il ne siége point dans les conseils du pouvoir.

REVUE LITTÉRAIRE.

— La Vigie de Koatven. — Études sur Mirabeau. — Histoire et Roman. — Autour du Monde. — Encore deux années. — Tallement des Réaux. — La marquise de Créqui. — La reine Hortense.

Notre ami Fielding, au commencement de son immortel ouvrage, conseille aux écrivains de donner au lecteur le menu du banquet littéraire auquel ils l'invitent, afin qu'après avoir parcouru la carte du repas, il sache à quoi s'en tenir et ne soit pas en droit de quereller l'infortuné Vatel, en lui disant que les entrées lui déplaisent et que les rôtis ne sont pas de son goût. Nous avons en tout point suivi le précepte de Fielding. Le lecteur sait maintenant de quels mets délicats ou indigestes sa table est chargée. A lui de s'asseoir si le festin lui plaît, d'aller dîner ailleurs s'il ne lui convient pas. Quant à nous, nous sommes ici pour remplir

l'office de ce cruel médecin, qui, touchant de sa baguette presque tous les plats de la table, à mesure que Sancho, l'écuyer vice-roi, les attaquait de la pointe de la fourchette après les avoir couvés des yeux, criait à la livrée d'emporter tous ces mets nuisibles à la santé de monseigneur, et dans la crainte qu'il ne mourût d'indigestion, le faisait prudemment mourir de faim.

Mais que le lecteur se rassure, nos prescriptions ne seront point tout-à-fait aussi rigoureuses; parmi les livres dont nous lui avons offert la liste, il en est qu'il serait injuste de proscrire, et nous ne lui avons pas plus promis injustice qu'indulgence. Nous lui avons promis une équité affranchie de toutes les considérations de la camaraderie littéraire, une sévérité impartiale, en un mot une critique qui, si elle avait à prendre une devise, ne choisirait pas celle-ci, qu'on devrait lire gravée sur le frontispice de la plupart des journaux, véritables Périn-Dandin de la presse.

— Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.
— Monsieur, père Gordon vous dira mon affaire.

La Vigie de Koatven, roman de M. E. Sue, est un de ces livres qui permettent à la critique de montrer que pour être sévère elle n'est pas devenue insensible au mérite des bons ouvrages. Nous n'entendons point dire par là que ce roman soit un livre sans défaut. Nous lui en connaissons au contraire un fort grand et fort long, c'est son dernier volume. Mais l'ouvrage est conçu sur une donnée pleine de moralité, et exécuté avec un talent supérieur dans ses premières parties. L'écrivain a entrepris de peindre les misères d'une société d'où la croyance s'est retirée, et qui n'a plus pour enfler ses voiles au milieu d'une mer semée d'écueils que l'égoïsme et les passions humaines. Le cadre où il a placé ce vaste tableau est choisi avec beaucoup de bonheur, c'est l'époque où la monarchie achève de mourir, et celle où l'ère révolutionnaire commence. De sorte que M. E. Sue, renfermant son action dans les quarante années qui s'écoulèrent si pleines d'événemens, si riches de catastrophes, peut suivre les caractères qu'il dessine à travers toutes ces phases si diverses et si variées.

Dans le comte de Vaudrey, le héros du livre, il peint ce que le monde appelle un homme d'honneur, un galant homme, qui, sur un regard, sait mettre l'épée à la main, donner ou recevoir la mort le sourire sur les lèvres. Toutes les qualités d'un gentilhomme, il les réunit au degré le plus élevé; car M. E. Sue n'est point tombé dans la niaiserie de ces auteurs qui, crayonnant de misérables caricatures, représentent la noblesse française stupide et poltrone, comme si ce n'était point là une fausseté démentie par tous les champs de bataille de l'Europe. Le comte de Vaudrey est donc un excellent marin qui fait de l'héroïsme en

habits de velours et en manchettes de dentelle, comme d'autres en ont pu faire en blouse et en sabots, un homme de cour à Versailles, à l'abordage un lion. Mais cet homme si honnête, suivant le monde, ne se refuse à aucun prix les plaisirs. Faut-il briser le cœur d'une pauvre femme, il le brise; il a les passions vives, il a de l'orgueil, il cède à ses instincts sans les raisonner, et il avance dans la vie en laissant derrière lui, à droite et à gauche, comme le dit l'auteur, deux ou trois tombeaux. Le comte de Vaudrey n'est pas précisément irréligieux, il est quelque chose de pis encore, il est, qu'on me passe ce terme, mécanique. C'est un homme d'instinct qui se sert des facultés que le ciel lui a données à peu près comme il se sert de ses membres, mais qui ne remonte jamais de l'effet à la cause, du bienfait au bienfaiteur. Quand la vieillesse lui arrive, sentant que les plaisirs lui échappent, que le monde le quitte, il se jette non dans la religion, mais dans les pratiques de la religion, comme un malade s'étend dans une chaise longue. Il trouve moyen de faire du christianisme une affaire d'égoïsme; c'est pour lui un oreiller sur lequel sa vieillesse repose un peu plus doucement, un calendrier qui lui rappelle qu'à pareil jour son maître-d'hôtel doit prendre, chez Chevet, quelques belles carpes du Rhin ou un magnifique turbot; et s'il se souvient quelquefois des fautes de sa jeunesse, c'est pour en faire faire pénitence à sa femme et à sa fille. En face de ce personnage si vrai, si naturel, que vous avez rencontré hier, que vous rencontrerez demain, M. Sue en a dessiné un second, qui peut lui servir de contraste et d'antithèse. C'est un homme qui sent l'absence de la croyance, et qui, en même temps, en sent le besoin; un homme qui, en proie à tous les tourmens de l'incertitude, subit le martyre d'une incrédulité involontaire à travers les phases d'une vie toute d'intelligence, comme la vie du comte de Vaudrey est toute matérielle et instinctive. Ce caractère, dont l'idée est heureuse, est semé d'exagérations et d'invraisemblances qui se rencontrent surtout dans le quatrième volume où tous les défauts du livre se sont donné rendez-vous. Parmi ces invraisemblances, il en est une surtout que nous ne pouvons passer sous silence, c'est l'idée étrange qu'a eue M. Sue de jeter le rochet et le camail sur l'incrédulité du personnage dont nous venons de parler. Qu'est-ce que la peinture de ce caractère peut gagner à une pareille combinaison? Pourquoi habiller le scepticisme en soutane, et ensuite le traiter d'éminence? L'auteur a-t-il voulu pousser la peinture de l'absence des croyances jusque sur les marches de l'autel? Mais c'est sacrifier la vérité, c'est manquer l'effet de l'ouvrage en voulant le rendre plus grand. L'abbé incrédule, dans presque toutes les scènes où il paraît, est exagéré, romanesque; preuve irrécusable que l'auteur, dont la main est ordinairement sûre, a placé son caractère dans un cadre où il est impossible de le faire mouvoir. Quelle différence avec la peinture de Thomas, le lieutenant de

vaisseau, qui, imbu des idées nouvelles, ami de l'égalité, parce qu'il n'est point dans les premières classes de la société, croit être un bon citoyen, parce qu'en sa qualité d'officier bleu il déteste le comte de Vaudrey, le capitaine de vaisseau, grand seigneur! Comme ce personnage qui, puise une certaine austérité de mœurs, une certaine rectitude de conduite dans des sentimens d'orgueil, d'envie, de haine contre l'aristocratie; comme ce personnage, dont les vertus même sont des vices, est tracé de main de maître! comme ce citoyen Thomas, l'homme de la classe moyenne, ou, comme on disait alors, l'homme du tiers, sans croyance, est palpitant de vérité. Comme le citoyen Thomas, devenant sous l'empire le baron Thomas, et laissant fondre son austérité et toute la sauvagerie de son civisme au soleil de la fortune et des honneurs, est une nature vivante, saisie sur le fait, prise en flagrant délit. Toutes ces qualités d'apparat, toute cette vertu vide et, qu'on me passe ce terme, soufflée, tout ce caractère guindé sur les échasses de l'orgueil, disparaît avec la situation dont il était la conséquence et le reflet. Au baron parvenu comme au grand seigneur de naissance, comme à l'abbé de Cillery, c'est la croyance qui manque, et avec la croyance tout leur manque à la fois.

En mettant en saillie les trois principaux caractères de la *Vigie de Koatven*, nous avons voulu faire concevoir la manière dramatique dont M. Eugène Sue avait développé une pensée féconde. Pour compléter cette appréciation, il faudrait grouper autour de ces figures tous les personnages secondaires, Rumphidius, l'astronome, qui perd la raison à force d'étudier dans ce grand livre du ciel les astres sans nombre qu'il renferme, sans élever jamais sa pensée jusqu'à l'éternel auteur qui a écrit son nom dans les espaces, avec les lettres rayonnantes de cet alphabet de feu; Ritta, cette belle Espagnole, qui a perdu sa croyance dans le commerce de l'impiété française, et qui, indignement rouée par le comte de Vaudrey, se défigure pour se venger; vengeance que tout le jury féminin, nous devons le dire à M. Sue, a trouvée invraisemblable, attendu qu'il n'est point habituel aux soldats de se préparer au combat en jetant leurs armes derrière eux. Puis, après avoir retracé cette variété de caractères, il faudrait encore y ajouter le charme de ces peintures de mer dans lesquelles l'auteur de *la Vigie de Koavten* excelle; ces bons et robustes matelots, qui sentent le goudron et l'odeur peu académique, mais pour le coup locale, du tabac et de l'eau-de-vie. Un type du canonnier bourgeois, véritable médaille; en un mot, tout ce monde du tribord et du sabord, si brusque, si pittoresque, si original, si accentué, si à part de tout, si lui-même, retracé avec une telle franchise de couleurs, une telle perfection d'ensemble, une telle fidélité de détails, qu'il vous semble quelquefois, en lisant, sentir les bouffées d'une brise de mer.

Études sur Mirabeau.

En passant de M. Sue à M. Victor Hugo, nous sautons du monde de convention dans le monde réel, et c'est le cas de dire, avec M. de Martignac, qu'il y a toujours beaucoup de roman dans l'histoire, et un peu d'histoire dans le roman. En effet, M. E. Sue a décrit les symptômes et les conséquences du mal qui ronge le siècle dans le cadre d'une fiction. M. Hugo, avec un titre plus sévère, a composé une iliade sur Mirabeau.

En général, c'est chose assez peu utile qu'un panégyrique. La religion s'entend seule à louer les morts, et à faire sortir d'un tombeau des enseignemens pour la postérité. Pour composer une étude utile sur Mirabeau, ce n'est point de l'enthousiasme qu'il fallait, c'est de la justice; et, au lieu de monter sur le trépied de la pytonisse, il aurait fallu se placer sur le tribunal de l'histoire. Sans doute, dans plusieurs parties de cette étude M. Victor Hugo a développé les richesses de son imagination et une grande originalité de style. Mais des beautés mêlées de défauts, des expressions pittoresques suivies d'expressions bizarres, le beau coudoyé par l'absurde, sont-ce là des avantages assez vastes pour compenser l'immoralité d'un éloge qui veut qu'on se prosterne devant une intelligence placée dans une nature souillée, devant un soleil qui rayonne dans la boue? Et puis il y a, dans la manière de M. Hugo, une tension continuelle qui à la longue finit par fatiguer. Sa phrase veut être concise, mais sa pensée ne l'est point. Il emprisonne la même idée dans une suite de maximes brisées, rompues qui semblent autant de petites cellules contenant le même ameublement. Son style est toujours sous les armes, il lui crie sans cesse, en montrant le public, de viser au cœur; si bien que le public se lasse de voir toujours la même manœuvre, et quand le coup part, oublie de se laisser tomber. Joignez à cela qu'on rencontre dans toutes les phrases de M. Hugo l'empreinte de cette vénération profonde qu'il a conçue pour lui-même, ce n'est point un auteur qui parle naturellement, qui exprime sa pensée comme elle lui vient; c'est l'oracle de Delphes qui laisse échapper ses arrêts, et il semble que l'écrivain s'arrête de temps en temps pour saluer ses phrases. A côté de ce portrait prétentieux de Mirabeau, de cette composition à facettes, de cette définition où tout mot tourne à la sentence de cet immoral panégyrique qui déifie le vice quand il est de haute stature; placez le large, le magnifique, l'admirable tableau de Cromwell, peint à grands traits par la puissante main de Bossuet, et alors vous vous souviendrez de la distance qu'il y a entre la vérité et le mensonge, entre le talent d'un sophiste et le génie d'un historien, entre un orateur qui, sublime sans effort, toujours simple et toujours éloquent, atteint en trois pas les limites du beau, et un littérateur qui, piétinant sur la route où

le premier marche, semble, la lanterne à la main, chercher laborieusement son génie, comme Diogène cherchait un homme. Nous le répétons, le principal résultat d'une étude sur Mirabeau devrait être de le faire connaître tel qu'il était avec ses parties lumineuses et ses parties ombrées. M. Victor Hugo a mieux aimé composer une iliade ; il a pris son Achille par le pied et l'a bravement trempé dans les eaux du Styx ; encore Homère, moins partial que M. Hugo, voulut-il bien consentir à rendre son Achille vulnérable au talon.

Histoire et Roman.

Cette qualité, que nous avons vainement cherchée dans l'étude sur Mirabeau, nous la rencontrons dans une étude sur un homme qui, dans sa sphère élevée, obtint cette popularité de renommée dont jouit le tribun de 89. Nous voulons parler des dialogues de Talma à Brunoy, qui font partie de l'ouvrage publié par M. Audibert, sous le titre d'*Histoire et Roman.*

Sans doute, il y a dans cet ouvrage plusieurs morceaux fort remarquables; et, par exemple, les pages que l'auteur a consacrées à développer les bienfaits sociaux du christianisme dans une espèce d'épopée intitulée *Clovis,* sont pleines d'éloquence et de philosophie, et l'on peut dire sans exagération que l'écrivain est à la hauteur de son admirable sujet. Une belle composition sur Napoléon, et quelques nouvelles où l'on désirerait cependant trouver une verve un peu moins âcre et un style qui eût moins d'élégance peut-être avec plus de laisser-aller, varient agréablement le recueil. Eh bien ! parmi tous ces morceaux, ce sont surtout les dialogues de Brunoy qui ont attiré l'attention. D'où vient cela ? c'est que les siècles sont comme les hommes ; ils sont égoïstes ; ils se renferment chez eux à double tour pour vivre en famille ; ils aiment par-dessus tout à s'occuper de leur entourage. On a vu Talma ; on est bien content de savoir que s'il disait si bien le rôle d'Otello, c'est qu'il croyait lui-même être More, que ce grand tragédien avait la même maladie que Pascal, le grand philosophe, et qu'il voyait à côté de lui des abîmes ; et puis on assiste à ces conversations mystérieuses qu'il avait avec Bonaparte, et la question de vanité contemporaine se complique ainsi d'une question de curiosité en même temps que d'une question d'art.

Autour du Monde.

Nous voyons bien pourquoi M. Audibert a intitulé son ouvrage *Roman* et *Histoire,* mais nous voudrions pouvoir deviner pourquoi les auteurs du livre intitulé *Autour du Monde*, ont choisi ce titre. MM. Paul de Julvecour et Jules de Saint-Félix ont l'attention consciencieuse d'avertir par leur préface qu'on ne trouvera dans leur production ni *méthode nou-*

velle pour faire rôtir le café, ni recette de savon à dégraisser. C'est quelque chose sans doute, et, sans discuter l'élégance et le bon goût de cet avertissement, nous devons à la justice de déclarer que l'engagement par eux contracté a été fidèlement tenu. Mais si nous sommes d'accord sur ce qu'on ne trouve pas dans leur ouvrage, nous voudrions bien savoir aussi ce qu'on y trouve. Dans la première nouvelle, un Français épouse une Italienne, et l'empoisonne par jalousie : ce dénoûment ne serait-il point un quiproquo? L'empoisonneur est Français, l'Italienne est l'empoisonnée; n'est-ce point là un singulier changement de rôle? Dans une autre pièce appelée, on ne sait pourquoi, *Versailles*, un page meurt d'amour pour Mlle de Lavallière, à qui Louis XIV envoie des messages par l'entremise de ses valets, qu'*il appelle d'une voix insensée.* L'expression est heureuse, comme aussi le choix du sujet. Intituler *Versailles* l'histoire d'un billet-doux! autant vaudrait appeler une miniature du nom pompeux des fresque du Vatican. Joignez à cela que les auteurs font *sourire* agréablement Louis XIV, le grand roi, à Bossuet, le père de l'Église. Comme cette réception est dans les habitudes graves de l'étiquette du grand siècle! comme elle est à la hauteur des deux personnages! Que ne disait-on plutôt que Louis XIV riait au nez de l'évêque de Meaux? En général, les deux auteurs font bien preuve de quelque imagination dans leur livre; mais le goût, la vérité locale, l'utilité morale, la fidélité historique leur manquent; leurs *causeries intimes*, comme ils disent, auraient gagné à rester des causeries; et, faut-il en convenir? on apprend deux fois plus de choses dans un voyage beaucoup plus court, beaucoup moins ambitieux, beaucoup moins bruyant; on apprend deux fois plus de choses dans le Voyage autour de ma Chambre, que dans le Voyage Autour du Monde.

Encore deux années (1).

Une revue est comme un panorama mouvant. Elle fait passer sous les yeux du lecteur, après un site aride, une perspective pleine de vie et de fraîcheur. Nous sommes ainsi naturellement amenés à parler du nouvel ouvrage de M. H. de Jailly. Le titre explique le livre. *Encore deux années!* tel est le simple et modeste intitulé sous lequel l'écrivain présente une suite de tableaux pleins de vérité et de charmes, dans lesquels viennent se mirer les temps accomplis, avec leurs incidens variés, leur caractère triste ou bouffon, leur physionomie sévère ou ridicule. Tour à tour peintre gracieux et moraliste élevé, critique plein d'atticisme, ou satirique plein de hardiesse et de verve, M. de Jailly sait rendre les plus longues années courtes

(1) Un vol. in-8°, dans les bureaux de la *Jeune France* et chez tous les correspondans. (*Voyez aux annonces.*)

comme de beaux jours. Dans l'impossibilité de refaire avec lui l'histoire universelle des impressions de ces vingt-quatre derniers mois, nous nous bornons à indiquer un éloquent morceau sur M. de Chateaubriand, un chapitre plein d'originalité sur le dey d'Alger, et nous nous empressons d'arriver à un petit chef-d'œuvre qui a pour titre : *Les Deux Victimes*. Le sujet de ce dramatique tableau est malheureusement trop réel; c'est la mort prématurée de ce jeune Escousse, qui, à vingt ans, auteur d'un ouvrage qui contenait le germe d'un beau talent, trouva la gloire trop lente à venir et se dégoûta de la vie dans laquelle il était à peine entré. M. de Jailly a développé ce caractère et celui de l'ami de ce jeune homme, ami jusqu'à la mort, on peut le dire, puisque tout fut en commun entre eux, tout, jusqu'au suicide! M. de Jailly a représenté ces deux caractères avec une vérité si poignante, il a si bien mis en relief tous les sentimens dont cette ame fière et ardente a dû être dévorée, il a jeté sur cette vie l'attrait d'un amour de jeune fille si chaste et si tendre, il a peint avec tant de bonheur cette candeur d'amitié et de dévouement qui va jusqu'à l'héroïsme, qui trouve la vie amère, par cela seul que la bouche du frère de son choix lui a dit : « la vie est amère! » qui, lorsque Escousse s'écrie : « Je n'ai plus qu'à mourir! « répond tranquillement : « Mourons! » M. de Jailly a rendu cette histoire si palpitante d'intérêt, si touchante, qu'on oublie presque de condamner la faute de ces deux jeunes hommes pour pleurer sur leur mort. Mais l'écrivain n'oublie point les intérêts de la morale, et il montre la grande figure du christianisme se dressant devant ce lit funèbre chargé de deux mourans de vingt ans, pour réveiller dans leur cœur le remords assoupi, et la croyance que le vice d'une éducation mauvaise y avait étouffée. Espérons que l'auteur, qui a su si bien lire le secret de ces deux jeunes hommes, aura bien deviné jusqu'au bout. Le repentir ne se sera-t-il pas assis à ce chevet sur lequel se débattaient ces deux intelligences sœurs unissant dans un dernier embrassement leurs inséparables agonies? Derrière cette frêle cloison, où l'on solennissait une fête de mort, la conscience n'aura-t-elle point fait un dernier effort pour retrouver ses lumières et briser les liens de l'incrédulité, triste héritage des doctrines de ce dix-huitième siècle, large et dévorant ulcère qui a gagné jusqu'à notre âge? Ces pauvres enfans, victimes des poisons qu'une coupable philosophie avait versés dans leur cœur, dont l'intelligence était morte sous le coup d'une asphyxie morale au milieu de ces miasmes d'indifférence, d'athéisme et d'immoralité qui s'élèvent de mille ouvrages, ces pauvres enfans n'auront-ils point trouvé grâce devant la justice éternelle?— Silence! c'est le secret de Dieu.

Nous nous sommes laissé entraîner par le déplorable souvenir de deux jeunes hommes dont la place était marquée parmi nous, et que le souffle empesté du dix-huitième siècle a ravi à nos rangs en deuil. Qu'on ne s'é-

tonne plus après cela de notre juste sévérité pour la littérature subversive qui prépare de pareilles tragédies. La folie en action succède à la démence écrite. Des imaginations égarées traduisent en suicides les cauchemars de cette littérature frénétique qui, à force de jouer aux cadavres sur la scène, aboutit dans l'alcôve de quelque jeune étudiant, de quelque écrivain à peine sorti de l'enfance, au coup de poignard ou à l'asphyxie. C'est là la moralité de la tragique nouvelle si bien narrée par M. H. de Jailly dans *Les Deux Années*.

Puisque nous sommes entrés dans le cercle des productions qui se rattachent à l'histoire, disons que l'épidémie des mémoires a eu une récrudescence. *Les Historiettes de Tallement des Réaux* sont venues ressusciter les scandales du passé pour le présent, qui a bien assez des siens. C'est un hardi chroniqueur que ce Tallement, et l'époque effrontée qui précéda le siècle de Louis XIV revit dans ses pages, qu'on ne peut lire que derrière l'éventail. Autant aurait valu les laisser ensevelies sous la poussière du temps! S'il est beau de découvrir des Herculanum et des Pompéia, ce ne sont point les Herculanum et les Pompéia du vice.

Les Souvenirs de la marquise de Créquy reprennent à peu près la chaîne des temps où les *Historiettes de Tallement* la laissent. Sont-ce des souvenirs authentiques? Nous avouerons que l'industrialisme du siècle nous inspire des doutes à ce sujet. Cependant si ces souvenirs ne sont pas ceux de la marquise de Créquy, ils annoncent un écrivain profondément versé dans la connaissance des temps qu'il décrit, des mœurs qu'il retrace, des événemens qu'il raconte. Il y a dans cet ouvrage une science de détails, un caquetage spirituel à faire illusion à des personnes qui ne sauraient point que, dans notre temps, on improvise tout, même des antiques.

Nous terminerons cette revue des productions nouvelles en disant un mot d'une publication un peu plus moderne que celle de Tallement, le chroniqueur du dix-septième siècle, que celle de madame de Créquy, dont les indiscrétions datent du dix-huitième siècle, nous voulons parler du livre qui a pour titre ces simples mots qui rappellent tant de souvenirs: *La Reine Hortense*. Malheureusement la simplicité est restée dans le titre et n'est point descendue dans l'ouvrage. Nous aurions voulu voir une infortune moins fastueusement portée. Nous aurions voulu trouver un peu moins de regrets pour les titres de princesse et de reine, un peu moins de ces prétentions dynastiques qui ont le tort d'être ridicules, car pour être héritier des droits de Napoléon, le glorieux parvenu du trône, il faudrait établir non la parenté du sang, mais celle du génie. Cependant les pages où la reine Hortense raconte les angoisses de sa tendresse maternelle pendant l'insurrection italienne à laquelle ses deux fils prirent part, sont curieuses et attachantes, aussi bien que la relation du voyage qu'elle fit incognito à

Paris, à l'époque même du 20 mars, mémorable anniversaire du dernier acte de cette grande fortune napoléonienne, qui comme un flambeau près de s'éteindre, jeta encore une vive lueur avant de s'éclipser.

Telle est la fidèle analyse des principales productions qui ont paru dans le mois de février de l'an de grâce 1834. Quant aux ouvrages secondaires, ils ont été innombrables comme de coutume, faux comme de coutume, immoraux comme de coutume, et comme de coutume ils sont déjà morts. Dans le calendrier, le mois de février n'a que vingt-huit jours; dans la littérature il en a eu au moins trente-deux. N.

REVUE DES THÉATRES.

Rien ne manque aux illustrations de la France, dans les arts comme dans la guerre, dans les sciences comme dans l'industrie, le théâtre, ou, par une généralité plus exacte, la littérature dramatique a été aussi pour notre patrie une source abondante de gloire.

Le théâtre tient une large place chez une nation comme la nôtre, toute éprise des plaisirs de l'esprit et du triomphe de la vanité. Quinze salles de spectacle ouvertes chaque soir dans les murs de la capitale (1), toutes les grandes cités du royaume possédant au moins deux théâtres, et presque toutes les villes du second ordre ayant un amphithéâtre dramatique, attestent le goût des Français pour l'art ou les divertissemens de la scène.

A la vérité les établissemens départementaux sont alimentés principalement par la grande fabrique de Paris. L'année 1833 n'a pas vu éclore dans la capitale moins de 215 pièces de théâtre (2). Il y en avait eu 258 en 1832, et 272 en 1831. Malgré *la différence en moins* qui existe entre la dernière et la première de ces trois époques, il ne faut pas encore se plaindre du petit nombre de nouveautés dramatiques. Elles sont dues à la verve de 148 poètes. Ce serait environ une pièce et demie par auteur. Sur cette quantité, M. Scribe en a quatorze pour sa part. M. An-

(1) *Académie royale de musique. — Comédie-Française. — Opéra-Comique. — Opéra Italien. — Gymnase. — Vaudeville. — Variétés. — Palais-Royal. — Porte-St-Martin. — Ambigu-Comique. — Gaîté.— Cirque-Olympique. — Folies-Dramatiques. — Molière. — Panthéon;* et non compris le *Théâtre de M. Comte*, celui de *Joly*, et le *Théâtre Nautique* dont on annonce l'ouverture prochaine.

(2) Savoir : Académie royale de musique, 4. — Comédie-Française, 12. — Opéra-comique, 11. — Opéra Italien, 1. — Gymnase, 19. — Vaudeville, 22. — Variétés, 23.— Palais-Royal, 29.—Porte-St-Martin, 15.—Ambigu-Comique, 28. — Gaîté, 12. — Cirque-Olympique, 4. — Folies-Dramatiques, 9.— Molière, 23. — Panthéon, 9.

celot et M. Mélesville, chacun neuf; M. Paulin Duport, huit; M. Saintine et M. Alexis Comberousse, chacun sept; toutes les relations de productions proportionnelles sont ainsi rompues (1).

Ce qu'il importe de remarquer d'abord, c'est qu'aucun des auteurs de l'époque impériale ne figure dans le catalogue de ceux qui ont travaillé

(1) Liste alphabétique des auteurs qui ont produit des ouvrages dramatiques dans le cours de l'année 1833.

MM. Alboise. — Alexandre. — Alhoy (Maurice). — Alfred. — Adolphe. — Achille. — Alphonse. — Ancelot. — Anicet-Bourgeois. — Antier (Benjamin). — Arago (Emmanuel). — Arago (Étienne). — Arnould.— Auger. — Ayeart (Marie).

MM. Barthélemy. — Basset. — Bayard. — Bérard. — Boullé. — Brazier — Bréant. — Brunswick.

MM. Casimir-Delavigne. — Casimir-Bonjour. — Calvimont. — Camille. — Carmouche. — Cès de Caupenne. — Chabot. — Champeaux. — Charrin. — Cogniard (Théodore). — Cogniard (Hippolyte).— Comberousse (Alexis). — Comberousse (Hyacinthe. — Cormon. — Courcy (Frédéric de). — Custine. — Cergy.

MM. Dartois (Armand) Dartois (Achille). — Dartois (Théodore). — Dravrecourt. — Desforges. — Delaboullaye. — Décour (Eugène). — Deslandes. — Dépagny. — Després. — Devigny. — Daubigny. — Dhoudetot. — Desmares (Victor). — Didier. — Dinaux. Desnoyers (Charles). —Desvergers.—Dekock.— Ducange. — Dumanoir. — Dupin (Henri). — Duport (Paulin). — Dupeuty. — Duvert. — Dumersan. — Dumas (Alexandre). — Duval (Eugène).

MM. Eugène. — Édouard.

MM. Féréol. — Ferdinand-Langlé. — Foucher (Paul). — Francis. — Francisque jeune. — Fontan. — Fulgence.

MM. Gabriel. — Gaillardet (Frédéric). — Gustave Robillard.

MM. Henri (Tully). —Hugo (Victor).

MM. Jaime. — Jules.

MM. Lagrange (Augustin).— Laurency. —Lausanne.— Laurencin (Louis-D...). — Laya (Léon). — Léon-Halévy. — Leuven. — Leroux (Hippolyte). — Léonce. — Livry (Charles de). — Lepeintre jeune. — Lockroi. — Longpré (Alexandre de). — Lesguillon. — Leroy. — Lebeau. — Lhérie. — Lubis.— Lurieux. — Lurine.

MM. Maillan. — Maréchalle. — Massou. — Mélesville. — Merville. — Monnie. (Édouard).

MM. Nézel (Théodore). — Nicolle.

MM. Parisot. — Paul. — Petit.— Planard (Eugène). —Pixérécourt (Guilbert). — Potier (Charles). — Poujol fils. — Prosper (St-Alme).

MM. Rembault. — Riquier. — Robert (Chapelle). — Roche. — Rochefort. — Rosier. — Rontin (Sauvage). — Rongement.

MM. Saintine (Xavier).— Saint-Aure (Jules).— Saint-Georges (Jules).—Sainte-Steuben. — Sauvage. — Scribe. — Sewrin. — Simonnin. — Surgy.

MM. Taglioni. — Théaulon. — Tournemine.

MM. Varez. — Varin. — Valieude. — Vanderburch. — Vanréal. — Varner.— Vial. — Villeneuve.

Compositeurs. — MM. Auber. — Feu Hérold.— Caraffa.— Adolphe Adam.— Prosper Génestet. — Despréaux. — Halévy.— Wogh. — Leborne. — Labarre. — Gomis.

pour le théâtre l'année dernière, si l'on en excepte M. Guilbert de Pixérécourt, M. Théaulon, M. Brazier, M. Vial, M. Planard, M. Dumersan et MM. Dartois qui, par la nature de leurs ouvrages, n'ont jamais donné, à aucune époque, un élan, une allure, une supériorité quelconque à la littérature dramatique. Mais de ceux qui, jadis, sous l'empire et dans les premières années de la restauration, exerçaient quelque influence sur le théâtre, on n'en voit plus un seul; ni M. Arnault (père), ni M. Arnault (Lucien), ni M. Duval, ni M. Baour-Lormian, ni M. de Jouy, ni M. Bouilly, ni M. Viennet, ni M. Etienne, ni M. Delrieu, etc., etc., etc. MM. Soumet et Al. Guiraud, plus jeunes, et qu'à aucun égard il ne faudrait confondre avec les autres, se sont retirés de la lice, non, sans doute, par caducité ou impuissance, mais par d'honorables motifs que les amis de toutes bonnes doctrines ne sauraient blâmer.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre.

Cette sentence voltairienne n'est pas moins applicable au peuple-auteur qu'aux nations qui ont successivement occupé la scène du monde. Chaque génération produit ses hommes d'esprit, de talent, d'adresse, d'activité qui la représentent, qui reçoivent son action et qui lui donnent la leur. Après le bouleversement politique de 1790 à 1800, lequel n'avait pas moins affecté la littérature dramatique que les autres parties de l'ordre intellectuel, on vit le goût public se reporter vers les délicatesses du théâtre. Mais qui donc pouvait, au renouvellement du siècle, donner à la scène française une impulsion qui fût celle de cette époque, qui lui fût propre, naturelle, qui fût l'expression d'une société labourée et retournée dans ses idées, dans ses mœurs, dans ses institutions, et qui tendait, sous la conduite d'un chef despotique, au rétablissement de toutes les choses monarchiques? il aurait fallu alors de jeunes hommes, aux idées hardies, à la passion de la gloire, aux sentimens énergiques, purs de toutes les influences, soit de l'ancien régime, soit du régime révolutionnaire. Ils existaient bien ces hommes jeunes, et s'ils eussent pu demeurer dans leurs foyers, si le fait et l'ardeur de leur âge ne les eût pas entraînés au loin, si de longues années de paix leur eussent donné le temps d'appliquer les facultés de leur ame et de leur esprit aux succès du théâtre, ils y auraient brillé, sans aucun doute, et auraient amené sur la scène des productions neuves, fraîches, saillantes, empreintes de vigueur et d'originalité.

Mais ce n'est pas au théâtre que Napoléon leur permit de dépenser leur jeunesse, leur énergie, leurs propres idées, leur génie peut-être. Il recrutait tout cela pour son armée et pour son administration. Tout ce qui est jeune a besoin de mouvement et de célébrité. On força les jeunes hommes à voir la gloire dans les camps; ils n'eurent pas l'idée de celle du théâtre

où ils auraient cependant trouvé des combats et des lauriers. Alors la scène fut abandonnée, ou aux auteurs des temps précédens, ou à une jeunesse qui ne portait pas, en elle, cette flamme qui fait faire des prodiges en face des ennemis ou du parterre, qui, en bravant les canons ou les sifflets, s'ouvre le chemin de la victoire, ou des hardiesses dramatiques. Nous eûmes des sous-lieutenans, des capitaines, des colonels, et même des sous-préfets admirables; mais nous avions des littérateurs usés, timides, appauvris, cacochymes, bons tout au plus à imiter ceux d'entre eux qui s'étaient élevés jusqu'à en imiter d'autres. Il y avait de la nouveauté, du génie à la guerre, de la force et de l'ingéniosité dans l'administration; il n'y avait que de la couardise, de la langueur, de la vieillerie au théâtre. Encore un pas, et si l'empire eût duré, M. C. Delavigne serait peut-être devenu un préfet, M. Scribe, un receveur-général, M. Ancelot, un commissaire des guerres, M. Mazères, un colonel; mais nous n'aurions eu ni les *Enfans d'Édouard*, ni le *Mariage d'Argent*, ni *Louis IX*, ni le *Jeune Mari;* et nous étions, dans ce temps-là, au régime dramatique des tragédies de MM. Arnault et Delrieu, des comédies de M. Duval, des opéra-comiques de M. de Jouy et des vaudevilles de M. Bouilly.

Quelques hommes plus jeunes les escortaient, mais plongés comme eux dans la routine de l'imitation; et quelle imitation! c'était bien Corneille, Racine, Molière qu'on invoquait; mais c'était Voltaire qu'on imitait; et, dans cette voie, on ne faisait ni mieux ni pire que Marmontel, et surtout on ne faisait pas autrement. C'étaient toutes les idées de l'école philosophique qui dominaient alors le théâtre dans la tragédie et dans la comédie, quelque chose de nul dans l'invention, de sophistique dans les sentimens, de conventionnel et de faux dans les faits et dans les caractères. Si l'on excepte le *Mariage de Figaro*, qui touche plutôt à l'ordre politique qu'à l'ordre dramatique, depuis 1780 jusqu'en 1820 à peu près, le théâtre ne produisit rien d'original dans sa plus grande comme dans sa plus légère expression. Les *Étourdis*, de M. Andrieux, et les *Deux Gendres*, de M. Étienne, méritent cependant une mention particulière; les uns par l'élégance et la facilité du style, qui tient plus peut-être de l'épître que de la comédie; les autres, par un ton général de franchise et de naturel qui rappelle la manière du dix-septième siècle auquel l'auteur emprunta une partie des caractères et du langage de *Conaxa*.

Mais enfin cette génération, dernier produit de l'école philosophique au théâtre, elle est passée, éteinte, silencieuse au moins, et c'est tout ce qu'il faut : elle a fait son temps. Ses destinées sont accomplies. Elle a elle-même signé son acte mortuaire en 1833, car elle n'a donné aucun signe de vie dans le cours de cette période. *Requiescat in pace.* Elle n'est pas morte pour ressusciter, elle; tout est enterré dans son tombeau.

Quelques pièces, encore soutenues par le jeu des comédiens dont une partie les a établies au théâtre, apparaissent çà et là sur la scène comique et lyrique, comme derniers vestiges de la manière et des procédés de cette fausse école. Chaque jour en fait justice, et peu d'années, quelques mois peut-être, suffiront pour la faire disparaître tout à fait du sol dramatique. La jeune France, monarchique, religieuse, toute forte de ses convictions politiques, n'a plus rien de commun avec cette génération, amalgame bizarre et ridicule, quant aux doctrines littéraires, de l'ancien régime, de la république et de l'empire, sans vérité dans la peinture des caractères, sans naturel dans les sentimens, sans couleur dans l'expression.

En effet, tous les auteurs, tant admirés de la dernière période, qu'ont-ils fait de la naïve énergie de Corneille, du style de Racine, de la hardiesse et de la réalité de Molière? Ils se sont bornés à l'admiration méritée de ces grands hommes. Incapables, apparemment, de sentir que ces hommes avaient été grands, parce qu'ils avaient été eux-mêmes, les auteurs dont nous parlons ont fait des pièces d'après les autres, avec les préjugés de leur temps, les idées banales d'une mauvaise philosophie, et avec une grande satisfaction d'eux-mêmes lorsqu'ils étaient fort servilement restés, non pas dans l'imitation des beautés, mais dans l'absence des défauts de leurs prédécesseurs. Ainsi des disputes, dignes des scoliastes du bas-empire s'étaient élevées sur l'unité de lieu et de temps, ou sur des expressions hasardées ou sur des intrigues trop nues de Racine, de Corneille, de Molière; alors nos gens se réjouissaient et se glorifiaient de ce que, dans leurs ouvrages, ils étaient encore plus *unitaires* que Corneille et Racine, plus *intrigués* et moins bas que Molière. En effet, il n'y avait pas de défauts à reprocher à leurs œuvres selon les règles aristotéliennes ou grammaticales, seulement ils s'y étaient si bien pris qu'on n'y trouvait rien de neuf, d'original, de vivant. C'est que ces hommes-là ne portaient en eux rien de la flamme, de la force, de la hardiesse qui sont nécessaires, ou pour faire avancer l'art dramatique dans la voie déjà tracée, ou pour lui donner une impulsion nouvelle. La révolution et Napoléon n'avaient laissé à l'intérieur qu'une société décolorée et rabougrie. Le génie était autre part. On faisait bien des vers alors, comme si c'était seulement de vers qu'il s'agit au théâtre! Ducis faisait bien des scènes, comme si c'étaient seulement des scènes qui pussent remplir tout l'espace dramatique! mais aucune œuvre ne saillissait qui portât l'empreinte d'une *manière* dramatique nouvelle, d'un esprit particulier, d'un trait caractéristique de cette époque, ou plutôt toutes les œuvres de cette période étaient couvertes de cette pâleur imitatrice qui constatait bien l'absence de la force, ou au moins d'une ingéniosité originale.

Les disputes si vives qui se sont élevées sur le *classique* et le *romantique* n'étaient au fond que le combat des auteurs, occupant le théâtre et l'académie, et défendant, sous le nom sacré des grands hommes du dix-septième siècle, leurs œuvres bâtardes, contre de jeunes auteurs qui voulaient occuper à leur tour l'académie et le théâtre, mais qui ne voulaient pas être obligés de faire des tragédies comme MM. Arnault, Jouy et Viennet, ou des comédies comme MM. Duval et Bouilly. La restauration, avec l'élan qu'elle avait donné à toutes les idées, avec la paix qu'elle procurait au monde, laissait à l'intérieur toute une génération jeune, ardente, ingénieuse, et qui cherchait à répandre son esprit et son activité dans les arts, comme la jeunesse de l'époque précédente avait été appelée à répandre la sienne dans les camps. En ce moment, nous faisons plutôt ici le métier de rapporteurs de faits, que nous ne remplissons l'emploi de juges. Nous constatons l'état actuel de la littérature dramatique en 1834, en rappelant d'abord les diverses phases qui l'ont précédée, plutôt que nous n'apprécions les productions nouvelles. Dans un précédent article nous avons dessiné quelques traits du théâtre moderne. Dans un ou plusieurs articles fabriqués nous continuerons cette tâche de la critique. Aujourd'hui nous établissons les faits.

Les hommes sages qui assistaient au combat des classiques et des romantiques, et qui ne se trompaient pas sur le fond des choses; ceux-là qui, fatigués et dégoûtés du mauvais théâtre de l'ecole philosophique, désiraient vivement que la littérature dramatique sortît des mains et du monopole des auteurs impériaux, mais qui en même temps ne voulaient pas que le théâtre s'égarât dans des voies mauvaises quoique nouvelles; ceux-là, disons-nous, criaient à tous les autres : « ne vous battez pas; produisez, chacun dans votre nature, et nous verrons. Les unités de temps et de lieu sont dépendantes des sujets que l'on traite et du génie qui travaille. Ces règles-là n'ont point gêné Corneille qui a fait *le Cid* où l'on ne trouve aucune unité de lieu et de temps. Elles n'ont point gêné Racine qui a fait *Athalie* où ces règles se trouvent complétement observées. Elles n'ont point gêné Molière qui a fait *le Misanthrope et Tartuffe*, dans le même salon et dans la même journée, et qui en même temps a fait *le Festin de Pierre* et les *Fourberies de Scapin*, deux autres chefs-d'œuvre où il serait impossible de rencontrer la moindre observation des règles et de la convenance théâtrale. Ainsi, ces exemples divers et imposans, sont la preuve que le génie fait ce qu'il veut, que les règles ne sont point obligatoires, et qu'il n'y a d'obligation au théâtre que celle de plaire selon le temps, les mœurs, le style et la *vraisemblance*, ou en d'autres termes, l'unité d'action, seul mobile du véritable intérêt dramatique, et qui n'est point *une règle*; c'est-à-dire quelque chose de flexible et d'une variation

possible, mais un *principe*, c'est-à-dire quelque chose de fondamental et de nécessaire. »

Le temps qui marche toujours et qui use les facultés des uns à mesure qu'il développe les facultés des autres, le temps qui finit par mettre chaque chose à sa place et qui ouvre le tombeau d'une génération en même temps qu'il découvre le berceau d'une nouvelle société, le temps enfin est venu décider des hommes et des questions. La jeunesse dramatique faisait tous les jours une *poussée*, si on peut le dire, contre les auteurs et le théâtre du philosophisme et de l'empire. Par la force des choses elle s'emparait des positions, et à force de produire, selon ses moyens et ses idées, elle est arrivée à la possession exclusive de la littérature dramatique. Elle a triomphé, par le fait, de ses adversaires, de leurs ouvrages et de leurs doctrines. C'est ce qu'il importait de constater. L'année 1834 a vu l'accomplissement de ce long démêlé. Les auteurs de la république et de Napoléon ont disparu du champ de bataille. Les unités de temps et de lieu ne sont plus l'objet d'aucune controverse. On ne s'en occupe plus. La jeune génération dramatique règne seule. La tragédie ridiculement classique de MM. Arnault et Delrieu est profondément enterrée. La comédie philosophique et fausse de M. Duval est à bout de voie. Jetez les yeux sur le tableau que nous avons produit en tête de cet article, et vous en verrez la preuve : ni auteur, ni ouvrage du temps précédent ; cela est clair. Maintenant, qu'est-ce que la nouvelle génération théâtrale a fait de sa liberté, de sa victoire, de son empire et du bénéfice du temps qui la chassera à son tour? Quel est le signe distinctif de la nouvelle école? A-t-elle au moins, elle, un trait particulier, un genre à part, une manière qui lui soit propre, qui ne soit pas, comme l'école impériale, celle de ses devanciers? Qu'y a-t-il à prendre, qu'y a-t-il à laisser, qu'y a-t-il à honnir, qu'y a-t-il à louer dans la manière, dans les procédés, dans l'esprit, dans les productions de cette nouvelle littérature dramatique?—Plus tard et successivement nous examinerons ces diverses questions. A. D. L.

— On lit dans la Quotidienne du 2 février :

« La médaille de la *Jeune France*, si long-temps et si impatiemment attendue, a été présentée à ceux de MM. le membres du conseil supérieur de l'*Écho de la Jeune France* qui sont présens à Paris. Elle représente un génie debout sur un globe, et gravant sur une table d'airain, appuyé à un faisceau ces mots :

C'EST A NOUS QU'APPARTIENT L'AVENIR!!

« A l'exergue : *Association de la Jeune France;* au revers, dans une couronne de chêne et de laurier, on lit : *Christianisme, franchises nationales;* sur la tranche, on place le nom de la personne à qui elle est

destinée, avec un numéro d'ordre; une des médailles a été offerte au clergé de France, en la personne de Mgr. l'archevêque de Paris. A partir de ce jour, pour être membre de la *Société de la Jeune France*, il faut nécessairement en posséder le titre, et ce titre est, nous pouvons le dire, une magnifique médaille en bronze, la plus belle qui ait paru depuis long-temps. »

Liste des membres-correspondans auxquels la Médaille a eté décernée.

Le défaut d'espace nous force à remettre en tête du numéro prochain cette liste qui s'élève aujourd'hui à 250.

ORGANISATION DES COMITÉS LITTÉRAIRES.

On nous écrit d'une petite ville de province: (Basses-Alpes).

MESSIEURS,

Notre Comité littéraire est organisé, et nous avons l'honneur de vous adresser, ci-joint, la liste des membres qui le composent.

Nous nous sommes réunis au nombre de vingt, tous membres de la Société de la *Jeune France*; au premier tour de scrutin un président a été élu; au second tour nous avons élu deux vice-présidens et un trésorier.

Puis nous nous sommes divisés en trois sections.

1° Section des sciences morales et philosophiques, présidée par le premier président.

2° Section des belles-lettres et des arts.

3° Section des sciences agricoles.

Ces deux sections sont présidées par les vice-présidens; elles délibéreront chacune séparément sur toutes les matières qui lui sont propres, ensemble sur toutes les questions qui intéressent la Société.

Nous avons l'honneur de vous adresser, Messieurs, une liste des candidats parmi lesquels le comité central choisira un secrétaire et deux sous-secrétaires, avec prière de vous occuper de cette nomination, le Comité voulant entrer en fonctions le plus tôt possible. Nous avons déjà institué onze membres correspondans, dans différentes communes de notre arrondissement, et nous avons la certitude d'en établir dans toutes les communes; nous vous en transmettrons incessamment la liste.

Ainsi, Messieurs, la Société de la *Jeune France* peut être assurée qu'avant un mois elle aura dans tout notre arrondissement des représentans zélés et actifs, entièrement dévoués, qui établiront, partout, des cours gratuits où le peuple et les enfans viendront s'instruire à toutes les leçons de nos publications religieuses, morales, historiques et philosophiques.

Agréez, Messieurs, l'expression de nos sentimens distingués.

Suivent les signatures.

En conséquence le Comité de Paris a nommé M. Ernest Dufour, secrétaire près la section des sciences morales, et MM. G. Dumas et P. Maréchal, sous-secrétaires.

— On nous écrit que M. Dugabé, avocat, le Berryer du barreau de Toulouse, a été élu président du Comité de la *Jeune France Toulousaine.*

—On nous écrit de Dijon : le Comité de la *Jeune France Dijonaise* s'organise par les soins des étudians en droit. On nous mande également l'organisation du Comité de Cambrai.

—Des jeunes gens de la ville de Liége nous écrivent qu'ils se sont constitués en Comité de la *Jeune France Liégeoise;* il en est de même à Gand et à Bruxelles, où l'*Écho de la Jeune France* fait tous les jours des prosélytes.

—Dans un petit village du canton de Donjeux, Haute-Marne, tous les jeunes gens, au nombre de cinquante, se sont cotisés pour une souscription à l'*Écho de la Jeune France*, quinze souscriptions aux *Contes aux enfans du Peuple,* et pour un journal d'intérêts matériels, qu'ils prient le Comité de Paris de leur adresser. Ils annoncent qu'ils ont obtenu de M. le maire la permission de se réunir tous les dimanches dans la maison commune pour y faire la lecture publique des publications de la Société de la *Jeune France.*

— Un nouvel organe va s'élever à Nantes, sous le titre de *Drapeau de l'Ouest*, pour combattre avec nous l'impiété, l'hypocrisie et tous les vices qui affligent la société actuelle : M. Crétineau-Joly, un de nos collaborateurs, en est le rédacteur en chef ; il est chargé d'organiser avec M. Guillemeteau, avocat, notre Comité dans cette ville.

— MM. les associés des départemens du Var, de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, pourront adresser toutes leurs lettres de souscriptions, de réclamations, etc, *à M. Marius Olive, membre correspondant, rue latérale du Cours, n° 4*, à Marseille.

— La Jeune France est menacée de quelques contrefaçons par des gens jaloux de ses succès; Messieurs les associés membres correspondans auront soin d'avertir le Comité de Paris de tout ce qui serait tenté contre cette entreprise.

— La librairie Ladrange, quai des Augustins, vient de publier, dans un des plus petits formats in-32, le plus élégant et le plus complet des dictionnaires français. Il renferme, outre tous les mots de la langue, avec les indications nécessaires, 15,000 mots nouveaux relatifs aux sciences, aux arts, à l'industrie, qui ne se trouvent dans aucun autre. Ce nouveau dictionnaire, qui a été composé par Raymond, est un petit chef-d'œuvre de typographie. Il coûte 2 fr., et 3 fr. vélin.

Paris, le 1er mars 1834. JULES FORFELIER, secre.

Imprimerie d'EVERAT, rue du Cadran, n° 16.

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Introduction. — Histoire des Treize, la Sœur Thérèse, par M. DE BALZAC. — La Jeune France, par M. Charles Laurent. — L'Album, par le comte Jules de Rességuier. — Revue des Théâtres. Théâtre Français : sa décadence, le Roi S'amuse, Clotilde, Clarisse Harlowe. Théâtre de la Porte-Saint-Martin : Richard d'Arlington, Trente ans de la Vie d'une Femme, la Tour de Nesles, la Porte de Bussy, l'Auberge des Adrets, Lucrèce Borgia. Débordement de tous les Théâtres secondaires.—Variétés.—L'époque sans nom, ou Esquisses de Paris, par M. Bazin. — Monument élevé à la mémoire de M. de Bonnechose, par Mlle de Fauveau. — Etrennes Coutançaises, pages.. 5 à 43

DEUXIÈME LIVRAISON.

De la tendance et de l'avenir de la Littérature actuelle ; tout Peuple peut s'analyser par sa langue. Double littérature : Milton, Shakspeare. Victor Hugo, Sainte-Beuve ; Chateaubriand, Lamartine. 89, 1830. — Voyage en Orient ; une Journée dans une ferme Turque ; Mœurs agricoles dans la Natolie, par M. MICHAUD. — Ode à M. de Chateaubriand, par M. CHARLES LAURENT. — Réponse de M. de Chateaubriand. — Revue Littéraire. — Les Contes et les Conteurs. — Le déluge de volumes nouveaux. — Max, par M. ERNEST LEGOUVÉ. — Variétés. — Maxime d'un jeune Roi. — Jacques II en Ecosse, par M. Capefigue. — Le marchepied. — Aventures d'un marin de la garde. — Voyage à Rennes-les-Bains. — Force armée de Prusse, pages..... 44 à 83

TROISIÈME LIVRAISON.

Le Comité de Paris à la Jeunesse française. — Nouvelles conquêtes — Lettres de MM. de Fitz-James, A. Guiraud, Dreux-Brézé. — Les Ruines, 1re méditation ; les Ruines matérielles et les Ruines morales ; Société actuelle ; causes qui ont amené la chute de la Littérature. — Rose-Madeleine, nouvelle, par Mlle Gabrielle Soumet. — Beaux-Arts. — Récit d'un Voyageur ; Esquisses sur le salon de 1833 ; Ingres, Hesse, Tony et Alfred Johannot, Roqueplan, Decampt, Barye, Horace Vernet, Delacroix. Médiocrité de cette exposition ; l'absence totale des tableaux d'église en est une des plus grandes causes. —Vision. —Revue du mois. — Andrieux et ses œuvres. —Drouineau, Saint-Simonien littéraire.— Pauvreté des nouvelles publications. — Théâtres, pages... 84 à 120

QUATRIÈME LIVRAISON.

Chateaubriand, allocution à la Jeune France.—Les Ruines, 2e méditation ; Luther : causes des malheurs et des divisions ; Mélanchton, Zuingle.—Lettre de M. de Peyronnet. — Visite au mont Saint-Michel, par le vicomte Walsh. — L'indépendant, ou le Républicain à la recherche de la liberté. — Les Journaux. — Nouveautés littéraires, Thadéus le ressuscité, les sept Péchés capitaux, Mémoires de Casanova, ma Prison, par Silvio Pellico. — Théâtres, pages.. 121 à 152

CINQUIÈME LIVRAISON.

Nationalité de la Jeune France. — A la Jeune France, par M. A. Guiraud. — Les Ruines, 3e méditation. Calvin ; causes de la grandeur et de la décadence du quinzième siècle. — Ourimé, nouvelle américaine, par M. Vert. — Les trois journées. — O, poésie, par M. A. Soumet. — La Religion constatée universellement ; Compte-rendu, par M. Leclerc. — Rapport à la Société. — Revue du mois. — Littérature. — Théâtres, pages..... 153 à 187

SIXIÈME LIVRAISON.

Réponse aux Méditations de Charles X ; la Jeune France à M. Bellemare. — Fragment d'un essai sur le Christianisme au moyen âge, par M. Leclerc. — PROGRÈS DE LA CIVILISATION par les réformes ; Causes des duels, par M. de

Bonald. — La robe de Noces, histoire Vendéenne, par M. Crétineau-Joly. — Vengeance d'un corse, par Félix Gaudin. — Échos. — De la Philosophie du dix-huitième siècle, par M. Daudé de la Vallette. — La Vendée et Madame, par le général Dermoncourt. — Nouvelles diverses, pag... 188 à 216

SEPTIÈME LIVRAISON.

Les Ruines, 4e et 5e méditations; siècle de Louis XIV; Triomphe du Christianisme; Venda, chant des Slaves, par M. de Peyronnet. — La Robe de Noces, suite et fin. — Le mont Valérien, par Mme de Saint-Surin. — Littérature : Voyages, le Médecin de campagne, par M. de Balzac. — Critique. — Correspondance d'Orient, par M. Michaud. — Dernier Banquet des Girondins, par Charles Nodier. — Essai sur l'Homme, par le docteur Dufour. — Biographie. — Jean Chouan. — Histoire de toutes les Villes de France, par J.-F. Daniéno, pag... 217 à 248

HUITIÈME LIVRAISON.

A nos Frères. — Danger et inutilité de l'Athéisme. — Les grands Capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion; Héros chrétiens : parallèle entre la femme athée et la femme religieuse, par M. de Chateaubriand. — Droits du Prêtre, par Leclerc. — Histoire de Henri de la Rochejacquelein. — Variétés. — Venda, suite et fin. — Bienfaits du Christianisme, par Jules de Cacheleu. — De la Littérature au dix-neuvième siècle, par M. Cyprien Desmarais. — Sous les Toits. — Mes heures perdues, par M. Félix Arverts; Compte-rendu. — Beaux-Arts. — Souvenirs du vieux Paris, par le comte Turpin de Cressé. — Théâtre-Français. — Porte-Saint-Martin, Marie Tudor, par M. Victor Hugo — Échos, pages..... 249 à 280

NEUVIÈME LIVRAISON.

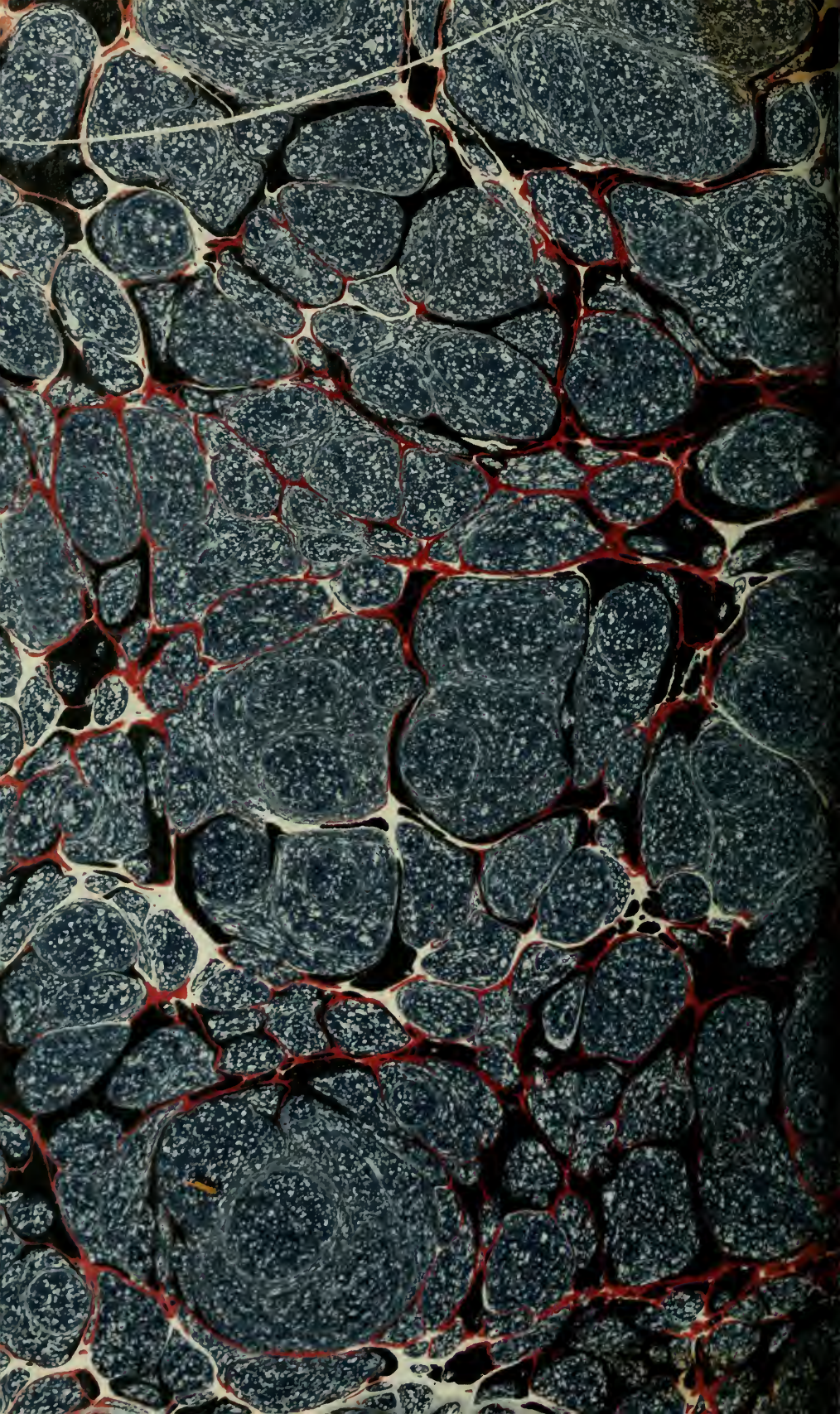
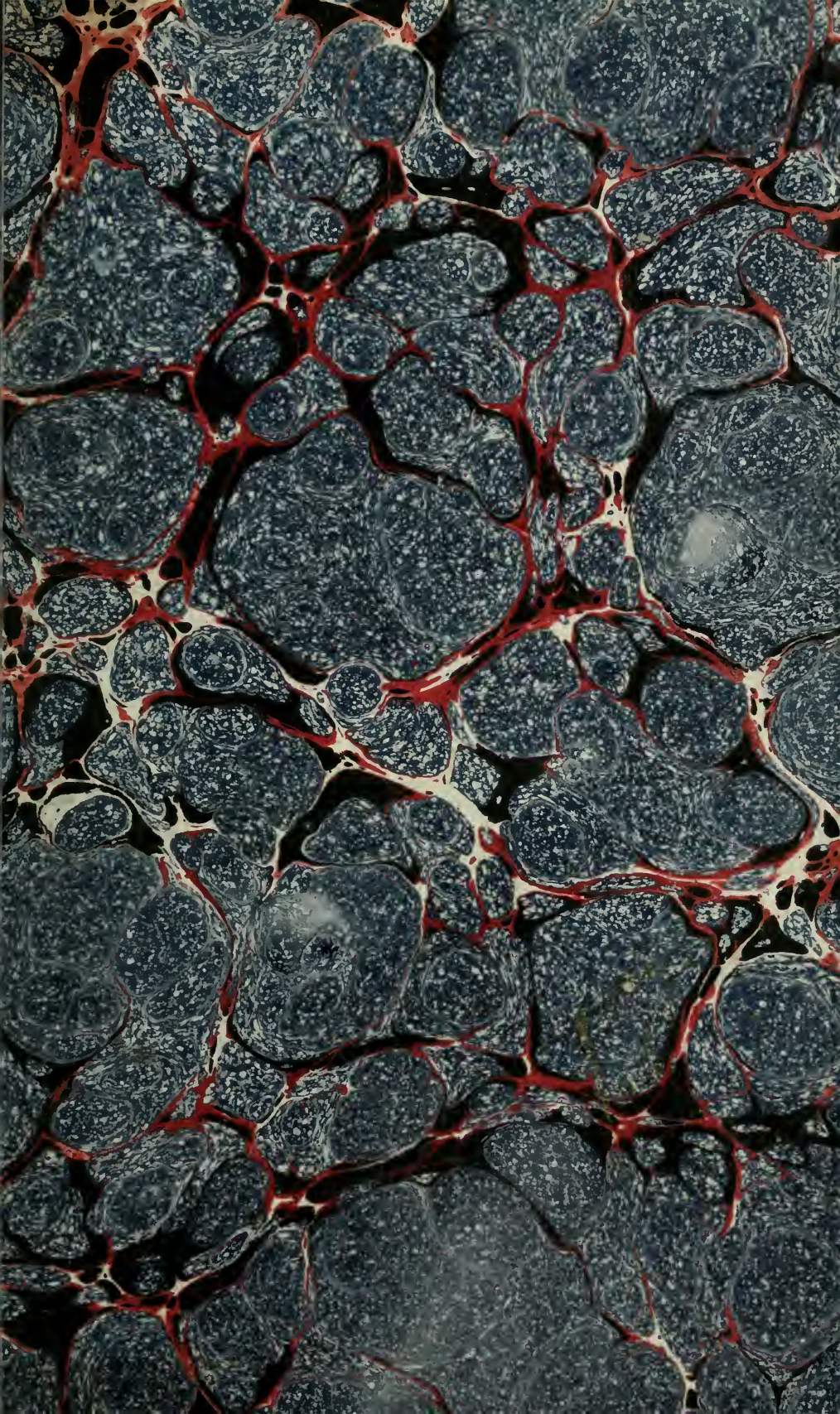
De la propriété, par M. Hennequin. — Philosophie de l'histoire. Lutte des plébéiens contre les patriciens à Rome, par M. Ballanche. — Les Ruines, 6e méditation. — Fin du siècle de Louis XIV. — Un Mariage républicain, Montaigu, Carier, la Curée. — Nos trois saisies, 49,390 fr. d'amende. = Lettre sur la Jeune France. — Un mot aux jaloux des succès de la Jeune France. — Histoire de la Révolution Française, par le vicomte de Conny — Échos, pag.. 281 à 313

DIXIÈME LIVRAISON.

Noël, chant religieux, par M. Ballanche. — La Jeune France en 1833, réponse aux Médisans; appel au Clergé, à la jeunesse de France et à la France tout entière. — Littérature et Théâtres en 1833; coup d'œil général; Résumé littéraire; Victor Hugo, Scribe; Bertrand et Raton; Espoir d'un bel avenir. — 2e Sécession plébéienne (suite), Virginie, Appius Claudius. — Lettre de M. Raineville. — Mouvement, Tendance religieuse, Progrès. — Lettre de Silvio Pellico. — Pensées du ciel, par Justin Maurice. — La Catholicisme en Angleterre, ou Voyage d'un gentilhomme Irlandais à la recherche d'une Religion, par Thomas Moore; Compte-rendu. — Variétés. — Voyages à Prague et à Léoben, par le vicomte Walsh. — Vert et Blanc. — Chénedollé, par M. Alexandre Soumet. — Histoire politique, morale, religieuse et pittoresque de la France. — Encore deux années, par H. de Jailly, pages.... 313 à 344

ONZIÈME LIVRAISON.

Nouvelle conquête, lettre de M. de Lamartine. — Lettre de M. Dulys sur la Jeune France, ses progrès et sa mission. — Mouvement, Tendance vers les hautes études; Démosthènes, Pitt et Napoléon. Comparaison. — Meurtre de Virginie, par M. Ballanche. — Variétés. — Histoire d'une pyramide et de ses révolutions; A-propos trigonométrique. — Charles Édouard en Écosse. — Revue littéraire; Compte-rendu du mois. — Contes aux enfans du peuple. — Formation des Comités, etc.. pages..... 345 à 376

DOUZIÈME LIVRAISON.

Aux 60,000 lecteurs de la *Jeune France*, améliorations. — Un dernier mot pour ne pas confondre *l'ancienne France* avec la *vieille France*. — Mouvement religieux et social, passages du mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris, relatifs à la *Jeune France*. — Opinion des Journaux de province. — Physiologie du bal. Premier fragment inédit des Mémoires du chevalier de Ravanes, page du Régent. — Fin de l'histoire d'une Pyramide. — Fronton de la Madeleine. — Ouverture des États-Généraux, fragment, par le vicomte de Conny. — Revue littéraire. — La Vigie de Koat-Ven, par E. Sue. — Études sur Mirabeau, par M. Victor Hugo. — Histoire et roman, par M. Audibert. — Autour du Monde, par MM. Paul de Julvecourt et Jules de Saint-Félix. — Encore deux années, par M.-D. Jailly. — Historiettes de Tallement des Réaux. — Souvenirs de Madame de Créquy. — La reine Hortense. — Revue des Théâtres — Nouvelles de la Société de la Jeune France, pages..... 408 à 430